

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



MÉDECINE DOMESTIQUE.

TOME SECOND.

Buchan, William

MÉDECINE DOMESTIQUE,

OU

TRAITÉ COMPLET

DES MOYENS de se conserver en santé, de guérir & de prévenir les Maladies, par le régime & les remedes simples :

OUVRAGE utile aux Personnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde ;

PAR GUILLAUME BUCHAN, M. D. du College Royal des Médecins d'Edimbourg.

TRADUIT de l'Anglois par J. D. DUPLANIL, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin Honoraire de Son Altesse Royale Monseigneur, COMTE D'ARTOIS.

TROISIEME ÉDITION,

Revue, corrigée & considérablement augmentée sur la septieme Édition de Londres.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame, vis-à-vis le Quai de Gesvres.

M. DCC. LXXXIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Valetudo ſuſtentatur notitiâ ſui corporis; & obſervatione quæ res aut prodeſſe ſoleant, aut obeſſe; & continentiâ in victu omni atque cultu corporis tuendi cauſâ; & prætermittendis voluptatibus, &c. *CiceR. de Offic.*

Optimum verò medicamentum eſt oportunè cibus datus. *Cels. de Medic.*

Omnes homines artem medicam noſſe oportet: & ex his maximè eos qui eruditionis ac eloquentiæ cognitionem habent. Nam ſapientiæ cognitionem Medicinæ ſororem ac contubernalem eſſe puto. Sapientia enim animam ab affectibus liberat: augeſcit autem intelligentia præſente ſanitate, cujus providentiam habere honeſtum eſt eos qui rectè ſentiunt. At ubi corporis habitus ægrotat, neque mens ipſa alacritatem habet ad virtutis meditationem. Morbus enim præſens, animam vehementer obſcurat, intelligentiam ad adfectionem per conſenſum ducens.

Hippocrates, Lib. de Nat. hom.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Sur le Tableau des Symptômes, &c., qui précede la seconde Partie.

NOUS PLAÇONS à la tête de cette seconde Partie, comme nous avons fait dans les précédentes Editions, le TABLEAU DES SYMPTÔMES respectifs qui caractérisent & constituent les Maladies générales internes, c'est-à-dire celles qui, n'ayant aucun siege déterminé, & ne présentant point, d'une maniere évidente, les causes qui les ont fait naître, jettent de l'incertitude sur leur dénomination.

Nous donnons en outre l'exposé des *symptômes* précurseurs ou avant-coureurs des autres Maladies graves, qui ont bien un siege déterminé, comme celles du *cerveau*, de la *poitrine*, de l'*estomac*, du *foie*, de la *peau*, &c., mais qui demandent plus ou moins de jours pour se déclarer; car il est d'expérience, & l'on s'en convaincra facilement, par la lecture de cet Ouvrage, que les Maladies graves

ont des jours préparatoires, si l'on peut s'exprimer ainsi, pendant lesquels la Nature semble développer les *symptômes* caractéristiques qui, dans la suite, les constitueront de telle ou telle espece : & ces jours préparatoires, plus ou moins nombreux, relativement à la Maladie qui doit survenir, présentent des *symptômes* particuliers, qui, quoique légers, & paroissant d'abord avoir beaucoup de ressemblance entr'eux, sont cependant déjà capables d'indiquer, jusqu'à un certain point, de quel genre sera la Maladie dont on est menacé.

Or, comme le succès dans le traitement des Maladies, en général, &, à plus forte raison, dans celui des Maladies dangereuses, dépend, en grande partie, des commencements; que, quelquefois même, en s'y prenant dès l'invasion, on parvient à les faire avorter, ou à prévenir les accidents dont elles sont accompagnées; il n'est personne qui ne sente combien il étoit nécessaire de rassembler, sous un petit nombre de pages, les caracteres essentiels qui annoncent d'avance telle ou telle Maladie, ou qui font qu'elle

a tel ou tel nom, lorsqu'elle est déjà déclarée ou avancée.

En effet, au moyen de ce *Tableau*, rien d'aussi facile que de distinguer la Maladie qu'on veut reconnoître. Prenons pour exemple une des différentes especes de *fievres*, Maladies des plus multipliées, & , pour cette raison, les plus embarrassantes : supposons que le malade soit attaqué de la *fievre* appellée *rémittente*. La personne qui s'intéresse à lui, & que nous supposons encore avoir déjà lu cet Ouvrage, assez pour ne pas se tromper sur les caracteres qui distinguent les *fievres* de toute autre Maladie ; cette personne, dis-je, prend le Tableau ; elle parcourt chaque article ; elle s'arrête à l'un de ceux en tête duquel on voit, entr'autres, le mot *fievre* ; elle le lit ; elle compare les *symptômes* qui y sont décrits, avec ceux que présente la Maladie. Si elle n'y apperçoit point de rapport, elle passe à un autre article, devant lequel se trouve également le mot *fievre*, & de celui-ci encore à un autre, jusqu'à ce qu'elle ait reconnu que le plus grand nombre des

phénomenes sont semblables, & dans la description, & chez le malade.

Car il ne faut pas s'y tromper : on ne rencontre jamais, chez un seul malade, la totalité des *symptômes* décrits à chaque article de Maladie. Deux sujets, attaqués de la même Maladie, ne présentent pas exactement le même nombre de *symptômes*; mais ils présentent toujours ceux qu'on nomme *essentiels* ou caractéristiques de cette Maladie; &, comme ce sont, en général, les plus frappants, & qu'ils sont peu multipliés, il est impossible, pour peu qu'on y apporte d'attention, de s'y tromper.

Dans notre supposition, cette personne ne sera donc obligée de lire que neuf articles, contenus dans neuf ou dix pages; ce qui ne demande que quelques minutes de lecture : au lieu que, sans ce guide, il auroit fallu qu'elle parcourût neuf Chapitres, qui composent près de deux cents pages.

Si le malade est attaqué du *scorbut*, on n'aura que vingt-cinq à trente pages à lire; tandis que, sans ce secours, on auroit eu à parcourir vingt-huit Chapitres,

qui forment un volume & demi. Il en eſt de même de toutes les autres Maladies.

Au reſte, nous n'inſiſterons pas davantage ſur l'utilité de ce Tableau ; elle eſt aſſez juſtifiée par l'accueil que le Public a daigné lui faire. Nous dirons ſeulement que nous l'avons augmenté de pluſieurs articles, ſur-tout de ceux qui traitent de Maladies que nous avons ajoutées à celles qui compoſent cette ſeconde Partie ; & nous avons étendu chacun de ces articles, autant qu'il nous a paru néceſſaire pour qu'on puiſſe ſaiſir avec facilité le vrai caractere de chaque Maladie.

On ſent que nous n'avons pas dû faire entrer dans ce Tableau, la deſcription des *Maladies ſymptomatiques*, parce que les Maladies, dont elles ne ſont que *ſymptômes*, y ſont décrites ; ni la deſcription des Maladies locales, telles que celles des yeux, des oreilles, du nez, de la bouche, de la gorge, des mamelles, &c. ; parce que, toutes multipliées que ſoient ces Maladies, le ſiege qu'elles occupent ne peut point permettre de s'y méprendre. Il n'eſt perſonne, par exemple, qui, en

voyant les yeux rouges, enflammés ou affectés de taches, de cataracte, &c., ne pense aussi-tôt qu'il faut chercher chacune de ces Maladies aux Chapitres qui traitent des *Maladies des yeux & de l'organe de la vue.* Il en est de même de l'*esquinancie*, ou de l'*inflammation de la gorge*; & des *Maladies de la peau*, telles que la *gale*, les *dartres*, &c., parce qu'elles se font assez reconnoître par la seule inspection, & qu'en cherchant au Sommaire des Chapitres de chaque volume, leur nom se présentera de lui-même.

Nous ne décrirons pas non plus, dans ce Tableau, les *symptômes* du *rhume*; des diverses especes de *toux*; des *coliques*; du *dévoiement*; du *cours de ventre*; du *vomissement*; de la *suppression d'urine*; des diverses especes d'*hémorragies*; de la *jaunisse*; de l'*hydropisie*, de la *paralysie*; du *cancer*, &c., ces Maladies n'étant point équivoques, & présentant d'abord leurs noms.

Quant à la *Maladie vénérienne*, à la *rage*, &c., il est impossible de les méconnoître, d'après les causes qui y ont donné lieu : il seroit donc superflu d'entrer dans

le détail de leurs *symptômes*. Les Maladies particulieres aux femmes & aux enfants, seroient plus embarrassantes, si M. BUCHAN ne les avoit renfermées dans deux Chapitres, ayant pour titres : *Maladies des femmes ; Maladies des enfants*, ce qui les rend très-faciles à trouver : ainsi que les Maladies chirurgicales les plus fréquentes, étant comprises dans trois Chapitres, intitulés, de la *Chirurgie*, ou des *Maladies chirurgicales*, & *suites des Maladies chirurgicales*, &c.

Notre objet, en offrant ce Tableau, n'est certainement pas de fomenter la paresse & la négligence : nous avertissons, au contraire, que, pour bien entendre cet Ouvrage, & pour en retirer un fruit réel, il doit être lu & relu avec une attention toujours également soutenue. Mais, comme il n'appartient qu'à un homme qui s'est occupé, pendant de longues années, de l'histoire des Maladies, d'en saisir, au premier abord, le caractere & la nature, & que, quelque mémoire qu'on suppose à une personne qui n'a pas fait sa principale occupation de la Médecine,

on ne peut espérer (malgré les lectures réitérées), qu'elle aura toujours présents à l'esprit les rapports & les différences qu'offrent la plupart des Maladies : nous avons pensé que ce Tableau seroit à nos Lecteurs, ce que fut jadis à *Thésée* le fil d'*Ariadne* ; qu'il les aideroit à sortir du labyrinthe qu'offre, à tout autre qu'à des gens de l'Art, la foule des Maladies auxquelles est exposé le genre-humain ; & qu'en soulageant en outre leur mémoire, il seroit une espece d'appât qui les attireroit, qui fixeroit, d'une maniere plus particuliere, leur attention sur des objets de la plus grande importance, puisqu'il ne s'agit pas moins, dans cet Ouvrage, que de les porter à concourir à leur propre conservation & à celle de leurs semblables.

Nous suivrons, dans ce *Tableau des symptômes*, l'ordre des Chapitres.

N. B. Les deux premiers Chapitres, qui ne traitent point des Maladies proprement dites, mais qui contiennent des généralités sur toutes les Maladies & sur les *fievres*, doivent servir d'*introduction* à chacun des Chapitres suivants. Nous exhortons donc le Lecteur à les lire conjointement avec celui qui traite de la Maladie qu'il veut connoître, & dont il veut suivre le traitement.

TABLEAU

Des Symptômes qui caractérisent & constituent les Maladies générales internes, & autres Maladies graves.

NOUS SUPPOSONS qu'une personne, pénétrée de l'esprit dans lequel cet Ouvrage est composé, c'est-à-dire, cherchant à faire du bien à un malade, sans risquer de lui faire du mal; ou voulant veiller sur la conduite suspecte d'un de ces hommes qu'on rencontre trop souvent, & qui ne se disent de l'Art que pour le déshonorer: nous supposons, dis-je, que cette personne desire s'assurer d'abord du nom de la Maladie dont ce malade est attaqué, afin de pouvoir puiser, dans le Chapitre qui traite de cette Maladie, les conseils dont elle se sent avoir besoin pour parvenir à son but; nous la supposons encore au fait de la valeur de la plupart des signes, surtout de ceux de la physionomie, de la *respiration*, du ventre & du *pouls*; connoissance qu'elle devra à une lecture réitérée de cet Ouvrage, & particuliérement de la seconde Partie.

Tout cela supposé, cette personne se présente auprès du malade; elle examine attentivement la posture qu'il tient dans son lit, son teint, ses yeux, sa langue, sa *respiration*; elle lui tâte le ventre & le *pouls*; elle l'interroge doucement & longuement; elle recueille précieusement tout ce

qu'elle peut en tirer; elle va ensuite à ceux qui ont été témoins de la premiere invasion de la Maladie, ou des phénomenes qu'elle a présentés, s'il y a déjà quelques jours qu'elle existe; & elle les interroge de nouveau, & de la maniere à-peu-près que nous l'avons conseillé, notes 1 & 2 du Chapitre I de ce Tome II.

Fievres intermittentes.

Or, si elle apprend que la Maladie a commencé par des douleurs à la tête, dans les *lombes* & dans les *reins*, par une lassitude dans tous les membres, par un sentiment de froid aux *extrémités*, par des *pandiculations* & des bâillements accompagnés d'*anxiétés*, de *nausées*, & quelquefois de *vomissement*; si cette personne apprend qu'à ces *symptômes* il a succédé le frisson, ensuite un violent tremblement; que bientôt après la *peau*, auparavant froide & seche, est devenue moite; que la *sueur* qui, dans ce cas, coule abondamment, que les *urines*, qui sont rougeâtres, *briquetées*, & qui déposent un *sédiment* de la même couleur, ont terminé l'*accès*; que cet *accès* a eu des retours plus ou moins fréquents; cette personne reconnoîtra que la Maladie est une *fievre intermittente*. Elle consultera donc le Chapitre III de ce Tome II, qui lui indiquera le *régime* & les *remedes* qui conviennent à cette espece de *fievre*.

Fievre Quotidienne.

Si ces *symptômes* ou cet *accès* reviennent tous les jours, elle conclura que c'est une *fievre intermittente quotidienne*, ou simplement une *fievre quotidienne*.

Fievre Tierce.

Si ces *symptômes* ne reviennent que de deux jours l'un, ou le troisieme jour, de sorte qu'il y ait un jour entiérement libre, elle connoîtra que c'est une *fievre tierce*.

Fievre Quarte.

S'ils ne reviennent qu'au bout de trois jours, ou le quatrieme, de maniere qu'il y ait deux jours entiers sans *fievre*, elle saura que c'est une *fievre quarte*; & elle trouvera dans ce même Chapitre III, le traitement qu'exigent ces trois especes de *fievres intermittentes*.

Fievre continue-aiguë, ou *Fievre inflammatoire*.

Si le malade éprouve d'abord un resserrement ou un froid général, suivi bientôt d'une grande chaleur, avec un *pouls plein* & très-*fréquent*, des douleurs à la tête, de la sécheresse & de l'ardeur à la *peau*, de la rougeur dans les yeux; si son teint est animé; s'il y a douleur dans le dos & dans les *reins*, avec difficulté de respirer, des *anxiétés*, des envies de vomir; s'il se plaint d'une grande soif; s'il repousse les *aliments* solides; s'il ne dort point; si la langue, d'abord humectée, devient successivement seche, rude, noire, &c.; s'il y a du délire, une agitation excessive, de l'oppression dans la *poitrine*, une *respiration* laborieuse, des *soubresauts dans les tendons*, le *hoquet*, du froid aux *extrémités*, des *sueurs visqueuses*, l'écoulement involontaire des *urines*, &c.; cette personne reconnoîtra que

cette Maladie s'appelle *fievre continue-aiguë* ou *inflammatoire*, & elle en trouvera le traitement Chapitre IV de ce Tome II.

Pleurésie vraie.

Si cette personne apprend que la Maladie s'est déclarée par le frisson & le tremblement, suivis de chaleur, de soif & d'*insomnie*; qu'il soit ensuite survenu une douleur violente & *pungitive* dans l'un des côtés, &, comme il arrive quelquefois, tout le long de l'*épine du dos*, ou vers le devant de la poitrine, ou vers les épaules; si cette douleur est plus aiguë dans le temps de l'*inspiration*; si le *pouls* est *vîte* & *dur*; si les *urines* sont hautes en couleur; si le *sang* se couvre dans la palette, d'une espece de *couenne*; si la *toux*, d'abord seche, s'humecte peu-à-peu; si les *crachats* s'épaississent successivement, & deviennent sanglants, &c.; elle reconnoîtra que c'est une *pleurésie vraie*, & elle lira le Chapitre V, §. I de ce Tome II.

Pleurésie fausse.

Si la douleur de côté, dont il a été question dans l'article précédent, est plus à l'extérieur, & se fait sentir principalement dans les *muscles de la poitrine*; si la *toux* est seche; si le *pouls* est *vîte*, & si le malade éprouve une difficulté de se coucher sur le côté affecté, *symptôme* plus commun dans la *fausse pleurésie* que dans la *vraie*; on lira le §. II de ce même Chapitre V, qui traite de la *fausse pleurésie*.

Paraphrénésie.

Paraphrénésie.

Si le malade a une *fievre* très-aiguë, accompagnée d'une douleur violente dans la *région du diaphragme*; si cette douleur augmente en toussant, en éternuant, en respirant, en prenant des *aliments*, en allant à la garde-robe, en urinant, &c.; si la *respiration* est courte; si le malade respire du ventre; s'il a le *hoquet*, du *délire*, le *rire sardonien*, qui est une espece de grimace involontaire, &c.; on verra que c'est la *paraphrénésie*, ou *inflammation du diaphragme*, & l'on consultera le §. III du même Chapitre V.

Fluxion de poitrine vraie.

Si le malade a tous les *symptômes* de la *pleurésie vraie*, voyez ci-dessus, page XII, à l'exception que le *pouls* est plus *mollet*, que les douleurs sont moins aigues, mais que la *respiration* est plus difficile, & l'*oppression de poitrine* plus grande; on saura que cette Maladie est une *fluxion de poitrine*, dont le traitement se trouve Chapitre VI, §. I de ce Tome II.

Fausse Fluxion de poitrine.

Si la Maladie commence par des alternatives de froid & de chaud; si le *pouls* est *petit* & *vite*; si le malade sent un poids sur la poitrine; si la *respiration* est difficile; s'il se plaint par fois de douleurs dans la tête, accompagnées de *vertiges*; si les urines sont pâles, &c., cette Maladie se nomme *fausse fluxion de poitrine*. On consultera le §. II du même Chapitre VI.

Pulmonie.

Si la Maladie s'annonce, comme il arrive ordi-

nairement, par une *toux* seche, qui souvent continue pendant quelques mois, accompagnée d'envies de vomir après avoir mangé; si le malade éprouve plus de chaleur que dans l'état naturel; s'il a des douleurs & de l'oppression dans la *poitrine*, sur-tout après avoir fait quelque mouvement; si les *crachats* ont un goût salé, & sont souvent mêlés de *sang*; si le malade est triste, *mélancolique* & très-altéré; si l'appétit est mauvais; si le *pouls* est en général *fréquent*, *mou* & *petit*, quelquefois assez *plein*, & d'autres fois *dur*; si bientôt après les *crachats* prennent une teinte verdâtre, blanche ou *sanguinolente*; si le malade a une *fievre hectique* & des *sueurs colliquatives* qui se succedent alternativement, c'est-à-dire, l'une vers le soir, & l'autre vers le matin; s'il a le *cours de ventre* & un *flux abondant d'urine*; s'il ressent une chaleur brûlante dans la paume des mains; si les joues se couvrent d'un rouge foncé après le repas; si les doigts s'amincissent, les ongles deviennent convexes, les cheveux tombent; si enfin il survient un gonflement aux pieds & aux jambes; si les forces se perdent totalement; si les yeux se cavent, &c; on reconnoîtra, à tous ces *symptômes*, la *pulmonie*, dont le traitement est décrit Chapitre VII, §. I de ce Tome II.

Consomption.

Si le malade éprouve un dépérissement insensible de tout le corps, sans un degré considérable de *fievre*, sans *toux*, sans difficulté de respirer; s'il n'a point d'appétit; s'il a de fréquentes *indigestions*, de fréquentes foiblesses, &c.; ce malade est attaqué de la maladie appellée *consomption*. On lira le §. III du même Chap. VII.

Fievre lente ou *nerveuse.*

Si le malade a eu pour *symptômes* avant-coureurs, de l'*abattement*, perte de l'appétit, de la foiblesse, des lassitudes après le moindre mouvement, des *insomnies*, des soupirs profonds, du découragement de l'esprit, &c.; si, à ces *symptômes*, succedent un *pouls petit* & *fréquent*, la sécheresse de la langue, sans que le malade soit considérablement altéré; s'il éprouve tour-à-tour de petits froids & de petites chaleurs, qui se manifestent par la rougeur du visage; si bientôt il se plaint de *vertiges*, de douleurs de tête, de *nausées*, d'envies de vomir; si le *pouls* est *vîte*, & quelquefois *intermittent*; si les *urines* sont pâles & ressemblantes à de la biere éventée; si le malade respire difficilement; s'il a du *délire*, ou de légeres absences d'esprit; s'il a la *poitrine* oppressée, &c.; si vers le neuvieme, dixieme ou douzieme jour la langue s'humecte, & les *crachats* deviennent abondants; si de légeres *évacuations* se manifestent par en bas, ou une légere moiteur à la *peau*; ou s'il arrive quelque *suppuration* à l'une ou l'autre oreille, ou quelques larges *pustules* sur les levres, sur le nez, &c.; si, au contraire, le malade, vers le même temps de la Maladie, a un *cours de ventre* excessif; s'il éprouve des *sueurs colliquatives*, suivies de fréquents *accès de syncope*; si la langue tremble; si les *extrémités* sont froides, si le *pouls* est tremblotant, ou donne la sensation d'un ver qui rampe; si le malade a des *soubresauts dans les tendons*; si la vue & l'ouie sont presqu'éteintes; s'il rend involontairement ses excréments, &c.; on conclura qu'il est attaqué d'une *fievre lente*

ou *nerveuse* ; & on trouvera, Chap. VIII de ce Tome II, la maniere de traiter cette Maladie.

Fievre putride, maligne ou pourprée.

Si le malade éprouve, plusieurs jours avant la Maladie, une foiblesse marquée & des lassitudes spontanées, sans aucune cause apparente ; s'il est abattu ; s'il soupire ; s'il perd courage ; s'il se frappe de la crainte de la mort ; si quelques jours après il a des *nausées ;* si quelquefois il vomit de la *bile ;* s'il a un violent mal de tête, accompagné de *pulsations*, ou de battement dans les *arteres temporales ;* si les yeux paroissent rouges, enflammés ; s'il y sent de la douleur jusques dans le fond des orbites ; s'il entend un bourdonnement dans les oreilles ; si la *respiration* est laborieuse, & souvent interrompue par des soupirs ; s'il se plaint de douleurs à la *région de l'estomac*, dans le dos & dans les *reins ;* si la langue, d'abord blanche, devient noire, gercée, &c. ; si les *dents* se couvrent d'une croûte noire ; si le malade rend quelquefois des *vers* par haut & par bas ; s'il frissonne ; s'il tremble ; s'il salive ; si le *sang*, sorti de la *veine*, paroît dissous, ou n'avoir que très-peu de consistance, & se *putréfie* promptement ; si les *déjections*, toujours tres-fétides, sont, tantôt verdâtres, tantôt noires, ou rougeâtres ; si la *peau* se couvre de taches *pourprées*, livides, brunes, noires ; si le malade a des *hémorrhagies* par les yeux, par le nez, par la bouche, &c. ; si le *pouls* est *petit*, *vîte* & *dur*, quelquefois mollasse & *languissant*, souvent *intermittent ;* si la *peau* est seche, aride, brûlante, & quelquefois froide & gluante ; si vers le quatrieme ou cinquieme jour, il se manifeste un *cours de ventre* léger, accompagné d'une chaleur douce & d'une

sueur modérée, *symptômes* favorables de la Maladie; si, au contraire, il existe, à cette époque, une *diarrhée* excessive, avec le ventre dur & enflé, des taches larges, noires, livides sur la *peau*, des *aphtes* dans la bouche, des *sueurs froides* & *visqueuses*, la *goutte-sereine*, le changement de la voix, la vue égarée, la difficulté d'avaler, le tremblement de la langue & l'impossibilité de la tirer hors de la bouche; si le malade a une propension constante à se découvrir la *poitrine*; si enfin la *sueur* & la *salive* sont teintes de *sang*, les *urines* noires, &c.; on ne doutera pas que cette Maladie ne soit une *fievre putride, maligne* ou *pourprée*, & on consultera le Chapitre IX de ce Tome II.

Fievre miliaire.

Si la Maladie s'annonce par un frisson léger, suivi de chaleur, de foiblesse & de soupirs; si le *pouls* est *petit* & *fréquent*, accompagné de difficulté de respirer, d'*anxiétés*, d'oppression dans la *poitrine*, d'une petite *toux*, d'agitation, de *délire*; si la langue est blanche; si les mains tremblent, quoiqu'elles soient quelquefois brûlantes; si, chez une femme en couches, outre tous les symptômes précédents, le *lait* change de route, & que les autres *évacuations* se suppriment; si le malade éprouve sur la *peau* une démangeaison & des douleurs semblables à celles qu'occasionneroient des piquures d'épingles; si, vers le troisieme ou quatrieme jour, il se manifeste de petites *pustules* innombrables, rouges ou blanches, suivies de la diminution des *symptômes* précédents, d'une *sueur* qui a une odeur de *putridité* particuliere, & du retour des *évacuations* supprimées; si, vers le sixieme ou septieme

jour, ces *pustules* commencent à sécher & à tomber, ce qui est accompagné d'une démangeaison fort désagréable à la *peau*; si d'autres fois elles paroissent & disparoissent alternativement, ou ne reparoissent plus du tout, ce qui annonce un grand danger; si, outre la plupart de ces *symptômes*, les *pustules*, chez les femmes en couches, se remplissent d'abord d'une eau claire qui devient bientôt jaune, & si elles sont quelquefois entremêlées d'autres *pustules* rouges, &c., on reconnoîtra à ces caractères la *fievre miliaire essentielle*, & on en cherchera le traitement au Chapitre X de ce Tome II.

Fievre rémittente.

Si le malade commence par éprouver des bâillements, des *pandiculations*, des douleurs à la tête, des *vertiges* & des alternatives de froid & de chaud; s'il ressent une douleur à la *région de l'estomac*, accompagnée, quelquefois, d'un gonflement; si la langue est blanche; si la *peau* & les yeux paroissent jaunes; si le malade vomit de la *bile*; si le *pouls*, qui est rarement *plein*, est quelquefois un peu *dur*; s'il y a eu *constipation* excessive ou *cours de ventre* considérable; si tous ces *symptômes* & une infinité d'autres qu'il est impossible de décrire, parce que, tantôt ils sont ceux de la *fievre bilieuse*, tantôt de la *fievre nerveuse*, tantôt de la *fievre maligne*, & que même quelquefois ils se succedent tour-à-tour chez le même sujet; si, dis-je, tous ces *symptômes* ont des *rémissions* marquées, c'est-à-dire, des temps où ils sont infiniment moins violents, sans pourtant disparoître entiérement, & si le retour de leur violence vient à des heures, ou des jours *périodiques*, à-peu-près comme les *accès* des *fievres intermittentes*, &c.; on nomme cette Mala-

die *fievre rémittente*; & on trouvera Chapitre XI de ce Tome II, le traitement qui lui convient.

Petite Vérole.

Si un enfant ou un adulte devient triste & indifférent, de gai qu'il étoit; ou qu'il soit gai, de triste qu'il étoit auparavant; s'il est assoupi, altéré, n'ayant point d'appétit pour les *aliments* solides; s'il se plaint de lassitudes; s'il sue, pour peu qu'il fasse de mouvement; si ce mal-aise dure deux ou trois jours, & que le troisieme ou le quatrieme il soit suivi d'alternatives de froid & de chaud, d'abord légeres, mais qui prennent bientôt de l'intensité, & qui sont bientôt accompagnées de douleurs dans les *reins* & à la tête, de *vomissements*, ou au moins d'envies de vomir; si le *pouls* est *vîte*, la *peau* brûlante; si le malade ne dort pas; si, quand il est assoupi, il éprouve une espece de frissonnement, suivi d'un tressaillement soudain, *symptôme* ordinaire de l'*éruption* prochaine; & si le malade, étant un enfant très-jeune, est attaqué de *convulsions*, &c.; on pressentira qu'il va être attaqué de la *petite vérole*, dont les boutons commencent à paroître ordinairement le quatrieme jour : nous nous en tenons à cette description du prélude, parce qu'il n'y a personne qui ne reconnoisse la *petite vérole*, dès que l'*éruption* s'est manifestée. On verra, Chapitre XII de ce Tome II, comment on doit traiter cette Maladie.

Rougeole.

Si le malade éprouve des alternatives de froid & de chaud, accompagnées de mal-aise & de manque d'appétit; si la langue est blanche, mais, pour l'ordinaire, humectée; s'il y a une petite

toux feche & *breve*, qui cependant ne fe déclare quelquefois qu'après l'*éruption*; fi la tête eft pefante; fi les yeux font enflammés, larmoyants & d'une fenfibilité extrême, de forte qu'ils ne puiffent être expofés à la lumiere fans fouffrir; fi le malade a un écoulement de larmes très-âcres, & de férofités par les narines; s'il a des douleurs dans la *poitrine*; fi, comme il arrive quelquefois, il vomit ou il a un *cours de ventre*; fi, étant un enfant, il rend des *felles* verdâtres; s'il fe plaint d'une démangeaifon à la *peau*; s'il eft inquiet, chagrin; s'il faigne du nez; fi, vers le quatrieme jour, de petites taches femblables à des piquures de puces, fe montrent d'abord fur le front, fur le vifage, de-là fur la poitrine, enfin fur les *extrémités*; fi ces taches reftent fuperficielles, & fe terminent en tombant par petites écailles, au lieu que celles de la *petite vérole* deviennent des boutons qui fuppurent, &c., on reconnoîtra la *rougeole*, dont le traitement eft décrit Chap. XIII de ce Tome II.

Fievre fcarlatine bénigne, ou *Fievre rouge.*

SI la Maladie commence par des alternatives de froid & de chaud, fans un mal-aife confidérable; fi la *peau* fe couvre de taches rouges plus larges, plus foncées & moins uniformes que dans la *rougeole*; fi ces taches durent deux ou trois jours, & difparoiffent enfuite; fi, après qu'elles font paffées, la *furpeau*, ou l'*épiderme* pele ou tombe en écailles; cette Maladie s'appelle *fievre fcarlatine bénigne.*

Fievre fcarlatine maligne.

MAIS fi, ayant commencé par le froid, le friffon, un abattement, un mal-aife univerfel & une grande *oppreffion de poitrine*, il a fuccédé

une chaleur excessive, des *nausées*, le *vomissement*, &c.; si le *pouls* est *fréquent*, mais *petit* & *enfoncé;* si la *respiration* est précipitée, difficile; si la *peau* est brûlante, sans être absolument seche; si la langue est humectée & blanche; si enfin l'*éruption* ne procure aucun soulagement, elle s'appelle *fievre scarlatine maligne*. On trouvera le traitement de ces deux especes de *fievre scarlatine*, même Chapitre XIV de ce Tome II.

Fievre bilieuse.

Si aux *symptômes* de la *fievre continue-aiguë*, ou si à ceux des *fievres intermittentes*, même à ceux de la *fievre rémittente*, se joint une *évacuation* copieuse de *bile* par haut & par bas, &c.; on nomme cette Maladie *fievre bilieuse*, pour laquelle on consultera le Chapitre XV de ce Tome II.

Eréfipele.

Si les premiers *symptômes* de la Maladie ont été le *frisson*, la soif, la foiblesse, des douleurs à la tête & au cou, de la chaleur, de l'*insomnie*, un *pouls fréquent*, quelquefois le *vomissement* & souvent du *délire*; si, vers le deuxieme, troisieme ou quatrieme jour, une partie quelconque du corps est devenue gonflée, rouge, & s'est couverte de petites *pustules*, ce qui fait en général tomber la *fievre*; si cette *éruption*, qui est d'un rouge éclatant, blanchit au tact, c'est-à-dire, qu'en appuyant le doigt sur une des parties enflammées, la place du doigt reste marquée en blanc pendant quelques instants, après lesquels elle devient aussi rouge qu'auparavant, caractere essentiel de cette Maladie; on en conculra que le malade est attaqué d'une *éréspele*, & on en

cherchera le traitement Chapitre XVI de ce Tome II.

Frénésie ou *inflammation du cerveau.*

Si la Maladie s'annonce par des douleurs à la tête, une rougeur dans les yeux & sur le visage, un sommeil interrompu ou totalement perdu, une grande sécheresse à la *peau*, la *constipation*, la rétention d'*urine*, un petit écoulement de *sang* dans les narines, un bourdonnement dans les oreilles, & une irritabilité extrême dans le *systême nerveux*; si à tous ces *symptômes* se joignent ceux de la *fievre inflammatoire* ou *continue-aiguë très-grave*; si en outre le *pouls* est quelquefois *foible*, *irrégulier*, *tremblotant*, & d'autres fois *dur* & *serré*; si l'*ouïe* est très-délicate, de maniere que le malade entende avec une subtilité singuliere, *symptôme* caractéristique de cette Maladie, mais qui n'est pas de longue durée; si le battement des *arteres* du cou & des *tempes* est très-sensible, autre *symptôme* également commun à cette Maladie; si la langue est noire & seche, sans soif & avec répugnance pour la boisson; si l'esprit du malade n'est occupé que des objets qui l'avoient frappé immédiatement avant sa maladie; si, plongé dans le plus profond silence, il paroît en sortir tout-à-coup & devenir furieux; si le *délire* est continuel, de maniere que tantôt le malade se jette hors du lit, tantôt il crie, chante, pleure, & que ses questions soient sans suite, ainsi que ses réponses; si ses yeux jouissent d'une mobilité singuliere; si ses mains tremblent; si les *urines* sont supprimées ou blanches, &c.; cette Maladie s'appelle *frénésie* ou *inflammation du cerveau*. On en trouvera le traitement Chapitre XVII de ce Tome II.

Inflammation de l'estomac.

Si le malade a une douleur fixe & une chaleur brûlante dans la *région de l'estomac*; s'il a des *insomnies* & des *anxiétés*; si le *pouls* est *petit*, *fréquent* & *dur*; s'il vomit ou éprouve des *nausées* & des maux de cœur; s'il a une soif excessive; s'il respire difficilement; s'il a des *sueurs colliquatives*, & quelquefois des *convulsions* & des foiblesses; si l'*estomac* est gonflé & paroît dur au toucher; si le malade éprouve un sentiment douloureux, toutes les fois qu'il prend de la boisson ou des *aliments*, sur-tout si ces boissons ou ces *aliments* sont trop chauds ou trop froids, *symptômes* caractéristiques de cette Maladie, &c.; on saura que le malade est attaqué d'une *inflammation de l'estomac*, dont le traitement est décrit Chapitre XXI, §. I de ce Tome II.

Inflammation de bas-ventre, ou *Passion iliaque*, *Miséréré*, &c.

Si, à des *symptômes* à-peu-près semblables à ceux que nous venons d'exposer, article précédent, se joint une douleur plus fixe & plus aiguë, située vers le *nombril*; si le ventre est serré comme par une corde; si la *constipation* est constante, le *pouls fréquent*, *petit*, enfoncé, perdu, la soif excessive & la chaleur très-grande; si, lorsque la Maladie prend une bonne tournure, les douleurs changent de place; si les *vomissements* n'ont lieu que par intervalle; si les *lavements* sont rendus par en-bas; si, au contraire, lorsqu'elle est dangereuse, le malade vomit les *lavements* & les *matieres fécales*; s'il est excessivement foible; si le *pouls* est *petit* & *tremblotant*; si l'haleine est désagréable & puante; si les *sueurs* sont *visqueuses*, les *déjections* noires & fétides, &c.; on appelle cette

Maladie *inflammation de bas-ventre*, ou *passion iliaque*, *misérére*, &c. Il faut consulter le §. II du même Chap. XXI.

Inflammation des reins, ou Néphrésie, & Colique néphrétique.

Si le malade sent une douleur aiguë dans la *région des reins* & dans le dos, accompagnée de *fievre*, d'engourdissement, ou de douleur sourde dans la cuisse du côté affecté, & de rétraction des *testicules*; si la douleur est gravative, & répond à la troisieme *côte*, en comptant par en-bas, & à trois travers de doigt de l'*épine du dos*; si l'*urine*, qui est d'abord claire, devient ensuite rouge, &, dans le plus fort de la Maladie, pâle ou sanglante, sortant avec difficulté, avec ardeur & en très-petite quantité à-la-fois, étant souvent totalement supprimée; s'il souffre beaucoup quand il veut marcher ou se tenir droit; s'il se couche plus aisément sur le côté affecté que sur l'autre; s'il a des envies de vomir; s'il vomit pendant l'*accès*, qui ne dure, tantôt que quelques heures, & d'autres fois un ou deux jours, & qui se termine par l'écoulement des *urines* ou la sortie de la *pierre*, &c.; cette Maladie se nomme *inflammation des reins*, ou *néphrésie*. On en trouvera le traitement, §. IV du même Chapitre XXI.

Inflammation de la vessie.

Si le malade ressent une douleur très-aiguë dans la partie inférieure du ventre; s'il éprouve une difficulté d'uriner, accompagnée d'un peu de *fievre*, d'envies continuelles d'aller à la garde-robe, & de rendre les *urines*; si en palpant le bas-ventre, on sent une *tumeur* ovale, située dans le *bassin*, & douloureuse en proportion qu'on appuie; si bientôt après il survient une *dysurie*,

une *ischurie*, une *fievre continue*, qui sont suivies d'*insomnie*, de soif & de *délire*; si les *extrémités* deviennent froides; si le malade est constamment constipé, &c.; on appelle cette Maladie *inflammation de la vessie*, dont il est traité §. V de ce même Chapitre XXI.

Inflammation du foie, ou *Colique hépatique*.

Si le malade éprouve une tension douloureuse au côté droit, sous les *fausses côtes*, accompagnée d'un peu de *fievre*, d'un sentiment de pesanteur dans cette partie, d'une difficulté de respirer, de dégoût pour les *aliments*, d'une soif ardente, &c.; si les yeux & la *peau* du malade ont une teinte jaune ou pâle, *symptôme* essentiel de cette Maladie, & qui la distingue de l'*inflammation de la plevre* & des *muscles du bas-ventre*, &c.; cette Maladie est une *inflammation du foie*, qui, lorsque la partie convexe de ce *viscere* est affectée, présente une douleur plus aiguë, un *pouls plus vîte*, & occasionne souvent une *toux* seche & le *hoquet*; la douleur, dans ce cas, s'étend jusqu'à l'épaule; le malade éprouve de la difficulté de se coucher sur le côté gauche, &c. On en trouvera le traitement, §. VI du même Chap. XXI.

Cholera morbus, ou *Trousse-Galant*.

Si le malade éprouve d'abord une chaleur brûlante dans l'*estomac* & dans les *intestins*, des rapports aigres, des *vents*, des douleurs d'*entrailles*; si ces *symptômes* sont suivis de *vomissements* excessifs & d'*évacuations* abondantes, par bas, de *bile* verte, jaune & noirâtre, accompagnée de tension dans l'*estomac* & de *tranchées* dans le ventre; si ces *évacuations*, très-multipliées, maigrissent le malade à vue d'œil, de sorte qu'en trois ou quatre heures il devient souvent mécon-

noissable ; si le *pouls* est très-*vîte*, *inégal* ; si le malade éprouve une soif ardente ; s'il ressent une douleur très-aiguë vers le *nombril* ; si ensuite le *pouls* baisse, & souvent au point de devenir presque imperceptible ; si les *extrémités* deviennent froides ; si une *sueur* froide se répand sur tout le corps ; si l'*urine* se supprime ; si le malade a des *palpitations de cœur*, un *hoquet* violent, des foiblesses, des *convulsions*, &c. ; il est attaqué de la Maladie appellée *cholera morbus*, ou vulgairement *trousse-galant*. Consultez le Chapitre XXII, §. I de ce Tome II.

Diabetes, ou *Evacuation excessive d'urine.*

Si le malade rend plus d'*urine* qu'il ne prend de liquide, sans éprouver, dans le premier abord, beaucoup d'incommodités ; si ses *urines* sont claires, pâles, douceâtres, ou d'une odeur plus ou moins agréable ; s'il a une soif ardente & continuelle, accompagnée d'un peu de *fievre* qui le consume insensiblement ; si la bouche est seche ; s'il rend sans cesse des crachats écumeux ; si les forces tombent, que l'appétit se perde, que l'embonpoint disparoisse, de sorte que le malade n'ait bientôt plus que la *peau* & les *os* ; s'il éprouve de la chaleur dans les *intestins* & dans les *lombes* ; si les *bourses* & les *pieds* s'enflent, &c. ; cette Maladie s'appelle *diabetes*, ou *évacuation excessive d'urine*. Consultez le Chap. XXIII, §. I de ce Tome II.

Incontinence d'urine.

Si les *urines* coulent involontairement & goutte à goutte, sans excéder la quantité ordinaire, & sans que le malade éprouve d'ailleurs de grandes incommodités, &c. ; on donne à cette Maladie

le nom d'*incontinence d'urine*, dont on trouvera le traitement §. II du même Chapitre XXIII.

Gravelle.

Si le malade a des douleurs dans les *lombes* & des maux de cœur; s'il vomit; s'il pisse le *sang*, comme il arrive quelquefois, &c.; ces *symptômes* annoncent la *gravelle*, ou de petites *pierres* qui sont fixées dans les *reins*. Mais si ces *symptômes* augmentent d'intensité; si les douleurs gagnent les parties voisines de la *vessie*; si la jambe & la cuisse du côté affecté sont engourdies; si les *testicules* remontent; si les *urines* se suppriment, &c.; ils annoncent que les petites *pierres* sont sorties des *reins*, & qu'elles sont engagées dans les *ureteres*.

Pierre.

Si le malade éprouve des douleurs en urinant, & avant comme après avoir uriné; si l'urine ne sort que goutte à goutte; si d'autres fois elle s'arrête subitement, dans l'instant qu'elle sortoit à plein canal; si le malade ressent une douleur aiguë dans le col de la *vessie*, après avoir fait du mouvement, sur-tout après avoir été à cheval ou en carrosse sur un chemin raboteux; si les *urines* déposent un *sédiment* blanc, épais, abondant, de mauvaise odeur, *muqueux*, &c.; si le malade éprouve un chatouillement aux parties génitales, qui l'oblige d'y porter sans cesse les mains; s'il a des envies d'aller à la selle dans le même instant qu'il urine; s'il urine plus facilement étant couché que debout; si en rendant les dernieres gouttes d'*urine*, il ressent une douleur aiguë, suivie d'un mouvement *convulsif*, &c.; il paroît attaqué de la *pierre*. Consultez le Chap. XXIV de ce Tome II, pour cette Maladie & la précédente.

Flux de sang, Dyssenterie, ou Flux dyssenterique.

Si la Maladie s'annonce par un *cours de ventre*, accompagné de douleurs violentes dans les *intestins*, & par des envies perpétuelles d'aller à la garde-robe; si le malade rend du *sang* en plus ou moins grande quantité dans les *selles*; s'il a le *frisson*, une *prostration de forces*, un *pouls petit*, une soif ardente & des envies de vomir; si la langue devient seche, baveuse & gercée; s'il se forme des *apthes* dans la bouche; si, comme il arrive quelquefois, le malade a des *vomissements* énormes, & d'autres fois la *peau* couverte de taches *pourprées*; s'il survient le *hoquet*, des *convulsions* & autres *symptômes* de *fievres putrides malignes*, &c.; si les *selles* sont d'abord grasses & écumeuses; si bientôt elles sont striées de *sang*, & qu'enfin elles ressemblent à du *sang* pur, mêlé de petits filaments, qui représentent des raclures de chair; si le malade rend quelquefois des *vers*, soit par haut, soit par bas; si en allant à la *selle* il sent un poids vers le fondement, comme si tous les *intestins* vouloient sortir au dehors, &c.; il faut en conclure qu'il a la *dyssenterie* ou le *flux de sang*, & consulter le Chapitre XXV, §. VII, Article I du Tome III.

Flux hépatique.

Si le malade n'a pas d'appétit depuis quelque temps; s'il a la bouche mauvaise; s'il rend des *vents*, & si les *urines* sont chargées de *bile*; si la *région du foie* est plus ou moins douloureuse, & que le malade y sente quelquefois de la tension; si la *peau est d'un* jaune citronné, & souvent d'un jaune foncé; si le malade tousse; s'il a de la difficulté

culté de respirer ; s'il rend du sang par les *selles*, &, comme il arrive quelquefois, par le nez, ou avec les crachats, ou par d'autres voies ; si tous ces *symptômes* se manifestent, sur-tout à la suite de la *jaunisse*, de l'*inflammation* ou d'autres Maladies du *foie*, ils caractérisent la Maladie appellée *flux hépatique*, dont on trouvera le traitement même Chap. XXV, §. VII, Art. II.

Flux mésentérique & Maladie noire.

Si, aux *symptômes* de la *dyssenterie* & du *flux hépatique*, decrits articles précédents, se joignent des *évacuations* beaucoup plus *sanglantes* ; si quelquefois ce sang, très-abondant, est pur, très-rouge, ou vermeil & sans odeur ; on appelle cette Maladie *flux mésentérique* ; si d'autres fois il est noir, corrompu, fétide, &c., on l'appelle *Maladie noire*. Voyez le même §. VII du Chap. XXV, Art. III.

Lienterie.

Si, à une partie des *symptômes* de la *dyssenterie*, se joignent un dégoût extrême, ou une sorte de faim canine, l'accablement, la foiblesse, une *urine* plus ou moins bourbeuse en petite quantité ; si les *selles*, au lieu d'être sanglantes, ne sont composées que d'*aliments* peu changés, ou qui n'ont point éprouvé de *digestion* sensible, &c. ; cette Maladie est celle qu'on appelle *lienterie*.

Passion ou Flux cœliaque.

Et si la plupart de ces mêmes *symptômes* de la *dyssenterie* sont accompagnés de dégoût, de rapports *aigres*, de soif, de douleurs que le malade rapporte aux *lombes*, & souvent de

fievre; ſi les *urines* ſont troubles & peu abondantes; ſi enfin les *ſelles*, au lieu d'être comme dans la *dyſſenterie* & la *lienterie*, ſont blanchâtres, griſâtres, *chyleuſes*, ce qui annonce que les *aliments* ont ſubi une premiere *digeſtion*, &c.; on appelle cette Maladie *paſſion* ou *flux cœliaque*, qu'il faut lire, ainſi que la *lienterie*, Chap. XXV, §. VIII.

Vers.

Si le malade a le viſage tantôt pâle & tantôt d'un rouge marqué; s'il éprouve une démangeaiſon dans les narines, (*ſymptôme* cependant aſſez équivoque, ſur-tout chez les enfants, qui ſe frottent le nez dans toutes les Maladies qu'ils éprouvent;) ſi, quand le malade eſt couché, il grince des dents; ſi la levre ſupérieure ſe gonfle; ſi l'appétit eſt quelquefois mauvais, & d'autres fois vorace; ſi le malade a le *cours de ventre*, l'haleine aigre, fétide, le ventre dur, gonflé, une ſoif ardente; ſi les *urines* ſont écumeuſes, & quelquefois d'une couleur blanchâtre; s'il a des *tranchées*, des douleurs de *colique*, une *ſalivation* involontaire, ſur-tout pendant le ſommeil, des douleurs fréquentes de côté, avec une *toux* ſeche, un *pouls inégal*, des *palpitations de cœur*, des défaillances, des *ſueurs* froides, la *paralyſie*, des accès d'*épilepſie*; s'il eprouve un chatouillement, ou un déchirement dans la gorge, ou qu'il lui ſemble ſentir un corps mobile qui remonte de l'*eſtomac* vers le goſier, &c.; il a des *vers*. On conſultera, Tome III, le Chapitre XXX, qui traite des diverſes eſpeces de vers.

Goutte réguliere.

Si le malade éprouve des *indigeſtions*; s'il eſt abattu; s'il rend des *vents*; s'il a des maux de

tête, des foiblesses & des *vomissements;* s'il se plaint de lassitudes, de *prostration de forces;* s'il ressent une douleur dans les *lombes;* s'il lui semble sentir des *vents* ou de l'eau froide qui courent le long de la cuisse, &c; tous ces *symptômes* annoncent qu'un accès de *goutte* est sur le point de se manifester; & si l'on n'y remédie point, un ou deux jours avant que l'*accès* se déclare, l'appétit augmente d'une maniere très-sensible, le malade sent de légeres douleurs en urinant, & tous les *symptômes* que nous avons décrits au commencement de cet article, augmentent d'intensité; enfin si, vers les deux ou trois heures du matin, le malade est saisi tout-à-coup d'une douleur à l'une des *extrêmités;* si cette douleur est accompagnée d'un *frisson* & d'un degré de *fievre;* si, augmentant & se fixant sur la partie affectée, le malade éprouve à-la-fois toutes les especes de douleurs; s'il lui semble qu'on le brûle, qu'on le déchire; si la partie malade devient prodigieusement sensible; si ces douleurs, ayant duré vingt-quatre heures, diminuent insensiblement d'intensité; si la partie se gonfle, devient rouge, & se couvre de moiteur; tous ces *symptômes* caractérisent un *accès de goutte*, qui, réitéré, forme ce qu'on appelle une *attaque*. Consultez le Chapitre XXXIII, §. I du Tome III.

Goutte irréguliere, ou remontée dans la tête.

Si un homme sujet à la *goutte*, ou qui vient d'en essuyer une *attaque*, éprouve une cessation subite de douleurs dans la partie affectée, & sent en même temps des *maux de tête* violents, accompagnés d'assoupissement, de *vertiges*, de convulsions, de *délire*, &c.; ou s'il a des douleurs

excessives d'*oreilles* & de *dents;* s'il se déclare une *ophthalmie*, des tremblements, l'*apoplexie*, la *paralysie*, &c.; ces *symptômes* indiquent que la *goutte* est remontée dans la tête.

Goutte remontée dans la poitrine.

Si, dans ce même cas, il survient au malade une *oppression de poitrine* excessive, avec de la *toux* & une difficulté de respirer, une *esquinancie*, des engorgements *inflammatoires*, le *crachement de sang*, l'*asthme*, des *anxiétés*, la *syncope*, &c.; ces *symptômes* annoncent que la *goutte* est remontée dans la *poitrine.*

Goutte remontée dans l'estomac.

Ou si le malade éprouve des maux de cœur; s'il vomit; s'il a des *anxiétés;* s'il sent une douleur dans la *région de l'estomac;* s'il tombe dans une grande foiblesse, &c.; ces *symptômes* annoncent que la *goutte* est remontée dans l'*estomac.*

Goutte remontée dans le bas-ventre ou *dans les reins.*

Enfin si le malade, toujours dans les mêmes circonstances, éprouve la *cardialgie*, l'ardeur & la douleur la plus aiguë à l'*estomac*, la *colique*, la *phrénésie*, *des nausées*, &c.; s'il vomit; s'il a la *diarrhée*, ou la *dyssenterie;* si les *urines* déposent, comme il arrive quelquefois, un *sédiment* plâtreux; si le malade ressent de l'irritation dans les *reins*, & des douleurs qui ressemblent à celles de la *gravelle;* si les vieux *goutteux* éprouvent un resserrement aux *hypocondres*, aux hanches, & des douleurs d'entrailles habituelles, &c.; ces *symptômes* indiquent que la *goutte* est dans les *intestins*, le *bas-ventre*, ou dans les *reins.* On

consultera, pour ces quatre articles, le §. II du même Chapitre XXXIII.

Rhumatisme inflammatoire, ou *aigu*.

Si le malade commence par éprouver des lassitudes, le *frisson*, l'*insomnie*, la soif, &c., en un mot la plupart des autres *symptômes* des *fievres*; s'il se plaint ensuite de douleurs errantes qui augmentent au moindre mouvement, & qui deviennent excessivement aiguës; si ces douleurs se fixent dans les membres, aux *articulations* mobiles, qui deviennent souvent gonflées & enflammées; si la *fievre* qui accompagne ces *symptômes*, est *rémittente*, ayant ses *redoublements* marqués en *quotidienne*; on reconnoîtra à ces caracteres le *rhumatisme inflammatoire* ou *aigu*, & on en trouvera le traitement Chapitre XXXIV du Tome III.

Scorbut.

Si la Maladie commence par des lassitudes extraordinaires, même au sortir du lit, par une pesanteur dans la *poitrine*, une difficulté de respirer, sur-tout après le mouvement; si le malade a les gencives gonflées, violettes, saignantes au moindre frottement, l'haleine fétide, de fréquents *saignements* de nez, une espece de craquement, qu'on entend de temps à autre dans les *articulations*, une difficulté à marcher; si quelquefois les jambes se gonflent; si d'autres fois elles maigrissent; s'il se manifeste des taches livides, jaunes, violettes, noires, sur les jambes, & quelquefois sur les bras, &c.; tous ces *symptômes* annoncent un vice *scorbutique*, qui donnera lieu aux plus grands accidents, si l'on ne s'oppose pas de bonne heure à son accroissement; car, s'il survient au

malade la pourriture des gencives & des *dents*; des *hémorrhagies* ou des effusions de *sang* de différentes parties du corps, des *ulceres* opiniâtres, des douleurs dans tout le corps, sur-tout dans la *poitrine*, des *éruptions* seches, écailleuses, &c.; il a le *scorbut* confirmé, qui se termine souvent par une *fievre hectique*, par une *dyssenterie*, une *diarrhée*, une *hydropisie*, une *paralysie*, ou par la *gangrene* de quelques-uns des *intestins*. Lisez le Chapitre XXXV, §. I du Tome III.

Fluxion scorbutique.

Si le malade a la bouche affectée, à-peu-près comme elle l'est dans la *salivation mercurielle*; si les *glandes salivaires* sont plus ou moins gonflées & douloureuses; si les gencives & les *dents* sont couvertes d'une espece de *sanie* blanchâtre; si l'haleine est fétide, les gencives gonflées & douloureuses, saignant aisément; si elles s'*ulcerent* quelquefois; si, lorsque cette *fluxion* est forte, il survient, dans l'intérieur des levres, des joues & sur les bords de la langue, des *aphtes ulcérés*, qui affectent ces parties, de la même maniere qu'elles le sont dans la *salivation mercurielle*; si cette *salivation* devient très-copieuse & les douleurs considérables; si enfin la *fievre* & une *insomnie* proportionnée aux douleurs & à l'abondance de la *salivation*, se joignent à tous ces *symptômes*; on reconnoîtra la *fluxion scorbutique*, dont le traitement est décrit §. II du même Chap. XXXV.

Ecrouelles, ou *Humeurs-froides*.

Si le malade commence par avoir les glandes de dessous le menton & de derriere les oreilles engorgées; si ces glandes durcissent; si elles augmentent en nombre & en grosseur, jusqu'à ce

qu'enfin elles forment une grosse tumeur dure, qui reste quelquefois un temps très-considérable avant qu'elle ne s'ouvre; si, lorsqu'elle est ouverte, elle distille une *sanie* claire, ou une humeur aqueuse; si on apperçoit de ces mêmes duretés sous les *aisselles*, dans les *aines*, sous les pieds, les mains, la poitrine, &c.; si le ventre est dur; si on y sent les mêmes duretés par l'engorgement des glandes du *mésentere*, du *foie*, de la *rate*, &c.; si le nez & la levre supérieure sont gonflés, sur-tout chez les enfants, qui sont d'ailleurs plus sujets à cette Maladie, &c.; on en conclura qu'il a les *écrouelles*, & l'on consultera le Chap. XXXVI du Tome III.

Asthme.

Si le malade a la respiration laborieuse & précipitée, accompagnée, pour l'ordinaire, d'un certain bruit qui tient du sifflement, *respiration* qui est quelquefois si pénible, que le malade est obligé de se tenir dans une posture droite, autrement il seroit en danger de suffoquer; si cette difficulté de respirer prend, en général, après que le malade a été exposé à un vent froid d'est, ou à un air épais & chargé, ou apres avoir été mouillé, ou enfin après être resté long-temps dans un lieu humide, ce malade est *asthmatique*; & s'il éprouve des lassitudes, des *insomnies*; s'il a de l'enrouement, de la *toux*; s'il rend des *vents* par haut, accompagnés d'un sentiment de pesanteur sur la *poitrine*, d'une grande difficulté de respirer, &c.; ces *symptômes*, qui augmentent d'intensité vers le soir, annoncent l'approche de l'*accès*, qui se déclare quelques heures après le dîner, ou vers les deux heures de la nuit, par une chaleur, de la *fievre*, des douleurs de tête,

des maux de cœur, des envies de vomir, une grande *oppreſſion de poitrine*, des *palpitations de cœur*, un *pouls foible*, quelquefois *intermittent*, des larmes involontaires, des *vomiſſements bilieux*, &c., & qui ſe terminent au bout de quelques heures, quelquefois au bout de deux ou trois jours, par un flux d'*urine* colorée & qui dépoſe. Liſez le Chapitre XXXIX du Tome III.

Apoplexie.

Si quelqu'un, dans un âge mûr & avancé, a des éblouiſſements, des douleurs de tête fixes & opiniâtres, des étourdiſſements, des engourdiſſements dans les membres, des *vertiges*, une diminution rapide de la mémoire, des abſences momentanées, des eſpeces d'éclipſes d'eſprit, une hémorrhagie du nez, &c.; il doit craindre l'*apoplexie*, dont l'approche eſt encore plus certaine, ſi le *vertige* eſt continu; ſi la perte de la mémoire devient totale; s'il éprouve de l'aſſoupiſſement, un bourdonnement dans les oreilles, le *cochemare* ou l'*incube*, un écoulement involontaire de larmes, une *reſpiration ſtertoreuſe*, le tremblement des levres, &c.; enfin ſi le malade n'a plus ni ſentiment, ni mouvement, de ſorte qu'il paſſeroit pour mort, ſi le *cœur* & le *poumon* ne continuoient d'agir; s'il ronfle; s'il ne peut avaler; il eſt dans une attaque d'*apoplexie*.

Apoplexie ſanguine; ou *Coup de ſang.*

Si le malade étant dans l'attaque, a le teint fleuri, le viſage plein & gonflé, les *veines* & les *arteres*, ſur-tout celles du cou & des tempes, gorgées de *ſang*, le *pouls fort* & *dur*, les yeux ſaillants & fixes; ſi la *reſpiration* eſt difficile, & s'exécute avec une ſorte de bruit; ſi les *urines* & les excréments ſortent involontairement; ſi quel-

quefois le malade vomit, &c.; il est attaqué de l'*apoplexie sanguine*.

Apoplexie séreuse, ou *pituiteuse*.

MAIS si le *pouls* est *petit*, inégal & *intermittent*; si le teint du malade, au lieu d'être animé, est pâle & livide; si la *respiration* est, comme il arrive quelquefois, plus gênée que dans l'*apoplexie sanguine*; si le râlement est plus fort, le malade a une *apoplexie séreuse*. Voyez, pour ces trois Articles, le Chap. XL du Tome III.

Cardialgie.

SI le malade éprouve une sensation de chaleur brûlante & une douleur très-violente vers l'*orifice supérieur de l'estomac*, accompagnées quelquefois d'*anxiétés*, de *nausées* & de *vomissements*, &c.; il a la Maladie appellée *cardialgie*.

Soda, ou *Fer chaud*.

SI cette douleur devient mordicante, brûlante, on l'appelle *soda* ou *fer chaud*, qui est quelquefois accompagnée de *vomissements* énormes, de *palpitations de cœur*, de difficultés de respirer, de frissonnements, de *sueurs* froides, du refroidissement des *extrêmités*, d'*ischurie* ou *suppression d'urine*, de *convulsions*, de *paralysie*, &c. Lisez, pour ces deux Maladies, le Chap. XLIV du Tome III.

Vapeurs, ou *Maladies des Nerfs*, ou *Maladies nerveuses*.

SI le Malade éprouve une distension ou un gonflement dans l'*estomac* & dans les *intestins*, causés par des *vents*; si l'appétit & les *digestions* sont habituellement mauvais, quoiqu'il arrive

quelquefois que l'appétit soit insatiable & les *digestions* très-promptes; si les *aliments* aigrissent dans l'*estomac;* si le malade vomit des eaux claires, des *phlegmes* épais, ou une liqueur noirâtre semblable à du *marc de café;* s'il éprouve souvent des douleurs cruelles vers le *nombril*, accompagnées de *vents* ou de murmures dans les *intestins;* si le ventre est quelquefois relâché, mais plus souvent resserré, ce qui occasionne des *vents*, des mal-aises, &c.; si l'*urine* est quelquefois en petite quantité, & d'autres fois abondante & très-claire; si le malade éprouve un serrement dans la *poitrine*, des difficultés de respirer, des *palpitations de cœur*, quelquefois des bouffées soudaines de chaleur dans plusieurs parties du corps, & d'autres fois un sentiment de froid, semblable à celui qu'occasionneroit de l'eau froide versée sur ces parties; s'il a des douleurs dans le dos & dans le ventre, ressemblantes à celles causées par la *gravelle;* si le *pouls*, très-*irrégulier*, est, tantôt plus *lent* que de coutume, & tantôt plus *vîte;* si le malade a des bâillements, le *hoquet*, des soupirs fréquents; s'il se sent suffoquer comme par un poids, ou une boule qui remonteroit de bas en haut, & presseroit la *poitrine;* s'il rit & pleure tour-à-tour; si le sommeil est interrompu par le *cochemare* ou l'*incube;* si, à mesure que la Maladie fait des progrès, le malade éprouve des maux de tête, des crampes, des douleurs fixes dans différentes parties du corps; si les yeux s'obscurcissent; s'ils sont souvent douloureux; si les oreilles bourdonnent; si l'*ouie* s'affoiblit; si enfin toutes les *fonctions animales* sont viciées; si le malade a l'ame troublée; s'il est précipité dans des agitations affreuses; s'il est inquiet; s'il s'épouvante à la moindre occasion; s'il est triste; s'il se met facilement en

colere; s'il est méfiant, &c.; s'il se plaît dans les idées les plus bizarres; s'il a les fantaisies les plus extravagantes; si la mémoire se perd, ainsi que la raison; si le malade a une peur constante de la mort; s'il est chagrin, impatient, courant sans cesse d'un Médecin à un autre Médecin, &c.; ces *symptômes*, & un nombre infini d'autres semblables, (car il seroit impossible de les décrire tous) indiquent que le malade est attaqué de la triste & affligeante Maladie appellée *vapeurs*, *Maladie de nerfs*, *Maladie nerveuse*, ou *Maladie vaporeuse*. Consultez le Chap. XLV du Tome III.

Mélancolie, *Folie*, ou *Manie*.

Si une personne est peureuse, de mauvaise humeur, querelleuse, exigeante, s'impatientant pour le moindre sujet, quelquefois avare, d'autres fois prodigue; si elle est sujette aux terreurs paniques, aux éblouissements, aux étourdissements; si elle répand des pleurs sans sujet; si son sommeil est laborieux & accompagné de rêves effrayants; si elle se plaint d'une douleur, d'une pesanteur à la tête, d'un bourdonnement dans les oreilles; si elle a des tremblements, des *convulsions*, des assoupissements, des *palpitations de cœur*, des serrements de *poitrine*, des *anxiétés* & des douleurs sourdes à l'orifice supérieur de l'*estomac*; si elle a le ventre ordinairement resserré; si les *urines* sont claires & en petite quantité; si elle a l'*estomac* & les *intestins* gonflés de *vents*, se manifestant par des rapports & des flatuosités; si elle rend des crachats épais; si elle a le teint pâle, le *pouls petit* & *foible*; si les fonctions de l'ame sont tellement altérées, qu'elle s'imagine souvent être morte, ou changée en quelque autre animal; si elle s'imagine d'autres fois que son corps est métamorphosé en verre

ou en d'autres ſubſtances auſſi fragiles, de ſorte qu'elle n'oſe faire le moindre mouvement, de crainte de le mettre en pieces, &c.; elle a une des *Maladies nerveuſes*, appellée *mélancolie*. Conſultez le §. II du même Chapitre XLV.

Epilepſie, *Haut-mal*, ou *Mal caduc.*

Si le Malade a des laſſitudes extraordinaires, des douleurs à la tête, des peſanteurs, des ébloüiſſements, accompagnés de bourdonnement dans les oreilles, des foibleſſes dans la vue, des *palpitations de cœur*, des *inſomnies*, de la difficulté de reſpirer, des *vents* dans les *inteſtins*, &c.; ſi les *urines* ſont copieuſes, mais claires; ſi le malade eſt pâle; ſi les *extrémités* ſont froides; s'il éprouve ſouvent une ſenſation ſemblable à celle qu'occaſionneroit un air froid qui monteroit des pieds à la tête, ou une eſpece de chatouillement; s'il eſt triſte; s'il ſe met facilement en colere; ſi ſes yeux ſont larmoyants, gonflés, ainſi que les paupieres; s'il a des rêves effrayants, ou un ſommeil très-agité, des douleurs dans le ſein, ou des dérangements d'*eſtomac*, &c.; tous ces *ſymptômes* ſont des ſignes avant-coureurs de l'*épilepſie*; & s'ils ont un certain degré d'intenſité, ils annoncent que l'accès eſt ſur le point d'éclater. Cet *accès* ſe manifeſte par les *ſymptômes* ſuivants : les yeux tournent, le malade geſticule, il écume de la bouche, les bras & les jambes ſe tordent, les pouces ſe courbent & ſe rapprochent du creux de la main, la *ſemence*, l'*urine*, les *ſelles* ſortent ſouvent involontairement; le malade eſt abſolument privé de ſes ſens & de ſa raiſon, &c.; après l'*accès*, il reprend peu-à-peu connoiſſance, il ſe plaint d'une eſpece d'engourdiſſement, de laſſitudes, de douleurs de tête, il n'a aucun ſouvenir de ce qui lui eſt

arrivé pendant l'*accès*, &c. Lisez le §. IV du même Chap. XLV.

Danse de Saint-Gui.

Si les *accès convulsifs* dont le malade est attaqué, sont accompagnés de mouvements violents, de gesticulations, d'agitations, de sauts précipités & ridicules, &c.; on conclura qu'il a la Maladie appellée *danse de saint-Gui*, & on consultera le §. V du même Chapitre XLV.

Cochemare ou *Incube.*

Si le malade, pendant la nuit, s'imagine éprouver une oppression considérable, ou sentir un poids énorme sur la poitrine & sur l'estomac, dont il ne peut se débarrasser; s'il gémit tout en dormant; si quelquefois il crie tout haut, quoique souvent il fasse de vains efforts pour parler; si tantôt il s'imagine être engagé dans un combat, & que la crainte de la mort le portant à vouloir fuir, il se sente arrêté; si d'autres fois il croit être dans une maison qui brûle, ou sur le point de tomber dans une riviere, & que la crainte de brûler ou de se noyer l'éveille subitement, &c.; il a la Maladie nerveuse, appellée *cochemare* ou *incube*. Consultez le §. VIII du même Chapitre XLV.

Affection hystérique.

Si la malade, car cette Maladie est particuliere aux femmes, tombe dans des *accès* fréquents de foiblesse ou de *syncope*, qui differe de la *syncope* ordinaire en ce qu'elle n'est accompagnée, ni de la pâleur du visage, ni des *sueurs* froides, & qu'elle dure beaucoup plus long-temps, puisqu'on en a vu persister pendant plusieurs jours; si, dans cet état, elle perd connoissance, & que la

respiration soit si foible, qu'elle est à peine sensible, puisqu'elle ne ternit point la glace, & n'ébranle pas la flamme d'une bougie qu'on présente au nez; si la froideur du corps est telle, qu'elle fasse passer la malade pour morte; si, dans d'autres circonstances, la malade tombe dans une espece de saisissement, ou si elle éprouve de violentes *convulsions*, peu différentes des *épileptiques*; si ces *accès* sont précédés, tantôt par le froid des *extrémités*, par des *pandiculations*, des bâillements, une *prostration de forces*, l'oppression, les *anxiétés*, &c., & tantôt par un sentiment semblable à celui que causeroit une boule qui rouleroit dans le *bas-ventre*, & qui monteroit vers *l'estomac*, où elle occasionne un gonflement, des maux de cœur, & quelquefois le *vomissement*, &c., ensuite vers la gorge, où elle cause une espece de suffocation, à laquelle succedent une *respiration* précipitée, des *palpitations de cœur*, des *vertiges*, l'affoiblissement de la vue, la perte de l'*ouie*, & des *mouvements convulsifs* dans les *extrémités* & dans d'autres parties du corps, sur-tout dans les *muscles* de la *respiration* & du *bas-ventre*, qui s'élevent quelquefois prodigieusement, &c.; elle est attaquée de la *Maladie nerveuse* appellée *affection* ou *passion hystérique*. Lisez le §. XII du même Chap. XLV.

Affection hypocondriaque.

Si le malade éprouve à-peu-près les mêmes *symptômes* que ceux qui caractérisent l'*affection hystérique*, mais dans un degré moins violent, & généralement plus opiniâtre; si, pendant l'*accès*, le malade éprouve un étranglement au *pharynx* & à l'*œsophage*, qui empêche la *déglutition*, des *convulsions*, le tremblement & l'engourdissement de toutes les parties, la palpitation des *muscles*,

le *hoquet*, des bâillements, des *pandiculations*, &c.; si, hors l'*accès*, outre les *vents*, le malade éprouve encore des douleurs violentes dans l'*estomac*, la *cardialgie*, un gonflement considérable dans les hypocondres & dans tout le *bas-ventre*, avec des douleurs d'entrailles; s'il éprouve, tantôt une faim canine, & tantôt du dégoût; si ses *urines* sont blanchâtres, ayant quelquefois l'aspect de la biere, ou la noirceur de l'encre; s'il a de fréquentes envies de les rendre, & s'il les rend souvent avec ardeur; s'il ne peut prendre le sommeil, ou s'il est interrompu désagréablement; si ce sommeil est quelquefois fâcheux, de sorte que le malade redoute le lit; s'il a des terreurs paniques; s'il est triste; s'il a de la *mélancolie* & beaucoup de frayeur sur son état, qui trouble son imagination, &c.; il a la Maladie nerveuse nommée *affection hypocondriaque*. Consultez le §. XIII du même Chapitre XLV.

Obstructions & Tumeurs squirreuses dans la poitrine & le bas-ventre.

Si le malade éprouve, dans une partie quelconque du corps, sur-tout dans celles qui contiennent des *visceres glanduleux*, comme la *poitrine* & le *bas-ventre*, un sentiment de douleur, de pesanteur & de pression; sentiment qui augmente & devient plus douloureux lorsqu'on y porte la main pour tâter cette partie; si l'on apperçoit de l'élévation dans cette partie, particuliérement lorsque le siege de la Maladie est dans le ventre, avec de la pâleur & de la bouffissure au visage, de l'enflure aux pieds; s'il y a de la *toux* & si la *respiration* est gênée, ce qui indique que c'est, ou le *poumon*, ou le *foie*, ou la *rate* qui sont affectés; si le malade a du dégoût, des *digestions* laborieuses, des rapports & des gonfle-

ments d'*estomac* ; s'il a la bouche seche & pâteuse ; s'il est accablé, & s'il ne peut dormir ; si, de plus, le *pouls* est toujours *fébrile* ; si on observe des *redoublements* après le repas ; si le malade a le plus souvent le *cours de ventre*, & s'il rend des *urines* décolorées ; on en conclura qu'il a des *obstructions* ou des *tumeurs squirreuses* dans la *poitrine* ou le *bas-ventre*.

Obstructions au Pharynx & à l'Œsophage.

Si, à une partie de ces *symptômes*, se joint une difficulté d'avaler, cela indique que c'est le *Pharynx* & l'*œsophage* qui sont attaqués.

Obstructions dans le Poumon.

Si ces mêmes *symptômes* sont accompagnés de l'*oppression de poitrine*, elle annonce dans ce cas des *obstructions* dans le *poumon*.

Obstructions au Foie.

Si, à un certain nombre de ces mêmes *symptômes*, se joint la *jaunisse*, elle indique l'*obstruction* du *foie*.

Obstructions à la Rate.

Si la plupart des signes du *scorbut* & la tension de l'*hypocondre* gauche surviennent dans ces circonstances, on en conclura que l'*obstruction* est dans la *rate*.

Obstructions au Mésentere.

Si l'*atrophie* & un *cours de ventre* opiniâtre, sur-tout chez les enfants, se manifestent dans le même cas, cela indique les *obstructions* du *mésentere*.

Obstructions

Obstructions dans l'Estomac, le Pylore & le Pancréas.

Si ces *symptômes* sont accompagnés d'un *vomissement* habituel, c'est l'*estomac*, le *pylore* & le *pancréas* qui sont obstrués.

Obstructions dans le Canal intestinal.

Si enfin il se joint à une partie des *symptômes* ci-dessus, la *passion iliaque* & une *dyssenterie* rebelle, les *obstructions* sont dans le *canal intestinal*. Consultez, pour ces différents sieges d'*obstructions* & de *tumeurs squirreuses*, le Ch. XLVII, §. I du T. III.

Empoisonnement causé par l'Arsenic.

Si une personne quelconque, d'ailleurs dans la plus parfaite santé, se trouve éprouver tout-à-coup un grand accablement, accompagné de chaleur, de douleurs sourdes dans l'*estomac* & dans les entrailles, & d'une altération excessive, avec des envies de vomir; si la langue & le gosier deviennent rudes & secs; s'il tombe dans des *anxiétés* excessives, accompagnées de *hoquet*, de *syncopes* & d'un froid sensible aux *extrémités*; si, à tous ces *symptômes*, il succede des vomissements énormes de matiere noire, des *sueurs* froides, des angoisses; si dans ces premiers instants le ventre s'applatit & se resserre; si le *pouls* est *petit*, serré & concentré, comme il arrive dans les vives douleurs d'entrailles; si peu après il succede de violentes *évacuations* par bas de matiere fétide, des *syncopes*, des *lypothémies*, des tensions de *bas-ventre*, la *gangrene* de l'*estomac* & des *intestins*, *symptômes* avant-coureurs de la mort; on regardera cette personne comme empoisonnée par l'*arsenic*, & on consultera le Chapitre XLVIII, §. II, Art. I du Tome III.

Empoisonnement occasionné par le Verd-de-gris.

Si une personne, jouissant de la meilleure santé, se trouve, après un repas, éprouver, au creux de l'*estomac*, un sentiment de douleur assez vif, auquel succedent des *coliques d'estomac* & d'entrailles; si elle vomit ce qu'elle a mangé; si elle rend ensuite beaucoup de *bile* épaisse & érugineuse, avec des efforts & des angoisses excessives; si le *bas-ventre* s'applatit, par la contraction *spasmodique* des *muscles* de cette *région*; si les *extrêmités*, tant supérieures qu'inférieures, sont souvent agitées de mouvements *convulsifs*, accompagnés de douleurs très-aiguës; si ce malade se plaint de bourdonnement dans les oreilles & de *maux de tête* violents; s'il lui survient enfin des défaillances, des *sueurs* froides, le *hoquet convulsif*, &c.; cette personne est empoisonnée par le *verd-de-gris*. On consultera l'article III du §. II du même Chap. XLVIII.

Empoisonnement causé par le Plomb & ses préparations.

Si le malade éprouve la plus grande partie des *symptômes* de la *colique nerveuse*, ou des *Peintres*, c'est-à-dire, s'il commence par sentir des douleurs vagues dans le ventre, des inquiétudes, des tressaillements *convulsifs*, la *constipation*, des douleurs d'*estomac*, des vomissements; si la douleur du ventre augmente en peu de temps & se fixe vers le *nombril*, qui est retiré & enfoncé; si cette douleur devient enfin si vive, que les malades se roulent sur leur lit, en jettant les hauts cris; si à cette époque les *urines* & les excréments sont retenus; si l'*anus* semble rentré & fermé hermétiquement; s'il survient des *convulsions*,

la perte de la vue & de la voix, des *accès épileptiques*, &c.; si les *extrémités* inférieures se *paralysent*; si les doigts deviennent crochus, &c.; enfin si les douleurs deviennent si terribles, que le malade y succombe, il a été empoisonné par le *plomb*, ou ses préparations. Voyez l'Art. IV du §. II du même Chap. XLVIII.

Empoisonnement occasionné par les Cantharides, prises intérieurement.

Si le malade sent toutes les parties de son corps, depuis la bouche jusqu'à la *vessie*, corrodées; si son haleine est puante; s'il rend son *urine* avec peine, mêlée de *sang*; s'il urine du *sang* pur; s'il rend par les *selles* des matieres pareilles à celles qu'on rend dans la *dyssenterie*; si bientôt il a des *syncopes* fréquentes, le *vertige*, le *priapisme*, des *pertes de sang* par l'*anus*, &c., il est empoisonné par des *cantharides*, prises intérieurement. Voyez l'Article V du §. II du même Chapitre XLVIII.

Empoisonnement causé par les Animaux venimeux.

Les empoisonnements occasionnés par la morsure d'animaux *enragés*, par la piquure de la *vipere*, des *serpents*, des *couleuvres* & des insectes venimeux, ont des causes trop évidentes, pour craindre qu'on se trompe sur la nature de leurs effets. Nous croyons donc devoir nous dispenser d'en décrire les *symptômes*, qu'on trouvera, d'ailleurs, §. III du même Chapitre XLVIII.

Empoisonnement occasionné par les Poisons végétaux.

Si, outre la chaleur brûlante & les douleurs vives de l'*estomac* & des *intestins*, causées par

les *poisons minéraux*, le malade éprouve encore des *vertiges* à un certain degré, de la stupeur, de l'assoupissement, &c., il a été empoisonné avec des *poisons* de la classe des *végétaux vénéneux*. Consultez le §. IV du même Chap. XLVIII.

Empoisonnement causé par l'Opium.

Si le malade est dans un assoupissement considérable, avec engourdissement, *stupeur* & tous les autres *symptômes* de l'*apoplexie*; ou s'il a des ris immodérés, de la foiblesse dans les membres, de l'aliénation dans l'esprit; si la vue est obscurcie; si le visage est rouge; s'il y a du relâchement dans les mâchoires, du gonflement dans les levres, de la gêne dans la *respiration*, des *nausées*, des *vomissements*, des *convulsions*, des *syncopes*, des *sueurs* froides, &c., il est empoisonné par *l'opium* pris à trop forte dose. On consultera l'Article I du §. IV du même Chapitre XLVIII.

Empoisonnement occasionné par la Ciguë & les Champignons.

Si une personne, après avoir mangé, soit en *aliment*, soit dans un jardin, sur les chemins, &c. d'une plante semblable au *persil* pour la feuille, & au *panais* pour la racine, se trouve éprouver un engourdissement quelquefois subit; si, bientôt après, il se manifeste le *vertige*, l'obscurcissement de la vue, le *délire*, la perte de connoissance, des *convulsions*, le vomissement, le *hoquet*, l'ardeur & la douleur d'entrailles, l'enflure de la *région épigastrique*, l'écoulement de *sang* par les oreilles, l'écume à la bouche, &c.; cette personne a été empoisonnée avec de la *ciguë*. On consultera l'Art. II du §. IV du même Ch. XLVIII.

MÉDECINE

AVIS AU LECTEUR.

IL s'eſt gliſſé pluſieurs fautes d'impreſſion dans cet Ouvrage. Comme ce ſont, pour la plupart, des fautes de renvois, & qu'on ſe verroit fruſtré dans l'eſpérance de trouver le Chapitre, le Paragraphe, l'Article, la Note ou la Page à l'endroit indiqué, puiſque cette indication ſe trouve fauſſe, le Lecteur eſt prié d'effacer ces fautes dans le texte de ſon Exemplaire, & d'y ſubſtituer les corrections ſuivantes :

Fautes à corriger dans le Tome II.

Pag.	*Lig.*	
5	8	ou *ſymptomatique*). Depuis : *liſez*, ou *ſymptomatique*) : depuis.
53	2	de ce vol. Il ſera néceſſaire : *liſez*, de ce vol., il ſera néceſſaire.
55	3	de la note, expoſés note 9 : *liſez*, expoſés note *c*.
68	29	*fievres bilieuſes nerveuſes & malignes* : liſez, *fievres bilieuſes*, *nerveuſes*, &c.
72	5	aux forces du malade demande : *liſez*, aux forces du malade, demande.
84	28	Chap. XLVIII, Art. II. : *liſez*, Chap. XLVIII, § III, Art. II.
95	9	§ III, article VIII, *liſez*, § III, art. VII.
97	12	au *liniment* page : *liſez*, au *liniment* preſcrit page.
121	8	Tom. I, § II : *liſez*, Tom. I, § I.
143	6	notes 5 & 6 : *liſez*, notes 6 & 7.
190	5	ils reconnoiſſoient : *liſez*, ils reconnoiſſent.
194	21	ainſi qu'il eſt preſcrit Chap. IV, *effacez ces mots & la ligne ſuivante*.
196	6	les *vomitifs* forts & *draſtiques* : *liſez*, les *vomitifs* forts & les *draſtiques*.
206	31	Tome I, Chap. II, note 2 : *ſupprimez*, note 2.
266	16	notes 5 & 6 : *liſez*, note 7.
273	2	que la *dyſenterie*, *liſez*, que de la *dyſenterie*.
296	33	vuidengers : *liſez*, vuidangeurs.
368	dern.	pages 383 & ſuiv. : *liſez*, pages 382 & ſuiv.
372	2	Chap XXIX, XLIII & XLIV : *liſ.*, Chap. XXIX, XLII, XLIII & XLIV.

Pag.	*Lig.*	
405	19	du § II, du Chap. LII : *lisez*, du § III, du Chap. LII.
417	30	*Cholera morbus huimde* : lisez, *Cholera morbus humide.*
421	3	§ III, & note 9 de ce vol. : *lisez*, § III de ce vol.
423	dern.	traitement qu'il convient : *lisez*, traitement qui convient.



MÉDECINE



MÉDECINE DOMESTIQUE.

SECONDE PARTIE.

Des Maladies.

CHAPITRE PREMIER.

Observations générales sur la connoiſſance & le traitement des Maladies.

LA connoiſſance des Maladies ne dépend point autant des principes *théoriques* de la Médecine, que quelques perſonnes ſe l'imaginent : elle n'eſt que le réſultat de l'obſervation & de l'expérience.

La Médecine n'eſt fondée que ſur l'obſervation & l'expérience.

En ſervant les malades, en obſervant tous les phénomenes que préſentent leurs Maladies, on peut parvenir à un degré de connoiſſance aſſez complet, & ſur le caractere de leurs *ſymptômes*, & ſur l'uſage des *remedes* qu'elles exigent. Auſſi les Gardes

Ce qu'il faut faire pour acquérir la connoiſſance des Maladies.

intelligentes, & les perſonnes qui ſont ſans ceſſe autour des malades, connoiſſent-elles ſouvent mieux les Maladies, que ceux qui ont étudié pour être Médecins.

On ne peut y parvenir que par la pratique de la Médecine.

Cependant, nous ne prétendons en aucune maniere inſinuer que l'étude de la Médecine ſoit inutile : il n'eſt pas permis de douter de ſon importance ; mais la *Théorie* de cette ſcience ne pourra jamais ſuppléer à l'obſervation & à l'expérience, qu'on ne peut acquérir que par la pratique.

Sous quel aſpect il faut conſidérer une Maladie.

Toute Maladie peut être conſidérée comme un aſſemblage de *ſymptômes :* ce n'eſt donc que par les *ſymptômes* qu'elle offre conſtamment & de la maniere la plus évidente, qu'elle doit être caractériſée.

Raiſons qui ont dicté le plan que ſuit l'Auteur dans cette ſeconde Partie.

Auſſi, au lieu de ranger les Maladies par claſſes, ſelon la méthode ſyſtématique, il eſt bien plus dans le plan d'un Ouvrage de la nature de celui-ci, de donner la deſcription claire & exacte de chaque Maladie en particulier, à meſure qu'elle ſe préſente ; ayant cependant ſoin de rapporter les circonſtances dans leſquelles certains *ſymptômes* d'une Maladie ont de la reſſemblance avec ceux d'une autre, & de décrire en même-temps les *ſymptômes* particuliers & caractériſtiques, par leſquels cette Maladie peut être diſtinguée de toute autre.

Si l'on donne à ces objets l'attention qu'ils méritent, on trouvera que la connoiſſance des Maladies n'eſt pas auſſi difficile à acquérir, qu'on eſt porté à le croire au premier coup-d'œil.

§ I.

Du Traitement général des Maladies, relativement à l'âge, au sexe, à la constitution, au caractere, à l'air, aux aliments, aux occupations, &c. du malade.

Premiere attention qu'il faut avoir auprès d'un malade.

NOUS observerons d'abord qu'il est de la derniere importance d'être très-attentif à l'âge, au sexe, à la *constitution*, au caractere du malade. Cette attention servira singuliérement pour découvrir la nature de la Maladie, & conséquemment pour faire connoître le traitement qui lui convient.

Les Maladies des enfants & des vieillards different essentiellement entre elles. Pourquoi?

Dans l'enfance, les *fibres* sont lâches & foibles; les *nerfs* sont extrêmement irritables; les *fluides* sont très-subtils: dans l'âge avancé, au contraire, les *fibres* sont roides, les *nerfs* presque insensibles, & la plupart des *vaisseaux* obstrués. Ces particularités & d'autres semblables, rendent les Maladies des enfants & des vieillards très-différentes: elles exigent en conséquence une méthode différente de les traiter.

Les femmes ont des Maladies que n'ont pas les hommes, & demandent à être traitées avec plus de précautions.

Les femmes sont sujettes à beaucoup de Maladies qui n'affligent pas les hommes. De plus, le *genre nerveux* étant chez elles beaucoup plus irritable que chez les hommes, leurs Maladies demandent à être traitées avec plus de précautions. Les femmes d'ailleurs sont moins capables de supporter de grandes *évacuations*, & tout *remede* irritant ne peut leur être administré qu'avec circonspection.

Une personne délicate exige un autre traitement que celle qui est forte & robuste.

La différence des *constitutions* rend non-seulement les individus susceptibles de Maladies qui leur sont particulieres, mais encore elle requiert de la variété dans la maniere de les traiter. Par exemple, une personne délicate, dont les *nerfs* sont foibles, & qui vit ordinairement renfermée, ne peut être

traitée, quelque Maladie qu'elle aît, précisément de la même maniere que celle qui est forte, robuste, & qui a été sans cesse exposée au grand *air*.

Il faut connoître le caractere du malade,

De même le caractere doit être consulté avec le plus grand soin, dans le traitement des Maladies. Un caractere chagrin, craintif, inquiet, ou impatient, produit des Maladies, & les aggrave.

Pourquoi?

C'est en vain qu'on donne des *remedes* au corps pour guérir les Maladies de l'esprit. Quand l'ame est affectée, le meilleur moyen est de flatter les passions, d'éloigner de l'esprit les pensées affligeantes, & de tenir le malade dans un état aussi tranquille & aussi agréable qu'il est possible.

Pourquoi il faut faire attention à l'air que le malade respire;

On doit aussi avoir attention au lieu que le malade habite, à l'*air* qu'il respire, à son *régime*, à ses occupations, &c. Ceux qui demeurent dans des lieux bas & marécageux, sont sujets à beaucoup de Maladies inconnues aux habitants des montagnes; ceux qui respirent l'*air* impur des Villes, en ont de même beaucoup qui sont absolument étrangeres aux heureux habitants des campagnes.

Aux aliments dont il fait usage;

Les personnes qui se nourrissent d'*aliments* grossiers, qui se livrent à la boisson de *liqueurs fortes*, sont sujettes à des Maladies qui n'affectent point celles qui sont sobres & tempérantes, &c.

A ses occupations, à sa maniere de vivre, &c.

Nous avons déja fait observer, Chap. II du Tome I, que les diverses occupations des hommes, & leur maniere différente de vivre, les disposent à des Maladies qui leur sont particulieres. Il est donc nécessaire de questionner le malade sur ces différents points importants: on découvrira par-là non-seulement le vrai caractere de la Maladie, mais encore la maniere dont il faut se conduire dans son traitement: puisqu'il seroit de la derniere imprudence de traiter les journaliers de la même maniere

que les hommes sédentaires, même en les supposant attaqués de la même Maladie.

§ II.

De ce qu'il faut savoir avant de traiter une Maladie.

Il est important de chercher à connoître si la Maladie est *constitutionnelle*, ou *accidentelle* : (si elle est simple ou compliquée : si elle est *essentielle* ou *symptomatique*). Depuis quel temps elle dure : si elle procede d'un changement considérable & subit dans le *régime*, dans la conduite, &c. (1).

Il faut s'assurer de la nature de la Maladie, du temps qu'il y a qu'elle dure, de ce qui l'a produite, &c.

(1) Ces préceptes sont de la plus grande conséquence. Une Maladie *constitutionnelle* se guérit difficilement, tandis que celle qui n'est qu'*accidentelle*, cede plus facilement aux *remedes* appropriés & bien administrés. Il en est de même de la Maladie simple, comparée avec celle qui est compliquée d'une ou plusieurs autres Maladies.

Pourquoi ?

Quant aux Maladies *symptomatiques*, on ne peut les guérir qu'on ne remonte à la source ; c'est-à-dire, qu'on ne commence par guérir celle dont elle n'est qu'un *symptôme*. On peut même dire qu'en général, quand une Maladie ne cede pas à un traitement, dirigé d'après les loix de la saine doctrine, il y a tout à présumer qu'elle tient à un vice caché, qu'il faut découvrir, attaquer & détruire, s'il en est susceptible. On verra plusieurs exemples de ces especes de Maladies dans le cours de cet ouvrage, sur-tout Chapitre XX, § II, article IV, & Chapitre XXII, § III & IV, &c. de ce Tome II.

Au reste, ce dernier précepte est un de ceux qu'on suit le plus généralement : son importance a été sentie de tout le monde ; & il n'est presqu'aucun de ceux qui se mêlent de guérir, qui ne questionne les malades à cet égard. Mais le point essentiel est de savoir la vérité ; & il y a tant de gens qui se plaisent à la déguiser !

Combien d'efforts ne fait-on pas tous les jours pour donner le change, dans les Maladies longues ou *chroniques*, sur-tout dans celles que la *Maladie vénérienne* a occasionnées, ou qu'elle entretient ! Ce n'est pas que le liber-

Combien on est exposé à être trompé dans le rapport que les

Il faut s'assurer des évacuations,

Il faut, de plus, s'assurer de l'état du ventre & des autres *évacuations* : de la maniere dont s'exécu-

---

malades sont de leurs Maladies.

tinage n'ait rendu cette derniere Maladie tellement commune, qu'actuellement, dans la plupart des Villes, la facilité avec laquelle on en fait l'aveu, ne soit en raison directement opposée avec l'opiniâtreté que les gens de sentiments délicats mettent à cacher jusqu'aux moindres indices qui pourroient conduire à la faire soupçonner.

Il faut donc consulter non-seulement le malade, mais encore ceux qui l'approchent.

Mais on rencontre encore de ces derniers, même dans les Capitales ; & cela nous suffit, pour exhorter ceux qui se destinent au soulagement de l'humanité souffrante, soit par état, soit par inclination, de ne pas toujours s'en tenir entiérement au rapport des malades ; de questionner encore ses parents, ses amis, tous ceux qui s'intéressent à lui & qui le connoissent, afin de rassembler, le plus qu'il est possible de faits capables de dévoiler le caractere de la Maladie dont il est attaqué.

Ces recherches serviront de plus à confirmer ce que le malade aura bien voulu avouer, ou à faire rejetter ce qu'il aura avancé de contraire aux apparences & aux *symptômes* actuels de sa Maladie. Car il est une autre classe de malades, & cette classe est très-nombreuse, qui se persuadent d'être attaqués d'une Maladie fixe & permanente, qu'ils disent avoir, ou héritée de leurs parents, ou acquise dans des temps éloignés, & qu'ils regardent comme la cause de toutes celles qui leur surviennent, pour peu que ces dernieres résistent aux *remedes*.

Combien de femmes, par exemple, qui veulent que toutes les indispositions ou Maladies qu'elles éprouvent tiennent à un *lait répandu* ! Combien d'autres qui veulent les attribuer toutes aux *nerfs* ! Et malheureusement elles trouvent par-tout des Charlatans qui les entretiennent dans leurs opinions, en y donnant leur approbation ; qui même souvent créent ces opinions, pour se gagner une confiance dont ils abusent de la maniere la plus cruelle, en accablant de *remedes* ces infortunées, qu'ils précipitent dans un déluge de maux, parce qu'ils ne leur administrent jamais que des *remedes* contraires à leur état, comme nous le dirons Chap. VIII, note 3 de ce vol. & Chap. XXXVII, note 7 du Tom. III.

Différentes manieres de penser des hommes dans

Nous ne finirions pas, si nous voulions entrer dans le détail des différentes manieres de penser des hommes dans l'état de Maladie & sur leurs Maladies. Les uns, & ce sont

tent les *fonctions vitales* & *animales*, telles que la *respiration*, la *digestion*, &c. de la respiration, de la digestion, &c.

Enfin il faut demander au malade quelles sont les Maladies auxquelles il a été le plus sujet, & quels sont les *remedes* qui lui ont été les plus salutaires. Il faut même lui demander quelle espece de *médicaments* lui est le moins désagréable: s'il a Questions qu'il faut faire au malade.

---

sur-tout les *gens de lettres*, ne veulent point être malades; & quoique leur santé dépérisse visiblement, ils refusent opiniâtrément de rien avouer. Les autres, au contraire, veulent avoir toutes les Maladies qu'ils entendent nommer, ou dont on leur fait une description frappante. Ils répondent toujours affirmativement aux questions qu'on leur fait; de sorte que, quelque multipliées qu'aient été ces questions, on se trouve aussi peu avancé, que du moment où l'on a commencé à voir le malade. Dans l'un & l'autre cas, si l'on ne peut consulter d'autres personnes que le malade, il n'y a que la sagacité & l'expérience qui puissent tirer du chaos où l'on a été plongé par ces réponses insidieuses. Ceux-ci retranchent de la description qu'ils font de leur Maladie, pour ne pas être assujétis à tel *régime*, à tels *remedes*; & ce défaut est celui des jeunes gens, des débauchés, &c. Ceux-là ajoutent à cette même description, pour se faire administrer tel ou tel *médicament*, &c. Enfin, le goût de l'homme pour le merveilleux; son penchant pour la dissimulation & son éloignement pour la vérité, semblent être tellement de son essence, que la crainte de ruiner sa santé, & même d'exposer sa vie, n'est pas toujours capable de l'en faire triompher. l'état de Maladie & sur leurs Maladies.

On ne sauroit donc apporter trop d'attention dans l'examen d'une Maladie. On ne doit ménager, ni le malade, ni ceux qui l'approchent. Mais il ne faut dans leurs réponses que de la franchise, que de la vérité. Un exposé clair & simple, même dépourvu d'ordre & de style, instruit bien davantage que toutes ces descriptions pompeuses, où l'esprit altere presque toujours les faits. La manie des descriptions brillantes de Maladies est, pour le dire en passant, une des raisons principales qui fait que la Médecine par consultation, est si souvent en défaut. Il ne faut dans le rapport du malade que de la franchise & de la vérité.

une forte averſion pour quelques-uns en particulier, &c. (2).

Maniere de faire ces queſtions à un adulte;

(2) Voici la maniere, à peu près, dont, d'après M. TISSOT, on peut faire ces queſtions.

Etes-vous ſujet à la Maladie dont vous êtes attaqué? Vos pere & mere y ont-ils été expoſés? L'avez-vous gagnée de quelqu'un? La perſonne de qui vous l'avez gagnée, n'avoit-elle pas quelqu'autre Maladie, ou évidente, ou ſecrete? Jouiſſiez-vous auparavant d'une bonne ſanté? Quel genre de vie menez-vous habituellement? Qelles ſont vos occupations? Votre Maladie n'eſt-elle pas la ſuite de quelque excès dans le boire, dans le manger? Comment vous a-t-elle pris? Depuis quel temps dure-t-elle? Avez-vous des douleurs de tête, de gorge, de *poitrine*, d'*eſtomac*, de ventre, de *reins?* Avez vous la langue ſeche? Etes-vous altéré? Avez-vous un mauvais goût à la bouche? Vous ſentez-vous du dégoût, des envies de vomir? Allez-vous du ventre? y allez-vous ſouvent? Comment ſont les *ſelles?* Urinez-vous? Comment ſont les *urines?* changent-elles ſouvent? Avez-vous des *ſueurs?* Touſſez-vous? Crachez-vous? Reſpirez-vous facilement? Dormez-vous? Comment paſſent les bouillons, les *tiſanes?* &c.

Si c'eſt une femme, on lui demande de plus:

A une femme;

Avez-vous vos *regles?* Sont-elles paſſées? Depuis quand? Les attendez-vous? Dans combien de jours? Sont-elles régulieres, abondantes? Combien vous durent-elles? Etes-vous mariée? veuve? Etes-vous enceinte? De combien de mois? Y a-t-il long-temps que vous êtes accouchée? Nourriſſez-vous? N'êtes-vous pas ſujette aux *fleurs-blanches?* Avez vous perdu? y a-t-il long-temps?

Si c'eſt un enfant, on demande:

Quand le malade eſt un enfant.

Quel eſt très-exactement ſon âge? combien il a de *dents?* S'il ſouffre pour les mettre? S'il n'eſt point noué? S'il n'a pas de *deſcente?* S'il a eu la *petite vérole?* S'il rend des *vers?* S'il a le ventre gros? Si le ſommeil eſt tranquille?

Il faut examiner l'extérieur du malade, ſes évacuations, l'odeur qu'il exhale, &c. Pourquoi?

Ces queſtions, quelque multipliées qu'elles ſoient, ne ſont pas encore ſuffiſantes pour avoir une connoiſſance exacte de l'état du malade. Il faut, outre l'attention que nous avons recommandée dans la note précédente, s'approcher de lui, examiner ſa phyſionomie, ſur-tout ſes yeux; conſidérer ſa langue, ſa *reſpiration*; palper le ventre;

§ III.

Du régime dans le traitement des Maladies.

NOUS avons déja fait remarquer, Tome I, Chap. III, que la *diete* seule peut répondre à la plupart des *indications* dans la cure des Maladies. La *diete* est donc le premier objet auquel il faille avoir attention. Importance de la diete dans le traitement des Maladies.

Ceux qui n'en savent pas davantage, s'imaginent que tout ce qui porte le nom de *médicament* est doué de quelque pouvoir surnaturel, de quelque charme secret. Ils croient que dès que le malade s'est suffisamment gorgé de *remedes*, il doit se bien porter. Erreur du peuple sur le compte des médicamens.

Cette erreur a les suites les plus funestes. Elle fait qu'on n'a de confiance que dans les *drogues*, & qu'on néglige les ressources que l'on a dans les mains : de plus, elle décourage & porte à abandonner un malade, quand on voit qu'on n'est pas à portée d'avoir des *remedes*. (Voyez à la Table les mots *Diete*, *Régime*, *Aliment* & *Remede*. Il est de la plus grande importance, pour entendre cet ouvrage, d'avoir une idée juste & vraie de ces termes.) Suites de cette erreur.

Les *Remedes* sont certainement très-utiles quand ils sont indiqués; & s'ils sont administrés avec prudence, ils font alors beaucoup de bien : mais quand on leur fait tenir lieu de tout, & qu'on les ordonne au hasard, ce qui n'arrive que trop souvent, ils peuvent faire beaucoup de mal. Nous désirerions Les remedes ne peuvent être utiles que lorsqu'ils sont indiqués & administrés avec prudence.

---

regarder les *selles*, les *urines*, les *crachats*; savoir quelle odeur ont la *sueur*, la *transpiration*, &c., parce qu'en général la Maladie est d'autant plus grave, que l'aspect de tous ces objets & que l'odeur qu'exhale le malade, s'écartent davantage de l'état naturel.

Nous aurons soin d'assigner la valeur de chacun de ces signes, à mesure que les Maladies nous les présenteront.

donc qu'au lieu de s'attacher à la recherche de *remedes* secrets, l'on portât son attention sur ce qui concerne le *régime*, avec lequel on est plus familier : au moins l'on n'auroit pas à craindre qu'il ne devînt nuisible.

ARTICLE PREMIER.

De quelle espece doit être la Diete dans les Maladies en général.

Toute Maladie affoiblit les puissances digestives.

TOUTES les Maladies affoiblissent les puissances *digestives*. La *diete* doit donc, dans toutes les Maladies, être légere & de facile *digestion* (3). Un homme qui auroit la jambe cassée, ne seroit pas plus imprudent de vouloir se promener, qu'un homme qui auroit la *fievre*, de vouloir manger les mêmes *aliments*, & dans la même quantité, que celui qui est en parfaite santé.

Diete dans une fievre occasionnée par des excès ;

L'abstinence seule guérira souvent une *fievre*, sur-tout quand elle est occasionnée par des excès dans le boire & dans le manger.

Exception à cette regle générale.

(3) Cette vérité est générale pour toutes les Maladies *aiguës*; mais elle admet quelques exceptions pour les Maladies *chroniques*. Il en est de ces dernieres, dans lesquelles le malade est obligé de manger beaucoup & souvent. Nous verrons qu'une partie des Maladies *nerveuses*, & les Maladies qui sont dues à une *bile* surabondante, sont dans ce cas.

M. GALLATIN, mon ami, ci-devant Médecin de l'Hospice de Charité de la Paroisse Saint-Sulpice, m'a communiqué, à cette occasion, l'observation suivante. J'ai connu, m'a-t-il dit, un homme âgé de soixante-quatorze ans, d'un *tempérament* sec & *bilieux*, qui étoit obligé de manger toutes les nuits. Cette incommodité étoit produite par une *bile* très-âcre, qui, lorsqu'il étoit couché horizontalement, couloit dans l'*estomac*. On le délivroit de cette faim, par l'usage d'une *tisane* faite avec le *miel* & la *crême de tartre*.

Dans toutes les *fievres* acompagnées d'*inflammation*, comme dans la *pleuréſie*, la *péripneumonie*, &c. le *gruau* léger, le *petit-lait*, les *infuſions de plantes* & de *racines mucilagineuſes*, &c. ſont non-ſeulement capables de nourrir le malade, mais encore ils ſont les meilleurs *remedes* qu'on puiſſe leur adminiſtrer. Dans les fievres inflammatoires ;

Dans les *fievres lentes*, *nerveuſes*, *malignes*, &c. qui ne ſont point accompagnées d'*inflammation*, qui exigent que les forces du malade ſoient ſoutenues par des *cordiaux*, on remplira toujours mieux l'intention de la Nature, en preſcrivant une *diete* nourriſſante & des *vins généreux*, qu'en ordonnant la plupart des autres *remedes* connus juſqu'ici. Dans les fievres lentes, nerveuſes, malignes, &c. ;

La *diete* ne mérite pas moins notre attention dans les Maladies *chroniques* que dans les Maladies *aiguës*. Les perſonnes attaquées de *vents*, de foibleſſe dans les *nerfs*, de tous les autres *ſymptômes* de l'*affection hypocondriaque*, ſe trouveront mieux d'uſer d'*aliments* ſolides & de *vins généreux*, que de tous les *cordiaux* & de tous les *remedes carminatifs*. Dans les Maladies chroniques ;

Le *ſcorbut*, cette Maladie ſi opiniâtre, cédera plus promptement à une *diete végétale* appropriée, qu'à tous les *antiſcorbutiques* les plus vantés des Apothicaires. Dans le ſcorbut ;

Dans la *conſomption*, lorſque les humeurs ſont viciées ; lorſque l'*eſtomac* eſt trop foible pour pouvoir digérer les *fibres* ſolides des animaux, ou même pour convertir en ſa propre ſubſtance le *ſuc* des *végétaux*, une *diete* dont la baſe ſera le *lait*, ſoutiendra & nourrira non-ſeulement le malade, mais encore le guérira ſouvent, lorſque tous les autres *remedes* auroient été inutiles. Dans la conſomption.

ARTICLE II.

De l'Air dans le traitement des Maladies.

IL y a, dans les Maladies, beaucoup d'autres objets qui, quoique d'une néceſſité moins abſolue que la *diete*, ne ſont pas moins dignes de notre attention.

Importance de l'air frais & renouvellé, dans la plupart des Maladies.

La manie ſinguliere, où l'on a été long-temps de priver les malades de toute communication avec l'*air* extérieur, a cauſé les plus grands accidents, non-ſeulement dans les *fievres*, mais encore dans la plupart des autres Maladies *aiguës*. Le malade retirera plus d'avantage de l'*air* frais, introduit avec prudence dans ſa chambre, que de tous les autres *remedes* qu'on pourroit lui donner, comme nous l'avons déja fait obſerver Tom. I, Chap. IV.

ARTICLE III.

De l'Exercice dans le traitement des Maladies chroniques.

L'exercice peut être regardé comme un remede dans beaucoup de Maladies chroniques.

L'*EXERCICE* peut également, dans beaucoup de cas, être regardé comme un *remede*, ainſi qu'on l'a déja dit Chap. V du Tome I. L'*équitation*, par exemple, & la *navigation*, ſeront plus utiles pour guérir la *conſomption* ou la *pulmonie*, les *obſtructions* des glandes, &c. que la plupart des *remedes* connus juſqu'ici. Dans les Maladies qui viennent du relâchement des *ſolides*, le *bain froid* & toutes les autres parties du *régime gymnaſtique*, ſeront encore de la plus grande utilité.

ARTICLE IV.

De la Propreté dans le traitement des Maladies.

La propreté peut ſeule guérir plu-

LA *propreté* eſt de la plus grande importance, même dans la cure des Maladies. Quand on laiſſe

un malade dans du linge & des draps sales, la matiere qui *transpire* de toutes les parties du corps, résorbée ou rentrée en-dedans, contribue à entretenir le mal, à augmenter le danger. Plusieurs Maladies peuvent être guéries par la *propreté* seule, comme nous l'avons observé Tome I, Chap. IX. Elle peut concourir à en mitiger un grand nombre; & dans toutes, elle est très-importante pour le malade, & fort agréable à ceux qui le servent.

sieurs Maladies; & dans toutes, elle est utile au malade & à ceux qui le soignent.

ARTICLE V.

De la supériorité du Régime sur les remedes, dans le traitement des Maladies.

JE pourrois, s'il étoit nécessaire, rapporter beaucoup d'observations, pour prouver combien un *régime* approprié est important dans les Maladies. En effet, souvent il guérit les malades sans le secours d'aucun *remede*, tandis que jamais les *remedes* ne réussissent, si le *régime* est négligé. Aussi dans le traitement des Maladies, avons-nous toujours parlé du *régime*, avant de parler des *remedes*.

Le régime peut guérir sans remede, tandis que les remedes ne peuvent réussir si le régime est négligé.

Ceux qui craignent l'usage des *remedes*, peuvent s'en tenir au *régime* seul (4). Pour les autres, en

---

(4) Ce n'est pas que M. BUCHAN prétende que ces personnes-là pourront guérir toutes les Maladies sans *remedes*. Il veut seulement dire, que si elles ne connoissent point assez les vertus ou les effets des *remedes*, il vaut beaucoup mieux qu'elles s'abstiennent de les administrer, que de risquer de faire du mal. Elles doivent appeller du secours, dès qu'elles voient que la Maladie est grave, ou qu'elle ne cede point au *régime* prescrit. Elles auront d'ailleurs encore assez de quoi remplir les vues de bienfaisance dont elles sont animées, en veillant sur l'administration du *régime*, qui est, sans contredit, la base essentielle du traitement de toutes les Maladies.

Comment doivent se comporter ceux qui ne se sentent pas assez de capacité pour administrer les remedes.

qui nous ſuppoſons plus de connoiſſance, nous avons eu ſoin de preſcrire, dans chaque Maladie, les *formules* de *remedes* les plus ſimples & les plus approuvés.

Les remedes ne peuvent être adminiſtrés par tout le monde.

Cependant ils ne peuvent jamais être adminiſtrés que par des perſonnes intelligentes; & encore ne doivent-ils l'être qu'avec les précautions que nous aurons ſoin de recommander.

CHAPITRE II.

Des Fievres en général.

Tout homme doit connoître les cauſes des fievres, Pourquoi?

LES *fievres*, ſelon l'opinion la plus commune, emportent plus de la moitié du genre humain: il eſt donc de la derniere importance que tous les hommes connoiſſent les cauſes qui peuvent les produire.

Cauſes générales des fievres.

Les cauſes les plus générales des *fievres* ſont la *contagion*, les erreurs commiſes dans le *régime*, l'*air* mal-ſain, les violentes affections de l'ame, la ſuppreſſion de quelque *évacuation accoutumée*; tout ce qui peut nuire au corps, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement; l'extrême chaleur; enfin le froid exceſſif.

Comme nous avons déja traité, fort au long, d'une partie de ces cauſes, & que nous en avons démontré les effets, nous nous diſpenſerons de répéter ici ce que nous en avons dit, Tome I, Chap. III, IV, X, XI & XII: nous nous bornerons à recommander à tous ceux qui veulent échapper aux *fievres* & aux autres Maladies dangereuſes, d'y apporter l'attention la plus ſcrupuleuſe.

Les fievres ſont les Maladies les plus

Les *fievres* ne ſont pas ſeulement les Maladies les plus fréquentes; elles ſont encore les plus com-

pliquées. La *fievre* la plus simple a toujours une combinaison de *symptômes* différents, dont quelques-uns appartiennent également à d'autres Maladies.

fréquentes & les plus compliquées.

Les *symptômes* caractéristiques des *fievres*, sont la chaleur excessive, la *fréquence* du *pouls*, la perte de l'appétit, une foiblesse universelle, & une difficulté à remplir quelques-unes des *fonctions*, soit *vitales*, soit *animales* (1).

Symptômes caractéristiques des fievres.

Les autres *symptômes*, qui sont moins caractéristiques des *fievres*, mais qui les accompagnent pour l'ordinaire, sont les *nausées* ou envies de vomir, la soif, les *anxiétés*, les lassitudes, l'amaigrissement, l'*insomnie* ou le sommeil interrompu qui empêche qu'il ne rafraîchisse.

Symptômes généraux des fievres.

Lorsqu'une *fievre* ne vient que par degrés, le malade commence par éprouver une langueur, une indifférence pour tout ce qui l'environne : il se plaint de douleur dans les *muscles*, dans les *os*, dans la *tête :* il n'a point d'appétit ; il a des maux

Symptômes des fievres qui ne prennent que par degré ;

---

(1) Cette énumération de *symptômes* annonce assez que la *fréquence* du *pouls* ne constitue pas seule la *fievre*, comme on le croit communément. En effet, quoique tous concourent à manifester la *fievre*, on ne peut pas dire que l'un lui soit plus essentiel que l'autre ; si l'on en excepte un seul, dont M. Buchan ne parle que plus bas, qui est le *mal de tête*. Voici ce que M. le Roy, ancien Professeur de Montpellier, célebre Praticien dont nous pleurons la perte, nous disoit, à ce sujet, dans ses *Leçons publiques sur les pronostics* d'Hippocrate.

La fréquence du pouls ne constitue pas seule la fievre.

Le *mal de tête*, qui a son siege au front, est si communément un *symptôme* de *fievre*, que les Médecins, qui ne trouvent point dans le *pouls* les signes nécessaires pour annoncer la *fievre*, ont ordinairement recours à cette partie, quand ils ont lieu de soupçonner cette maladie. Si le malade, ajoute-t-il, ne sentoit point de douleur à la tête, il faudroit lui faire faire un mouvement plus ou moins violent, & il ne tarderoit pas à la sentir.

Symptôme le plus fréquent des fievres.

de cœur & la bouche pâteuſe : quelque temps après, il éprouve une chaleur exceſſive, une ſoif ardente, une impoſſibilité de dormir, &c.

Qui prennent ſubitement.

Mais lorſqu'une *fievre* prend ſubitement, elle commence toujours par un ſentiment extraordinaire de froid, avec foibleſſe & perte d'appétit. Ce froid eſt très-ſouvent accompagné de *friſſon*, de ralentiſſement dans la *circulation*, de ſerrement de *cœur*, de maux d'*eſtomac*, de *vomiſſement*, &c.

§ I.

Des diverſes eſpeces de Fievres.

ON diviſe les *fievres* en *continues*, en *rémittentes*, en *intermittentes*, & en celles qui ſont accompagnées d'*éruptions cutanées* & d'*inflammation* locale, comme la *petite vérole*, l'*éryſipele*, &c.

Ce qu'on entend par fievre continue;

On entend par *fievre continue*, celle qui ne quitte point le malade pendant tout le temps de ſa Maladie, ou qui, pendant tout ce temps, ne préſente d'autre augmentation, d'autre diminution ſenſible dans ſes *ſymptômes*, que celles qui dépendent de ſa marche; c'eſt-à-dire, qu'ayant acquis par degrés le plus haut point de ſon accroiſſement, elle décline inſenſiblement, & ceſſe enfin entiérement, ſoit par le ſecours de la Nature ſeule, ſoit par celui des *remedes*.

Cette eſpece de *fievre* eſt ſubdiviſée en *fievre aiguë*, en *fievre lente* & en *fievre maligne*.

Par fievre aiguë;

On dit qu'une *fievre* eſt *aiguë*, quand ſes *ſymptômes* ſont violents & que ſa marche eſt précipitée, de ſorte que ſa durée ne paſſe point quarante jours.

Par fievre lente;

On dit qu'elle eſt *lente*, quand les progrès & les *ſymptômes* ſont plus modérés.

Enfin,

Enfin, lorsque dans une *fievre continue* il se manifeste des taches livides, *pétéchiales* (2), qui annoncent la corruption évidente des humeurs, cette *fievre* s'appelle *maligne*, *putride* ou *pétéchiale* (3). Par fievre maligne, &c.

(2) Les taches *pétéchiales*, ou les *pétéchies*, sont d'un très-mauvais présage ; & si elles sont jointes à d'autres taches livides, brunes ou noirâtres, la *fievre* est presque toujours mortelle. On distingue les *pétéchies* du *miliaire*, du *pourpre* & des autres *éruptions*, non-seulement par leur couleur, mais encore parce qu'elles se manifestent sans aucune ardeur, sans démangeaison, sans aucune élévation, sans aucune aspérité, ni *ulcération* de la *peau*, & ordinairement sans apporter aucun soulagement au malade. Dangers qu'annoncent les pétéchies dans les fievres. En quoi ces taches different du miliaire, du pourpre, &c.

(3) Il y a ici une distinction essentielle à faire. Nous voyons bien en France, sur-tout dans les Provinces Méridionales, des *fievres malignes*, avec *petéchies* ; & le caractere que nous avons donné de ces taches, à la *Table générale* Tome V, appartient à celles qui accompagnent cette espece de *fievre* : cependant nous voyons plus souvent des *fievres* simplement *pétéchiales*, qui sont des *fievres* purement *éruptives*, quelquefois *bénignes*, dit M. LE ROY, mais plus souvent dangereuses. Dans ces dernieres, l'*éruption* se fait, en général, le quatrieme ou cinquieme jour ; quelquefois dès le premier ou le second jour ; quelquefois aussi vers le sixieme ou le septieme, de même que dans la *petite vérole* & le *miliaire* : ainsi dans les *fievres pétéchiales*, l'*éruption* est quelquefois *critique*, suivie de soulagement très-marqué ; souvent aussi elle ne paroît apporter aucun changement en mieux. Il y a des fievres purement pétéchiales, sans être toujours malignes.

Voici les points principaux qui différencient les *fievres malignes*, accompagnées de *pétéchies*, & les *fievres* simplement *pétéchiales*. Dans ces dernieres, l'*éruption* a lieu chez la plus grande partie des malades, tant chez ceux qui se tirent d'affaire, que chez ceux qui succombent : dans nos *fievres malignes*, ces taches sont un *symptôme* assez rare, & au nombre des plus mortels. Dans les *fievres pétéchiales*, les taches *pourprées* sortent rarement au-delà du septieme jour, le plus souvent vers le quatrieme, quelquefois plutôt : dans nos *fievres malignes*, elles ont coutume de sortir seulement lorsque la Maladie tourne à la mort. Dans les *fievres pétéchiales*, l'*éruption* des taches est quelquefois suivie d'un soulagement très-considérable : au contraire, dans nos *fievres* Ce qui distingue les fievres malignes avec pétéchies, d'avec les fievres purement pétéchiales.

Ce qu'on entend par fievre rémittente ;

La *fievre rémittente* differe de la *fievre continue*, uniquement dans ses degrés : comme cette derniere, elle ne quitte point le malade pendant tout le cours de la Maladie ; mais elle a, dans les vingt-quatre heures, de fréquents accroissements, de fréquentes diminutions, ou, comme les Médecins disent, de fréquents *redoublements* & de fréquentes *rémissions*. (C'est-à-dire, des moments où elle est plus forte, d'autres où elle est plus foible).

Par fievre intermittente.

Les *fievres intermittentes* sont celles qui, pendant le temps qu'elles attaquent le malade, lui laissent des intervalles marqués où les *symptômes* de la *fievre* disparoissent entiérement : (de sorte que pendant ce temps la personne n'éprouve plus aucun sentiment de *fievre* ; & que souvent elle paroît jouir de la santé : mais au bout de quelques heures, de quelques jours, plus ou moins, la *fievre* reparoît de nouveau, pour disparoître plus ou moins de fois, jusqu'à ce qu'enfin elle soit parfaitement guérie).

§ II.

Du traitement général des Fievres.

Véritable

PUISQUE la *fievre* n'est autre chose qu'un *effort*

---

malignes, les taches sont constamment *symptomatiques*, & annoncent, pour l'ordinaire, une mort prochaine. Enfin, dans nos *fievres malignes*, les taches de *pourpre* sont clairsemées ; elles paroissent ordinairement au cou, à la poitrine ; elles sont véritablement de couleur de pourpre, comme le vin rouge foncé ; quelquefois même elles tirent sur le brun : au contraire, dans les *fievres pétéchiales*, ces taches sont ordinairement d'un rouge de cerise ; elles sont plus nombreuses ; d'ordinaire on en voit beaucoup aux reins, aux fesses, &c. *Mélanges de Physique & de Médecine*, Tome I, p. 212 & suiv.

de la Nature pour se débarrasser de la matiere morbifique (ou plutôt, comme le dit très-bien un Auteur moderne, *pour donner à cette matiere le degré d'élaboration préalable à l'évacuation qui doit s'en faire*), c'est à ceux qui traitent les malades à observer avec attention quelle est la voie que choisit la Nature pour expulser cette matiere morbifique, & à l'aider dans son opération. Telle est la structure du corps humain, qu'il est constamment disposé à rejetter loin de lui, & à chasser tout ce qui peut nuire à la santé. Or, c'est ce que la Nature opere ordinairement par des *évacuations*, telles que les *urines*, les *sueurs*, les *selles*, les *crachats*, les *vomissements*, &c.

Idée qu'on doit se faire de la fievre.

Si dès le commencement d'une *fievre* on suivoit, on secondoit les efforts de la Nature, il y a lieu de présumer que cette *fievre* ne seroit pas de longue durée; mais lorsque ses efforts sont méconnus, négligés ou contrariés, il n'est pas extraordinaire que la Maladie se prolonge & devienne dangereuse. Nous avons des exemples journaliers de personnes qui, après s'être *enrhumées*, ont tous les *symptômes* d'une *fievre* commençante; mais si ces personnes se tiennent chaudement, si elles prennent des boissons *délayantes*, si elles baignent leurs pieds dans l'eau chaude, les *symptômes* disparoissent en peu d'heures, & elles n'ont plus à craindre aucun danger. Lorsque la *fievre* dont on est menacé est du genre *putride*, les *vomitifs* répétés sont le meilleur moyen d'en prévenir les effets.

On pourroit arrêter les progrès d'une fievre, en secondant, dans les commencements, les efforts de la Nature.

Notre dessein n'est pas d'entrer dans une recherche critique de la nature & des causes immédiates des *fievres*. Nous nous bornerons à indiquer les *symptômes* les plus frappants, & à exposer le traitement qui convient le mieux au

Quel est le but que s'est proposé l'Auteur, dans la description & le traitement des fievres.

malade, relativement au *régime*, à la boisson, à l'*air*, à la chaleur, &c., dans les différentes périodes de la Maladie. Nous n'oublierons pas, dans chacun de ces articles, de consulter le goût du malade : il sera une des principales regles de notre conduite.

Quel est le premier remede inspiré par la Nature dans les fievres. L'eau.

Presque toutes les personnes qui ont la *fievre* se plaignent d'une grande altération : elles demandent sans cesse à boire, sur-tout des liqueurs de qualité *rafraîchissante*. Cet instinct de la Nature nous indique l'usage de l'*eau* & des autres boissons *rafraîchissantes* & *délayantes* (4).

Importance de l'eau dans le traitement des fievres & des Maladies aiguës.

(4) Nous avons donné, Tome I. Chap. III, les caracteres de l'*eau* bien pure, & nous avons démontré l'importance de son usage pour la conservation de la santé. Elle ne mérite pas moins d'éloges pour la guérison des Maladies. « On doit » remarquer, dit l'illustre M. LIEUTAUD, *Précis de la Médecine Pratique*, T. I, p. 36, que l'*eau* commune peut » modérer la chaleur du *sang* ; donner de la fluidité aux » humeurs & de la souplesse aux *organes* ; favoriser les » *excrétions* plus sûrement que les *tisanes*, les *juleps*, les » *émulsions*, les *apozemes* & autres boissons que l'on prodigue aux malades, & qui tirent leur principale vertu de » l'*eau* qui y entre.

Les remedes simples doivent être préférés aux composés, &c.

» Les *remedes* simples, dit-il ensuite, quand ils sont bien » indiqués, doivent toujours être préférés aux composés ; » les naturels à ceux que l'art a déguisés.... Quoique le » *quinquina* soit, pour la *fievre-tierce* & pour la *fievre double-tierce*, ce qu'on peut employer de mieux, je n'ai pas » laissé très-souvent de donner la préférence à l'*eau* pure, » prise pendant trois ou quatre jours, pour toute nourriture ».

La simplicité est l'état de la nature.

Les premieres découvertes des hommes, les premiers arts, les premieres méthodes, les premiers besoins, les premiers secours ont tous été simples : la simplicité est l'état de la Nature. Les Médecins, qui la méconnurent, chercherent à fasciner les yeux par l'étalage pompeux de ces *recettes* & de ces *formules* extravagantes, qui n'ont jamais pu être l'ouvrage que de l'ignorance la plus complete, ou de l'ostentation la plus ridicule.

Qu'y a-t-il au monde qui paroisse aussi propre à diminuer la chaleur, à atténuer les humeurs, à détruire les *spasmes* & les *obstructions*, à favoriser la *transpiration*, à exciter les *urines*; enfin, Effets avantageux des boissons légeres & délayantes dans les fievres aiguës.

Les bons Auteurs ont autant improuvé les *remedes* composés, que leur multiplicité : plusieurs même ont avancé qu'on pourroit guérir, avec moins de danger, toutes les Maladies *aiguës*, par la seule boisson & la *diete*. HIPPOCRATE ne traitoit ses malades que par le *régime*: ETTMULLER laissoit les siens pendant plusieurs jours à la simple boisson : SYDENHAM prétendoit qu'il falloit rapporter aux *remedes* donnés à contre-temps, la plupart des Maladies les plus graves : BAGLIVI crioit contre l'abus qu'on en faisoit de son temps, & assuroit que la plupart des *symptômes* formidables, qu'on met sur le compte des *Maladies aiguës*, doivent être imputés aux *remedes* : HOFFMANN, qui a écrit sur ce sujet, s'éleve hautement, tant contre les *remedes* trop composés, que contre leur multiplicité, &c. Sentiments des anciens sur les remedes composés & sur leur multiplicité.

Que le témoignage de ces grands hommes, de ces vrais amis de l'humanité, ouvre donc les yeux du public ; qu'il apprenne à connoître les vertus & les propriétés des substances simples qu'il a sans cesse sous la main ; qu'il apprenne à en faire usage, & il ne tardera pas à être convaincu de ces vérités : que la Médecine consiste essentiellement dans l'observation & l'imitation de la Nature ; que le *régime* approprié est le seul secours dont elle ait besoin dans les Maladies, où les forces du malade sont en raison de l'activité des *symptômes* ; que l'on ne doit se servir de *remedes* que dans les cas contraires, & qu'alors on doit toujours préférer les plus simples aux factices, aux composés.

Nous espérons qu'on ne nous reprochera pas de donner improprement le nom de *remedes* simples aux *fruits*, aux *plantes*, aux *graines*, aux *racines*, à l'*eau*. Nous savons que ce sont des substances très-composées ; que ce sont des *mixtes* résultants de leurs parties constituantes, lesquelles sont *hétérogenes* & de nature différente. Mais, faute de terme, nous sommes obligés, avec tous les Auteurs que nous venons de citer, avec tous les Praticiens, d'appeller *remedes* simples tous ceux que nous employons tels que nous les recevons des mains de la Nature, en opposition avec ceux qui sont le résultat de la combinaison des hommes. Ce qu'on doit entendre par remedes simples.

à produire tous les effets salutaires dans une *fievre aiguë*, *ardente* & *inflammatoire*, qu'une boisson abondante d'*eau* chaude, d'*eau de gruau*, ou de toute autre liqueur légere & *délayante* dont l'*eau* est la base ?

Symptômes qui indiquent ces boissons.

La nécessité des boissons *délayantes* est autant indiquée par la sécheresse de la langue, par l'aridité de la *peau* & par la chaleur brûlante, que par la soif inextinguible du malade.

Comment se préparent ces boissons.

Un grand nombre de boissons *rafraîchissantes* qui sont très-agréables au malade, dans les *fievres*, se font avec des fruits, comme les *décoctions de tamarins*, le *thé de pommes*, &c., le *petit-lait d'orange* & autres semblables. Les boissons *mucilagineuses* se préparent avec la racine de *guimauve*, la graine de *lin*, les fleurs de *tilleul*, & beaucoup d'autres plantes de cette espece. Ces boissons, sur-tout quand elles sont *acidulées*, plaisent singuliérement aux malades, & on ne doit jamais les leur refuser.

Importance du repos dans les commencements d'une fievre.

Dans le commencement d'une *fievre*, le malade se plaint en général d'une grande lassitude, & n'aime que le repos. Ces *symptômes* nous montrent évidemment l'avantage qu'il y a de laisser le malade tranquille, & même, s'il est possible, de le faire coucher.

Effets salutaires du repos du lit dans les fievres.

Le repos du lit détruit les *spasmes*, modere la violence de la *circulation*, & met la Nature en état d'employer toutes ses forces pour expulser la Maladie. Le repos du lit pourroit souvent guérir seul une *fievre* dans les commencements : mais si le malade veut combattre le mal, au lieu de travailler à le chasser, il le fixe plus profondément, & le rend plus dangereux. Nous n'avons que trop souvent occasion de l'observer parmi les voyageurs qui se trouvent attaqués de *fievres* dans leurs voya-

ges : le désir qu'ils ont d'arriver à leur destination, les porte à continuer leur route malgré la *fievre*, & cette conduite manque rarement de leur être funeste.

La tranquillité de l'esprit n'est pas moins importante dans les fievres, que celle du corps.

Il faut, dans les *fievres*, chercher à tranquilliser l'esprit autant que le corps. Rarement la compagnie est-elle agréable à un malade. Il est constant que tout ce qui peut troubler l'imagination aggrave la Maladie. C'est pourquoi toute personne attaquée de *fievre* doit être tenue parfaitement tranquille ; & on ne doit lui permettre de voir ni entendre rien qui puisse, le moins du monde, altérer ou affecter la tranquillité de son esprit, comme on l'a déja fait observer, Tom. I, Chap. X & XI.

Aversion des aliments solides, inspirée par la Nature, dans les fievres.

Quoique le malade ait, pendant la *fievre*, le plus grand desir de boire, cependant on le voit rarement avoir de l'appétit. Cette disposition de la Nature nous apprend combien il est contre ses intentions de surcharger de nourriture l'*estomac* des malades.

Au lieu de nourrir le malade, ils ne feroient que nourrir la Maladie.

Les *aliments* solides, dans une *fievre*, sont les vrais moyens de rendre la Maladie plus dangereuse. Ils mettent des entraves aux efforts de la Nature ; & au lieu de nourrir le malade, ils ne font que nourrir la Maladie.

Ce que doivent être les aliments, lorsqu'ils sont indiqués.

Si l'on donne au malade des *aliments*, ils ne doivent être qu'en petite quantité, légers & de facile *digestion* : ils doivent être tirés sur-tout de la classe des *végétaux*, & ne consister qu'en *panade*, en *pommes cuites* devant le feu, en *gruau* & autres semblables.

Les cordiaux ne sont capables que d'augmenter la fievre, ou de la donner,

Dès que les pauvres ont un malade dans leur famille, ils courent sur-le-champ chez leurs voisins aisés, pour leur demander des *cordiaux*. Ils donnent à ce malade du *vin*, des *liqueurs spiri-*

quand on ne l'eſt pas.

tueuſes (de la *thériaque*), &c., dont il n'avoit peut-être jamais goûté étant en ſanté. Si ce malheureux a un certain degré de *fievre*, ces *cordiaux* l'augmentent bientôt; & s'il n'en a pas, ils ſont capables de la donner.

Dangers des confitures, des biſcuits &c., dans les fievres.

Empâter un malade de *confitures*, de *biſcuits* & d'autres *friandiſes*, eſt également pernicieux. Ces ſubſtances ſont toujours plus difficiles à digérer que les *aliments* ordinaires, & ne peuvent manquer de fatiguer l'*eſtomac*.

Avantages de l'air frais dans les fievres. Entêtement pernicieux du public contre ce précepte.

Il n'y a rien qu'un malade attaqué de *fievre* deſire plus vivement qu'un *air frais*: non-ſeulement il calme l'ardeur & l'*effervescence du ſang*, mais encore il le rafraîchit: il ranime les eſprits, & procure les plus grands avantages. Nombre de malades attaqués de *fievre* ſont, en quelque façon, étouffés juſqu'à en mourir, faute d'*air frais*. Cependant, tel eſt l'entêtement inconcevable de la plupart des gens, que dès l'inſtant qu'ils voient qu'une perſonne a la *fievre*, ils s'imaginent qu'elle doit être tenue dans une chambre bien cloſe, dans laquelle il n'entre pas une particule d'*air* nouveau.

Degré de chaleur que doit avoir la chambre du malade.

Ils ne veulent pas ſe perſuader qu'il faut tenir une conduite toute oppoſée; qu'il faut entretenir conſtamment dans la chambre du malade un courant d'*air frais*, tel que cette chambre ſoit dans une température modérée, & que la chaleur n'y ſoit pas plus grande que celle qui eſt agréable à une perſonne en parfaite ſanté, ainſi qu'il a été dit, Tom. I, Chap. IV.

Il ne faut pas ſouffrir qu'il y ait beaucoup de monde dans la chambre du malade. Pourquoi?

Rien ne corrompt davantage l'*air* d'une chambre, & ne le rend plus nuiſible à un malade, que la *reſpiration* d'un grand nombre de perſonnes qui s'y trouvent raſſemblées. Si le *ſang* eſt enflammé, ſi les humeurs ſont dans un état de *pu-*

tridité, cet *air*, qui aura été respiré plusieurs fois, augmentera singuliérement la Maladie : car l'*air* perd non-seulement par-là de son ressort, & devient incapable de servir à la *respiration*, mais encore il acquiert des qualités nuisibles qui le rendent, en quelque sorte, un *poison* pour les malades, comme nous l'avons fait observer, Tom. I, Chap. II, note 1, & Chap. X.

Circonstances qui indiquent de donner des cordiaux, de ranimer le courage & l'espérance du malade.

Dans les *fievres*, lorsque le courage & les forces du malade sont abattus & presque perdus, il faut non-seulement qu'on le ranime avec des *cordiaux*, mais encore qu'on le récrée & qu'on tranquillise son esprit par tous les moyens possibles. Cependant nombre de personnes, par un zele mal-entendu, portent la frayeur & la crainte dans l'ame de ceux qu'elles voient en danger, en leur représentant les horreurs & les peines de l'enfer, au lieu de les encourager par les espérances & les consolations de la Religion. Il ne m'appartient pas d'insister ici sur les conséquences dangereuses de cette conduite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle nuit souvent au corps, & qu'il y a lieu de croire que rarement elle est utile à l'ame, ainsi qu'on l'a remarqué, Tom. I, Ch. XI, § II.

Sur quoi est fondée la fausse opinion du peuple, relativement à la nécessité de la saignée dans les fievres.

Parmi le peuple, au seul nom de *fievre* on pense à la *saignée*, & on la croit nécessaire. Cette opinion paroît être due à ce que la plupart des *fievres*, dans ce pays, ont été, dans l'origine, de nature *inflammatoire*; mais la vérité est qu'actuellement elles sont rarement accompagnées d'*inflammation*. Les travaux sédentaires & la maniere de vivre toute différente de ce qu'elle étoit autrefois, ont tellement changé la nature des Maladies en Angleterre, que sur dix *fievres*, on peut

dire hardiment qu'il n'y en a pas une dans laquelle il faille saigner (5).

Fievres dans lesquelles la saignée est nuisible.

Dans la plupart des *fievres lentes*, *nerveuses*, *putrides*, aujourd'hui si communes, la *saignée* est réellement nuisible, en ce qu'elle affoiblit le malade, abat ses forces, &c.

Il n'y a que les symptômes d'inflammation qui indiquent la saignée dans les fievres.

Nous proposerons donc pour loi générale, *de ne jamais saigner* au commencement d'une *fievre*, *à moins qu'il n'y ait des symptômes évidents d'inflammation*. La *saignée* est un excellent *remede* quand elle est indiquée; mais on ne doit jamais en faire un jeu (6).

Le caractere des Maladies a changé avec le régime de vivre.

(5) C'est aux Praticiens à décider si nos *fievres* sont dans le même cas que celles des Anglois; si nos occupations, également sédentaires; si nos excès de tables, également multipliés; si notre maniere de vivre, également contraire aux vues de la Nature, ne doivent point avoir apporté, dans le caractere de nos Maladies, la même différence que celle que l'Auteur a observée dans celles de ses compatriotes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en comparant les Maladies décrites dans les Livres, avec celles qu'offrent les malades aujourd'hui, cette différence paroît telle, que, dans nombre de circonstances, on est forcé, pour réussir, de s'opposer à des *saignées* que certaines gens veulent faire, ou *par systême*, ou *par habitude*, ou *par prévention pour le nom de la Maladie*...

La saignée n'est pas même nécessaire dans toutes les fievres inflammatoires.

(6) Cette loi est celle qu'ont suivie & que suivent tous les grands Médecins. Toutes les *fievres*, dit M. LIEUTAUD, ne demandent pas des *saignées*; elles y sont souvent inutiles, & quelquefois dangereuses..... Il n'est pas douteux que les *fievres* inflammatoires ne soient celles qui en exigent le plus; cependant les *saignées* sont souvent contraires dans ces Maladies, ainsi que HUXAM & bien d'autres Auteurs l'ont remarqué dans quelques *épidémies*. *Précis de la Médecine Pratique*, Tom. I, p. 32.

Maladies particulieres où la saignée est mortelle.

Il y a, dit M. CLERC, six cas particuliers, où la *saignée* occasionne souvent la perte du malade. 1°. L'*apoplexie séreuse*, dans laquelle elle est mortelle. 2°. L'assoupissement

Une opinion qui n'est pas moins commune, est, qu'il n'est pas moins nécessaire d'exciter la *sueur* dans le commencement d'une *fievre*. Comme les *fievres* sont souvent dues à une *transpiration* arrêtée, il est certain que cette opinion est fondée jusqu'à un certain point. Que l'on tienne le malade dans son lit; qu'on lui baigne les pieds & les mains dans l'eau chaude; qu'il prenne abondamment de l'*eau d'orge*, ou toute autre boisson légere, *délayante* : tous ces moyens manqueront rarement de solliciter une libre *transpiration*. La chaleur du lit & la boisson abondante détruiront l'*éréthisme* universel, qui, en général, affecte les *solides* dans le commencement d'une *fievre* : elles ouvriront les *pores*, favoriseront la *transpiration*, & par-là pourront souvent emporter la *fievre*. Quand & comment il faut favoriser la sueur dans les fievres.

Mais ce n'est pas ainsi que l'on s'y prend ordinairement : on surcharge le malade de cou- Dangers de la méthode ordinaire.

---

avec délire obscur, ou l'*apoplexie laiteé* des femmes en couches. 3°. La *péripneumonie*, ou *fluxion de poitrine*, dans laquelle le malade crache aisément, quoique la *fievre* soit forte. 4°. Les Maladies qui suivent la fréquence des plaisirs de l'amour, particuliérement la *phthisie dorsale* des nouveaux mariés : les douleurs qui l'accompagnent, sont quelquefois si vives, qu'on prend cette Maladie pour un *rhumatisme*, un *lumbago inflammatoire*. 4°. Toutes les Maladies de *dissolution* & les épanchemens séreux. 6°. Toutes les Maladies excessivement *putrides*, telles que les *fievres putrides*, *malignes*; le *scorbut* avancé, &c. Je pourrois, ajoute-t-il, parler encore de l'*indigestion*. Il n'y a donc que les *symptômes d'inflammation* qui puissent indiquer avec certitude la nécessité de la *saignée*.

Ces *symptômes* sont, un *pouls fréquent*, *plein & dur*; une *chaleur forte*; *des douleurs à la tête*; *la sécheresse de la peau*; *la rougeur des yeux*; *le visage enflammé*; *la difficulté de respirer*; *les douleurs de reins*, &c. Symptômes généraux de la *fievre continue*, exposés ci-après, Chap. IV, § II de ce Volume. Caractere des symptômes qui indiquent la saignée.

d'exciter la sueur.

vertures, on ne lui donne que des choses de nature *échauffante*, comme des *élixirs*, des *épices*, &c., qui enflamment le *sang*, augmentent les *spasmes*, & rendent une Maladie plus dangereuse (7).

Dans les fievres, il faut avoir attention aux desirs des malades. Pourquoi?

Dans toutes les *fievres*, il faut avoir une attention particuliere aux desirs des malades. Ce sont des cris de la Nature, qui souvent nous indiquent la route que nous devons suivre. Il est vrai qu'il ne faut pas leur donner aveuglément tout ce que leur appétit malade demande; mais on peut en général leur accorder un peu des choses qu'ils desirent ardemment, quoique cela paroisse d'abord ne pas devoir leur convenir. Ce qu'un malade desire fortement, son *estomac* le digere ordinaire-

---

Maladies seules dans lesquelles on peut exciter la sueur.

(7) Ce n'est donc que dans les Maladies causées par la *suppression de la transpiration*, que l'on peut, en sûreté, exciter la *sueur*. Dans toutes les autres, cette pratique coûte, toutes les années, la vie à plusieurs milliers de personnes. On ne sauroit, dit M. TISSOT, trop inculquer aux gens de la campagne, qu'en cherchant à se faire suer dans le commencement d'une Maladie, par des *remedes échauffants*, ils se tuent. J'ai vu, ajoute-t-il, des cas, dans lesquels les soins qu'on s'étoit donnés pour forcer cette *sueur*, avoient procuré la mort du malade, aussi évidemment que *si on lui avoit cassé la tête d'un coup de pistolet.*

Ces Maladies sont très-rares.

Les Maladies dans le commencement desquelles il faut exciter la *sueur*, sont donc très-rares. En général, c'est la Nature que nous devons consulter. Si elle est disposée à la *sueur*, les moyens que propose M. BUCHAN, sont suffisants pour la porter à cette *excrétion*.

Dangers d'arrêter la sueur quand elle se montre naturellement, sur-tout à la fin des Maladies.

Mais s'il est dangereux d'exciter la *sueur*, dans le commencement de la plupart des Maladies, il ne l'est pas moins de l'arrêter quand elle se manifeste naturellement, sur-tout à la fin de quelques Maladies, lorsqu'après des boissons abondantes, on en a détruit les causes; car cette *sueur* entraîne avec elle une portion des humeurs morbifiques, les parties les plus grossieres étant déja passées par les *selles* & par les *urines*.

ment, & quelques-unes de ces choses ont quelquefois le plus heureux effet (8).

§ III.

Du traitement de la Convalescence des Fievres.

DANS la *convalescence* d'une *fievre*, ce à quoi l'on doit sur-tout s'occuper, c'est d'en prévenir le retour. Nombre de personnes ont des rechutes ou contractent d'autres Maladies, pour s'être persuadé trop tôt qu'elles étoient guéries (9).

Premiere attention qu'il faut avoir dans la convalescence des fievres.

---

(8) C'est un acte de sévérité dangereuse & blâmable, de forcer opiniâtrément un malade à prendre des *médicaments* qui lui répugnent, sur tout quand ceux qu'il desire ne sont pas directement contraires à sa Maladie, ni fort nuisibles par eux-mêmes. Celui qui connoît la Nature, sait qu'elle nous inspire, bien plus souvent qu'on ne croit, le goût des *aliments* & des *remedes* qui conviennent à ses vues salutaires.

La Nature inspire souvent le goût des aliments & des remedes convenables à la Maladie.

Dans presque toutes les Maladies du genre *putride*, les malades ont une aversion insurmontable pour les bouillons de viande, pour les substances *animales*, pour le poisson, pour tout ce qui leur est analogue. Dans ces cas, presque tous les malades demandent des *citrons*, des *oranges*, des *aliments* & des *remedes acescents*; ils s'en saisissent avec avidité. Ce sont aussi ceux qui conviennent contre la *putridité*, & que prescrivent, pour la combattre, les Praticiens les plus éclairés.

Inspiration de la Nature dans les Maladies du genre putride.

Par-tout la Nature demande ce qui lui est nécessaire. Les peuples du Nord ont un appétit déterminé pour les *amers* qui conviennent à la *saburre* glaireuse qui leur est presque naturelle; & les habitants des pays méridionaux font leurs délices de l'*orgeat*, des *glaces*, des *confitures*, &c., qui leur sont nécessaires.

Par-tout la Nature demande ce qui lui est nécessaire. Exemples des peuples du Nord & du Midi.

Ces réflexions prouvent qu'en suivant les traces de la Nature, il est difficile de s'égarer, & qu'en comparant entre eux les phénomenes qu'elle nous présente, on trouve qu'elle s'offre elle-même toute entiere à nos yeux. M. CLERC, *Hist. Nat. de l'Homme Malade.*

(9) Il est donc important de fixer les idées, sur ce qu'on

Ce qu'on

Les convalescents doivent se garan-

Comme le *corps*, après avoir essuyé une *fievre*, est foible & délicat, il faut que les *convalescents*

---

doit entendre par le mot convalescence.

entend par le mot *convalescence*, & de donner, autant qu'il est possible, les caracteres de cet état, qui tient le milieu entre la Maladie & la santé : car, dans la *convalescence*, il n'y a plus de Maladie ; elle est cessée ; & la santé n'existe point encore, puisque le *convalescent* ne peut exercer ses *fonctions* avec la force, la vigueur & la regularité qu'il y apportoit, lorsqu'il jouissoit de la santé.

Caracteres auxquels on reconnoît que le malade est entré en convalescence.

Selon HIPPOCRATE, le malade entre en *convalescence*, lorsqu'il n'éprouve plus aucune douleur ; lorsqu'il respire avec facilité, qu'il dort paisiblement les nuits, & qu'il présente tous les signes qui inspirent la sécurité la plus complette. *Progn. lib.* 3. Un malade ne peut donc être réputé *convalescent*, qu'après que les signes caractéristiques de la Maladie ont disparu ; que les *symptômes* ont cédé aux secours, soit de la Nature, soit de l'Art ; que les *sécrétions* & les *excrétions* commencent à se faire avec régularité ; en un mot, que l'ordre & l'équilibre paroissent peu à peu s'établir entre les *fluides* & les *solides*. Mais il faut pour cela, que la cause de la Maladie n'existe plus, &, par conséquent, que la matiere morbifique ait été évacuée ou dissipée. La *convalescence* ne peut donc être que l'état qui suit immédiatement la *crise*.

Causes pour lesquelles on se trompe tous les jours sur les caracteres de la convalescence.

Quelque faciles à saisir que paroissent ces caracteres, rien cependant de si commun que de voir commettre, à cet égard, les fautes les plus grossieres. Combien de malades, dont on avoit annoncé la *convalescence*, sont retombés quelques jours après, & même sont morts, au grand étonnement de ceux qui les soignoient ? Ces fautes se renouvelleront & se multiplieront, tant que celui qui se donne pour *guérisseur*, méconnoîtra le pouvoir de la Nature dans la guérison des Maladies, & qu'il ne comptera que sur ses *remedes* : tant qu'il ne voudra point se persuader que le Médecin n'est absolument que le Ministre de cette mere surveillante ; qu'il n'est fait que pour connoître ses intentions, pour exécuter ses ordres, pour être docile à ses instructions, pour suivre la marche qu'elle lui offre, & lui donner les secours qu'elle demande, comme nous le dirons ci-après, Chap. III, note 11, & Chap. IV, note 7 de ce vol.

Il n'est pas de vraie con-

S'il est incapable de se persuader de ces vérités, il ne parviendra jamais à connoître ou à prévoir une *convalescence*.

se prémunissent contre le froid, afin d'éviter de s'*enrhumer*. Une compagnie agréable & amusante, ainsi qu'un *exercice* modéré, en plein *air*, leur seront très-utiles; mais il faut éviter par-dessus tout, une grande fatigue.

tir du froid, prendre un exercice qui ne fatigue pas, &c.

Les *aliments* doivent être légers, mais nourrissants. Il faut qu'ils mangent souvent, mais peu à

Quels doivent être leurs aliments.

En effet, au milieu de cette foule de *remedes*, accumulés les uns sur les autres, sans ordre comme sans choix; au milieu de ces *saignées*, toujours trop multipliées, de ces *purgatifs* répétés depuis le commencement de la Maladie jusqu'à la fin, comment appercevoir & distinguer ces mouvements salutaires que la Nature se donne, pour venir à bout de son travail, ou qu'elle médite pour opérer le dernier effort, qui doit la rendre victorieuse, solliciter la *crise* & amener la *convalescence*?

valescence, si elle n'a été précédée d'une crise.

Aussi les rechutes sont-elles autant & plus fréquentes que les guérisons, malgré la résistance opiniâtre qu'oppose sans cesse cette même Nature, à ces méthodes actives, fougueuses, meurtrieres, autant qu'absurdes; & les malheureux qui échappent à cette pratique vicieuse, n'éprouvent, pour toute *convalescence*, quelquefois pendant des années entieres, qu'une foiblesse & une débilité, qui sont cause qu'un rien les affecte, qu'un rien les dérange, & que le *régime* le plus exact suffit à peine pour leur faire supporter un état, qui tient plus de la Maladie que de la santé.

Ce qu'est la convalescence à la suite d'une Maladie, traitée d'après les méthodes routinieres.

Mais quand on a laissé à la Nature tous ses droits, qu'on n'a administré de *remedes* que ceux dont elle a donné une véritable *indication*, & qu'on ne les a répétés qu'autant qu'elle en a inspiré la nécessité, alors la Maladie, qui a parcouru tous ses temps, sans être contrariée, parvient à celui de la *crise*, le malade ayant encore une grande partie de ses forces : de sorte que la matiere morbifique, bien préparée, s'évacue facilement, promptement, & que le malade entre immédiatement dans une *convalescence* heureuse. Car la *convalescence* est toujours en raison de la *crise*. Lorsque celle-ci est prompte & facile, celle-là est facile & courte : lorsque la *crise* est difficile, lente ou imparfaite, la *convalescence* a les mêmes caracteres.

La convalescence est en raison de la crise, dans les Maladies traitées d'après les préceptes de l'art.

la fois. Il feroit dangereux pour un *convalefcent* qu'il mangeât à chaque repas autant que fon *eftomac* le demande.

Il faut qu'ils mangent peu à la fois & fouvent. Pourquoi ?

(Ce n'eft pas ce que l'on mange qui nourrit, c'eft ce que l'on digere. Le *convalefcent* qui mange peu, digere & fe fortifie. Celui qui mange beaucoup, furcharge fon *eftomac* qui, fatigué par le *régime*, par les *remedes*, par la Maladie, n'a pas affez de force pour digérer ; & bien loin d'être nourri & fortifié, il périt peu à peu.

Regles qu'il faut fuivre dans le traitement de la convalefcence.

On peut, dit M. TISSOT, réduire au petit nombre de regles fuivantes, ce qu'il y a de plus effentiel à obferver pour terminer parfaitement les Maladies *aiguës*, & empêcher, foit les rechutes, foit les Maladies de langueur.

1°. Que les *convalefcents* mangent très-peu à la fois & fréquemment.

2°. Qu'ils ne prennent que d'une efpece d'*aliment* dans un repas, & qu'ils n'en changent pas fouvent.

3°. Qu'ils mâchent beaucoup ce qu'ils prennent de folide.

4°. Qu'ils diminuent la quantité de boiffon dont ils ufoient dans la Maladie. La meilleure pour le général eft l'*eau* avec un tiers de *vin* vieux.

Une trop grande quantité de boiffon à cette époque empêche l'*eftomac* de reprendre fes forces, nuit à la *digeftion*, entretient la foibleffe, augmente la difpofition à l'enflure des jambes, quelquefois même occafionne une *fievre lente*, & jette le *convalefcent* dans la langueur.

5°. Qu'ils fe promenent le plus fouvent qu'ils pourront à pied, en voiture ou à cheval, fur-tout avant le dîner. L'*exercice du cheval* eft le plus falutaire de tous : & ceux qui font à même d'en goûter les avantages, ont grand tort de le négliger. Nous difons

difons de prendre l'*exercice* avant le dîner, parce qu'il troubleroit la *digestion* si on ne le prenoit qu'après.

6°. Qu'ils prennent peu d'*aliments* le soir, leur sommeil en sera plus tranquille.

7°. Qu'ils prennent du mouvement, afin de dissiper l'enflure des jambes, peu dangereuse, qui survient à la fin de presque toutes les Maladies graves.

8°. Qu'ils prennent tous les deux ou trois jours un *lavement*, s'ils sont trop resserrés. Ce n'est pas qu'il soit nécessaire qu'ils aillent à la garde-robe tous les jours; mais il ne faut pas qu'ils soient resserrés plus de deux ou trois jours, afin d'éviter la *constipation* qui occasionneroit des gonflements, de la chaleur, des maux de tête, &c.

On rencontre souvent des *convalescents* qu'on est obligé de purger une ou deux fois, pour prévenir le danger des amas qui se forment aisément quand on mange beaucoup, & que les *organes de la digestion* n'ont pas encore repris toutes leurs forces. Dans ce cas, une *purgation* douce, telle que deux gros de *follicules de séné* & deux onces ou deux onces & demie de *manne en sorte*, suffit pour l'ordinaire.

9°. S'il leur reste beaucoup de foiblesse, si leur *estomac* est dérangé, s'ils ont de temps en temps quelque ressentiment de *fievre*, qu'ils prennent une, deux, trois fois par jour, un gros de *quinquina* en poudre: ce *remède* rétablira les *digestions*, rappellera les forces & chassera la *fievre*.

10°. Qu'ils se gardent de reprendre trop tôt leurs occupations. Le travail précoce est la cause des Maladies de langueur, qui datent presque toujours d'une Maladie *aiguë*, qui, faute de ménagement dans la *convalescence*, n'a pas été bien guérie. C'est

une faute dans laquelle tombent presque tous les ouvriers & les gens de la campagne. On en rencontre tous les jours de languissants & d'incapables de reprendre leurs occupations avec leur premiere activité, parce qu'ils n'ont pas voulu se reposer quelques jours de plus ; & cependant ce léger sacrifice leur auroit épargné ces infirmités.

11°. Qu'ils évitent avec le plus grand soin le *serein* dont nous avons parlé Tome I, Chap. XII, § III, Article IV.)

CHAPITRE III.

Des Fievres intermittentes.

LES *fievres intermittentes* sont de toutes les *fievres*, celles qui fournissent les occasions les plus favorables d'observer, soit le caractere de cette classe de Maladies, soit l'effet des *remedes*. Il n'y a personne qui ne puisse distinguer une *fievre intermittente* de toute autre, & les *remedes* qui lui conviennent sont actuellement connus presqu'universellement (1).

(1) Nous voudrions bien présumer la même connoissance chez tous nos compatriotes ; mais l'expérience nous apprend tous les jours que les mots *intermittente*, *tierce*, *quarte*, &c., sont encore des termes inconnus à la plupart d'entre eux ; & ce n'est que par la multiplicité des questions, que l'on peut parvenir à connoître l'espece de *fievre* dont ils sont attaqués.

Ce que c'est qu'une fievre intermittente.

Cependant, rien de plus facile à saisir que le caractere des *fievres intermittentes*. On donne ce nom à celles qui ont des *retours périodiques* ; c'est-à-dire, qui, après avoir disparu entiérement, reviennent à plusieurs reprises, au bout de vingt-quatre heures, au bout de deux, trois jours, &c.

Les différentes especes de *fievres intermittentes* prennent leurs noms des différentes *périodes* dans lesquelles les *accès* reviennent : delà il y en a de *quotidiennes*, de *tierces*, de *quartes*, (de *doubles-tierces*, de *doubles-quartes*, &c. Et, ayant égard aux saisons dans lesquelles elles prennent le plus ordinairement, on les divise encore en *fievres de printemps* & *fievres d'automne*. Division des fievres intermittentes.

On donne & on doit donner le nom de *fievre quotidienne*, à celle dans laquelle l'*accès* revient tous les jours, à peu-près à la même heure. Ce qu'on entend par fievre quotidienne ;

Dans la *fievre tierce*, il revient le troisieme jour ; alors le malade a un jour de libre, c'est-à-dire, un jour où il n'y a pas de *fievre* du tout. Par fievre tierce ;

Dans la *fievre quarte*, l'*accès* revient le quatrieme jour, & le malade a deux jours de libres. Par fievre quarte ;

Dans la *double-tierce* l'*accès* revient tous les jours, comme dans la *quotidienne*, avec cette différence qu'il n'est pas d'aussi longue durée ; qu'il est un jour plus léger, l'autre jour plus fort, & que l'heure à laquelle il revient n'est pas la même ; ensorte que le premier *accès* répond pour l'heure & l'intensité au troisieme, le second au quatrieme, &c. Quelquefois dans la *double-tierce*, l'*accès* revient deux fois le même jour, & le lendemain est libre. Par fievre double-tierce ;

Dans la *double-quarte* on a tantôt deux *accès* en un jour, & les deux jours suivants restent libres, & tantôt un *accès* chaque jour pendant deux jours de suite, alors le troisieme jour se trouve libre. Par fievre double-quarte ;

Ces retours se nomment *accès*. Dans l'intervalle qui regne d'un *accès* à l'autre, le malade est absolument sans *fievre*, & paroît souvent jouir de la meilleure santé. On sent déja que ces *fievres* sont opposées à la *fievre continue*, dont on parlera dans le Chapitre suivant.

Il y a encore des *fievres* qui reviennent le cinquieme, le ſixieme, le ſeptieme, le huitieme jour, qui reviennent tous le mois, toutes les années; mais elles ſont très-rares, & rentrent pour le traitement dans la claſſe des *fievres intermittentes* ſimples, ainſi que celles que nous venons de décrire.

Par fievres de printemps & par fievres d'automne.

Les *fievres de printemps* ſont celles qui regnent depuis le mois de Février juſqu'à la fin de Juin; celles d'*automne* regnent depuis le mois de Juillet juſqu'au mois de Janvier : leurs caracteres eſſentiels ſont les mêmes. Ce ne ſont pas proprement des Maladies différentes; mais les circonſtances variées qui les accompagnent méritent quelque attention.

Caracteres des fievres de printemps.

Les *fievres de printemps*, par exemple, ſont quelquefois jointes à une diſpoſition *inflammatoire*, parce que c'eſt la diſpoſition du corps dans cette ſaiſon; & comme tous les jours cette ſaiſon devient plus favorable, elles ſont ordinairement aſſez courtes.

Caracteres des fievres d'automne.

Les *fievres d'automne*, au contraire, ſont aſſez ſouvent accompagnées de *putridité*; & comme la ſaiſon devient tous les jours plus fâcheuſe, elles ſont plus opiniâtres. Les *fievres d'automne* ſont d'autant plus opiniâtres, qu'elles commencent plus tard. Ainſi celles de Septembre & d'Octobre ſont de plus longue durée que celles de Juillet & d'Août. Quand la ſaiſon eſt avancée, ces *fievres* s'annoncent quelquefois comme des *fievres putrides*; en ſorte que ce n'eſt qu'au bout de quelques jours qu'elles ſe reglent en *fievres d'accès*, en *fievres intermittentes*. Mais il n'y a pas de danger à s'y tromper, & à employer le traitement marqué pour les *fievres malignes*.)

§ I.

Causes des fievres intermittentes.

Les *fievres intermittentes* sont dues aux vapeurs qui s'exhalent des eaux stagnantes & corrompues. Cette vérité est démontrée, parce qu'on en observe un plus grand nombre dans les saisons pluvieuses; parce qu'elles sont plus fréquentes dans les contrées où le sol est marécageux, comme en Hollande, dans les Marais de la Province de Cambridge, dans le Comté d'Essex, (sur nos côtés Maritimes, sur le bord des étangs de la Méditerranée, &c.)

Les *aliments* de difficile *digestion*, une trop grande quantité de fruits à noyaux pas assez mûrs, un *régime* aqueux & peu substantiel, l'humidité des maisons, le *serein*, le sommeil pris sur un terrein humide, les veilles, les fatigues, les passions accablantes, telles que le chagrin, la douleur, &c. peuvent encore occasionner les *fievres intermittentes*.

Lorsque les habitants d'un pays élevé viennent habiter un lieu bas, ils manquent rarement de les gagner; & quand elles sont dues à cette cause, elles deviennent sujettes à être funestes.

En un mot, tout ce qui peut relâcher les *solides*, diminuer la *transpiration*, arrêter la *circulation* des *fluides* dans les *vaisseaux capillaires*, c'est-à-dire, dans les plus petits *vaisseaux* du corps, dispose aux *fievres intermittentes*.



§ II.

Symptômes des Fievres intermittentes.

Symptômes qui annoncent l'accès.

Une *fievre intermittente* commence, en général, par des douleurs à la tête, dans les *lombes*, dans les *reins*; par une lassitude dans tous les membres, par un sentiment de froid dans les *extrémités*, par des *pandiculations*, des bâillements accompagnés d'*anxiétés*, de *nausées*, & quelquefois de *vomissements*.

Symptômes de l'accès.

A tout cela succede le *frisson*, ensuite un violent tremblement; mais bientôt la *peau* devient moite, la *sueur* coule abondamment & termine l'*accès*.

Cependant il arrive quelquefois que cette *fievre* prend subitement, au moment où le malade se croit en parfaite santé; mais elle est plus communément précédée d'affaissement, de perte d'appétit, & des *symptômes* mentionnés ci-dessus.

Symptôme caractéristique.

(Un des *symptômes* qui caractérisent plus particuliérement ces *fievres*, est la couleur des *urines* que le malade rend pendant & sur-tout après la *sueur*. Elles sont rougeâtres, *briquetées*, c'est-à-dire, qu'elles déposent un *sédiment* qui a l'aspect de la brique pilée.

Dans le commencement de l'*accès*, le *pouls* est *vîte*, *foible* & *petit*, la soif est assez forte. Pendant la chaleur, le *pouls* est plus *fort*, plus *grand*, & la soif est excessive. Immédiatement après le *froid*, le malade éprouve une chaleur seche, à laquelle succede la *sueur* (1).

---

(1) *N. B.* Nous prions avec instance, de lire, avant d'aller plus loin, les Chapitres I & II de ce Volume, que

§ III.

Régime que doivent suivre les malades attaqués de Fievre intermittente.

PENDANT l'*accès*, le malade doit boire en abondance d'une *décoction* d'*orge* ou de *gruau*, du *petit lait d'orange*, ou d'une *infusion* légere de *fleurs de camomille*; s'il se sent affaissé, il prendra du *petit lait au vin*, aiguisé avec le *suc* de *citron*. Régime pendant l'accès.

Toutes ces boissons doivent être chaudes, afin de pouvoir favoriser l'excrétion de la *sueur*, & conséquemment diminuer l'intensité de l'*accès* (*a*). Les boissons doivent être chaudes.

Entre les *accès*, il faut soutenir le malade avec des *aliments* nourrissants, mais légers & de facile *digestion* : tels sont des bouillons de veau ou de poulet, du *gruau* avec un peu de *vin*, des soupes légeres, &c. Sa boisson sera du *vin* détrempé, *acidulé* avec le *suc* de *citron* ou d'*orange*, & quelquefois un peu de *punch* foible. Il faut encore qu'il boive des *infusions* de *plantes ameres*, telles que celles de fleurs de *camomille*, d'*absinthe* ou de *treffle d'eau*. Il peut alors & en tout temps, boire un peu de *vin* léger, dans lequel on aura fait Aliments & boissons entre les accès.

---

nous avons déja dit ci-dessus, *avertissement sur le Tableau des Symptômes*, page viij, devoir servir d'introduction au traitement de chaque Maladie. Nous regardons la lecture de ces Chapitres comme tellement essentielle, que nous nous ferons un devoir d'y renvoyer dans toutes les Maladies graves, & nous sommes persuadés qu'on nous pardonnera ces répétitions, en faveur de leur importance.

(*a*) On a observé que vingt ou vingt cinq gouttes de *laudanum liquide de* SYDENHAM, données au malade dans un verre de l'une ou l'autre de ces *tisanes*, demi-heure après qu'il est entré dans la *chaleur* de l'*accès*, facilitoient la *sueur*, diminuoient la longueur du *paroxisme*, soulageoient la tête, & concouroient singuliérement à la guérison de la *fievre*. Laudanum liquide proposé comme capable de modérer l'accès.

infuser de la racine de *gentiane*, de la *petite centaurée* ou quelque autre *amer*.

Avantage d'un exercice modéré entre les accès.

Comme la principale attention qu'on doit avoir dans le traitement d'une *fievre intermittente*, est de fortifier les *solides* & de favoriser la *transpiration*, le malade prendra en conséquence entre les *accès*, autant d'*exercice* que ses forces pourront le lui permettre. S'il est en état de sortir, de monter à cheval ou d'aller en voiture, il en retirera un grand avantage. Mais s'il se sent trop foible, il ne fera de mouvement qu'autant qu'il pourra en supporter. Cependant rien ne contribue davantage à prolonger une *fievre intermittente*, que de céder au penchant qui nous porte à l'indolence & à l'inaction.

Ces fievres se guérissent souvent sans remedes, & par le seul régime.

Le *régime* convenable & bien dirigé, guérira souvent une *fievre intermittente*, sans le secours d'aucun *remede*. Si la Maladie n'est pas d'un *mauvais caractere*, si le lieu qu'habite le malade est sec & bien aéré, on sera presque toujours sûr de réussir par le seul *régime* (3).

Quand il faut recourir aux remedes.

Mais si les forces paroissent diminuer, si les *accès* viennent à un tel degré de violence, qu'ils fassent craindre pour la vie du malade, alors il faut sans délai recourir aux *remedes*. Cependant on ne doit jamais les commencer que la Maladie ne soit parfaitement déclarée, c'est-à-dire, que le malade n'ait éprouvé plusieurs *accès* (au moins trois).

Exception relativement à celles d'automne.

(3) C'est une vérité relativement à *celles de printemps*; mais il n'en est pas de même de *celles d'automne*, qui quelquefois durent très-long-temps, & même souvent jusqu'au printemps suivant, si on les laisse sans *remedes*, & si on ne les traite pas convenablement, comme nous le dirons ci-après, page 52 & suiv. de ce Volume.

§ IV.

Traitement des Fievres intermittentes.

ARTICLE PREMIER.

Maniere de traiter les adultes.

LA premiere chose qu'il y a à faire dans le traitement d'une *fievre intermittente*, est de nettoyer les *premieres voies*. Après cette opération, non-seulement l'application des *remedes* est plus sûre, mais encore ils sont plus efficaces.

Il faut commencer par les vomitifs. Pourquoi ?

Dans cette Maladie, l'*estomac* est ordinairement surchargé de *phlegmes visqueux*, & il arrive très-souvent que le malade vomit une grande quantité de *bile*. Ces efforts de la Nature indiquent assez la nécessité de faire vomir. Les *vomitifs* sont donc les premiers *remedes* qu'il faille administrer au malade.

L'*ipécacuanha* est celui de tous qui répond le mieux à cette *indication* : vingt ou trente grains de cette racine, donnés à la fois en poudre, suffiront pour un adulte. On diminuera la dose proportionnément à l'âge du malade (4). Lorsque

On doit donner la préférence à l'ipécacuanha.

(4) Ce conseil est, sans contredit, très-sage : mais la dose que l'Auteur propose pour un adulte, pourra paroître trop forte, parce qu'à quinze grains, cette racine fait généralement vomir, & que la plus forte dose est de vingt grains. Heureusement qu'on a observé que ceux qui la donnent à quarante grains, n'en obtiennent pas plus d'effets que ceux qui ne la donnent qu'à quinze. La raison de ce phénomene, dit M. VENEL, est fort simple. C'est que, dès que les *sucs* de l'*estomac* ont dissous assez de la *résine* de l'*ipécacuanha*, pour exciter le *vomissement*, le malade vomit d'abord, & rejette le reste. Si le *vomissement* continue, ce n'est que parce que la *résine*, qui a été dissoute, reste attachée aux parois de

Dose à laquelle il faut donner cette racine.

le *vomitif* commencera à opérer, le malade boira abondamment d'une légere *infusion* de fleurs de *camomille*.

Dans quel moment il faut donner le vomitif.

Dans une *fievre intermittente*, il faut donner le *vomitif* deux ou trois heures avant le retour de l'*accès*. On peut le répéter, s'il est nécessaire, le lendemain, pour une *fievre quotidienne*, & deux ou trois jours après, pour les autres *fievres intermittentes*.

Importance des vomitifs dans les fievres intermittentes.

Outre que les *vomitifs* nettoient l'*estomac*, ils excitent encore la *transpiration*, & augmentent toutes les autres *excrétions*. Ces effets les rendent d'une telle importance, qu'ils guérissent souvent les *fievres intermittentes*, sans le secours d'aucun autre *remede*.

Les purga-

Les *purgatifs* sont quelquefois utiles dans ces

---

l'*estomac*, & les irrite. Il n'est point de Praticien qui n'ait vérifié la justesse de ce raisonnement. Cependant nous croyons plus prudent de s'en tenir à quinze ou vingt grains, puisqu'à cette dose, il est infiniment rare qu'il manque son effet.

Comment il faut la faire prendre.

Une attention qu'il faut avoir, quand on donne l'*ipécacuanha* en poudre, &, en général, tous les *remedes* en poudre pris dans un liquide, est qu'elle soit parfaitement mêlée à l'eau ou à la *tisane*. Pour cet effet, on jette la poudre dans le fond du verre; on verse par-dessus quelques gouttes d'eau; on délaie parfaitement avec le doigt ou une cuiller; on continue à verser de l'eau & à délayer jusqu'à ce que le verre soit plein. Après que le malade a pris ce *remede*, il reste tranquille jusqu'à ce qu'il se sente des envies de vomir. Alors on lui donne, coup sur coup, deux ou trois verres d'eau ou de *tisane* légere tiede : après qu'il a vomi pour la premiere fois, on réitere un verre de la boisson, de demi-quart d'heure en demi-quart d'heure, jusqu'à ce qu'il ne se sente plus de disposition à vomir; après quoi on lui donne un bouillon, pourvu toutefois que ce moment soit éloigné au moins d'une heure de celui où doit prendre l'*accès*; car plus tard le malade n'a besoin de rien.

fievres, & même souvent ils y sont nécessaires. On a vu une *purgation* forte guérir une *fievre intermittente* qui avoit résisté au *quinquina* & aux autres *remedes fébrifuges*. tifs y sont quelquefois utiles.

(On doit sur-tout purger, quand, après le *vomitif*, le malade, même hors des *accès*, se sent la bouche mauvaise; qu'il éprouve du dégoût, des maux de *reins*, des douleurs dans les *lombes*, des inquiétudes, &c.; *symptômes* qui indiquent toujours les *purgatifs*, dans quelques Maladies & chez quelques malades qu'ils se rencontrent). Symptômes qui indiquent les purgatifs dans toutes les Maladies.

Cependant, comme les *vomitifs* sont infiniment mieux indiqués dans les *fievres intermittentes*, les *purgatifs* y deviennent moins nécessaires, à moins que le malade ne sente de la répugnance pour les *vomitifs*; alors il faudra qu'il se nettoie les *intestins* le jour qu'il ne doit point avoir d'*accès*, ou huit heures avant l'*accès* dans les *fievres quotidiennes*, avec une dose ou deux de *sel de Glauber*, de *jalap* & de *rhubarbe* (combinés de la maniere suivante. Mais ils le sont moins que les vomitifs. Temps de les administrer.

Prenez du *jalap* concassé, vingt-quatre grains; de *rhubarbe* choisie concassée, un gros. Modele d'une Médecine convenable dans ces cas.

Faites bouillir ces deux substances dans un verre d'eau, pendant quelques minutes; passez.

Ajoutez de *sel de Glauber*, deux gros.

On prend cette *Médecine* en un verre, & on la répéte s'il est nécessaire).

La *saignée* peut quelquefois convenir dans le commencement d'une *fievre intermittente*, sur-tout quand la chaleur excessive, le délire, &c. donnent lieu de soupçonner de l'*inflammation*; mais comme, dans cette espece de *fievre*, le *sang* est très-rarement dans un état *inflammatoire*, la *saignée* s'y trouve aussi rarement nécessaire; & si elle est La saignée est rarement nécessaire dans les fievres intermittentes.

répétée plusieurs fois, elle ne tend qu'à prolonger la Maladie (5).

Temps où il faut administrer le quinquina. Sous quelle forme, & comment il faut le donner.

Après les *évacuations* convenables, (6) le malade peut en toute sûreté prendre le *quinquina*. Il faut le lui donner sous la forme qui lui est le plus agréable. Mais aucune préparation de *quinquina* ne convient mieux dans les *fievres intermittentes*, que la forme la plus simple sous laquelle on puisse le donner, je veux dire en poudre.

Prenez du meilleur *quinquina*, deux onces.
Réduisez en poudre très-fine.
Partagez en vingt-quatre prises égales.

On prendra chacune de ces prises, soit dans un verre de *vin* rouge, soit dans une tasse d'*infusion* de *camomille*, soit dans une tasse de *décoction* de *gruau*; ou bien on en fera autant de *bols*, avec quantité suffisante de *sirop de limon*.

Pourquoi?

(5) Nous prions le lecteur de revoir ce qu'on a dit, p. 26, 27, & notes 5 & 6 de ce Vol., & de ne jamais perdre de vue que les *symptômes* qui sont décrits à la fin de la note 6, sont les seuls qui nécessitent la *saignée*. « Je ne puis, dit » M. CLERC, m'empêcher d'observer qu'on doit être ex» trêmement circonspect sur l'usage des *saignées* dans les » *fievres intermittentes*: leur cause est ordinairement dans » les *premieres voies*, & je ne vois pas pourquoi on vuide » les *vaisseaux sanguins*, quand ces *fievres* ne sont pas ac» compagnées de *symptômes* extraordinaires. La foiblesse » du malade, la longueur de la *fievre*, la *bouffissure* & » l'*hydropisie*, sont les suites ordinaires de ces *saignées dé*» *placées* ».

Ses effets funestes dans ces fievres.

(6) C'est-à dire, après, ou le *vomitif*, ou le *purgatif*, ou la *saignée*, si elle est indiquée. En général, la prudence veut que l'on commence toujours par faire vomir, ou par purger le malade. Le *quinquina* agit alors avec beaucoup plus d'efficacité. Mais dès qu'on aura commencé l'usage du *quinquina*, on se gardera de faire vomir ou de purger: ces *évacuations* entretiendroient la *fievre*, ou la redonneroient, si elle étoit passée.

Dans la *fievre quotidienne*, c'eſt-à-dire, dans celle dont les *accès* reviennent tous les jours, le malade prendra toutes les deux heures, excepté pendant l'*accès*, une des priſes ſpécifiées ci-deſſus; par ce moyen, il pourra en prendre cinq ou ſix pendant l'intervalle des *accès*. Dans la fievre quotidienne;

Dans une *fievre tierce*, il ſuffira de prendre chacune de ces priſes toutes les trois heures. Dans la tierce;

Dans une *fievre quarte*, toutes les quatre heures, toujours hors le temps de l'*accès* (7). Dans la quarte, &c.

Si le malade ne pouvoit ſe réſoudre à prendre à la fois une ſi grande doſe de *quinquina*, on pourroit la lui partager en deux ou en trois : alors il prendroit ces diviſions de priſes toutes les heures pour la *fievre quotidienne*, toutes les deux heures pour la *fievre tierce*, toutes les trois heures pour la *fievre quarte*.

Il en faudra une bien moindre quantité pour les jeunes perſonnes, (c'eſt-à-dire de l'âge de quinze, douze ans & au-deſſous, juſqu'à ſept : on verra ci-après, Article II de ce Paragraphe, comment il faut traiter les enfants). En général, la doſe doit être proportionnée à l'âge, à la *conſtitution*, à la violence des *ſymptômes*, &c. (8).

---

(7) On voit que le traitement que M. BUCHAN propoſe dans ce paragraphe, eſt pour toutes les eſpeces de *fievres intermittentes*, dont nous avons fait l'énumération ci-devant, pages 35 & 36 de ce Volume, parce que toutes ces *fievres* étant eſſentiellement les mêmes, comme nous l'avons dit, exigent les mêmes *remedes*, cependant avec les modifications ſpécifiées. Car le traitement de toutes ces eſpeces de fievres doit être le même,

(8) Il ne faut pas croire que les deux onces de *quinquina*, que preſcrit ici l'Auteur, ſoient une trop grande quantité pour un adulte. Il y a des perſonnes à qui cette doſe ne ſuffira pas, qui ſeront même obligées de la doubler. C'eſt parce qu'on donne le *quinquina* à trop petite doſe, qu'on Le quinquina doit être pris à grande doſe, ſi l'on veut qu'il guériſſe,

Pendant combien de temps il faut prendre le quinquina.

Le *quinquina*, de la maniere que nous le prescrivons, manque rarement de guérir une *fievre intermittente*. Mais il ne faut pas que le malade l'abandonne aussi-tôt que les *accès* paroissent l'avoir quitté; il faut au contraire qu'il en continue l'usage, jusqu'à ce qu'il soit certain que la Maladie est entiérement guérie. On échoue dans le traitement de la plupart de ces *fievres*, parce que les malades n'emploient pas assez long-temps le *quinquina*. En général ils n'en prennent que jusqu'à ce qu'ils voient les *accès* dissipés; alors ils le quittent, au risque d'y revenir quelque temps après. Par ce moyen, la Maladie acquiert des forces, & reparoît souvent avec plus de violence que jamais.

Moyens de prévenir les rechutes.

La seule maniere d'en prévenir la rechute, est, après que les *symptômes* ont disparu, de continuer pendant quelque temps l'usage du *quinquina* à petite dose.

Telle est la méthode la plus sûre & la plus efficace de guérir les *fievres intermittentes*.

Pendant l'usage du *quinquina*, on pourra boire de l'*infusion* suivante.

Infusion amere dont il faut boire pendant l'usage du quinquina.

Prenez de racine de *gentiane*,	une once;
de *calamus aromaticus*,	demi-once;
d'*écorce d'orange*,	demi-once;
de fleurs de *camomille*,	trois ou quatre pincées;
de semences de *coriandre*,	une pincée.

Broyez légérement le tout dans un mortier. Prenez une demi-pincée de tous ces ingrédiens;

---

manque si souvent la guérison des *fievres intermittentes*. On crie contre le *remede*, on le croit inutile: mais il ne l'est que par la faute de ceux qui l'emploient.

mettez dans une théiere, verſez par-deſſus une chopine d'eau bouillante. (Laiſſez *infuſer* comme du *thé*).

Une taſſe de cette *infuſion*, bue trois ou quatre fois par jour, fortifiera l'*eſtomac*, & avancera ſingulièrement la guériſon.

Comme il y a des malades qui ne peuvent ſupporter les *infuſions* faites avec de l'eau, on la leur fera au *vin*, en mettant *infuſer* deux pincées de ces ingrédients dans une pinte de *vin* blanc, pendant quatre ou cinq jours. Ils en boiront un verre deux ou trois fois dans la journée.

Si le malade prend abondamment de l'*infuſion* aqueuſe ci-deſſus, ou de l'*infuſion* vineuſe, comme elle eſt preſcrite, ou de toute autre *infuſion* de *plantes ameres*, il aura beſoin d'une moindre quantité de *quinquina* pour parvenir à la guériſon (*b*).

Pluſieurs plantes indigenes pourroient guérir les fievres intermittentes.

(*b*) Il y a lieu de croire qu'un grand nombre de nos plantes ou écorces *ameres* & *aſtringentes*, réuſſiroient dans la cure des *fievres intermittentes*, ſur-tout ſi on les joignoit à des *plantes aromatiques*. Mais, comme le *quinquina* eſt reconnu depuis long-temps pour un *ſpécifique* dans ces Maladies, & que la réputation qu'il s'eſt acquiſe, lui eſt méritée à tous égards, nous ſommes moins dans le cas de recourir à d'autres *remedes*. Nous ne pouvons cependant nous diſpenſer de faire obſerver que le *quinquina* eſt ſouvent *ſophiſtiqué* ou *falſifié*, & qu'il faut beaucoup de connoiſſance & d'attention pour diſtinguer le faux du véritable. Je ne fais cette obſervation, qu'afin que ceux qui ſe ſerviront de cette écorce, ſoient en garde contre les perſonnes qui en font le commerce (9).

(9) C'eſt pour ces raiſons très-importantes, ſur-tout aux gens de la campagne, qui peuvent à peine ſe procurer les *drogues* les plus communes, & toujours *falſifiées* ou gâtées, que nous allons indiquer les *plantes* de ce pays, qui, étant d'excellents *fébrifuges*, peuvent ſuppléer au *quinquina*, toutes les fois qu'on a lieu de craindre d'être

Autre maniere de prescrire... Les personnes qui ne pourront avaler le *quinquina* en substance, c'est-à-dire, en poudre, le

---

trompé sur les qualités de cette derniere écorce, ou qu'on n'est pas à portée de s'en procurer.

Quelles sont ces plantes ? Ces plantes sont, 1°. le *Saule blanc commun* ; le *Saule cassant* ou *fragile*, & le *Saule à trois étamines* : 2°. le *Maronnier d'Inde* : 3°. le *Putiet* : 4°. le *Frêne*, & 5°. le *Prunellier* ou *Prunier épineux*.

Trois especes de saules. Maniere d'employer l'écorce de ces arbres. 1°. Quoique toutes les especes de *Saules* paroissent posséder les mêmes propriétés, on doit s'en tenir à celles que nous nommons, comme les seules dont les vertus aient été constatées par l'expérience.

Il y avoit déja long-temps qu'on avoit tenté l'écorce de *Saule* dans les *fievres intermittentes*, & ces tentatives n'avoient point été sans succès. Mais il étoit réservé à M. COSTE, Médecin des Hôpitaux Militaires du Roi, &c. & à M. WILLEMENT, Apothicaire, Démonstrateur de Chymie à Nancy, &c., d'y mettre le sceau de l'authenticité. Voici comment ils s'expriment dans un Ouvrage couronné par l'Académie de Lyon, en 1776, intitulé : *Essais Botaniques, Chymiques & Pharmaceutiques, sur quelques plantes indigenes, substituées avec succès à des végétaux exotiques*, &c.

« Nous avons fait prendre, dans les *fievres intermittentes*, l'écorce de *saule*, à la dose d'un gros, en poudre très-fine, de quatre en quatre heures, dans une *décoction* légere de *café*. Ce *remede* a très-peu manqué son effet, sur-tout quand nous avions préparé nos malades avec un *vomitif*, ou un *purgatif*. Quatre personnes, purgées avec l'*ésule*, ont pris, dans l'intervalle du quatrieme au cinquieme *accès*, six gros de cette même écorce, dans la *décoction* ci-dessus. Le cinquieme *accès* n'a pas paru chez deux d'entr'eux. Les deux autres l'ont eu bien moindre. Ils en ont pris encore une demi-once, en quatre prises, dans l'intervalle du cinquieme au sixieme *accès*, qui n'a pas eu lieu; & nous nous sommes parfaitement convaincus d'une guérison radicale, sans retour quelconque, & sans accident ».

L'écorce de *saule*, prescrite comme il vient d'être dit, a guéri, sous mes yeux, une *fievre quarte*, qu'une femme âgée portoit depuis six mois; celle de son enfant, âgé de neuf à dix ans, qui l'avoit du même temps; & une *fievre*

prendront

prendront en *infusion* ou en *décoction*. L'*infusion* se fait de la maniere suivante.

crire le quinquina.

---

tierce, chez une jeune *femme grosse*, qui n'a pas vu le septieme *accès*.

2°. Le *Marronier d'Inde*, si connu pour faire l'ornement de nos jardins, fournit une écorce qui, au rapport de plusieurs Médecins cités dans l'Ouvrage dont nous venons de parler, n'est pas moins puissante contre les *fievres intermittentes*, que le *quinquina*. On donne cette écorce à la dose de deux gros, réduite en poudre, & infusée dans quatre onces d'*eau de chardon béni*, immédiatement avant l'*accès* :

Le marronier d'Inde. Maniere d'employer son écorce.

Ou en *apozeme*, de la maniere suivante.

Prenez de l'écorce de *marronnier d'Inde*, réduite en poudre grossiere, une once ;
de racine de *réglisse* effilée, une pincée.

Faites bouillir l'écorce dans une pinte d'eau, jusqu'à réduction d'un tiers. Ajoutez, sur la fin, la *réglisse*. Passez le tout.

On prend cet *apozeme* en quatre verres, de quatre en quatre heures, hors de l'*accès*. Si cette boisson répugne, on donnera cette même écorce, comme il suit.

Prenez d'écorce de *marronier d'Inde*, en poudre très-subtile, une once ;
de *gratiole*, préparée, quarante-huit grains ;
de *sel fixe de cabaret*, un gros ;
de *sirop de fleurs de pêcher*, ce qu'il en faut pour former du tout un *opiate*.

Le malade en prendra la grosseur d'une noix muscade, enveloppée dans du pain à chanter, de trois en trois heures, buvant par-dessus un gobelet d'*infusion de chicorée sauvage*.

» Onze fébricitants, de divers âges & *constitutions*, disent » MM. Coste & Willement, ont été guéris de *fievres* » *tierces* & *quartes*, avec cette écorce, qu'ils ont prise à-peu- » près à la même quantité qu'on donne le *quinquina*. Ils ont » été guéris, sans retour, dans les huit ou dix jours qui » ont suivi la premiere administration. »

3°. Il y a environ vingt ans que l'écorce de *Putiet* est connue en Lorraine pour avoir des propriétés analogues à celles du *quinquina*. On donne l'écorce de *Putiet* à la dose d'un gros, en poudre : ou si cette poudre répugne, on en fait un *électuaire*, de la maniere suivante.

Le putiet. Maniere d'employer son écorce.

Infusion au vin.

Prenez du meilleur *quinquina* en poudre, une once. Mettez dans une pinte de *vin* blanc, laissez

---

Prenez de l'écorce de *putiet*, réduite en poudre très-fine, une once ;
de *sel ammoniac*, un gros ;
de *sirop de fleurs de putiet*, ou, à son défaut, de celui d'*absynthe*, quantité suffisante pour faire un *électuaire*.

Le malade en prendra la grosseur d'une noix muscade, de trois en trois heures, hors de l'*accès*, & il boira immédiatement par-dessus, un verre de *décoction* faite avec un gros de la même écorce, coupée menu, & un peu de *réglisse*.

Trois *fievres tierces*, une *fievre quarte*, une *quotidienne* & une *double-tierce*, ont été guéries, les unes & les autres, radicalement & sans récidive, ni accident quelconque.

Le frêne. Maniere d'employer son écorce.

4°. L'écorce de *Frêne* avoit déja été nommée le *quinquina d'Europe*, par HELWIG, Professeur en Médecine à Gripswald, dans un Mémoire publié en 1712. Elle se donne à la dose de deux gros, récemment mise en poudre fine, dans une tasse de *décoction* de feuilles de *frêne*, *édulcorée* avec un peu de *sucre* ou de *miel*. On réitere cette dose toutes les quatre heures, pendant trois jours, hors l'*accès*. Ensuite le malade n'en prend plus que deux fois par jour ; savoir, le matin & à cinq heures du soir, pendant trois ou quatre jours seulement.

« Nous sommes obligés d'avouer, disent MM. COSTE & » WILLEMENT, que sur douze des sujets qui en ont fait » usage, il y en a quatre attaqués de *fievre quarte*, que » nous n'avons pas guéris par son moyen, quoique nous » ayons augmenté les proportions ordinaires de plus d'un » tiers, & insisté sur son administration pendant plus d'un » mois. Nous en sommes venus au *quinquina*, pour deux, » qu'il a très-bien guéris. Un troisieme l'a été avec l'écorce » de *prunellier* ; & le quatrieme est mort *hydropique*, au » bout de quatre mois. »

Le prunellier. Maniere de prescrire son écorce.

5°. Enfin, le *Prunellier* ou *Prunier épineux*, qui est notre *acacia*, fournit une écorce qui ne le cede point à celles que nous venons de nommer. Elle a guéri deux *fievres tierces*, dont le sixieme *accès* n'a pas eu lieu ; une *fievre quotidienne*, & un des malades qui n'avoit point été guéri avec l'écorce de *frêne*, comme on vient de le voir plus haut.

Elle se donne à la dose de deux gros, en *décoction*, comme du *café*, répétée deux fois par jour : ou à un

infuser à froid, pendant quatre ou cinq jours; ayant soin de remuer fréquemment la bouteille; tirez à clair.

On en prend trois ou quatre verres par jour, plus ou moins, selon l'intensité de la *fievre*, mais toujours dans l'intervalle des *accès*.

Voici la maniere de préparer la *décoction*. Décoction aqueuse & vineuse.

Prenez du meilleur *quinquina* concassé, une once;

de racine de *serpentaire de Virginie*, } de chaque deux gros.
de *sel* d'*absynthe*, }

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, & réduisez à une chopine. Passez; ajoutez une égale quantité de *vin* rouge: on en prend souvent un verre dans la journée.

Dans les *fievres intermittentes* opiniâtres, le *quinquina* sera plus efficace si on le joint à des *cordiaux*, que si on le prend seul: c'est ce que j'ai eu lieu d'observer souvent dans un Pays où ces *fievres* sont *endémiques*. Le *quinquina* y réussissoit rarement, à moins qu'il ne fût combiné avec la racine de *serpentaire de Virginie*, le *gingembre*, la

Ce qu'il faut joindre au quinquina dans les fievres intermittentes opiniâtres.

---

gros & demi, en poudre très-fine, délayée dans une cuillerée d'*infusion* de fleurs de *prunellier*, une demi-heure avant l'*accès*: ou enfin à un gros en poudre, sous forme de *pilules*; avec un peu de *sirop* ou de *miel*, de six en six heures.

Telles sont les *plantes indigenes*, que l'expérience a, jusqu'à présent, constatées être des *fébrifuges* capables de remplacer le *quinquina*. Combien cette découverte n'est-elle point importante, puisque, comme l'observe M. Buchan, & comme on le répete à la Table, au mot *Quinquina*, il est très-difficile de se procurer du bon *quinquina*, & que celui qui est de bonne qualité, se trouve être d'un prix, qui force les pauvres à s'en passer, ou à quitter son usage plutôt qu'ils ne devroient, & presque toujours avant que d'être parfaitement guéris!

On doit employer ces diverses écorces, quand on ne peut avoir de quinquina, ou qu'on n'en peut avoir que de mauvais.

canelle blanche, ou tout autre *aromatique* chaud.

Lorsque les *accès* sont très-fréquents & très-violents, la *fievre* approche souvent de l'état *inflammatoire* : dans ce cas il sera, & plus sûr, & plus convenable de donner le *sel de tartre* à la place du *gingembre*. Mais dans les *fievres tierces* ou *quartes* obstinées, qui prennent à la fin de l'automne ou à l'entrée de l'hiver, les substances chaudes & *cordiales* sont absolument nécessaires(*c*).

Attention qu'il faut avoir dans les

Comme les *fievres d'automne* & d'*hiver* sont en général beaucoup plus opiniâtres que *celles de prin-*

(*c*) Dans ces sortes de *fievres* opiniâtres, chez les sujets avancés en âge, de *tempérament phlegmatique* ; quand la saison est pluvieuse, quand leurs demeures sont humides, ou dans toute autre circonstance pareille, il sera nécessaire de joindre à deux onces de *quinquina*, une demi-once de *serpentaire de virginie*, & deux gros de *gingembre*, ou de tout autre *aromatique* chaud. Mais quand les *symptômes* annoncent une *fievre* de nature *inflammatoire*, au lieu de toutes ces substances, on mêlera avec le *quinquina*, demi-once de *sel d'absynthe* ou de *sel de tartre* (10).

Il ne faut que rarement joindre d'autres remedes au quinquina.

(10) En général, toutes les substances auxquelles on associe le *quinquina*, en affoiblissent la vertu *fébrifuge*. Il faut donc peser attentivement les cas dans lesquels M. BUCHAN conseille de le joindre aux *cordiaux*, aux *tempérants*. Ces cas sont les seuls où il faille se permettre cette combinaison.

Ce qu'il faut faire lorsque le quinquina purge, ou occasionne le cours de ventre.

On observera, en passant, que quelquefois la premiere dose, ou même les premieres doses de *quinquina* purgent ; il n'y a pas de mal. Cependant, comme tandis qu'il purge, il n'arrête point la *fievre*, il faut regarder ces premieres doses comme perdues à cet égard. Il faut en donner d'autres qui cessent de purger, & qui arrêtent les *accès*. Si la *diarrhée* continuoit, il faudroit suspendre l'usage du *quinquina* pendant un jour, & donner ce jour-là un gros de *rhubarbe*, soit en poudre, soit en *bol*, soit en *infusion*, soit en *décoction*, & ensuite reprendre le *quinquina*. Si la *diarrhée* persistoit, on mêleroit à chaque prise de *quinquina*, quinze ou vingt grains de *thériaque*, jusqu'à ce qu'elle fût arrêtée.

temps ou *d'été*, ainsi qu'on l'a observé, pag. 36 de ce Vol. Il sera nécessaire de continuer l'usage des *remedes* beaucoup plus long-temps dans les premieres que dans les dernieres. Ceux qui ont essuyé une *fievre intermittente* au commencement de l'hiver, doivent, sur-tout si la saison est pluvieuse, prendre, pour prévenir une rechute, du *quinquina* à petite dose jusqu'au retour de la belle saison, quoique la Maladie paroisse entiérement guérie. Ils éviteront encore de s'exposer trop souvent à l'*air* humide, sur-tout quand il regne des vents froids d'Est.

Fievres d'automne.

Lorsque les *fievres intermittentes* ne sont pas parfaitement guéries, elles dégénerent souvent en Maladies *chroniques* opiniâtres, telles que l'*hydropisie*, la *jaunisse*, &c. C'est pourquoi il faut employer tous les moyens possibles pour les déraciner entiérement, avant que les humeurs soient viciées & que la *constitution*, soit détériorée.

Maladies dans lesquelles dégénerent les fievres intermittentes négligées.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus simple & de mieux raisonné que la méthode de traiter les *fievres intermittentes* que nous venons d'exposer; cependant, par une bizarrerie inconcevable, on se plaît tous les jours à employer, dans ces Maladies plutôt que dans toute autre, les *remedes* les plus mystérieux, les plus absurdes. Il n'est point de vieilles femmes qui ne possedent un secret pour guérir les *fievres intermittentes*, & on s'empresse de croire à leurs prétentions. Les malades se hâtent de donner leur confiance à toutes les personnes qui leur promettent une guérison prompte & subite: mais dans la cure des Maladies, *le chemin le plus court n'est pas toujours le meilleur.*

Prétentions ridicules du peuple sur le traitement de ces fievres.

La seule méthode pour obtenir une guérison certaine & de durée, est d'aider graduellement

Seule méthode de guérir surement les Maladies.

la Nature dans les moyens qu'elle emploie pour chasser la cause de la Maladie (11).

Dangers des liqueurs fortes, &c. pour se guérir de fievres intermittentes.

Quelques-uns, à la vérité, tentent des expériences hardies, ou plutôt téméraires, pour se guérir de *fievres intermittentes*; comme de boire des *liqueurs fortes*, de se plonger dans une riviere, &c. De pareils moyens peuvent quelquefois réussir; mais ils ne sont jamais sans danger, & ils peuvent devenir funestes, sur-tout lorsqu'il y a de l'*inflammation*, ou qu'on a lieu de la craindre. Le seul malade que je me souvienne d'avoir perdu dans une *fievre intermittente*, se tua

---

La nature guérit les trois quarts des Maladies.

Ce qu'on doit entendre par le mot Maladie.

(11) Il ne faut donc jamais perdre de vue cette vérité, que la Nature fait les trois quarts de l'ouvrage dans la cure de plusieurs Maladies. Les bons Médecins en conviennent avec HIPPOCRATE. La Maladie *n'est autre chose que l'effet nécessaire de la Nature agissante sur un corps, dont les organes sont en souffrance.* Le méchanisme du corps humain est si sagement disposé, que les mouvements qui en dépendent, remédient au désordre, en chassant les humeurs nuisibles du centre vers la superficie, par des voies particulieres ou générales. *Morbus est conamen Naturæ, quæ materiæ morbificæ exterminationem, in ægris salutem molitur.* SYDENHAM. D'où il faut conclure que, dans bien des cas, le savoir de ceux qui sont auprès des malades, & qui les traitent, doit consister bien plus dans une sage observation que dans l'action même. Nous conseillons aux jeunes Praticiens de lire les *Mémoires sur la Médecine agissante & expéctante, qui ont remporté le prix de l'Académie de Dijon, en 1776, par Mrs.* VOULLONNE & PLANCHON.

On ne doit administrer de remedes que sur l'indication de la Nature.

Ainsi donc on ne *saignera*, on ne fera *vomir*, on ne *purgera*, on ne fera *suer*, &c. que lorsque la Nature aura donné des signes manifestes qu'elle porte ses efforts vers ces *évacuations*; car les *remedes* ne réussissent que par l'application convenable qu'on en fait : si on les déplace, ils deviennent cause de Maladies. Ces signes sont les *symptômes* que nous avons indiqués dans le cours de ce Volume; pour la *saignée*, ci-devant, fin de la note 6, p. 27; pour les *sueurs*, note 7, p. 28; pour les *purgatifs*, p. 43; pour les *vomitifs*, ci-après note 7, p. 77 & suiv.

évidemment lui-même en buvant des *liqueurs fortes*, persuadé, d'après l'assertion de quelques personnes, que c'étoit un *remede* infaillible.

Objets dégoûtants proposés comme remedes dans ces fievres.

Il y a des objets dégoûtants, comme les *toiles d'araignées*, les *mouchures de chandelles*, &c., qu'on vante comme merveilleux dans la cure des *fievres intermittentes*. Quoiqu'ils puissent quelquefois avoir cet avantage; cependant la répugnance qu'ils inspirent en général doit suffire pour en faire rejetter l'usage, sur-tout ayant des *remedes* moins rebutants, & dont les succès sont certains.

Le quinquina est le vrai spécifique des fievres intermittentes.

Le seul *remede* qui puisse être regardé comme un *spécifique* capable de guérir radicalement ces sortes de *fievres*, est le *quinquina*. Il est toujours sûr, & je puis affirmer avec vérité, que dans ma pratique, je ne l'ai jamais vu manquer, quand il a été administré avec les précautions nécessaires, & que l'on en a fait usage pendant un temps convenable (12).

Préjugés du peuple sur le quinquina.

(12) Le *quinquina*, dit M. TISSOT, est le seul *remede* qui soit sûr & innocent dans toutes les *fievres intermittentes*. Tous les autres *remedes*, si on en excepte ceux exposés note 9 de ce Chapitre, ne doivent être regardés que comme des *adjuvants*, qui seuls ne guériront pas ces *fievres*, si elles sont de nature à exiger des *remedes*. On a été imbu pendant longtemps de préjugés contraires. On croyoit qu'il *gâtoit l'estomac*. Bien loin de gâter l'*estomac*, c'est le *remede* du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux. On croyoit qu'il *laissoit des obstructions*, qu'il *conduisoit à l'hydropisie*. On sait aujourd'hui que ces Maladies ne sont dues qu'à la longueur de la *fievre*, & que le *quinquina* les guérit, quand elles sont causées parce qu'on ne l'avoit pas employé. En un mot, quand la *fievre* est seule, le *quinquina* a toujours fait & fera toujours tout le bien possible.

ARTICLE II.

Maniere de traiter les enfants attaqués de Fievres intermittentes.

DANS les Pays où les *fievres intermittentes* ſont *endémiques*, les enfants même en ſont ſouvent attaqués. Il eſt très-difficile d'en guérir ces petits malades, parce qu'il eſt rare qu'on puiſſe parvenir à leur faire prendre le *quinquina*, ou tout autre *remede* qu'ils trouvent toujours déſagréable.

Moyen de faire prendre le quinquina aux enfants.

Le moyen de leur rendre ce *médicament* plus ſupportable, eſt de le leur donner dans une *mixture* d'*eau diſtillée* & de *ſirop*; & pour qu'il ſoit plus agréable encore, d'y ajouter quelques gouttes d'*élixir* ou d'*eſprit de vitriol*: l'un & l'autre moyen améliorent le *remede*, & en ôtent le goût rebutant (13).

Mixture ſaline.

Si l'on ne peut ſe procurer de *quinquina*, & en faire prendre à l'enfant, on lui donnera avec ſuccès de la *mixture ſaline*.

Boiſſon.

Le *petit lait au vin* eſt une boiſſon qui convient ſinguliérement aux enfants attaqués de *fievres intermittentes*. On peut ajouter une cuillerée à café

Mixture fébrifuge convenable aux enfants.

(13) On peut leur preſcrire le *quinquina* de la maniere ſuivante.

Prenez d'*eau de Menthe diſtillée*, deux onces;
de *ſirop de limon*, une once;
du meilleur *quinquina*, en poudre, un gros.

Mettez le *quinquina* dans un mortier, ou dans tout autre vaſe; verſez quelques gouttes de *ſirop*; mêlez parfaitement avec un pilon ou une cuiller; ajoutez peu-à-peu le reſte du *ſirop*, en remuant toujours; verſez par-deſſus l'*eau de Menthe*, pour en faire une *mixture*: on en donnera une cuillerée à café toutes les heures.

d'*esprit de corne de cerf* sur un demi-setier de ce *petit lait.*

Il ne faut pas négliger de leur faire prendre de l'*exercice*, qui ne peut que leur devenir très-avantageux. Exercice.

Si la *fievre* devient opiniâtre, il faut transporter l'enfant dans un *air* plus sec & plus chaud. On lui donnera des *aliments* nourrissants, & quelquefois un peu de *vin*. Air & aliments.

Pour les enfants qui ne peuvent avaler le *quinquina*, ou dont l'*estomac* ne peut le supporter, il faut le leur donner en *lavement*. Voici la maniere dont le Docteur LIND prépare ce *lavement* pour un adulte. Lavement de quinquina pour les adultes;

Prenez d'*extrait de quinquina*, demi-once.
Faites dissoudre dans quatre onces d'eau chaude;
Ajoutez d'*huile d'amandes douces*, demi-once;
de *laudanum liquide*, six ou huit gouttes.

On répéte ce *lavement* toutes les quatre heures, ou plus souvent, si la *fievre* le requiert.

Quant aux enfants, il faut diminuer la dose de l'*extrait de quinquina* & du *laudanum*, en proportion de leur âge & de leurs forces. Pour les enfants.

On peut, comme dit M. BUCHAN, y ajouter quelques gouttes d'*esprit de vitriol.* Mais il faut être très-circonspect avec cette derniere substance; trois ou quatre gouttes doivent suffire pour la totalité de cette *mixture*.

Quand l'enfant l'aura consommée, il faudra en refaire une nouvelle, & après elle une troisieme, & même une quatrieme, s'il est nécessaire. On observera de ne donner ce *remede*, qu'après avoir fait vomir ou purgé, si l'enfant a les *symptômes* que nous avons dit annoncer ces *évacuations*. On ne lui donnera jamais ce *remede* pendant les *accès*; & après que la *fievre* sera guérie, on en continuera l'usage plusieurs jours, en n'en donnant que toutes les deux heures, ensuite toutes les trois heures, enfin toutes les quatre heures.

Autres moyens de guérir les enfants attaqués de fievres intermittentes.

Des enfants ont été guéris de *fievres intermittentes* en leur faiſant porter des ceintures piquées dans leſquelles on avoit renfermé du *quinquina* en poudre, d'autres en les baignant dans une forte *décoction* de *quinquina*, & en leur frottant l'*épine du dos* avec des *liqueurs ſpiritueuſes* fortes, ou avec une *mixture* compoſée de parties égales de *laudanum liquide* & de *liniment ſavonneux*.

(Voyez la maniere de traiter le malade en convaleſcence, § III du Chapitre précédent.)

§ V.

On ne doit point ſe charger de guérir ſoi-même les fievres intermittentes, quand elles ſont irrégulieres, ou accompagnées de ſymptômes dangereux.

NOUS nous ſommes d'autant plus étendus ſur les *fievres intermittentes*, qu'elles ſont très-communes, & que peu de malades attaqués de ces Maladies appellent de Médecin, à moins qu'ils n'aient perdu tout eſpoir de ſe guérir eux-mêmes.

Il eſt cependant des cas où ces *fievres* ſont très-irrégulieres, étant compliquées avec d'autres Maladies, ou accompagnées de *ſymptômes* qui les rendent très-dangereuſes & très-difficiles à reconnoître. Nous les avons paſſées ſous ſilence, mais à deſſein, parce qu'elles auroient embarraſſé la plupart des Lecteurs.

Quand la Maladie eſt abſolument irréguliere & que les *ſymptômes* ſont dangereux, il n'y a pas à balancer; il faut que le malade appelle ſur-le-champ un Médecin, & qu'il s'en rapporte abſolument à ſes avis.

§ VI.

Moyens de prévenir les fievres intermittentes.

Remedes préservatifs des fievres intermittentes.

Le moyen de prévenir les *fievres intermittentes*, est de ne pas s'exposer aux causes qui sont capables de les faire naître. Nous avons fait l'énumération de ces causes ci-devant, pag. 37 de ce Volume : nous nous permettrons seulement d'ajouter ici la recette d'un *remede préservatif*, dont ceux qui vivent dans des lieux humides, marécageux, mal-sains, ou qui ont déja essuyé quelques attaques de ces *fievres*, doivent faire usage.

Prenez du meilleur *quinquina*, une once ;
de *racine de serpentaire de Virginie*,
d'*écorce d'orange*, } de chaque demi-once.

Broyez le tout ensemble, & laissez *infuser* pendant cinq ou six jours, dans une pinte d'*eau-de-vie* ordinaire, ou d'*eau-de-vie de genievre de Hollande*, ou de toute autre *liqueur forte* ; tirez la liqueur à clair, prenez-en deux ou trois verres par jour.

Je sais qu'on peut m'accuser de prescrire de l'*eau-de-vie* ; mais les substances *ameres* détruisent, en grande partie, les pernicieux effets de ces especes de *liqueurs*. Ceux qui n'ont point, ou qui ne veulent point se servir d'*eau-de-vie*, peuvent faire cette *infusion* dans du *vin*. (Il est très-certain que l'*infusion* de *quinquina* dans de l'*eau-de-vie* ou dans de l'*esprit de vin*, ne peut convenir qu'à un très-petit nombre de personnes. En général, on se trouvera infiniment mieux de l'*infusion* faite simplement avec du *vin*.) Et les personnes qui pourront s'accoutumer à mâcher le *quinquina*, trouveront que cette pratique réussit très-bien.

On pourra aussi alternativement, & dans la même vue, mâcher de la racine de *gentiane* ou de *calamus aromaticus*, &c. : tous les *amers*, sur-tout ceux qui sont chauds & *astringents*, paroissent être les *antidotes* des *fievres intermittentes* (14).

L'usage continu des remedes en rend les effets souvent nuls : il faut donc les varier quand on les prend comme préservatifs, & dans les Maladies chroniques.

(14) Le conseil que donne M. BUCHAN, de varier ces *remedes préservatifs*, est très-sage. Non-seulement l'usage continu d'un même *remede* en inspire le dégoût, mais encore l'habitude en rend les effets moins marqués, & souvent nuls. On en fait tous les jours l'expérience dans les Maladies longues, connues sous le nom de *chroniques*. On mâchera donc le *quinquina* & les *amers*, ou l'on prendra alternativement les deux *infusions* qu'il propose. On pourra même, selon les circonstances, en employer, ou de plus simples, telle que la suivante.

Prenez du meilleur *quinquina* en poudre, une once. Faites *infuser* à froid, pendant six ou huit jours, dans une pinte de *vin blanc* ; tirez à clair ; conservez pour l'usage :

Ou de plus composées, comme il suit.

Prenez de racine de *calamus aromaticus*, } deux onces ;
d'*aunée*, }
de *feuilles de petite centaurée*, une poignée ;
de *limaille de fer, qui ne soit point rouillée*, deux onces.

Faites *infuser* à froid, pendant le même temps, dans deux pintes de *vin blanc*.

Les infusions au vin doivent être faites à froid. Pourquoi ?

Si on veut avoir cette *infusion* plus promptement, on peut mettre le tout sur des cendres chaudes, ou sur un *bain de sable* pendant vingt-quatre heures. Mais on a observé que l'*infusion* à froid, pendant le temps indiqué, se chargeoit d'autant de principes *extractifs*, que celle qui se faisoit par la chaleur ; & que, dans les *infusions* au *vin*, le feu, en agissant sur cette liqueur, en détruisoit les principes, l'aigrissoit, & la disposoit à la *fermentation acide*.

Autres moyens dont doivent user ceux qui sont exposés aux fievres intermittentes.

Outre ces *remedes*, il est encore d'autres moyens dont doivent faire usage les personnes qui habitent des lieux où la nature de l'*air* rend ces *fievres* fréquentes. C'est, dit M. TISSOT, de brûler souvent dans les chambres, sur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois *aromatiques*, de mâcher tous les jours des grains de *genievre*, & d'employer pour boisson, une *infusion fermentée* de cette

§ VII.

Maladies périodiques qui exigent le même traitement que les Fievres intermittentes.

(Le traitement que l'on vient d'exposer pour les *fievres intermittentes*, convient encore à certaines Maladies *périodiques* qui reviennent à des jours & à des heures fixes. Du nombre de ces Maladies sont, sur-tout, des *maux de tête* violents, des *maux de dents* excessifs, des *vomissements*, des *oppressions de poitrine*, des *coliques* cruelles, des *palpitations de cœur*, des douleurs inouies sur un œil, sur la paupiere, le sourcil & la tempe du même côté, avec rougeur & larmoiement, &c.

On voit ces Maladies commencer très-réguliérement à certaine heure, durer à peu près le temps d'un *accès de fievre intermittente*, & finir sans *évacuation* sensible, pour revenir précisément à pareille heure le lendemain ou le surlendemain. Car on a observé qu'elles suivent presque toujours l'ordre des *fievres quotidiennes* ou *tierces*, & plus rarement celui des *fievres quartes*.

Rien ne soulage pendant l'*accès*; & il n'y a que le *quinquina* qui puisse le prévenir. On le donnera comme nous venons de le prescrire, § IV de ce Chapitre).

---

même graine. Ces deux *remedes* sont d'une très-grande efficacité pour raccommoder les *estomacs* délabrés, pour prévenir les *obstructions*, pour faciliter la *transpiration*. Comme ce sont là les causes qui entretiennent le plus opiniâtrément ces *fievres*, rien n'en préservera plus sûrement que ces secours, qui sont si faciles & si peu coûteux.

CHAPITRE IV.

De la Fievre continue-aiguë.

Qui sont ceux qui sont exposés à cette Maladie.

CETTE *fievre* est appellée *aiguë*, *ardente* ou *inflammatoire* (1). Elle attaque le plus ordinai-

(1) Les personnes qui ont déja quelques connoissances des Maladies, seront sans doute étonnées que M. BUCHAN confonde, sous le nom de *fievre continue-aiguë*, la *fievre ardente* & la *fievre inflammatoire*. Les anciens, diront-ils, en ont fait des Maladies très-distinctes. GALLIEN, d'après HIPPOCRATE, & tous les Auteurs qui les ont imités, ont décrit particuliérement la *fievre ardente* sous le nom de *causus*, &c.

Ce qu'on doit entendre par fievre continue-aiguë.

Mais il n'est point de Praticien qui ne dise avec M. LE ROY, que le mot *causus*, que l'on a traduit par *fievre ardente*, *fievre chaude*, étoit quelquefois employé, par HIPPOCRATE, pour signifier une *fievre* forte, une *fievre* vive, en un mot, pour signifier, non l'espece, mais le degré de la *fievre*; & que, pour l'ordinaire, ils s'en servoient pour désigner, en général, les *fievres aiguës*, dangereuses & meurtrieres. *Mémoires sur les fievres*, ou *Mélanges de Physique & de Médecine*, T. I, p. 232 & suiv.

Division chimérique de cette fievre.

La *fievre continue-aiguë*, dont il est ici question, a tous ces caracteres. Aussi les *symptômes* divers, dont elle est accompagnée, ont-ils donné le change aux Ecrivains qui, emportés par un zele trompeur, en ont fait autant d'especes de *fievres*, dont ils ont tiré les noms du *symptôme* qui les frappoit le plus. C'est delà que sont venues toutes ces *fievres* chimériques, nommées dans leurs écrits : *ardente*, quand une chaleur brûlante dominoit : *épiale*, quand cette chaleur dominante étoit mêlée d'un sentiment de froid dans les *extrémités* : *lipyrie*, quand cette même chaleur paroissoit être plus interne, & que le froid se manifestoit aux *extrémités* : *comateuse*, quand il y avoit assoupissement : *singultueuse*, quand il y avoit du *hoquet* : *anhélose*, quand la *respiration* étoit difficile : *anxieuse*, quand le malade éprouvoit des *anxiétés* : *syncopale*, quand il éprouvoit

rement les jeunes gens, ou ceux qui ſont dans la vigueur de l'âge, ſur-tout ceux de ces derniers qui vivent dans l'abondance, qui ont beaucoup de *ſang*, qui ont les *fibres* fortes & *élaſtiques*.

Cette *fievre* eſt de toutes les ſaiſons; mais elle eſt plus fréquente au printemps & au commencement de l'été. Dans quelle ſaiſon elle eſt plus fréquente.

§ I.

Cauſes de la Fievre continue-aiguë.

LA *fievre continue-aiguë* eſt occaſionnée par tout ce qui peut échauffer le corps & augmenter la quantité du *ſang*, comme des excès en tout genre. Ainſi, faire un violent *exercice*, dormir au ſoleil, boire des *liqueurs fortes*, manger des *aliments*

---

des *ſyncopes* : *typhodes*, quand il éprouvoit des *ſueurs* : *bilieuſe*, lorſqu'elle étoit accompagnée d'une évacuation abondante de *bile*, &c.

Nous ne finirions pas, ſi nous voulions ſeulement donner les noms de toutes les eſpeces de *fievres continues-aiguës*, qu'ont imaginées la vanité & l'oſtentation. Mais laiſſons là toutes ces futilités, qui ne tendent qu'à embarraſſer la pratique. La prudence ne veut pas qu'on attache la méthode de guérir à un vain nom. Cette méthode doit porter ſur une baſe plus ſolide.

Ainſi, contentons-nous de dire que la Nature ne nous préſente que deux eſpeces de *fievres continues-aiguës*, la *bénigne* & la *maligne* : diſtinction fondée en raiſon du danger & des *ſymptômes*, qui, familiers à cette derniere, ne s'obſervent pas dans la *fievre bénigne* : que même cette diviſion n'eſt pas toujours diſtincte aux yeux les plus exercés; & que quelquefois la *fievre continue-aiguë bénigne* s'écarte de la marche connue, devient dangereuſe, & prend un aſpect de *malignité* par un mauvais *régime*, ou par un traitement mal-entendu, comme l'Auteur le dit ci-après, & comme il le dira, Chapitre IX, qui traite de la *fievre maligne*. Il n'y a que deux eſpeces de fievres continues-aiguës : la bénigne & la maligne.

épicés, ſe livrer au luxe de la table ſans faire un *exercice* ſuffiſant, &c., peuvent cauſer cette *fievre*. Tout ce qui peut ſupprimer la *tranſpiration*, comme de coucher ſur un terrein humide, de boire des liqueurs froides quand on a chaud, de paſſer les nuits, &c., peut encore y donner lieu.

§ II.

Symptômes de la Fievre continue-aiguë.

Symptômes précurſeurs.

LA *fievre continue-aiguë* eſt ordinairement annoncée par un reſſerrement ou un froid général, qui eſt bientôt ſuivi d'une grande chaleur, d'un *pouls plein & fréquent*, d'une douleur de tête, d'une ſéchereſſe à la *peau*, de rougeur aux yeux; d'un teint animé, & de douleur dans le *dos*, les *reins*, &c.

Symptômes caractériſtiques.

A tous ces *ſymptômes* ſuccedent une difficulté de *reſpirer*, des *anxiétés* & des envies de vomir. Le malade ſe plaint d'une grande ſoif, repouſſe les *aliments* ſolides, ne dort point : pour l'ordinaire ſa langue eſt noire & rude.

Symptômes dangereux.

Le *délire*, une agitation exceſſive, l'*oppreſſion* de *poitrine* à un haut degré, la *reſpiration* laborieuſe, les *ſoubreſauts des tendons*, le *hoquet*, le froid des *extrémités*, les *ſueurs viſqueuſes*, l'écoulement involontaire des *urines*, ſont tous des *ſymptômes* très-alarmants.

Il faut apporter du ſecours au malade dès que la Maladie ſe déclare. Pourquoi?

Comme cette Maladie eſt toujours accompagnée de danger, il faut, auſſi-tôt qu'elle ſe déclare, employer les meilleurs ſecours de l'art : car, dans le commencement, le Médecin peut bien être utile au malade; mais ſi on laiſſe la Maladie faire ſon progrès, tout ſon ſavoir devient ſouvent inutile : auſſi n'y a-t-il rien de plus inexplicable que la conduite de ceux qui, ayant la faculté d'avoir tous

les secours nécessaires, dès que la Maladie s'annonce, attendent cependant que le malade soit à l'extrémité.

En effet, c'est en vain qu'on espérera du soulagement de la Médecine, lorsque la Maladie sera devenue incurable par les délais ou le mauvais traitement, & que les forces du malade seront épuisées. Les Médecins peuvent, à la vérité, aider la Nature; mais leurs efforts seront toujours superflus, lorsqu'elle ne sera plus capable de les seconder (2).

---

(2) Il est donc de la plus grande importance que les malades réclament, sans aucun délai, les secours d'un Médecin éclairé, sur-tout lorsqu'ils sont attaqués de Maladies aussi graves, & dont le traitement est aussi épineux.

Presque tous les hommes ont la dangereuse & coupable habitude de traiter de bagatelle le commencement de leurs Maladies. On les voit même chercher à vaincre le mal: on les voit continuer leurs occupations & leur maniere de vivre, jusqu'à ce qu'accablés sous le fardeau, *ils tombent*, selon leurs propres expressions, *comme une masse*.

Mais la Maladie alors a déja fait des progrès considérables; & celle dont la marche est extrêmement rapide, qui est extrêmement *aiguë*, telle qu'est presque toujours celle dont il est ici question, est déja à son état, que l'on n'a pas encore commencé à agir, de concert avec la Nature, pour la combattre. Quand le Médecin arrive, il ne peut que gémir de ce qu'on a perdu les premiers jours, dont dépend toujours, dans ces cas, le succès. Il prescrit un *régime* & des *remedes* relatifs à l'état actuel de la Maladie; mais on n'a pas fait précéder les boissons abondantes, les *saignées* & autres *remedes* convenables; & le malade, qui n'a cherché, au contraire, qu'à braver le mal; qui s'est souvent gorgé de nourriture, de *vin*, de *liqueurs*, d'*élixirs*, de *thériaque* & autres *drogues* qui n'ont fait qu'allumer le feu dont il est embrasé, que mettre plus d'âcreté dans les humeurs; qu'augmenter la *rigidité* & la *constriction* des *vaisseaux*, meurt, malgré tous les soins

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

§ III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de Fievre continue-aiguë.

Quelles sont les indications à remplir dans le traitement de cette Maladie.

D'APRÈS les *symptômes* de cette Maladie, il est évident que les humeurs sont trop *visqueuses*, trop *âcres*; que la *transpiration*, les *urines*, la *salive*, toutes les autres *sécrétions*, sont en trop petite quantité : qu'il y a de la *rigidité*, de la *constriction* dans les *vaisseaux*, & que la chaleur de tout le corps est trop forte. Tout nous prouve donc la nécessité d'un *régime* capable de *délayer* le *sang*, de détruire l'*acrimonie* des humeurs, de tempérer la chaleur excessive, de détruire l'état *spasmodique* des *vaisseaux*, & d'exciter par-là les *sécrétions*.

Boissons délayantes acidulées.

Pour remplir toutes ces *indications* importantes, le malade usera abondamment de boissons *délayantes*, telles que la *tisane* de *gruau* ou d'*avoine*, ou le *petit lait clarifié*; la *tisane* d'*orge*, la *décoction* de *pommes*, &c. On *acidulera* toutes ces *tisanes* avec du *suc d'orange* ou de la *gelée de groseille*, de *framboise*, &c.

Petit lait d'orange; maniere de le préparer.

Le *petit lait* fait avec le *suc d'orange* est une boisson excellente dans ces cas. Pour le préparer, on fait bouillir dans égales parties de *lait* & d'*eau*,

---

du Médecin : ou, s'il survit, les *aliments*, les choses *échauffantes* qu'il a pris dans le commencement, lui laissent le germe de quelque *Maladie de langueur*, qui, se fortifiant peu à peu, éclate au bout de quelque temps, & lui fait acheter, par de longues souffrances, la mort qu'il désire comme le terme de ses maux.

une *orange amere* coupée par tranches, jusqu'à ce que le caillé se sépare. Si on ne peut avoir d'*orange*, un *citron*, une pincée de *crême de tartre*, ou une cuillerée de *vinaigre*, produiront le même effet. Après que le *petit lait* a bouilli, & qu'il est clarifié, on peut ajouter, selon les circonstances, deux ou trois cuillerées de vin blanc. (Les circonstances qui exigent le *vin*, sont très-rares dans le commencement des Maladies *aiguës*. En général, cet excellent *cordial* n'est indiqué que dans les cas de foiblesse, après les *évacuations*, &c.)

Si le malade est resserré, on lui donnera une *tisane* faite avec une once de *tamarins*, deux onces de *raisins* secs, & deux ou trois *figues*. On fait bouillir toutes ces substances dans trois chopines d'eau, jusqu'à réduction d'un quart. Cette *tisane* plaît singuliérement au malade, & il peut en boire à discrétion. La *tisane pectorale commune* convient également dans ce cas. On en donne une tasse toutes les deux heures, & même plus souvent, si la chaleur & la soif sont violentes. Tisane lorsque le malade est resserré.

Toutes ces *tisanes* doivent être bues un peu chaudes. On ne les donne, dans le commencement de la Maladie, qu'en petite quantité; mais à mesure qu'elle avance, il faut les donner à plus forte dose & plus souvent, afin d'aider la Nature à expulser la matiere morbifique par les différentes *excrétions*. Toutes ces boissons doivent être un peu chaudes. Comment elles doivent être administrées.

Nous avons détaillé un grand nombre de boissons, pour que le malade soit en état de choisir celle qui lui sera la plus agréable, & que quand il sera fatigué de l'une, il puisse recourir à une autre. Pourquoi on prescrit plusieurs boissons de même espece.

Les *aliments* du malade doivent être en petite quantité & très-légers; on lui interdira toute espece de nourriture où il entre de la viande, même Quels doivent être les aliments d'un malade.

Point de bouillon, même de poulet.

les bouillons de poulet : on ne lui permettra que du *gruau*, de la *panade*, ou du *pain léger* bouilli dans de l'eau. On peut ajouter à ces *aliments* quelques grains de *sel commun*, ou un peu de *sucre*, pour les rendre plus supportables. Le malade peut encore manger quelques *pommes cuites*, avec un peu de *sucre*, du pain rôti, avec de la *gelée de groseille*, des *pruneaux cuits*, &c. (3)

Prudence avec laquelle il faut administrer les aliments dans cette Maladie.

(3) Il faut être très-circonspect dans l'administration des *aliments*. Il est certain que, dans cette Maladie, il faut interdire toute nourriture dans laquelle il entre de la viande : mais les autres *aliments* que propose M. BUCHAN, ne doivent pas encore être donnés sans réflexion. Quelque simples, quelque faciles à digérer qu'ils soient, dans la plupart des cas, ils seroient dangereux dans nos climats, quand la Maladie est très-grave. Il faut alors que le malade s'en passe absolument. La *fievre continue-aiguë grave*, est une de ces Maladies dans lesquelles on voit les malades rester des sept, neuf, onze, quatorze jours à la seule *tisane*, sans éprouver d'aptitude pour aucune espece d'*aliments*.

Quel est le guide qu'on doit suivre dans l'administration des aliments.

En général, c'est l'appétit qui doit nous guider ; & plus la Maladie est violente, & moins l'appétit se fait sentir. Un malade qui sera persuadé du danger des *aliments*, dans les Maladies *aiguës*, refusera tous ceux qu'on lui présentera, toutes les fois que son *estomac* ne les lui demandera pas ; & il ne les lui demandera jamais, ou presque jamais, dans le début, dans l'accroissement & dans l'état de la Maladie, si on excepte cependant les *fievres bilieuses nerveuses* & *malignes*, où la Nature demande à être soutenue par quelques *aliments*, qui, en outre, servent dans ces Maladies, sur-tout dans la derniere, à combattre la tendance des humeurs à la *putridité*, comme nous l'avons fait voir ci-devant note 3 du Chap. I de ce vol. & comme nous le dirons Chap. VIII & IX de ce même Volume.

Ce n'est donc que lorsque la Nature s'est débarrassée de la matiere morbifique par les *évacuations*, que l'*estomac* commence à sentir des besoins qu'il faut satisfaire, comme on le dira ci-après, en administrant des nourritures *restaurantes* & de facile *digestion*.

On ne peut rien procurer au malade de plus agréable qu'un *air* frais, ainsi qu'il a déja été dit, Tom. I, Chap. IV. On fera circuler cet *air* dans sa chambre, sur-tout dans les temps chauds; mais il ne faut le faire qu'avec les précautions nécessaires, pour que le malade n'ait point froid, & qu'il ne *s'enrhume* point.

Avantage de l'air frais. Précaution avec laquelle il faut le procurer au malade.

On a pour habitude, dans les *fievres*, de surcharger le malade de couvertures, sous prétexte d'exciter la *sueur* & de le défendre du froid. Cet usage ne peut avoir que des suites fâcheuses. Il augmente la chaleur du corps, fatigue le malade, & s'oppose à la *transpiration*, loin de la favoriser, comme on l'a fait voir ci-devant, pag. 27, 28, & note 7 de ce Volume.

Dangers de surcharger le malade de couvertures.

Lorsque le malade en a la force, il peut se tenir de temps en temps sur son séant. Ce changement de position produit souvent de fort bons effets: il soulage la tête, en ralentissant la vîtesse avec laquelle le *sang* se porte au *cerveau*. Cependant cette position ne doit pas être continuée trop long-temps; & si le malade a de la disposition à *suer*, il sera plus sûr de le laisser couché, ayant seulement soin de lui élever la tête avec des oreillers.

Il est avantageux pour le malade d'être de temps en temps sur son séant, ou d'avoir la tête élevée.

On réussira singuliérement à rafraîchir le malade, en arrosant sa chambre avec du *vinaigre* & du *suc* de *citron*, ou avec du *vinaigre* & de l'*eau-rose*, dans lesquels on aura dissous un peu de *sel de nitre*, ainsi qu'on l'a déja prescrit, Tom. I, Chap. IV. Il faut répéter cette aspersion souvent

Maniere de rafraîchir la chambre.

Cependant, dans les Maladies moins graves, on pourra accorder de ces *aliments*, deux fois par jour; & dans celles qui n'annoncent aucun danger, on pourra en donner toutes les huit heures, ou trois fois par jour.

dans la journée, fur-tout fi la faifon eft chaude.

Et la bouche du malade.

On rafraîchira la bouche du malade en lui faifant prendre fouvent une gorgée de *mixture* faite avec l'*eau* & le *miel*, à laquelle on ajoutera un peu de *vinaigre*. Une décoction de *figues* dans de l'*eau d'orge* produira le même effet.

(Le malade prendra ces liqueurs froides : il en roulera une gorgée dans fa bouche, jufqu'à ce que la liqueur foit réchauffée ; alors il la rejettera. Il réitérera cette opération toutes les demi-heures, toutes les heures, plus ou moins, autant que cela lui paroîtra agréable. Il peut mâcher, dans la même intention, un zefte d'*orange* dont on a ôté l'écorce, & dont il rejettera la partie fibreufe. Un peu de *gelée de grofeille*, ou de *gelée de pommes*, convient également ; mais plus le malade boira, & moins il aura befoin de ces fecours.)

Bains de pieds & de mains.

Il faut encore tremper les pieds & les mains du malade dans de l'eau tiede plufieurs fois dans la journée, fur-tout quand la tête eft affectée.

Circonftances qui indiquent d'ajouter du vinaigre à l'eau de ces bains.

(S'il y a beaucoup de chaleur, il faut ajouter du *vinaigre* à cette eau ; on en mettra un demi-fetier, plus ou moins, par *bain*, felon le degré de cette chaleur. Dans l'intervalle de ces *bains*, qu'on répétera au moins deux fois par jour, on appliquera des linges ou des flanelles trempés auffi dans de l'eau tiede, fur les jambes, fur les cuiffes, fur le ventre du malade : on les renouvellera quand ils feront fecs.)

Il faut que le malade foit tranquille ; qu'il ne voie pas de compagnie, &c.

Il faut que le malade foit parfaitement tranquille, parfaitement à fon aife. La compagnie, le bruit, tout ce qui eft capable de porter du trouble dans l'ame ou dans l'efprit, eft nuifible : même une trop vive lumiere, & tout ce qui affecte les fens trop fortement, doivent être foigneufement évités.

Il ne faut avoir, pour le servir, que le moins de personnes possible. Quand elles lui conviennent, elles ne doivent pas être changées trop souvent, ainsi qu'on l'a déja observé, Tom. I, Chap. X.

On agira plus prudemment en satisfaisant ses fantaisies, qu'en le contrariant. Il arrivera même souvent que la promesse de ce qu'il demande le flattera tout autant que la réalité, comme nous l'avons déja fait voir, pag. 18 & note 8 de ce Vol.

Il faut, mais prudemment, flatter le goût & les desirs du malade.

§ IV.

Remedes qu'il faut administrer aux malades de tout âge, attaqués de Fievre continue-aiguë.

LA *saignée* est de la plus grande importance dans cette *fievre*, ainsi que dans toutes celles qui sont accompagnées d'un *pouls vif, dur & plein :* elle doit toujours être faite dès l'instant que les *symptômes* d'*inflammation* se manifestent. La quantité de *sang* que l'on tire doit être proportionnée aux forces du malade & à la violence de la Maladie.

Importance de la saignée dans cette Maladie.

Si, après la premiere *saignée*, la *fievre* augmentoit, & si le *pouls* devenoit plus *dur*, il seroit nécessaire de venir à une seconde *saignée*, peut-être à une troisieme, & même à une quatrieme, ce qui peut se faire à un intervalle de douze, dix-huit, vingt-quatre heures l'une de l'autre, ou même davantage, si les *symptômes* le permettent. Mais si le *pouls* se maintient dans sa *mollesse*, si le malade se trouve passablement à son aise après la premiere *saignée*, elle ne doit point être répétée (4).

Quand & combien de fois il faut la répéter.

(4) L'intervalle que propose ici l'Auteur entre chaque *saignée*, peut être trop long dans bien des circonstances.

Mixture rafraîchissante qu'on doit prescrire lors-

Si la chaleur & la *fievre* sont très-fortes, on donnera au malade une *mixture* composée de cette maniere :

Il est des cas où la premiere *saignée*, qui doit être copieuse, toujours relative cependant aux forces du malade demande, quatre ou six heures après, à être suivie d'une seconde : c'est la conduite qu'il faut tenir, toutes les fois que le *pouls* reste *dur* & *fort*; à plus forte raison, comme le dit fort bien M. BUCHAN, quand il acquiert plus de *dureté*, plus de *force* après cette premiere *saignée*, ainsi qu'il arrive quelquefois

Il est rare qu'il faille plus de trois saignées; car il ne faut pas saigner jusqu'à éteindre la fievre. Pourquoi?

Si, après la seconde *saignée*, le *pouls* conserve encore ces mêmes qualités, il faut, dix ou douze heures après, procéder à une troisieme, qui souvent, & presque toujours, doit être la derniere, quand les trois *saignées* ont été faites dans les vingt-quatre heures. Car HIPPOCRATE ne saignoit point pour éteindre entiérement la *fievre*, mais seulement pour en modérer l'excès. La *fievre* est si nécessaire pour la *coction* & la *résolution*, que très-souvent, dans la pratique, nous sommes obligés d'en exciter une artificielle, soit pour soutenir ou ranimer les forces de la Nature, dans les Maladies *aiguës*, soit pour donner du mouvement aux humeurs qui croupissent dans les Maladies *chroniques*, comme nous le ferons voir note suivante.

La justesse & la modération, qui étoient les regles d'HIPPOCRATE, doivent donc être les nôtres. Il ne saignoit jamais que dans le besoin, & qu'autant qu'il étoit nécessaire. Il se gardoit de prescrire cette opération aux gens épuisés & débiles, même dans les Maladies *aiguës*; comme les Praticiens savent s'en abstenir dans les *petites véroles ordinaires*, où les forces de la Nature n'excedent point; dans la crainte de s'opposer à l'expulsion de la matiere morbifique.

Dangereuse prétention de ceux qui saignent pour évacuer l'humeur morbifique.

Cette prudence d'HIPPOCRATE est, dit M. CLERC, une belle satyre contre la conduite de ces Médecins altérés de *sang*, qui prodiguent témérairement celui des malades. On ne peut jamais faire sortir toute l'humeur morbifique avec le *sang*, à moins qu'on ne l'épuise entiérement. Cette sortie est l'ouvrage de la Nature seule.

Idée qu'on doit se faire de la saignée.

Nous ne devons donc regarder la *saignée*, dont nous sommes trop prodigues ou trop avares, quand nous ne

Prenez d'*eau-rose*, une once ;
d'*eau commune*, deux onces ;
de *sirop de vinaigre framboisé*, demi-once.

que la chaleur & la fievre sont très-fortes.

Mêlez. On peut mettre un peu de *sucre* à la place du *sirop*.

Ajoutez d'*esprit de vitriol dulcifié*, quarante ou cinquante gouttes.

On donnera cette *potion* toutes les trois ou quatre heures, tant que la *fievre* sera violente ; ensuite il suffira de la donner toutes les cinq ou six heures (5).

---

l'ordonnons que par système ou par habitude, que comme un *remede palliatif, calmant & résolutif.*

(5) On voit que M. BUCHAN n'entend pas qu'on saigne jusqu'à ce que la *fievre* soit entiérement éteinte, puisqu'il prescrit une *potion rafraîchissante* pour la modérer, lorsqu'après les trois *saignées* elle est encore violente. On ne sauroit donc trop le répéter : il ne faut jamais tenter d'éteindre absolument la *fievre*. La *fievre*, comme nous l'avons déja dit ci-devant page 19 de ce vol. n'est qu'un effort de la Nature, pour se débarrasser de la matiere morbifique.

Nos soins doivent donc se borner *à calmer ses efforts, quand ils l'emportent sur les forces du malade ; à laisser agir la Nature, quand ses efforts sont proportionnels avec la résistance que leur oppose le malade* ; enfin, *à donner des forces à la Nature, quand cette resistance l'emporte sur elle*. Voilà, en peu de mots, en quoi consiste toute la Médecine, dans les *fievres continues-aiguës ; dans les fievres* qui surviennent à l'*apoplexie* & à la *paralysie* ; dans la *pleurésie*, la *péripneumonie*, l'*angine*, la *petite vérole*, &c. Voilà tout ce qu'on a voulu dire dans des milliers de volumes qui ont été écrits sur cette partie de notre art : cependant voilà ce que nous apprend la simple observation, aidée de la réflexion.

En quoi consiste le travail du Médecin, dans la plupart des Maladies aiguës.

Il est important d'observer ici que nous désignons le genre de Maladies, dans lesquelles la *fievre* est le premier instrument de guérison, parce qu'il en est d'autres, où non-seulement elle seroit un obstacle à cette guérison, mais même où elle deviendroit mortelle, si on ne l'arrêtoit,

Maladies où il est important d'éteindre la fievre.

Ce qu'il faut donner lorsque le malade a des envies de vomir;

Si le malade se sent des maux de cœur & des envies de vomir, il faudra seconder les efforts de la Nature, en lui donnant une *infusion* légere de fleurs de *camomille*, ou simplement de l'*eau tiede*. (Mais s'il ne vomit pas par ces seuls secours, & que les soulévements de cœur persistent, il faudra lui donner quinze grains d'*ipécacuanha* en poudre dans un verre d'eau, comme nous l'avons prescrit ci-devant, note 4 du Chap. III de ce Volume.)

Lorsque le ventre est dur & resserré.

Si le ventre est dur, resserré, le malade prendra tous les jours un *lavement* composé de moitié d'*eau* & de *lait*, d'un peu de *sel*, & d'une cuillerée d'*huile*, ou d'un peu de *beurre frais*.

Que si ce *lavement* n'a pas l'effet désiré, on ajoutera de temps en temps dans la boisson du malade, une cueillerée à café de *magnésie blanche* ou de *créme de tartre*. On pourra lui faire prendre aussi dans ce cas, des *tamarins*, des *pruneaux*, des *pommes cuites*, &c. (6)

---

parce qu'elle constitue elle seule la Maladie : par exemple, les *fievres intermittentes* simples, & à plus forte raison celles qui sont irrégulieres, & dont les *symptômes* sont dangereux, les *fievres nerveuses*, *les fievres malignes*, *putrides*, &c. On sent que, dans ces cas, le malade ne peut être guéri que par l'expulsion entiere de la *fievre*.

Il en est de même de la *fievre* qui accompagne la *colique nephrétique*. Bien loin de contribuer à la sortie du gravier ou des petites *pierres* qui occasionnent cette *colique*, la *fievre* ne tend, le plus souvent, qu'à les fixer par l'*inflammation* qu'elle suscite dans les *reins*. La *fievre* qui accompagne la *pierre* dans la *vessie*; celle qui survient aux *opérations chirurgicales*, aux *luxations*, aux *fractures*, aux *plaies*, aux *piquures*, aux *déchirures des chairs*, des *tendons*, des *ligaments*, des *nerfs*, &c. n'est pas moins dangereuse, & n'exige pas moins qu'on se hâte de la guérir, comme on le verra dans chacun des articles qui traitent de ces Maladies.

(6) Mais nous avons fait observer note 3 de ce Chap.

Si vers le dixieme, onzieme ou douzieme jour de la Maladie, le *pouls* devient plus *mollet*; si la langue commence à s'humecter; si les *urines* déposent un *sédiment rougeâtre*, il y a tout lieu d'espérer une issue favorable, ainsi que nous le ferons observer ci-après, note 7, page 77 & suivantes de ce Volume.

Jour où se décide la Maladie : signes favorables;

Si au lieu de tous ces *symptômes* le malade est affaissé; si le *pouls* foiblit de plus en plus; si la *respiration* devient difficile, avec un engourdissement dans les membres, un tremblement dans les *nerfs*, des *soubresauts dans les tendons*, &c., il y a tout lieu de craindre que l'événement ne soit funeste.

Défavorables.

C'est alors qu'il faut appliquer les *vésicatoires*; soit au cou, soit à la cheville des pieds, soit dans

Moment d'appliquer les vésicatoires;

---

qu'il falloit que les *aliments* fussent proportionnés à l'intensité de la Maladie : que dans les Maladies très-graves, il falloit s'en abstenir absolument : que dans les Maladies moins graves, on ne devoit en donner que deux fois par jour; & que dans celles qui n'étoient point dangereuses, on ne pouvoit aller que jusqu'à trois fois en vingt-quatre heures. Si l'on veut parvenir à lâcher le ventre, au moyen de *pruneaux*, de *pommes* cuites, on sent qu'on ne pourra réussir, qu'en les donnant en une certaine quantité. Or, à cette dose, ils feront d'autant plus de mal que la Maladie sera plus *aiguë*.

Nous croyons donc devoir restreindre ce conseil à la *magnésie blanche*, à la *crême de tartre*, aux *tamarins*, que l'on ajoute à la *tisane* : ou plutôt à du *petit lait miellé*; à du *petit lait* auquel on ajoute, selon la sensibilité du malade, du *sirop de violettes*, ou celui de *fleurs de pêchers*, ou celui de *chicorée* composé de *rhubarbe*. Nous croyons même que l'on pourroit parvenir à n'avoir besoin d'aucun de ces secours, si, au lieu d'un seul *lavement* par jour, on en donnoit deux ou trois. On donnera le premier comme le conseille l'Auteur; on donnera les deux autres à l'*eau* simple.

l'intérieur des jambes, des cuisses, &c., selon les circonstances.

Les synapismes; On peut encore appliquer sous la plante des pieds, des *cataplasmes* composés de la maniere suivante, (auxquels on donne le nom de *Synapismes.*)

Prenez de mie de *pain blanc* émiée, quatre onces;
de semence de *moutarde* pulvérisée, deux onces;
de *vinaigre*, quantité suffisante.

Faites cuire comme les *cataplasmes* ordinaires.

De donner des cordiaux. Il faut en même-temps soutenir les forces du malade avec des *cordiaux*. Tels sont, le *petit lait* fait avec un *vin généreux*, le *négus*, le *gruau* de *sagou*, auquel on ajoute du bon *vin*, &c.

§ V.

Traitement de la convalescence de la Fievre continue-aiguë.

LE *régime* dont nous avons parlé § III de ce Chapitre, est nécessaire non-seulement pendant tout le cours de la *fievre* & de la Maladie, mais encore dans la *convalescence*. Si on le néglige dans cette derniere période, on expose le malade à des rechutes, ou à d'autres Maladies qui le rendent valétudinaire pour toute sa vie.

Quoique le malade soit foible à la suite de cette *fievre*, cependant les *aliments* doivent être plus *relâchants* que nourrissants. Il doit éviter avec le plus grand soin toute espece d'excès. Trop de nourriture, trop de boisson, trop d'*exercice*, lui deviendroient nuisibles. Il faut que son esprit soit parfaitement tranquille : il ne doit s'appliquer ni à l'étude, ni à aucune autre chose qui demande une grande attention.

Si la *digestion* est lente, si le *convalescent* éprouve de temps en temps quelques petits ressentiments de *fievre*, il doit faire usage de *quinquina* infusé à froid dans de l'eau (de la maniere suivante. Circonstances qui indiquent le quinquina.

Prenez du meilleur *quinquina* concassé, une once; mettez dans une bouteille; versez par-dessus une chopine d'eau froide; bouchez; laissez *infuser* pendant six ou huit jours à froid, ayant soin de remuer souvent la bouteille; tirez à clair, & conservez pour l'usage. On en prend un demi-verre avant le dîner, autant avant le souper.) En fortifiant l'*estomac*, il acheve d'emporter les restes de la *fievre*.

Quand le *convalescent* commence à recouvrer une partie de ses forces, il faut alors qu'il prenne quelques doux *laxatifs*, tel que le suivant. Moment de purger.

Médecine convenable dans ce cas.

Prenez de *tamarins*, une once;
de *séné*, un gros.

Faites bouillir pendant quelques minutes dans une chopine d'eau; retirez du feu.

Ajoutez de *manne* en sorte, une once.

Faites dissoudre; passez.

On donne un verre de ce *purgatif* d'heure en heure, jusqu'à ce qu'il opere; après quoi on jette le reste.

On répéte cette même *Médecine* deux ou trois fois, en laissant cinq ou six jours d'intervalle entre chaque jour où l'on purge (7).

---

(7) Les personnes intelligentes, qui ont été témoins de la conduite de ces Routiniers, de ces Médicâtres, qui ne connoissent d'autre maniere de traiter les malades, qu'en les accablant de *remèdes*, seront, sans doute, étonnées que dans une Maladie, qui souvent devient très-grave, M. BUCHAN en prescrive si peu. Elles seront également Réflexions sur le traitement qu'on vient de lire.

Les manouvriers, les artisans, ceux qui s'occupent de travaux pénibles, ne doivent point, après

---

surprises de l'ordre & du temps dans lesquels il faut que chacun d'eux soit administré.

Maniere dont on traite communément la fievre continue-aiguë, mise en parallele

« Ce n'est pas ainsi que se comporte celui qui nous gou-
» verne, diront-elles : il commence par *saigner*, & il réitere
» cette *saignée* jusqu'à ce que la *fievre* soit absolument
» tombée. Le surlendemain il purge ; deux jours après il
» purge encore, & il repurge tous les deux jours, jusqu'à
» parfaite guérison. Cependant l'*émétique*, les *poudres*, les
» *opiates*, les *apozemes*, les *potions*, &c. rien n'est ou-
» blié, rien n'est épargné. S'il lui arrive de ne pas réussir,
» c'est que la Maladie est plus forte que les *remedes*. Il
» seroit bien injuste de lui en faire le moindre reproche ;
» car il saigne, il purge, il médicamente tant qu'il
» peut.

Avec la méthode de M. Buchan.

» Mais si nous nous traitions d'après vos conseils ; eh,
» bon Dieu ! nous péririons tous ! Vous avez peur de nous
» permettre une seule *saignée* ; & vous défendez que l'on
» n'aille jamais au-delà de trois, dans les *fievres* les plus
» *inflammatoires*. Après cela, les *tisanes*, les *lavements*,
» les *bains de pieds*, les *fomentations*, sont vos seules res-
» sources, pendant tout le cours de la Maladie. Si vous
» prescrivez une *potion*, vous indiquez scrupuleusement les
» circonstances dans lesquelles il faut la donner : puis vous
» nous parlez de *vésicatoires*, *remedes* que nous n'avons
» jamais vu employer qu'à l'extrémité, avant que de par-
» ler de *purgation*, que vous rejettez tout à la fin de la
» Maladie ; encore voulez-vous que le malade ait recouvré
» une partie de ses forces. Certes, ou la Médecine est bien
» changée, ou la manie de vouloir innover a furieusement
» d'empire sur les hommes, puisqu'elle les porte à se jouer
» même de la vie de leurs semblables ! »

Ses préceptes ne sont que ceux d'Hippocrate.

Ce langage, ces propos, ces imputations, sont répétés tous les jours, même par ceux que le rang & les connoissances devroient mettre au-dessus du vulgaire. Si, comme le desire l'Auteur patriote, la Médecine devenoit une des branches de notre éducation : si les Ouvrages de nos plus excellents Ecrivains en Médecine, anciens & modernes, étoient plus familiers, on sauroit que les préceptes de M. BUCHAN ne sont que ceux du Pere de la Médecine, du divin HIPPOCRATE : on verroit qu'il ne fait que concourir

avoir essuyé une pareille Maladie, reprendre trop promptement leur travail : il faut qu'ils oublient

---

avec les BOERRHAAVE, les VAN-SWIETEN, les ROSEN, les PRINGLE, les LIEUTAUD, les DEHAEN, les DE BORDEU, les CLERC, &c., avec tous les amis de l'humanité, à rappeller la Médecine à sa simplicité primitive : à en faire une science, dont les principes sûrs & certains puissent éclairer tous les hommes, qui tous ont plus ou moins besoin de ses secours.

Pour mettre cette vérité hors de doute, voyons quel étoit le plan que suivoit HIPPOCRATE dans les Maladies *aiguës*, & que suivent les Praticiens qui, secouant le joug des préjugés, & foulant aux pieds les systêmes, ne s'attachent qu'à guérir.

Voici les propres paroles de l'Oracle de la Médecine : « Dans une *fievre* simplement *aiguë*, il faut faire prendre » de l'*eau* chaude, de l'*hydromel*, ou de l'*oxymel*. Le ma- » lade ne risque rien d'en boire en grande quantité : car si » on lui donne ces boissons un peu chaudes, elles pousseront » les humeurs viciées par les *urines* ou par les *sueurs*, ou » elles tiendront la *respiration* libre, ce qui est fort salu- » taire. Dans une *fievre* plus *aiguë*, il faut donner au malade » autant d'*eau* ou d'*hydromel* qu'il peut en boire ».

Méthode que suivoit le pere de la Médecine dans les Maladies aiguës, à différents degrés;

Dans les Maladies extrêmement vives, extrêmement *aiguës*, il ne se bornoit pas aux secours simples, dont nous venons de parler. Dès le commencement il faisoit usage de la *saignée*; il multiplioit les *lavements*; il faisoit boire largement des *tisanes adoucissantes* & *rafraichissantes*, telles que celles indiquées dans les § III & IV de ce Chapitre. Quand il avoit réduit la *fievre* à un degré modéré, il laissoit à la Nature le soin de la *coction* & de la *crise*.

Dans les Maladies extrêmement aiguës;

Mais si vers ce temps de la Maladie, la Nature, troublée, paroissoit indécise, ou même paroissoit vouloir s'écarter du chemin le plus facile, pour l'*évacuation* de la matiere morbifique, il employoit alors d'autres moyens. On lit, dans le sixieme Livre de ses Epidémies, que si les humeurs veulent se jetter sur une partie non convenable, il faut les en détourner; que si, au contraire, elles prennent un cours salutaire, on doit les aider, en ouvrant les passages vers lesquels elles se portent. Il joignoit l'exemple au précepte, en faisant, dans ces cas, usage de *purgatifs*, de *fomentations*, de *bains de vapeurs*, de *frictions*, de *synapis-*

Lorsque la marche irréguliere de la Nature annonçoit du danger.

l'ouvrage jusqu'à ce qu'ils aient recouvré la majeure partie de leurs forces & de leur vigueur,

---

mes, de *pessaires*, &c., selon l'état de la Maladie & de la partie affectée.

Terminaison ordinaire des Maladies aiguës.

Il avoit observé qu'une Maladie *aiguë* se termine par une ou par plusieurs *évacuations*; savoir, par les *urines*, par les *sueurs*, les *selles*, l'*expectoration*; par un *abscès*, ou un *dépôt* de matiere *critique*, par un *vomissement*, par une *hémorrhagie*, &c. Le plan de sa conduite, fondé sur ces observations, avoit un but fixe & régulier; sa méthode étoit conforme aux loix de la Nature. Quand les principes sont fondés sur l'observation, les *indications* le sont aussi.

Symptômes d'après lesquels il faisoit vomir, & dans quel temps de la Maladie il faisoit vomir.

Il ne faisoit vomir, dans les Maladies, que quand le malade avoit la *bouche amere*, la *langue chargée*, des *rapports*, des *soulévements d'estomac*, comme il arrive souvent dans les *fievres bilieuses & putrides*; mais il ne faisoit vomir que dans les commencements. Voici comme il s'exprime : « Faites vomir dans le commencement de la Maladie, s'il » en est besoin. Le malade alors jouit encore de toutes ses » forces : si vous laissez échapper cette occasion favorable, » vous serez obligé de différer jusqu'au déclin; mais alors » la longueur du mal a épuisé les forces du malade. » Quand la Maladie est à son plus haut degré de force, il » vaut mieux se tenir tranquille ».

Il ne purgeoit pas dans toutes les Maladies aiguës. Pourquoi ?

Quant aux *purgations*, il nous apprend qu'il est des Maladies dans lesquelles elles ne sont pas nécessaires. Dans les *fievres aiguës* qui se terminent par *résolution*, c'est-à-dire, sans aucune *évacuation* sensible, comme il arrive dans la plupart des *fievres bénignes*, & souvent dans la *fievre continue-aiguë* dont il est ici question, HIPPOCRATE s'abstenoit de purger; parce que les humeurs étant devenues *homogenes*, & capables d'une assimilation parfaite, par la *résolution*, il n'y a pas de rechute à craindre. Il s'en abstenoit encore dans les Maladies dont la *crise est parfaite*, c'est-à-dire, dont les *évacuations* complettes emportent avec elles toute la matiere morbifique; de sorte qu'il ne reste rien dont on puisse craindre les suites. Ce qu'on reconnoît au bien-être qu'éprouve sur le-champ le malade, aux forces & à l'appétit qui reviennent promptement; enfin, à une *convalescence* facile & heureuse, dans laquelle il entre immédiatement.

ainsi

ainsi que nous l'avons déja fait observer, pages 29, 30, 31 & 32 de ce Volume.

Il ne purgeoit donc que dans les maladies qui se terminent par des *crises imparfaites*, ou par des *évacuations* incomplettes, pour ne rien laisser d'*hétérogene* dans la *masse du sang*; mais il ne purgeoit qu'à la fin de la Maladie. Dans quelles Maladies il purgeoit, & dans quel temps.

La seule exception à cette regle, est la *turgescence* ou l'*orgasme* des humeurs. Dans ce seul cas il purgeoit, même au commencement de la Maladie : mais cela arrivoit rarement; car, comme il le dit lui-même, la matiere morbifique est rarement en *turgescence* dans le commencement d'une Maladie. Il faut lire à la Table les mots *Orgasme* & *Turgescence*. Exception à cette regle générale.

Ce sont les fautes que l'on commet tous les jours à cet égard, qui ont fait dire à HOFFMANN : « Si nous devons » rendre hommage à la vérité, il vaut mieux souvent se » reposer sur la seule Nature de la guérison des Maladies, » que de la confier aux entreprises d'un Médecin ignorant. » Celui-ci, qui ne connoît point les voies que la Nature » suit dans la guérison des Maladies, emploie des moyens » opposés à son action, & nuisibles au corps; ce qui ne peut » que tourner au préjudice du malade ».

Telle étoit la pratique d'HIPPOCRATE : telle est celle dont nous voyons se servir M. BUCHAN dans les *fievres continues-aiguës*, & dont nous le verrons se servir dans toutes les *maladies aiguës*. La négligence ou le mépris de ces regles sur l'usage des boissons, de la *saignée*, des *vomitifs*, des *purgatifs*, &c., sont, dit M. CLERC, les véritables causes des infortunes du plus grand nombre des Médecins. Une Maladie simple devient par-là compliquée, longue & *chronique*. Les malades, après avoir langui misérablement, tombent dans des *cachexies*, des *jaunisses* incurables, qui se terminent, au printemps suivant, par des *hydropisies* ou *dysenteries putrides*, auxquelles toute la science humaine n'est pas capable d'apporter remede, comme nous allons le voir, note 4 du Chapitre suivant. Suites funestes de la négligence des préceptes d'Hippocrate.



CHAPITRE V.

De la Pleuréſie vraie, de la Pleuréſie fauſſe & de la Paraphrénéſie.

§ I.

De la Pleuréſie vraie, ou de l'inflammation de la Plevre, ou de l'inflammation de Poitrine.

Définition de la pleuréſie vraie.

LA *pleuréſie vraie* eſt l'*inflammation* de cette *membrane* appellée *Plevre*, qui tapiſſe tout l'intérieur de la *poitrine* (1).

Comment elle ſe diviſe.

On diviſe la *vraie pleuréſie* en *pleuréſie humide* & en *pleuréſie ſeche*. Dans la premiere, le malade crache facilement; dans la ſeconde, il ne crache

---

Toutes les parties du corps ſont enveloppées de membranes. Noms qu'elles portent.

(1) Il faut ſavoir que tous les *viſceres*, tous les *muſcles*, tous les *os*, ſont couverts & enveloppés de pellicules plus ou moins épaiſſes, ordinairement doubles, auxquelles on donne le nom générique de *membranes*. Ces *membranes* ſont par rapport à ces parties, ce qu'eſt la *peau* par rapport à l'extérieur du corps. Pluſieurs de ces *membranes* ont des noms particuliers, tandis que d'autres n'ont que celui de *membranes*.

Le périoſte: Le péricrâne: Les méninges: Le péritoine: La plevre.

C'eſt ainſi que celle qui recouvre immédiatement les *os*, s'appelle *périoſte*: celle qui recouvre le *crâne*, ou la boîte oſſeuſe de la tête, s'appelle *péricrâne*: celles qui enveloppent le *cerveau*, ſont appellées particuliérement *méninges*, nom qui ne ſignifie autre choſe que *membranes*; mais elles ſe nomment plus communément *pie-mere* & *dure-mere*: celle qui recouvre le *foie*, la *rate*, preſque tous les *viſceres* du *bas-ventre*, ſe nomme *péritoine*: celle enfin qui eſt étendue ſur la partie interne de la *poitrine*, ſur la partie convexe du *diaphragme* & ſur tous les *poumons*, ſe nomme *plevre* ou *pleure*; d'où vient que l'*inflammation* de cette partie ſe nomme *pleuréſie*.

que peu ou point du tout. Il y a encore une espece de *pleurésie* qu'on appelle *fausse* ou *bâtarde*, dans laquelle la douleur est plus extérieure, & affecte particuliérement les *muscles* d'entre les *côtes*. Nous en parlerons ci-après, § II de ce Chap.

Les ouvriers & les journaliers sont ceux qui sont le plus sujets à la *pleurésie vraie*. Elle attaque sur-tout ceux qui travaillent en plein *air*, & qui sont d'un *tempérament sanguin*. (Cette Maladie est de tous les âges & de tous les sexes. CŒLIUS AURELIANUS a observé qu'elle attaquoit plus souvent les hommes que les femmes. Qui sont ceux qui sont exposés à la pleurésie.

Parmi les hommes, ceux qui sont le plus exposés à la *pleurésie*, sont les gens maigres & secs, ceux dont le *tempérament* est *bilieux*, les *pléthoriques* sur-tout, les habitants de la campagne; enfin ceux à qui la Nature ou le travail a donné des *fibres* fortes ou *élastiques*. De ce nombre sont les Chasseurs, les Soldats, les Coureurs, les Porte-Faix, les Joueurs de cors-de-chasse, de trompettes, &c.

L'âge le plus sujet à cette Maladie est depuis huit ans jusqu'à quarante. Cependant les vieillards n'en sont point exempts; mais ils paroissent réchapper plus facilement que les adultes; ce qui vient de ce que leurs *fibres* étant plus desséchées, prêtent moins à une forte *inflammation*. A quel âge on y est sujet.

Ceux qui sont habituellement relâchés & qui portent des *cauteres*, sont rarement attaqués de *pleurésie*. Tous les écoulements habituels, sur-tout s'ils sont *sanguins*, mettent à l'abri de cette Maladie. Voilà sans doute pourquoi les femmes y sont moins sujettes que les hommes, qui en sont eux-mêmes exempts, lorsqu'ils ont des *hémorrhoïdes* habituelles. Qui sont ceux qui en sont à l'abri.

Ceux qui ont déja essuyé cette Maladie, contractent une disposition qui les y rend très-sujets Ceux qui l'ont déja essuyée, sont ex-

posés au retour. par la suite, & il n'est pas douteux qu'elle ne soit pour ces personnes de plus en plus dangereuse.)

Dans quelle saison elle prend. Le printemps est la saison dans laquelle on la voit le plus fréquemment.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Pleurésie vraie.

LA *pleurésie* peut être occasionnée par tout ce qui est capable de supprimer la *transpiration*. En conséquence, les vents froids du Nord, le sommeil en plein *air* pris sur un terrein humide, des habits mouillés, &c., exposent à cette Maladie.

On court encore risque de la gagner, lorsqu'étant tout en *sueur*, on s'expose à l'*air* froid, ou qu'on se plonge dans l'eau froide.

Cette Maladie peut aussi être causée par la boisson des *liqueurs fortes*, par la *suppression* de quelqu'*évacuation accoutumée*, comme de vieux *ulceres*, de *cauteres*, enfin de la *sueur* des pieds, des mains, ou de dessous les bras, &c.

On a vu encore la rentrée subite de quelqu'*éruption*, comme de la *gale*, de la *rougeole*, de la *petite vérole*, l'occasionner. Les personnes qui sont dans la pernicieuse habitude de se faire saigner dans certaine saison de l'année, sont susceptibles de gagner cette Maladie, si elles ont négligé de le faire. (La morsure du *serpent à sonnettes* paroît produire en Amérique une vraie *pleurésie*, comme nous le dirons Tom. III, Chap. XLVIII, art. II.)

Se tenir trop chaudement, soit par la quantité ou la qualité des habits dont on se couvre, soit par le feu des appartements qu'on habite, dispose encore singuliérement à cette Maladie.

Enfin la *pleurésie* peut être produite par un violent *exercice*, comme en courant, en luttant, en

sautant & portant de grands fardeaux, & même par des coups sur la *poitrine*.

La seule conformation du corps, comme une *poitrine* trop étroite, & le peu de capacité des *arteres* de la *plevre*, rendent quelques personnes sujettes à cette Maladie. (Aussi ne paroît-il point douteux que les *corps de baleine* ne soient une cause éloignée de la *pleurésie*, l'effet qu'ils produisent étant de diminuer la capacité de la *poitrine*, d'occasionner son resserrement & de gêner les *visceres* qu'elle renferme, ainsi que nous l'avons fait voir, Tom. I, Chap. I, § III, & note 9).

ARTICLE II.

Symptômes de la Pleurésie vraie.

La *pleurésie*, comme la plupart des autres *fievres*, commence en général par le *frisson* & le *tremblement*, qui sont suivis de chaleur, de soif & d'*insomnie*. On éprouve ensuite une douleur violente & *pungitive* dans l'un des côtés, entre les *côtes* (c'est ce qu'on appelle vulgairement *point de côté*). Quelquefois la douleur s'étend jusque vers l'*épine du dos*; quelquefois jusque vers le devant de la *poitrine*, & d'autres fois aussi jusque vers les *épaules*. Cette douleur est, en général, plus *aiguë* dans le moment où le malade fait le mouvement d'*inspiration*, & lorsqu'il tousse.

Ce qu'on appelle point de côté.

Le *pouls*, dans cette Maladie, est pour l'ordinaire *vîte* & *dur*; les *urines* sont hautes en couleur.

Le *sang*, après être sorti de la *veine*, se couvre d'une *croûte* dure, ou d'une espece de *couenne*. Les *crachats* du malade n'ont d'abord aucun caractere; mais ils s'épaississent bientôt, & deviennent souvent sanglants.

Caractere du sang dans la pleurésie.

… sez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II … Vol.)

Article III.

… égime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués d'une Pleurésie vraie.

Par quels moyens la Nature cherche à se débarrasser de cette Maladie.

La Nature tente ordinairement de se débarrasser de cette Maladie, au moyen d'une *évacuation critique* de *sang*, par quelques-unes des parties du corps, ou par une *expectoration* & des *crachats* abondants, ou par la *sueur*, des *déjections* séreuses, des *urines* chargées, &c.

Quels sont ceux que nous devons employer.

Notre devoir est donc de seconder ses intentions, en modérant l'impétuosité de la *circulation*, en relâchant les *vaisseaux*, en délayant les humeurs & favorisant l'*expectoration*.

Ce que le malade doit éviter.

En conséquence, le *régime* doit être, comme dans la Maladie précédente, *léger*, *rafraichissant* & *délayant*. Le malade doit éviter les *aliments visqueux*, de difficile *digestion*, ou fort nourrissants, comme la viande, le beurre, le fromage, les œufs, le *lait*, &c. Il évitera également les *aliments* d'une nature *échauffante*.

Quelle doit être sa boisson.

Sa boisson sera du *petit lait ordinaire*, ou la *tisane pectorale commune*, ou des *infusions* de plantes *pectorales* & *balsamiques*.

Maniere de préparer la décoction d'orge.

La *décoction d'orge*, à laquelle on ajoute un peu de *miel* ou de *gelée de groseilles*, est encore une boisson convenable dans cette Maladie. Elle se fait de la maniere suivante.

Prenez d'*orge perlé*, une once.
Faites bouillir dans trois chopines d'eau, jusqu'à réduction d'un tiers; passez; ajoutez plus ou moins de *miel*, au goût du malade.

La *décoction* de *figues*, de *raisins secs* & d'*orge*,

au lieu de *tamarins*, recommandée dans la Maladie précédente, convient également dans la *pleuréſie.*

Quelle que ſoit la boiſſon que le malade choiſiſſe, il ne faut pas qu'il la prenne en trop grande quantité à la fois. Il faut au contraire qu'il ne boive en quelque ſorte que par gorgée, mais perpétuellement, afin d'avoir ſans ceſſe la bouche & le goſier humectés. La boiſſon & les *aliments* du malade doivent tous être pris un peu chauds.

Les boiſſons doivent être priſes en très-petite quantité à la fois, & un peu chaudes.

On doit tenir le malade tranquille, dans une température modérée, & le plus à ſon aiſe poſſible, ainſi que nous l'avons preſcrit dans la Maladie précédente.

Il faut tous les jours lui baigner les pieds & les mains dans l'eau chaude. On peut quelquefois, dans la journée, le faire aſſeoir ſur ſon ſéant pendant quelque temps : cette poſition lui ſoulagera la tête & facilitera la *reſpiration*, comme on l'a déja fait obſerver, § III & IV du Chapitre précédent.

Bains de pieds & de mains tous les jours.

ARTICLE IV.

Remedes contre la Pleuréſie vraie, pour tous les âges.

Il n'y a preſque perſonne qui ne ſache que dans une *fievre* accompagnée d'une douleur violente de côté & d'un *pouls vif & dur*, la *ſaignée* ne ſoit néceſſaire. Quand ces *ſymptômes* ſont manifeſtes, plus on ſaigne promptement, & mieux c'eſt pour le malade.

Néceſſité de la ſaignée.

Il faut que cette premiere *ſaignée* ſoit aſſez copieuſe, pourvu toutefois qu'il puiſſe la ſoutenir. Une forte *ſaignée*, dans le commencement d'une *pleuréſie*, fait infiniment plus d'effet que de petites

La premiere ſaignée doit être copieuſe.

saignées, répétées plusieurs fois dans le cours de la Maladie. On peut tirer, à une personne faite, douze ou quatorze onces de sang, dès qu'on s'est assuré qu'elle est attaquée d'une *pleurésie*. On en tirera moins, bien entendu, à une personne plus jeune ou plus délicate.

Quand & combien de fois il faut la répéter.

Si après la premiere *saignée* la violence du *point de côté* & des autres *symptômes* continue, il faudra, au bout de douze ou de dix-huit heures, tirer encore huit ou neuf onces de sang, ainsi qu'il est dit ci-devant, Chap. IV, note 4 de ce Vol. Si après cette seconde *saignée* les *symptômes* ne diminuent pas encore, & que le *sang* se couvre toujours de la *couenne* dont nous avons parlé ci-dessus, pag. 85 de ce Volume, & que nous décrirons au mot *Couenne*, à la *Table générale*, Tom. V, il faudra alors une troisieme & même une quatrieme *saignée* (2).

Combien est funeste le préjugé qui porte à saigner dans la pleurésie, jusqu'à ce que la couenne ait disparu.

(2) C'est un préjugé bien funeste, dit M. CLERC, de prescrire la *saignée* dans les Maladies *inflammatoires*, jusqu'à ce que la *couenne*, que l'on regarde comme un signe d'*inflammation*, disparoisse entiérement. Cette *couenne* ne la caractérise pas toujours. On l'observe dans un *rhume* simple & dans le sang des *goutteux*. Elle est commune dans les *rhumatismes*, dans les *grossesses*; je l'ai vue, ajoute-t-il, à la fin comme au commencement des *Maladies aiguës*.

Effets malheureux des saignées trop multipliées.

Cette *couenne* n'est donc pas une raison pour pousser les *saignées* trop loin : si la loi générale est vraie, elle fournit des exceptions qu'il faut respecter : sans cette sagesse, on peut tirer tout le *sang* d'un malade avant que la *couenne inflammatoire* se dissipe; & si, par hazard, quelqu'un survit à cette mauvaise manœuvre, on ne doit pas s'en féliciter; cette espece de résurrection n'est qu'une agonie prolongée.

Selon M. TISSOT, *Avis au Peuple*, pag. 80, &c., cette *croûte*, qui d'ailleurs ne se forme pas toujours dans la *pleurésie* & dans les *inflammations de poitrine* les plus violentes, dépend de tant de circonstances, qu'il seroit imprudent de se fonder uniquement sur cette *croûte* pour régler les *sai-*

Mais dès que la douleur de côté diminue, que le *pouls* devient plus *mollet*, que le malade commence à cracher librement, la *saignée* n'est plus nécessaire. Ce *remede* est rarement utile après le troisieme ou quatrieme jour de la Maladie; & passé ce temps il ne doit point être employé, à moins que des circonstances pressantes ne l'exigent.

Temps où il faut cesser de saigner.

(Par exemple, quoiqu'il y ait déja plusieurs jours que la Maladie dure lorsqu'on commence à la traiter, si la *fievre* & le *point de côté* sont encore violents, si la *respiration* est difficile, si le malade ne crache point, ou s'il crache trop de *sang*, il faut, sans s'embarrasser du jour, faire une *saignée*, fût-ce le dixieme, à l'exemple d'HIPPOCRATE, qui, par une *saignée* faite le huitieme jour, a

---

gnées : & en général, il ne faut pas trop croire que l'état du *sang* dans la palette puisse nous faire juger avec certitude de son véritable état dans le corps.

C'est donc à l'intensité des *symptômes* à nous guider. Quand ils sont tels que va les dépeindre l'Auteur, il ne faut plus saigner. En général, si les deux ou trois premieres *saignées* ont été faites à temps, c'est-à-dire, dans les premiers jours, à peu de distance l'une de l'autre, il est rarement nécessaire d'en venir à une quatrieme, sur-tout si, indépendamment des *saignées*, on fait usage des autres secours, tels que ceux qu'a déja indiqués M. BUCHAN, & qu'il indiquera dans la suite de cet article.

Ce n'est que l'intensité des symptômes qui doit nous porter à répéter la saignée.

J'ai rarement eu besoin de plus de trois *saignées*, dit M. TISSOT, & fréquemment je m'en tiens aux deux premieres.

Trois saignées suffisent.

On doit observer, relativement aux femmes, qui d'ailleurs sont moins sujettes à cette Maladie, &, en général, à toutes les Maladies *inflammatoires*, que si elles se trouvent attaquées d'une *pleurésie*, d'une *péripneumonie*, &c., dans le temps de leurs *regles*, cette circonstance ne doit, ni empêcher les *saignées*, quand elles sont bien indiquées, ni rien changer au traitement.

Comment on doit se comporter à l'égard des femmes ayant leurs regles.

ſauvé ANAXAGONUS de la *ſuppuration* & de la *gangrene.*)

Autres moyens qui concourent avec les ſaignées à diminuer la viſcoſité du ſang.

Au reſte, on peut diminuer la *viſcoſité* du *ſang* par beaucoup de moyens, ſans avoir recours aux *ſaignées* multipliées. On peut, même ſans leur ſecours, alléger le *point de côté* par différents *remedes.*

Les fomentations émollientes. Maniere de les préparer;

Ces remedes ſont les *fomentations émollientes* que l'on applique ſur la partie malade, après la premiere ou la ſeconde *ſaignée.* Ces *fomentations* ſe font de la maniere ſuivante.

Prenez fleurs de *ſureau*, de *camomille*, de *mauve*, } de chaque une poignée.

Faites bouillir ces plantes, ou toutes autres de celles qui ſont *adouciſſantes*, dans une quantité ſuffiſante d'eau.

De les appliquer.

Mettez ces plantes ainſi bouillies entre deux linges ou dans un ſac de flanelle, & appliquez-les toutes chaudes ſur le côté.

Autre maniere de les appliquer.

On trempe encore une flanelle, &, à ſon défaut, une ſerviette dans la *décoction* de ces plantes; & après l'avoir légérement exprimée, on l'applique ſur la partie affectée, auſſi chaude que le malade peut la ſupporter. A meſure que la flanelle ſe refroidit, il faut la changer, & avoir grand ſoin que le malade ne prenne point de froid dans cette opération.

Autres fomentations.

Si cette eſpece de *fomentation* paroît embarraſſante, on prendra tout ſimplement une veſſie remplie de *lait* & d'*eau*, & on l'appliquera toute chaude ſur le côté.

Avantages de ces fomentations.

Les *fomentations* non-ſeulement appaiſent les douleurs, mais encore elles relâchent les *vaiſſeaux*, & s'oppoſent à la *ſtagnation* du *ſang* & des autres humeurs.

On peut encore frotter ſouvent, dans la journée, le côté malade avec un peu du *liniment volatil* ſuivant.

Liniment volatil dont on frotte le côté.

Prenez d'*huile d'amandes douces*,
ou d'*olive*, deux onces;
d'*eſprit de corne de cerf*, une once.

Mettez dans une bouteille; ſecouez vivement juſqu'à ce que les deux ſubſtances ſoient parfaitement mêlées.

On en verſe quelques gouttes ſur le côté malade; on l'étend avec la main chauffée, & l'on frotte fortement juſqu'à ce qu'il ait entiérement pénétré. On reverſe & on frotte de nouveau, juſqu'à ce qu'on ait employé la valeur d'une cuillerée à café de ce *liniment*. On recommence cette opération trois ou quatre fois par jour.

Maniere de l'appliquer.

(On peut, à la place de ce *liniment*, ou lorſqu'on ne pourra s'en procurer, employer à la même doſe & de la même maniere, la *teinture de cantharides*, qui produit le même effet & même plus promptement.)

La teinture de cantharides.

On recommande quelquefois des *fomentations ſeches*, compoſées d'*avoine grillée*, de pain rôti, &c. Quoiqu'elles puiſſent être de quelque utilité, cependant elles ne ſont pas auſſi convenables dans la Maladie dont il eſt queſtion, que les *fomentations* humides.

Les fomentations ſeches ſont moins avantageuſes que celles qui ſont humides.

On a retiré ſouvent de grands avantages, dans la *pleuréſie*, des *ſaignées* locales qu'on fait, ou avec un nombre convenable de *ſang-ſues*, ou avec des *ventouſes* appliquées ſur la partie affectée; & l'on a obſervé que les effets de ces *ſaignées* étoient, & beaucoup plus prompts, & beaucoup plus ſûrs.

Saignées locales avec les ſang-ſues ou les ventouſes: leurs avantages.

On peut encore appliquer avec avantage ſur le côté malade, les feuilles de pluſieurs plantes. J'ai ſouvent vu, dans la *pleuréſie*, de grands effets

Feuilles de jeunes choux. Maniere de les appliquer. Leurs effets.

des feuilles de *jeunes choux*, appliquées toutes chaudes sur le côté : non-seulement elles relâchent les parties, mais encore elles excitent une douce moiteur, & peuvent sauver le malade de la nécessité du *vésicatoire*, auquel il faut cependant recourir, quand les autres secours n'ont pas réussi.

Moment d'appliquer un vésicatoire : combien de temps il faut le laisser sur la partie affectée.

Si le *point de côté* persiste, après les *saignées* répétées, après les *fomentations* & les autres moyens recommandés à l'article du *régime* & à celui des *remedes*, il faut appliquer un *vésicatoire* sur la partie affectée, & l'y laisser pendant deux jours. Il excite non-seulement une *évacuation* dans cette partie, mais encore il en détruit le *spasme*, & par conséquent aide la Nature à expulser la cause de la Maladie.

Boisson qu'on doit donner pendant que le vésicatoire est appliqué.

Pour prévenir la *strangurie*, à laquelle les *vésicatoires* donnent souvent lieu, on fera boire abondamment au malade de l'*émulsion de gomme arabique* suivante.

Prenez d'*amandes douces*, deux onces.
Mettez dans de l'eau chaude, pour pouvoir en ôter les enveloppes ; pilez fortement dans un mortier avec une égale quantité de *sucre* ; ayez deux pintes de *décoction d'orge* chaude, à laquelle vous ajouterez,
de *gomme arabique*, demi-once.
Remuez pour la faire dissoudre ; laissez refroidir ; versez cette liqueur peu à peu sur les *amandes* & le *sucre* triturés ensemble, ayant soin de remuer perpétuellement, jusqu'à ce que la liqueur devienne également blanche ou laiteuse ; passez. Le malade en fera sa boisson ordinaire.

Moyens de lâcher le ventre.

Si le malade est *constipé*, on lui donnera chaque jour un *lavement* composé d'*eau de gruau* ou d'*eau d'orge*, dans laquelle on aura fait bouillir de la *mauve* ou toute autre *plante émolliente*. Ce *lavement* non-seulement évacuera les *intestins*, mais

encore produira l'effet des *fomentations* chaudes appliquées aux *viscères* du *bas-ventre*, & causera par-là une dérivation des humeurs de la *poitrine* (3).

Pour exciter l'*expectoration* ou les *crachats*, on donnera des *remedes incisifs*, *huileux* & *mucilagineux*, tel que le suivant. Moyens d'exciter l'expectoration.

Prenez d'*oxymel* ou de *vinaigre scillitique*, une once ;
de la *décoction pectorale*, six onces.

Mêlez ; le malade en prendra deux cuillerées toutes les deux heures.

Si les *médicaments scillitiques* répugnent à l'*estomac* du malade, on lui donnera de l'*émulsion huileuse*, ou, à sa place, le *remede* qui suit.

Electuaire huileux.

Prenez d'*huile d'amandes douces*, ou d'*olive*, de *sirop de violette*, } de chaque deux onces.

---

(3) Cette raison doit faire sentir la nécessité des *lavements* dans cette Maladie, ainsi que dans toutes celles qui sont *inflammatoires* & accompagnées de *putridité* : nous croyons donc devoir conseiller de donner, dans ces Maladies, chaque jour, pendant les cinq premiers jours, un *lavement*, quand même le malade ne seroit pas *constipé* ; & dans le cas où il le seroit, d'en donner un matin & soir. Nécessité des lavements dans la pleurésie.

Le peuple, dit M. Tissot, n'aime point les *lavements* : il n'y a pas cependant de *médicaments* plus utiles dans les Maladies *fiévreuses*, sur-tout si les *urines ne sont pas abondantes*, ou si elles sont *rouges* : si le malade a des *rêveries* : si la *fievre est forte* : si les *maux de tête & de reins sont considérables* : si le *ventre est douloureux* : dans tous ces cas, les *lavements* soulagent ordinairement plus que si l'on buvoit quatre ou cinq fois la même quantité de liquide. Mais il n'en faut pas donner passé le cinquieme jour, parce que des *évacuations* abondantes empêcheroient l'*expectoration*. Hippocrate même les supprimoit dans la *pleurésie* & dans la *fluxion de poitrine*, aussi-tôt que le malade expectoroit, comme nous le ferons voir, note 2 du Chapitre suivant. Symptômes qui indiquent les lavements dans les Maladies fiévreuses.

Mêlez; ajoutez autant de *sucre candi* qu'il sera nécessaire pour faire un *électuaire* qui ait la consistance du *miel*.

Le malade en prendra souvent une petite cuillerée, sur-tout s'il est fatigué de la *toux*.

Il y a des personnes que les *huiles* incommodent, & à qui elles donnent des *nausées*; & ces cas arrivent fréquemment : alors il faudra leur donner une *dissolution de gomme ammoniac* dans de l'*eau d'orge*.

Voici la maniere dont elle se fait.

Dissolution de gomme ammoniac.

Prenez *gomme ammoniac*, deux gros.
Triturez parfaitement dans un mortier; versez peu à peu, en remuant toujours, un demi-setier de *décoction d'orge*, jusqu'à ce que la *gomme* soit entiérement dissoute. On peut ajouter trois ou quatre onces d'*eau distillée simple de pouliot*.

Le malade en prendra deux cuillerées trois ou quatre fois par jour.

Moyens d'exciter les urines & la transpiration.

Si le malade ne *transpire* point; si au contraire une chaleur brûlante se fait sentir à la *peau*, & s'il urine très-peu, on donnera quelques petites doses de *nitre purifié* & de *camphre*, combinés de la maniere suivante.

Prenez de *nitre purifié*, deux gros;
de *camphre*, cinq ou six grains.
Triturez dans un mortier ces deux substances; mêlez parfaitement; divisez en six doses égales.

Le malade prendra une de ces doses toutes les cinq ou six heures, dans quelques cuillerées de sa boisson ordinaire.

Décoction de sénéka.

Nous ne ferons plus mention que d'un seul *remede*, que quelques personnes regardent comme un *spécifique* dans la *pleurésie*; c'est la *décoction de sénéka*, ou *racine contre la morsure du serpent à sonnettes*, appellé *Polygala Virginiana*.

Prenez de racine de *sénéka*, une once. Faites bouillir dans trois demi-setiers d'eau, jusqu'à réduction de chopine; laissez reposer, passez.

Quand & comment il faut la prescrire.

Après avoir fait les *saignées* convenables, & avoir pourvu aux autres *évacuations*, on donne au malade deux, trois ou quatre fois par jour, trois ou quatre cuillerées de cette *décoction*, plus ou moins, selon que son *estomac* peut la supporter.

Si ce *remede* occasionne le *vomissement*, il faudra mêler à cette *décoction* deux ou trois onces d'*eau de canelle simple*, ou le donner à plus petite dose.

Importance de ce remede.

Comme cette *décoction* facilite la *transpiration*, excite les *urines* & lâche le ventre, elle est capable de remplir la plupart des *indications*, dans la cure de la *pleurésie* & des autres Maladies *inflammatoires* de la *poitrine*.

Pourquoi l'on prescrit un certain nombre de remedes dans une même Maladie.

On ne s'imaginera pas sans doute qu'il faille faire usage de tous ces *remedes* à la fois. Si nous en recommandons plusieurs, c'est afin que l'on puisse choisir, & que si l'on ne peut se procurer celui pour lequel on s'étoit décidé, on puisse en employer d'autres. D'ailleurs, les différentes périodes d'une Maladie demandent différents *remedes*; & quand l'un n'a pas le succès qu'on en attend, ou qu'il répugne au malade, il faut recourir à un autre (4).

Ils ne doivent point être administrés sans ordre.

(4) Cet avis est de la plus grande importance. Quelque excellents que soient ces *remedes*, on exposera le malade, tant qu'on les lui donnera sans ordre & inconsidérément. Nous l'avons déja dit : les *remedes*, même les plus puissants, ne réussissent que par l'application convenable qu'on en fait. Il faut donc, après s'être pénétré de la méthode exposée ci-devant, note 7 du Chap. IV de ce Volume, que suivoit HIPPOCRATE dans le traitement des Maladies *aiguës*, ne

Fautes dans lesquelles entraîne l'effroi.

L'instant le plus avancé d'une Maladie *aiguë*, que l'on appelle *crise*, est quelquefois accompagné

---

jamais perdre de vue l'ordre dans lequel M. BUCHAN prescrit ses *remedes*.

Quel est celui qu'on doit suivre dans les Maladies inflammatoires & humorales ;

Nous avons vu dans la *fievre continue-aiguë*, nous voyons dans la *pleurésie*, & nous verrons dans toutes les Maladies *inflammatoires*, que son premier *remede* est la *saignée*, qui ne peut être réitérée passé les deux ou trois premiers jours. Nous avons vu que dans les *fievres intermittentes*, & nous verrons que dans toutes les Maladies humorales ou du genre *putride*, le premier *remede* est un *vomitif*, qui ne peut être également réitéré que dans les deux premiers jours ; parce que les *saignées* & les *vomitifs* étant des *remedes* dont les effets prompts sont accompagnés de plus ou moins de violence, ils exigent, de la part du malade, un certain degré de force, qui est bientôt épuisée par la Maladie.

Dans ces deux especes de Maladies compliquées ensemble.

Dans les *Maladies aiguës* qui présentent des *symptômes* mixtes, c'est-à-dire, des *symptômes* qui annoncent l'*inflammation* & la surabondance des humeurs, comme il est assez commun de l'observer dans la pratique, il faut commencer par attaquer les *symptômes* les plus urgents. Si l'*inflammation* domine, on commencera donc par saigner, & le lendemain on donnera une dose d'*ipécacuanha*. Si, au contraire, les *symptômes* de la surabondance des humeurs sont les plus marqués, les plus urgents, on commencera par le *vomitif*, réservant la *saignée* pour le lendemain. Il est rare qu'on soit obligé, dans ces cas, de réitérer l'un ou l'autre de ces *remedes*, parce que les forces de la Nature, partagées entre deux causes différentes, ne peuvent avoir qu'un médiocre degré d'intensité.

Il faut attendre l'effet du remede prescrit, avant que de passer à un autre.

Mais dès qu'une fois on a prescrit l'un ou l'autre de ces *remedes*, ou tous les deux, comme dans les cas dont nous venons de parler, il ne faut en donner aucun autre. Il faut en attendre sagement les effets : il faut seulement les aider par les boissons abondantes, par les *lavements*, par les *bains de pieds*, par les autres moyens qui dépendent du *régime*, & dont on doit s'occuper depuis le commencement de la Maladie jusqu'à la *convalescence*, dont nous avons parlé, Chap. II, § III de ce Vol. Car ces objets ne sont que des *adjuvants* qui disposent le corps à l'effet des *remedes*, qui favorisent leur opération, & qui, s'ils sont pris dans la

d'une

d'une difficulté très-grande de respirer, d'un *pouls irrégulier*, de mouvements *convulsifs*, &c., *symp-*

occasionné par la crise d'une Maladie aiguë.

---

quantité & pendant un temps convenable, mettent souvent dans le cas de se passer de tout autre.

Ordre qu'il faut suivre dans l'administration des remedes de la pleurésie.

Cependant, si dans la *pleurésie*, Maladie dont il est question dans ce Chapitre, le lendemain de la *saignée*, ou de la derniere *saignée*, supposé qu'il ait fallu la réitérer, on ne s'apperçoit pas que les *symptômes* aient diminué de violence : si l'on voit, au contraire, qu'ils augmentent d'intensité, il faudra faire usage de *fomentations* ou de *cataplasmes*; & si au bout de vingt-quatre heures ils ne procurent point de diminution, il faudra en venir au *liniment*, pag. 91 de ce Vol. Car une loi générale dont il ne faut jamais s'écarter, dans le plus grand nombre des Maladies, sur-tout dans les Maladies *aiguës*, est *de commencer toujours par employer les remedes les plus simples & les plus doux, & de ne passer aux actifs que quand les premiers n'ont pas réussi.* On voit donc qu'il n'en faudra venir au *vésicatoire* avec les précautions prescrites, que dans le cas où le *liniment* & les autres secours auroient manqué leurs effets.

Loi générale pour toutes les Maladies aiguës.

Quant aux autres *remedes* propres à exciter les *crachats*, à moins que les *symptômes* ne soient trop pressants, il faut attendre que les *fomentations*, ou les *cataplasmes*, ou le *liniment*, ou le *vésicatoire*, aient opéré, ce dont on ne peut être assuré qu'au bout d'un ou de deux jours : alors on donnera celui des trois *remedes* proposés ci devant, pag. 93 & 94 de ce Vol., qui plaira le plus au malade, ou qu'on pourra se procurer le plus facilement. On ne donnera la poudre composée de *nitre* & de *camphre* que dans le cas que désigne M. Buchan : pour le *sénéka*, on en fera usage, si l'on en a la facilité.

Telle est la marche qu'il faut suivre dans l'administration des *remedes* de cette Maladie. Elle doit servir de base pour toutes les autres Maladies *aiguës*.

Nous aurions passé les bornes que nous nous sommes prescrites, si nous avions entrepris de parler de toutes ces Maladies. Pour peu que l'on soit intelligent, on saura appliquer tout ce que nous venons de dire au traitement des Maladies suivantes. Il ne faut que suivre strictement l'ordre dans lequel sont indiqués les *remedes*.

Attention & prudence qu'exige l'ad-

Cependant, nous ne pouvons disconvenir que quelque simple que soit cette marche, elle demande encore une at-

tômes qui ſont fort ſujets à effrayer les aſſiſtants; & qui les portent ſouvent à faire des choſes très-contraires au malade, comme de le ſaigner, de lui donner des *remedes* forts & irritants, &c.

Comment il faut ſe comporter dans l'inſtant de la criſe.

Cependant tous ces *ſymptômes* ne ſont produits que par les efforts de la Nature pour vaincre la Maladie, efforts qu'il faut ſeconder par d'abondantes boiſſons *délayantes*, qui alors ſont ſinguliérement néceſſaires. Toutefois, ſi les forces du malade étoient fort épuiſées par la Maladie, on peut, à cette période, le ſoutenir avec un peu de *petit lait au vin*, de *négus*, &c.

Moment de purger.

Lorſque les douleurs & la *fievre* ſeront diſparues, & que le malade aura recouvré un peu de ſes forces, c'eſt-à-dire, qu'il ſera entré en *convaleſcence*, on lui donnera quelques *doux purgatifs*, tels que ceux que nous avons conſeillés pour la fin de la *fievre continue-aiguë*, pag. 77 de ce Vol. A cette époque, la *diete* ſera toujours légere & de facile *digeſtion* : le malade prendra pour boiſſon du *lait de beurre*, du *petit lait*, ou tout autre liquide de nature *déterſive*. (Ici on lira le traitement qu'il faut ſuivre dans la *convaleſcence*, expoſé au Chap. II, § III de ce Vol.)

§ II.

De la Pleuréſie fauſſe ou bâtarde.

Caractere de cette eſpece de pleuréſie.

ON donne le nom de *pleuréſie fauſſe*, ou de *pleuréſie bâtarde*, à celle dont le ſiége de la dou-

---

miniſtration des remedes.

tention dont tout le monde n'eſt pas capable. On a donc eu raiſon de dire, Chap. I, note 4 de ce Vol., que ſi le *régime* eſt ſuſceptible d'être adminiſtré par tous les hommes, les *remedes* ne doivent l'être que par les perſonnes les plus prudentes & les plus éclairées.

leur est plus externe que dans la *pleurésie vraie*, *seche* ou *humide*, dont nous venons de traiter. Ainsi, dans la *pleurésie fausse*, la douleur se fait sentir principalement dans les *muscles inter-costaux* (5).

Les personnes qui sont sujettes aux deux autres *pleurésies*, & que nous avons désignées ci-devant pag. 83 de ce Vol., sont également sujettes à celle-ci. Qui sont ceux qui y sont sujets.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Pleurésie fausse.

ELLE se manifeste par une *toux seche*, le *pouls vif*, & une difficulté de se coucher sur le côté affecté : *symptôme* qui mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'il ne se rencontre pas toujours dans la *pleurésie vraie*.

ARTICLE II.

Traitement de la Pleurésie fausse.

ELLE se guérit en se tenant chaudement pendant quelques jours; en prenant abondamment des boissons *délayantes* & qui portent un peu à la *peau*, comme l'*infusion* de fleurs de *sureau*, &c., en observant un *régime* approprié, & tel qu'il est prescrit, art. III du § I de ce Chap. Comment elle se guérit.

---

(5) La *poitrine*, qui sert de cage aux *poumons*, est composée de vingt-quatre *côtes*, qui jouissent d'une mobilité qu'elles doivent à la maniere dont elles sont attachées à l'*épine du dos* ; & ces *côtes* sont aidées, dans leurs mouvements, par un grand nombre de *muscles*, dont les *inter-costaux* font partie : car les *muscles* de la *poitrine* sont de trois sortes : les *sur-costaux*, qui sont placés immédiatement sur la surface externe des *côtes* ; les *inter-costaux*, placés entre chaque *côte*; & les *sous-costaux*, placés sur la surface interne des *côtes*.

Remedes nécessaires quand elle est opiniâtre.

Cependant cette Maladie devient quelquefois opiniâtre. Dans ce cas il faut avoir recours à la *saignée*, aux *ventouses*, aux *scarifications* de la partie affectée, & aux autres moyens proposés contre la *pleurésie vraie*, art. IV du § I de ce Chapitre : ces *remedes*, & l'usage des boissons *nitrées* & *rafraîchissantes*, manquent rarement de la guérir.

§ III.

De la Paraphrénésie, ou de l'inflammation du diaphragme.

Rapport qui existe entre cette Maladie & la pleurésie.

LA *paraphrénésie*, ou l'*inflammation du diaphragme*, approche de si près de la *pleurésie*, & pour les *symptômes* & pour le traitement, qu'il est à peine nécessaire de la considérer comme une Maladie à part (6).

ARTICLE PREMIER.

Symptômes particuliers à la Paraphrénésie.

ELLE est accompagnée d'une *fievre* très-*aiguë*, d'une douleur violente dans la partie affectée, qui en général augmente en toussant, en éternuant,

---

(6) Le *diaphragme* est un des organes de la *respiration* : il est recouvert par la *plevre* du côté qui regarde la *poitrine*; il est donc plus ou moins affecté dans les Maladies de cette partie du corps : c'est aussi pour cette raison que la *paraphrénésie* présente plus ou moins les *symptômes* qui caractérisent la *pleurésie*, & que M. BUCHAN dit, qu'en travaillant à guérir cette derniere, on guérira la premiere.

La *paraphrénésie* est une Maladie très-*aiguë* & très-douloureuse, parce que le *diaphragme*, qui est d'une structure en partie *tendineuse*, est en outre fourni d'une très grande quantité de *nerfs* : delà sa grande sensibilité, & la violence des *symptômes* que présentent les Maladies dont il est affecté.

en *respirant*, en prenant des *aliments*, en allant à la garde-robe, en urinant, &c. Aussi le malade a-t-il la *respiration* courte : il *respire* du ventre, pour prévenir la *contraction* du *diaphragme* : il ne peut point dormir ; sa *toux* est seche ; il a le *hoquet*, & souvent du *délire*. Le *rire sardonien*, ou plutôt une espece de grimace involontaire, est un *symptôme* très-commun dans cette Maladie.

ARTICLE II.

Traitement de la Paraphrénésie.

DANS ce cas, on doit tout employer pour prévenir la *suppuration* du *diaphragme* ; parce que, si ce malheur arrive, il est impossible de sauver le malade. Ce qu'on doit sur-tout prévenir dans cette Maladie.

Le *régime* & les *remedes* sont, à tous égards, les mêmes que pour la *pleurésie*, exposés articles III & IV du § I de ce Chapitre.

Nous ajouterons seulement, que dans cette Maladie les *lavements émollients* sont singuliérement utiles, parce qu'en relâchant les *intestins*, ils détournent l'humeur de la partie affectée. Nécessité des lavements émollients.



CHAPITRE VI.

Des diverses especes de Péripneumonies, ou d'inflammations des poumons, ou de fluxions de poitrine.

§ I.

De la Péripneumonie vraie, ou de la Fluxion de Poitrine.

Quel est le siege de cette Maladie.

COMME cette Maladie affecte un *organe* absolument nécessaire à la vie, puisque c'est le *poumon* qui en est le siége, elle est toujours accompagnée de danger.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Les personnes qui abondent en *sang*, dont le *sang* est épais, dont les *fibres* sont tendues & roides, qui se nourrissent d'*aliments* grossiers, qui boivent des *liqueurs fortes* & *visqueuses*, sont très-sujettes à la *fluxion de poitrine*. Elle est ordinairement dangereuse pour ceux qui ont la *poitrine* plate ou trop étroite, ainsi qu'on l'a déja dit ci-devant, pag. 85 de ce Vol., ou qui sont attaqués d'*asthme*, particuliérement s'ils sont dans le déclin de l'âge.

Quelquefois l'*inflammation* n'attaque qu'une moitié du *poumon*; d'autres fois elle l'attaque tout entier, & dans ce dernier cas, elle est presque toujours funeste.

Comment elle se divise.

Lorsque cette Maladie est occasionnée par une *pituite visqueuse* qui engorge & bouche les *vaisseaux* des *poumons*, elle s'appelle *péripneumonie fausse* ou *bâtarde*. Si elle est due à une fonte d'hu-

meur âcre dans les *poumons*, on l'appelle *péripneumonie catarrhale*, &c.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Fluxion de poitrine vraie.

QUELQUEFOIS la *fluxion de poitrine* est la Maladie *principale* ou essentielle ; quelquefois elle n'est que *symptomatique*, ou la suite d'autres Maladies, comme d'une *esquinancie*, d'une *pleurésie*, &c. Elle est due aux mêmes causes que la *pleurésie*, c'est-à-dire, à la suppression de la *transpiration*, causée par le froid, par des habits humides, &c. ; au mouvement du *sang*, augmenté par un *exercice* violent, par l'usage des *épices*, des *esprits ardents*, &c.

Elles sont les mêmes que celles de la pleurésie.

La *pleurésie* & la *péripneumonie* sont souvent compliquées ensemble ; alors on appelle la Maladie qui en résulte, *Pleuro-péripneumonie.*

Quand on doit l'appeller pleuro-péripneumonie.

ARTICLE II.

Symptômes de la Fluxion de poitrine vraie.

LA plupart des *symptômes* de la *pleurésie*, exposés art. II du § I du Chap. précédent, se retrouvent dans la *péripneumonie*. Cependant, dans cette derniere, le *pouls* est *mollet* & les douleurs sont moins *aiguës*, mais la *difficulté de respirer* & l'*oppression de poitrine* sont, en général, plus grandes (1).

En quoi ils différent de ceux de la pleurésie.

(1) Le caractere essentiel qui distingue la *péripneumonie* de la *pleurésie*, n'est donc que l'intensité des *symptômes* relatifs à la *respiration* : à tout autre égard elles se confondent dans la pratique. Voilà ce qui a fait dire à M. TISSOT & à tous les autres meilleurs Praticiens, que ces deux Ma-

La fluxion de poitrine & la pleurésie ne different entre elles que par l'intensité des symptômes.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Traitement de la Fluxion de poitrine, pour tous les âges.

Le traitement est le même que celui de la pleurésie.

COMME le *régime* & les *remedes* sont, à tous égards, les mêmes dans la *fluxion de poitrine vraie* que dans la *pleurésie*, pour ne point nous répéter, nous renvoyons le Lecteur au traitement de la *pleurésie*, exposé art. III & IV du § I du Chap. précédent.

Les aliments doivent être plus doux.

Nous croyons cependant qu'il n'est pas inutile d'ajouter que les *aliments* doivent être plus doux, plus légers dans la *fluxion de poitrine vraie*, que dans toute autre Maladie *inflammatoire*.

Importance du petit-lait, de la décoction d'orge, ou de l'infusion de fenouil avec le lait.

Le savant ARBUTHNOT avance, que le seul *petit-lait* suffit pour soutenir le malade, & que la *décoction d'orge* ou l'*infusion* de racine de *fenouil* dans de l'eau & du *lait*, sont capables de servir & de boisson, & d'*aliments*.

Vapeur d'eau chaude, introduite dans la poitrine.

Il recommande encore la vapeur d'eau chaude introduite dans la *poitrine* par le moyen d'un entonnoir, ou plutôt de l'*Inspiratoire*, dont nous donnons la description à la *Table générale*, Tome V. Elle est par rapport au *poumon*, ce que sont par rapport aux parties externes du corps,

---

ladies ne sont pas différentes l'une de l'autre : que chez l'une & chez l'autre, la cause est l'*inflammation des poumons*, & que, dans la *pleurésie*, cette *inflammation* est peut-être plus extérieure. Aussi M. LIEUTAUD assure-t-il que sur un grand nombre de sujets, morts de l'*inflammation de poitrine*, il n'en a trouvé que deux qui avoient été attaqués de la vraie *pleurésie*.

les *fomentations* conseillées dans la *pleurésie*, p. 90 & suiv. de ce Vol. Cette vapeur atténue les humeurs épaisses qui engorgent cet *organe*. Ses effets.

Si le malade a le ventre relâché, de maniere pourtant que cette *évacuation* ne l'affoiblisse pas trop, il faut bien se garder de la supprimer; il faut, au contraire, l'entretenir dans cet état par des *lavements émollients*. Il ne faut pas arrêter les évacuations du ventre, lorsqu'elles n'affoiblissent pas le malade.

Si le malade ne *crache point* on le saignera, & on réitérera cette opération autant que ses forces le permettront (2). Quand & combien il faut saigner.

---

(2) Prenez garde que l'Auteur dit : *Si le malade ne crache point*; car si le malade crache, la *saignée* devient contraire. Parmi les six cas cités par M. Clerc, Chap II, note 6 de ce Vol., dans lesquels la *saignée* occasionne souvent la perte du malade, nous avons vu qu'il a compris la *péripneumonie* ou *fluxion de poitrine*, dans laquelle le malade crache aisément, quoique la *fievre* soit forte. Dangers de la saignée quand le malade crache aisément.

La raison en est, que, dans la Nature, une *évacuation* quelconque ne peut avoir lieu qu'aux dépens d'une autre; & l'observation a démontré que cette vérité, prouvée à l'égard des *évacuations sanguines*, l'étoit également à l'égard de celles qui ne le sont pas. On a vu la *saignée* arrêter des *cours de ventre*, dont la suppression a occasionné des *fievres putrides*. J'ai vu deux grains d'*émétique*, ordonnés par un ignorant, pour favoriser l'action d'une médecine qui avoit peine à agir, parce qu'elle étoit trop forte, en arrêter tout-à-coup l'effet, en excitant le *vomissement*. Pourquoi?

Si donc on vient à saigner dans une *fluxion de poitrine*, lorsque l'*expectoration* est déja établie, & que les crachats sortent facilement, n'est-il pas certain qu'indépendamment des forces dont on prive nécessairement le malade, on s'expose à supprimer cette *évacuation*, qui est celle qui fait ordinairement *crise* dans cette Maladie; & que de cette suppression il doit résulter, ou que la matiere des *crachats* passera dans la masse des fluides, où elle occasionnera plus ou moins de désordres, ou qu'elle séjournera dans la *poitrine*, & alors elle produira un *catarrhe*, qui, s'il ne suffoque pas le malade, le conduit à la *pulmonie*? Effets de la suppression des crachats, qu'occasionneroient les saignées.

Combien de *pulmonies* sont dues à l'abus des *saignées*! Il est beau-

Laxatifs & lavements.

On donnera un léger *laxatif*, & on entretiendra le ventre lâche par le moyen des *lavements*.

---

coup de fluxions de poitrine qu'on doit traiter sans saigner.

Quelle est la *fluxion de poitrine* qu'on ose traiter sans ouvrir la veine? Cependant, combien n'y en a-t-il pas, dans lesquelles le malade crache aisément? Il ne faut avoir vu qu'un petit nombre de malades, pour être convaincu de cette vérité. Pour moi, j'ai eu occasion de la sentir de bonne heure. Chargé, encore jeune, de conduire, pour un Médecin de la Faculté de Paris, une partie des malades d'une grande Paroisse, je ne tardai pas à traiter des *fluxions de poitrine* de toute espece, cette Maladie étant très-commune parmi ceux qui s'occupent de travaux pénibles.

J'ai toujours vu qu'une ou deux *saignées* suffisoient dans celles où le malade ne crachoit point, ou ne crachoit que du *sang*. J'ai vu, au contraire, qu'elles donnoient lieu aux plus grands accidents, dans celles où le malade crachoit facilement. Je m'affranchis dès-lors de la pratique routiniere; & je puis dire que toutes les fois que j'ai été appellé dès le début, cette Maladie n'a eu aucune suite fâcheuse. Parmi tous les exemples que je pourrois citer, je n'en rapporterai qu'un, qui prouve à la fois & ce que j'avance, & le pouvoir de la Nature dans la guérison des Maladies.

Observation

M. G... de Grenoble, tombe malade le 14 Février 1776. Un jeune Chirurgien du voisinage est appellé: il ordonne une *tisane*, & une potion d'*huile d'amandes douces* & de *sirop*: il continue le même *remede* le jour suivant. Mais, soit crainte, soit prudence, il ne saigne pas, & demande un Médecin le troisieme jour au matin. Je trouvai le malade avec une *fievre* assez forte; mais le *pouls*, quoique *élevé* & *plein*, étoit *souple* & *mollet*: la douleur de côté étoit très-*aiguë*, sur-tout pendant la *toux*, qui étoit très-fréquente; mais les *crachats* étoient très-abondants, bien liés, *visqueux* & d'une couleur roussâtre. Le malade étoit altéré, sentoit des douleurs à la tête, dans le dos, dans les *reins*, & ne dormoit pas. J'appris que depuis environ six mois, il avoit eu une *toux* habituelle & assez fréquente, sur-tout le matin, où elle étoit suivie de *crachats* copieux.

Je le mis à la *diete* la plus sévere, interdisant même les bouillons: j'ordonnai une *tisane* d'*orge perlé* avec le *miel*, qu'on *aciduloit* avec de la *gelée de groseilles*. Je fis

On excitera l'*expectoration*, en donnant toutes les quatre heures deux cuillerées de la *diſſolution* Moyens d'exciter l'expectoration.

---

frotter le côté pluſieurs fois par jour avec la *teinture de cantharides* : je preſcrivis une *potion*, compoſée de la maniere ſuivante.

Prenez d'eau *diſtillée de bourrache*,	quatre onces ;
d'*oxymel ſcillitique*,	une once ;
de *kermès minéral*,	quatre grains.

Mêlez.

Le malade en prenoit une cuillerée d'heure en heure.

Je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude deux fois par jour. Il prenoit deux *lavements* dans la journée, & buvoit un demi-verre de *tiſane* tous les quarts-d'heure.

La nuit fut plus calme que la précédente : il dormit deux heures, à diverſes repriſes. Le lendemain matin tous les *ſymptômes* étoient diminués d'intenſité, & les *crachats* plus abondants étoient plus foncés. Le ſurlendemain, qui étoit le cinquieme jour de la Maladie, le malade éprouva, ſur les cinq heures du ſoir, un *redoublement* très-violent, qui dura juſqu'au ſix, matin. Pendant ce *redoublement*, les *crachats*, toujours abondants, étoient *ſanguinolents* ; mais l'*accès* paſſé, le malade ſe ſentit mieux que jamais, & la *fievre* étoit conſidérablement tombée. Ce bien dura toute la nuit ſuivante, pendant laquelle le malade dormit plus de quatre heures, à deux repriſes. Les *crachats* avoient repris leur premiere teinte.

Le ſeptieme jour, au matin, le malade ſe ſentoit très-bien ; mais il étoit foible. Je lui fis donner un bouillon, qu'on répéta ſur le midi, défendant de lui en donner le reſte du jour, parce que je m'attendois à un nouveau *redoublement*, qui arriva en effet, mais plus tard que celui du cinquieme jour, & infiniment plus foible & plus court. Il ceſſa ſur les deux heures du matin. Le malade demanda un bouillon, & dormit trois heures de ſuite. A ſon réveil, il n'avoit plus de douleur, ni à la tête, ni dans le dos, ni dans le côté : il crachoit toujours beaucoup, mais preſque ſans touſſer ; & ſes *crachats*, qui étoient très-délayés, n'avoient plus qu'une couleur légérement rouſsâtre. Il n'y eut point de *redoublement* le neuvieme jour, qui fut l'époque de la diſparition de tous les *ſymptômes*.

Comme les *lavements*, qui n'étoient qu'à l'eau ſimple, avoient fait un effet prodigieux pendant tout le cours de

de gomme ammoniac, recommandée dans la *pleurésie*, pag. 94 de ce Vol.

La fluxion de poitrine qui ne cede pas aux remedes, se termine par un abscès.

Quand la *fluxion de poitrine* ne cede ni à la *saignée* ni aux *vésicatoires*, prescrits ci-devant, pag. 92 de ce Vol., & aux autres *évacuations*, elle se termine ordinairement par un *abscès*, qui est plus ou moins dangereux, selon la partie de la *poitrine* dans laquelle il est situé.

Diverses manieres dont peut se guérir cet abscès.

Si l'*abscès* s'établit dans la *plevre*, quelquefois il se manifeste au-dehors, & forme une *plaie* à l'extérieur au moyen de laquelle il se guérit : s'il est situé dans la substance des *poumons*, la matiere peut s'évacuer par les *crachats*; mais si le *pus* s'amasse dans la cavité de la *poitrine*, entre la *plevre* & les *poumons*, alors on ne peut l'évacuer qu'en faisant une ouverture entre les *côtes*. (L'Auteur traitera de ces trois manieres dont s'évacue la matiere de l'*abscès*, à la fin du Chapitre suivant).

Signes qui

Mais lorsque toutes les apparences annoncent

---

la Maladie, & que, depuis quelques jours, ils faisoient rendre en abondance des *matieres cuites*, c'est-à-dire, très-liées & d'un jaune clair, j'ordonnai un *laxatif* pour le lendemain matin : on le répéta le treizieme & le quinzieme jour de la Maladie; & le malade, sans éprouver les foiblesses ordinaires aux *convalescents*, à la suite d'une pareille Maladie, sortit deux jours après sa troisieme *purgation*.

Nous pourrions accompagner cette note, déja très-longue, d'un bon nombre de réflexions. Nous les supprimons, dans la crainte d'abuser de la patience du Lecteur. Nous nous permettrons seulement d'observer que la marche réguliere de cette Maladie, le succès & le peu de durée de la *convalescence* dont elle fut suivie, sont autant dus à la simplicité & à la petite quantité de *remedes* dont je fis usage, qu'à la docilité du malade, qui, étant lui-même persuadé de la nécessité du *régime*, des boissons & des *lavements*, dans ce cas, s'y livra avec une exactitude scrupuleuse.

que l'*inflammation* est dissipée, & que cependant les forces du malade ne reviennent pas ; que le *pouls* continue d'être *vîte*, quoique *mou* ; que la *respiration* est toujours difficile, & que l'*oppression* subsiste constamment ; que le malade éprouve de temps en temps des *frissons* ; que les joues deviennent rouges, les levres seches, & qu'il se plaint d'être altéré & de manquer d'appétit, il y a tout lieu de craindre que la *suppuration*, que cet état annonce, ne soit suivie de la *phthisie*, Maladie appellée vulgairement *pulmonie*, & dont nous nous occuperons, après que nous aurons dit quelque chose de la *péripneumonie fausse* ou *bâtarde*.

donnent lieu de craindre que cette Maladie ne se termine par la pulmonie.

§ II.

De la fausse Fluxion de poitrine, ou de la Péripneumonie bâtarde.

Nous avons déja observé que la *péripneumonie fausse* ou *bâtarde* est occasionnée par une *pituite âcre* ou *visqueuse*, qui engorge les *vaisseaux* des *poumons*. Elle n'attaque gueres que les vieillards, les infirmes, & ceux qui sont d'un *tempérament phlegmatique*, sur-tout dans l'hiver & pendant les temps humides.

Caracteres de cette espece de fluxion de poitrine.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la fausse Fluxion de poitrine.

Au commencement de la Maladie, le malade a froid & chaud tour-à-tour ; son *pouls* est *petit* & *vîte* : il sent un poids sur la *poitrine* : la *respiration* est difficile. Il se plaint quelquefois de douleur dans la tête, accompagnée de *vertiges* ; cependant sa couleur est très-peu changée ; ses *urines* sont ordinairement pâles.

ARTICLE II.

Régime qu'il faut prescrire dans la fausse Fluxion de poitrine.

Quels doivent être les aliments;

LE *régime* dans cette Maladie, ainsi que dans la *fluxion de poitrine vraie*, doit être très-léger. Les *aliments* ne consisteront qu'en bouillons foibles, aiguisés avec du *suc de citron* ou d'*orange*, &c.

La boisson.

La boisson sera de l'eau de *gruau* édulcorée avec du *miel*, ou une *décoction* de racines de *fenouil* & de *réglisse*. On prend une once de chacune de ces dernieres substances; on les fait bouillir dans trois chopines d'eau, qu'on laisse réduire à pinte; on *acidule* avec de la *gelée de groseilles*, &c.

ARTICLE III.

Remedes qu'on doit prescrire dans la fausse Fluxion de poitrine.

Quand il faut saigner & purger.

LA *saignée* (3), les *émétiques* & les *purgatifs* conviennent, en général, dans le commencement de cette Maladie, mais ils deviennent superflus

---

La saignée est rarement nécessaire dans cette Maladie. L'ipécacuanha y est plus souvent indiqué, ainsi que les laxatifs & les lavements.

(3) On ne peut faire de *saignées* dans cette Maladie, qu'avec réserve. L'âge & le *tempérament* des personnes qu'elle attaque ordinairement; la saison dans laquelle elle se manifeste; les *symptômes* qui l'accompagnent, contre-indiquent en général cette opération. La *saignée*, dit M. LIEUTAUD, est rarement nécessaire, quoique le degré d'*oppression* semble souvent la demander. Elle peut, à la vérité, procurer un soulagement passager; mais elle rend la Maladie plus grave, & affoiblit extrêmement les malades. On retirera beaucoup plus d'avantage de l'*ipécacuanha*, sur-tout si le malade a des *nausées* & des envies de vomir. Mais les *laxatifs*, le *miel* sur-tout, & les *lavements purgatifs*, réitérés, y sont toujours employés avec succès.

si les *crachats* sont épais, ou ce qu'on appelle *cuits*; (4) il suffit alors d'aider l'*expectoration* par quelques-uns des *remedes balsamiques* doux, recommandés à cet effet dans la *pleurésie*, tels que l'*oxymel scillitique*, la dissolution de *gomme ammoniac*, &c. prescrits ci-dessus, pages 93 & 94 de ce Volume.

Importance des vésicatoires appliqués de bonne heure.

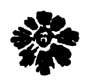
Les *vésicatoires* sont en général d'un grand effet, & doivent être appliqués de bonne heure. On le mettra, soit à la nuque du cou, soit aux gras des jambes, soit aux trois endroits à la fois, si les circonstances l'exigent (5).

Caractère des crachats qu'on appelle cuits.

(4) Voici les caracteres des *crachats cuits :* il faut qu'ils soient bien liés; qu'ils soient d'un blanc jaunâtre, épais, & ne paroissant être formés que d'une seule matiere, quoique, dans le fait, plusieurs concourent à les composer. Il faut qu'ils soient rendus promptement, facilement, & qu'ils soulagent le malade.

Les vésicatoires ne manquent, la plupart du temps, leurs effets, que parce qu'on les applique trop tard.

(5) Ce conseil est de la plus grande importance, relativement à cette Maladie & à quelques autres, que nous n'oublierons pas de faire remarquer, sur-tout à celles qui ne sont point accompagnées d'*inflammation*. Il est très-certain que les *vésicatoires* ne manquent, la plupart du temps, leurs effets, que parce qu'on les applique trop tard. Si les *symptômes* de la fausse *fluxion de poitrine* sont trop violents, pour espérer qu'ils cedent aux autres *remedes*, il faut, sans tenter l'effet de ces derniers, appliquer les *vésicatoires*, & les mettre aux trois endroits à la fois, si l'on juge que cela soit nécessaire.



CHAPITRE VII.

Des diverses especes de Pulmonie, & de la Consomption.

§ I.

De la Pulmonie, ou de la Phthisie proprement dite.

Caracteres de la pulmonie. Maladies dont elle est l'effet.

LA *pulmonie* est une Maladie qui mine & consume tout le corps (1). Elle est l'effet ou d'un *ulcere*, ou de *tubercules*, ou de *concrétions* dans les *poumons* (2) : elle peut encore être produite par un *empyeme*, par une *atrophie nerveuse*, par une *cachexie*, &c.

Combien cette Maladie est meurtriere.

Le Docteur ARBUTHNOT observe que, de son temps, la *pulmonie* enlevoit plus d'un dixieme des personnes qui mouroient dans Londres & aux environs. Il y a lieu de croire qu'elle en enleve encore davantage aujourd'hui ; & nous sommes certains

Noms divers que porte la pulmonie.

(1) C'est probablement d'après ces effets, que les Anglois donnent encore le nom de *consomption* à cette Maladie. C'est par la même raison que les Médecins la nomment *phthisie*, mot grec, qui signifie se flétrir, se sécher de langueur. On l'appelle communément *pulmonie*, parce que le siege du mal est dans le *poumon*.

(2) Il est bien difficile de s'assurer de l'existence des *tubercules* dans les *poumons*. La *toux* seche & habituelle est le *symptôme* qui les indique avec le plus de certitude : cependant cette *toux* a quelquefois lieu, quoiqu'il n'y en ait pas, & que la *poitrine* soit, au contraire, inondée de *pus*. Il y a des malades qui rendent des *tubercules* avec les *crachats*, & cette circonstance est la seule où l'on puisse assurer positivement qu'il y en a.

certains qu'elle n'est pas moins funeste dans quelques autres Villes de l'Angleterre qu'à Londres.

Les jeunes personnes, entre quinze & trente ans, qui sont d'une stature déliée, qui ont le cou long, les épaules hautes, la *poitrine* étroite & serrée, sont le plus exposées à cette Maladie. Qui sont ceux qui y sont le plus exposés.

La *pulmonie* est plus générale en Angleterre, que dans toutes les autres parties du monde : ce qui est peut-être causé par le trop grand usage de nourritures animales & de *liqueurs fortes*; par les travaux sédentaires, par la grande quantité de charbon de terre que l'on brûle dans ce Royaume. Ajoutons à toutes ces causes les variations perpétuelles de l'athmosphere, ou l'inconstance des saisons (3). La pulmonie est plus générale en Angleterre que par-tout ailleurs. Pourquoi?

---

(3) Quoique cette Maladie soit moins commune en France, cependant il n'est personne qui ne s'apperçoive qu'elle y est plus fréquente aujourd'hui qu'autrefois. Les Villes nous en fournissent des exemples journaliers, & les campagnes elles-mêmes n'en sont pas exemptes. Cependant nous ne pouvons en accuser, ni les substances animales, que nous mangeons en quantité infiniment moindre que nos voisins; ni le charbon de terre, dont nous ne faisons que peu d'usage; ni les variations de l'athmosphere, notre climat étant, à cet égard, un des mieux partagés. Mais il faut en accuser nos travaux sédentaires; nos excès en tout genre; nos débauches de toute espece; l'abus du *café*; l'usage meurtrier du *maillot* & des *corps de baleine*, comme nous l'avons fait voir Tome I, Chap. I, p. 35 & 36, & note 9; & Chap. V, § I, Art. I. de ce Volume. Il faut en accuser le libertinage, & sur-tout cette abominable pratique, la *Masturbation*, dont nous décrirons les effets, Tome IV, Chap. LVII, § III, Art. IV, à laquelle sont livrés les jeunes gens, presque au sortir de l'enfance. Il seroit bien à désirer que les Maîtres & les Instituteurs veillassent de plus près à ce qui se passe dans les dortoirs, & qu'en rendant aux peres & meres des jeunes gens instruits dans les Lettres, ils leur rendissent aussi Causes pour lesquelles elle devient commune en France.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la Pulmonie.

Toutes celles de la fluxion de poitrine.

Nous avons déja fait observer que l'*inflammation de poitrine* se termine souvent par un *abcès*. En conséquence, tout ce qui dispose à la *péripneumonie*, c'est-à-dire, à la *fluxion de poitrine*, peut être considéré comme cause de la *pulmonie*.

Maladies qui peuvent occasionner la pulmonie.

D'autres Maladies, en viciant les humeurs, peuvent encore l'occasionner. Telles sont le *scorbut*, les *écrouelles*, la *maladie vénérienne*, l'*asthme*, la *petite vérole*, la *rougeole*, &c.

Causes particulieres.

Comme on ne guérit presque jamais la *pulmonie*, nous allons tâcher d'en indiquer les causes d'une maniere plus particuliere, afin de mettre les hommes plus à portée de l'éviter.

L'air renfermé, ou malsain.

Ces causes sont 1°. l'*air* renfermé, ou mal-sain. L'*air* qui séjourne dans un lieu qui est imprégné de la vapeur des *métaux* ou des *minéraux*, nuit singuliérement aux *poumons*, dont il *corrode* & brise souvent les *vaisseaux* tendres & délicats (4).

Les passions fortes, les affections de l'ame, &c.

2°. Les *passions* violentes, les efforts d'esprit; les affections de l'ame, le *chagrin*, les contrariétés, la douleur, l'application opiniâtre à l'étude

---

des hommes pénétrés d'horreur pour un crime qui insulte autant aux mœurs qu'à la Religion, & qui fait rougir la Nature, dont il est l'assassin.

Pourquoi les ouvriers qui emploient le cuivre, sont sujets à la pulmonie.

(4) Le *cuivre*, comme le *métal* le plus commun de tous ceux qu'on travaille dans les Villes, nous fournit tous les jours des exemples frappants de cette vérité. Il n'est pas rare de voir des Horlogers, des faiseurs d'instruments de Mathématiques, &c. mourir de *pulmonie*. Il est donc de la plus grande importance pour tous ces ouvriers, que leurs laboratoires soient construits de maniere que l'*air* puisse y circuler dans tous les sens, & qu'ils ne restent pas trop long-temps de suite à leur travail. Il faut lire ce que nous en avons déja dit Tome I, Chap. II, § III, & le Chap. IV du même Vol.

d'un Art, ou d'une Science difficiles, &c.

3°. Les *évacuations* excessives, telles que les *sueurs abondantes*, les *cours de ventre opiniâtres*, le *diabetes*, l'abus des plaisirs de l'amour, les *fleurs blanches*, les *pertes*, l'allaitement trop long-temps prolongé, &c. Toute espece d'évacuations excessives.

4°. La *suppression* subite de quelqu'*évacuation accoutumée*, telle que celle des *hémorrhoïdes fluentes*, de la *sueur des pieds*, du *saignement de nez*, des *regles*, des *cauteres*, des *ulceres*, ou d'une *éruption* quelconque. La suppression d'une évacuation accoutumée.

5°. Les accidents occasionnés par des causes externes, la *pierre*, &c. J'ai vu une *pulmonie* confirmée, qui étoit due à un petit os arrêté dans la *trachée-artere*, ou dans les *bronches*. Le malade rejetta à la fin cette portion d'os, avec une grande quantité de *pus*, & il recouvra la santé, au moyen du *régime* approprié & de l'usage du *quinquina*. Des accidents occasionnés par des causes externes. Exemple.

6°. Le passage subit d'un climat chaud à un climat très-froid; le changement dans les habits, ou dans tout ce qui peut occasionner une diminution considérable dans la *transpiration*. La suppression de la transpiration.

7°. Les débauches fréquentes & excessives; les veilles prolongées & la boisson de *liqueurs fortes*, ce qui va ordinairement de compagnie, au moins en Angleterre, ne peuvent manquer d'affecter les *poumons*: aussi ce qu'on appelle *un bon Compagnon*, meurt-il souvent victime de cette Maladie, comme on l'a fait voir ci-devant note 3 de ce Chapitre. Tous les excès.

8°. La *contagion*. La *pulmonie* se gagne souvent en couchant avec une personne attaquée de cette Maladie: on doit donc soigneusement l'éviter. Il n'en peut rien résulter de fort utile pour le ma- La contagion.

lade, & cela peut être fort dangereux pour les gens en santé (5).

Certains métiers & certaines professions.

9°. Les diverses occupations de la vie. Les Ouvriers qui se tiennent assis trop long-temps, qui sont perpétuellement courbés, ou qui pressent leur *estomac* & leur *poitrine* contre un corps dur, tels que les Couteliers, les Tailleurs, les Cordonniers, &c. meurent souvent de *pulmonie*. Les Chanteurs, les Chanteuses, tous ceux qui forcent souvent l'action des *poumons*, en périssent plus ou moins promptement.

Le froid & l'humidité.

10°. Le froid. Les commencements de la *pulmonie* sont plus souvent dus à l'humidité des pieds, des lits, des habits, au serein, &c. qu'à toute autre cause.

Les aliments salés & échauffants.

11°. Les *aliments* salés, assaisonnés, *aromatisés*, qui échauffent, enflamment le *sang*, sont encore des causes très-fréquentes de cette Maladie.

Un vice héréditaire.

12°. Enfin, la *pulmonie* est souvent due à un vice héréditaire; & dans ce cas, elle est, en général, incurable.

---

(5) Ainsi que nous l'avons prouvé par les observations rapportées, note 6, du Chap. I, du Ier. Vol. Mais il n'est pas nécessaire de coucher avec les *Phthisiques* pour gagner cette Maladie. Le Médecin de Groningue, dont nous parlons dans cette note 6, dit que la servante qui avoit donné ses soins à ses Maîtres, tomba aussi dans une *consomption* qui devint mortelle; & qu'un autre domestique, qui avoit encore respiré moins assidument l'*air* de la chambre des malades, devint aussi *phthisique*, & mourut quelque temps après. Ces faits, qu'on pourroit multiplier, sont tirés d'une lettre adressée aux Auteurs du Journal de Paris, & consignée dans le N°. 294, du 20 Octobre 1780, de ce Journal.

ARTICLE II.

Symptômes de la Pulmonie.

LA *pulmonie* commence ordinairement par une *toux* ſeche, qui ſouvent continue pendant quelques mois. Si, dans ce cas, le malade éprouve des envies de vomir après avoir mangé, il y a encore plus de raiſon de craindre une *pulmonie* prochaine. Symptômes de la pulmonie commençante.

Le malade ſe plaint alors d'un degré de chaleur plus conſidérable que dans l'état naturel, d'une douleur & d'une oppreſſion de *poitrine*, ſur-tout après avoir fait quelque mouvement. Ses *crachats* ſont d'un goût ſalé, & ſouvent mêlés de ſang.

Il eſt ſouvent triſte & *mélancolique* : ſon appétit eſt mauvais : il eſt très-altéré : cependant le *pouls* eſt, pour l'ordinaire, *fréquent*, *mou* & *petit* ; quelquefois auſſi il eſt aſſez *plein*, quelquefois même il eſt *dur*. Tels ſont les ſignes les plus ordinaires qui accompagnent les commencements de la *pulmonie*.

Bientôt les *crachats* commencent à prendre une teinte verdâtre, blanche, ou ſanguinolente. Le malade eſt conſumé par une *fievre hétique* & par des ſueurs *colliquatives*, qui ſe ſuccedent alternativement, c'eſt-à-dire, l'une vers le ſoir, & l'autre vers le matin. Il eſt encore épuiſé par le *cours de ventre* & un *flux exceſſif d'urine* ; *ſymptômes* fâcheux, qu'on obſerve ſouvent à cette époque. Symptômes de la pulmonie confirmée.

Il reſſent une chaleur brûlante dans la paume des mains : ſes joues ſe couvrent d'une rougeur foncée après le repas : les doigts s'aminciſſent ſenſiblement ; les ongles deviennent convexes, & les cheveux tombent.

Enfin, l'enflure des pieds & des jambes ; la perte total des forces ; le renfoncement des yeux, Symptômes du dernier de-

gré de la pulmonie. la difficulté d'avaler; le froid des *extrémités*, annoncent l'approche immédiate de la mort, que le malade cependant croit rarement être si près.

Telle est la marche ordinaire de cette Maladie cruelle, qui, si elle n'est promptement arrêtée dans les commencements, triomphe communément de tous les *remedes*.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Volume.)

ARTICLE III.

Régime que doivent suivre les malades attaqués de Pulmonie.

Changement d'air.

IL faut, aux premieres apparences de la *pulmonie*, que le malade quitte, sans balancer, sa demeure, s'il vit dans une grande Ville, ou dans un lieu où l'*air* est renfermé, pour aller demeurer à la campagne, dans un endroit où l'*air* soit pur, sec, & où il circule librement.

Exercice, & de préférence celui du cheval. Pourquoi?

Là, il ne doit point rester dans l'inaction, mais, au contraire, prendre tous les jours autant d'*exercice* que son état pourra le permettre. Le meilleur *exercice*, dans ce cas, est celui du cheval, parce qu'il donne au corps beaucoup de mouvement, sans causer beaucoup de fatigue. Ceux qui ne peuvent se procurer cet *exercice*, doivent aller en voiture.

Regles qu'il faut suivre dans l'exercice du cheval. Son importance & ses effets, quand on le commence de bonne heure.

Le malade ne montera à cheval que le matin, & aura soin d'en descendre, une demi-heure, au plus tard, avant le dîner; sans quoi cet *exercice* lui feroit souvent plus de mal que de bien: mais il faut, à quelque prix que ce soit, qu'il prenne cet *exercice*: sa vie en dépend, ainsi qu'il a déja été dit Tome I, Chap. V. On peut le regarder comme un *remede* presque infaillible, quand on

le commence de bonne heure, & qu'on le continue pendant un temps convenable (6).

Il est bien fâcheux que ceux qui conduisent les malades attaqués de cette Maladie, ne recommandent presque jamais l'*exercice du cheval*, que quand le malade n'est plus en état de le supporter, ou que le mal est devenu incurable.

En général, on conseille l'exercice du cheval trop tard.

---

(6) C'est sur-tout dans cette premiere période de la Maladie, que cet exercice est un vrai *spécifique*. Le peuple peu instruit, dit M. Tissot, ne regarde comme *remede*, que ce qu'on avale. Il a peu de foi au *régime* & aux autres secours *diététiques*, & il regarde l'*exercice du cheval* comme inutile. C'est une erreur dangereuse, dont je voudrois le désabuser. Ce secours est le plus efficace de tous : c'est celui sans lequel on ne peut point espérer de guérir le mal, quand il est grave ; celui qui peut presque le guérir seul, pourvu qu'on ne prenne point d'*aliments* contraires. Enfin, on l'a regardé, avec assez de raison, comme le vrai *spécifique* de cette Maladie.

L'exercice du cheval est un spécifique contre la pulmonie, s'il est pris dans les commencements, & continué pendant un temps convenable.

On doit pourtant observer, qu'il ne convient plus dès que la *fievre* est forte & continue ; dès que le malade est très-foible, parce qu'à cette époque tout mouvement devient nuisible.

Temps de la maladie où il ne convient plus.

La marque sûre à laquelle on reconnoît que l'*exercice du cheval* fait du bien, est qu'au lieu d'augmenter la *vîtesse* du *pouls*, il la ralentit, c'est-à-dire, que le *pouls* doit être moins *fréquent* une demi-heure après être descendu de cheval, qu'avant d'y être monté : c'est qu'il augmente les forces, qu'il procure un bien-être, qu'il diminue la *toux* & l'*oppression*, &c.

Signes auxquels on reconnoît que l'exercice du cheval fait du bien.

On ne doit monter à cheval que le matin, à l'heure où il n'y a point de *fievre*, & où elle est le moins sensible ; mais jamais, ni immédiatement après avoir mangé, ni pendant le redoublement du soir.

Heures de la journée où il faut monter à cheval.

Ce seroit se tromper, que de croire qu'il suffit de monter à cheval pour se guérir. Les *spécifiques* les plus décidés, comme le *mercure*, le *quinquina*, ne sont utiles dans les maux même dont ils sont les *remedes*, qu'autant qu'ils sont sagement dirigés : il en est ainsi de l'*exercice du cheval* dans la *pulmonie*, qui souvent est au-dessus de la portée des meilleurs *remedes*.

Indifférence des malades pour tout ce qui ne porte pas le nom de remede.

De leur côté, les malades ne sont que trop portés à regarder avec indifférence les moyens de guérison qu'ils ont sous la main, & qui dépendent d'eux. Ils ne peuvent se persuader qu'un *exercice* si commun devienne un *remede* dans une Maladie si opiniâtre : delà ils le rejettent, tandis qu'ils recherchent avidement des secours dans la Médecine, par la seule raison qu'ils ne l'entendent pas.

Les voyages par terre.

Les voyages d'une certaine étendue, en récréant l'esprit par le changement continuel des objets, sont préférables à de petites courses où on passe & repasse sur le même terrein. Cependant le malade doit prendre garde de s'*enrhumer* par de telles courses, ou par des lits, des habits humides, &c.

Voyages à la mer, utiles, même lorsque la pulmonie est à son dernier degré.

Ceux qui auront la force & le courage d'entreprendre un assez long voyage par mer, en retireront le plus grand avantage. J'ai vu souvent ce moyen réussir dans le temps même où la *pulmonie* paroissoit, selon toutes les apparences, à son dernier degré, & où tous les *remedes* avoient échoué. Delà il paroît raisonnable de conclure, que si on entreprenoit à temps un voyage par mer, rarement manqueroit-il son effet, c'est-à-dire, de guérir cette Maladie (*a*).

Provisions nécessaires.

Les personnes qui voudront tenter ce moyen,

(*a*) Si les voyages à la mer ne procurent point les avantages qu'on est en droit d'en attendre, c'est sur-tout 1°. parce que les Médecins ne les ordonnent que quand la Maladie est trop avancée. 2°. Parce qu'ils ne sont pas d'un assez long cours. Un malade qui ne retire aucun soulagement de croiser seulement dans le Canal, pourroit être complettement guéri, s'il croisoit dans la mer Atlantique. Car on a toutes les raisons de croire qu'un Voyage de cette espece, s'il est assez prolongé, manquera rarement de guérir la *consomption*.

doivent se pourvoir de toutes les substances fraîches dont elles pourront avoir besoin pendant tout le temps qu'elles seront à la mer. Comme on ne peut dans ce cas faire sa provision de *lait*, il faudra qu'elles vivent de fruits, de bouillons de poulet, ou de tous les autres jeunes animaux qui peuvent se conserver à bord, & dont nous avons fait l'énumération, Tom. I, § II & Article III du Chap. II.

cessaires aux pulmoniques, dans les voyages à la mer.

Il est inutile d'ajouter que ces voyages doivent être effectués, autant qu'il est possible, dans la belle saison, & qu'ils doivent toujours être dirigés vers les pays chauds (7).

Saisons dans lesquelles ils doivent être effectués, & vers quels climats.

Ceux qui n'ont pas le courage d'entreprendre ces voyages par mer doivent se transporter dans les climats du Midi, comme dans le Sud de la

Ce que doivent faire ceux qui ne peuvent pas

(7) Le conseil que donne l'Auteur de voyager à la mer, pour se guérir de la *pulmonie*, n'est pas donné au hasard. Le Docteur GILCHRIST, compatriote de M. BUCHAN, a publié, en 1771, un Ouvrage qui a pour objet l'utilité de ces voyages; & il prouve, par une foule d'observations, toutes plus intéressantes les unes que les autres, que ce *remede* important a réussi dans mille circonstances où tous les autres avoient été infructueux. Il n'est pas permis de douter de la vérité de ces observations. L'Auteur, connu par ses lumieres & par sa probité, ne rapporte que les siennes ou celles des Médecins les plus dignes de foi. Cet Ouvrage est intitulé : *The use of sea voyages in medicine; and particularly in a consomption : With observations on that disease. By Ebenezer* GILCHRIST. *M. D.*

Nous nous réunissons donc avec M. BUCHAN, pour engager ceux de nos Compatriotes attaqués de cette funeste Maladie, à entreprendre ces voyages, quand leurs facultés le leur permettront : pour les autres, quoique notre climat soit plus favorable que celui de l'Angleterre, nous leur conseillons cependant de changer d'*air* ; ceux du Nord de la France passeront au Midi, & ceux du Midi passeront, ou en Italie, ou en Espagne, ou en Portugal, &c.

voyager à la mer. France, en Espagne, en Portugal, &c.; & si l'*air* de ces contrées leur convient, y rester jusqu'à ce que leur santé soit entiérement rétablie.

Quelle doit être la diete du malade. Après un bon *air* & l'*exercice*, nous devons recommander une attention particuliere à la *diete*. Le malade ne doit rien manger qui soit échauffant, ou de difficile *digestion* : sa boisson doit être d'une qualité *adoucissante* & *rafraîchissante*. Comme tout le but de la *diete* doit être de diminuer l'*acrimonie* des humeurs, de nourrir le malade, & de soutenir ses forces languissantes; il doit en conséquence user principalement de substances *végétales* & *de lait*.

Les diverses especes de lait. Lait d'ânesse. Il faut qu'il fasse une grande partie de la nourriture. Le *lait* seul a plus de vertu dans cette Maladie que tous les *remedes* de la *Matiere Médicale*. On convient généralement que l'on doit préférer le *lait d'ânesse* à tout autre; mais on n'est pas toujours dans le cas d'en avoir. De plus on le prend ordinairement en trop petite quantité; tandis que, pour que ce *lait* produise des effets marqués, il faut qu'il fasse une grande partie de la nourriture du malade.

Pourquoi il fait rarement l'effet qu'on doit en attendre. On voit des gens qui veulent qu'un demi-setier ou deux de *lait d'ânesse*, bus dans les vingt-quatre heures, soient capables de produire un changement considérable dans les humeurs d'un adulte; & quand ils n'en apperçoivent pas promptement les effets, ils perdent courage & l'abandonnent. Delà il arrive que ce *remede*, quoique excellent, produit rarement de guérison. La raison en est claire; on le prend ordinairement trop tard, en trop petite quantité, & on l'abandonne trop tôt.

Dans quel temps de la Maladie il faut l'administrer. J'ai vu des effets extraordinaires du *lait d'ânesse*, dans une *toux* opiniâtre qui menaçoit de la *pulmonie*; & je crois fermement que si on le

prescrivoit dans cette période de la Maladie, il manqueroit rarement de guérir. Mais si l'on attend, pour employer cette espece de *lait*, ou toute autre, que l'*ulcere* du *poumon* soit formé, comme cela n'est que trop ordinaire, quel succès peut-on en attendre ?

A quelle chaleur & dans quelle quantité le lait d'ânesse doit être pris.

Le *lait d'ânesse* doit être bu, autant qu'il est possible, dans sa chaleur naturelle, c'est-à-dire, au degré de chaleur qu'il a quand il vient d'être tiré, & un adulte doit en prendre un demi-setier à la fois. Au lieu de ne répéter cette quantité que le soir & le matin seulement, il doit en prendre quatre fois par jour, ou au moins trois : il mangera un peu de pain léger avec ce *lait*, afin qu'il lui serve de repas.

Ce qu'il faut faire quand il purge.

S'il arrive que ce *lait* purge, on y ajoutera de la vieille *conserve de rose*, & à son défaut, de la poudre de *pattes d'écrevisses*, ou de la *craie*.

Il ne faut le prendre, ni chaud, ni dans le lit.

On a coutume d'ordonner de boire le *lait d'ânesse* chaud & dans le lit ; mais pris de cette maniere, il excite ordinairement la *sueur* : en conséquence, il vaudroit peut-être mieux le prendre après être levé.

Lait de femme.

Nous avons des guérisons merveilleuses de cette Maladie, produites par le *lait de femme*. Si l'on pouvoit en avoir une quantité suffisante, nous le recommanderions, comme préférable à tout autre : mais il feroit plus avantageux que le malade le prît à la mamelle, qu'après qu'il en a été tiré.

Observation sur les excellents effets de ce lait.

J'ai connu un homme, réduit à un tel degré de foiblesse, par la *pulmonie*, qu'il étoit incapable de se retourner dans son lit. Sa femme qui, dans ce temps-là, nourrissoit un enfant, eut le malheur de le perdre. Cet homme se mit à tetter sa femme, uniquement pour la soulager, & nullement dans la pensée de retirer aucun bien de son *lait*. Cepen-

dant en ayant éprouvé un soulagement considérable, il continua de la tetter, jusqu'à ce qu'il fût parfaitement rétabli ; enfin c'est aujourd'hui un homme fort & plein de santé (8).

Lait de beurre.

Il y en a qui préferent le *lait de beurre*, (*la battue*,) à tout autre ; & c'est un *remede* excellent, quand l'*estomac* peut le supporter. Cependant, comme il ne convient pas à tout le monde d'abord, il y a bien des gens qui l'abandonnent, sans en avoir fait usage assez long-temps.

A quelle dose il faut le prendre. Il faut que le malade en vive uniquement.

Il faut commencer par le prendre à petites doses ; on en augmentera la quantité graduellement, jusqu'à ce qu'enfin on en fasse sa seule nourriture. Je ne l'ai jamais vu réussir, à moins que le malade n'en ait vécu uniquement.

Lait de vache. Moyens de le rendre léger.

Le *lait de vache*, le plus commun de tous, quoique moins facile à digérer que celui d'*âneße* ou de *jument*, peut être rendu léger en le coupant avec partie égale d'eau d'*orge*, ou en le laissant reposer pendant quelques heures, pour pouvoir en enlever

---

Préjugés ridicules sur la maniere dont on doit prendre le lait de femme.

(8) La vraie maniere de prendre le *lait de femme*, est à la mamelle. On voit la plupart des gens se reculer à cette proposition. D'où peut venir une telle répugnance ? N'aimerons-nous jamais que ce qui est hors de nous ? Des *aliments* pétris & maniés par des mercenaires, pour lesquels souvent on a le plus souverain mépris, sont tous les jours trouvés excellents, délicieux ; & l'on répugne à prendre une substance que la Nature prend soin elle-même de préparer, & qu'elle dépose dans des réservoirs qu'elle s'est plue à embellir ! Quelle contradiction ! mais elle ne fait que faire nombre avec toutes celles dont nous sommes le jouet.

Dans quel temps de la journée il faut tetter une nourrice.

Au reste, on observera que l'instant où le *lait de femme* est le meilleur, c'est quatre ou cinq heures après le repas de la nourrice : avant ce temps il a une sorte de crudité, & retient quelque chose de la nature des *aliments* : plus tard, il se dissout & jaunit ; il contracte même une odeur urineuse.

la *crême.* Si indépendamment de ces précautions, on le trouve encore pesant sur l'*estomac*, on pourra ajouter, sur un demi-setier de ce même *lait*, une cuillerée ordinaire de *rum*, ou d'*eau-de-vie*, & un peu de *sucre.*

On ne doit point être surpris que le *lait* ne paroisse pas convenir, dans les premiers temps, à un *estomac* qui n'est accoutumé qu'à digérer de la viande & à boire des *liqueurs fortes*; ce qui est sur-tout le cas d'un grand nombre de personnes qui deviennent *pulmoniques.*

Pourquoi le lait ne paroît pas toujours convenir dans les commencements de son usage.

Nous ne sommes donc point d'avis que les malades, habitués aux nourritures *animales* & à ces *liqueurs*, les abandonnent absolument tout-à-coup: cette privation pourroit être dangereuse. Nous leur conseillerons au contraire de manger, une fois par jour, un peu de quelques jeunes animaux; ou mieux, de faire usage de bouillons de poulet, de veau, d'agneau, &c. Elles peuvent encore boire un peu de *vin*, mêlé avec du *négus*, ou trempé de deux ou trois parties d'eau; mais elles en diminueront peu à peu la quantité, jusqu'à ce qu'elles puissent l'abandonner tout-à-fait.

Précautions dont il faut user en commençant l'usage du lait.

Cependant on ne doit user de ce *régime*, que pour se préparer à une *diete* plus simple, & formée principalement de *lait* & de *végétaux*; & plutôt le malade sera en état de la soutenir, & mieux ce sera.

Il faut en faire le principal de sa nourriture le plutôt qu'on pourra.

Le *riz* & le *lait*, ou l'*orge* bouilli avec le *lait* (9)

Aliments

---

(9) En général, dit M. Clerc, le *lait* bouilli longtemps, contracte un goût un peu âcre, une odeur urineuse; & ceux qui prescrivent à leurs malades un *lait* qui a ainsi bouilli, ne sont pas mieux instruits que celui qui fait bouillir & écumer le *miel. Lettre à M. Pringle, sur les propriétés du lait...*

Il ne faut point faire bouillir le lait, ni écumer le miel.

auxquels on ajoute un peu de *sucre*, forment des *aliments* très-convenables. Les *fruits* bien mûrs &

dont on doit faire usage dans la pulmonie.

Il faut avoir attention à la nourriture de l'animal qui fournit le lait. Pourquoi?

Une attention qu'il faut encore avoir quand on prend le *lait*, est de s'informer de la nourriture de l'animal qui le fournit. Je sens bien qu'à Paris & dans tout autre grande Ville, cela paroît difficile, au moins pour le peuple. Mais à la campagne, rien de plus aisé; & les personnes riches peuvent même s'en assurer dans les Villes. Cette attention est d'autant plus importante, que le *lait* conserve la couleur, l'odeur, le goût & les propriétés des *aliments* qui le forment. Tout le monde sait que l'usage du *safran* le teint en jaune, & la *garance* en rouge: qu'il prend la couleur du *vin*, de la *biere*, de la *caffe*, &c. Le *lait* des brebis qui broutent le *thym*, sent le *thym*; l'*ail* lui communique sa saveur; l'*absynthe* le rend amer; l'*herbe à pauvre homme* ou la *gratiole*, quand elle est seche, rend le *lait de vache purgatif*, &c.

On sent que si on laisse l'animal vivre à sa guise, le *lait* qu'il fournira, pourra avoir des qualités tout-à-fait contraires à celles qu'exige la Maladie, & qu'alors, bien loin de guérir, il ne fera qu'augmenter le mal, dans la proportion que les substances dont il se nourrira seront plus opposées à celles que l'on désire.

Plantes dont doit se nourrir l'animal qui fournit le lait aux pulmoniques.

Pour ne pas sortir de la *pulmonie*, dont il est ici question, il seroit donc à désirer que l'ânesse, ou la vache ne se nourrît que de plantes *incisives*, *vulnéraires* & *balsamiques*. Ces plantes sont l'*hyssope*, le *marrube blanc*, l'*aurone*, la *tanaisie*, la *véronique*, la *chicorée sauvage*, l'*endive*, ou la *scariole*; l'*ortie blanche*, la *fumeterre*, la *verge dorée*, le *houblon*, la *petite centaurée*, les trois especes d'*absynthes*, le *cresson alenois* & de *fontaine*, la *berle*, ou l'*ache d'eau*; la *menthe*, la *sauge*, les plantes connues sous le nom de *capillaires*, qui sont le *capillaire commun*, le *capillaire de Canada*, le *capillaire de Montpellier*, le *polytric*, le *ruta muraria*, ou la *sauvevie*; le *cétérac*, ou l'*herbe dorée*; la *pulmonaire*, la *pulmonaire de chêne*, le *mille-pertuis*; le *pied de lion*, la *verveine*, le *lierre terrestre*, ou la *terrete*, l'*herbe de Jean*, la *rondotte*; le *chardon bénit*, la *bourserte*, ou le *tabouret*, ou la *bourse à berger*; la *grande pervenche*, la *petite pervenche*, le *plantain*, l'*herbe aux cinq côtes*, la *mille-feuille*, ou l'*herbe aux Charpentiers*; l'*herbe aux écus*, ou la *nummulaire*; la *quinte-feuille*, l'*herbe à Robert*, &c.

cuits devant le feu, au four ou bouillis, conviennent également. Ces *fruits* sont particuliérement les *groseilles*, les *pommes*, cuites devant le feu ou dans de l'eau, auxquelles on ajoute du *lait* lorsque les *pommes* sont cuites, ou du *petit lait*, &c. Les *gelées*, les *conserves*, les *confitures* de fruits mûrs, un peu *acides*, peuvent être données au malade à discrétion. Telles sont celles de *groseilles*, de *roses*, de *prunes*, de *cerises*, &c.

Un *air* pur, un *exercice* modéré, des *aliments* composés particuliérement des fruits que nous venons de nommer, ou d'autres semblables avec

Seul régime sur lequel on doive compter dans la

---

nous donnons la description de toutes ces plantes, aux articles de la *Table Générale*, Tome V, qui concernent chacune d'elles.

Ces plantes, quelque nombreuses qu'elles soient, sont des plus communes. On les rencontre par-tout, soit les unes, soit les autres, dans les prés, dans les marais, dans les plaines, dans les bois, sur les montagnes, sur le bord des ruisseaux & des rivieres, sur les murailles, &c.

Ces plantes se trouvent par-tout.

En cueillant ces plantes soi-même, ou en conduisant l'animal dans les lieux où elles sont abondantes, outre qu'on empêchera qu'il n'en mange de contraires, c'est qu'elles produiront un *lait*, véritable *remede*, singuliérement approprié à la Maladie. M. CLERC, *ibid.* rapporte l'histoire d'une Dame qu'il a guérie de la *pulmonie*, avec le *lait* qu'il avoit rendu *médicamenteux*. Ce fait & plusieurs autres qu'il cite, doivent, ajoute-t-il, nous engager à multiplier les expériences en ce genre. La maniere dont on tue les hommes par-tout, n'est malheureusement que trop connue: celle qui peut les conserver, ne l'est pas encore assez. Les yeux des Médecins & de toutes les personnes intelligentes, doivent se tourner vers elle.

On observera que le *lait de vache*, étant plus difficile à digérer que ceux dont on vient de parler plus haut, on doit être encore plus attentif à ne le prescrire que dans le commencement de la Maladie, & lorsque les forces des malades sont encore entieres; ou dans la *convalescence*: quand le danger est évidemment éloigné, c'est-à-dire, quand le malade a recouvré une partie de ses forces.

pulmonie commençante.

le *lait*, forment le seul *régime* sur lequel on puisse compter dans la *pulmonie* commençante. Si le malade a assez de force & de courage pour y persister, rarement sera-t-il trompé dans son espérance d'être guéri.

Observation.

Dans une ville très-peuplée d'Angleterre, Scheffield, où la *pulmonie* est très-commune, j'ai vu souvent des *pulmoniques* que l'on avoit envoyés à la campagne, en leur prescrivant de monter à cheval, de vivre de *lait* & de *végétaux*, s'en revenir au bout de quelques mois, exempts de toutes douleurs, & même ayant recouvré leur embonpoint.

A la vérité, ce *régime* n'étoit pas toujours accompagné de succès, sur-tout quand la Maladie étoit héréditaire, ou fort avancée : cependant c'étoit le seul qui pût en avoir ; & quand malheureusement il échouoit, les *remedes* ne réussissoient pas davantage, au moins n'en ai-je jamais vu d'exemple.

Régime lorsque les forces & le courage du malade sont abattus.

Si les forces & le courage du malade sont abattus, il faut tâcher de le soutenir avec des bouillons succulents, des *gelées*, &c. ; quelques-uns recommandent les poissons à écailles dans cette Maladie, & ce n'est pas sans raison, parce qu'ils sont fort nourrissants & très-*restaurants* (*b*).

Les aliments & la boisson doivent être

Au reste, les *aliments* & la boisson doivent toujours être pris en petite quantité à la fois, de

Avantages retirés de l'usage des huitres.

(*b*) J'ai vu souvent des *pulmoniques*, mais dont les *symptômes* n'étoient pas graves, retirer un grand avantage de l'usage des *huitres*. Ils les mangeoient, en général, crues, & buvoient l'*eau* qui se trouve dans les coquilles. (J'ai vu plusieurs exemples des bons effets des *huitres* dans d'autres circonstances, comme dans le *vomissement* occasionné par la *grossesse* & les *agacements d'estomac*, exposés ci-après Chap. XXII, § IV, Art. IV, note 4, & Art. VIII, note 5 de ce Volume.)

peur

peur qu'une trop grande abondance de *chyle* nouveau n'oppresse les *poumons*, & ne porte trop d'accélération dans la *circulation* du *sang*, ainsi que nous l'avons fait voir, Tom. I, Chap. II, note 3. pris en petite quantité à la fois. Pourquoi ?

Il faut tenir l'esprit du malade aussi gai & aussi tranquille qu'il est possible; la *pulmonie* étant souvent occasionnée, & toujours aggravée par une tournure d'esprit *mélancolique*. Aussi la *musique*, une société agréable & douce, & tout ce qui peut inspirer de la gaieté, sont-ils de la plus grande importance dans cette Maladie. De plus, il faut laisser le malade rarement seul; les réflexions sur les malheurs de sa situation, ne pouvant que rendre son état plus dangereux. Avantages de la gaieté, de la musique, &c. dans la pulmonie.

ARTICLE IV.

Traitement que doivent suivre les malades dans les différents degrés de la Pulmonie.

QUOIQUE la guérison de cette Maladie dépende en grande partie du *régime* & de la constance du malade à le suivre, nous allons cependant parler du petit nombre de *remedes* qui peuvent servir à calmer la violence des principaux *symptômes*.

Remedes du premier degré de la Pulmonie.

DANS le premier degré de la *pulmonie*, on peut quelquefois appaiser la *toux* par la *saignée* (10), & faciliter l'*expectoration* par les *remedes* suivants.

---

(10) Il est fort douteux que la *saignée* soit utile, même dans le premier degré de la *pulmonie*; sur-tout si elle est due à l'une ou l'autre des Maladies dénommées, Article I de ce Paragraphe. Si l'on a fait attention à ce que nous Avec quelle précaution on doit prescrire la saignée dans la pulmonie.

Pilules incisives pectorales.

Prenez d'*oignon de scille frais*, de *gomme ammoniac*, de *graine de cardamome* en poudre, } de chaque deux gros.

Broyez le tout ensemble dans un mortier. Si cette masse est trop consistante, pour pouvoir en faire des *pilules* de moyenne grosseur, ajoutez un peu de *sirop commun*.

On donne trois ou quatre de ces *pilules*, deux ou trois fois par jour, selon que l'*estomac* du malade peut les supporter.

Lait ammoniac.

Le *lait ammoniac*, ou le *lait de gomme ammoniac*, comme on l'appelle, est encore un *remede* convenable dans cette premiere période de la Maladie; on le prépare & on l'administre comme nous l'avons conseillé dans la *pleurésie*, pag. 94 de ce Vol.

Mixture calmante.

On peut encore faire usage d'une *mixture* faite avec parties égales:

de bon *miel*,
& de *sirop de pavot*.

On prend quatre onces de chacune de ces substances; on les met ensemble dans un poélon, sur un feu doux; on les fait chauffer jusqu'à ce qu'il

---

avons dit, § I, notes 2 & 3 du Chap. VI de ce Volume, on doit sentir que ce *remede*, qui ne peut que procurer un soulagement passager, peut devenir des plus funestes en épuisant les forces, & en fixant plus profondément le mal.

Je ne craindrai pas de dire que la *saignée* doit être, dans la plupart des cas, rejettée de ce traitement, comme l'Auteur va rejetter tous les *remedes huileux* & *balsamiques*; au moins ne peut-elle être prescrite que par un Médecin très-expérimenté, qui, sachant apprécier la valeur des *indications*, ne se déterminera que d'après des signes qui, lui montrant le bien qu'il peut faire, lui montreront également le mal qu'il doit éviter.

s'excite un frémissement dans cette masse liquide. On en donne une cuillerée au malade, toutes les fois qu'il est incommodé par la *toux*.

Dangers des remedes huileux & balsamiques.

On a coutume de surcharger, dans le premier état de cette Maladie, l'*estomac* du malade de *remedes huileux* & *balsamiques* ; mais ces *remedes*, bien loin de détruire la cause de la Maladie, ne font que lui donner plus de force, en échauffant le *sang*. Tandis qu'ils émoussent l'appétit, ils relâchent les *solides*, & sont, à tous égards, nuisibles au malade.

Seuls remedes qu'on puisse donner contre la violence de la toux.

Tout ce qu'on peut employer pour calmer la violence de la *toux*, outre l'*exercice du cheval* & les autres parties convenables du *regime*, doit se borner à des *remedes* d'une qualité un peu *acide* & *déterſive*, comme l'*oxymel*, le *sirop de limon*, &c.

Avantages des acides végétaux.

Les *acides* paroissent avoir des effets très-salutaires dans cette Maladie, en qualité de désaltérants & de *rafraichissants*. Les *végétaux acides*, tels que les *pommes*, les *oranges*, les *citrons*, &c., sont les plus convenables. J'ai vu des malades retirer un grand avantage du suc de *citron* ; ils en suçoient plusieurs par jour. C'est d'après ces observations, que nous recommandons d'user de ces *acides végétaux*, en aussi grande quantité que l'*estomac* du malade pourra le supporter.

Infusions de plantes ameres.

Quant aux boissons, nous recommandons les *infusions* de *plantes ameres* : telles sont le *lierre terrestre*, la *petite centaurée*, les fleurs de *camomille*, ou le *treffle d'eau*. On les prend à volonté : elles fortifient l'*estomac*, facilitent la *digestion*, purifient le *sang*, & remplissent en même-temps les *indications* d'humecter & d'étancher la soif, infiniment mieux que toutes les choses qui sont douces ou pleines de suc.

Boisson lorsque le malade crache le sang.

Mais si le malade crache le *sang*, sa boisson ordinaire doit être une *infusion* ou une *décoction* de racine de plantes *vulnéraires*, &c., telle que la suivante.

Prenez de racine de *grande consoude*, une once;
de réglisse, } de chaque
de *guimauve*, } demi-once.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau commune, pendant quelques instants; laissez refroidir.

On peut y ajouter une cuillerée à café d'*esprit de vitriol* : on en boit une tasse trois ou quatre fois par jour.

Il y a beaucoup d'autres plantes, beaucoup d'autres racines *mucilagineuses*, de qualité *consolidante* & *agglutinative*, dont on prépare des *décoctions*, ou des *infusions*. Tels sont les *orquis*, les *semences de coing*, le *pas-d'âne*, la *graine de lin*, la *salsepareille*, &c. Il est inutile d'en donner les *recettes*; leur simple *infusion*, ou leur *décoction*, est tout ce qui est nécessaire, & le malade peut en prendre à discrétion.

Avantages de la conserve de rose prise à grande dose.

La *conserve de rose* convient singuliérement dans cet état de la Maladie, c'est-à-dire, dans le premier degré. On la donne dans l'une ou l'autre des boissons prescrites ci-dessus, ou on la mange à la cuiller. On ne peut en attendre aucun avantage, si on ne la prend qu'à petites doses. Je ne l'ai jamais vu réussir, à moins qu'on ne la donnât à trois ou quatre onces par jour, & pendant un temps considérable. A cette dose, je l'ai vu produire des effets extraordinaires; & je l'ordonnerois volontiers dans tous les cas où il y auroit *crachement de sang*.

Remedes du second degré de la Pulmonie.

Quinquina.

LORSQUE les *crachats épais*, l'*oppression de poi-*

trine, la *fievre hétique*, & tous les *symptômes* qui l'accompagnent, annoncent qu'il y a un *abcès* formé dans les *poumons*, j'ordonne le *quinquina* ; ce *remede* étant le seul par le moyen duquel on puisse alors espérer de s'opposer à la tendance générale des humeurs à la *putridité*. Je le prescris de la maniere suivante.

Maniere de l'administrer.

Prenez du meilleur *quinquina*, une once.
Réduisez en poudre très-fine; divisez en dix-huit ou vingt prises égales.

Le malade en prendra une prise toutes les trois heures dans un peu de *sirop*, dont on fera un *bol*, ou dans un verre de sa boisson ordinaire.

Electuaire de quinquina qu'il faut donner lorsqu'il purge, pris en poudre.

S'il arrivoit que le *quinquina* vint à purger, on en formeroit un *électuaire* avec la *conserve de rose*, de cette maniere.

Prenez de *conserve de rose*, quatre onces ;
du meilleur *quinquina*, en poudre, une once ;
de sirop d'*orange*, ou de *limon*, autant qu'il en faut pour donner au tout la consistance de *miel*.

Mêlez.

Maniere de prendre cet électuaire.

Le malade prendra cette quantité en quatre ou cinq jours, c'est-à-dire, une once & demie de cet *électuaire* par jour, en trois ou quatre fois. Quand cette quantité sera consommée, on la répétera, si les circonstances le demandent.

Infusion de quinquina à l'eau froide, lorsqu'on ne peut le prendre en substance.

Ceux qui ne pourront prendre le *quinquina* en substance, c'est-à-dire, en poudre, ou en *électuaire*, le feront infuser dans de l'eau froide. Il paroît même que l'eau froide est le meilleur *menstrue* pour extraire les vertus de cette substance, comme nous l'avons déja dit, pag. 60, note 14 de ce Vol., & comme nous le dirons à la *Table générale*, Tome V, au mot *Quinquina*.

Maniere de faire & de prendre cette infusion.

On fait *infuser*, pendant vingt-quatre heures, une demi-once de *quinquina en poudre*, dans un demi-setier d'eau froide ; on passe à travers un linge fin : le malade prendra cette quantité, en trois ou quatre fois, dans la journée.

Le quinquina est contraire lorsqu'il y a des symptômes d'inflammation.

Tant qu'il y a quelque *symptôme* d'*inflammation*, nous croyons le *quinquina* contraire. Mais lorsqu'on s'est assuré qu'il existe du *pus* dans la *poitrine*, c'est certainement alors un des meilleurs *remedes* que l'on puisse employer. Il est vrai que peu de personnes ont assez de résolution pour faire un usage convenable de *quinquina*, dans cette période de la Maladie ; autrement nous avons lieu de croire qu'on pourroit en retirer de grands avantages (11).

Même lorsque la constitution du sujet est disposée à ces symptômes.

(11) Le *quinquina*, qui certainement est un excellent *remede* dans cette période de la Maladie, ne convient pas, comme l'observe très-bien M. BUCHAN, lorsqu'il y a des *symptômes d'inflammation*, ni même lorsque le malade a une *constitution* disposée à ces *symptômes*. J'ai vu un malade, à qui le *quinquina* occasionnoit, au bout de quinze jours ou trois semaines de son usage, une chaleur & une *irritation* dans la *poitrine*, qui furent, deux fois, suivies d'un *crachement de sang*. On interrompoit & on calmoit ces accidents avec une douzaine de bouteilles d'*Eaux Bonnes*, qu'il prenoit de suite, une par jour, tous les matins. Une malade éprouvoit les mêmes accidents, quoiqu'elle fût réduite à huit grains de *sel essentiel de quinquina* par jour, après avoir commencé par seize. Les *Eaux Bonnes* lui procuroient le même soulagement.

Avantages des Eaux Bonnes.

Les *Eaux Bonnes* sont par elles-mêmes très-salutaires dans la *pulmonie*. J'ai vu un malade, entr'autres, en éprouver d'excellents effets, après en avoir pris pendant six semaines ou deux mois de suite ; & je ne doute point que, s'il eût voulu en user pendant les deux saisons, comme on le lui conseilloit, son rétablissement n'eût été beaucoup plus prompt, car il jouit actuellement d'une très-bonne santé.

Résignation & patience de la part du malade.

La *pulmonie*, comme les Maladies *nerveuses* & toutes les autres Maladies longues ou *chroniques*, exige, de la part du malade, beaucoup de résignation & de patience ;

Quand on est certain qu'il y a un *abcès* dans les *poumons* (12), & qu'on voit qu'il ne s'évacue point

Ce qu'il faut faire lorsqu'on est certain.

& c'est ce qu'on ne rencontre que très-rarement. Le plus souvent les *pulmoniques* sont indociles & récalcitrants, au point de forcer le Médecin à les abandonner. Ils n'ont plus alors de ressource, que dans les Charlatans, qui ont toujours des *remedes* à offrir, & qui les précipitent au tombeau, par la voie de l'espérance.

D'un autre côté, les malades difficiles, & qui, malgré la confiance qu'ils témoignent au Médecin, ne peuvent vaincre la répugnance qu'ils ont pour les *drogues*, demandent, de la part de celui qui les conduit, beaucoup de complaisance & de ménagement. C'est à lui à chercher, dans le *régime*, de quoi suppléer aux *remedes*, ou au moins de quoi tenir lieu de ceux qui sont désagréables, & d'une plus grande quantité des autres.

Complaisance de la part du Médecin.

Or, on trouvera tous ces avantages dans un large *vésicatoire*, posé entre les épaules, qu'on fera tirer fortement, jusqu'à ce que le *pus* paroisse épuisé. A ce *vésicatoire* on fera succéder un *cautere* au bras, qu'on entretiendra pendant tout le temps de la Maladie, & une couple d'années encore après qu'elle sera entiérement terminée.

Vésicatoire & cautere.

Quoique M. Buchan ne fasse mention, dans cet article, ni du *vésicatoire*, ni du *cautere*, nous pouvons cependant assurer qu'il n'est guères de moyens aussi puissants contre cette Maladie, & que si on leur associe le *quinquina*, comme *antiputride* & *fortifiant*, on hâte singuliérement la guérison du malade.

Avantages de ces deux remedes.

(12) Il ne sera pas permis d'en douter, si, dans les quatorze jours, que dure ordinairement la *fluxion de poitrine*, l'on n'a pas obtenu de la Nature les *évacuations* nécessaires ; c'est-à-dire, si le malade n'a pas craché, ou n'a point eu de *déjections* copieuses, ou n'a point rendu d'urines chargées : si, après ces quatorze jours, le malade n'est pas guéri, ni même considérablement soulagé ; si, au contraire, la *fievre* continue d'être assez forte ; si la respiration continue d'être gênée ; si le malade a de petits *frissons* de temps en temps & des *redoublements* vers le soir ; si les joues deviennent rouges & les levres seches ; s'il y a de l'altération.

Ce qui indique l'existence de cet abcès ;

L'augmentation de la violence de tous ces *symptômes* annonce que la *vomique*, nom que porte l'*abcès* dans les *poumons*, est toute formée.

Qu'on appelle vomique.

qu'il y a un abcès dans la poitrine.

par les *crachats*, ou ne se guérit point par la *résolution*, il faut tenter de le faire percer intérieurement. Pour cet effet, on fera respirer fréquemment au malade la vapeur d'eau chaude, ou de *vinaigre*: on le fera tousser, rire, crier, &c. (13).

Accident qui

Si l'*abcès* creve dans les *poumons*, le *pus* peut

Symptômes de la vomique.

La *toux* devient plus continue; elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelque nourriture. Il ne peut se coucher que sur le côté malade; souvent il ne peut point se coucher du tout; il est obligé de rester assis le jour & la nuit. Il ne peut dormir, il est inquiet; il a des moments d'angoisses horribles, accompagnées & suivies de *sueurs* sur la poitrine, & sur-tout au visage.

Il sue pendant la nuit; il a souvent un goût affreux dans la bouche, sur-tout celui d'œufs pourris. Il maigrit considérablement; il a la langue & la bouche seches; rien ne peut le désaltérer. Sa voix est foible & rauque; ses yeux sont enfoncés. On apperçoit quelquefois sur la poitrine, du côté malade, une légere enflure, & un changement de couleur presque insensible. On peut, chez quelques sujets, sentir du gonflement en pressant le creux de l'*estomac*, sur-tout lorsque le malade tousse.

(13) On lui fera prendre une grande quantité de liquide *émollient*, tel que de la tisane d'*orge* & de *miel*; de l'eau de *veau*; du *lait* coupé avec de l'eau. Cette masse de liquide, en tenant l'*estomac* toujours plein, oppose aux *poumons* une résistance, qui force la matiere de la *vomique* à se porter du côté de la gorge.

On lui fera flairer du *vinaigre* chaud; on lui injectera dans la gorge du *vinaigre* & de l'eau, pour exciter la *toux*. On peut même faire prendre au malade, toutes les deux heures, une cuillerée de la *potion* suivante.

Prenez d'*oxymel scillitique*, une once;
d'une forte *infusion de fleurs de sureau*, cinq onces.
Mêlez

Si ces moyens ne réussissent pas, & que le malade soit en état, il faudra le faire monter dans une voiture qui le secoue un peu; & pour cet effet, on fera rouler cette voiture sur un chemin raboteux, mais toujours après que le malade aura rempli son *estomac* de boisson.

être rejetté par la bouche. Il est vrai que quelquefois la rupture de la *vomique* cause une mort subite, en suffoquant le malade; & c'est ce qui arrive, lorsque la quantité de *pus* est considérable, & que les forces sont déja épuisées. **accompagne quelquefois la rupture de la vomique.**

Dans tous les cas, il faut se précautionner d'*eau spiritueuse*, ou de *sels volatils*, pour en faire respirer au malade, parce que cette rupture ne manque jamais de le faire au moins tomber en *syncope*. **Précautions qu'il faut avoir dans ce cas.**

Si la matiere que le malade rejette est épaisse, si la *toux* diminue, si la *respiration* devient plus facile, on peut concevoir quelqu'espérance de guérison. **Signes qui donnent quelque espérance de guérison.**

Les *aliments* alors doivent être légers, mais *restaurants*. Ceux qui conviennent le mieux, dans ce cas, sont le bouillon léger de poulet, la *décoction de gruau* ou de *sagou*, la *créme de riz*. On lui donnera pour boisson du *lait de beurre*, ou du *petit-lait*, *édulcoré* avec du *miel*. Ce temps de la Maladie est encore celui dans lequel il faut user de *quinquina*, sous la forme & de la maniere prescrite plus haut, pages 133 & 134 de ce Vol. (14) **Régime & remedes qu'il faut prescrire lorsque le malade avance vers la guérison.**

---

(14) Nous croyons devoir ajouter, que le *régime* que M. Buchan prescrit ici, étant, comme il le dit au commencement de cet article, pag. 129, la base du traitement, doit être non-seulement suivi rigoureusement dans tous les temps de la Maladie, mais encore continué beaucoup au-delà du temps où le malade se croit rétabli. Les rechutes dans la *pulmonie*, ne sont aussi fréquentes, que par les erreurs que l'on commet dans le *régime*. **Combien de temps doit durer le régime.**

Un malade ne souffre plus de la *poitrine* : il respire facilement : il dort paisiblement les nuits : il a recouvré une partie de ses forces : il se sent de l'appétit, &c. : aussi-tôt il se croit jouissant d'une santé aussi parfaite, qu'avant qu'il tombât malade ; & le voilà qui se livre à ses an- **Erreur que l'on commet à cet égard.**

Ce qu'il faut faire lorsque la vomique se

Si la *vomique*, ou l'*abcès*, se rompt dans la cavité de la *poitrine*, entre la *plevre* & les *poumons*;

---

ciens plaisirs, & souvent à des excès. Il retombe, & l'on crie après le Médecin, qui a annoncé trop promptement une guérison, que l'on dit n'avoir été qu'imaginaire, tandis qu'il ne tenoit qu'au malade de la rendre réelle & stable, en persistant dans son *régime* six mois, une & même deux années de plus.

Observation.

Un homme de trente-six ans, fort & robuste, est attaqué d'une *fluxion de poitrine*, que l'on traite par les *saignées* répétées & par l'*émétique* en lavage, qui cependant ne le tuent pas; mais la *convalescence* est des plus languissantes, &, au bout de quelques mois, se déclare une *pulmonie* commençante. Il demande promptement du secours, & observe scrupuleusement le *régime* qu'on lui prescrit. C'étoit à l'entrée de l'automne; &, quoique cette saison & celle de l'hiver soient toujours défavorables dans ces cas, il étoit, au printemps suivant, assez bien pour se croire guéri. Il se livre donc à ses anciennes habitudes, sur-tout aux plaisirs de la table. Mais au retour de l'automne suivante, il éprouve un *crachement de sang*, qui est suivi des mêmes *symptômes* que l'année précédente. Il se remet de nouveau au *régime* & aux *remedes* convenables, qui le rétablissent dans le même espace de temps; de sorte qu'au second printemps, il se seroit encore cru guéri parfaitement, s'il n'avoit été victime de cette confiance au premier. Il n'abandonne donc point son *régime*; mais il ne le suit pas assez strictement, pour que l'automne d'ensuite il n'éprouve encore un ressentiment assez grave, qui enfin lui persuade qu'il ne doit plus vivre désormais que de *régime*; & ce n'est qu'après une abstinence complette de tout ce qui est capable d'échauffer, qu'il a recouvré une santé constante, mais qu'il ménage, en s'interdisant toute espece d'excès.

On voit qu'il est impossible de fixer le temps que doit durer le *régime*. Le plus sûr, pour une personne qui a été menacée de cette funeste Maladie, est de ne le quitter qu'au bout de plusieurs années; & elle ne doit jamais le quitter brusquement. Si l'Auteur prescrit, page 125 de ce Vol. des précautions pour le commencer, on doit sans doute en apporter bien davantage pour l'abandonner; & ces pré-

la seule maniere de faire évacuer la matiere, est, comme nous l'avons déja dit, de faire une incision entre les *côtes*. Mais comme cette opération, appellée *empyeme*, doit toujours être faite par un Chirurgien, il est inutile de la décrire ici. Nous nous contenterons seulement d'observer qu'elle n'est pas aussi redoutable qu'on se l'imagine ordinairement, & qu'elle est, dans cette circonstance, la seule ressource que le malade ait pour en revenir.

rompt dans l'intérieur de la poitrine.

§ II.

De la Pulmonie symptomatique.

Il faut, dans cette espece de pulmonie, commencer par guérir la Maladie qui l'a occasionnée.

CETTE Maladie ne peut être guérie, que l'on n'ait guéri auparavant la Maladie qui l'a occasionnée. Ainsi quand cette espece de *pulmonie* procede d'un vice *scrophuleux*, ou des *écrouelles*, du *scorbut*, de l'*asthme*, d'une *Maladie vénérienne*, &c., il faut s'occuper d'abord de la Maladie qui l'a causée, & en conséquence, ordonner le *régime* & les *remedes* qui lui sont propres.

Ce qu'il faut faire, lorsqu'elle est due à des évacuations excessives.

Lorsque cette Maladie est due à des *évacuations* excessives, de quelque nature qu'elles soient, il faut non-seulement les arrêter, mais encore rétablir les forces du malade, par un *exercice* convenable, par une *diete* nourrissante, par des *cordiaux*, &c.

Conseils aux meres qui tombent dans cette Maladie, pour allaiter trop long-temps.

Des meres délicates & très-jeunes, sont souvent attaquées de cette Maladie, en donnant à tetter trop long-temps. Il faut donc, aussi-tôt qu'elles s'apperçoivent que les forces & l'appétit commencent à diminuer, qu'elles sevrent leurs

---

cautions sont d'autant plus nécessaires, que le *régime* a été continué plus long-temps, & qu'il a été plus sévere.

enfants, ou qu'elles appellent une autre nourrice, autrement elles ne peuvent espérer de guérison (15).

Réflexions sur ce conseil.

(15) Il est important de remarquer que l'observation de l'Auteur ne regarde que les meres qui nourrissent trop long-temps. Car pour celles qui ne nourrissent que le temps prescrit par la Nature, la crainte de tomber dans cette Maladie, ne doit pas les en empêcher. Nous avons fait voir, Chap. I, note 2, page 4 & suiv. du Tome I, que toutes les meres doivent remplir ce devoir indispensable, & nous avons dit, que MORTON avoit observé, que des meres menacées, en apparence, de *pulmonie*, par leur maigreur & leur délicatesse, s'en étoient délivrées en nourrissant Si l'allaitement devient un *remede* dans cette Maladie, comment concevoir qu'il puisse devenir cause de cette même Maladie?

La pulmonie n'est que très-rarement occasionnée par l'allaitement.

Aussi ne l'est-il presque jamais. Si l'on rencontre quelquefois des femmes qui sont obligées de quitter le *nourrissage* par Maladie, cette Maladie a toujours une cause plus ancienne, qu'il faut chercher, ou dans le *régime* qu'elles ont observé avant de nourrir, ou dans leur *constitution*, ou dans celle de leurs pere & mere.

Maladies dont l'allaitement est le remede.

Il n'est personne qui ne sache que l'allaitement est le plus efficace de tous les *remedes*, pour prévenir les *engorgements des mamelles*; les suites des couches, appellées *laits repandus*; les *dépôts laiteux*; les *inflammations* dans le *bas-ventre*; les *dépôts* & les *ulceres* dans la *matrice*, &c.; Maladies si communes & si redoutables chez les femmes en couche.

La Nature ne prescrit jamais de loi qu'on ne puisse remplir.

Les femmes enceintes proposées pour exemple.

Plus on étudie la Nature, plus on se persuade de cette vérité; *qu'elle ne nous prescrit jamais de loi, que nous ne puissions remplir*. Elle fait concevoir une femme: cette femme, quelque délicate, quelque foible qu'elle soit, nourrit, porte son enfant neuf mois dans son sein, & accouche comme la femme la plus vigoureuse, & souvent plus heureusement. Sans doute que s'il étoit dans le pouvoir des femmes de s'exempter de cette peine, on en verroit un grand nombre, qui s'en rapporteroient au soin des autres, pour faire germer le fruit de leur plaisir; mais la Nature y a mis ordre. La *matrice*, qui le reçoit, est le seul lieu où il puisse s'animer & se développer; & pour cet effet, jalouse, pour ainsi dire, du trésor qu'elle possede, elle se referme, en général, aussi-tôt, pour ne se rouvrir que lorsque l'enfant,

§ III.

De la Consomption, ou de la Phthisie nerveuse.

CETTE Maladie est un dépérissement insensible de tout le corps, sans un degré considérable de *fievre*, sans *toux*, sans difficulté de respirer. Elle est accompagnée de foiblesse, de manque d'appétit, d'*indigestion*, &c. (16)

Caractere de cette Maladie.

---

parvenu à son dernier terme, ne laisse plus de place à sa dilatation.

L'enfant voit le jour. Que fait la Nature, pour prévenir les accidents & la mort, auxquels l'exposeroient les *aliments* dont usent les adultes? Aussi-tôt après l'accouchement, elle détourne le cours de la substance qui nourrissoit l'enfant dans le sein de sa mere; elle la dépose dans deux réservoirs, dans lesquels la quantité de *lait* qui y abonde pour l'ordinaire, se trouve presque toujours proportionnelle à l'appétit de l'enfant, qui, plus ou moins fort, a plus ou moins besoin de nourriture.

Insister davantage sur ce point du devoir des femmes, seroit superflu: car si la Nature eût voulu qu'elles s'exemptassent de nourrir leurs enfants, elle les auroit privées de mamelles, ou elle auroit refusé à ces mamelles la substance, à la *sécrétion* de laquelle seule elles sont destinées: ce qui n'arrive que très-rarement, & ce qui n'arriveroit jamais, si les femmes étoient nourries & élevées d'après les préceptes de la Nature & de la saine raison.

Preuves que les femmes doivent nourrir elles-mêmes leurs enfants.

Concluons donc que l'intention de notre mere commune, la Nature, est que toutes les femmes allaitent elles-mêmes leurs enfants; que toutes sont destinées à cet emploi sacré; qu'aucune ne peut s'en exempter, sans se rendre criminelle envers le Créateur, qui a pris soin lui-même de leur donner toutes les facultés nécessaires, pour qu'elles puissent remplir commodément ce devoir salutaire, & qui a voulu qu'elles s'exposassent à mille Maladies, quand elles auroient l'ingratitude & la barbarie de le mépriser.

(16) On voit, d'après cette énumération de *symptômes*, que cette espece de *pulmonie* est, à proprement parler, celle qu'on nomme *Consomption Angloise*.

Qui sont ceux qui y sont exposés.

Ceux qui sont d'un caractere inquiet & impatient, qui s'adonnent aux *liqueurs spiritueuses*, ou qui respirent un *air* mal-sain, y sont le plus exposés.

Traitement qu'il faut suivre dans cette Maladie.

Régime.

NOUS recommanderons volontiers, & principalement dans le traitement de cette Maladie, une *diete* légere & nourrissante; beaucoup d'*exercice* en plein *air*, & l'usage des *amers*, qui ont la propriété de raffermir & de fortifier l'*estomac*.

Remedes : quinquina, gentiane, camomille, &c.

Tels sont le *quinquina*, la *gentiane*, la *camomille*, &c. On fait *infuser* ces substances dans de l'*eau* ou dans du *vin*, comme nous l'avons recommandé ci-devant, pag. 131 & 133 de ce Volume, & le malade en prend un verre fréquemment dans la journée.

Elixir de vitriol.

Mais un *remede* qui rétablira singuliérement les *digestions*, & qui contribuera beaucoup à la guérison, c'est l'*élixir de vitriol*, pris à la dose de vingt ou trente gouttes, deux fois par jour, dans un verre d'*eau* ou de *vin*.

Vin calibé.

Le *vin calibé* est encore un *remede* excellent dans ce cas; il fortifie les *solides*, & aide singuliérement la Nature dans la confection d'un bon *sang*. Voici la maniere de préparer ce *vin*.

Maniere de le préparer;

Prenez de *limaille de fer* ou d'*acier*, trois onces. Mettez dans une bouteille; versez par-dessus une pinte de *vin* blanc; laissez digérer pendant trois semaines, ayant soin de remuer deux fois par jour la bouteille; filtrez au travers d'un papier gris.

De le prendre.

Le malade en prendra une cuillerée à bouche deux ou trois fois par jour.

Importance des amusements, de

Mais les amusements agréables, la société de personnes gaies & enjouées, l'*exercice du cheval*,

sont préférables, dans cette Maladie, à tous les *remedes*. Aussi toutes les fois que la fortune du malade le lui permettra, nous lui conseillons d'entreprendre un long voyage pour son plaisir, comme le moyen le plus propre à lui rendre la santé, ainsi qu'on l'a dit, notes 5 & 6 de ce Chapitre.

l'exercice du cheval, des voyages, &c.

(Un autre conseil non moins important, c'est d'observer la continence la plus stricte, sur-tout si la débauche a occasionné la Maladie. C'est en général un de ceux que suivent le moins volontiers ces sortes de malades. La plupart des jeunes gens, livrés aux femmes & au vice honteux de la *masturbation*, n'y renoncent communément que lorsque leurs forces ne leur permettent plus de s'y adonner, & alors la Maladie est devenue incurable. J'en ai un exemple frappant dans un jeune homme de vingt-deux ans, à qui les conseils les plus sages, & même donnés par des personnes qui sembloient devoir avoir le plus d'empire sur son esprit, ne purent jamais faire perdre cette infame habitude. Il s'y livroit dans le temps même que, par le *régime* & les *remedes*, on travailloit à le guérir de cette cruelle Maladie. Il périt sans qu'on ait pu lui procurer aucun soulagement. Nous parlerons plus particuliérement de la *masturbation* Tome IV, Chap. LVII, § III, art. IV, qui expose le traitement de la *Courbature* occasionnée par le libertinage & les plaisirs de l'amour pris avec excès.

De la continence la plus stricte.

En général, dans cette Maladie & dans toutes les autres, le premier des *remedes* est de fuir les causes qui y ont donné lieu, & toutes celles qui pourroient l'aggraver.)

Le premier des remedes, dans une Maladie, est de fuir la cause qui l'a fait naître.

❧

§ IV.

Moyens de se préserver des diverses especes de Pulmonie & de la Consomption.

Les préservatifs de ces Maladies sont, l'exercice, le bon air & la sobriété.

NOUS ne pouvons finir ce Chapitre sans recommander très-sérieusement à tous ceux qui cherchent à se garantir des diverses especes de *pulmonies*, de prendre autant d'*exercice* en plein *air* qu'ils le pourront, d'éviter tout *air* mal-sain, & d'observer la sobriété la plus sévere.

Si la *pulmonie* est devenue si fréquente aujourd'hui, on ne doit pas peu l'attribuer à la mode de se coucher tard; de faire de grands soupers, & de passer toutes les soirées à boire du *vin*, ou autour d'une jatte de *punch*, &c. Ces liqueurs, quand on en fait un trop grand usage, non-seulement nuisent à la *digestion* & ôtent l'appétit, mais encore enflamment le *sang* & portent le feu dans la *constitution*.

CHAPITRE VIII.

Des Fievres lentes ou nerveuses.

Pourquoi ces fievres sont aujourd'hui si communes, & qui sont ceux qui y sont le plus exposés.

LES *fievres nerveuses* sont aujourd'hui très-communes parmi nous. Sans doute qu'elles ne sont dues qu'au changement qui s'est fait dans notre maniere de vivre, & à la multiplicité des travaux sédentaires; car les personnes qui y sont le plus exposées sont celles qui ont une *constitution* foible & relâchée, qui négligent l'*exercice*, qui prennent des *aliments* trop peu solides, qui se livrent à l'étude avec trop d'opiniâtreté, ou qui se permettent un trop grand usage des *liqueurs fortes*.

§ I.

§ I.

Causes des Fievres lentes-nerveuses.

Les passions affligeantes ; les travaux de l'esprit, les mauvais aliments ;

LES *fievres nerveuses* peuvent être occasionnées par tout ce qui est capable d'abattre le courage ou d'appauvrir le *sang*. Ainsi le *chagrin*, la *crainte*, les inquiétudes, le manque de sommeil, les méditations profondes, les *aliments* peu nourrissants & trop aqueux, les fruits verds, les *concombres*, les *melons* pris en trop grande quantité, les *champignons*, &c., peuvent y donner lieu.

L'air humide, renfermé & mal-sain ;

L'*air* humide, renfermé & mal-sain peut encore les occasionner. Aussi les voit-on plus fréquemment dans les saisons pluvieuses, & sont-elles plus funestes pour ceux qui vivent dans des maisons mal-propres & basses, dans des rues étroites, dans les Hôpitaux, dans les prisons, &c.

Les évacuations excessives ;

Les personnes dont le *tempérament* est épuisé par les excès des plaisirs de l'amour, par de fréquentes *salivations*, par des *purgatifs* trop multipliés, ou par toute autre *évacuation* sensible, sont fort sujettes à cette Maladie.

La suppression de la transpiration ;

On s'expose encore aux *fievres nerveuses*, si l'on porte des habits mouillés, si l'on couche sur un terrein humide, si l'on se livre à de violentes fatigues ; enfin ; toutes les fois qu'on se met dans le cas d'éprouver une *suppression de transpiration*, ou une *constriction spasmodique* dans les *solides*, comme on l'a fait voir Tome I, § III du Chapitre XII.

L'irrégularité dans le régime ;

Ajoutons encore qu'on s'y expose de même par de trop grandes & de trop fréquentes irrégularités dans le *régime* : une trop grande abstinence n'est pas moins nuisible que de trop grands excès. Rien ne contribue davantage à maintenir le corps dans

un état ſain, que le *régime* réglé; rien auſſi ne contribue davantage à produire les *fievres* du plus *mauvais caractere* que ſon contraire.

La débauche des femmes, la maſturbation, &c.

(Nous joindrons à toutes ces cauſes, celles qui ſont ſi familieres aux jeunes gens; la débauche des femmes & la fréquente effuſion de la *ſemence*. Auſſi les nouveaux mariés, les libertins, les malheureux qui ſont adonnés au vice abominable de la *maſturbation*, ſont-ils le plus ſujets à cette Maladie, comme nous le ferons voir Tom. IV, Chap. LVII, § III, art. IV.)

§ II.

Symptômes des Fievres lentes-nerveuſes.

Symptômes avant-coureurs.

L'ABATTEMENT, la perte de l'appétit, la foibleſſe, les laſſitudes après le moindre mouvement, les *inſomnies*, les ſoupirs profonds, le découragement de l'eſprit, ſont en général les avant-coureurs de cette Maladie. A ces *ſymptômes* ſuccedent un *pouls petit* & *fréquent*; la ſéchereſſe de la langue, ſans que le malade ſoit conſidérablement altéré: il éprouve tour-à-tour de petits froids & de petites chaleurs, qui ſe manifeſtent par la rougeur du viſage, &c.

Symptômes caractériſtiques.

Bientôt le malade ſe plaint de *vertiges* & de douleurs de tête: il a des *nauſées* avec des envies de vomir: ſon *pouls* eſt *vîte*, & quelquefois *intermittent*: les *urines* ſont pâles, reſſemblantes à de la petite biere éventée: il *reſpire* difficilement: ſa *poitrine* eſt oppreſſée: il a de légeres abſences d'eſprit.

Symptômes qui annoncent une criſe favorable.

Si, vers le neuvieme, dixieme ou douzieme jour, la langue s'humecte; ſi les *crachats* deviennent abondants; ſi de légeres *évacuations* ſe manifeſtent par en bas, ou une légere moiteur à la

peau; ou s'il arrive quelque *suppuration* à l'une ou l'autre oreille, ou quelques larges *pustules* sur les levres ou sur le nez, on peut espérer quelque *crise* favorable.

Mais si le malade a un *cours de ventre* excessif; s'il éprouve des *sueurs colliquatives*, suivies de fréquents *accès* de *syncope*; si la langue tremble; si les *extrémités* sont froides; si le *pouls* est *tremblotant*, ou donne la sensation d'un ver qui rampe; si le malade a des *soubresauts dans les tendons*; si la vue & l'ouïe sont presque éteintes; s'il rend involontairement ses excréments, il y a tout lieu de craindre une mort prochaine. Symptômes fâcheux.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

§ III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués d'une Fievre lente-nerveuse.

Il est de la plus grande importance que dans cette Maladie le malade soit tenu fraîchement & tranquille : le moindre mouvement le fatigueroit, lui occasionneroit des lassitudes, & même des évanouissements. Le malade doit être tenu fraîchement & tranquille. Pourquoi?

Il faut non-seulement soutenir son courage, mais encore le flatter & le ranimer par l'espérance d'une prompte guérison. Rien n'est plus nuisible, dans les *fievres* de cette espece, que de présenter à l'imagination du malade des idées tristes & effrayantes. Ces idées ayant souvent occasionné des *fievres nerveuses*, on ne peut douter qu'elles ne puissent de même les aggraver. Il faut soutenir son courage & le flatter de l'espérance de guérir.

Il faut se garder d'affoiblir le malade; il faut, au contraire, soutenir ses forces, & les ranimer par une *diete* nourrissante, par des *cordiaux*. C'est La diete doit être nourrissante & cordiale.

pourquoi le *gruau*, la *panade*, tous les *alimens* qu'on lui donnera, doivent être mêlés avec du *vin*, ayant cependant toujours égard à la nature & à l'intensité des *symptômes*.

Boisson.

Du *petit-lait au vin*, du *négus foible*, aiguisés avec du *suc d'orange* ou de *citron*, conviendront pour boisson ordinaire. Le *petit-lait à la moutarde* sera encore une boisson convenable dans cette *fievre*.

Importance du vin dans cette Maladie.

Le *vin*, si l'on pouvoit en obtenir de naturel, seroit presque le seul *remede* nécessaire dans cette Maladie; parce que le bon *vin* possede toutes les vertus des *cordiaux*, sans avoir aucune de leurs mauvaises qualités : je dis le bon *vin*; car, quoique le luxe ait rendu cette liqueur commune, il est cependant très-rare d'en avoir qui soit naturel, pour le pauvre sur-tout, qui ne peut en acheter que de petites quantités à la fois (1).

J'ai souvent vu des malades attaqués de *fievres nerveuses*, chez lesquels on ne trouvoit presque plus de *pouls*; qui avoient un *délire* continuel, les *extrémités* froides, enfin, presque tous les autres *symptômes* de la mort, se rétablir, en buvant cha-

(1) M. BUCHAN a raison de dire que le luxe a rendu l'usage du *vin* très-commun dans son pays, c'est-à-dire, des liqueurs qu'on appelle du vin, dans un pays où il n'y en a pas une goutte. Mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce qu'il dit de la difficulté de s'en procurer de naturel en Angleterre, chose facile à concevoir, puisqu'il n'y en vient point, soit malheureusement aussi applicable à la France; grace à l'avidité des Marchands de vin, des Commissionnaires, enfin de tous ceux qui font commerce de cette précieuse liqueur, comme nous l'avons déja fait observer T. I, Chap. III, notes 5 & 6. Les maux affreux qui résultent de la maniere dont les trois quarts des vins sont frelatés, & qu'il seroit trop long de détailler ici, méritent de plus en plus l'attention du Gouvernement.

que jour une bouteille de bon vin dans du *petit-lait*, dans de l'*eau de gruau*, ou dans du *négus*, &c.

Le bon *vin de Bordeaux* vieux, est celui qui convient le mieux dans ces cas. On peut le donner pur, ou mêlé aux boissons que nous venons de nommer, selon les circonstances. On doit préférer le vin de Bordeaux vieux.

En un mot, le grand point, dans cette Maladie, est de soutenir les forces du malade en lui donnant souvent, & à petites doses, les boissons que nous venons d'indiquer, ou toute autre de nature chaude & *cordiale*.

Cependant il faut se garder de trop échauffer le malade, soit par les boissons, soit par les couvertures, &c. Enfin, les *aliments* doivent être légers, & donnés en petite quantité. Il faut prendre garde de trop échauffer le malade.

§ IV.

Remedes qu'il faut prescrire dans les Fievres lentes-nerveuses.

Si, dans les commencements de cette Maladie, le malade éprouve des pesanteurs & des douleurs d'*estomac*; s'il se sent des envies de vomir, il sera nécessaire de lui donner un doux *vomitif*: quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha* en poudre très-fine, ou quelques cuillerées de *julep vomitif*, répondront, en général, parfaitement à cette *indication*: on répétera la même dose le lendemain ou le surlendemain, toujours dans les trois ou quatre premiers jours, si les mêmes *symptômes* persistent. Ipécacuanha. Quand il faut le répéter.

Non-seulement les *vomitifs* nettoient l'*estomac*, mais encore la secousse qu'ils occasionnent ordinairement, provoque la *transpiration* & procure plusieurs autres excellents effets dans les *fievres nerveuses*, dans lesquelles il n'y a pas de signes Importance des vomitifs dans cette Maladie.

d'*inflammation*, & où la Nature demande à être ranimée.

Purgatif pour ceux qui ne voudront pas prendre le vomitif.

Ceux qui ne voudront point hazarder un *vomitif*, prescriront, pour nettoyer les *premieres voies*, une petite dose de *rhubarbe* (2), ou une *infusion* de *séné* & de *manne*.

Maniere d'administrer ce purgatif.

(On peut composer cette *purgation* de la maniere suivante.

Prenez de *séné*, deux gros;
de *manne en sorte*, depuis deux onces jusqu'à trois.

Faites *infuser* dans une pinte d'eau bouillante pendant deux heures; passez. Le malade en prendra un verre d'heure en heure, jusqu'à ce qu'il ait évacué.)

Parallele du traitement des fievres inflammatoires avec celui qui convient à la fievre lente-nerveuse.

Dans toutes les *fievres*, le grand point est de régler la marche des *symptômes* de maniere à empêcher qu'ils ne soient extrêmes, ni dans le plus ni dans le moins. Ainsi, dans les *fievres* du genre *inflammatoire*, où la force de la *circulation* est trop grande, où le *sang* a trop de consistance & les *fibres* trop de *rigidité*, la *saignée* & les autres *évacuations* deviennent nécessaires: mais dans les *fievres nerveuses*, où la Nature est sans ressort, où le *sang* est dissous & sans consistance, où enfin les *solides* sont relâchés, il faut nécessairement éviter la *saignée*; il faut, au contraire, donner le *vin* & les autres *cordiaux* à grandes doses.

La saignée est absolument contraire à

Il est d'autant plus nécessaire de recommander de ne point saigner dans cette Maladie, qu'on

(2) Lorsqu'on prend, dans ce cas, la *rhubarbe* seule, la dose est depuis un gros jusqu'à deux, infusée dans un ou deux verres de *petit-lait au vin*. Je l'ai employé plusieurs fois de cette maniere, avec succès.

observe généralement, dans les commencements, une *constriction* universelle dans les *vaisseaux*, & quelquefois, en même-temps, une *oppression* & une difficulté de *respirer*, qui donne lieu de croire qu'il y a de la *pléthore* ou trop de *sang*. J'ai trouvé des personnes, même de la profession, tellement trompées à cet égard par leurs propres sensations, qu'elles insistoient pour qu'on les saignât, pendant qu'il étoit évident que la *saignée* leur étoit fort contraire (3).

cette Maladie, quoiqu'elle paroisse l'indiquer à quelques égards.

---

(3) Ces réflexions de l'Auteur prouvent combien il faut être attentif aux *symptômes* caractéristiques des Maladies, & combien doivent être multipliées les fautes de ces gens qui ne doutent de rien, & qui, du premier instant qu'ils voient un malade, décident de son état. Nous voudrions, & c'est c'est sur-tout dans cette intention qu'a été composé cet Ouvrage, nous voudrions jetter dans l'ame des personnes sensées, honnêtes & charitables, de la défiance sur le compte de ces imprudents, qui agissent avant de réfléchir, ou qui ne réfléchissent que pour chercher des applaudissements aux sottises qu'ils commettent avec une audace qui n'a point d'exemple.

Nouvelle preuve de la nécessité d'être très-attentif aux symptômes caractéristiques des Maladies. Fautes dans lesquelles entraîne la négligence de ce précepte.

Je fus un jour appellé à la campagne, pour voir une Demoiselle malade, à ce qu'on me marquoit, depuis plusieurs jours. J'interroge cette Demoiselle : je l'examine avec toute l'attention dont je suis capable. Je reviens plusieurs fois à la charge, & je ne découvre rien, si ce n'est une tristesse profonde & un ennui extrême. Cette jeune personne, d'une *constitution* assez forte, mais singuliérement sensible, étoit privée du plaisir de voir quelqu'un qui la touchoit vivement : elle n'étoit même à cette campagne, qui n'étoit pas celle de sa famille, que parce qu'on vouloit tâcher d'effacer de sa mémoire des impressions qu'on n'y voyoit qu'avec peine.

Observation.

C'est ce que j'appris, quand j'allai dire aux amis, chez lesquels elle étoit, que cette Demoiselle n'étoit point malade ; mais qu'elle avoit besoin de dissipation & de gaieté. Cependant une Dame de la compagnie m'assura que je l'étonnois fort, parce que le Chirurgien, qu'on avoit appellé en m'attendant, avoit dit que cette Demoiselle

Les véficatoires y font néceffaires.

Où il faut les appliquer.

Il faut entretenir l'évacuation des véficatoires jufqu'à ce que le malade foit hors de danger.

Mais fi la *faignée* eft en général contraire dans cette Maladie, les *véficatoires* y font abfolument néceffaires. Ils peuvent être appliqués avec le plus grand avantage dans tous les temps de la Maladie. Si le malade eft dans le *délire*, il faut appliquer les *véficatoires* au cou ou à la tête; & tant que l'infenfibilité continue, ce qu'il y a de mieux à faire eft, auffi-tôt que l'évacuation du *véficatoire* diminue, d'en appliquer un autre dans un autre endroit, afin d'entretenir par-là une *évacuation* continuelle, jufqu'à ce que le malade foit hors de danger.

---

avoit de la *fievre ;* qu'il falloit la faigner fur-le-champ, & qu'il lui donneroit une couple de médecines, pour prévenir une Maladie grave, qui, à ce qu'il ajouta, menaçoit. J'infiftai fur mon avis. On reconduifit cette prétendue malade chez elle, &, en revoyant ce qu'elle aimoit, elle fut guérie.

Quels défordres une *faignée* & des *purgations* n'auroient-elles point occafionnés chez une perfonne plongée dans l'*abattement*, & déchirée par la douleur? Dans ce moment, la Nature eft fans reffort, & les *fibres* font dans le plus grand relâchement. Au lieu de penfer à évacuer, il falloit chercher à ranimer, à fortifier; & certainement il n'étoit point de *cordial* plus puiffant pour cette jeune perfonne, que la vue de l'objet qu'elle aimoit.

D'un autre côté, de quoi n'eft pas capable un homme qui a le front de fuppofer une *fievre*, pour placer une *faignée*, & de dire qu'une grande Maladie menace, pour vendre des médecines? Car on fait que dans les Villages, dans les Bourgs & même dans les petites Villes, les Chirurgiens, &c. préparent eux-mêmes les *drogues*, pour enfuite les vendre aux malades.

C'étoit fans doute un ignorant de cette efpece, qui, fur ce que quelqu'un lui reprochoit vivement de vouloir rendre malades les gens, pour avoir le plaifir de les traiter, répondit, entr'autres chofes: au refte, Monfieur, il faut que chacun vive de fon état. A coup fûr, cet homme n'avoit pas la premiere idée d'un Art qu'il déshonoroit & qu'il profanoit.

Il n'y a pas de Maladies où j'aie obſervé les avantages des *véſicatoires* d'une maniere auſſi ſenſible que dans celle-ci. Non-ſeulement ils excitent la *circulation* en irritant les *ſolides*, mais encore ils occaſionnent une *évacuation* continue qui peut, en quelque ſorte, ſuppléer aux *évacuations critiques*, qui ſont très-rares dans cette eſpece de *fievre*. Avantages des véſicatoires dans cette Maladie.

Quoi qu'il en ſoit, le moment le plus convenable pour les appliquer, eſt vers le commencement de la Maladie, ou quand un certain degré de *ſtupeur* s'annonce; auquel cas il faut les appliquer ſur la tête (4). Dans quel temps de la Maladie il faut les appliquer.

---

(4) Les *véſicatoires* paroiſſent agir par deux moyens à la fois; par la douleur & par la chaleur: effets néceſſaires de l'*irritation* qu'ils occaſionnent. C'eſt le ſentiment d'HIPPOCRATE, qui y avoit été conduit par analogie, en obſervant que, dans les Maladies qui ſe guériſſent d'elles-mêmes, par des *parotides*, des *ulceres*, &c. la Nature n'employoit pas d'autres agents. Auſſi voyons-nous qu'il ſe ſervoit de *véſicatoires*, toutes les fois qu'il étoit important de généraliſer la Maladie, pour en affoiblir le foyer, en l'étendant & la diſtribuant ſur tous les *organes*. Il croyoit donc que la douleur diſpoſoit la partie à appeller & à ſe charger de la matiere de la Maladie: par conſéquent, qu'une douleur produite par l'art, plus vive que la naturelle, en diminuant ou anéantiſſant celle-ci, étoit capable de faire, tout au moins, une diverſion ſalutaire, un déplacement de la Maladie; & que la chaleur, par ſa vertu attractive, fixoit la matiere *morbifique* dans la partie où l'on applique les *véſicatoires*, d'où elle s'écoule au-dehors. Maniere dont agiſſent les véſicatoires.

Mais le vulgaire eſt bien loin d'adopter ce ſentiment. Il a ſur le compte des *véſicatoires* autant de préjugés, que ſur celui du *quinquina*. Il ne voit, dans les effets des premiers, qu'une douleur purement gratuite, & une *plaie* au moins ſuperflue. Quand nous propoſons les *véſicatoires*, à quoi bon, nous diſent la plupart des perſonnes, tourmenter ce malade? il eſt aſſez à plaindre, ſans augmenter ſes ſouffrances: s'il faut qu'il meure, laiſſons-le mourir tranquille. Préjugés du peuple ſur le compte des véſicatoires.

Ce qu'il faut faire lorſque le malade eſt reſſerré;

Si pendant le cours de la Maladie le malade eſt reſſerré, il ſera néceſſaire de lui procurer quelques *ſelles*, en lui donnant tous les deux jours un *lavement* compoſé moitié de *lait* & moitié d'*eau* avec un peu de *ſucre* : on y ajoutera une cuillerée de *ſel commun*, s'il ne produit pas l'effet déſiré.

Lorſqu'il eſt trop relâché;

Si, au contraire, il ſurvient au malade un *cours de ventre* conſidérable, il faut lui donner, pour l'arrêter, de petites doſes de *thériaque* à pluſieurs repriſes par jour, ou lui faire prendre pour boiſſon ordinaire, de la *décoction blanche*.

Lorſqu'il ſurvient une éruption miliaire.

Quelquefois, vers le neuvieme ou dixieme jour, on voit paroître une *éruption miliaire*. Comme cette *éruption* eſt ſouvent *critique*, il faut bien ſe garder de s'oppoſer à la marche de la Nature dans cette opération. Elle ne doit être arrêtée ni par la *ſaignée*, ni par d'autres *évacuations*; de même qu'elle ne doit pas être excitée par un *régime échauffant*. Il faut, au contraire, ſoutenir les

---

ment; & s'il en revient, au moins n'aura-t-il point à nous reprocher de lui avoir fait des *plaies*, qui, en lui ôtant l'uſage de ſes jambes ou d'autres parties, pour un temps conſidérable, ne feront que prolonger ſa Maladie. Les Gardes-malades, pour appuyer ces propos, ne manquent pas de rapporter des exemples imaginaires de gens, ou qui ſont reſtés infirmes le reſte de leurs jours, ou qui ſont morts de la ſuite des *véſicatoires*.

Véritable idée qu'on doit ſe faire des véſicatoires.

Cependant nous ne craindrons pas de dire, que c'eſt un des *remedes* les plus puiſſants de tous ceux que poſſede la Médecine; que, quand ils ſont appliqués à temps & conduits avec prudence, ils ſauvent des malades, dont la mort eſt certaine ſans leur application; & qu'outre leurs avantages ineſtimables, dans la Maladie dont il eſt ici queſtion, ils ſont les ſeuls *remedes* capables de ranimer les ſens, dans les cas d'*apoplexie*, d'*aſſoupiſſement*, de *léthargie* & de *paralyſie*.

forces du malade par de *doux cordiaux*, tels que du *petit-lait au vin*, du *négus léger* ou du *gruau de sagou*, mêlé avec un peu de *vin*, &c. On ne tiendra pas le malade trop chaudement ; cependant on se gardera bien d'arrêter une *sueur* douce & modérée, qui a lieu dans ces cas.

Remeds, indépendamment des vésicatoires & des cordiaux.

Quoique les *vésicatoires* & les *cordiaux* soient les *remedes* principaux dans cette Maladie, cependant, pour ceux qui voudroient en employer d'autres, nous indiquerons une ou deux *formules* des *remedes* qu'on prescrit ordinairement contre la *fievre lente* ou *nerveuse* (*a*).

Ce qu'il faut donner lorsque le malade a le hoquet, &c. Le musc seul.

Dans les cas désespérés, lorsque le malade a le *hoquet*, des *soubresauts dans les tendons*, &c., j'ai vu des effets extraordinaires du *musc*, donné plusieurs fois par jour à grande dose. Le *musc* est, sans contredit, un excellent *antispasmodique :* on peut aller jusqu'à vingt, vingt-quatre grains, répétés trois ou quatre fois dans les vingt-quatre

---

Bol, lorsque le malade est très-foible.

(*a*) Lorque le malade est très-foible, on peut lui donner un *bol*, composé de la maniere suivante.

Prenez de racine de *serpentaire de Virginie*, } de chaque
de *contrayerva*, } dix grains ;
de *castoreum*, cinq grains.

Pilez le tout dans un mortier, & réduisez en poudre très-fine ; faites un *bol*, avec un peu de *confection cordiale*, ou de *sirop de safran*.

On donnera ce *bol* toutes les quatre ou cinq heures.

Poudre, dans le même cas.

On peut encore employer la poudre suivante, dans la même intention.

Prenez de racine de *valériane sauvage*, vingt grains ;
de *safran*, } de chaque
de *castoreum*, } quatre grains.

Broyez le tout ensemble dans un mortier, & réduisez en poudre très-fine. On donne cette dose, trois ou quatre fois par jour, dans un verre de *petit-lait au vin*.

heures, même plus souvent, selon les circonstances.

Le musc combiné avec le camphre & le sel volatil de corne de cerf.

Quelquefois il est nécessaire de joindre au *musc* quelques grains de *camphre* & de *sel volatil de corne de cerf*, comme ayant la vertu d'exciter la *transpiration* & les *urines*. On prépare ce *remede* de la maniere suivante.

Prenez de *musc*, quinze grains;
de *camphre*, trois grains;
de *sel volatil de corne de cerf*, six grains.

Faites un *bol* avec un peu de *sirop commun*.

On donne ce *remede* comme nous venons de le prescrire ci-dessus.

Lorsque la fievre devient intermittente, le quinquina en substance;

Si cette *fievre* devient *intermittente*, ce qui arrive très-souvent dans son *déclin*, ou si les forces du malade sont épuisées par des *sueurs colliquatives*, &c., il faut prescrire le *quinquina*. On donnera un demi-gros, même un gros de cette écorce en poudre, dans un verre de *vin* de *Porto* ou de *Bordeaux*. On répétera cette dose trois ou quatre fois par jour, si l'*estomac* du malade peut la supporter.

En infusion.

Si le *quinquina* en substance passe difficilement, on fera infuser à froid une once de cette écorce dans une bouteille de vin du Rhin ou de Portugal, pendant deux ou trois jours; & après l'avoir tiré à clair, on en donnera un verre au malade plusieurs fois dans la journée (*b*).

Autre maniere d'administrer le quinquina.

(*b*) Le *quinquina* convient encore, infusé dans d'autres *liqueurs cordiales*, tel que de la maniere suivante.

Prenez du meilleur *quinquina*, une once;
d'*écorce d'orange*, demi-once;
de racine de *serpentaire de Virginie*, deux gros.
de *safran*, un gros.

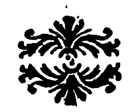
Il y a des Médecins qui prescrivent le *quinquina* dans cette *fievre* & dans d'autres (quand il n'y a pas de signes d'*inflammation*), sans s'embarrasser si la *fievre* est *intermittente* ou *rémittente*. Nous ne pouvons pas dire jusqu'à quel point les observations futures établiront les avantages de cette pratique; mais nous devons croire que le *quinquina* est un *fébrifuge* très-universel, & qu'il peut être administré dans la plupart des *fievres* dans lesquelles la *saignée* n'est pas nécessaire, & où l'on ne reconnoît pas d'*inflammation locale* (5). Dans combien d'especes de fievres on peut administrer le quinquina.

(Lorsque le malade sera entré en *convalescence*, on le conduira comme il est prescrit ci-devant, § III du Chap. II de ce Vol.)

Réduisez le tout en poudre : laissez infuser pendant trois ou quatre jours, dans une chopine de la meilleure *eau-de-vie*; passez.

On en donne deux cuillerées à café, trois ou quatre fois par jour, dans un verre de *vin* léger, ou de *négus*.

(5) On va voir dans le Chapitre suivant, que M. BUCHAN lui-même n'attend pas, pour prescrire le *quinquina*, que la *fievre* ait le caractere d'*intermittence* ou de *rémittence*. On peut donner comme loi générale, que *le quinquina est le meilleur remede connu contre toutes les fievres, dont la cause est une dégénérescence des humeurs* : or toutes les *fievres*, excepté celles qui sont *inflammatoires*, reconnoissent cette cause. Dans toutes celles dont la cause est une dégénérescence des humeurs.



CHAPITRE IX.

De la Fievre maligne, putride, pourprée, ou pétéchiale. (1)

Cette fievre peut être appellée la fievre pestilentielle d'Europe. Pourquoi ?

CETTE *fievre* peut être appellée la *fievre pestilentielle* d'Europe, parce que la plupart de ses *symptômes* lui donnent la plus grande ressemblance avec cette Maladie terrible, connue sous le nom de *Peste* (2).

---

(1) Il faut voir ce que nous avons dit des *pétéchies* & des taches *pétéchiales*, ci-devant Chapitre II, notes 2 & 3, pag. 17 & 18 de ce Vol.; & à la *Table générale*, Tome V, le mot *Pétéchies*.

(2) Nous avons fait voir, Chap. IV, note 1 de ce Tome II, pour quelle raison M. BUCHAN donnoit à une même *fievre* le nom d'*aiguë*, *ardente* & *inflammatoire*; & nous avons rapporté le témoignage de M. LE ROY, qui prouve que ces dénominations, dont les Auteurs ont fait autant de *fievres* particulieres, ne signifioient que le degré de la même *fievre*.

Ce qu'on doit entendre par fievre maligne.

On doit appliquer le même raisonnement à la *fievre maligne*. On donne ce nom à la *fievre* la plus meurtriere & la plus *contagieuse*. Voilà pourquoi l'Auteur dit, qu'elle pourroit être appellée la *peste d'Europe*. Or, le *pourpre*, les *pétéchies* & la *putridité* des humeurs rendent une *fievre* très-*contagieuse*, & ne se montrent jamais sans menacer de plus ou moins de dangers. Ce sont donc des *fievres malignes*, dans toute l'étendue du terme; & l'on n'hésitera point à en être persuadé; si, comme nous l'avons avancé dans le courant de la note que nous venons de citer, on ne peut pas se refuser à croire que la Nature ne nous présente que deux especes de *fievres continues-aiguës*, la *bénigne* & la *maligne*.

Pourquoi l'on donne

Mais on a fait dans cette derniere comme dans la premiere : on lui a donné le nom du *symptôme* le plus appa-

Les personnes d'une *constitution* relâchée & d'un *tempérament mélancolique*, celles dont les forces ont été épuisées par de longs jeûnes, par des veilles, par des travaux rudes & fatigants, par les excès des plaisirs de l'amour, par de fréquentes *salivations*, &c., y sont le plus exposées.

Qui sont ceux qui sont le plus exposés à la fievre maligne.

§ I.

Causes de la Fievre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale.

La *fievre maligne*, &c. est occasionnée par un *air* mal-sain, tel que celui que respirent ceux qui habitent des lieux bas, & qu'on n'a point soin de renouveller: tel est encore celui que corrompent les émanations *putrides* des *animaux* & des *végétaux* en *putréfaction*, &c. Aussi cette *fievre* est-elle très-commune dans les prisons, dans les Hôpitaux, dans les Infirmeries, sur-tout lorsqu'il y a trop de monde, que ces lieux ne sont pas assez aérés, ou que la *propreté* y est négligée (3).

L'air mal-sain : ce qui la rend commune dans les prisons, les Hôpitaux, les Infirmeries, &c.

---

rent. On l'a appellée *fievre maligne pourprée*, *fievre maligne pétéchiale*, ou simplement *fievre pourprée*, *fievre pétéchiale*, lorsque l'*éruption*, connue sous le nom de *pourpre* & de *pétéchies*, dominoit sur tous les autres *symptômes* : *fievre putride*, lorsque la *putridité* des humeurs & des excréments se faisoit sur-tout remarquer ; & seulement *fievre maligne*, lorsque tous les *symptômes* dangereux de la malignité se trouvoient dans un degré tel, qu'on n'avoit pas plus de raison de l'appeller *putride* que *pourprée*, & *pourprée* que *putride*. M. Buchan est donc fondé à traiter ces trois especes prétendues de *fievres*, sous une seule & même dénomination. On traitera, Tome IV, Chap. L, § VI, art. VII, de la *fievre pourprée des femmes en couche*.

cette dénomination à la fievre putride, pourprée, ou pétéchiale ?

(3) Delà les malades, qui sont transportés dans un Hôpital, n'ont pas seulement à lutter contre la maladie dont ils sont attaqués ; ils ont encore à combattre toutes celles

L'*air* extérieur qui ne circule pas librement, qui est sans cesse imbibé par les pluies & par des brouillards épais, occasionne encore les *fievres malignes*, &c. On les voit ainsi succéder souvent à de grandes inondations, dans les pays bas & marécageux, sur-tout lorsque ces inondations sont précédées ou suivies de grandes chaleurs.

Les substances animales gardées trop long-temps :

Une nourriture de substances purement *animales*, sans être mélangées comme il convient de *végétaux*; ou de viande, de poisson gardés trop long-temps, peuvent également faire naître cette espece de *fievre* (4). Delà les Marins dans les voyages de long cours, & les habitants des Villes assiégées, sont souvent attaqués de *fievres malignes*.

Le bled gâté : l'eau croupie :

Le *bled* gâté par les pluies ou pour avoir été gardé trop long-temps, l'eau croupie par la *stagnation*, donnent encore lieu à ces mêmes *fievres*.

Les cadavres en putréfaction :

Les cadavres qui, en se *putréfiant*, empoisonnent l'*air*, sur-tout dans les saisons chaudes, sont

---

auxquelles les expose l'*air* qu'ils respirent. L'attention que l'on a dans certains Hôpitaux, de réunir dans une même salle les malades attaqués de la même Maladie, est très-sage ; mais elle deviendra inutile, tant que les salles se communiqueront entre elles ; tant que l'*air* des salles qui contiennent des malades attaqués de Maladies *contagieuses*, se confondra sans cesse avec celui des autres salles.

Le seul moyen de préserver les malades des effets funestes de cet *air* empoisonné, est donc d'isoler chaque salle, & de les construire à une distance marquée les unes des autres. C'est celui que propose & que remplit M. LE ROY dans la construction de son Hôpital, comme nous l'avons dit Tome I, Chap. X, & XI, § II.

Observation.

(4) Huit personnes, dit M. TISSOT, mangerent du poisson gâté : elles furent toutes attaquées d'une *fievre maligne*, & il en périt cinq, malgré les soins des plus habiles Médecins. *Avis au Peuple*, Tom. I, pag. 255.

très-

très-capables de faire naître les *fievres malignes*. Aussi cette espece de *fievre* ravage-t-elle souvent les camps & les lieux où se trouve le théâtre de la guerre ; ce qui nous démontre la nécessité de reléguer à une certaine distance des Villes les cimetieres, les tueries, &c., ainsi qu'il est prescrit Tom. I, Chap. IV, note 1, & Chap. IX.

La mal-propreté est aussi une des causes générales des *fievres malignes*. Nous voyons, en conséquence, qu'elles sont très-communes dans les grandes Villes parmi les pauvres, qui respirent un *air* renfermé & mal-sain, qui négligent la *propreté*, & qui sont forcés de vivre d'*aliments* corrompus & gâtés. Elles ne le sont pas moins parmi ces artisans qui travaillent à des métiers sales, & qui les obligent de rester constamment renfermés. La mal-propreté ;

L'adversité, les malheurs, les chagrins, la douleur, doivent entrer dans la classe des causes qui peuvent donner lieu à la *fievre maligne* (5). Les affections de l'ame ;

Nous ajouterons encore, que la *fievre putride, maligne* ou *pourprée*, est *contagieuse* au plus haut degré ; d'où elle se communique souvent par la La contagion.

---

(5) On ne sauroit douter que la *fievre maligne* n'ait son principal siége dans les *nerfs* & dans le *cerveau*. Je trouve, dit M. LIEUTAUD, dans ce seul fait, un caractere qui peut très-bien la distinguer des autres especes de *fievres*. Il est vrai que ces dernieres sont souvent accompagnées des mêmes affections *cérébrales* & *nerveuses* ; mais elles n'y sont que passageres & *symptomatiques*, au lieu qu'elles accompagnent essentiellement tous les temps de la *fievre maligne*. Un autre fait dont je puis rendre témoignage, prouve, en quelque sorte, ce que j'avance ; c'est que les deux tiers, au moins, de ceux que j'ai vus attaqués de la *fievre maligne*, étoient dans l'adversité, ou avoient eu des chagrins & des peines d'esprit, source cachée d'une infinité de Maladies. *Précis de la Méd. Prat.*, Tom. 1, pag. 61. Le principal siege de la fievre maligne est dans les nerfs.

seule *contagion* : c'est pourquoi toute personne en santé doit fuir ceux qui sont attaqués de cette espece de *fievre*, à moins que des raisons absolument indispensables ne l'obligent de rester auprès d'eux (6).

§ II.

Symptômes de la Fievre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale.

Symptômes précurseurs.

LA *fievre maligne* s'annonce en général par une foiblesse remarquable, par des lassitudes spontanées & sans aucune cause apparente. Quelquefois cette foiblesse est si grande, que le malade peut à peine marcher, ou même se tenir debout, sans craindre de se trouver mal : il est dans le plus grand *abattement*; il soupire; il perd courage; il est frappé de la crainte de la mort.

Il a des *nausées*, & vomit quelquefois de la *bile*: il a un violent mal de tête, accompagné de *pulsa-*

Il n'y a que ceux qui sont utiles au malade qui doivent l'approcher.

(6) Il n'y a que le desir d'être utile au malade qui puisse porter à l'approcher. Or, nous avons fait voir, Tom. I, p. 284 & suiv., & p. 310 & suiv., que non-seulement les malades ont de l'aversion pour la compagnie; mais encore qu'ils n'ont besoin que d'une garde, & d'un aide quand on doit les changer. Il faut donc, dans ce moment, sans craindre de paroître dur ou insensible, refuser l'entrée de la chambre du malade à pere, mere, frere, sœur, amis, &c. Un Médecin, toute autre personne charitable & bienfaisante, qui arrache des bras de la mort un de ses semblables, a, sans contredit, des droits à la reconnoissance de la société. Mais en est-il moins digne, quand il a la fermeté de s'opposer à ce que des personnes jouissant d'une bonne santé se précipitent, sous l'apparence d'un zele presque toujours infructueux, & souvent nuisible, dans une Maladie à laquelle il est presqu'impossible d'échapper, & dont les suites sont toujours funestes, quand elles ne sont pas mortelles ?

tions ou de battement dans les *arteres temporales*. Les yeux paroiſſent ſouvent rouges & enflammés, & il reſſent de la douleur dans le fond des *orbites*. Il entend un bourdonnement dans les oreilles; la *reſpiration* eſt laborieuſe, & ſouvent interrompue par des ſoupirs.

Il ſe plaint de douleurs à la *région de l'eſtomac*, dans le dos & dans les *reins* : la langue eſt d'abord blanche, mais enſuite elle devient noire & gercée: les dents ſe couvrent de *tartre* en forme de croûte noirâtre. Le malade rend quelquefois des *vers* par haut & par bas: il friſſonne, il tremble, & ſouvent il *délire*. Symptômes caractériſtiques.

Si on le ſaigne, le *ſang* paroît diſſous, ou n'avoir que très-peu de conſiſtance, & il ſe *putréfie* promptement. Les *déjections* ſont très-fétides, & quelquefois verdâtres, noires, ou d'une couleur rougeâtre. La *peau* ſe couvre ſouvent de taches pâles, *pourprées*, livides, brunes ou noires; & quelquefois il ſurvient de violentes *hémorrhagies* par la bouche, par le nez, par les yeux, &c. (7)

(Nous ajouterons à cette énumération de *ſymptômes*, que le *pouls* eſt *petit*, *vîte* & *dur*, quelquefois mollaſſe & languiſſant, & ſouvent *intermittent*; que la *peau* eſt ſeche, aride & brûlante, & quelquefois froide & gluante. J'ai vu chez une jeune fille de quatorze à quinze ans, qui a ſuccombé ſous cette terrible Maladie, la *peau* ridée & deſſéchée, ſur-tout au bout des doigts, à peu près comme celle de ceux qui l'ont tenue longtemps dans l'eau; & le douzieme jour de ſa Ma-

(7) La *putréfaction* du *ſang* & les taches *pourprées*, miſes ici au rang des *ſymptômes* communs de la *fiévre maligne*, juſtifient ce que nous avons avancé ci-devant, note 2 de ce Chapitre.

ladie on trouva sur ses couvertures de grands lambeaux d'*épiderme*, qu'elle avoit arrachés de ses mains & de ses bras, qui étoient tout dépouillés. Le dos, les fesses & une partie des cuisses, se sont dépouillés de la même maniere.)

Ce qui distingue les fievres malignes de celles qui sont purement inflammatoires;

On peut distinguer les *fievres malignes* de celles qui sont purement *inflammatoires*, par la *petitesse du pouls*, par le grand *abattement* du malade, par l'état de *dissolution* de son *sang*, par les *pétéchies* ou taches *pourprées*, & par la *putridité* infecte de ses excréments.

Des fievres lentes, ou nerveuses.

On les distingue pareillement des *fievres lentes* ou *nerveuses*, par la chaleur ou la soif, qui sont plus considérables, par la couleur plus foncée des *urines*, enfin, par la *prostration des forces*, & par tous les autres *symptômes* qui sont portés à l'extrême.

Cette distinction est quelquefois très-difficile à faire.

Il arrive cependant quelquefois que les *symptômes* des *fievres inflammatoires*, *nerveuses* & *malignes*, sont tellement mêlés ensemble dans la *fievre* que l'on a à traiter, qu'il est très-difficile de déterminer à quelle classe elle appartient. C'est alors qu'il faut apporter les plus grandes précautions, & user de tout le savoir dont on est capable.

Comment il faut se conduire dans ce cas.

Il faut donc commencer par diriger son attention vers les *symptômes* prédominants, & prescrire le *régime* & les *remedes* qu'ils exigent.

Les fievres inflammatoires & nerveuses peuvent être converties en malignes.

Il est très-important de remarquer que les *fievres inflammatoires* & *nerveuses* peuvent être converties en *fievres malignes* & *putrides*, par un *régime* trop *échauffant*, ou par des *remedes* contraires, comme nous l'avons déja fait voir Chap. IV, fin de la note 1 de ce Vol.

Il n'est pas aisé de fixer la durée des fievres malignes.

Il n'est pas aisé de fixer la durée des *fievres malignes*. Tantôt elles se terminent entre le septieme

& le quatorzieme jour, & tantôt elles vont au-delà de la cinquieme ou sixieme semaine. Mais il est très-nécessaire d'observer que leur durée dépend beaucoup de la *constitution* du malade & de la maniere dont sa Maladie est traitée (8).

Les *symptômes* les plus favorables sont un *cours* Symptômes favorables.

(8) M. LE ROY, ancien Professeur de Montpellier, a observé que les *fievres malignes* ont des caracteres très-différents, relativement à l'âge des personnes qui en sont attaquées. Aussi les a-t-il divisées en *fievre maligne des jeunes gens*, & en *fievre maligne des vieillards*. Nous voudrions pouvoir exposer les raisons sur lesquelles est fondée cette division lumineuse; mais cette entreprise nous meneroit au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites, & d'ailleurs seroit étrangere à notre objet. S'il se trouve quelqu'un qui soit curieux de se pénétrer de ces vérités, qu'il consulte le premier des excellents Mémoires déja cités. Leur durée est relative à l'âge du malade.

Nous nous bornerons à rapporter ce qu'il dit de la durée de cette espece de *fievre*.

« Dans la *fievre maligne des vieillards*, les malades » meurent quelquefois le huitieme ou le neuvieme jour de » la Maladie, plus souvent le onzieme ou le treizieme. » Je n'en ai point vu chez lesquels, finissant par la mort, » elle se soit étendue plus loin. Lorsque cette Maladie » n'emporte point le malade, elle a coutume de laisser » après elle des impressions fâcheuses & durables, qui » le font traîner long-temps, & auxquelles il succombe » quelquefois. Elles sont moins longues chez les vieillards.

» La *fievre maligne des jeunes gens*, quoique dangereuse, » l'est cependant beaucoup moins que celle des *vieillards*. » Lorsque le malade en réchappe, elle est ordinairement » fort longue, à moins qu'elle ne soit terminée par une » *crise*. Rarement finit-elle avant le vingt-cinq ou le tren- » tieme jour: souvent elle s'étend au quarante-cinquieme, » au soixantieme, quelquefois même au-delà: c'est dans » cette espece de *fievre maligne*, qu'il arrive quelquefois, » qu'après avoir été très-mal quinze, vingt, jusqu'à trente » jours, néanmoins les malades en réchappent ». *Mélanges de Physique & de Médecine*, pag. 171, 186, 187. Plus longues, mais moins dangereuses chez les jeunes gens.

de ventre léger, vers le quatrieme ou cinquieme jour, accompagné d'une chaleur douce & d'une *sueur* modérée. Et quand ils durent un certain temps, ils emportent souvent la Maladie : il faut donc bien se garder de les arrêter.

Les petites *pustules miliaires* qui paroissent entre les *pétéchies* ou les taches *pourprées*, sont encore un *symptôme* favorable, ainsi que cette espece de *gale* dont les levres & le nez se couvrent vers le déclin.

C'est un bon signe quand le *pouls* s'éleve par l'usage du *vin* ou de tout autre *cordial*, & que les *symptômes nerveux* dont nous avons parlé, diminuent.

La *surdité*, arrivant vers le déclin de la Maladie, est aussi très-souvent un *symptôme* avantageux (*a*), ainsi que les *tumeurs* & les *abcès* aux *aines* ou aux *glandes parotides*, &c. (9)

Symptômes dangereux.

On peut compter parmi les *symptômes* les plus défavorables, une *diarrhée* excessive avec le ventre dur & enflé ; des taches larges, noires, livides sur la *peau* ; des *aphthes* dans la bouche ; des *sueurs* froides & visqueuses ; la *goutte sereine* ou la *cécité*.

(Il arrive cependant quelquefois que la *cécité* ou la *goutte sereine* a le sort de la *surdité*, qu'elle se

(*a*) La *surdité* n'est pas toujours un *symptôme* favorable dans cette Maladie : il peut même se faire qu'elle n'ait ce caractere, que lorsqu'elle est occasionnée par un *abcès* formé dans les oreilles.

(9) Ces *tumeurs*, qui sont d'un bon présage chez les jeunes gens, parce qu'elles sont *critiques*, sont, dit M. le Roy, ordinairement *symptomatiques* chez les vieillards, & annoncent une mort prochaine : les taches *pourprées* ou *pétéchies*, sont quelquefois, mais plus rarement, de la même nature.

dissipe par le temps, & même presque aussi-tôt que la Maladie.)

Le changement de la voix, la vue égarée, la difficulté d'avaler, le tremblement de la langue & l'impossibilité de la tirer hors de la bouche, la propension constante du malade à se découvrir la *poitrine*, sont encore des *symptômes* défavorables.

Enfin, lorsque la *sueur* & la *salive* sont teintes de *sang*, & que les *urines* sont noires ou déposent un *sédiment* noir, le malade est en grand danger. Les *soubresauts des tendons*, les *déjections fétides*, *ichoreuses*, (c'est-à-dire, très-claires, très-aqueuses) & involontaires, accompagnées de froid aux *extrémités*, sont en général les avant-coureurs de la mort. Symptômes mortels.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

§ III.

Régime qu'il faut prescrire aux malades attaqués de Fievre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale.

DANS le traitement de cette Maladie tous nos efforts doivent tendre à combattre, autant qu'il est possible, la disposition des humeurs à la *putridité*; à soutenir les forces du malade, à lui inspirer du courage, à concourir avec la Nature agissante à expulser la cause de la Maladie, par une douce *transpiration* & par les autres *évacuations*. But qu'on doit se proposer dans cette Maladie.

Nous avons déja observé que l'*air* mal-sain occasionne souvent les *fievres putrides* : il doit en conséquence contribuer à les aggraver, si le malade y reste exposé : on doit donc commencer par empêcher que l'*air* ne séjourne dans la chambre du malade : pour cet effet, on ouvrira les Il faut commencer par procurer un air pur & frais au malade;

portes & les fenêtres de cette chambre ou de celle d'à côté, afin de rafraîchir l'*air* & de le renouveller ſans ceſſe, comme il eſt dit Tom. I, Chap. IV. Car la *reſpiration* & la *tranſpiration* des perſonnes en ſanté rendant bientôt l'*air* d'un petit appartement mal-ſain, cet effet eſt encore plus prompt, ſi cette *tranſpiration* & cette *reſpiration* viennent d'une perſonne dont toute la maſſe des humeurs eſt dans un état de *putridité*.

Aſperger la chambre, le lit, &c. avec des ſucs acides;

Ce n'eſt pas aſſez d'introduire un *air* frais dans la chambre du malade; il faut encore employer le *vinaigre*, le *verjus*, le *ſuc de citron*, *d'orange*, ou de tout autre *végétal acide* que l'on pourra ſe procurer le plus promptement: il faut en aſperger ſouvent le lit, le plancher & toutes les parties de la chambre.

On les réduire en vapeurs;

On pourra encoré réduire tous ces *acides* en vapeurs, en les jettant ſur une pelle rougie au feu, ou en les faiſant bouillir dans la chambre, &c.

Les faire flairer au malade.

Il faut de même placer dans différents endroits de la chambre, des écorces fraîches de *citrons* & d'*oranges*, & en préſenter ſouvent à flairer au malade.

Avantages de ces vapeurs.

Les *acides* employés de cette maniere, tendront non-ſeulement à rafraîchir le malade, mais encore à garantir de la *contagion* ceux qui le ſervent.

Utilité des plantes dont l'odeur eſt forte.

Les plantes dont l'odeur eſt forte, telles que la *rue*, la *tanaiſie*, l'*abſynthe*, &c., peuvent être également placées dans différents endroits de la maiſon, & les perſonnes qui ſoignent le malade ne peuvent rien faire de mieux que de les flairer ſouvent.

Il faut que le malade ſoit à ſon aiſe, & que rien ne l'importune.

Non-ſeulement il faut que le malade ſoit tenu fraîchement, mais encore il faut qu'il ſoit parfaitement à ſon aiſe, & que rien ne l'importune: le

moindre bruit est capable de lui affecter la tête, & le moindre mouvement, de le faire tomber en *syncope.*

Il est peu de *remedes* plus importants dans cette Maladie que les *acides*, ainsi qu'on l'a déja fait observer, Chap. II, note 8 de ce Volume. On doit en mettre dans tous les *aliments*, ainsi que dans toutes les boissons. Le *petit-lait d'orange*, de *citron* ou de *vinaigre*, est très-convenable. On doit le faire de ces trois manieres tour-à-tour, ou selon le goût du malade. On peut le rendre *cordial*, en y ajoutant du *vin* autant que la foiblesse du malade paroîtra le demander. Les boissons & les aliments doivent être acidulés.

Si le malade est très-abattu, on lui donnera du *négus*, ou du *vin* trempé de moitié d'eau, ou *acidulé* avec le *suc d'orange* ou de *citron.* Dans certains cas, on peut lui accorder un verre de *vin* pur : le meilleur alors, c'est le vin du Rhin; mais s'il y a *cours de ventre*, il faut préférer le *vin* de *Porto* ou celui de *Bordeaux.* Boisson, lorsque le malade est très-abattu, & qu'il a un cours de ventre;

Lorsque le ventre est resserré, on donnera au malade, dans un verre de sa boisson ordinaire, une cuillerée à café de *créme de tartre*, plus ou moins, selon les circonstances, ou bien on lui donnera pour *tisane* une *décoction* de *tamarins*, qui a le double avantage de lâcher le ventre & d'appaiser la soif. Lorsqu'il est resserré.

L'*infusion* de *fleurs de camomille*, tant que l'*estomac* pourra la supporter, est une boisson très-convenable dans cette Maladie. On peut l'*aciduler*, en ajoutant sur chaque verre, dix à quinze gouttes d'*élixir de vitriol.* Infusion de fleurs de camomille, acidulée.

Les *aliments*, dans cette Maladie, seront légers : ils consisteront en *gruau*, en *panade*, &c., auxquels on ajoutera un peu de *vin*, si le malade est Quels doivent être les aliments.

foible & abattu. Ces *aliments* seront tous *acidulés* avec le *suc d'orange*, la *gelée de groseille*, &c. Le malade peut manger en toute sûreté des fruits mûrs, cuits, soit au four, soit au feu, ou même cruds; tels sont les *pommes*, les *groseilles*, les *cerises conservées*, les *prunes*, &c., comme il est prescrit Chap. I, § III, Art. I, & Chap. IV, note 3 de ce Volume.

Il est important de donner fréquemment de la boisson & des aliments au malade.

Il ne faut jamais, dans cette Maladie, laisser long-temps le malade sans nourriture. Un peu d'*aliments* ou de boisson donnés fréquemment, non-seulement soutiennent les forces, mais encore combattent la tendance des humeurs à la *putridité*: c'est pourquoi on doit lui donner souvent, dans la journée, de petites quantités de quelques-unes des boissons *acides* recommandées ci-dessus, ou de ce qui pourra être agréable à son palais, ou que l'on pourra se procurer le plus aisément (10).

Ce qu'il faut faire lorsqu'il y a du délire.

Dans le cas où le malade auroit du *délire*, il faudroit lui *fomenter* souvent les pieds & les mains avec une forte *infusion* de fleurs de *camomille*. Cette *infusion*, ou celle de *quinquina* pour ceux qui pourroient en faire les frais, ne pourra manquer de produire le meilleur effet.

Fomentations de fleurs de camomille ou de quinquina. Leurs avantages dans ce cas.

Les *fomentations* de cette espece, non-seulement soulagent la tête en dilatant les vaisseaux des *extrémités*, mais encore, comme leurs parties passent dans l'intérieur & pénétrent jusques dans

(10) Ce précepte, qui est de la plus grande importance, prouve que M. BUCHAN regarde les *fievres malignes*, *putrides*, comme appartenant à la classe de celles que l'on nomme *nerveuses*, ainsi qu'on l'a déja fait observer, note 5 de ce Chapitre.

le *sang*, elles peuvent en conséquence, par leur vertu *antiputride*, contribuer à détruire la *putrefcence* des humeurs.

§ IV.

Remedes qu'il faut adminiſtrer dans la Fievre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale.

Si on trouve le moyen de placer un *vomitif* dans le commencement de cette *fievre*, il aura preſque toujours un bon effet. Mais ſi la *fievre* ſubſiſte depuis quelques jours, & que les *ſymptômes* ſoient violents, les *vomitifs* ne ſont pas alors tout-à-fait auſſi ſûrs. Cependant il faut toujours tenir le ventre libre au moyen des *lavements* ou des *laxatifs*. Vomitif, au commencement. Lavements & laxatifs.

La *ſaignée* eſt rarement néceſſaire dans les *fievres putrides, malignes*. S'il y a des *ſymptômes d'inflammation*, on peut alors quelquefois la permettre dans les premiers inſtants de la Maladie; mais en général, il eſt dangereux de la répéter, comme on l'a prouvé Chap. II, note 6 de ce Vol.

On ne doit jamais employer les *véſicatoires* dans cette Maladie qu'à la derniere extrémité. Mais ſi les *pétéchies* ou les taches pourprées diſparoiſſent ſubitement; ſi le *pouls* foiblit ſenſiblement; ſi le malade a du *délire*; ſi ces *ſymptômes* ſont accompagnés de ceux que nous avons décrits p. 166, 167 de ce Vol., il faut en venir aux *véſicatoires*, & alors on les appliquera à la tête & au gras des jambes, ou dans l'intérieur des cuiſſes. Les véſicatoires ne doivent être appliqués qu'à la derniere extrémité dans cette Maladie. Symptômes qui les indiquent.

Cependant, comme dans cette Maladie les *véſicatoires* pourroient occaſionner la *gangrene* (11), Ce qu'il y a à craindre de la part des vé-

---

(11) Lorſqu'une partie n'a plus qu'une chaleur, une ſenſibilité, un reſſort extrêmement affoiblis; lorſque la couleur eſt changée, qu'elle eſt brune, livide, noire, & Ce que c'eſt que la gangrene & le ſphacele.

ficatoires : il faut leur préférer les synapismes.

nous préférons de conseiller dans ce cas des *emplâtres de moutarde* & de *vinaigre* appellés *synapismes*, ou des *cataplasmes d'oignons* avec la farine de seigle, &c., que l'on appliquera chauds sous la plante des pieds, réservant les *vésicatoires* pour les cas extrêmes (12).

Précautions avec lesquelles

On a pour habitude de donner, dans les commencements de cette Maladie, le *tartre stibié* ou

---

qu'il se forme sur la surface de petites ampoules ou cloches pleines d'une eau rousse, livide, ou noire, cet état est une *mortification* commencée, que les Médecins appellent *gangrene*.

Si, par le progrès du mal, la partie n'a plus de chaleur, ni de sentiment, ni de ressort; si elle cede à la compression & se releve très-foiblement; si elle est noire; si elle se déchire en lambeaux, ou si elle se racornit, cet état est une *mortification* confirmée, appellée par les Médecins *sphacele*. ASTRUC, *Traité des Tumeurs*, Tom. I, pag. 56.

(12) Ce précepte ne détruit point ce que nous avons dit ci-devant, Chap. VI, § II, note 5 de ce Volume, qu'il faut appliquer les *vésicatoires* de bonne heure dans plusieurs Maladies. La *putridité* des humeurs, vice dominant dans les *fievres malignes* & les *éruptions critiques* dont elles sont suivies, ont, sans doute, porté M. BUCHAN à faire ici cette restriction, & elle paroît très-sage; mais elle regarde particuliérement la *fievre maligne des jeunes gens*; car voici comme s'explique M. LE ROY, ibid. pag. 172.

Exception à cette regle.

« Les *remedes* qu'on a coutume d'employer, dans le » traitement des *fievres aiguës*, me paroissent manquer » d'efficacité dans celle-ci, dans la *fievre maligne des vieillards*. Si j'ai eu quelquefois le bonheur de réussir, j'ai » cru devoir l'attribuer principalement au *quinquina*, employé, après les *remedes généraux*, à haute dose, & » sur-tout en substance, & au *vésicatoire* appliqué de bonne » heure. » Et il ajoute en note:

Je dis au *vésicatoire* appliqué de bonne heure, parce que je pense que faute d'être employé assez tôt, un *remede* manque souvent de produire les grands effets qu'on est en droit d'en attendre. Le *vésicatoire* peut, sans doute,

l'*émétique* à petite dose, qu'on répéte toutes les deux ou trois heures, jusqu'à ce qu'il ait fait *vomir*, *purgé*, ou excité la *sueur*. Cette méthode convient assez, pourvu cependant que ce *remede* ne soit point continué assez long-temps pour affoiblir le malade.

Il faut donner l'émétique.

On a été long-temps dans l'opinion ridicule que l'on pouvoit expulser la matiere infecte ou *pestilentielle* de la *fievre maligne*, par de légeres doses de *remedes cordiaux* ou *alexipharmaques* : en conséquence, on a exalté la racine de *contrayerva*, la *confection cordiale*, le *mithridate*, &c., comme des *remedes* infaillibles. Cependant il y a tout lieu de croire qu'ils font rarement beaucoup de bien (13).

Fausse opinion qu'on a de la vertu des cordiaux & des alexipharmaques dans cette Maladie.

---

produire un effet utile par la révulsion qu'il occasionne, au moyen de la douleur & de l'irritation *inflammatoire* qu'il excite dans la partie sur laquelle on l'applique. Mais, si je ne me trompe, l'écoulement considérable du *pus* qui s'y établit ensuite, est encore bien plus avantageux dans ces sortes de *fievres*. Cet écoulement me paroît répondre, pour l'utilité, à celui des *cauteres* & des *sétons*, dans certaines *Maladies chroniques* : & c'est pour se ménager un tel écoulement dans le fort de la Maladie, que je conseille de l'appliquer de bonne heure. On sait qu'il faut deux ou trois jours avant que l'excoriation faite par le *vésicatoire* soit en pleine suppuration.

Dans les *fievres malignes des jeunes gens*, il faut employer les *synapismes* & les *cataplasmes d'oignon* dont nous venons de parler : on en couvre les jambes & la plante des pieds. Ce sont d'excellents *remedes*, toutes les fois qu'on craint la *gangrene*. Aussi les emploie-t-on avec le plus grand succès dans d'autres Maladies, telles que la *petite vérole* de mauvais caractere, &c.

(13) On ne doit avoir recours aux *alexipharmaques* & aux *alexitaires*, dit M. LIEUTAUD, qu'avec beaucoup de circonspection : c'est agir contre la raison & l'expérience, que d'avoir la témérité d'en faire prendre à toutes sortes de sujets indistinctement, pour se conformer aux désirs des

Ce qu'on doit penser de cette classe de remedes.

Il n'en est pas de supérieur au bon vin, qui est le meilleur des cordiaux.

Par-tout où les *cordiaux* sont nécessaires, nous ne connoissons rien de supérieur au bon *vin*; aussi le conseillons-nous comme le *remede* le plus sûr & le meilleur. Le *vin*, les *acides* & les *antiputrides*, sont les seuls *remedes* sur lesquels on puisse compter dans la cure des *fievres malignes*.

De quelle importance est le quinquina dans la Maladie.

Cependant dans les especes les plus dangereuses de ces *fievres*, dans celles qui sont accompagnées de *pétéchies* ou de *taches pourprées*, livides, noires, il faut encore joindre le *quinquina* aux *acides*. Je l'ai vu faire presque des miracles, même dans les cas où les *pétéchies* avoient l'aspect le plus désespérant. Mais pour qu'il produise cet effet, il faut non-seulement le prendre à grande dose, mais encore en continuer l'usage pendant long-temps, ainsi qu'il a été dit ci-devant, note 12 de ce Chapitre.

Maniere de l'administrer;

La meilleure maniere de donner le *quinquina*, est sans contredit en substance, c'est-à-dire, en poudre, comme il suit.

Prenez du meilleur *quinquina*, une once. Réduisez en poudre très-fine; mettez dans un demi-setier d'eau, & ajoutez autant de *vin* rouge; *acidulez* le tout avec trente ou quarante gouttes d'*élixir de vitriol*, pour rendre ce *remede* plus facile à digérer, plus agréable & plus actif. On peut encore y ajouter deux ou trois onces de *sirop de limon*.

On donnera deux cuillerées ordinaires de cette *mixture* toutes les deux heures, ou même plus souvent, si l'*estomac* peut la supporter.

---

femmes & au sentiment du peuple ignorant : enfin l'erreur de ceux qui les emploient dans les Maladies, dont les apparences les leur ont fait confondre avec d'autres, est le plus souvent funeste aux malades. *Précis des Médicaments*, T. I, page 181.

Ceux qui ne pourront pas prendre le *quinquina*, en substance, le prendront infusé dans du *vin*, de la maniere que nous l'avons recommandé dans la Maladie précédente, pag. 156 de ce Volume, & note *b*.

Si le malade a un *cours de ventre* considérable, on fera bouillir le *quinquina* dans du *vin* rouge avec un peu de *canelle*, & on *acidulera* le tout avec de l'*élixir de vitriol* de la maniere suivante.

Lorsque le malade a un cours de ventre considérable.

Prenez du meilleur *quinquina*, une once;
de *canelle*, un gros;
d'*élixir de vitriol*, quarante gouttes.

Broyez le *quinquina* & la *canelle*; faites bouillir pendant quelques minutes dans une chopine de *vin* rouge; passez; ajoutez l'*élixir de vitriol*.

On en donnera deux cuillerées toutes les deux heures.

Rien de plus efficace, dans cette espece de *cours de ventre*, que les *acides* à grandes doses, ainsi que tous les *remedes* qui peuvent exciter une douce *transpiration*.

Utilité des acides dans ce cas.

Si le malade est tourmenté par des *nausées* ou par le *vomissement*, on lui donnera une *mixture* faite avec une once & demie de *suc de citron* nouvellement exprimé, dans lequel on fera dissoudre un gros de *sel d'absynthe* : on ajoutera une once d'*eau de canelle simple* & un peu de *sucre*.

Ce qu'il faut faire lorsque le malade est tourmenté par des nausées & le vomissement;

On fera prendre cette *potion* dans le moment où elle vient d'être faite, c'est-à-dire, dans le temps même de l'*effervescence*, & on la répétera aussi souvent qu'il sera nécessaire.

Aux premieres apparences du gonflement des *glandes parotides*, il faut appliquer des *cataplasmes maturatifs*, pour hâter la *suppuration*.

Lorsqu'il s'annonce un abcès aux glandes parotides.

(Il faut lire à la *Table générale*, Tom. V, au mot *Cataplasmes maturatifs*, la maniere de les

préparer, & on les renouvellera toutes les trois ou quatre heures. Si la *tumeur* ne se ramollit point, on appellera un Chirurgien, qui en substituera de plus actifs, & qui d'ailleurs sera nécessaire pour faire l'ouverture de l'*abcès*, aussi-tôt que le pus sera formé.) Dès qu'on s'apperçoit que la matiere est formée (14), il faut ouvrir l'*abcès*, & continuer toujours l'application des mêmes *cataplasmes*.

Remedes qu'il faut prescrire pour faciliter la guérison des ulceres occasionnés par cette Maladie.

J'ai vu, dans le déclin de cette *fievre*, des *ulceres* considérables, livides, *gangrénés* en apparence, exhalant l'odeur infecte des cadavres les plus corrompus, & répandus sur plusieurs parties du corps, se guérir peu à peu, & le malade recouvrer la santé, par un usage très-abondant de *quinquina* dans du *vin acidulé* avec de l'*esprit de vitriol*.

(Voyez la maniere de traiter le malade en *convalescence*, § III du Chap. II de ce Vol.)

§ V.

Moyens de prévenir & de se garantir de la Fievre maligne, putride, pourprée ou pétéchiale.

Régime pré-

POUR se garantir des *fievres malignes*, *fievres*

Signes qui indiquent qu'un abcès est mûr.

(14) On est assuré que la matiere de l'*abcès*, c'est-à-dire, le *pus*, est formé, quand la *tumeur* fait une pointe sensible & manifeste; quand sous cette pointe, on sent une mollesse & comme un vuide; quand, en pressant les côtés de la *tumeur*, on sent une *fluctuation*; quand les environs de la *tumeur* sont moins tendus, moins rouges & moins douloureux.

On observera cependant que dans les *tumeurs* profondes, comme dans celles dont il est ici question, il ne se forme pas ordinairement de pointe; mais les autres *symptômes* suffisent pour s'assurer de leur maturité.

si dangereuses, nous recommanderons la *propreté* la plus scrupuleuse, une habitation dans un lieu sec & bien exposé, l'*exercice* en plein *air*, des *aliments* sains, & un usage modéré de *liqueurs généreuses*.

servatif de la fievre maligne.

On doit sur-tout fuir la *contagion*. Il n'y a pas de *constitution* qui en soit à l'abri. J'ai vu des personnes gagner ces *fievres*, pour avoir fait une seule visite à un malade qui en étoit attaqué; d'autres, pour avoir passé dans une Ville où elles régnoient; & quelques-unes, pour avoir assisté aux funérailles de ceux qui en étoient morts, ainsi qu'on l'a déja fait observer Tom. I, Chap. X, & ci-dessus, note *6*, pag. 162 de ce Vol.

Combien il est important de fuir la contagion.

Toutes les fois qu'une personne est attaquée de cette Maladie, il faut donner tous ses soins à ce que la *contagion* ne se répande. Pour cet effet, on placera le malade dans une chambre spacieuse, éloignée, autant qu'il sera possible, des appartements habités de la maison. On le tiendra extrêmement propre; on aura l'attention de renouveller souvent l'*air* de sa chambre.

Comment il faut s'y prendre pour empêcher que le malade ne la communique.

Tout ce qui touche au malade, tout ce qui vient de lui, doit être emporté sur-le-champ. Il faut le changer souvent de linge, & les personnes qui sont en santé, excepté celles qui sont destinées à le servir, doivent fuir toute communication avec lui, ainsi qu'il est prescrit Tom. I, Chap. IX, qui traite de la *propreté*, & Chap. X, qui traite de la *contagion*.

Si quelqu'un craint d'être attaqué de la *contagion*, ou d'avoir gagné la Maladie, il faut qu'il prenne sur-le-champ un *vomitif*, & qu'il travaille à s'en délivrer, en buvant abondamment d'une *infusion* de fleur de *camomille*. Si la crainte persiste, ou si quelques *symptômes* défavorables se

Ce que doivent faire ceux qui craignent d'être attaqués de la contagion.

manifestent, il continuera l'usage de ces *préservatifs* pendant un jour ou deux.

Il peut encore prendre une *infusion* de fleurs de *camomille* & de *quinquina* pour boisson ordinaire: il boira en outre, avant que de se mettre au lit, une chopine de fort *négus* ou quelques verres de bon *vin*. J'ai souvent été obligé de suivre cette pratique dans des temps où régnoient des *fievres malignes*, & je l'ai recommandée à d'autres personnes, toujours avec succès.

Les saignées & les purgatifs sont dangereux dans ce cas.

On s'empresse, en général, d'avoir recours aux *saignées* & aux *purgatifs*, comme les *préservatifs* les plus souverains contre la *contagion*. Mais ces moyens sont si peu capables d'en garantir, que souvent, en épuisant les forces, ils ne font qu'augmenter le danger (15).

Idée fausse qu'on a ordinairement des préservatifs.

(15) Il en est des *préservatifs* comme des *spécifiques*. La plupart ne sont que des *remedes* de commeres, qu'elles vantent comme capables de prévenir toutes les Maladies. Cependant il est très-rare qu'on ne succombe point à celle à laquelle on a été exposé. Il faut en chercher la cause dans l'ignorance de ceux qui les prescrivent. Il n'y a presque jamais de rapport entre les *préservatifs* & les remedes propres à la Maladie que l'on veut éloigner. Souvent même ils sont absolument opposés.

On a vu une femme conseiller à une mere, qui n'avoit point eu la *petite vérole*, & qui venoit de soigner son fils attaqué de cette Maladie, de boire, pendant plusieurs jours, force *vin* pur, & de prendre, tous les soirs en se couchant, un demi-gros de *thériaque*. Cette mere suivit ponctuellement ce conseil. Le quatrieme jour elle fut attaquée d'une *fievre inflammatoire*, qui, le surlendemain, s'annonça pour être celle de la *petite vérole*. Mais, malgré les secours les mieux administrés, les boutons ne firent que pointer, & la malade mourut le cinquieme jour de la Maladie.

Ce qu'on doit entendre par cette es-

Les vrais *préservatifs* sont les remedes mêmes de la Maladie à laquelle on veut échapper. Il faut se mettre au *régime*;

Pour les personnes qui soignent les malades attaqués de ces *fievres*, elles auront toujours sur elles une éponge ou un mouchoir imbibé de *vinaigre* ou de *suc de citron*, qu'elles flaireront lorsqu'elles s'approcheront du malade. Elles se laveront les mains, &, s'il est possible, changeront d'habits avant de se présenter en compagnie, comme on le leur a déja conseillé, Tom. I, Chap. IV.

CHAPITRE X.

De la Fievre miliaire.

D'où cette Maladie tire son nom.

CETTE *fievre* tire son nom des petites *pustules* ou vessies qui paroissent sur la *peau*, & qui ressemblent, pour la forme & la grosseur, à des grains de *millet* (1).

---

aux *boissons*, aux *remedes* qu'exige cette Maladie : en un mot se servir, à la quantité près, de ces secours, comme si on avoit effectivement la Maladie. On en voit un exemple dans le conseil que l'Auteur vient de donner à ceux qui craignent d'avoir gagné la *fievre maligne* ; on en voit un autre dans la conduite que tint M. LEPECQ DE LA CLOTURE, à l'égard des habitans, qui éprouvoient les premiers *symptômes* de la Maladie *épidémique* qui ravageoit le Gros-Theil. *Observations sur les Maladies épidémiques*, année 1770, p. 173.

pece de remedes.

Pays où on l'observe le plus fréquemment.

(1) Cette Maladie est assez rare en France, excepté dans les Provinces Septentrionales, comme la Normandie, où elle est *épidémique* depuis plusieurs années. Son théâtre est en Allemagne & dans quelques villes d'Italie. Les femmes en couche sont les personnes chez lesquelles on la rencontre le plus souvent ici. D'ailleurs, elle n'y paroît gueres qu'*épidémiquement*, ou bien elle se joint à quelques autres Maladies regnantes.

De quelle couleur sont les pustules.

Elles sont tantôt rouges & tantôt blanches; cependant ces deux especes de *pustules* sont quelquefois entremêlées l'une avec l'autre.

Sur quelle partie du corps elles sont le plus abondantes.

Ces *pustules* sont, en général, plus nombreuses dans les endroits où la *sueur* est plus abondante, comme sur la *poitrine*, sur le cou, &c. Mais quelquefois aussi tout le corps en est couvert. Une *sueur* modérée ou une douce moiteur favorise singuliérement cette *éruption*; aussi est-elle plus douloureuse & plus dangereuse quand la *peau* est seche.

Cette Maladie est quelquefois essentielle, mais plus souvent symptomatique.

Il arrive quelquefois que la *fievre miliaire* est la Maladie primitive, *essentielle* ou l'unique : mais le plus souvent elle n'est que le *symptôme* d'une autre Maladie, comme de la *petite vérole*, de la *rougeole*, des *fievres inflammatoires* ou *malignes*, *nerveuses*, &c. : dans tous ces cas elle est, en général, l'effet d'un *régime* ou de *remedes* trop *échauffants*.

Qui sont ceux qui y sont le plus exposés.

La *fievre miliaire* attaque principalement les personnes d'un caractere indolent & d'un *tempérament phlegmatique* ou relâché. Les jeunes gens & les vieillards y sont plus sujets que ceux qui sont dans la vigueur de l'âge.

Elle est plus ordinaire aux femmes, sur-tout pendant leurs couches.

Elle est encore plus ordinaire aux femmes qu'aux hommes, sur-tout aux femmes délicates & nonchalantes qui, négligeant l'*exercice*, se tiennent constamment renfermées, & vivent d'*aliments* aqueux & peu substantiels. Ces femmes sont singuliérement sujettes à être attaquées de cette espece de *fievre* pendant leurs couches, & elles y perdent souvent la vie.



§ I.

Causes de la Fievre miliaire.

La *fievre miliaire* est quelquefois occasionnée par les *passions* vives & par les fortes impressions de l'ame, comme les *chagrins* excessifs, la douleur profonde & la méditation. Les veilles prolongées, les *évacuations* opiniâtres, une *diete* trop légere & trop aqueuse, les saisons pluvieuses, l'usage trop abondant de fruits verds, comme de *prunes*, de *cerises*, de *concombres*, de *melons*, &c., y donnent souvent lieu. Les eaux corrompues, les *aliments* gâtés par les pluies, ou pour avoir été trop gardés, peuvent encore occasionner cette *fievre*.

Causes de cette Maladie chez les femmes en couche.

Cette Maladie, chez les femmes en couche, est souvent l'effet d'une *constipation* opiniâtre qui a eu lieu pendant la grossesse. Elle peut encore être causée par l'usage excessif de fruits verds & d'autres *aliments* mal-sains, pour lesquels les femmes enceintes n'ont que trop de goût.

Mais la cause la plus générale, chez ces femmes, est l'indolence. Une femme qui mene une vie sédentaire, sur-tout pendant sa grossesse, & qui en même-temps se nourrit d'*aliments* grossiers, échappe rarement à cette Maladie pendant ses couches.

Aussi la *fievre miliaire* est-elle singuliérement funeste aux femmes du grand monde, & même aux femmes des Fabricants & des Négociants dans les Villes commerçantes, qui, pour aider leurs maris, ne les quittent presque pas pendant tout le temps de leur grossesse; tandis que cette Maladie est à peine connue des femmes actives &

laborieuses qui vivent à la campagne, & qui font un *exercice* convenable en plein *air*, &c.

§ II.

Symptômes de la Fievre miliaire.

Symptômes précurseurs.

QUAND la *fievre miliaire* est *essentielle*, ou la Maladie unique, elle s'annonce à peu près comme les autres *fievres éruptives*; c'est-à-dire, par un léger *frisson*, qui est suivi de chaleur, de foiblesse, d'*abattement* & de soupirs.

Symptôme patognomonique de l'éruption future.

Ces *symptômes* sont accompagnés d'un *pouls petit* & *fréquent*, d'une difficulté de *respirer*, d'*anxiétés* & d'*oppression* dans la *poitrine*, (d'une petite *toux*. M. LEPECQ DE LA CLOTURE observe que cette espece de *toux* est un *symptôme patognomonique* de l'*éruption* future des *pustules miliaires*. *Observations sur les Maladies épidémiques*, année 1770). Le malade est agité; il a quelquefois du *délire*; sa langue paroît blanche; ses mains tremblent, & il ressent souvent au-dedans une chaleur brûlante.

Chez les femmes en couche.

Chez les femmes en couche, le *lait* disparoît, & les autres *évacuations* se suppriment.

Symptômes de l'éruption.

Le malade éprouve sous la *peau* une *démangeaison* & une douleur semblable à celle qu'occasionneroient des piqures d'épingles. Aussi-tôt après commencent à paroître de petites *pustules* innombrables, rouges ou blanches: effet qui est, en général, suivi d'une diminution dans la violence des *symptômes*.

Le *pouls* devient plus *plein* & plus *réglé*, la *peau* plus moite; & la *sueur*, à mesure que la Maladie avance, exhale une odeur de *putridité* particuliere à cette *fievre*. La foiblesse, l'*abattement*, l'*oppres-*

sion de *poitrine* disparoissent, & les *évacuations* ordinaires reviennent par degrés.

Vers le sixieme ou septieme jour de l'*éruption*, les *pustules* commencent à sécher & à tomber; ce qui occasionne une *démangeaison* fort désagréable à la *peau*.

Il est impossible d'assigner le temps précis où ces *pustules* paroissent ou disparoissent. En général elles se montrent le troisieme ou le quatrieme jour, quand elles sont *critiques*; mais quand l'*éruption* est *symptomatique*, elles peuvent paroître dans tous les temps de la Maladie.

Dans quel temps de la Maladie l'éruption paroit & disparoît.

Quelquefois les *pustules* paroissent & disparoissent tour-à-tour : dans ce cas, il y a toujours du danger; mais quand elles disparoissent subitement, sans reparoître de nouveau, ce danger est alors très-grand.

Symptômes dangereux.

Chez les femmes en couche, ces *pustules* sont remplies en général, dans le commencement, d'une eau claire; mais ensuite elles deviennent jaunâtres; quelquefois elles sont entre-mêlées de *pustules* rouges. Quand elles sont toutes de cette couleur, la Maladie prend le nom de *Rash*, que M. TISSOT traduit par *ébullition. Lettre à M.* HIRZEL, pag. 57.

Caracteres des pustules miliaires chez les femmes en couche.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

§ III.

Régime qu'il faut prescrire aux malades attaqués de la Fievre miliaire.

DANS toutes les *fievres éruptives*, de quelque espece qu'elles soient, le but essentiel est de prévenir la disparition subite des *pustules*, & de favoriser tout ce qui peut accélérer leur maturité.

But qu'on doit se proposer dans toutes les fievres éruptives.

En conséquence, il faut tenir le malade dans une température telle, que l'*éruption* ne marche pas trop vîte, ou que les *pustules* ne rentrent pas avant d'être parvenues à leur maturité. On ne donnera donc au malade que des *aliments* & des boissons d'une nature modérément nourrissante & *cordiale*.

Il ne faut pas que le malade soit tenu trop chaudement.

On tiendra sa chambre ni trop chaude ni trop froide, & on ne le surchargera point de couvertures : enfin on s'appliquera par-dessus tout à le tenir tranquille & à l'égayer, rien n'étant certainement plus propre à faire rentrer une *éruption*, que la peur ou la crainte du danger.

Aliments.

Les *aliments* convenables, dans cette Maladie, sont de légers bouillons de poulet avec un peu de pain ; de la *panade*, du *sagou* ou du *gruau*, dans un demi-setier de chacun desquels on peut ajouter, si la foiblesse du malade l'exige, une ou deux cuillerées de *bon vin*, avec quelques grains de *sel* & un peu de *sucre*. Le malade peut encore manger de bonnes *pommes* cuites devant le feu, ou bouillies avec d'autres fruits mûrs, de qualité *relâchante* & *rafraîchissante*.

Boisson, lorsque le malade n'est point affoibli ;

Quant aux boissons, elles doivent être appropriées à l'état de force ou d'*abattement* du malade. S'il a des forces, la boisson doit être légere ; telle est la *tisane de gruau*, l'*infusion de menthe*, ou la *décoction* suivante.

Prenez de raclure de *corne de cerf*, } de chaque
de racine de *salsepareille*, } deux onces.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau ; passez ; ajoutez un peu de *sucre*.

Le malade en fera sa boisson ordinaire.

Lorsqu'il est très-abattu ;

Si le malade est très-foible & très-abattu ; si l'*éruption* ne sort point convenablement, la boisson doit être un peu plus *fortifiante*. On lui don-

nera alors du *petit-lait au vin*, *acidulé* avec le *suc d'orange* ou de *citron*, & l'on rendra cette boisson ou plus forte ou plus foible, selon que les circonstances le demanderont.

Quelquefois la *fievre miliaire* se rapproche de la *fievre maligne.* Dans ces cas, il faut soutenir les forces du malade avec de puissants *cordiaux* joints aux *acides* ; & si le degré de *putrescence* est considérable, il faut administrer le *quinquina.*

Lorsque la Maladie se rapproche de la fievre maligne.

Lorsque la tête est très-affectée, il faut lâcher le ventre avec des *lavements émollients* (*a*).

Ce qui indique les lavements émollients

(*a*) Dans le Journal intitulé *Commercium literarium*, année 1735, on lit l'histoire d'une fievre *miliaire épidémique*, qui fit de grands ravages dans Strasbourg, pendant les mois de Novembre, Décembre & Janvier. Elle nous montre la nécessité du *régime tempéré* dans cette Maladie ; elle nous apprend encore que les Médecins ne sont pas toujours ceux qui découvrent les premiers le vrai traitement des Maladies.

Importance du régime tempéré dans cette Maladie, prouvée par une observation.

» Cette fievre, dit l'Auteur, faisoit de terribles ravages, » même parmi les hommes de la *constitution* la plus forte ; » & aucun *remede* ne réussissoit. Les malades étoient saisis » subitement de *frissons*, de *bâillements*, de *pandiculations*, » de douleurs dans le dos, suivis d'une grande chaleur. Ils » perdoient en même-temps l'appétit, & éprouvoient de » grandes foiblesses. Vers le septieme ou neuvieme jour, » l'*éruption miliaire* paroissoit, semblable à des morsures » de puces, avec de grandes *anxiétés*, du *délire*, de l'*insomnie* & de fortes agitations quand le malade étoit dans le » lit. La *saignée* étoit mortelle. Les choses étant dans cet » état désespéré, une sage-femme donna, de son propre » mouvement, à un malade qui étoit au plus fort de la Maladie, un *lavement* d'*eau* de *pluie*, avec du *beurre*, sans » *sel*, & pour boisson ordinaire, une pinte d'eau de source, » un demi-setier de bon *vin*, le *suc* d'un *citron* & six onces » de *sucre*, bouillis le tout ensemble jusqu'à le faire écumer. » Ces *remedes* ont eu le plus grand succès : le ventre s'est » relâché, les *symptômes* dangereux se sont évanouis, le

§ I V.

Remedes qu'on doit administrer aux malades attaqués de la Fievre miliaire.

Ils sont peu nécessaires lorsque le régime est bien dirigé. Circonstances qui indiquent les cordiaux & les vésicatoires.

SI les *aliments* & la boisson sont bien dirigés, les *remedes* seront peu nécessaires dans cette Maladie. Cependant, si l'*éruption* ne se fait pas comme il faut, ou si le malade est affaissé, non-seulement il sera nécessaire de soutenir ses forces avec des *cordiaux*, mais encore il faudra lui appliquer les *vésicatoires*.

Maniere d'administrer le vin;

Le quinquina, avec le vin & les acides;

Le meilleur *cordial*, dans ces cas, est le bon *vin*, que le malade peut prendre également dans ses *aliments* & dans sa boisson; & s'il y a des signes de *putrescence*, ce qui arrive souvent, on donnera alors le *quinquina* avec le *vin* & les *acides*, tel que nous l'avons conseillé dans la *fievre maligne*, p. 175 de ce Volume.

Les vésicatoires.

Il y a des Médecins qui appliquent tout à la fois plusieurs *vésicatoires* pendant tout le cours de cette Maladie. Quand la Nature est languissante, quand l'*éruption* paroît & disparoît, il est nécessaire de l'aiguillonner par une succession continuelle de petits *vésicatoires*. Mais hors ces circonstances, un seul nous paroît suffire.

Cependant, lorsque le *pouls* foiblit subitement, que les *pustules* disparoissent, que la tête s'embarrasse, il est alors nécessaire d'appliquer plusieurs *vésicatoires* sur les parties les plus sensibles, comme dans l'intérieur des cuisses, des jambes, &c.

» malade a recouvré ses forces, & il est échappé des bras de
» la mort. «

Ce traitement a été imité par beaucoup d'autres personnes, & toujours avec les succès les plus heureux.

La *ſaignée* eſt rarement néceſſaire dans la *fievre miliaire*, & quelquefois elle y fait beaucoup de mal, parce qu'elle affoiblit & abat le malade. Elle ne doit donc jamais être faite que de l'avis d'un Médecin. Je fais cette réflexion, parce qu'il eſt d'uſage de traiter cette Maladie, chez les femmes en couche, par d'*abondantes ſaignées* & par les autres *évacuations*, comme ſi elle étoit fortement *inflammatoire*; mais cette pratique eſt pour l'ordinaire mortelle, ainſi qu'il eſt prouvé note précédente.

La ſaignée eſt, pour l'ordinaire, contraire dans cette Maladie, même aux femmes en couche.

Les malades, dans cette Maladie, ſupportent toujours mal les *évacuations*, & elle paroît ſouvent plutôt tenir de la *fievre maligne* que de la *fievre inflammatoire*.

Les malades ſupportent mal les évacuations. Pourquoi?

Quoique la *fievre miliaire* ſoit ſouvent occaſionnée, chez les femmes en couche, par un *régime* trop *échauffant*; cependant il ſeroit dangereux de l'abandonner tout-à-coup, & d'avoir recours ſubitement au *régime* très-*rafraichiſſant* & aux grandes *évacuations*. Nous avons lieu de croire qu'il eſt plus ſûr de ſoutenir les forces des malades & de ſolliciter les *évacuations* naturelles, que d'avoir recours à des moyens artificiels, qui en exténuant les forces, manquent rarement d'augmenter le danger.

Précautions qu'exige le traitement de cette Maladie chez les femmes en couche.

Si cette Maladie devient opiniâtre, ou que le rétabliſſement du malade traîne en longueur, on lui donnera le *quinquina* en ſubſtance, ou *infuſé* dans du *vin*, ou dans de l'*eau*, à ſon choix.

Ce qu'il faut faire lorſque la Maladie traîne en longueur.

La *fievre miliaire*, ainſi que toutes les autres *fievres éruptives*, demande de douces *purgations*, qu'il ne faut pas négliger d'adminiſtrer auſſi-tôt que la *fievre* eſt tombée, & que les forces du malade, un peu revenues, le permettent.

Quand il faut purger.

(Lorſque la Maladie eſt paſſée, & que le ma-

lade eſt entré en *convaleſcence*, il faut le traiter comme il eſt dit § III du Chap. II de ce Vol.)

§ V.

Moyens de ſe préſerver de la Fievre miliaire.

Maniere dont les femmes enceintes doivent ſe conduire pour prévenir cette Maladie.

LES moyens de prévenir & de ſe garantir de cette Maladie ſont de reſpirer un *air* pur & ſec, de faire un *exercice* ſuffiſant, de ne prendre que des *aliments* ſains. Les femmes enceintes doivent éviter la *conſtipation*, & prendre tous les jours autant d'*exercice* qu'elles le pourront. Elles doivent ſe garder de manger des fruits gâtés ou de mauvaiſe qualité; & quand elles ſont en couche, elles doivent obſerver ſtrictement un *régime rafraichiſſant.*

Obſervation ſur les moyens de la prévenir chez les femmes en couche.

(Une femme que j'accouchai fut, douze ou quinze heures après, attaquée d'une *fievre* aſſez violente. Je l'attribuois à deux ou trois verres de *vin* qu'on lui donna, à ſa priere, pendant les douleurs. Je la mis au bouillon, pour toute nourriture, & ſa boiſſon ordinaire étoit du *ſirop de capillaire* délayé dans de l'eau tiede. Quoique nous fuſſions dans l'automne, & que le froid commençât à ſe faire ſentir, je ne fis pas augmenter ſes couvertures. Au bout de vingt-quatre heures la *fievre* n'étoit pas plus forte, mais il y avoit douleur à la tête, dans les *reins*, dans le dos, & les *évacuations* étoient un peu ralenties. Je réduiſis les bouillons à trois par jour, & j'ordonnai deux *lavements* à l'eau ſimple. Le ſurlendemain de l'accouchement, il parut des *puſtules miliaires* blanches ſur le cou, ſur la poitrine & ſur les mains; mais tous les autres *ſymptômes* étoient conſidérablement diminués. Je fis continuer le même

traitement, & le ſixieme jour de la couche, la malade fut en état de ſe lever.

Je ne prétends pas inſinuer que le traitement que j'ai employé dans ce cas, ſoit celui qu'on doive ſuivre dans tous. Il eſt certain qu'il y a des circonſtances très-délicates qui demandent la plus grande ſagacité & le ſavoir le plus profond. Mais alors il n'y a qu'un Médecin qui puiſſe prononcer; & le mieux eſt de l'appeller le plutôt poſſible, parce que très-ſouvent il n'y a pas de temps à perdre.

Les fautes que l'on commet dans le régime des femmes en couche, viennent de l'idée fauſſe qu'on ſe fait de l'accouchement.

Je voudrois ſeulement que les Chirurgiens, les Sages-femmes & les commeres, dont la chambre d'une femme en couche eſt très-inconſidérément le rendez-vous du matin au ſoir, fuſſent plus inſtruits; & qu'ils réfléchiſſent davantage ſur l'état d'une femme qui vient d'accoucher. Ils ſeroient bientôt perſuadés que cette femme eſt dans le cas d'une perſonne qui vient d'éprouver une fatigue exceſſive, & chez qui le *ſang* & les humeurs ſont dans un degré d'agitation plus ou moins violent. Que ſi, dans cet état, on gorge la malade d'*aliments*, auſſi-tôt, ou même quelque temps après qu'elle eſt accouchée, comme il n'arrive que trop ſouvent, pour ne pas dire toujours, l'*eſtomac*, qui a partagé la fatigue avec le reſte du corps, n'eſt plus en état de les *digérer :* le *chyle* que formeront ces *aliments* ſera composé de parties crues, qui, introduites dans les humeurs, développeront le germe de *putridité*, à laquelle elles ne ſont que trop diſpoſées : que ſi, en outre, on leur fait prendre des *drogues échauffantes*, comme du *vin* & du *ſucre*, du *vin* & de la *canelle* très-chauds, des *élixirs*, des *confections*, &c., comme il eſt encore d'uſage, pour, dit-on, faire paſſer le *lait* par les *ſueurs*, ces ſubſtances *âcres* & *irritantes*

porteront le feu par-tout où elles circuleront, & fixeront l'*inflammation* dans la partie qui y a le plus de disposition.

Importance du régime tempéré & rafraîchissant chez les femmes en couche.

Si, en réfléchissant sur ces vérités, ils reconnoissoient que les malheurs qui arrivent aux femmes en couche n'ont, le plus souvent, point d'autres *causes*, ils sentiront de quelle importance est le *régime tempéré* & *rafraîchissant* dans les *accouchements* ordinaires, pour prévenir tout accident, & de quelle importance est la *diete* sévere & *délayante* dans les cas où ces accidents donneront les premiers signes de leur existence, comme le prouve l'observation que je viens de rapporter. On verra, Tom. IV, Chap. L, § VI, Art. VI, la conduite qu'il faut tenir auprès des femmes en couche attaquées de cette *fievre*.)

CHAPITRE XI.

De la Fievre rémittente.

D'où vient le nom que porte cette espece de fievre.

CETTE *fievre* est ainsi nommée, de la *rémission* ou de la diminution des *symptômes*, qui se manifeste quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard; mais en général, avant le huitieme jour de la Maladie. Cette *rémission* est ordinairement précédée d'une *sueur* légere, après laquelle le malade se trouve considérablement soulagé; mais peu d'heures après, les *symptômes* qui n'ont pas entiérement cessé reparoissent de nouveau.

Les *rémissions* de la *fievre rémittente* ont quelquefois des périodes réguliers, mais plus souvent elles sont irrégulieres; de sorte que leur durée est tantôt plus longue, tantôt plus courte. Quoi qu'il

en soit, plus la *fievre rémittente* approche d'être *fievre intermittente réguliere*, moins elle est dangereuse.

Caracteres de la fievre rémittente.

(Les *fievres rémittentes* sont donc celles qui, depuis leur invasion jusqu'a la fin, ne quittent point le malade; mais dont les *symptômes*, tels que le *frisson*, le bâillement, le froid, la chaleur, .&c., naissent & augmentent tour-à-tour; de sorte qu'il y a des temps dans la journée où le malade se trouve très-soulagé, sans pour cela être sans *fievre*; car il a le *pouls* toujours plus fébrile que dans l'état naturel, & l'abattement des forces est toujours considérable : ce qu'on ne rencontre point dans l'intervalle des *fievres intermittentes*, dont on a traité ci-devant, Chap. III de ce Vol.)

§ I.

Causes de la Fievre rémittente.

Lieux où elle est fréquente.

LA *fievre rémittente* est commune dans les lieux bas, marécageux, couverts d'eau stagnante & de bois : mais les cantons dans lesquels elle est le plus funeste, sont ceux où une grande chaleur se trouve combinée avec une grande humidité, comme dans quelques parties de l'Afrique, dans le Bengale, aux Indes orientales, &c., où la *fievre rémittente* est en général du genre *putride*, & très-dangereuse. On l'observe plus fréquemment pendant un temps couvert, sur-tout après des pluies ou de grandes inondations, &c.

Qui sont ceux qui sont le plus exposés à la fievre rémittente.

Tout le monde y est exposé : ni le sexe, ni l'âge, ni la *constitution*, n'en exemptent. Mais ceux qui sont d'un tempérament relâché, qui occupent des habitations basses & mal-propres, qui *respirent* un *air* impur & qui ne circule point, qui ne prennent

point assez d'*exercice*, qui vivent d'*aliments* mal-sains, y sont le plus sujets.

§ II.

Symptômes de la Fievre rémittente.

LES premiers *symptômes* de cette *fievre* sont des bâillements, des *pandiculations*, des douleurs à la tête, des *vertiges*, & des alternatives de froid & de chaud. Quelquefois le malade tombe dans le *délire*, dès la premiere attaque. Il ressent une douleur à la *région* de l'*estomac*, & quelquefois on y apperçoit un gonflement. La langue est blanche, les yeux & la *peau* paroissent souvent jaunes, & souvent il vomit de la *bile*.

Le *pouls* est quelquefois un peu *dur*; mais il est rarement *plein*, & le *sang* tiré de la *veine* ne donne gueres de signes d'*inflammation*, c'est-à-dire, qu'il est rarement *couenneux*. Il y a des malades qui éprouvent une *constipation* excessive; d'autres, au contraire, ont des *cours de ventre* très-incommodes.

Il est impossible d'en décrire tous les symptômes, à cause de leur extrême variété.

Il est impossible de décrire tous les *symptômes* qui accompagnent cette Maladie, parce qu'ils varient suivant l'habitation, la *constitution* du malade & la saison de l'année. Ils peuvent encore beaucoup varier d'après le traitement, & d'après plusieurs autres circonstances qu'il seroit trop long de détailler.

Cette fievre se montre souvent sous l'aspect des fievres bilieuses, nerveuses & malignes;

Tantôt cette Maladie se montre sous les *symptômes des fievres bilieuses*, tantôt sous ceux des *fievres nerveuses*, & tantôt sous ceux des *fievres malignes*. Il n'est pas du tout rare de voir ces *symptômes* se succéder les uns aux autres, ou même se compliquer en même temps chez la même personne.

(Ces

(Ces *symptômes* ne se rencontrent ensemble que dans la *fievre rémittente irréguliere*, qui est d'ailleurs assez fréquente ; & dans ce cas, il n'est pas rare que le malade ait des *convulsions*, des douleurs qui ressemblent à la *colique*, à la *pleurésie*, au *rhumatisme*, &c. Sur-tout quand elle est irréguliere.

Mais quand la *fievre rémittente* est *réguliere*, sa marche approche beaucoup de celle des *intermittentes* ; de sorte qu'à l'ordre de ses *rémissions*, on reconnoît la *quotidienne*, la *tierce*, la *quarte*, &c., décrites ci-devant, pag. 35 & suiv. de ce Vol. Souvent même les *intermittentes* dégénerent en *rémittentes*, & celles-ci en *intermittentes*, tant il y a d'affinité entr'elles. La fievre rémittente réguliere ressemble aux intermittentes ;

La *fievre rémittente réguliere* n'est gueres plus à craindre que la *fievre intermittente*. Nous allons voir qu'il n'en est pas de même de l'*irréguliere*, qui se change souvent en *inflammatoire*, en *fievre maligne*, & qui alors met toujours la vie du malade en danger. La *rémittente*, qui répond à la *fievre quarte*, est la plus indomptable & la plus dangéreuse. Ses suites ordinaires sont le *marasme*, la *fievre lente*, l'*hydropisie*, &c. Elle n'est pas plus à craindre ; mais l'irréguliere est dangereuse.

Nous ajouterons que dans cette *fievre* les malades ont quelquefois la *salivation* qui est souvent *critique*. D'autres fois ils rendent, pendant l'*accès*, des *urines ardentes*, qui déposent dans le temps de la *rémission*, & souvent avec avantage.

Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

§ III.

Régime qu'il faut suivre dans une Fievre rémittente.

Le *régime* doit être adapté aux *symptômes* dominants. Quand ils ont quelque apparence d'*in-* Il doit être relatif aux symptômes.

Délayant dans le cas d'inflammation, & fortifiant dans le cas de malignité, &c.

flammation, la *diete* doit être très-légere, & la boisson foible & *délayante*. Mais quand ces *symptômes* sont ceux de la *fievre nerveuse* ou *maligne*, il faut soutenir les forces du malade par des *aliments* & des boissons de nature un peu plus nourrissante, tels que nous les avons recommandés dans la derniere *fievre* dont nous venons de parler, pag. 186 de ce Vol. Il faut cependant être très-scrupuleux dans l'usage des substances *échauffantes*, parce que cette *fievre* se change souvent en *continue*, par un *régime* chaud & par des *remedes* contraires.

Dans tous les cas, il faut que le malade soit tenu fraîchement, proprement & tranquillement.

De quelque genre que soient les *symptômes*, il faut tenir le malade fraîchement, proprement & tranquillement. Sa chambre doit être grande, autant qu'il est possible, & on doit y renouveller souvent l'*air*, par la porte & par les fenêtres. Il faut l'arroser de *vinaigre*, de *suc de citron*, &c. On doit changer souvent le malade de linge, de couvertures, &c., & emporter sur-le-champ ses excréments, ainsi qu'il est prescrit Chap. IV, note 5, & Chap VIII, note 6 de ce Volume.

Raisons pour lesquelles on répéte si souvent les mêmes conseils.

Quoique nous ayons déja recommandé toutes ces choses, nous croyons devoir les recommander encore, comme étant d'une plus grande importance pour le malade, que les *remedes* les plus vantés (*a*).

(*a*) L'illustre Docteur LIND, d'Edimbourg, dans sa Dissertation inaugurale sur les *fievres rémittentes putrides* du Bengale, fait les observations suivantes.

Indusia, lodices ac stragula sæpius sunt mutanda, ac aeri exponenda : fæces sordesque quàm primùm removendæ ; oportet etiam ut loca, quibus ægri decumbunt, sint salubria, & aceto conspersa, denique ut ægris cura quanta maxima prospiciatur. Compertum ego habeo, Medicum hæc sedulo observantem, quique ea exequi potest, multo magis ægris

§ IV.

Remedes que doivent prendre ceux qui sont attaqués d'une Fievre rémittente.

POUR parvenir à guérir cette *fievre*, il faut commencer par tâcher de rendre sa marche aussi simple que celle d'une *fievre intermittente réguliere*. On peut y réussir au moyen de la *saignée*, s'il y a quelques *symptômes* d'*inflammation*. Dans tout autre cas, il faut bien s'en garder, parce qu'elle affoibliroit le malade & prolongeroit sa Maladie.

Moyens de rendre la marche de cette fievre réguliere. La saignée, pourvu qu'elle soit très-indiquée.

Mais il n'en est pas de même d'un *vomitif*, qui sera rarement déplacé, & qui peut être, en général, d'une grande utilité.

Un vomitif y est bien plus nécessaire.

Quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha* en poudre, répondront parfaitement à cette *indication*.

Ipécacuanha.

Cependant je conseille de préférer, dans ce cas, une *potion émétique*, composée d'un ou deux grains de *tartre stibié* & de cinq ou six grains d'*ipécacuanha* en poudre, le tout dans un verre d'eau : on répéte cette *potion* deux ou trois fois, à un jour l'un de l'autre, si les *maux de cœur* & les *envies de vomir* continuent (1).

Potion émétique.

---

profuturum, quàm Medicum peritiorem hisce commodis destitutum.

« Il faut changer, le plus souvent qu'il est possible le linge, » les couvertures & les hardes du malade ; il faut les exposer » à l'*air*. Quant aux *déjections* & autres *excréments* du » malade, il faut les emporter sur-le-champ. La cham- » bre dans laquelle il couche, doit être bien aérée & ar- » rosée de *vinaigre*. Enfin, il faut apporter l'attention la » plus scrupuleuse à tout ce qui concerne les malades. J'ai » éprouvé que le Médecin qui a égard à ces préceptes, & » qui les met en pratique, réussit infiniment mieux que » le Médecin plus instruit qui les néglige ».

(1) Nous devons faire remarquer, avec M. LIEUTAUD, Réflexions

Lavements & doux laxatifs.

Il faut tenir le ventre libre par le moyen des *lavements* & des doux *laxatifs* : tels sont des *infusions* légeres de *séné* & de *manne*, de petites doses d'*électuaire lénitif*, de *créme de tartre*, de *tamarins*, de *pruneaux* bouillis, &c. Mais il faut bien se garder d'employer les *vomitifs* forts & *drastiques*.

Quinquina, lorsque la fievre est rendue intermittente réguliere.

Au moyen de cette méthode, la *fievre* peut être ramenée en peu de jours à des *intermissions* distinctes & régulieres. Quand on y est parvenu, on peut administrer le *quinquina*, qui manque rarement d'achever la guérison.

---

sur l'émétique.

que l'on suit différentes méthodes pour préparer le *tartre stibié*, & que le choix dépend de l'idée & de la volonté de chaque Apothicaire : d'où il suit que hors de Paris, & même dans Paris, la dose convenable de ce médicament n'est souvent plus la même, qu'elle varie, & qu'on ne peut, sans un inconvénient plus ou moins grand, manquer d'avoir égard à cette différence, qui peut faire que tantôt ce médicament ait trop d'effet, tantôt qu'il n'en ait pas assez. *Précis de la Mat. Méd.*, Tom. I, pag. 337.

Raisons pour lesquelles on ne doit l'employer qu'avec précautions.

D'après ces sages observations, on sent qu'à moins de connoître parfaitement la maniere dont l'Apothicaire à qui l'on s'adresse prépare l'*émétique*, il est imprudent de l'employer. Il y a des Apothicaires dont l'*émétique* fait de très-grands effets donné à deux grains ; il y en a d'autres dont il ne fait rien, donné à quatre : toutes ces considérations doivent nous porter à ne faire usage de l'*émétique* qu'avec de grandes précautions, & quand les circonstances l'exigent absolument.

L'ipécacuanha est plus sûr.

Nous avons dans l'*ipécacuanha* un *émétique* naturel, doux & sûr, qui convient dans la plupart des cas.

Maniere d'employer l'émétique, lorsque les circonstances le demandent absolument.

Au reste, la meilleure maniere d'administrer le *tartre stibié*, est d'en faire dissoudre quatre ou cinq grains dans une chopine d'eau tiede : on prend une cuillerée de cette *dissolution*, on la met dans un verre d'eau, & on le donne au malade : on réitere cette cuillerée tous les demi-quarts d'heure, jusqu'à ce que le malade ait vomi ; après quoi on jette le reste.

Il est inutile de répéter ici la maniere dont on doit le faire prendre ; nous avons eu assez d'occasions d'en parler dans les Chapitres précédents, sur-tout dans les § IV des Chap. III & VIII de ce Vol.

§ V.

Moyens de se préserver de la Fievre rémittente.

LES meilleurs moyens de se préserver de cette *fievre* sont, de prendre des *aliments* sains & nourrissants, d'observer la *propreté* la plus scrupuleuse, de se tenir le *corps* dans une chaleur modérée, de faire un *exercice* convenable ; enfin d'éviter, dans les pays chauds, les lieux humides, le *serein*, l'*air de la nuit*, & autres choses de ce genre. Préservatifs.

Au reste, dans les contrées où elle est *épidémique*, le *préservatif* le plus excellent qu'on puisse recommander est le *quinquina*, qu'on peut mâcher ou prendre *infusé* dans de l'*eau-de-vie*, dans du *vin*, &c. Quinquina ; dans les contrées où cette fievre est épidémique.

Il y a des Médecins qui recommandent de mâcher du *tabac*. Ils le regardent comme très-utile, dans les cantons marécageux, pour prévenir les *fievres*, soit *rémittentes*, soit *intermittentes*. Tabac, dans le même cas.



CHAPITRE XII.

De la petite Vérole ou de la Variole, & de l'Inoculation.

§ I.

De la petite Vérole, ou de la Variole.

Il est peu de personnes qui n'aient cette Maladie.

CETTE Maladie est si commune, qu'il y a peu de personnes qui ne l'aient, dans un temps ou dans un autre : elle est la Maladie la plus *contagieuse* de nos contrées, & depuis long-temps le fléau de l'Europe.

Dans quelles saisons elle est le plus fréquente; ceux qui y sont le plus sujets.

La *petite vérole* se montre en général vers le printemps, devient très-fréquente en été, l'est moins en automne, & presque point en hiver. Les enfants y sont le plus sujets : ceux qui se nourrissent d'*aliments* grossiers & *indigestes*, qui ne font pas un *exercice* convenable, qui abondent en humeurs grossieres, courent de grands risques dans cette Maladie.

Elle se divise en discrete & en confluente.

On divise la *petite vérole* en *discrete* & en *confluente* : cette derniere espece est toujours accompagnée de danger.

Ce qu'on doit entendre par ces termes.

(On donne le nom de *discrete* à la *petite vérole* dont les grains sont distincts & séparés les uns des autres : on nomme *confluente* celle dont les grains très-nombreux se joignent entr'eux, de sorte que plusieurs semblent n'en former qu'un seul.

Mais ces différences ne sont que des degrés de la

Cette distinction, fondée dans la Nature, ne doit pas faire regarder ces deux *petites véroles* comme des especes différentes : ce ne sont que

les degrés de la même Maladie. Les Praticiens judicieux, dit M. LIEUTAUD, ne l'ignorent pas: on voit même assez souvent, contre tout ce qu'on en dit, de *petites véroles discretes* plus dangereuses que les *confluentes*, tant par le nombre des grains, que par la violence des *symptômes*. D'ailleurs, le traitement de l'une est absolument le même que celui de l'autre; il ne s'agit que de proportionner la dose des *remedes* au danger.) même Maladie.

On a encore divisé la *petite vérole* en *cristalline*, dans laquelle le *pus* est clair & sans consistance; en *sanguine*, &c. Autre division de la petite vérole.

ARTICLE PREMIER.

Causes de la petite vérole.

LA *contagion* est la voie la plus ordinaire par laquelle se communique la *petite vérole*; & depuis l'instant où cette Maladie a été apportée en Europe, on n'est pas encore venu entiérement à bout d'empêcher qu'elle ne soit *contagieuse*: c'est qu'on n'a pas pris, au moins que je sache, les moyens convenables pour y parvenir; de sorte qu'actuellement la *petite vérole* est devenue en quelque sorte une Maladie *constitutionnelle*. La contagion est la cause la plus fréquente de la petite vérole.

Les enfants qui se sont trop échauffés à la course, à la lutte, &c.; les adultes qui sortent d'une débauche, sont très-disposés à être attaqués de la *petite vérole*, lorsqu'ils ne l'ont pas encore éprouvée.

ARTICLE II.

Symptômes de la petite Vérole.

CETTE Maladie est si universellement connue, qu'il est inutile d'entrer dans un détail minutieux de ses *symptômes*.

Symptômes avant-coureurs.

Les enfants, pour l'ordinaire, sont tristes, indifférents & assoupis pendant les deux ou trois jours qui précédent les *symptômes* plus considérables de la *petite vérole* (1). Ils boivent plus qu'à l'ordinaire, ils ont peu de goût pour les *aliments* solides, se plaignent de lassitudes, & sont fort sujets à *suer*, pour peu qu'ils prennent de l'*exercice*.

Symptômes de l'éruption prochaine.

Ces *symptômes* sont suivis d'alternatives légeres de froid & de chaud. A mesure que le temps de l'*éruption* approche, ces *symptômes* acquierent plus de violence, & sont accompagnés de douleurs dans les *reins*, à la tête, de *vomissements*, (ou au moins d'envies de vomir), &c., le *pouls* est *vîte*, la *peau* est brûlante, le malade est agité. Quand il s'assoupit, il s'éveille comme en sursaut, & avec une espece d'horreur: *symptôme* ordinaire de l'*éruption* prochaine, comme le sont aussi les *convulsions* dans les enfants très-jeunes.

Temps où les boutons commencent à paroître.

Vers le troisieme ou quatrieme jour, depuis l'instant où le mal-aise s'est fait sentir, les boutons

---

(1) Cependant, dit M. TISSOT, chez les enfants d'un *tempérament lent & phlegmatique*, j'ai vu qu'une légere agitation dans le *sang*, avant que le *frisson* eût paru, leur donnoit une vivacité, une gaieté & un coloris qu'ils n'avoient pas habituellement.

A la fin de l'été dernier, je fis la même observation sur un enfant de cinq ans, & au mois de Février de cette année, chez une jeune Demoiselle de quatorze ans, tous deux jusques-là sombres & tristes. Leur *petite vérole* s'annonça par une gaieté & un enjouement qui firent présager, même à la mere de la Demoiselle, qu'elle couvoit une grande Maladie.

Tant il est vrai que la Nature, pour nous avertir de l'ennemi qui vient nous attaquer, a toujours l'attention de se vêtir d'un caractere qui tranche avec le nôtre, & qu'elle prend même celui de la santé, quand celui-ci nous est étranger!

commencent en général à paroître : quelquefois ils paroissent plus tôt ; mais ce n'est pas un signe favorable. (Il annonce ordinairement que la *petite vérole* sera *confluente.*)

Caracteres qu'ils ont d'abord.

Les premieres apparences des boutons ressemblent à des *piquures de puces*, & ils se manifestent d'abord sur le visage, ensuite sur les bras, delà sur la poitrine, &c.

Ce qui rend les symptômes favorables.

Pour que les *symptômes* soient les plus favorables, il faut que l'*éruption* se fasse lentement, & que la *fievre* tombe aussi-tôt que les boutons paroissent.

Marche de l'éruption dans la petite vérole bénigne.

Dans la *petite vérole discrete-bénigne*, les *pustules* se manifestent rarement avant le quatrieme jour, depuis que le mal-aise a commencé, & elles continuent en général de sortir par gradation pendant les jours suivants.

Caracteres des boutons favorables,

Les *pustules* qui sont *discretes*, dont la base est d'un beau rouge (1), qui sont remplies d'une matiere *purulente* épaisse, blanchâtre d'abord, & ensuite d'une couleur jaunâtre, sont les meilleures.

Défavorables & dangereux.

Les *pustules* qui sont au contraire d'une couleur brune & livide, forment un *symptôme* défavorable ; & il est encore de la même nature, quand elles sont petites, applaties, & qu'elles ont des taches noires dans leur milieu. Celles qui contiennent une eau claire, *ichoreuse*, sont très-mauvaises.

C'est un mauvais signe lorsqu'ils sont en grand

Un grand nombre de boutons sur le visage, sont toujours accompagnés de danger : c'est encore un mauvais signe quand ils sont *confluents*, c'est-

(1) Ce caractere est également favorable dans la *petite vérole inoculée* : aussi les Inoculateurs sont-ils très-attentifs à le remarquer, & dès qu'il se présente, ils en tirent le plus heureux *pronostic*, qui ne trompe jamais leurs espérances.

nombre sur le visage. à-dire, quand ils se touchent, ou qu'ils se confondent les uns dans les autres.

La fievre ne quitte pas après l'éruption de la petite vérole confluente & de mauvais caractere. (Dans la *petite vérole confluente*, la *fievre* ne quitte pas entiérement après l'*éruption*; il en reste toujours un peu, & elle redouble tous les soirs. Dans les *petites véroles de mauvais caractere*, cette *fievre* est très-sensible pendant tout le temps de la Maladie, & les *redoublements* sont plus ou moins violents.)

Symptômes les plus dangereux. Mais les *symptômes* les plus défavorables sont les *pétéchies*, ou des taches *pourprées*, brunes, noires, qui sont interposées entre les boutons. Elles annoncent une dissolution *putride* du *sang*, comme nous l'avons fait voir, Chap. II, note 2 & 3 de ce Vol.

Les *selles* ou les *urines sanglantes*, le gonflement du ventre, la *strangurie* ou la *suppression des urines*, sont de mauvais *symptômes*. Les *urines* pâles, les *battements* sensibles dans les *arteres* du cou, annoncent le *délire* & des *accès* de *convulsion*. Si le visage ne se gonfle pas, s'il s'affaisse au contraire avant que les boutons soient en maturité, c'est un signe très-désavantageux.

Temps du dégonflement du visage & des autres parties. Ordre dans lequel il doit se faire. Mais si le visage se dégonfle vers le onzieme ou douzieme jour, tandis que les mains & les pieds commencent à enfler, le malade est en train de guérir. Il y a au contraire tout lieu de craindre, quand ces *symptômes* ne se suivent pas dans cet ordre.

Lorsque la langue est couverte d'une croûte brune, c'est un signe défavorable. C'en est encore un, quand le malade éprouve des *frissons* dans le plus fort de la Maladie. Le grincement de dents, quand il a pour cause l'irritation du *systéme nerveux*, est un mauvais signe; mais quelquefois il est occa-

ſionné par des vers ou par une affection de l'*eſtomac.*

(Les grandes *ſueurs*, au commencement de la *petite vérole*, ſont d'un mauvais préſage : le *cours de ventre*, ainſi que la *conſtipation*, ſont à craindre : la *dyſurie* ou la *difficulté d'uriner*, les *ſelles* verdâtres, extrêmement fétides, les *convulſions* après l'*éruption* ou pendant la *ſuppuration* ; la *ſalivation* interceptée chez les adultes, la ceſſation de la *diarrhée* chez les enfants, ſont des accidents plus ou moins graves, qui peuvent avoir les ſuites les plus fâcheuſes.

Liſez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut preſcrire aux malades attaqués de la petite Vérole.

Conduite dangereuſe qu'on tient ordinairement dans les premiers jours de la petite vérole.

DÈS les premieres apparences des *ſymptômes* de la *petite vérole*, on s'alarme, on court aux *remedes*, toujours au riſque de la vie du malade. J'ai vu des enfants que, pour céder à l'importunité de leurs pere & mere effrayés, l'on a *ſaignés*, *purgés*, & à qui l'on a appliqué les *véſicatoires*, au point que pendant la *fievre* qui précéde l'*éruption* la Nature étoit non-ſeulement troublée dans ſon opération, mais encore incapable de ſoutenir ou d'entretenir les *puſtules*, après qu'elles étoient ſorties. Auſſi ces malades, épuiſés par de telles *évacuations*, ſuccomboient-ils ſous le poids de la Maladie.

Les convulſions, chez les enfants, ne ſont pas des ſymptômes dangereux.

Lorſqu'il ſe manifeſte des *convulſions*, on eſt dans le plus grand effroi : on s'empreſſe de vouloir les calmer avec quelque *remede* ſecret, comme ſi elles étoient la Maladie *eſſentielle* : elles ne ſont que le *ſymptôme* de l'*éruption* qui va ſe faire ;

symptôme qui n'est pas même défavorable. Comme ces *convulsions* sont, en général, dissipées avant que les boutons paroissent, on ne manque pas d'en attribuer la disparition au *remede*, qui, par ce moyen, acquiert de la célébrité sans la mériter (*a*).

Ce qu'il faut faire pendant la fievre qui précede l'éruption.

Tout ce qu'il est nécessaire de faire, généralement parlant, pendant la *fievre* qui précéde l'*éruption*, appellée *fievre éruptive*, est de tenir le malade fraîchement & à son aise; de lui faire boire abondamment des *tisanes* foibles & *délayantes*, comme une *infusion* de *menthe*, de l'*eau d'orge*, du *petit-lait clarifié*, de l'eau de *gruau*, &c.

Il ne faut pas le tenir dans son lit; il faut qu'il soit levé, autant qu'il le pourra. On ne manquera pas de lui baigner souvent les jambes & les pieds dans l'eau tiede. On ne lui donnera que des *aliments* légers; & on aura soin, autant qu'il sera possible, qu'il ne soit pas incommodé par le monde ou la compagnie.

Quelque bénigne que soit une petite vérole, il ne faut pas l'abandonner aux caprices du malade.

(Cette Maladie est quelquefois si légere, que l'*éruption* se fait presque sans qu'on ait soupçonné que l'enfant fût malade, & la suite répond au commencement. Les *boutons* sortent, grossissent, *suppurent* & mûrissent sans que le malade garde le lit, sans qu'il dorme moins & qu'il ait moins d'appétit qu'à l'ordinaire. Il est très-commun dans

Pourquoi?

(*a*) Les *convulsions* dans la *petite vérole* sont, sans doute, alarmantes; cependant elles ont souvent des effets salutaires. Elles paroissent être un des moyens qu'emploie la Nature pour abattre la violence de la *fievre*. J'ai toujours vu la *fievre* diminuée, & quelquefois entiérement tombée, après un ou plusieurs *accès* de *convulsions*. On doit donc regarder les *convulsions*, sur-tout chez les enfants, comme un *symptôme* favorable dans la *fievre* qui précede l'*éruption* de la *petite vérole*, puisque tout ce qui diminue la *fievre* diminue également l'*éruption*.

les campagnes de voir des enfants, car ce ne sont gueres que les enfants qui l'ont si légere, passer en plein air tout le temps de leur Maladie, courant & mangeant comme en santé : ceux même qui l'ont un peu plus grave sortent ordinairement dès que l'*éruption* est entiérement finie, & se livrent sans ménagement à la voracité de leur appétit. Malgré ce peu de soin, plusieurs guérissent parfaitement.

Mais, comme nous allons le voir plus bas, ce n'est pas un exemple à suivre, parce qu'un grand nombre en éprouvent des suites très-fâcheuses. M. TISSOT dit qu'il a vu des foules de ces enfants qui, après avoir eu de ces *petites véroles* heureuses, mais mal soignées, étoient tombés dans des infirmités de différentes especes, qu'il est très-difficile de détruire. Il n'est pas rare de voir de ces enfants négligés qui ont perdu la vue, l'ouïe, l'usage des jambes, &c.)

Malheurs qui en sont les suites.

Rien de plus dangereux pour le malade, que de le forcer à rester au lit pendant cette premiere période de la Maladie, de le gorger de *cordiaux* ou de *remedes sudorifiques*, &c. (2)

Dangers de laisser le malade au lit, de lui donner des cordiaux, &c.

---

(2) Les *sudorifiques* sont très-utiles dans les Maladies qui ont pour cause, ou la suppression de la *transpiration* insensible, ou celle de la *sueur*. Ils le sont encore dans certaines Maladies *contagieuses*, dont la matiere a de la disposition à se porter vers la *peau* : par exemple, dans les cas de *poison*, dans les *Maladies vénériennes*, dans les *rhumatismes*, &c.

Maladies dans lesquelles les sudorifiques sont utiles.

Mais dans les Maladies *aiguës*, si on les administre sans que la Nature soit disposée à se porter vers les *sueurs*, le malade s'en trouvera plus mal, parce qu'étant tous *échauffants*, la chaleur trop excessive du *sang*, ou la *circulation* trop rapide de ce fluide, sont des obstacles à la *transpiration*.

Dans les autres, ils sont dangereux.

De toutes les Maladies *aiguës*, la *petite vérole* est celle

Pourquoi on

Effets des cordiaux & des sudorifiques.

Toutes ces drogues échauffent, enflamment le *sang*, augmentent la *fievre*, & précipitent la marche de l'*éruption*. Il en résulte des inconvénients sans nombre. Ces *remedes* non-seulement augmentent le nombre des boutons, mais encore ils les rendent *confluents* : & lorsque les *pustules* sont sorties avec trop de précipitation, elles s'affaissent ordinairement avant d'être parvenues au degré de maturité ordinaire.

Erreur sur laquelle est fondée l'opinion du peuple, relativement aux échauffants dans la petite vérole.

Dès les premiers indices de la *petite vérole*, on voit les bonnes femmes accabler les petits enfants de *cordiaux*, de *safran*, de *thériaque*, de *vin*, de *punch* & même d'*eau-de-vie*; tout cela, disent-elles, pour éloigner l'*éruption* du cœur. Cette erreur, ainsi que mille autres, a sa source dans l'abus de cette observation très-juste : *Que la petite vérole sort mieux quand la peau est moite, & que le malade est alors dans un meilleur état que lorsqu'elle est seche.*

Seuls cas où la sueur est utile dans les Maladies aiguës.

Mais ce n'est pas une raison pour entreprendre de faire *suer* le malade. *La sueur n'est jamais utile, à moins qu'elle ne vienne d'elle-même, ou qu'elle*

Pourquoi on les donne si familiérement dans la petite vérole ?

dans laquelle le peuple est le plus porté à employer les *sudorifiques*. On voit que l'*éruption* se fait pendant que le malade *sue*, & qu'il se trouve mieux quand cette *éruption* est faite : on en conclut qu'en excitant la *sueur*, on hâtera l'*éruption*, & qu'on soulagera le malade : mais par la raison que nous venons d'apporter, les *échauffants*, dans ce cas, bien loin d'exciter la *sueur*, n'excitent pas seulement la *transpiration*; au contraire, ils l'interceptent, comme on l'a fait observer Tom. I, Chap. II, note 2.

Maladies qu'ils occasionnent.

Aussi cette conduite nous fournit-elle tous les jours de tristes exemples de ses funestes effets. Les *dépôts purulents* sur les parties externes, même dans les *poumons* & dans les autres *visceres*; la *gangrene*, la *carie*, suites si communes de cette Maladie, & dont le malade périt presque toujours, n'ont souvent point d'autres causes.

ne soit l'effet des boissons légeres & délayantes.

Les enfants sont souvent si capricieux, qu'ils ne veulent point être au lit sans avoir leurs nourrices auprès d'eux. Cette condescendance ne peut avoir que de mauvais effets, & pour la nourrice, & pour l'enfant. D'abord la chaleur naturelle de la nourrice ne peut manquer d'augmenter la *fievre* de l'enfant; ensuite, si la nourrice vient à gagner la *fievre*, comme cela n'arrive que trop souvent, le danger ne pourra aller qu'en augmentant pour tous les deux (*b*).

Il ne faut pas que les nourrices couchent avec elles les enfants attaqués de la petite vérole.

Faire coucher dans le même lit plusieurs enfants qui ont la *petite vérole*, c'est les exposer aux suites les plus fâcheuses: on doit, s'il est possible, ne jamais en mettre deux dans la même chambre; puisque la *respiration*, la chaleur, l'odeur, &c., tout tend à augmenter la *fievre*, & par conséquent la Maladie.

Il ne faut pas souffrir que plusieurs enfants, ayant la petite vérole, couchent ensemble.

Il est ordinaire de voir, chez les pauvres, deux ou trois enfants couchés dans le même lit, si couverts de boutons, que leurs peaux se trouvent collées ensemble. On ne peut être témoin de ce spectacle sans que le cœur ne se souleve. Comment la *contagion* ne gagneroit-elle pas ces petits malheureux? Aussi la plupart périssent-ils par les effets funestes de cette pratique aussi absurde qu'inhumaine (*c*).

Malheurs qui en sont les suites.

(*b*) J'ai vu une nourrice qui, quoiqu'elle eût déja eu la *petite vérole*, fut tellement infectée, pour avoir couché avec un enfant qui avoit une *petite vérole* d'un *mauvais caractere*, qu'elle eut non-seulement un grand nombre de boutons sur toutes les parties du corps, mais encore une *fievre maligne*, qui fut suivie d'un grand nombre d'*abcès*, dont elle eut bien de la peine à guérir. Nous rapportons cette observation, pour mettre les autres en garde contre le danger de cette Maladie si *contagieuse*.

Observation sur les dangers qui en résultent.

(*c*) Cette observation est encore applicable aux Hôpi-

Les malades attaqués de la petite vérole, doivent être souvent changés de linge.

Rien de plus mal-propre que l'usage du peuple de la plus basse classe, de tenir les enfants dans le même linge, pendant tout le temps que dure cette Maladie dégoûtante. Ils le font dans la crainte que le malade n'amasse du froid si l'on venoit à le changer ; mais il en résulte les suites les plus fâcheuses.

Pourquoi ?

Le linge devient dur, parce que l'humeur qu'il essuie sans cesse forme bientôt des couches épaisses qui acquierent de la consistance, & qui déchirent la *peau* tendre de ces enfants. Il fournit encore une mauvaise odeur, toujours pernicieuse, & pour le malade, & pour ceux qui le soignent. De plus, les ordures, les saletés qui adherent au linge, sont résorbées par les *pores* de la *peau*, ou rentrent dans la *masse du sang*, & doivent aggraver la Maladie, ainsi qu'on l'a prouvé Tom. I, Chap. IX, qui traite de la *propreté*.

Combien la mal-propreté est contraire

Si l'on ne doit point souffrir qu'un malade reste dans la mal-propreté, lorsqu'il est attaqué d'une

---

taux, aux Maisons de Charité, &c., où il arrive que plusieurs enfants ont la *petite vérole* en même-temps. J'ai vu plus de quarante enfants enfermés dans la même salle, pendant tout le temps qu'ils ont eu cette Maladie, sans qu'aucun d'eux ait eu la liberté de respirer un *air* frais. Il n'est personne qui ne puisse sentir combien cette conduite est dangereuse. Une regle que l'on devroit suivre dans tous les Hôpitaux, non-seulement pour la *petite vérole*, mais encore pour toutes les autres Maladies, seroit que chaque malade fût placé de maniere à n'être vu ni entendu par un autre. (M. LE ROY, dans le plan de son Hôpital, remplit parfaitement cette intention, ainsi que nous l'avons dit Tom. I, Chap. XI, § II.)

C'est une attention à laquelle on n'a pas assez d'égard. Dans la plupart des Hôpitaux & des Infirmeries, le malade, le mourant & le mort sont souvent dans la même salle.

Maladie

Maladie interne, à plus forte raiſon doit-on y faire attention dans la *petite vérole*. Les *Maladies de la peau* ont ſouvent pour cauſe la *mal-propreté* ſeule ; elle eſt donc toujours capable de les augmenter.

dans la petite vérole.

Si l'on peut changer le malade de linge tous les jours, on le rafraîchira, on le récréera ſingulièrement. Il eſt vrai qu'il faut avoir attention de n'employer que du linge très-ſec, comme nous l'avons recommandé, Tom. I, au Chap. cité ci-deſſus. Il faut encore qu'il ſoit chauffé, & ne le mettre au malade que quand il a le moins chaud.

Avantage de changer le malade de linge tous les jours.

Avec quelle précaution il faut le faire.

Malgré tout ce qu'on a pu dire contre le *régime échauffant* dans la *petite vérole*, le préjugé du public eſt encore à cet égard ſi fort dans ce pays, que l'on voit tous les jours nombre de gens tomber dans cette erreur.

Préjugé du peuple ſur le régime échauffant.

J'ai vu de pauvres femmes voyager dans le plus fort de l'hiver, portant avec elles leurs enfants ayant la *petite vérole* : j'en ai ſouvent obſervé d'autres, mendiant ſur les chemins avec leurs enfants ſur leurs bras, couverts de boutons, & je n'ai jamais ouï dire qu'aucun de ces enfants fût mort de cette eſpece de traitement. Il n'eſt guere poſſible d'offrir d'exemples qui prouvent d'une maniere plus évidente qu'on peut, au moins en ſûreté, expoſer en plein *air* les malades attaqués de la *petite vérole*.

Exemples qui prouvent qu'on peut, en ſureté, expoſer en plein air les malades attaqués de la petite vérole.

Cependant ce n'eſt pas une raiſon pour les expoſer en public : il eſt très-commun de voir aujourd'hui ces ſortes de malades prendre l'*air* dans les promenades des environs des grandes Villes. Cette conduite, qui ſatisfait la vanité des *Inoculateurs*, eſt dangereuſe pour les Citoyens, & contraire aux égards qu'on doit à l'humanité & à toute bonne police, puiſque ces malades peuvent répandre la *contagion*.

Il ne faut pas les expoſer dans les promenades publiques. Pourquoi ?

Quels doivent être les aliments dans la petite vérole.

Les *aliments*, dans cette Maladie, doivent être très-légers & de nature *rafraîchissante*. Des *panades* ou du *pain* bouilli avec une égale quantité d'eau & de *lait*, de bonnes *pommes* cuites devant le feu, ou bouillies dans du *lait* & *édulcorées* avec un peu de *sucre*, &c., sont ceux qui conviennent.

Quelle doit être la boisson.

La boisson sera composée de parties égales d'eau & de *lait*, du *petit-lait clarifié*, des *tisanes d'orge*, de *gruau*, &c. Quand les boutons sont pleins, le *lait de beurre* est une boisson très-convenable.

ARTICLE IV.

Remedes qu'on doit administrer aux malades attaqués de la petite Vérole.

Il faut distinguer quatre temps dans la petite vérole.

ON distingue quatre périodes dans cette Maladie : la *fievre qui précède l'éruption* ; l'*éruption* elle-même ; la *suppuration*, ou le temps que la Nature met à mûrir les boutons ; & la *fievre secondaire* (3).

Ce qu'on entend par fievre secondaire de la petite vérole.

(3) La *fievre secondaire* est proprement la *fievre de suppuration* : aussi se manifeste-t-elle dès que la *suppuration* commence, & elle s'entretient pendant tout le temps qu'elle dure. Mais cette *fievre secondaire* & celle qui précede l'*éruption*, ne sont bien distinctes que dans les *petites véroles bénignes*, dans lesquelles la *fievre* qui précede l'*éruption*, cesse ordinairement après cette *éruption*, comme nous l'avons fait observer ci-devant page 202 de ce Volume. Car dans les *petites véroles de mauvais caracteres* & *malignes*, la *fievre* ne cessant pas après l'*éruption*, ne fait que se renforcer pendant la *suppuration*, qui commence le troisieme temps ou la troisieme période de la Maladie.

Dans ce cas, ce n'est donc qu'à l'intensité des *symptômes* & à l'existence de la *suppuration* qu'on reconnoît la présence de cette *fievre secondaire*.

Nous donnerons pour quatrieme *période* de la Maladie, le desséchement des *pustules* après lequel les croûtes tom-

Traitement du premier temps, ou temps de la Fievre qui précéde l'éruption.

NOUS avons déja dit ci-dessus, pag. 204 de ce Vol., que pendant la premiere *fievre* il suffisoit de tenir le malade fraîchement & tranquillement, de lui donner des boissons *délayantes*, de lui baigner les pieds & les mains dans l'eau tiede, &c.

Ce qu'il suffit de prescrire aux enfants, dans ce premier temps.

Quoiqu'en général ce soit là la méthode la plus sûre pour les enfants, cependant les adultes, lorsqu'ils sont d'une *constitution* forte & *pléthorique*, ont quelquefois besoin d'être saignés. Le *pouls plein*, la *peau* seche, & les autres *symptômes* d'*inflammation*, rendent cette opération nécessaire; mais à moins que ces *symptômes* ne soient urgents, il est plus sûr de s'en passer. Si le ventre est dur & plein, il faut donner des *lavements émollients*.

Symptômes qui, chez les adultes, indiquent la saignée;

Les lavements émollients.

(Les *lavements* contribuent à abattre le mal de tête, à diminuer les envies de vomir & les *vomissements*, qui incommodent beaucoup certains malades, comme on l'a déja dit Chap. V, note 3 de ce Vol.; vomissements qu'on cherche mal-à-propos d'arrêter par la *confection d'hyacinthe*, la *thériaque*, l'*eau de mélisse*, & autres *liqueurs spiritueuses* & *échauffantes*, & dont il est plus dangereux encore de vouloir emporter la cause avec un *émétique* ou un *vomitif*, qui sont des *remedes* pernicieux, dans les commencements de cette Maladie, excepté dans un petit nombre de cas, dont le Médecin seul peut juger avec certitude.

Avantages des lavements dans cette premiere période de la petite vérole

Quant à la *saignée*, dont on vient de parler, il

Utilité de la

---

bent; ce qui arrive entre le douzieme & le seizieme jour de la Maladie, comme on le verra ci-après note 8 de ce Chap.

saignée, quand elle est indiquée : circonstances où il faut la répéter.

faut la faire dès que les *symptômes* qui l'indiquent se manifestent ; & si après la *saignée* l'état du malade est le même ; si en outre le *pouls* devient plus *plein*, plus *dur*; s'il y a assoupissement ou rêverie, il faut la réitérer dans les vingt-quatre heures. M. TISSOT a fait faire jusqu'à quatre *saignées*, dans les deux premiers jours, à de jeunes gens qui étoient dans ces cas).

Ce qu'il faut faire lorsqu'il y a des envies de vomir.

Si le malade a de fortes *nausées* ou des envies de vomir, on lui donnera une *infusion* de fleurs de *camomille* ou de l'eau tiede, pour lui nettoyer l'*estomac*.

Comme au commencement de la *fievre* qui précede l'*éruption* des *pustules* de la *petite vérole*, la Nature tente ordinairement une *évacuation* par haut ou par bas, si on la seconde, on contribuera singuliérement à émousser la violence de la Maladie.

Comment il faut aider la suppuration, quand les pustules commencent à paroître.

Quoique tout le traitement de cette premiere *fievre* ne consiste uniquement que dans le *régime rafraîchissant*, &c., afin de prévenir la trop grande affluence des boutons, cependant quand les *pustules* commencent à se manifester, notre devoir est de favoriser la *suppuration* par les boissons *délayantes*, par les *aliments* légers & par les *cordiaux*, lorsque la Nature paroît sans action.

Circonstances qui indiquent les cordiaux.

Quand un *pouls profond* & donnant la sensation d'un ver qui rampe ; quand la perte des forces, les foiblesses & un grand *abattement* rendent les *cordiaux* nécessaires, nous conseillons alors du bon *vin*, que l'on peut donner dans une égale quantité d'eau, *acidulé* avec du *suc de citron*, d'*orange* ou de la *gelée de groseilles*, &c ; le *petit-lait au vin* également *acidulé*, convient encore dans ce cas.

Il faut prendre

Il faut cependant bien prendre garde de ne pas

trop échauffer le malade; car au lieu de favoriser l'*éruption*, on la retarderoit, ainsi que nous l'avons fait observer, note 2 de ce Chap., & pag. 205 & 206 de ce Vol. dre garde de trop échauffer le malade. Pourquoi?

Traitement du second temps, ou temps de l'éruption.

QUELQUEFOIS la violence de la *fievre* s'oppose à l'*éruption*. Dans ce cas, le *régime rafraîchissant* doit être suivi le plus sévérement possible: non-seulement il faut que la chambre du malade soit rafraîchie par le renouvellement de l'*air*, mais encore il faut qu'on le sorte souvent du lit, & que, dans le lit, il ne soit couvert que légérement. Cas où le régime rafraîchissant est d'une nécessité absolue.

Lorsqu'une très-grande agitation s'oppose à l'*éruption* & au gonflement des boutons, il faut administrer quelques *calmants* légers; mais il faut toujours les donner avec prudence. Cas qui indique les calmants.

Pour un enfant, une cuillerée à café de *sirop de pavot* ou de *diacode*, toutes les cinq ou six heures, suffira, & on la répétera jusqu'à ce qu'on en ait obtenu l'effet désiré. Pour un adulte, une cuillerée à bouche remplira la même intention (4). Dose de ces remedes pour les enfants; Pour les adultes.

---

(4) Le *sirop de diacode* est un des *narcotiques* les plus doux: il provoque le sommeil, modere les douleurs, &c.: cependant il ne faut l'employer qu'avec réserve, sur-tout dans la *petite vérole*. Nous avons déja dépeint les malheurs auxquels il donne lieu, quand il est administré par des nourrices ou par des imprudents, & nous en avons donné les raisons, Tome premier, Chap. I, § VII. Avec quelle prudence ils doivent être administrés dans la petite vérole.

Pour en venir à ce *remede*, il faut que l'agitation soit la véritable cause qui s'oppose à l'*éruption* & au gonflement des *pustules*. Mais hors ce cas, il faut s'en abstenir, parce qu'il seroit capable de produire l'*engorgement* des vaisseaux, l'*inflammation* de la *peau*, & par conséquent de rendre l'état de la Maladie pire qu'auparavant. Nous Désordres qui en sont les suites, quand ils sont donnés mal-à-propos.

Ce qu'il faut faire dans les cas de suppression d'urine.

Dans le cas de *strangurie* ou de *suppression d'urine*, accident assez ordinaire dans la *petite vérole*, il faut faire sortir le malade du lit; & s'il est en état, il faut qu'il se promene dans sa chambre les pieds nuds. Si les forces ne le lui permettent pas, il faut qu'il se tienne souvent sur ses genoux dans son lit, & qu'il s'efforce de temps en temps de rendre ses *urines*.

Importance d'un flux abondant d'urine dans la petite vérole.

Lorsque ces moyens ne réussiront pas, on lui donnera, plus ou moins souvent, selon qu'il sera nécessaire, une cuillerée à café d'*esprit de nitre dulcifié* dans un verre de sa boisson ; rien de plus utile, de plus avantageux dans la *petite vérole*, qu'une *évacuation* abondante d'*urine*.

Gargarismes pour nettoyer la bouche & la gorge.

Lorsque la bouche est pâteuse, que la langue est seche & gercée, il faut que le malade se les lave souvent, & se gargarise la bouche & la gorge avec de l'eau & du *miel*, auxquels on ajoutera un peu de *vinaigre* ou de la *gelée de groseilles*.

Si le ventre est resserré, il faut administrer des lavements émollients.

Il arrive souvent que le malade ne va pas à la selle pendant les huit ou dix premiers jours de la *petite vérole* : cet accident non-seulement échauffe & enflamme le *sang*, mais encore les excréments, en séjournant trop long-temps dans le corps, deviennent *âcres*, même *putrides*, & donnent lieu à des suites fâcheuses. Il est donc nécessaire, lorsque le ventre est resserré, de donner des *lavements émollients*, comme il est prescrit ci-dessus, pag. 211 de ce Vol., tous les deux ou trois jours, pendant toute la Maladie ; ils rafraîchiront & soulageront singuliérement le malade.

---

croyons donc qu'il seroit plus sage de ne jamais prendre sur soi d'administrer cette espece de *remede*, & d'appeller un Médecin, dans des cas qui paroissent aussi délicats.

Quand des *pétéchies* ou des taches *pourprées*, livides ou noires, surviennent & paroissent entre les boutons, il faut administrer le *quinquina* à aussi grande dose que l'*estomac* du malade pourra le supporter. Pour un enfant : Ce qu'il faut faire lorsqu'il se présente des pétéchies, &c.

Prenez du meilleur *quinquina*, deux gros; Quinquina acidulé.
d'*eau de canelle simple*, une once;
de *sirop d'orange* ou de *limon*, deux onces.

Réduisez le *quinquina* en poudre très-fine; mettez dans trois onces d'eau commune; ajoutez l'*eau de canelle* & le *sirop*; *acidulez* cette *mixture* avec quelques gouttes d'*esprit de vitriol* : on en donne une cuillerée à bouche toutes les heures. Dose pour un enfant;

On peut prescrire le même *remede* à un adulte; mais il faudra qu'il en prenne trois ou quatre cuillerées toutes les heures. Pour un adulte.

Il ne faut pas user légérement de ce *remede*, mais l'employer aussi souvent que l'*estomac* peut le permettre; car alors il produit presque toujours les plus heureux effets. Aussi j'ai vu fréquemment, au moyen du *quinquina* & des *acides*, des *pétéchies* disparoître, & une *petite vérole* qui avoit l'aspect le plus menaçant, pousser très-bien, & se remplir d'une matiere de bonne qualité. Heureux effets de ce remede, quand il est bien indiqué, & donné à la dose convenable.

Dans ce cas, la boisson du malade doit être *fortifiante* : tel est le bon *vin acidulé* avec l'*esprit de vitriol*, avec le *vinaigre*, le *suc de citron* ou la *gelée de groseilles*, &c. Les *aliments* doivent consister en *pommes cuites* ou *bouillies*, en *cerises* confites, en *pruneaux* & autres fruits de nature *acide*. Boissons & aliments qui doivent accompagner l'usage du quinquina.

Le *quinquina* & les *acides* sont nécessaires, non-seulement dans la *petite vérole* accompagnée de *pétéchies* ou de *symptômes* de *malignité*, ils le sont encore dans la *petite vérole crystalline*, dans laquelle le *pus*, ou la matiere des boutons est sans consistance, & n'est point préparé convenable- Le quinquina est également nécessaire dans la petite vérole crystalline. Pourquoi?

ment. Car le *quinquina* paroît posséder la vertu singuliere d'aider la Nature dans la préparation du *pus*, ou de ce qu'on appelle la matiere louable de la *petite vérole*; conséquemment il ne peut qu'être utile dans cette Maladie & dans celles dont la *crise* dépend d'une *suppuration*.

Avantages du quinquina lorsque les boutons sont affaissés, &c.

J'ai souvent observé, dans les *petites véroles* dont les boutons étoient affaissés & pleins d'une matiere claire, transparente, & qui paroissoient vouloir devenir *confluents*, que l'usage du *quinquina acidulé* comme ci-dessus, changeoit avantageusement la couleur & la consistance du *pus*, & produisoit les plus heureux effets.

L'affaissement subit des boutons met le malade en grand danger. A quoi tient le plus souvent cet accident.

Lorsque les boutons s'affaissent subitement, ou, comme disent les bonnes femmes, que la *petite vérole* rentre en-dedans, avant que la matiere soit parvenue à sa maturité, le danger est très-grand. Cet accident est souvent, ce qu'il est très-important de remarquer, l'effet d'un *régime échauffant*, ou de *remedes* qui ont fait sortir la matiere avant qu'elle ait été préparée convenablement (5).

Il ne faut pas confondre cet état avec la disparition des boutons par résolution.

(5) Avant que d'en venir aux *remedes* que M. BUCHAN va proposer, nous croyons devoir faire observer qu'il arrive quelquefois qu'une *petite vérole discrete & très-bénigne* ne se termine point par la *suppuration*. Les *pustules* alors disparoissent peu à peu, & finissent par *résolution*.

Ce qui sert à distinguer ces deux différents états.

Mais dans ce cas, le malade, bien loin d'être en danger, n'éprouve point seulement le moindre *symptôme* de *fievre*; il se trouve, au contraire, de mieux en mieux, à mesure que les boutons disparoissent. Il n'y a donc rien à faire. J'ai vu trois ou quatre *petites véroles* de cette espece; les malades ont été promptement guéris : la seule précaution que j'aie cru devoir prendre, a été de les purger, à la fin, une couple de fois de plus que ceux dont les boutons viennent à l'ordinaire à *suppuration*.

La petite vérole qui se

Qu'on ne s'y trompe point : la *petite vérole* dont nous parlons, n'est pas celle à laquelle on a donné le nom de

On doit alors appliquer promptement les *vési-*

Ce qu'il faut prescrire dans

---

volante, ou de *variolette*, &, selon quelques-uns, de *vérolette* : elles ont des *symptômes* très-différents. Comme on les confond tous les jours, que même on prend souvent cette derniere pour la *petite vérole discrete bénigne*, & que cette méprise autorise à soutenir, soit que l'on peut avoir la *petite vérole* plusieurs fois, soit que l'*inoculation* ne préserve pas de la *petite vérole*, nous allons donner les caracteres de la *variolette* ou de la *petite vérole volante*, d'une maniere un peu plus étendue que nous n'avions fait dans la précédente édition. Cette description, en facilitant la comparaison de la *petite vérole* & de la *variolette*, empêchera que ceux qui cherchent la vérité, ne soient désormais abusés par des apparences trompeuses.

termine par résolution, n'est point la petite vérole volante.

Caracteres de cette derniere Maladie.

Symptômes de la petite vérole volante.

Une *fievre* plus ou moins vive, mais ordinairement légere, & qui ne dure que vingt-quatre, ou tout au plus trente-six à quarante heures, accompagnée de mal-aise, de *courbature*, d'un léger *mal-de-tête*, & quelquefois de *nausées*, précéde le plus souvent l'*éruption* : mais souvent aussi la fievre est à peine sensible, & les malades n'éprouvent que de la *courbature* & du mal-aise.

C'est sur la fin du premier jour, quelquefois le second, & rarement le troisieme que se fait l'*éruption*. Tous les accidents cessent dès qu'elle est faite, & la *fievre* ne paroît plus. Les malades reprennent leur appétit, & n'éprouvent aucun des accidents qui arrivent dans la véritable *petite vérole*.

Caracteres des pustules;

Les *pustules* qui caractérisent la *variolette*, sont ordinairement peu nombreuses ; quelquefois cependant assez abondantes, & répandues sur tout le corps. Elles sont toujours distinctes & jamais *confluentes*. Dans le premier instant elles ont la rougeur des *pustules varioliques*, mais leurs progrès sont infiniment plus rapides : elles se développent souvent & se desséchent dans l'espace de deux ou trois jours. Quelquefois cependant il y en a parmi elles, dont la terminaison est plus lente, & qui conservent plus long-temps les apparences *varioliques* ; mais leur nombre est au plus en raison des autres comme 1. à 60.

Ces *pustules* sont, pour la plupart, remplies d'une *sérosité* limpide : quelquefois cette *sérosité* blanchit, & ressemble un peu à du *pus* : d'autres fois elle se durcit. On n'apperçoit que très-rarement à leur base le cercle enflammé des boutons de la *petite vérole* : jamais elles ne s'appla-

Paffaiffement fubit des bou-

catoires, aux poignets & aux chevilles des pieds ;

---

tiffent dans leur centre comme ceux-ci ; elles ne confervent pas, comme les boutons de la *petite vérole difcrete*, la forme conique : mais elles font fphériques, & leur diametre eft plus grand que celui de leur bafe. En fe defféchant elles fe couvrent d'une pellicule mince & feche, & la chute de cette pellicule laiffe appercevoir une tache très-différente de celles qu'on obferve à la place des puftules de la *petite vérole*.

Des veftiges fubfiftants après la chute des boutons.

Si l'on examine ces taches ou veftiges, une quinzaine de jours après l'exficcation, on voit qu'elles font livides, fans enfoncement ni élévation, tandis que celles qui fuccedent à la *petite vérole*, font pourprées ou violettes, enfoncées dans le centre, & plus ou moins relevées fur les bords. Les taches de la *petite vérole* font au moins auffi larges que l'étoient les puftules : celles de la *variolette* font beaucoup moins larges, & il n'y a d'exception que pour celles que les malades ont enflammées en les grattant.

Les caracteres effentiels de la *petite vérole volante* font donc, 1°. que l'*éruption* paroît quelquefois dès le premier jour, le plus fouvent le fecond, & rarement au commencement du troifieme ; ce qui n'arrive jamais dans la *petite vérole* proprement dite, dont l'*éruption* ne fe fait gueres qu'au commencement du quatrieme jour, comme nous l'avons dit ci-deffus page 201 de ce Vol., à moins qu'elle ne doive être *confluente* ; mais alors elle eft accompagnée de *fymptômes* alarmants, & qui l'annoncent d'un mauvais caractere. 2°. Que les boutons ne contiennent qu'une *férofité* le plus fouvent limpide. 3°. Et enfin que ces boutons difparoiffent au plus tard le quatrieme jour, marche toute différente, comme on le voit, de la *petite vérole*. D'ailleurs la *variolette* n'eft jamais *confluente*, jamais dangereufe : le plus fouvent l'*éruption* fe fait fans que le malade éprouve même de *fievre*, qui eft toujours légére lorfqu'elle a lieu.

Traitement.

Auffi n'exige-t-elle d'autres *remedes* qu'une ou deux *purgations* quand les boutons font defféchés. Il s'agit feulement de tenir le malade au *régime* pendant l'*éruption*, & d'empêcher qu'elle ne rentre en dedans ; ce à quoi l'on parviendra, en fe conduifant, s'il eft befoin de *remedes*, comme nous le confeillons dans le traitement de la *petite vérole*.

& soutenir les forces du malade avec des *cordiaux* (6).

tons. Les véſicatoires & les cordiaux.

On a vu quelquefois des effets surprenants de la *saignée*, pour faire reparoître des boutons affaissés. Mais cette opération demande que l'on sache exactement connoître quand elle convient, ou jusqu'à quel point le malade peut la supporter.

La saignée peut être très-utile dans ce cas.

Cependant il faut toujours appliquer des *cataplasmes* aux pieds & aux mains, comme ayant la vertu d'exciter un gonflement dans ces parties, & par ce moyen, de rappeller les humeurs vers les *extrémités* (7).

Il faut toujours appliquer des cataplasmes aux extrémités.

---

(6) Les *véſicatoires* sont parfaitement indiqués dans cette circonstance : cependant si cet accident étoit accompagné d'assoupissement, causé par la force de la *fievre* & la *turgescence* des *vaisseaux*, ils seroient dangereux : car, comme nous l'avons fait voir Chap. VIII, note 4 de cette seconde Partie, page 153 de ce Vol. l'effet des *véſicatoires* est d'irriter & de produire de la chaleur ; sans quoi ils ne pourroient point amener à *suppuration* la partie sur laquelle ils sont appliqués. Or, ils ne peuvent irriter sans augmenter la *fievre* & l'*inflammation* ; *symptômes* auxquels tiennent les accidents que l'on cherche à éloigner pour le moment. Les *véſicatoires* diminuent encore la quantité des *urines*, & quelquefois en causent la *suppression*, dont il faut au contraire augmenter le cours, comme vient de le dire l'Auteur : enfin les *véſicatoires* rendent les douleurs plus aiguës, tandis qu'il faut les calmer, &c.

Précautions qu'exige l'application des véſicatoires, dans ce cas.

Les *véſicatoires* ne sont donc indiqués, dans les cas de l'affaissement des boutons, que lorsque cet accident est accompagné d'un *pouls fréquent* & *foible* ; que la *peau* est seche ; que l'*oppression* survient avec l'inquiétude & le *délire* ; ce qui annonce ordinairement le transport de la matiere sur la *poitrine*.

Symptômes nécessaires pour qu'ils soient bien indiqués.

Dans les cas contraires, il faut appliquer les *synapismes* ou les *cataplasmes d'oignon*, prescrits Chap. IX, note 12, & pag. 172, 173 de ce Vol.

Ce qu'il faut préférer lorsqu'ils manquent.

(7) En général, l'affaissement des *pustules*, ou même le ralentissement de l'*éruption*, sont des cas très-graves,

L'affaissement des bou-

Traitement du troisieme temps, ou temps de la Fievre secondaire.

Cette période est la plus dangereuse de la petite vérole.

LA période la plus dangereuse de la *petite vérole*, est celle de la *fievre secondaire* : elle commence en général quand les boutons du visage brunissent ou changent de couleur ; & la plupart de ceux qui sont emportés par la *petite vérole*, le sont pendant cette *fievre* (8).

---

tons est toujours un cas très-grave qui exige les conseils d'un Médecin.

qui peuvent dépendre de causes très-différentes, & qu'il n'est donné qu'à l'expérience de pouvoir dévoiler.

Nous conseillons donc, dans ces circonstances, de ne pas perdre le temps à vouloir soi-même rappeller la Nature à son opération, mais de faire venir sur le champ un Médecin, aux avis duquel on s'en rapportera entiérement.

Ordre dans lequel s'établit la suppuration dans les boutons de la petite vérole.

(8) On observera que les boutons du visage doivent être en *suppuration*, & même changer de couleur, tandis que ceux des autres parties du corps ne sont encore que dans le deuxieme temps de la Maladie, c'est-à-dire, dans celui de l'*éruption*. Car on a dit, page 201 de ce Vol. que les premieres apparences des boutons se manifestent d'abord sur le visage, ensuite sur les bras, delà sur la poitrine, &c ; & plus bas, page 202, que le visage se dégonfle lorsque les mains, les pieds, &c. commencent à enfler.

En effet, telle est la marche de la Nature dans la *petite vérole*. L'*éruption* commence par le visage, & finit par les *extrémités*, en gagnant successivement les parties intermédiaires. Or, comme cette Maladie met de trois à quatre jours à parcourir chacun des temps que nous avons désignés ci-devant note 3 de ce Chapitre, il doit arriver que les boutons qui se sont montrés les premiers sont en pleine *suppuration*, tandis que ceux qui ont paru les derniers ne sont pas encore parvenus à leur grosseur.

Temps que dure la fievre secondaire, d'autant plus funeste au malade, qu'on l'a tenu plus chaudement.

La *fievre secondaire*, que nous avons dit être la *fievre* de *suppuration*, ne peut donc être terminée avant que le gonflement des pieds ne soit tombé ; ce qui n'arrive que dans les deux ou trois jours qui suivent le dégonflement du visage : c'est en effet pendant cet espace de temps que la *fievre secondaire* exerce ses ravages, qui sont d'autant

Dans cette période, la Nature cherche à soulager le malade par le *cours de ventre* ; & on ne doit, par aucune espece de raison, contrarier ses efforts de ce côté-là : il faut, au contraire, les favoriser. On travaillera donc à lui procurer des *selles*, & à soutenir ses forces par des *aliments* & des boissons de qualité *rafraîchissante*, *délayante* & *fortifiante*.

Il faut seconder les efforts de la Nature dans les évacuations qu'elle sollicite.

(La *salivation* est encore une *évacuation* assez ordinaire dans la *petite verole*, sur-tout aux adultes, pour ne pas la passer sous silence, & on ne doit pas plus travailler à l'arrêter que le *cours de ventre* ; on doit chercher à l'entretenir par les mêmes moyens) (9).

---

plus funestes au malade, qu'on l'a tenu plus chaudement.

Le visage, qui est la seule partie du corps qu'on ne surcharge point de couvertures dans cette Maladie, en fournit une preuve convaincante : la *suppuration* s'y établit sans que la *fievre secondaire* donne des signes sensibles de son existence. Cette *fievre* ne s'annonce que lorsque les boutons du visage commencent à changer de couleur, c'est-à-dire, lorsque la *suppuration*, achevée sur cette partie, commence dans les autres : & les exemples que M. BUCHAN rapporte ci-devant, page 209 de ce Vol. démontrent jusqu'à l'évidence, que si les autres parties du corps n'étoient couvertes, dans la *petite vérole*, que comme elles le sont dans l'état de santé, on ignoreroit jusqu'au nom de la *fievre secondaire*, qui tue le plus grand nombre des malades qui meurent de la *petite vérole* ; ou du moins cette *fievre* ne seroit que très-légere.

Preuve.

(9) C'est sur-tout dans cette période qu'il faut employer les *acides*, même les *acides minéraux*. C'est la pratique des HALLER, des LIEUTAUD & des TISSOT. Les *esprits acides*, dit ce dernier, ont la vertu de faire couler les *urines* & la *salive* ; d'arrêter la *pourriture* & d'appaiser la violence de la chaleur, selon les expressions de SYDENHAM. M. DE HALLER, en parlant d'une *épidémie* qui régna à Berne, & dont le caractere de *putréfaction* exigeoit l'usage des *acides*, dit : « Le neuvieme jour au soir, je fis mettre » de l'*esprit de vitriol* dans la boisson, pour prévenir la

Avantages des acides dans cette période de la petite vérole, même dans tout le cours de la Maladie.

Circonstances qui, dans cette troisieme période, exigent la saignée;

Si, à l'approche de la *fievre secondaire*, le *pouls* est très-*vîte*, très-*dur* & très-*fort*; si la douleur est considérable; si la *respiration* est laborieuse, & si l'on observe d'autres *symptômes* de l'*inflammation de poitrine*, il faut sur-le-champ saigner le malade, en réglant la quantité de *sang* qu'on lui tirera, sur son âge, sur ses forces & sur l'urgence des *symptômes*.

Exigent, au

Mais si dans la *fievre secondaire* le malade est

» *putréfaction* & la *fievre secondaire* : le dixieme jour, les » *pustules*, qui étoient de la même nature, c'est-à-dire, » noires, commencerent à jaunir : après une dose assez » forte d'*acide*, l'appétit revint quelque peu. »

Observation.

Une petite fille de six ans, éprouvoit, depuis deux jours, des douleurs horribles dans les *reins*, dans le dos, dans le ventre & dans la tête : elles étoient accompagnées d'une *fievre* violente. Les parents gorgeoient cette enfant de vin, de *sucre* & de bouillons de viande, parce qu'elle refusoit de manger : leur intention étoit de prévenir la *petite vérole*, dont un autre enfant étoit attaqué, dans la même maison. Mais ce traitement, bien loin de diminuer les *symptômes*, en augmenta la violence. On m'appella : je la trouvai telle que je viens de dire. Je venois d'éprouver les bons effets des *acides* dans la *fievre secondaire* d'une autre *petite vérole* : je crus devoir les employer dans la *fievre éruptive* de celle-ci. Je prescrivis des *lavements*, des *bains de pieds*, & une *tisane* faite avec deux onces de *sirop de violette* & un scrupule *d'esprit de vitriol* délayés dans une pinte d'eau.

Le calme se rétablit peu à peu, & les boutons parurent le lendemain. La *petite vérole* fut *confluente*. Je n'interrompis point les *acides* : je donnois, tantôt le *vinaigre*, & tantôt l'*esprit de vitriol*, augmentant ou diminuant les doses, selon les circonstances. Enfin elle en prit jusqu'à la parfaite maturité des boutons, qui arriva le quatorzieme jour, à l'ordinaire. Cette *petite vérole*, qui s'annonça sous l'aspect le plus effrayant, & qui fut tellement *confluente*, que les boutons du visage ne formoient plus qu'une seule croute, n'exigea pas d'autres *remedes*, & sa marche fut celle d'une *petite vérole discrete*.

ſujet à des foibleſſes, ſi les *puſtules* deviennent ſubitement pâles, ſi les *extrémités* ſont froides, il faut appliquer les *véſicatoires*, & ſoutenir les forces du malade avec des *cordiaux*. Le *vin* & même les *liqueurs ſpiritueuſes*, ont quelquefois été donnés, dans ces cas, avec des ſuccès étonnants.

contraire, les véſicatoires & les cordiaux.

Comme la *fievre ſecondaire* eſt due en grande partie, pour ne pas dire entiérement, à la *reſorbtion* de la matiere de la *petite vérole*, il paroîtroit raiſonnable d'ouvrir les *puſtules* auſſi-tôt qu'elles ſont mûres. On tient tous les jours cette conduite à l'égard des *phlegmons* ou *abcès* qui tendent à la *ſuppuration* : on ne voit pas pourquoi elle ne conviendroit pas à l'égard des boutons de la *petite vérole*. Nous penſons, au contraire, que c'eſt toujours un moyen de faire tomber la *fievre ſecondaire*, & ſouvent de la prévenir abſolument.

Nécessité d'ouvrir les boutons de la petite vérole.

Il faut ouvrir les boutons quand ils commencent à jaunir. Rien de plus ſimple que cette opération. On coupe la pointe des boutons avec des ciſeaux, ou on les perce avec une aiguille, & on eſſuie le *pus* avec un peu de *charpie* ſeche. On commence par les *puſtules* du viſage, parce que ce ſont celles qui mûriſſent les premieres : on paſſe enſuite aux autres, à meſure qu'elles arrivent à l'état de maturité.

Quand il commence il faut les ouvrir.

Elles ſe rempliſſent, en général, une ſeconde fois, & même une troiſieme. On répétera donc l'opération, ou plutôt on continuera d'ouvrir les boutons, tant qu'ils paroîtront contenir du *pus*.

Il faut les rouvrir à meſure qu'ils ſe rempliſſent.

Si une opération ſi naturelle a été négligée juſqu'ici, nous croyons qu'il n'en faut accuſer que la tendreſſe mal-entendue des peres & meres : ils croient qu'elle doit cauſer beaucoup de douleur aux enfants ; & d'après cette erreur, ils aiment mieux les voir mourir, que de les faire ſouffrir.

Raiſons mal-fondées, ſur leſquelles on s'appuie pour ſe refuſer à cette opération ;

Cette opinion est absolument sans fondement. J'ai souvent ouvert des boutons, n'étant pas vu du malade, sans qu'il ait donné le moindre signe de douleur. Mais supposé qu'elle soit légérement douloureuse, ce petit inconvénient devroit être à peine compté, en comparaison des avantages qu'on retire de cette opération (10).

Avantages de cette opération. Diminution des douleurs;

Non-seulement l'ouverture des boutons prévient la *résorbtion* de la matiere de la *petite vérole* dans le *sang*, mais encore elle diminue la tension de la *peau*, & par ce moyen, soulage singuliérement le malade.

Conservation de la beauté.

Elle empêche, en outre, qu'il ne soit marqué, & cet avantage n'est pas le moins important. La matiere, en séjournant long-temps dans les *pustules*, corrode, par son *âcreté*, la *peau* délicate du visage; aussi en voit-on qui sont tellement défigurés, qu'ils ont à peine figure humaine (*d*).

Qui est générale dans l'Indostan.

(10) La méthode que M. BUCHAN propose, est d'autant mieux fondée, que c'est une pratique générale dans l'Indostan. Là, les Bramines, qui traitent communément les naturels du pays qui ont la *petite vérole*, & qui, réguliérement dans le printemps, inoculent; ces Bramines, dis-je, ont une *épine*, d'un bois particulier & uniquement destiné à piquer les boutons de la *petite vérole*, & à en faire sortir le *pus*. Ils pratiquent cette méthode avec le plus grand succès, ayant une dextérité particuliere pour faire cette opération en peu de temps, quoique le malade ait un grand nombre de boutons. *Traité sur la maniere d'inoculer dans le Bengale*, en anglois, par M. HOLWELL.

Elle n'est cependant nécessaire que lorsque le malade à beaucoup de boutons.

(*d*) Quoique cette opération ne puisse jamais nuire, cependant elle n'est nécessaire que lorsque le malade a une grande quantité de boutons, ou lorsque la matiere qu'ils contiennent est si âcre, qu'elle donne lieu de craindre des suites dangereuses, si elle vient à être *résorbée*, ou à rentrer dans la *masse du sang*.

Traitement du quatrieme temps, ou de la dessication des boutons.

Moment de purger.

Après que les boutons sont desséchés, & les croûtes tombées, il est en général nécessaire de purger le malade (11). Si cependant on lui a tenu le ventre libre pendant tout le cours de la Maladie; si le *lait de beurre* & les autres boissons *délayantes* lui ont été donnés abondamment, depuis

Il ne faut pas toujours attendre ce temps pour purger.

(11) Lorsqu'on ne peut pas employer l'opération que l'Auteur vient de conseiller, par l'opposition qu'on y trouve, soit de la part des parents, quand les malades sont des enfants, soit de la part de ces mêmes malades, lorsqu'ils sont plus âgés, les *purgations* peuvent alors y suppléer en partie. Il faut, dans ces cas, les administrer beaucoup plus tôt que ne le prescrit ici M. Buchan. J'ai purgé avec succès, à l'exemple de M. Tissot, dès que la *fievre de suppuration* commence à se manifester. Une once de *manne* pour les enfants, deux onces pour les adultes, suffisent, en général, pour procurer dans ce temps, c'est-à-dire, le neuvieme jour de la Maladie, trois, quatre ou cinq *selles*. On continue la même dose les deux jours suivants.

Observation.

Quand même on parviendroit à faire l'opération utile dont il est question, il ne faudroit pas pour cela s'interdire la *purgation*, dans le temps que je viens d'indiquer. J'ai traité deux *petites véroles* de suite, dont furent attaquées deux sœurs encore enfants. J'ouvris les boutons à toutes deux; & je les ouvris à trois reprises différentes, dans presque toute l'étendue du corps. Je commençai à purger la premiere dès que les boutons commencerent à jaunir, & elle guérit promptement; pour la seconde, qui avoit gagné la Maladie de celle-là, des circonstances indépendantes d'elle, mais dépendantes des personnes qui la soignoient, m'empêcherent de suivre cette méthode. Je ne la purgeai que quand les boutons furent secs, & il lui survint plus de trente *abcès*, dont un sur le bras, qui fut plus de trois mois à guérir. La quantité de *pus* que donnerent ces *abcès*, feroit effectivement croire, comme l'a dit M. Tissot, que dans cette Maladie, tout le *sang* semble se changer en matiere *purulente*.

le huitieme jour de la *petite vérole*, la *purgation* devient moins nécessaire : mais on ne doit jamais s'en passer entiérement.

Maniere de purger les petits enfants ;

On purge les petits enfants avec des *pruneaux*, dans lesquels on fait *infuser* un peu de *séné* & de *rhubarbe*, que l'on adoucit avec du *sucre :* on leur en donne à petites doses, jusqu'à ce qu'ils évacuent.

Les enfants de cinq à six ans ;

Ceux qui sont plus âgés, doivent prendre des *purgations* un peu plus fortes. On donne, par exemple, aux enfants de cinq ou six ans, huit ou dix grains d'excellente *rhubarbe* en poudre le soir ; & le lendemain matin on leur donne quatre ou cinq grains de *jalap* aussi en poudre. Et pour en faciliter l'effet & emporter la médecine, on leur donnera du bouillon, ou de l'eau de *gruau*. On répétera cette espece de *purgation* trois ou quatre fois, à cinq ou six jours d'intervalle l'un de l'autre.

Les enfants plus âgés & les adultes.

Pour les enfants encore plus âgés & pour les adultes, on augmentera la dose de ces *purgatifs* dans la proportion de leur âge & de leur *constitution :* on les leur donnera sous les mêmes formes & dans les mêmes temps.

Ce qu'il faut faire lorsqu'il survient des abcès ;

Quand il survient des *abcès* à la suite de la *petite vérole*, comme cela n'est que trop ordinaire, il faut les amener à *suppuration*, le plus promptement possible, par le moyen des *cataplasmes maturatifs ;* & après qu'ils sont ouverts, soit naturellement, soit par l'opération, il faut purger. Le *quinquina* & le *lait* sont, en ce cas, très-avantageux.

De la toux & d'autres symptômes de la pulmonie ;

S'il survient de la *toux*, de la difficulté de respirer & d'autres *symptômes* de la *pulmonie*, il faut transporter le malade dans un bon *air*, le mettre au *lait d'ânesse*, & lui ordonner un *exercice* proportionné à ses forces, comme il est prescrit

Chap. VII de ce Vol., qui traite de la *Pulmonie.*

(La *petite vérole* donne très-souvent lieu à deux accidents, je veux dire, à l'*inflammation de la gorge*, qui ôte souvent la facilité d'avaler, & au gonflement des paupieres, quelquefois accompagné d'*inflammation* : ces accidents ont presque toujours lieu chez les malades que l'on traite par les *remedes échauffants*. Je les ai toujours rencontrés chez ceux pour lesquels je n'ai été appellé que le jour ou le lendemain de l'*éruption*, & que les parents avoient jusques-là traités à leur maniere, c'est-à-dire, avec du *vin*, du *sucre*, des bouillons de viande, de l'eau de *lentille* & de la *canelle*, &c. Les *gargarismes acidulés* ont bientôt calmé l'*inflammation de la gorge* : & si l'on suit le *régime rafraîchissant* prescrit ci-dessus, on est sûr de ne plus la voir reparoître. **L'inflammation de la gorge;**

Quant aux yeux, qu'il n'est pas rare de voir tellement gonflés, enflammés, *tuméfiés*, que les paupieres sont souvent collées ensemble pendant tout le temps de l'*éruption* & de la *suppuration*, accident qui va quelquefois jusqu'à défigurer ces *organes*, intéresser la vue, & même jusqu'à faire tomber les yeux en *gangrene* : quand les *symptômes* sont déja très-graves, il faut appliquer sur chaque œil un *cataplasme* de mie de pain & de *lait*, que l'on renouvelle toutes les quatre heures, & que l'on continue jusqu'à ce que les paupieres soient assez détendues pour pouvoir s'ouvrir. Il faut en même-temps ordonner au malade une *diete* très-légere. Si les paupieres étant ouvertes, on apperçoit des *pustules* sur la *cornée* ou une *tumeur* blanche, il faut réitérer les *cataplasmes* jusqu'à ce que toutes ces parties aient *suppuré*. Alors on met de simples *compresses* sur les yeux, après les avoir trempées **Le gonflement & l'inflammation des yeux.**

dans une *infusion* de fleurs de *camomille* & de *sureau*.

Moyens de prévenir ces accidents.

Un moyen bien simple de prévenir ces accidents, & qui m'a toujours réussi, est, contre l'*inflammation de la gorge*, d'employer, dès les commencements de la Maladie, la *diete rafraîchissante* ; & contre la *tuméfaction* des paupieres, de les faire étuver sans cesse, dans la journée, avec un linge trempé dans une *mixture* tiede d'eau & de *lait*, ou d'y appliquer de petites tranches de lard bien frais : moyens qu'on employera, dès l'instant que l'on s'appercevra du gonflement des paupieres).

§ II.

De l'Inoculation.

But de l'inoculation.

QUOIQU'IL n'y ait point de Maladies qui, après qu'elles sont déclarées, se jouent plus des ressources de la Médecine que la *petite vérole* ; cependant il n'y en a pas dans laquelle on puisse d'avance, comme dans celle-ci, prévenir presqu'entiérement le danger, par une pratique fort simple, c'est-à-dire, par l'*inoculation*.

Depuis quel temps elle est connue en Europe.

Cette découverte salutaire n'est connue en Europe que depuis un demi-siecle ; mais, semblable à la plupart des découvertes utiles, elle n'a fait, jusqu'à présent, que des progrès très-lents. Nous devons cependant avouer, à la gloire de la Nation, que l'*inoculation* a reçu ici un accueil plus favorable que chez aucun de nos voisins : mais elle est encore bien loin d'être pratiquée universellement ; & nous devons craindre qu'elle ne le soit jamais, tant qu'elle ne sera pas exercée par les peres & meres sur leurs propres enfants.

Pourquoi

Une découverte quelconque ne peut devenir

généralement utile, tant qu'elle n'eſt connue & pratiquée que par un petit nombre de perſonnes. Si l'*inoculation* de la *petite vérole* avoit été introduite dans nos contrées, plutôt comme une choſe de mode, que comme une découverte de Médecine, & ſi elle avoit été pratiquée par le même genre de perſonnes, que ceux qui l'exercent dans les pays d'où elle nous eſt venue, il y auroit long-temps qu'elle ſeroit univerſelle.

L'inoculation n'eſt point reçue univerſellement.

La pratique de l'*inoculation* n'eſt devenue, en quelque façon, générale, même en Angleterre, que lorſqu'elle a été pratiquée par des gens qui n'étoient pas Médecins (12).

Ceux-ci non-ſeulement en ont rendu la pratique beaucoup plus générale, mais encore plus ſûre; & en agiſſant avec plus de liberté que les Praticiens de profeſſion, ils leur ont appris que le plus grand

(12) En effet, nous voyons par l'hiſtoire de cette opération ſalutaire, qu'elle n'a été introduite ou renouvellée dans les pays où elle eſt actuellement connue, que par des perſonnes qui n'étoient rien moins que Médecins. A Conſtantinople, ce ſont deux femmes Grecques qui inoculent très-heureuſement pluſieurs milliers de perſonnes: dans le Bengale, ce ſont les Bramines ou les Prêtres de ces contrées: en Amérique, ſur les bords de la riviere des Amazones, c'eſt un Carme Miſſionnaire: à Rionégro, c'eſt un autre Miſſionnaire: dans la Colonie Portugaiſe du Pérou, c'eſt un Chirurgien: en Penſilvanie, c'eſt un Gentilhomme qui inocule, avec le plus grand ſuccès, ſes Eſclaves: en Angleterre, SUTTON, fameux par plus de vingt mille *inoculations*, toutes heureuſes, étoit à peine Chirurgien. Voyez les *Mémoires & Lettres pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Inoculation*, par M. DE LA CONDAMINE; & le *Précis hiſtorique de la nouvelle Méthode d'inoculer la petite vérole, avec une expoſition abrégée de cette Méthode*, par M. POWER, Docteur en Médecine, & inſtruit par M. SUTTON même: à Paris, chez le Breton, Imprimeur du Roi, 1769.

danger du malade ne vient pas du défaut de soin & d'attention, mais, au contraire, de l'excès de l'un & de l'autre.

Le succès des Inoculateurs n'est pas dû à leur capacité.

Il faut être bien peu au fait de ces matieres, pour imputer les succès des *inoculations* modernes à une capacité supérieure dans la méthode de préparer le malade & de communiquer la Maladie. Il est vrai que quelques-uns d'entr'eux, dans le dessein d'envahir toute la pratique de cet utile *préservatif*, prétendent avoir des secrets extraordinaires & infaillibles, pour préparer les personnes qu'on doit *inoculer*; mais ces prétentions ne sont faites que pour en imposer à l'ignorance crédule & aveugle.

Ce qu'il suffit pour réussir.

Il ne faut que du sens commun & de la prudence, pour savoir choisir le sujet & conduire l'opération; & les gens sages & sensés peuvent *inoculer* leurs enfants, toutes les fois qu'ils le trouveront convenable, à condition pourtant que le sujet soit en bonne santé.

ARTICLE PREMIER.

Exposé des différentes méthodes d'inoculer.

Le succès de l'inoculation ne dépend pas de telle ou telle méthode.

IL est essentiel de remarquer que le sentiment que j'expose ici n'est pas le résultat de la théorie, mais uniquement de l'observation. Car, quoique peu de Médecins aient eu plus d'occasion que moi de tenter, dans l'*inoculation*, toutes les méthodes connues, le succès de cette opération m'a toujours paru si peu dépendre de ces circonstances, auxquelles on attache tant d'importance, je veux dire de la préparation & de l'*insertion*, par telle ou telle méthode, que depuis plusieurs années j'ai fait faire cette opération par les peres & meres, par les nourrices, &c.; & j'ai trouvé que la méthode exposée dans la note suivante réussissoit

auſſi-bien que les autres, ſans toutefois en avoir la plupart des inconvénients (*e*).

On peut *inoculer* la *petite vérole* de bien des manieres différentes avec un égal ſuccès.

En Turquie, d'où nous eſt venue l'*inoculation*, les femmes communiquent la *petite vérole* aux enfants, en faiſant une petite ouverture ſur la *peau* avec une aiguille, & en introduiſant dans la *plaie* un peu de la matiere priſe d'un bouton mûr. Méthode d'inoculer en Turquie;

Sur les côtes de Barbarie, on introduit dans la Sur les côtes

---

(*e*) Une circonſtance critique, comme il n'en arrive que trop ſouvent, m'a conduit à choiſir cette méthode. La voici. Un homme qui venoit de perdre tous ſes enfants, à l'exception d'un ſeul, par la *petite vérole*, ſe détermina à faire *inoculer* celui qui lui reſtoit. Il me fit part de ſon intention, me pria de perſuader la mere & la grand'mere de cet enfant des avantages de l'*inoculation*. Mais ce fut la choſe impoſſible : elles ne furent point perſuadées. Leurs craintes furent plus fortes que jamais, & elles reſterent convaincues de ſes déſavantages. Méthode d'inoculer très-ſimple & très-heureuſe, due à une circonſtance forcée.

Cependant je ne pouvois *inoculer* cet enfant ſans avoir leur conſentement; car j'ai toujours eu pour principe de ne jamais *inoculer* ſans la participation des perſonnes intéreſſées. Voici le parti que je pris.

Je conſeillai au pere de donner une ou deux doſes de *rhubarbe* à ſon fils, d'aller enſuite chez un malade attaqué d'une *petite vérole bénigne*, de lui ouvrir deux ou trois boutons, d'en recevoir la matiere ſur un peu de coton; auſſi-tôt qu'il ſeroit revenu chez lui, de tirer ſon fils à part, de lui faire ſur le bras une légere égratignure avec une épingle, de frotter la peau égratignée avec le coton imbibé de la matiere de la *petite vérole*, & de ne pas s'en occuper davantage. Tout fut ponctuellement exécuté. La *petite vérole* parut au bout du temps ordinaire : elle parcourut toutes les périodes avec régularité, & la Maladie fut ſi *bénigne*, ſi douce, que le petit malade ne fut pas obligé d'être une ſeule heure dans ſon lit. Nous n'avons pas d'exemple, que la *petite vérole inoculée* ait ſuivi une marche auſſi naturelle que chez cet enfant, juſqu'au parfait rétabliſſement du malade.

de Barbarie dans plusieurs endroits de l'Asie & de l'Europe,

peau, entre le pouce & le doigt index, au moyen d'une aiguille, un fil imbibé de la matiere : & dans d'autres régions de cette même Barbarie, pour *inoculer*, on se borne à frotter la partie qui est entre le pouce & le doigt index, ou toute autre partie du corps, avec de la matiere de la *petite vérole*. Cette méthode de frotter quelque partie de la *peau* avec la matiere de la *petite vérole*, est connue dans beaucoup d'endroits, en Asie & en Europe, aussi-bien qu'en Barbarie ; c'est ce qu'on appelle *acheter la petite vérole*.

En Angleterre.

La méthode actuelle d'*inoculer* en Angleterre, est de faire deux ou trois incisions au bras presqu'horizontales, & tellement superficielles, qu'elles n'aillent pas au-delà de la *peau*. On fait ces incisions avec une lancette, qui est chargée d'une petite quantité de la matiere prise d'un bouton en maturité ; ensuite on referme ces petites *plaies*, & on les laisse sans autre appareil.

Quelques-uns emploient une lancette couverte de la matiere de la *petite vérole* seche : mais cette méthode est moins certaine : elle manque souvent, & on ne doit jamais l'employer que lorsqu'on ne peut se procurer de la matiere fraîche. Quand on y est forcé, il faut humecter la matiere, en présentant la lancette, pendant quelque temps, à la vapeur d'eau chaude.

Méthode d'inoculer sans faire d'incision.

Mais pour *inoculer*, ou communiquer la *petite vérole*, il suffit d'appliquer de la matiere fraîche du *virus* qui constitue cette Maladie, sur la *peau*, un espace de temps suffisant, sans avoir besoin de faire aucune plaie. Ainsi, qu'on prenne un petit bout de fil, d'un demi-pouce de long, imbibé de cette matiere ; qu'on le pose immédiatement sur le bras, dans la partie moyenne, entre le coude & l'épaule ; qu'on le couvre d'un morceau

d'*emplâtre contentif* ordinaire, & qu'on laisse le tout pendant huit à dix jours, ce moyen ne manquera pas de communiquer la Maladie.

Pourquoi l'on propose cette derniere méthode.

Nous ne faisons mention de cette méthode, que parce qu'en général la plupart des personnes craignent les *plaies* ; & il y a lieu de croire que plus l'opération sera facile à pratiquer, plus on aura d'espérance qu'elle deviendra générale.

Ses avantages sur celles par incisions, qui peuvent avoir des suites fâcheuses.

Il y en a qui s'imaginent que l'écoulement de la matiere, auquel on donne lieu par la *plaie* résultante des incisions, diminue la quantité des boutons, & delà devient avantageux. Mais il n'y a pas grand fond à faire sur cette conjecture : il y a même quelque chose de plus ; c'est que les *plaies* profondes s'*ulcerent* souvent, & deviennent incommodes & fâcheuses.

L'inoculation ne sera universelle, que quand elle sera pratiquée par les peres & meres.

Nous ne voyons pas que l'*inoculation* soit considérée comme une pratique de Médecine, dans les pays d'où nous l'avons reçue. En Turquie, ce sont les femmes qui l'exercent ; & dans les Indes orientales, ce sont les Bramines, ou les Prêtres, comme on l'a déja fait voir ci-devant, note 12 de ce Chapitre. Dans nos contrées, cette opération est encore dans l'enfance : cependant nous espérons qu'elle deviendra bientôt assez familiere, pour que les peres & meres ne fassent pas plus de difficulté d'*inoculer* eux-mêmes leurs enfants, qu'ils en font actuellement de leur donner des *purgations*.

C'est aux Ecclésiastiques à porter le peuple à l'inoculation.

De tous les Etats, aucun ne peut avoir l'avantage, comme le Clergé, de rendre la pratique de l'*inoculation* universelle. La plus grande opposition qu'elle éprouve, vient toujours de quelques scrupules de conscience. Les Ecclésiastiques seuls sont en pouvoir de les détruire (13). Aussi nous leur

---

(13) Nous voudrions pouvoir produire des exemples Elle a été

recommandons non-seulement de travailler à combattre les objections ou les scrupules de Religion,

---

approuvée par neuf Docteurs de Sorbonne;

d'Ecclésiastiques en France, qui eussent inoculé ou fait pratiquer l'*inoculation*. Il n'en existe pas que nous sachions. Nous ne possédons qu'une Consultation de neuf des plus fameux Docteurs de Sorbonne, en faveur des expériences de l'*inoculation*, que M. COSTE, Médecin François, se proposoit de faire à Paris en 1723. Cette Consultation est insérée dans une Lettre de ce Médecin à M. DODART, alors premier Médecin du Roi.

Par nombre d'Ecclésiastiques, sur-tout d'Italie & d'Angleterre.

Mais les Ecclésiastiques étrangers nous fournissent plusieurs de ces exemples. Nous avons déja cité note 12 de ce Chap. ceux des Missionnaires des bords de la riviere des Amazones & de Rionégro. Plusieurs Théologiens Italiens ont donné des Consultations en faveur de cette opération: des Inquisiteurs ont approuvé des traités sur l'*inoculation*. En Angleterre, les Docteurs SOME & DODDRIGE ont écrit sur cette matiere: le célèbre Evêque de Worcester a prononcé un Sermon sur son utilité; & en Hollande, M. CHAIS a répondu, dans son *Essai apologétique*, de la maniere la plus solide & la plus satisfaisante, à cette objection tant de fois rebattue par les Ministres de la Religion, que *c'est usurper les droits de la Divinité, que de donner une Maladie à celui qui ne l'a pas, ou d'entreprendre d'y soustraire celui qui, dans l'ordre de la Providence, y étoit naturellement destiné.*

Ces autorités, toutes du plus grand poids, quoique quelques-unes d'entre elles soient fournies par des Théologiens Protestants, parce qu'ils ne different point avec nous sur les principes de la morale, & que leurs opinions sur la prédestination absolue donnent encore plus de force à leurs décisions; ces autorités, dis-je, devroient animer le zele de nos Pasteurs, patriotes & amis de l'humanité: elles devroient les porter à faire sentir à ceux qui sont confiés à leurs soins, ces vérités: Que la confiance dans la Providence, ne nous dispense pas de nous garantir des maux que nous prevoyons, quand on sait, par expérience, qu'on peut les prévenir; que si l'*inoculation*, comme cette même expérience le prouve, est un moyen de se préserver des accidents funestes de la *petite vérole*, la Providence ne nous l'offre, comme *remede*, que pour que nous en fassions usage; que s'il n'en étoit pas ainsi, tous

qui en impoſent aux eſprits foibles, relativement à cette opération, mais encore à la faire enviſager comme un devoir, & de faire ſentir le danger qu'il y a de ne pas faire uſage d'un moyen que la Providence nous donne, de conſerver la vie de nos deſcendants.

Certainement ceux qui négligent d'employer les ſecours qui peuvent conſerver la vie de leurs enfants, ſont auſſi coupables que ceux qui les aſſaſſinent; & je ſouhaiterois bien que cette matiere fût mûrement peſée. Cet examen conduiroit à prouver combien il eſt important pour les peres & meres de ne pas négliger de communiquer, par le moyen de l'*inoculation*, la *petite vérole* à

Combien il eſt important que les peres & meres inoculent leurs enfants dans le bas âge.

---

les *préſervatifs*, tous les *remedes de précautions* ſeroient déſormais illicites; que s'il n'en étoit pas ainſi, il ne nous ſeroit plus permis de fuir le danger qui nous menace; il faudroit que nous nous laiſſaſſions engloutir par les inondations, dévorer par les flammes, ravager par la *peſte*; à l'imitation des Turcs, qui, de peur de contrarier les vues de la Providence, périſſent par milliers dans les temps de *peſte*, ſi commune à Conſtantinople, tandis qu'ils voient les Francs établis au milieu d'eux, s'en préſerver, en ſe renfermant eux & leurs familles.

C'eſt, dit M. DE LA CONDAMINE, aux facultés de Théologie & de Médecine, &c.; c'eſt aux Académies, c'eſt aux Chefs de la Magiſtrature, aux Savants, aux Gens de Lettres, qu'il appartient de bannir des ſcrupules fomentés par l'ignorance, & de faire ſentir aux peuples que ſon utilité propre, que la charité chrétienne, que le bien de l'Etat, que la conſervation des hommes ſont intéreſſés à l'établiſſement de l'*inoculation*. Quand il s'agit du bien public, il eſt du devoir de la partie penſante de la Nation, d'éclairer ceux qui ſont ſuſceptibles de lumieres, & d'entraîner, par le poids de l'autorité, cette foule ſur qui l'évidence n'a point de priſe. Premier des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Inoculation*, par M. DE LA CONDAMINE, cités ci-deſſus, note 12, pag. 229 de ce Vol.

leurs enfants, dans les premieres années de leur vie.

ARTICLE II.

Avantages importants qui résultent nécessairement de l'Inoculation.

LE Docteur M'KENZIE, dans son *Histoire de la Santé*, a peint, d'une maniere à ne rien laisser à désirer, les avantages multipliés de l'*inoculation* de la *petite vérole* (*f*).

Dangers qui accompagnent la petite vérole gagnée par contagion, & que prévient l'inoculation.

(*f*) « Les dangers qui accompagnent la *petite vérole* » gagnée par *contagion*, dit cet Auteur ami de l'huma» nité, sont sans nombre, & l'*inoculation* les prévient » tous. La *petite vérole naturelle* peut surprendre dans un » instant où le corps n'est pas disposé à la recevoir; elle » peut attaquer dans une saison, ou trop chaude, ou » trop froide; elle peut être gagnée d'une *petite vérole* du » plus *mauvais caractere*. On peut en être attaqué inopi» nément, par exemple, lorsqu'une espece dangereuse est » introduite imprudemment dans une place maritime : elle » peut nous surprendre aussi-tôt après un excès de débau» che, d'intempérance, ou des plaisirs de l'amour, après » des veilles indispensables, des travaux forcés, des voya» ges nécessaires.

» Est-ce donc un si petit avantage, que toutes ces cir» constances malheureuses puissent être prévenues par l'*ino-* » *culation?* Par l'*inoculation*, nombre de personnes sont » préservées de la laideur, aussi-bien que de la mort. » Dans la *petite vérole naturelle*, combien de belles per» sonnes sont défigurées! combien de *tempéraments* forts » & robustes sont ruinés, tandis que l'*inoculation* n'a » presque jamais laissé de marques, de traces, quelque » nombreux qu'aient été les boutons du visage, quelqu'ef» frayants qu'aient été les *symptômes!* La plupart des » douleurs, si cuisantes dans la *petite vérole naturelle*, » sont très-rares dans l'*inoculation*.

» L'*inoculation* ne prévient-elle pas les terreurs inex» primables qui tourmentent sans cesse les personnes qui » n'ont point eu la *petite vérole*, & qui, dans des *épidé-*

Nous nous contenterons d'ajouter à ce qu'il a dit à ce ſujet, que ceux qui n'ont pas eu la *petite vérole* dans les premieres années de leur vie, ſont malheureux, par la crainte continuelle qu'ils ont de l'avoir un jour; ce qui les met quelquefois dans l'impoſſibilité de remplir des devoirs utiles & indiſpenſables.

A quoi ſont expoſés ceux qui n'ont pas eu la petite vérole.

Peu de gens aiment à prendre des domeſtiques qui n'ont pas eu la *petite vérole*; à plus forte raiſon, d'acheter des eſclaves, qui peuvent un jour mourir de cette Maladie.

Tels que les domeſtiques & les eſclaves:

Combien un Médecin, un Chirurgien, qui n'ont pas eu la *petite vérole*, ne s'expoſent-ils pas, en traitant cette Maladie! Combien ſont à plaindre les femmes qui parviennent à l'âge mûr ſans avoir eu la *petite vérole!*

Les Médecins, les Chirurgiens, les femmes adultes:

» *mies*, dépeuplent des villages entiers, ravagent, ruinent » des villes commerçantes, & portent la déſolation dans » toute une Province? Ces terreurs ſuſpendent ſouvent les » fonctions de la Juſtice. On la voit reculer ſes ſeſſions » ou aſſiſes, pendant que la *petite vérole* fait ſes ravages. » Les témoins, les jurés ne paroiſſent point; & par une » ſuite néceſſaire de l'abſence des Chefs, les premiers » Juges & les Juges ordinaires ne ſont point accompa- » gnés de ce cortege, de cet éclat que leur attire le reſ- » pect dû à leur place & à leur mérite.

» L'*inoculation* n'empêchera-t-elle pas également que nos » braves matelots ne ſoient attaqués de la *petite vérole*, » ſur les vaiſſeaux où ils peuvent répandre la *contagion* » parmi tous ceux de l'équipage, qui n'ont pas eu cette » Maladie à laquelle preſque aucun n'a le bonheur d'échap- » per; qui ſont à demi étouffés par le peu d'*air* qu'ils » reſpirent dans leurs cabanes, & qui ne ſont que très- » peu nourris? Enfin, que l'on jette les yeux ſur nos ſol- » dats attaqués de *petite vérole*, dans une marche; il eſt » inconcevable à quelle miſere extrême ſont réduits ces » malheureux. Ils ſont ſans ſecours, ſans logements, ſans » aucune commodité; auſſi en périt-il ordinairement un » ſur trois. »

Une femme enceinte : celle qui allaite, & le nourrisson lui-même:

Une femme enceinte échappe rarement à cette Maladie ; & si un enfant vient à l'avoir, étant allaité par une mere qui ne l'a pas eue, quelle scene plus douloureuse & plus cruelle ! Si elle continue de nourrir son enfant, c'est au risque de sa vie : si, au contraire, elle le sevre, il court le plus grand danger d'en mourir.

Une mere dont l'enfant est attaqué de la petite vérole.

Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'une tendre mere est forcée de quitter sa maison, d'abandonner ses enfants attaqués de la *petite vérole*, & dans le temps même où ses soins leur sont le plus nécessaires ! Que si l'amour maternel l'emporte sur ses craintes, les suites en deviennent souvent funestes.

Observation.

J'ai connu une tendre mere qui avoit un fils à la mamelle, & qui, victimes l'un & l'autre de cette cruelle Maladie, ont été mis tous deux dans le même tombeau.

Mais ces scenes sont trop effrayantes pour pouvoir être présentées. Que les peres & meres, qui sont obligés de fuir avec leurs enfants, pour éviter la *petite vérole*, ou qui refusent de les *inoculer* dans l'enfance, considérent la situation déplorable à laquelle les réduit leur tendresse mal-entendue.

La petite vérole étant une Maladie épidémique, il ne s'agit que de la rendre la plus bénigne possible;

Comme la *petite vérole* est actuellement devenue une Maladie *épidémique*, dans presque toutes les contrées du monde, nous ne devons plus nous occuper qu'à la rendre la plus *bénigne* possible. En effet, c'est la seule maniere de l'anéantir qui soit maintenant en notre pouvoir ; & dussé-je paroître avancer un paradoxe, je ne craindrai pas de dire que si l'*inoculation* devenoit universelle, elle équivaudroit à-peu-près à l'extirpation totale de la *petite vérole*.

Et ce n'est qu'à l'inoculation qu'on

Car peu importe qu'une Maladie soit déracinée entiérement, ou qu'elle soit rendue tellement *bé-*

nigne, qu'elle ne soit plus capable de menacer la vie ou d'altérer la *constitution* ; l'un revient à l'autre ; & l'on a lieu de se flatter que l'*inoculation* procureroit cet avantage. peut devoir cet avantage.

Le nombre de ceux qui meurent par l'*inoculation* mérite à peine d'être compté. Dans la *petite vérole naturelle*, il en meurt ordinairement un sur quatre ou sur cinq : par l'*inoculation*, il n'en meurt pas un sur mille. Il y a plus : quelques Praticiens peuvent se vanter d'avoir *inoculé* plus de dix mille sujets sans en avoir perdu un seul (14). Comparaison des morts occasionnées par la petite vérole & par l'inoculation.

---

(14) Voici une objection faite par tout le monde, & qui m'a été répétée, à peu près dans les mêmes termes, par un homme de beaucoup de mérite, veuf, & pere d'une petite fille âgée de trois ans. Objection contre l'inoculation.

*Pourra-t-on jamais persuader à un pere tendre, de faire une blessure à son fils unique, de propos délibéré, pour lui communiquer une Maladie qu'il n'aura peut-être jamais, & qui peut lui donner la mort? Quelque petit que soit le risque de l'*inoculation*, ne fût-il que d'un sur mille, ou moindre encore ; le pere doit-il y exposer son fils volontairement?*

« Oui, sans doute, répond M. DE LA CONDAMINE, » si ce pere veut le préserver d'un autre risque incompa» rablement plus grand ; & si le préjugé n'offusque pas, » dans ce pere, les lumieres de la raison, s'il aime son » fils d'un amour éclairé, il ne doit pas balancer à le » faire *inoculer*. » Réponse.

Pour répondre à cette objection, avec tout le détail qu'elle mérite, M. DE LA CONDAMINE commence par établir que la moitié du genre humain meurt avant d'avoir eu la *petite vérole*, c'est-à-dire, dans l'enfance, comme il est prouvé Tome I, Note I du Chap. I ; que, de l'autre moitié, ceux qui en sont exempts, méritent à peine d'être comptés ; que de tous ceux qui en sont attaqués, il en meurt en général, un septieme, quelquefois un cinquieme ; c'est-à-dire, tantôt un sur sept, tantôt un sur cinq, & que le plus grand risque de mourir de l'*inocu-* Il meurt ordinairement un sur sept de ceux qui ont la petite vérole.

ARTICLE III.

Quels seroient les moyens qu'il faudroit employer pour rendre l'Inoculation universelle.

J'AI souvent désiré qu'on formât un plan propre à rendre cette pratique salutaire universelle ; mais

---

lation n'est évalué, par plus de six mille expériences, qu'à un sur trois cents soixante & seize.

Il n'en meurt pas un sur mille de ceux qui sont inoculés.

On observera que depuis 1765, qu'a paru le dernier Mémoire pour servir de suite à l'histoire de l'*Inoculation*, la méthode d'*inoculer* s'est perfectionnée au point, que le rapport des plus fameux Médecins de toutes les Nations, sur-tout du Nord, prouve ce qu'avance M. BUCHAN, qu'il ne meurt pas un *inoculé* sur mille.

Nous lisons même dans le *Précis historique de la nouvelle Méthode d'inoculer*, déja cité, note 12 de ce Chap., que cette opération est tellement sûre, que quand on voudroit lui attribuer deux accidents arrivés pendant le cours de vingt mille *inoculations*, on trouveroit encore plus de dix mille contre un à parier en faveur de toute personne *inoculée*.

M. DE LA CONDAMINE revient ensuite au pere qui balance pour faire *inoculer* son fils. C'est à lui qu'il adresse la parole.

« Il est question, dites-vous, de la vie de votre fils, » & vous ne voulez rien hasarder. Vous auriez raison, » sans doute, si la chose dépendoit de vous ; mais il faut » hasarder ici malgré vous. C'est en vain que vous vous » défendez : vous n'avez que deux partis à prendre, ou » d'*inoculer* votre fils, ou de ne pas l'*inoculer*. Voilà deux » hasards à courir, dont l'un est inévitable. En *inoculant* » votre fils, contre trois cents soixante & quinze, ou plutôt » contre dix mille événements heureux, il en est un à » redouter : en ne l'*inoculant* pas, il y a plus d'un à parier » contre sept que vous le perdrez : ce dernier risque est » de cinquante fois, de huit cents fois plus grand que l'autre. » Choisissez maintenant, & balancez encore, si vous l'osez. »

Celui qui

Mais, dira-t-on, quel seroit le désespoir de ce pere, si, je

Je crains bien de ne jamais être assez heureux pour en voir l'exécution, qui seroit si utile au genre humain. Il y a sans doute de grandes difficultés; cependant la chose n'est pas impraticable. Le projet est grand, puisqu'il ne va pas à moins qu'à conserver la quatrieme partie de l'espece humaine. Que ne doit-on pas tenter pour le remplir, & parvenir à un but aussi désirable!

Le premier pas à faire pour rendre l'*inoculation* universelle, est d'anéantir les préjugés qui tiennent à la Religion, & qui veulent s'y opposer. Comme nous l'avons déja fait observer, il n'y

Il faudroit commencer par prescrire aux Ecclésiastiques de recommander l'inoculation.

---

malgré des espérances si flatteuses, son fils venoit à succomber sous l'épreuve de l'*inoculation?* Crainte chimérique! reprend M. DE LA CONDAMINE; puisque la *petite vérole inoculée* est infiniment moins dangereuse que la *naturelle*, & sur-tout puisque celui qui ne l'auroit jamais eue naturellement, ne la recevra pas par l'*inoculation*.

Celui qui n'auroit jamais eu la petite vérole, ne la reçoit pas par l'inoculation.

Mais quand ce fils chéri viendroit à mourir, contre toute vraisemblance, qu'auroit le pere à se reprocher? Tuteur-né de son fils, il étoit obligé de choisir pour son pupille, & la prudence a dicté son choix. En quoi consiste cette prudence, si ce n'est à peser les inconvénients & les avantages, & à bien juger du plus grand degré de probabilité? Tandis qu'un instinct aveugle retenoit le pere, l'évidence lui crioit: *De deux dangers entre lesquels il faut opter, choisis le moindre.* Devoit-il, pouvoit-il résister à cette voix? Le sort a trahi son attente; en est-il responsable? Un autre pere crie à son fils: *La terre tremble, la maison s'écroule; sortez, fuyez*..... Le fils sort, la terre s'entre-ouvre & l'engloutit; ce pere est-il coupable? Le nôtre est dans le même cas. Si sa fille étoit morte en couche, se reprocheroit-il sa mort? Il en auroit plus de sujet. Il pouvoit se dispenser de la marier. Ce n'étoit pas pour sauver la vie de sa fille, qu'il l'a livrée au péril de l'accouchement; & cependant il a plus exposé ses jours en la mariant, que ceux de son fils en le soumettant à l'*inoculation*.

a que le Clergé qui puisse y parvenir. Il faut que non-seulement il recommande l'*inoculation* au peuple comme un devoir, mais encore qu'il la pratique lui-même sur ses propres enfants (15). L'exemple sera toujours plus efficace que le précepte.

Il faudroit ensuite que les Médecins inoculassent *gratis* les enfants des pauvres.

Ce qu'il faut faire ensuite, est de mettre tout le monde dans le cas de pouvoir recourir à l'*inoculation*. En conséquence, nous recommandons à la Faculté d'*inoculer gratis* les enfants des pauvres. Il y auroit de la barbarie à en priver, à cause de la pauvreté, une partie aussi considérable du genre humain.

Ce que devroient faire les Gouvernements pour porter le peuple à l'inoculation.

Si aucun de ces moyens ne peut avoir lieu, c'est à l'Etat de s'en occuper. Tous les Gouvernements ont certainement le pouvoir nécessaire pour rendre cette pratique générale, & l'étendre au moins aussi loin que s'étendent leurs Domaines. Nous ne disons pas qu'ils doivent y forcer par une loi. La voie la plus sûre seroit d'employer, aux frais du public, un certain nombre d'*Inoculateurs*, pour *inoculer* les enfants des pauvres. Cela ne seroit nécessaire que jusqu'à ce que l'*inoculation* fût devenue universelle. On verroit bientôt ensuite l'habitude, la plus forte de toutes les loix, obliger chaque individu à *inoculer* son enfant, pour prévenir les reproches.

Objections contre ce plan. Réponses.

On pourroit objecter contre ce projet, que les pauvres refuseront d'employer les *Inoculateurs*; mais il est facile de lever cette difficulté : il n'y auroit qu'à donner une petite récompense à chaque

---

(15) Il ne faut pas oublier que c'est ici un Protestant qui parle, & que dans la Religion Protestante, les Prêtres sont mariés.

mere qui accompagneroit ſon enfant, & qui reſteroit auprès de lui tout le temps de la Maladie; ce moyen ſuffiroit.

De plus, le ſuccès dont eſt toujours ſuivie cette opération, banniroit de reſte toutes les objections que l'on pourroit faire à cet égard. La conſidération même de ce petit profit, ſeroit capable de porter les pauvres à embraſſer ce plan. Ils élevent leurs enfants juſqu'à l'âge de dix ou douze ans; & à l'inſtant où ces enfants pourroient leur devenir utiles, ils ſont ſouvent enlevés par cette Maladie, au grand préjudice de leurs peres & meres, & au détriment de la ſociété.

Le Gouvernement d'Angleterre s'occupe ſingulièrement, depuis quelques années, de la conſervation des enfants: on le voit fonder & ſoutenir par-tout des Hôpitaux d'Enfants-Trouvés, &c. Mais nous ne craindrons pas de dire, que ſi la dixieme partie des ſommes employées à ces Etabliſſements eût été conſommée à encourager la pratique de l'*inoculation* parmi les pauvres, non-ſeulement on auroit conſervé la vie d'un plus grand nombre d'enfants, mais encore cette pratique ſeroit aujourd'hui preſqu'univerſelle dans cette Iſle.

On ne ſauroit imaginer combien l'exemple & un peu d'argent, ont d'empire ſur le pauvre. Cependant laiſſez-le à lui-même, il ſuit ſon ancienne routine, ſans jamais penſer à réformer ſes uſages. Au reſte, ce que nous propoſons, n'eſt qu'une idée que nous donnons à ceux qui ſont animés du bien public. Si un pareil projet étoit approuvé, on expoſeroit bientôt le plan & les moyens de le mettre à exécution (16).

---

(16) Il eſt prouvé qu'une quatorzieme partie du genre humain meurt annuellement de la *petite vérole*. De vingt

Combien l'inoculation ſauveroit de

Autres moyens proposés.

Comme les Etablissements publics éprouvent toujours des difficultés sans nombre, quand il s'a-

---

sujets par année, en France.

mille personnes qui meurent par an dans Paris, par exemple, cette terrible Maladie en emporte donc quatorze cents vingt-huit; sept fois ce nombre, ou plus de dix mille, est donc le nombre des malades de la *petite vérole* à Paris, année commune. Si tous les ans on *inoculoit* en cette ville dix mille personnes, il n'en mourroit peut-être pas trente, à raison de trois par mille; mais en supposant, contre toute probabilité, qu'il mourût deux *inoculés* sur cent, au lieu d'un sur trois, ou quatre cents sur dix mille, comme il est prouvé note 14 de ce Chap., ce ne seroit jamais que deux cents personnes qui mourroient tous les ans de la *petite vérole*, au lieu de quatorze cents vingt-huit. Il est donc démontré que l'établissement de l'*inoculation* sauveroit la vie à douze ou treize cents Citoyens par an dans la seule ville de Paris, & à plus de vingt-cinq mille personnes dans le Royaume, supposé, comme on le présume, que la Capitale contienne le vingtieme, ou environ, des habitants de la France.

Nous lisons avec horreur, que, dans le siecle de ténebres, & que nous nommons barbares, la superstition des Druides immoloit aveuglément à ses dieux des victimes humaines: & dans ce siecle si poli, si plein de lumieres, que nous appellons le siecle de la Philosophie, nous ne nous appercevons pas que notre ignorance, nos préjugés, notre indifférence pour le bien de l'humanité, dévouent stupidement à la mort, chaque année, dans la France seule, vingt-cinq mille sujets, qu'il ne tiendroit qu'à nous de conserver à l'Etat. Convenons que nous ne sommes, ni Philosophes, ni Citoyens.

Les exemples les plus puissants ne suffisent pas pour fixer l'attention du peuple sur l'inoculation.

S'il étoit vrai que le bien public demandât que l'*inoculation* s'établît, il faudroit faire une loi, pour obliger les peres d'*inoculer* leurs enfants. A Sparte, où les enfants étoient réputés enfants de l'Etat, cette loi, sans doute, eût été portée: mais nos mœurs sont aussi différentes de celles de Lacédémone, que le siecle de LICURGUE est loin du nôtre. D'ailleurs, la loi ne seroit pas nécessaire en France: l'encouragement & l'exemple suffiroient, & peut-être auroient plus de force que la loi. M. DE LA CONDAMINE, premier *Mémoire*.

Cet honnête Citoyen auroit-il présumé trop avantageusement de ses Compatriotes? Pouvions-nous désirer des

git de les faire réussir, & que souvent, par des vues d'intérêt, ou par le défaut de conduite de

---

encouragements, des exemples plus puissants, que ceux que nous ont donnés notre sage MONARQUE, ses augustes FRERES & Madame COMTESSE D'ARTOIS? Depuis près de huit ans, que nous avons reçu une marque si précieuse du courage & de l'amour de notre Roi pour ses Sujets, quel progrès a fait l'*inoculation*?. Ses succès éclatants, qui nous ont conservé les Têtes les plus cheres de l'Etat, n'ont brillé que pour un petit nombre de personnes riches, qui se sont empressées de jouir des avantages inexprimables de cette invention salutaire. Le peuple, qui forme les trois quarts & demi de la Nation, est toujours, pour ce qui ne l'intéresse pas actuellement & personnellement, dans cette même indolence, dans cette même insensibilité, dans cette même inertie que lui reprochois cet illustre Académicien, & qui ne lui sembloient avoir besoin que d'une étincelle pour être ranimées, pour faire renaître de leurs cendres les sentiments de courage & d'humanité, nécessaires pour se pénétrer de l'amour du bien public.

Il faut qu'il y soit porté par l'appât des récompenses.

L'*inoculation*, comme tous les autres établissements utiles, n'est donc pas un ressort assez actif pour mettre seul en mouvement l'attention du peuple. Par-tout où ce *préservatif* heureux est en usage, l'intérêt a toujours été le premier motif qui l'ait fait adopter. En Circassie & en Géorgie, c'est le désir de conserver la beauté des filles, pour les vendre plus cher aux Turcs & aux Persans. En Grece, c'est la cupidité & l'adresse d'une femme habile, qui sait mettre à contribution la frayeur & la superstition de ses Concitoyens. Dans la Guiane, c'est la crainte de voir périr, sans ressource, tous ses Indiens, qui peut seule déterminer un Religieux timide, à faire l'essai d'une méthode qu'il connoissoit mal, & que lui-même croyoit dangereuse. *Relation de l'Amazone, Mem. de l'Acad. des Sciences*, année 1745.

Les récompenses sont donc les seules ressources qui restent au Gouvernement pour se conserver par année vingt-cinq mille Sujets, qui deviennent annuellement la proie de la *petite vérole*. Si, dit M. DE LA CONDAMINE, l'usage de l'*inoculation* étoit devenu général en France, depuis que la Famille Royale d'Angleterre fut *inoculée* en 1722, on

la part de ceux qui font chargés de l'exécution; ils ne répondent pas aux intentions d'humanité dans lefquelles ils ont été conçus, nous allons propofer quelques autres méthodes, qui pourront mettre les pauvres dans le cas de jouir des avantages de l'*inoculation*.

On ne peut douter que les *Inoculateurs* ne deviennent de jour en jour plus nombreux. Nous défirerions, en conféquence, qu'on leur accordât, dans chaque Paroiffe, certains honoraires, pour qu'ils *inoculaffent* tous les enfants de cette Paroiffe, parvenus à l'âge convenable. Ce projet ne cauferoit qu'une très-petite dépenfe, & mettroit tout le monde dans le cas de profiter de cette invention falutaire. Mais deux grands obftacles s'oppofent aux progrès de l'*inoculation*.

Premier obftacle qui s'oppofe aux progrès de l'inoculation.

Le premier eft le défir naturel & inné chez tous les hommes, d'éloigner le mal autant qu'il eft poffible : delà l'*inoculation* ne paroiffant prévenir qu'une Maladie future, & étant une Maladie elle-même, il n'eft pas étonnant que les hommes, en général, en aient une fi grande averfion. Cependant fes fuccès détruifent fuffifamment toutes ces vaines craintes. Qui, dans fon bon fens, ne préféreroit pas un mal léger aujourd'hui, pour en éviter un beaucoup plus grand demain, qu'il regarderoit comme également certain (17)?

---

eût déja fauvé la vie à près d'un million d'hommes, fans y comprendre leur poftérité. Depuis 1754, que cet Académicien écrivoit, il faut, jufqu'en 1782, ajouter à ce million, plus de fept cents vingt-cinq mille hommes.

(17) Nous avons déja dit, note 14 de ce Chap. que le petit nombre des adultes qui meurent fans avoir eu la *petite vérole*, mérite à peine d'être compté. Ce n'eft point une affertion, c'eft un fait déduit des obfervations des

Le second obstacle aux progrès de l'*inoculation*, est la crainte des reproches : elle a le plus grand

Second obstacle qu'on oppose à l'inoculation.

Médecins, qui ont écrit depuis que cette Maladie cruelle s'est manifestée.

Autorités qui prouvent que tout le monde a la petite vérole, & ne l'a gueres qu'une fois en sa vie.

ABUBEKER, plus connu sous le nom de RHASES, Médecin Arabe, celui de tous ceux qui, jusqu'à SYDENHAM, peut-être jusqu'à BOERHAAVE, a le mieux connu cette Maladie & l'a le mieux traitée, établit positivement que *tout le monde l'a*. AVICENNE, AVENZOAR, AVERROES disent, que *qui que ce soit n'en est exempt*. Selon FRACASTOR, *tout le monde paroît l'avoir une fois en sa vie, à moins qu'il ne soit enlevé par une mort précoce. Tous les hommes en sont attaqués une fois ou une autre*, dit MERCURIAL. C'est avec raison, dit FORESTUS, que les Arabes & d'autres grands Médecins ont établi, que *tout le monde avoit la* petite vérole.

Tous les hommes sont astreints à l'avoir une fois : ce sont les termes de SENNERT. BORELLI dit : *Il est vrai que j'ai vu quelques personnes qui n'avoient jamais cette Maladie, & d'autres qui l'avoient deux fois ; mais ces cas sont des exceptions très-rares à la regle générale, qui établit, que tout le monde l'a, & ne l'a qu'une fois. Sur plusieurs milliers de personnes*, ajoute SEBISIUS, *il n'y en a qu'un très-petit nombre qui en soient exempts. De mille on en trouvera à peine un qui ne l'ait pas dans le courant de sa vie*, disent RIVIERE & TULPIUS.

LOW établit, qu'*elle est universelle*. JUNCKER croyoit que *personne n'en étoit exempt*. MEAD écrivoit, après cinquante ans de pratique, qu'*à peine un seul sur mille évitoit cette Maladie*. M HAHN répete, dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, que *de mille il en échappe à peine un ou deux à cette peste*. M. SCARDONA regarde comme démontré, qu'*elle n'en épargne pas un sur mille*. M. ROSEN, premier Médecin du Roi de Suede, dit qu'*il y a très-peu d'exemples d'hommes qui échappent à cette Maladie*.

M. LUDWIG met au nombre des choses douteuses, s'il y en a quelques-uns d'exceptés : *Un très-petit nombre de gens*, dit-il, *est peut-être exempt de cette Maladie*. Le Prélat Anglois dit, dans le Sermon cité ci-dessus, note 13 de ce Chapitre, que *la petite vérole est une Maladie que l'on peut dire générale, à laquelle la Providence veut assujétir l'espece humaine, & que le nom-*

empire sur la plupart des hommes. Qu'un enfant meure, ils s'imaginent que tout le monde va les

bre de ceux qui parviennent à la vieillesse, sans l'avoir, est si petit, qu'il forme à peine des exceptions à la loi commune.......

Tableau effrayant que présente fréquemment la petite vérole.

D'après ces autorités respectables, quelle est la personne qui, n'ayant pas eu la *petite vérole*, peut dire qu'elle ne l'aura jamais ? peut dire qu'elle ne sera pas du nombre de ces malheureux qui, dès le deuxieme ou troisieme jour de la Maladie, perdent tout leur *sang* par les *pores* de la *peau*, en inondent leurs lits, leurs appartements, & infectent l'air d'une telle puanteur, que, ni l'amour paternel, ni l'appât des récompenses ne peuvent porter à procurer à ces misérables les soins qu'exige leur état ?

Quelle est la femme, qui ne doit pas craindre d'être dans le cas de celle dont parle M. TISSOT ? J'ai vu, dit-il, & mon ame se déchire à ce triste souvenir, j'ai vu la femme la plus aimable, succomber sous cette horrible Maladie : je l'ai vue réduite à ne l'approcher moi-même qu'avec une éponge trempée dans du *vinaigre* ou dans la *liqueur minérale anodine d'Hoffmann*, dont je me couvrois le nez & la bouche. Cet état déplorable n'est heureusement jamais long : ces infortunés périssent au bout de quelques heures, sans que l'art puisse leur procurer le moindre secours.

Suites communes de la petite vérole.

Toutes les *petites véroles*, me dira-t-on, ne sont pas aussi affreuses ; j'en conviens : mais toutes sont dangereuses, puisque de sept malades attaqués de cette Maladie, il en meurt communément un, & quelquefois deux sur onze : puisque de ceux qui survivent à ses traits empoisonnés, les uns restent infirmes le reste de leurs jours ; les autres sont mutilés d'une ou plusieurs parties nécessaires à leur conservation ; ceux-ci sont privés pour jamais des avantages de la vue, ceux-là de l'ouie ; tous perdent le don le plus précieux de la Nature, la beauté, & restent souvent défigurés au point qu'on cherche en vain dans leur physionomie, les caracteres qui les avoient fait remarquer.

Observations qui prouvent que les effets de l'inoculation sont si légers, qu'elle

Mais tirons le rideau sur ces tableaux effrayants. Prouvons que l'*inoculation* n'est ni cruelle, ni dangereuse, ni mortelle ; qu'elle mérite à peine le nom de Maladie, sur-tout depuis que la méthode de l'administrer s'est perfectionnée. Prenons pour exemple celui que vient de rapporter

blâmer, & c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir, ainsi qu'on l'a fait voir, note 14 de ce Chapitre.

---

l'Auteur, note *e* de ce Chapitre. On voit que c'est un sujet pris au hazard; que c'est un pere qui, rien moins que Médecin, fait lui-même l'opération. & qu'il se cache de deux Argus, que les raisons puissantes de M. BUCHAN n'ont pu gagner. Qu'arrive-t-il? Le pere s'étant procuré de la matiere de la *petite vérole* sur du coton, s'en vient trouver son fils; lui fait, sur le bras, une légere égratignure avec une épingle; frotte cette égratignure avec le coton imbibé du *pus* de la *petite vérole*, & ne s'en occupe pas davantage. Les deux meres ignorent parfaitement ce qui s'est passé; l'enfant, qui en est le sujet, ignore quel en est le but. Tous sont dans la plus parfaite sécurité. Au bout du temps prescrit, la *petite vérole* se manifeste, mais si douce, si *bénigne*, que l'enfant n'est pas obligé d'être une seule heure dans son lit. mérite à peine le nom de Maladie.

Un autre exemple encore plus frappant, est celui rapporté par le Docteur POWER, dans le *Precis* cité note 12 de ce Chapitre. A Malden, petit Port de mer, dans le Comté d'Essex, M. SUTTON, le plus fameux *Inoculateur* qu'ait eu l'Angleterre, *inocule* dans le même jour quatre cents soixante & dix personnes qui s'étoient rassemblées dans ces quartiers pour la moisson. Il y avoit, dans ce nombre prodigieux, des enfants au dessous de deux mois; des vieillards au-dessus de soixante & dix ans; des nourrices avec leurs nourrissons; des meres avec leurs enfants: nombre de ces *inoculés* composoient des familles entieres. Ceux qui étoient venus pour faire la moisson, ne perdirent pas un jour de travail; & tous, sans en excepter un seul, furent parfaitement guéris. Est-ce là une Maladie cruelle?

TIMONI, PYLARINI, LE DUC, Médecins Grecs, contemporains, mais d'âge & d'intérêts différents, & qui ne se sont point cités dans leurs Ouvrages, ont assuré qu'après plusieurs années de recherches & d'expériences, dont ils ont été témoins oculaires, ils n'avoient point connoissance que cette opération eût jamais eu des suites fâcheuses. Depuis 1751 jusqu'en 1754, il n'est mort aucun *inoculé* dans l'Hôpital de Londres. Le célebre M. TRONCHIN, dont l'art regrettera long-temps la perte, disoit

Voilà véritablement le grand point de la difficulté; & jusqu'à ce qu'il soit détruit, l'*inoculation*

---

hautement, que s'il avoit perdu un seul malade de l'*inoculation*, il n'auroit *inoculé* de sa vie. Est-ce là une Maladie dangereuse, mortelle?

L'inoculation met à l'abri de la petite vérole.

Mais il faut répondre à une objection que des gens de mauvaise foi ont proposée les premiers, & qui a été répétée par tout le monde. L'*inoculation* met-elle à l'abri de la *petite vérole naturelle?* est-elle véritablement le *préservatif* de cette Maladie?

L'histoire des faits, dit M. DE LA CONDAMINE, est la meilleure réponse à cette objection. Depuis qu'on a les yeux ouverts sur les suites de l'*inoculation*, & que tous les faits ont été discutés contradictoirement, il n'a jamais été prouvé qu'une personne *inoculée* ait contracté la *petite vérole* une seconde fois. C'est une vérité attestée par TIMONI, PYLARINI, JURIN, PERROT, WILLIANS, SCHENEHZER, KIRKPATRICK, & que les ennemis de cette méthode ont tâché d'éluder par toutes sortes de voies, même par celle de l'imposture, dit KIRKPATRICK.

Le Docteur NEETTLETON fut obligé de démentir publiquement un bruit qu'on avoit répandu, qu'un de ses *inoculés* avoit depuis repris la *petite vérole*, & qu'il en avoit été fort mal. On en citoit un autre, avec une lettre d'un certain Jones, qui soutenoit la même chose de son fils. M. JURIN s'informa soigneusement du fait: le pere refusa de faire voir les cicatrices de l'enfant. Il offrit ensuite de dire la vérité, pourvu qu'on le payât bien: cet homme finit par écrire à M. JURIN, & par lui avouer qu'il ne savoit pas ce que c'étoit que l'*inoculation*. Le Docteur KIRKPATRICK rapporte la lettre dans son Ouvrage, page 123. Il dit encore, page 120: On a fait coucher des enfants *inoculés* avec d'autres qui avoient la *petite vérole naturelle*, sans qu'aucun l'ait prise une seconde fois. *Elisabeth Harris*, qui étoit du nombre des six criminels *inoculés* dans les premiers essais, rendit, après sa guérison, ses soins à plus de vingt malades de la *petite vérole*, & la *contagion* n'eut aucune prise sur elle.

L'inoculation ne prend point sur ceux qui ont eu la petite vérole.

On a voulu éprouver, dans la même occasion, s'il étoit possible qu'une personne marquée de la *petite vérole*, la reprît par l'*inoculation*, & l'on ne put y réussir, quoiqu'on ait introduit dans les *plaies* une plus grande quantité de

ne fera que de foibles progrès. Cependant rien ne peut amener cette heureuse révolution que l'usage.

Seul moyen de vaincre toutes les difficultés.

Que l'*inoculation* devienne à la mode, & bientôt toutes les difficultés disparoîtront. C'est la mode seule, qui mene la multitude depuis le commencement du monde, & qui la gouvernera sans doute jusqu'à la fin des siecles.

(Coutume, opinion, reines de notre sort,
Vous réglez des mortels & la vie, & la mort.
VOLTAIRE.)

---

virus qu'à l'ordinaire, page 119. Un des fils du Lord HARDEWICKE, alors Grand-Chancelier d'Angleterre, s'étant fait *inoculer*, eut tous les *symptômes* de la *petite verole* : la *plaie* s'enflamma, la *suppuration* s'établit, mais sans la moindre *éruption*. Le malade, peu satisfait des assurances qu'on lui donnoit, qu'il n'avoit plus rien à craindre de cette Maladie, se soumit derechef à la même épreuve, qui ne produisit aucun effet. A Montpellier, un jeune Etudiant se fit *inoculer* par M. LE ROY, alors Professeur de la Faculté de cette Ville. Il eut également tous les *symptômes* de la *petite vérole*, sans aucune *éruption* : il se fit *inoculer* une seconde fois, sans qu'aucun de ces *symptômes* se soit manifesté.

Si, depuis plus de cinquante ans que l'*inoculation* est devenue fréquente en Angleterre, on ne peut citer aucun *inoculé* que cette Maladie ait infecté de nouveau, soit naturellement, soit artificiellement : si, en France, tous les Médecins honnêtes & de bonne foi attestent la même vérité, par quelle fatalité des gens prévenus ou mal intentionnés voudroient-ils & parviendroient-ils à faire croire le contraire ?

Causes pour lesquelles on prétend que ceux qui ont été inoculés, peuvent avoir la petite vérole.

Une des causes qui portent le plus à acquiescer à ces faux bruits, est qu'on met improprement au nombre des *inoculés*, celui sur qui l'*inoculation* auroit été tentée sans effet. L'opération bien ou mal faite, quand elle ne produit ni *pustules*, ni *suppuration*, laisse le sujet dans le même état où il étoit : si donc il est attaqué, dans la suite, de la *petite vérole naturelle*, on ne peut

Que les gens éclairés montrent donc l'exemple aux autres : cet exemple triomphera à la fin, quelques difficultés qu'il éprouve dans les commencements.

Objection tirée de la dépense que l'inoculation entraînera. Réponse.

Mais je prévois une objection, tirée de la dépense que l'*inoculation* entraînera : il est facile d'y répondre. Nous ne proposons pas que chaque Paroisse ait pour *Inoculateur* un SUTTON, ou un DISMDALE, déja connus des Têtes couronnées, par des succès qui les ont mis au-dessus de la portée du vulgaire. Mais les autres *Inoculateurs* n'ont-ils pas une égale espérance de réussir ? Qu'ils aient les mêmes occasions, qu'on les emploie, & toutes les difficultés s'évanouiront. Il n'y a peut-être pas de Paroisse, & même de Village en Angleterre, où il n'y ait quelqu'un qui sache saigner ; cependant la *saignée* est infiniment plus difficile à pratiquer : elle requiert, & plus de savoir, & plus de dextérité que l'*inoculation*.

C'est au Clergé que nous recommandons principalement la pratique de l'*inoculation*. La plupart des personnes qui le composent s'entendent un peu en Médecine ; presque tous savent saigner & prescrire des *purgations* : ces deux points renferment tout ce qu'exige la pratique de l'*inoculation*. Les Prêtres, chez les Indiens les moins éclairés, *inoculent* ; pourquoi un Instituteur de la Religion Chrétienne regarderoit-il cette opération comme au-dessous de lui ? Assurément les corps méritent, comme les ames, une partie des soins d'un Pas-

---

dire qu'il l'a reprise, puisqu'il l'a pour la premiere fois. Tels sont les exemples qu'on cite de prétendus *inoculés*, qui, depuis cette opération, ont eu la *petite vérole* : tous les autres faits allégués n'ont pu soutenir l[a vérif]ication.

teur ; au moins la *Source de toute science*, *le plus grand Maître qui ait jamais paru parmi les hommes*, paroît-il être de cette opinion.

Si aucun de ces moyens ne peut être mis à exécution, c'est aux peres & meres à *inoculer* eux-mêmes leurs enfants. Qu'ils embrassent telle méthode qu'il leur plaira, pourvu que le sujet soit en santé & d'un âge convenable, l'opération ne manquera presque jamais de réussir selon leurs désirs. J'ai nombre d'exemples de peres & de meres qui ont *inoculé* leurs enfants, sans que j'aie jamais appris qu'il en soit résulté d'inconvénient.

Si aucun des moyens proposés ne peut avoir lieu, il faut que les peres & meres inoculent eux-mêmes leurs enfants.

On rapporte qu'un habitant des Isles de l'Amérique a *inoculé*, de sa propre main, plus de trois cents de ses Esclaves, dans une seule année, avec beaucoup de succès, malgré la chaleur du climat, & plusieurs autres circonstances défavorables. J'ai vu de simples Artisans faire cette opération aussi heureusement que des Médecins.

Exemples de la facilité avec laquelle se fait cette opération.

Cependant nous sommes bien loin d'empêcher les personnes qui en ont les moyens, d'employer d'habiles gens pour *inoculer* leurs enfants, & les suivre dans cette Maladie (s'il faut la nommer ainsi). Tout ce que nous nous proposons, c'est de prouver seulement, que lorsqu'on ne peut pas avoir de ces *Inoculateurs*, il ne faut pas pour cela négliger l'*inoculation*.

Au lieu de m'occuper ici à multiplier les raisons en sa faveur, je demanderai seulement la permission de rapporter la méthode que j'ai employée dans l'*inoculation* de mon propre fils, qui étoit alors le seul enfant que j'eusse. Après lui avoir fait prendre deux petites *purgations*, j'ordonnai à la nourrice d'imbiber un bout de fil dans la matiere fraîche d'un bouton de *petite vérole*, de le poser sur le bras de l'enfant, & de l'y main-

Méthode que l'Auteur a employée sur son propre fils.

tenir fixe, au moyen d'une petite *emplâtre contentive*. Cette *emplâtre* y resta six à sept jours, jusqu'à ce qu'il en fût emporté par accident.

Cependant la *petite vérole* se manifesta vers le temps accoutumé, & fut des plus *bénignes*. Cette méthode très-sûre, & qui suffit dans presque tous les cas, peut être employée sans la moindre connoissance en Médecine (18).

Combien elle a de ressemblance avec celle de M. Tronchin.

(18) M. TRONCHIN avoit déja senti combien la méthode d'*inoculer* par *incision*, contribuoit à ralentir les progrès de l'*inoculation*. Il avoit vu que la peur des instruments tranchants & la douleur qu'ils occasionnent, jettoient dans l'ame des enfants & de quelques adultes, une terreur qui se renouvelloit à chaque pansement. Il en avoit vu dans les premiers, prendre des *convulsions*, toujours à craindre, dans un cas où il est de la derniere importance de maintenir le calme le plus parfait dans l'*économie animale*. Il en conclut, avec raison, que les accidents dont l'enfance de l'*inoculation* fournit des exemples, ne doivent point avoir d'autres causes. Il imagina donc d'insérer la *petite vérole*, sans faire aucune *incision*, aucune piquure, aucune égratignure. De petites *emplâtres vésicatoires*, qui couvriroient le fil impregné de la matiere *varioleuse*, lui parurent capables de répondre à son intention. Il les employa, & réussit.

Cet homme, en qui le génie n'avoit point étouffé le talent de l'observation, s'étoit encore apperçu que l'insertion de la *petite vérole* aux bras augmentoit l'*éruption* de la tête, &, par suite, les accidents qui l'accompagnent. Ses connoissances en *Anatomie* lui firent trouver la raison de ce phénomene, dans la proximité & la *sympathie* des *vaisseaux* de ces parties, avec ceux de la tête. En conséquence il préféra les jambes pour insérer la *petite vérole* : c'est la méthode qu'il a suivie dans l'*inoculation* de Monseigneur le DUC DE CHARTRES & de Mademoiselle D'ORLÉANS, en 1756 : & s'il s'en est écarté quelquefois depuis, ç'a été à l'égard de certains sujets chez lesquels il avoit à craindre que les *vésicatoires* n'ôtassent l'usage des jambes; l'*exercice* étant un des points importans du *régime* qu'on doit prescrire aux *inoculés*.

Nous nous ſommes d'autant plus étendus ſur ce ſujet, que les véritables avantages de l'*inoculation* ne peuvent avoir lieu, qu'en en rendant la pratique générale. Tant qu'elle ſera réſervée pour un petit nombre, elle ſera nuiſible à la totalité. Par ſon moyen, la *contagion* ſe répand & ſe communique à pluſieurs, qui, ſans cela peut-être, n'auroient jamais eu la Maladie. On trouve, en conſéquence, qu'il meurt aujourd'hui en Angleterre plus de perſonnes de la *petite vérole*, qu'avant l'*inoculation*; & cette importante découverte, par laquelle on auroit pu ſauver plus de perſonnes que par tous les travaux des Médecins, perd, en quelque façon, tous ſes avantages, en ne l'étendant pas à toute la ſociété (19).

Il faut que la pratique de l'inoculation ſoit générale, pour qu'on ſe reſſente de tous les avantages qu'elle eſt capable de produire.

On voit que la méthode de M. BUCHAN n'eſt pas une innovation; que l'*emplâtre contentive* qu'il emploie, pour contenir le fil impregné de la matiere de la *petite vérole*, tient la place des petites *emplâtres véſicatoires* de M. TRONCHIN, que nous croyons cependant devoir conſeiller de préférence; parce que les *véſicatoires*, en irritant les parties ſur leſquelles ils ſont appliqués, en en détachant l'*épiderme*, & en excitant une augmentation de mouvement dans les humeurs, facilitent l'introduction du venin, & en circonſcrivent, pour ainſi dire, les effets; comme il eſt arrivé chez Mademoiſelle D'ORLÉANS, où, dit M. TRONCHIN, tout l'effort de l'*éruption* fut aux jambes; & il eſt très-vraiſemblable, ajoute-t-il, que, ſans les larmes, qui coulent ſi facilement à cet âge, elle n'en auroit point eu aux paupieres.

(19) Ce ſentiment eſt celui de tous ceux qui ont murement réfléchi ſur l'*inoculation*. Dans une aſſemblée illuſtre, où l'on expoſoit, d'après des faits, les avantages ſans nombre de cette opération, pluſieurs membres oppoſés rapportoient, pour ſoutenir leurs opinions, des paſſages d'une lettre du célebre Chevalier PRINGLE, ſur la mortalité de la *petite vérole* en Angleterre, plus conſidérable aujourd'hui qu'avant la découverte de l'*inoculation*. Un Médecin, qui les avoit écoutés en ſilence, ſe leva enfin, &

ARTICLE IV.

De la Préparation à l'Inoculation.

Saisons dans lesquelles il faut inoculer.

ON regarde communément le printemps & l'automne comme les saisons les plus favorables à l'*inoculation*, parce que le temps y est plus tempéré qu'en été, ou en hiver : cependant il paroît qu'on devroit considérer que ces deux saisons sont en général les moins saines de toute l'année.

La meilleure préparation, ou disposition pour l'*inoculation*, est, très-certainement, que les malades soient auparavant dans le meilleur état de santé. Or, j'ai toujours observé que les enfants, en particulier, sont plus maladifs vers la fin du printemps & de l'automne, que dans toute autre saison. En conséquence, je proposerois l'entrée de l'hiver, comme la saison la plus propre à l'*inoculation*, quoique, à tout égard, le printemps paroisse préférable.

Quel est l'âge le plus propre à l'inoculation.

L'âge le plus propre à cette opération, est entre trois & cinq ans. Mille circonstances fâcheuses, que nous ne pouvons détailler ici, accompagnent l'*inoculation* des enfants avant cet âge; mais il ne faut pas la reculer beaucoup au-delà de cinq ans. (Une des plus fortes raisons est la pousse des *dents*, qui expose la vie des enfants depuis l'âge d'un an jusqu'à deux, & depuis celui de six à sept ans

---

ne dit que ces seuls mots : Il faut *inoculer* tous ceux qui n'ont point eu la *petite vérole*, ou personne.

Il seroit donc bien à désirer qu'on élevât, dans chaque ville, un Hôpital destiné à cette seule opération ; ou qu'on employât quelques-uns des moyens que l'Auteur propose dans ce Chapitre, depuis la page 240 jusqu'à celle 251 ; ou qu'enfin chacun se déterminât à *inoculer* soi-même ses enfants.

jusqu'à

jusqu'à huit, comme nous le ferons voir Tom. IV, Chap. LI, § XI). A mesure que les *fibres* acquierent plus de force, plus de rigidité, & que les enfants se nourrissent d'*aliments* plus grossiers, la *petite vérole* devient plus dangereuse.

La *constitution* foible & maladive des enfants, n'est pas une raison pour empêcher de les *inoculer*. Souvent cette opération change cette *constitution* & l'améliore; mais alors il faut choisir, pour *inoculer*, le temps où l'enfant se porte le mieux. Il faut toujours guérir les *Maladies accidentelles*, avant que d'entreprendre cette opération. La constitution foible & maladive n'est pas une raison pour empêcher d'inoculer.

Il est, en général, nécessaire de régler la *diete* quelque temps avant que d'*inoculer*. Cependant il paroît peu utile de changer la *diete* des enfants; leurs *aliments* étant ordinairement sains & sans apprêts, ne consistant qu'en *lait*, en *panade*, en bouillons légers, en pain, en racines *adoucissantes*, en viandes blanches, &c., comme nous l'avons prescrit Tom. I, Chap. I, § III, qui traite des *aliments* des enfants. Quelle doit être la diete des enfants avant l'inoculation.

Mais les enfants qui sont accoutumés à un *régime échauffant*, qui sont d'un *tempérament* fort, qui abondent en humeurs viciées, doivent être mis à l'usage d'une *diete* légere, avant d'être *inoculés*. Leurs *aliments* seront de qualité *rafraîchissante*; leur boisson sera du *petit-lait*, du *lait de beurre*, &c.

Nous n'avons pas d'autres *remedes* à recommander pour préparer, que deux ou trois *purgations* douces, que l'on proportionnera à l'âge & à la force du malade. Il faut purger deux ou trois fois avant d'inoculer.

Le succès de l'*Inoculateur* dépend moins de la préparation du malade, que de la maniere dont il se conduit pendant l'*inoculation*. Tout ce qu'il a à faire, est de tenir le malade fraîchement, & D'où dépend le succès de l'Inoculateur.

de lui rendre le ventre libre, afin que la *fievre* se maintienne à un degré modéré, & que l'*éruption* soit moins abondante.

Il n'y a pas de danger que les boutons soient en petite quantité.

Il n'y a point de danger à craindre, lorsque les *pustules* sont en petite quantité : le nombre en est, pour l'ordinaire, proportionné à la *fievre* qui précede & qui accompagne l'*éruption*.

En quoi consiste le grand secret de l'inoculation.

Le grand secret de l'*inoculation* consiste donc à régler la *fievre éruptive*, qu'on peut, en général, tenir dans le degré convenable, au moyen des préceptes donnés ci-dessus § I, Art. IV de ce Chap., pag. 210 & suiv. de ce Vol.

ARTICLE V.

Traitement qu'il faut employer pendant l'Inoculation.

Le même que pendant la petite vérole naturelle.

ON doit suivre, pendant la *petite vérole artificielle*, le même *régime* que pendant la *petite vérole naturelle*. Le malade doit être tenu fraîchement ; la *diete* doit être légere & la boisson *délayante*. S'il paroissoit quelques *symptômes* fâcheux, ce qui arrive rarement, il faut les traiter de la même maniere que dans la *petite vérole naturelle*. Il ne faut jamais s'écarter de ce précepte, exposé § I, Art. III & IV de ce Chap., depuis la pag. 203 jusqu'à la pag. 228 de ce Vol.

Importance des purgatifs après l'inoculation.

Les *purgatifs* ne sont pas moins nécessaires après la *petite vérole inoculée*, qu'après la *petite vérole naturelle*. On ne doit s'en dispenser dans aucun cas (20).

---

(20) Nous demandons grace pour l'étendue des notes de ce Paragraphe ; & nous avons des preuves trop certaines de l'indulgence du public, pour ne pas nous flatter qu'il voudra bien nous pardonner, en faveur de l'importance de l'objet ; sur lequel nous avons cru ne pouvoir trop

CHAPITRE XIII.

De la Rougeole.

LA *rougeole*, qui parut en Europe à-peu-près dans le même temps que la *petite vérole*, a beaucoup d'affinité avec cette derniere Maladie. Elles viennent toutes deux de l'Orient; elles ſont toutes deux *contagieuſes*, & l'on n'en eſt gueres attaqué qu'une ſeule fois en ſa vie. Affinité de la rougeole avec la petite vérole.

La *rougeole* paroît le plus communément au printemps; elle diſparoît en été. Cette Maladie eſt rarement fatale par elle-même, & quand elle eſt bien traitée; mais quelquefois elle a des ſuites fâcheuſes. Dans quelle ſaiſon ſe montre la rougeole.

§ I.

Cauſes de la Rougeole.

LA *rougeole*, de même que la *petite vérole*, ſe communique par la *contagion*. Elle eſt plus ou moins dangereuſe, relativement à la *conſtitution* du ſujet, à la ſaiſon de l'année, au climat, &c. La contagion.

(On diſtingue la *rougeole* en *bénigne* & en *maligne*. Autant la premiere ſe guérit facilement, autant la derniere eſt dangereuſe, non-ſeulement par l'intenſité des *ſymptômes* qu'elle préſente, mais encore par les ſuites funeſtes dans leſquelles elle entraîne). La rougeole ſe diviſe en bénigne & en maligne.

---

nous étendre, ſur-tout dans un Ouvrage qui eſt deſtiné à être répandu de tous côtés dans les Provinces & dans les campagnes.

§ II.

Symptômes de la Rougeole.

Symptômes avant-coureurs.

LA *rougeole*, comme les autres *fievres*, s'annonce par des *accès* alternatifs de froid & de chaud, accompagnés de mal-aise & de manque d'appétit: la langue est blanche, mais en général humectée. Le malade a une petite *toux breve* (si cela peut se dire) : il se sent la tête pesante : ses yeux sont rouges, chargés & larmoyants : il est assoupi : il a une fonte de *sérosité* par les narines : quelquefois cependant la *toux* ne se manifeste qu'après l'*éruption* : il y a de l'*inflammation* & de la chaleur dans les yeux.

Ces *symptômes* sont accompagnés d'un écoulement de larmes très-âcres, & d'une sensibilité extrême dans les yeux; de sorte qu'ils ne peuvent soutenir la lumiere sans douleur. Très-souvent les paupieres se gonflent, au point de tenir les yeux absolument fermés.

Le malade a ordinairement des douleurs dans la *poitrine*; & souvent l'*éruption* est précédée de *vomissements*, ou de *cours de ventre*.

Symptômes particuliers aux enfants.

Chez les enfants, les *selles* sont communément verdâtres : ils se plaignent d'une *démangeaison* à la *peau* : ils sont inquiets, chagrins. Il est ordinaire de les voir saigner du nez avant & pendant l'*éruption*.

Temps de la Maladie où se déclare l'éruption.

Vers le quatrieme jour de la Maladie, de petites taches, semblables à des piquures de puces, se manifestent sur le visage, d'abord sur le front, ensuite sur la poitrine, & enfin sur les *extrémités*.

Symptômes de la rougeole maligne.

(Dans la *rougeole maligne*, l'*éruption* se fait, ou plus tôt, ou plus tard : il y a quelquefois trois ou quatre jours de différence. Elle commence par les

épaules & les autres parties du corps, avant que de se montrer sur le visage. Tous les *symptômes* qui précedent ou accompagnent cette *éruption*, sont plus violents : le *pouls* est *lent* & *petit* : la *respiration* est fréquente. Il y a de l'oppression dans les *hypocondres*, les *urines* sont pâles : il y a du *délire*, du *spasme*, des *soubresauts dans les tendons*, &c.)

On distingue les taches de la *rougeole* de celles de la *petite vérole*, par leur élévation, qui est à peine sensible, & qui d'ailleurs se terminent en tombant par petites écailles, au lieu que celles de la *petite vérole* deviennent des boutons qui suppurent. La *fievre*, la *toux*, la difficulté de respirer, au lieu de disparoître après l'*éruption*, comme dans la *petite vérole*, augmentent : mais, pour l'ordinaire, le *vomissement* cesse. Il y a en outre de la *toux* & un larmoiement involontaire, qu'on ne rencontre pas dans la *petite vérole*.

Ce qui distingue la rougeole de la petite vérole.

Vers le sixieme ou septieme jour, à compter du premier mal-aise du malade, les taches prennent une couleur pâle, d'abord sur le visage, ensuite & insensiblement sur tout le corps; de sorte que le neuvieme elles sont entiérement disparues.

Temps où l'éruption disparoît.

Cependant on voit souvent la *fievre* & la difficulté de respirer continuer, sur-tout si le malade a été mis à un *régime* trop échauffant. Les *pétéchies* ou taches pourprées, qui surviennent dans cette Maladie, tiennent encore à la même faute.

Symptômes fâcheux, occasionnés par un régime échauffant.

La *rougeole* est quelquefois suivie d'un *cours de ventre* excessif; *symptôme* ordinaire de la *rougeole maligne*. Dans ce cas, la vie du malade est dans un très-grand danger.

Symptôme ordinaire de la rougeole maligne.

Ceux qui meurent de cette Maladie, meurent, pour l'ordinaire, le neuvieme jour de l'invasion,

Jour le plus à craindre dans cette Maladie.

& font ordinairement emportés par une *fluxion de poitrine*.

Symptômes les plus favorables. Un *cours de ventre* modéré, la moiteur de la *peau*, & une *évacuation* abondante d'*urine*, font les *symptômes* les plus favorables.

Symptômes défavorables & dangereux. Lorsque l'*éruption* rentre subitement, & que le malade éprouve du *délire*, ce qui arrive fréquemment dans la *rougeole maligne*, il court le plus grand danger. Si les rougeurs pâlissent avant le sixieme ou le septieme jour, c'est un *symptôme* défavorable. Il en est de même de la grande foiblesse, du *vomissement*, de l'agitation & de la difficulté d'avaler. Les *taches pourprées* ou noires qui se manifestent pendant l'*éruption*, sont très-dangereuses. La *toux* continuelle, accompagnée d'enrouement, à la fin de la Maladie, doit faire craindre la *pulmonie*, ou la *consomption* des *poumons*.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

§ III.

Régime qu'on doit prescrire à ceux qui sont attaqués de la Rougeole.

But qu'on doit se proposer dans le traitement de cette Maladie. TOUT ce que nous avons à faire dans cette Maladie, est d'aider la Nature à chasser au-dehors la matiere *morbifique*. Il faut donner des *cordiaux* appropriés, lorsque les efforts de la Nature sont insuffisants; mais lorsqu'ils sont trop violents, il faut les modérer par des *évacuations*, par des boissons *rafraîchissantes*, *délayantes*, &c. Nous devons encore nous occuper à calmer les plus violents *symptômes*, comme la *toux*, l'agitation, la difficulté de respirer, &c.

Régime rafraîchissant. Les acides n'y Le *régime rafraîchissant* est aussi nécessaire ici que dans la *petite vérole*. Les *aliments* doivent être

légers, & les boiſſons *délayantes*. Mais les *acides* ne conviennent pas autant dans la *rougeole* que dans la *petite vérole*, parce qu'ils peuvent donnér plus d'activité à la *toux*. La *petite biere* même, quoiqu'excellente dans la *petite vérole*, ne ſeroit pas convenable dans la *rougeole*. Conviennent pas autant que dans la petite vérole. Pourquoi ?

Les boiſſons les plus convenables, ſont les *décoctions de régliſſe*, avec les racines de *guimauve* & de *ſalſepareille*, les *infuſions* de graines de *lin* ou de fleurs de *ſureau*, de *menthe*, &c., le *petit-lait clarifié*, l'*eau d'orge*, &c. Quelles doivent être les boiſſons ;

Si le ventre eſt reſſerré, on *édulcorera* chacune de ces boiſſons avec le *miel*. Si le *miel* répugne à l'*eſtomac* du malade, on ajoutera à ces boiſſons de la *manne*, proportionnément aux circonſtances. Lorſque le ventre eſt reſſerré.

§ IV.

Remedes qu'il faut adminiſtrer à ceux qui ont la Rougeole.

La *rougeole* étant une Maladie *inflammatoire*, ſans aucune *évacuation* ſenſible de matiere *critique*, comme dans la *petite vérole*, elle demande, en général, la *ſaignée*, ſur-tout lorſque la *fievre* eſt forte, lorſqu'il y a difficulté de reſpirer, & *oppreſſion* dans la *poitrine* : mais la *ſaignée* devient inutile dans la *rougeole bénigne*. Circonſtances qui indiquent la ſaignée.

Les *bains de pieds* & de jambes, ſouvent répétés, dans de l'eau chaude, tendent & à abattre la violence de la *fievre*, & à favoriſer l'*éruption*. Bains de pieds.

Souvent le *vomiſſement* ſoulage beaucoup le malade. Quand la Nature tend à cette *évacuation*, il faut bien ſe garder de s'y oppoſer : il faut, au contraire, l'aider avec de l'eau chaude, ou une *infuſion* de fleurs de *camomille*. Il faut aider le vomiſſement, lorſqu'il s'annonce naturellement.

Lorſque la *toux* eſt fréquente ; lorſque le ma- Ce qu'il

faut faire pour calmer la toux, la sécheresse de la gorge, la difficulté de respirer &c;

lade se sent la gorge seche ; lorsqu'il respire difficilement, on lui ordonnera d'exposer la tête à la vapeur d'eau chaude, & on lui fera recevoir de cette vapeur dans la *poitrine*, au moyen de l'*inspiratoire*.

On lui donnera en même temps un peu de *blanc de baleine* avec du *sucre candi*, broyés ensemble ; ou l'on donnera, de temps à autre, une cuillerée d'*huile d'amandes douces*, dans laquelle on aura dissous un peu de *sucre candi* : ces *médicaments* adoucissent la *poitrine*, & appaisent le chatouillement qui fait tousser.

Lorsque la fievre reprend, les taches commençant à pâlir;

Si, vers le temps où les taches de la *rougeole* commencent à pâlir, la *fievre* reprend une nouvelle force, & si le malade paroît en danger d'être suffoqué, il faudra lui faire une *saignée*, proportionnée à ses forces, & appliquer des *vésicatoires* aux jambes, afin d'empêcher que la matiere de la *rougeole* ne se jette sur les *poumons* ; parce que si une fois l'*inflammation* venoit à s'y fixer, la vie du malade seroit dans le plus grand danger.

Quand l'éruption disparoît subitement;

Dans le cas où l'*éruption* disparoîtroit subitement, il faudra user des moyens que nous avons recommandés dans la *petite vérole* rentrée, Ch. XII, § I, Art. IV, pag. 216 de ce Vol. On soutiendra le malade avec du *vin* & des *cordiaux* : on appliquera des *vésicatoires* aux jambes & aux bras : on frottera tout le corps avec des flanelles chauffées: on peut encore appliquer des *synapismes* à la plante des pieds & dans la paume des mains.

Lorsqu'il se manifeste des taches pourprées ou pétéchiales.

Lorsque des *taches pourprées* ou noires se manifestent, il faut *aciduler* la boisson du malade avec de l'*esprit de vitriol* : & si les *symptômes* de *putridité* vont en augmentant, on donnera le *quinquina*, comme nous l'avons conseillé dans la

petite vérole, pag. 215 & ſuiv. de ce Vol.

Les *calmants* ſont ſouvent néceſſaires dans la *rougeole ;* mais il ne faut les adminiſtrer que dans les cas d'*inſomnie* & de *cours de ventre* opiniâtres, ou lorſque la *toux* eſt conſidérable. Pour les enfants, le *ſirop diacode*, ou de *pavot*, ſuffit : on leur en donnera une ou deux cuillerées à café, relativement à l'âge & à la violence des *ſymptômes*. Circonſtances qui indiquent les calmants.

Lorſque la *rougeole* eſt paſſée, il faut, en général, donner au malade une ou deux *purgations*, que l'on adminiſtrera de la même maniere que nous l'avons preſcrit dans la *petite vérole*, p. 225 & ſuiv. de ce Vol. Temps de purger.

Mais ſi, à la ſuite de la *rougeole*, le malade avoit un cours *de ventre* violent, il faudroit tâcher de l'arrêter, en donnant, pendant quelques jours, une petite doſe de *rhubarbe* le matin, & le ſoir un *calmant*. Si ces moyens ne réuſſiſſent pas, la *ſaignée* manquera rarement de l'arrêter. Ce qu'il faut faire lorſqu'un cours de ventre violent ſubſiſte après la Maladie.

§ V.

Traitement de la convaleſcence de la Rougeole.

Les malades, après la *rougeole*, doivent apporter beaucoup de précautions dans le choix des *aliments* & de la boiſſon. Leurs *aliments*, pendant quelque temps, doivent être très-légers & en petite quantité : leur boiſſon doit être *délayante*, ou plutôt de qualité *laxative*, telle que du *lait de beurre*, du *petit-lait*, &c. ainſi qu'il eſt preſcrit § III du Chap. II de ce Volume. Ce que doivent être les aliments & la boiſſon.

Ils doivent encore prendre garde de s'expoſer trop promptement à l'*air* froid, parce qu'il Maladies que pourroit occaſionner l'air froid.

pourroit en résulter un *catarrhe suffoquant*, l'*asthme*, ou la *pulmonie*.

Ce qu'il faut prescrire, si, dans ce temps, il se déclare des symptômes de la pulmonie.

Si la *toux*, la difficulté de respirer & les autres *symptômes* de la *pulmonie* subsistent, après que la *rougeole* est disparue, il faudra tirer au malade un peu de *sang* par intervalles, selon sa force & sa *constitution*, ainsi que nous l'avons fait observer note 10, pag. 129 de ce Volume; il faut en outre lui ordonner le *lait d'ânesse*, le mener dans un *air* pur, s'il demeure dans une grande ville, & le faire monter à cheval tous les jours. Il faut qu'il s'en tienne à un *régime* composé de *lait* & de *végétaux*. Enfin, si ces moyens ne réussissent pas, il faut lui ordonner d'aller habiter des pays plus chauds, comme il est prescrit Chap. VII, § I, & notes 5 & 6 de ce volume (*a*).

On peut inoculer la rougeole. Exposé des différentes méthodes de faire cette opération.

(*a*) On a tenté de communiquer la *rougeole*, comme on fait la *petite vérole*, par l'*inoculation*; & il n'est pas douteux, qu'avec le temps, cette pratique ne réussisse également. Le Docteur HOME d'Edimbourg, dit, qu'il a communiqué la *rougeole* par le moyen du *sang* des malades. D'autres ont répété cette expérience, & n'ont point réussi. Il y en a qui pensent qu'on communiqueroit plus certainement cette Maladie, en frottant avec du coton la *peau* d'une personne qui a la *rougeole*, & en appliquant ensuite ce coton sur une *plaie*, comme on fait dans la *petite vérole*. D'autres, au contraire, conseillent de prendre un morceau de flanelle; de l'appliquer sur la *peau* de celui qui a la *rougeole*; de l'y laisser tout le temps de la Maladie, & ensuite de l'étendre sur le bras ou sur la jambe de la personne à qui l'on veut communiquer la Maladie.

On ne peut douter qu'il n'y ait plusieurs moyens d'*inoculer* la *rougeole*, comme il y en a plusieurs de communiquer la *petite vérole*: mais il est probable que le plus sûr seroit d'appliquer le coton dont on auroit frotté la

CHAPITRE XIV.

De la Fievre scarlatine, ou *de la Fievre rouge.*

LA *fievre scarlatine* tire son nom de la couleur de la peau du malade, qui paroît rouge, comme si elle avoit été teinte en écarlate, ou avec du vin rouge. Pourquoi cette fievre est ainsi appellée.

Cette maladie se manifeste dans toutes les saisons; mais elle est plus commune sur la fin de l'été; & dans ce temps elle attaque souvent toute une famille entiere, sur-tout s'il y a des enfants. Dans quelle saison elle est commune.

Les enfants & les jeunes personnes y sont le plus sujets. Qui sont ceux qui y sont sujets.

(On divise cette *fievre* en *bénigne* & en *maligne*, en raison du caractere des *symptômes*, & du plus ou moins de danger dans lequel elle jette le malade. Nous allons la considérer sous ces deux aspects). Comment on divise cette espece de fievre.

§ I.

De la Fievre scarlatine bénigne.

(CETTE espece de *fievre scarlatine*, la plus

---

peau du malade, ou d'introduire dans le *sang* une petite quantité de l'humeur *ichoreuse* qui coule du nez ou des yeux du malade. Tous les Praticiens se réunissent à dire, que ceux qui ont eu la *rougeole* par *inoculation*, n'ont eu qu'une Maladie très-*bénigne*. Nous devons donc désirer que cette pratique devienne plus générale, d'autant plus que depuis quelque temps, la *rougeole* devient très-dangereuse.

commune, eſt le plus ſouvent ſi légere, qu'il eſt rare que les Médecins ſoient appellés pour la traiter).

ARTICLE PREMIER.

Symptômes de la Fievre ſcarlatine bénigne.

COMME toutes les autres *fievres*, elle commence par des alternatives de froid & de chaud, ſans un mal-aiſe conſidérable : enſuite la *peau* ſe couvre de taches rouges, plus larges, plus nombreuſes, plus foncées & moins uniformes que dans la *rougeole*.

Combien dure cette éruption.

Elles durent deux ou trois jours, & diſparoiſſent enſuite ; après quoi on voit l'*épiderme* ou la ſurpeau peler & tomber par écailles.

(Liſez, avant d'aller plus loin, les Chapitres I & II de ce Volume.)

ARTICLE II.

Traitement de la Fievre ſcarlatine bénigne.

Les remedes y ſont peu néceſſaires. Régime.

IL eſt rare qu'on ait beſoin de *remedes* dans cette maladie ; cependant il faut que le malade garde la chambre, & qu'on lui interdiſe la viande, les *liqueurs fermentées*, les *cordiaux*, &c.

Boiſſons.

Il faut qu'il prenne abondamment des boiſſons *rafraîchiſſantes* & *délayantes*.

Circonſtances qui indiquent des remedes : lavements émollients, nitre & rhubarbe.

Si la *fievre* devient forte, il faut donner des *lavements émollients*, qui lâchent le ventre, ou de petites doſes de *nitre* & de *rhubarbe*. Par exemple, ſix grains de *nitre*, avec cinq ou ſix grains de *rhubarbe*, répétés deux ou trois fois par jour, ou plus ſouvent, s'il eſt néceſſaire.

Bains de pieds & de jambes. Calmants le ſoir.

Les enfans & les jeunes gens ſont ſouvent attaqués, au commencement de cette Maladie,

d'une eſpece de *ſtupeur* & de *convulſions épileptiques :* il faut alors leur baigner les pieds & les jambes dans de l'eau chaude, & leur donner une cuillerée à café de *ſirop diacode* tous les ſoirs, jusqu'à ce que la Maladie ſoit guérie. SYDENHAM.

§ II.

De la Fievre ſcarlatine maligne.

La fievre ſcarlatine maligne eſt toujours dangereuſe.

CEPENDANT la *fievre ſcarlatine* n'eſt pas toujours auſſi *bénigne :* quelquefois elle eſt accompagnée de *ſymptômes putrides* & *malins*, & dans ce cas elle eſt toujours dangereuſe.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes qui caractériſent la Fievre ſcarlatine maligne.

DANS la *fievre ſcarlatine maligne*, le malade éprouve non-ſeulement du froid & le friſſon, mais même un *abattement*, un mal-aiſe univerſel & une grande *oppreſſion de poitrine.* A ces *ſymptômes* ſuccedent une chaleur exceſſive, des *nauſées*, le *vomiſſement* & le *mal de gorge.*

Le *pouls* eſt très-*fréquent*, mais *petit* & *enfoncé ;* la *reſpiration* eſt précipitée & laborieuſe ; la *peau* eſt brûlante, ſans être abſolument ſeche ; la langue eſt humectée & couverte d'un *mucus* blanc ; les *glandes amygdales* ſont enflammées & *ulcérées.*

Lorſque l'*éruption* ſe manifeſte, elle ne procure aucun ſoulagement : les *ſymptômes*, au contraire, augmentent, pour l'ordinaire, d'*intenſité ;* & il en ſurvient encore de plus fâcheux, comme le *cours de ventre*, le *délire*, &c.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Volume).

ARTICLE II.

Traitement de la Fievre scarlatine maligne.

Danger des évacuations dans cette espece de fievre scarlatine.

LORSQU'ON se trompe sur cette fievre, & que, la prenant simplement pour une Maladie *inflammatoire*, on la traite par les *saignées* répétées, par les *purgatifs* & les *remedes rafraîchissants*, on la rend, en général, plus dangereuse.

Nécessité des cordiaux & des antiseptiques.

Les seuls secours qu'elle requiert, doivent être tirés de la classe des *cordiaux* & des *antiseptiques* : tels sont le *vin*, le *quinquina*, la racine de *serpentaire de Virginie*, &c. : elle doit, en un mot, être traitée comme la *fievre putride maligne*, ou comme les *maux de gorge gangréneux*, exposés Chapitres IXe & XIX, § II de ce Volume (*a*).

Observation.

(*a*) Pendant l'hiver de 1774, il a regné à Edimbourg une *fievre* de cette espece, très-dangereuse. Elle exerçoit ses ravages sur-tout parmi les enfants du peuple : l'*éruption* étoit, en général, accompagnée d'une *esquinancie*; & les *symptômes inflammatoires*, mêlés avec beaucoup d'autres qui étoient de nature *putride*, rendoient le traitement de cette Maladie très-difficile. Vers la fin de cette *fievre*, le plus grand nombre des malades étoient attaqués d'un gonflement considérable dans les *glandes maxillaires*, & beaucoup ont essuyé une *suppuration* à l'une des oreilles, & même à toutes les deux.



CHAPITRE XV.

De la Fievre bilieuse.

LORSQU'UNE *fievre continue*, *intermittente* ou *rémittente*, est accompagnée d'une *évacuation* copieuse & fréquente de *bile*, soit par haut, soit par bas, on appelle cette *fievre*, *bilieuse*; ainsi que nous l'avons déja fait voir Chap. IV, note 1 de ce Vol. Caracteres de cette espece de fievre.

En Angleterre, (& en France) elle se manifeste ordinairement vers la fin de l'été, & disparoît à l'entrée de l'hiver. Dans quelle saison elle est fréquente.

Elle est plus commune & plus dangereuse dans les pays chauds, sur-tout si le sol est marécageux, & que de grandes pluies soient suivies de grandes chaleurs. Pays dans lesquels elle est commune.

Les personnes qui travaillent en plein *air*, qui habitent les champs, qui s'exposent au serein, y sont le plus sujettes. Qui sont ceux qui y sont le plus exposés.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Volume).

§ I.

Traitement de la Fievre bilieuse, lorsqu'elle est continue.

SI les commencemens de cette *fievre* s'annoncent par des signes d'*inflammation*, la *saignée* devient nécessaire. Circonstances qui indiquent la saignée.

Il faut, en même temps, mettre le malade au *régime rafraîchissant*, *délayant*, recommandé dans la *fievre continue-aiguë*. On lui donnera Régime & remedes.

encore de la *potion saline*, que l'on répétera souvent dans la journée; on lâchera le ventre avec des *lavements*, ou des *purgatifs* doux, comme il est prescrit ci-devant Chap. IV, § III & IV de ce Volume.

§ II.

Traitement de la Fievre bilieuse, lorsqu'elle est intermittente ou rémittente.

Régime & remedes.

MAIS si la *fievre* est *intermittente* ou *rémittente*, la *saignée* est rarement nécessaire. Il faut alors prescrire un *vomitif*, comme nous l'avons dit Chap. III, § III & IV, & Chap. XI, § III & IV de ce Volume.

§ III.

Traitement de la Fievre bilieuse, relativement aux Symptômes dominants.

Lorsque le ventre est resserré;

SI le ventre est resserré, on prescrira un *purgatif* léger, ensuite le *quinquina*, qui complete ordinairement la cure. (Si, malgré le *purgatif*, la *bile* ne coule pas, il faut prescrire des *lavements*, qu'on répétera selon l'opiniâtreté de la *constipation* : l'*émétique en lavage*, c'est-à-dire, deux ou trois grains de *tartre stibié*, dissous dans six onces d'eau, dont on met une cuillerée dans chaque verre d'eau de *miel*, de *petit-lait*, ou de *limonade*, &c. produit souvent de très-bons effets).

Lors d'un cours de ventre opiniâtre ou dysentérique;

Dans les cas d'un *cours de ventre* opiniâtre, il faut soutenir les forces du malade par des bouillons de poulet, de la *gelée de corne de cerf*, &c. : on peut lui prescrire la *décoction blanche*, pour boisson ordinaire. Si le *cours de*

ventre est *sanguinolent* & accompagné de *fievre*, il faut le traiter de la même maniere que la *dysenterie*, dont nous traiterons Tome III, Chap. XXV, § VII, Art. I.

Lorque la *peau* est brûlante, & que le malade ne peut *suer*, il faut travailler à solliciter cette *évacuation*, en donnant au malade trois ou quatre fois par jour, une cuillerée ordinaire d'*esprit de Mendérérus*, dans un verre de sa boisson ordinaire. Lorsque la peau est brûlante, & qu'elle ne prête point à la sueur;

Si la *fievre bilieuse* est accompagnée de *symptômes nerveux*, *putrides*, &c., comme il arrive assez souvent, dans ces cas on traite le malade comme nous l'avons conseillé Chapitres VIII & IX, pag. 144 & suiv. & pag. 158 & suiv. de ce Volume. Lorsqu'il se manifeste des symptômes nerveux, putrides, &c.

§ IV.

Moyens dont il faut user pour prévenir le retour de la Fievre bilieuse.

Après que cette *fievre* est guérie, il faut apporter tous ses soins pour en prévenir la rechute. En conséquence, le malade, sur-tout si c'est vers la fin de l'automne, continuera l'usage du *quinquina* pendant quelque temps, quoiqu'il soit rétabli : il s'abstiendra de mauvais fruits, de liqueurs nouvelles & d'*aliments* venteux, ainsi qu'il est dit § III du Chapitre II de ce Volume. Usage du quinquina, comme préservatif.



CHAPITRE XVI.

De l'Erysipele, ou du Feu Saint-Antoine.

Autres noms de l'érysipele, & à quel âge elle est commune.

L'ERYSIPELE, que l'on appelle, dans quelques cantons de l'Angleterre, la *rose*, (& dans quelques-uns de la France, le *violet*,) est une Maladie de tous les âges, mais qui est plus commune entre trente & quarante ans.

Qui sont ceux qui y sont exposés. Elle est sujette aux récidives;

Les personnes d'un *tempérament sanguin & pléthorique* y sont le plus exposées. Elle attaque souvent les jeunes gens & les femmes grosses: ceux qui l'ont eue une fois, sont fort sujets à l'avoir de nouveau.

Tantôt essentielle & tantôt symptomatique.

Quelquefois elle se trouve être la Maladie primitive ou *essentielle*, d'autres fois elle n'est que *symptomatique*.

Quel est le siege de cette Maladie.

Toutes les parties du corps peuvent être le siege de cette Maladie; mais elle attaque le plus souvent le visage & les jambes, le visage particuliérement.

Saisons où elle est fréquente.

Elle est plus fréquente en automne, & quand une saison froide & humide succede à de grandes chaleurs.

Combien il y a de sortes d'érysipeles.

(Nous n'entreprendrons pas de décrire toutes les especes d'*érysipeles*; ce détail nous entraîneroit au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites, & d'ailleurs seroit en pure perte pour tout autre que pour des Médecins. Qu'importe, en effet, à la plupart de ceux pour qui nous écrivons, qu'on ait donné le nom de *zoster* à l'*érysipele* qui embrasse le corps comme une ceinture; qu'on appelle *universelle*, celle

qui est répandue sur toute l'étendue du corps; *intermittente*, celle qui paroît & disparoît tour-à-tour, si toutes ces especes ont absolument le même caractere & se traitent de même? Mais il y en a deux que nous ne pouvons passer sous silence, parce que, bien qu'elles soient *bénignes*, elles ont des caracteres qui les ont fait confondre avec d'autres Maladies, & qui, par conséquent, pourroient induire en erreur.

La premiere est celle qu'on nomme *rosalie*, qu'on devroit plutôt appeller *érysipele universelle boutonnée*. Elle n'attaque, dit M. LIEUTAUD, que les enfants & les jeunes gens. Ce que c'est que l'érysipele appellée rosalie.

La seconde est celle qu'on appelle *érysipele à la face*, qui est presque toujours accompagnée de *fievre* violente. Mais, dit M. LE ROY, ce seroit bien peu connoître la nature de cette Maladie, que d'y considérer l'*érysipele* comme l'affection *primitive*, & la *fievre* comme accessoire ou *symptomatique* : c'est précisément le contraire. Cette Maladie n'est autre chose qu'une *fievre éruptive*, dont la *crise* plus ou moins parfaite, se fait, par le *dépôt* de l'*humeur* qui l'excite, sur les *téguments* de la face, de la tête & du cou, &c.) Ce que c'est que l'érysipele à la face. Véritable idée qu'on doit s'en faire.

§ I.

Causes de l'Erysipele.

L'ÉRYSIPELE est souvent occasionnée par de violentes *passions* ou affections de l'ame, par la *crainte*, la *colere*, &c. : elle est encore due au froid (*a*). Si, après avoir eu très-chaud, on La plus commune est le froid gagné après avoir eu chaud.

(*a*) Les Paysans, dans la plus grande partie de l'Angleterre, appellent cette Maladie, *a blast*, *un coup d'air*,

s'expose immédiatement au froid, de maniere que la *transpiration* soit supprimée tout-à-coup, il en résulte souvent une *érysipele*.

La boisson excessive, les *bains* chauds trop long-temps continués, tout ce qui est capable d'échauffer le *sang*, peut y donner lieu. Une *évacuation accoutumée*, supprimée totalement ou en partie, peut encore causer l'*érysipele*, ainsi que la *suppression* d'une *évacuation* artificielle; comme celle d'un *cautere*, d'un *seton*, &c.

§ II.

Symptômes de l'Erysipele.

Ordre dans lequel se montrent les symptômes.

LE *frisson*, la soif, la perte des forces, des douleurs à la tête & au cou, la chaleur, l'*insomnie*, un *pouls fréquent*, sont les premiers *symptômes* de l'*érysipele*, auxquels on peut ajouter le *vomissement*, & souvent le *délire*. Vers le second, troisieme ou quatrieme jour, la partie qui doit en être le siege, se gonfle & devient rouge. Il s'y manifeste bientôt de petites *pustules*; alors la *fievre* diminue pour l'ordinaire.

Symptômes caractéristiques de l'érysipele.

(Un des caracteres distinctifs de l'*érysipele*, est que l'*éruption*, qui est d'un rouge éclatant,

---

& s'imaginent qu'elle est due à un mauvais *air*, ou à un mauvais *vent*, comme ils disent. La vérité est, qu'ayant l'habitude de se reposer tout échauffés, tout fatigués sur la terre humide, où ils dorment, & où ils restent assez long-temps pour amasser du froid, ils attrapent souvent une *érysipele*. Sans doute que cette Maladie peut avoir d'autres causes; mais nous ne craignons pas d'en trop dire, en assurant que sur dix fois, il y en a neuf où cette Maladie est due au froid gagné, après avoir eu très-chaud & avoir été fatigué.

blanchit au tact, c'eſt-à-dire, qu'en appuyant le doigt ſur une des parties enflammées, la place du doigt eſt marquée en blanc pendant quelques inſtants, après leſquels elle devient auſſi rouge qu'auparavant. Ce caractere ſuffit ſouvent pour diſtinguer une *éryſipele*, des autres *éruptions* avec leſquelles elle a de la reſſemblance, ſur-tout avec la *roſalie* ou l'*éryſipele univerſelle boutonnée*, dont nous allons parler, & que l'on confond ſouvent avec la *rougeole*, quand on n'a point égard aux autres *ſymptômes*.

Symptômes de l'éryſipele univerſelle.

L'*éryſipele univerſelle* ſe manifeſte, dans les premiers jours, par des *puſtules* peu différentes de celles de la *rougeole*; mais leurs baſes s'étendent & s'uniſſent pour couvrir le corps d'une vraie *éryſipele*, qui diſparoît vers le neuvieme jour de la Maladie, & laiſſe la *peau* couverte d'écailles. Cette *éruption* eſt plus à craindre que celle de la *rougeole*, avec laquelle on la confond quelquefois. Elle a même été regardée, dans quelques occaſions, comme une ſorte de *petite vérole*; mais communément on ne lui donne aucun nom, ainſi qu'à pluſieurs autres *Maladies de la peau. Précis de la Médecine pratique*, Tom. II, pag. 398, &c.)

Symptômes de l'éryſipele au pied.

Lorſque l'*éryſipele* attaque le pied, les parties voiſines ſe gonflent, & la *peau* devient luiſante. Si la douleur eſt forte, elle gagne toute la jambe, à laquelle on ne peut toucher ſans faire ſouffrir le malade.

Symptômes de l'éryſipele à la face.

L'*éryſipele à la face* gonfle cette partie, la rend rouge, & couvre la *peau* de petites veſſies pleines d'une eau claire. Le gonflement gagne l'un ou même les deux yeux, & les tient fermés. Le malade a de la difficulté de reſpirer. Quand il y a beaucoup de ſéchereſſe à la

bouche & aux narines, & que le malade est assoupi, il y a lieu de craindre une *inflammation du cerveau.*

(Elle a coutume de débuter par un *frisson*; après lequel il s'allume une *fievre* vive. Dans le commencement, le malade est tourmenté, pour l'ordinaire, de maux de cœur, d'envies de vomir: il vomit même quelquefois des matieres *bilieuses*, & dans ce point de la Maladie, les *vomitifs* sont ordinairement utiles. Le second jour, ou à la fin du premier, quelquefois même dès le début, il se déclare une rougeur avec enflure luisante dans quelques parties du nez, d'où semble partir l'enflure *érysipélateuse*, pour s'étendre sur la face & une partie du cou, sur les oreilles, souvent même sur la tête & sous les cheveux. Cette *tumeur* acheve de s'étendre & parvient à son plus haut degré, dans l'espace de trois ou quatre jours. Dès qu'elle est une fois formée, pour l'ordinaire la *fievre* & les accidents diminuent beaucoup, & même cessent quelquefois entierement; ensuite elle se dissipe: enfin l'*épiderme* de la partie affectée tombe en écailles. Cette Maladie est *bénigne*. Les personnes qui l'ont eue une fois, sont sujettes à y retomber dans la suite).

Symptômes de l'érysipele sur la poitrine.

Lorsque l'*érysipele* a son siege sur la poitrine, cette partie se gonfle, & devient excessivement dure: ces *symptômes* sont accompagnés de grandes douleurs & de disposition à la *suppuration*. Le malade éprouve une douleur violente sous l'*aisselle*, du côté affecté, & il en résulte souvent un *abcès* (1).

(1) Pour que l'*érysipele* occasionne ces accidents, il faut qu'elle ait son siege sur les parties *glanduleuses*: telles

Si le gonflement cede en un ou deux jours ; ſi, dans le même intervalle, la chaleur & la douleur ceſſent ; ſi la *peau* commence à jaunir, & que l'*épiderme* ſe ſeche & tombe en écailles, il n'y a plus de danger Symptômes favorables.

(Ce terme de la Maladie n'eſt auſſi court que dans les *éryſipeles* légeres, qui compoſent, à la vérité, le plus grand nombre : car chez les perſonnes âgées, *ſcorbutiques*, ou attaquées de toute autre Maladie cauſée par un vice dans le *ſang*, la Maladie eſt beaucoup plus longue, même dans les cas où elle tourne à la mort. Dans les autres cas, l'*éruption* ſe change en *ulceres* très-rebelles, ſur-tout aux jambes).

Mais ſi l'*éryſipele* eſt étendue & profonde ; ſi elle a pour ſiege des parties ſenſibles, elle eſt alors toujours accompagnée de danger. Si la couleur, de rouge qu'elle étoit, devient livide, ou noire, elle doit faire craindre la *gangrene*. Quelquefois on ne peut détruire l'*inflammation*, & l'*éryſipele* vient à *ſuppuration*. Dans ce cas, il en réſulte ſouvent des *fiſtules* ou la *gangrene*. Symptômes dangereux.

Ceux qui meurent de cette Maladie, ſont ordinairement emportés par la *fievre*, qui alors eſt accompagnée de *difficulté de reſpirer*, quelquefois de *délire* & d'aſſoupiſſement. Ils meurent, en général, vers le ſeptieme ou huitieme jour.

(L'*éryſipele à la face* ou de la tête eſt d'autant plus dangereuſe, que l'enflure eſt plus conſidérable. Si elle occupe le cou, on doit craindre une *angine* ou une *eſquinancie* fâcheuſe.

ſont les aiſſelles, dont parle M. Buchan, & principalement les mamelles, comme il arrive aſſez ſouvent ; & cette eſpece d'*éryſipele* eſt la plus fâcheuſe.

L'*éryſipele univerſelle* exige le traitement, modifié ſelon les circonſtances, qu'on propoſe dans ce Chapitre. L'*éryſipele à la face* demande celui de la *fievre continue-aiguë*, dont nous avons traité Chap. IV, § III & IV de ce Volume.

(Liſez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Volume.)

§ III.

Régime qu'il faut preſcrire à ceux qui ſont attaqués de l'Eryſipele.

Il faut que le malade n'ait ni trop chaud, ni trop froid. Pourquoi ?

DANS cette maladie, le Malade ne doit avoir ni trop chaud, ni trop froid, parce que l'excès de l'un ou de l'autre contribueroit à faire rentrer l'*éruption* ; ce qu'il faut toujours prévenir, dans quelque eſpece d'*éryſipele* que ce ſoit.

Ce qu'il y a à faire lorſque la Maladie eſt légere.

Quand la Maladie eſt légere, il ſuffit que le malade garde la chambre, ſans le forcer de reſter au lit ; il faut favoriſer la *tranſpiration* par des boiſſons *délayantes* tiedes, &c. ; & la partie malade ne ſera couverte, qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour qu'elle éprouve une chaleur modérée.

Aliments.

La *diete* doit être légere, & de nature modérément *rafraîchiſſante* & *humectante.* On donnera du *grüau*, de la *panade*, des bouillons de *poulet*, ou compoſés avec de l'*orge*, des *plantes* & des fruits *rafraîchiſſants.* On interdira la viande, le poiſſon, les *liqueurs fermentées*, les *épices*, tout aſſaiſonnement, tout ce qui peut échauffer & enflammer le *ſang.*

Boiſſon.

La boiſſon conſiſtera en *tiſane d'orge*, de fleurs de *ſureau*, ou en *petit lait*, &c.

Mais lorsque le *pouls* est *enfoncé*, & que le malade est affaissé, il faut soutenir ses forces avec du *vin*, ou d'autres boissons de nature *cordiale*. Dans ce cas, on lui donnera, pour *aliment*, du *sagou*, avec un peu de *vin*; des bouillons nourrissants, pris en petite quantité & souvent répétés. Cependant il faut éviter tout ce qui pourroit échauffer. Boisson & aliments lorsque la Maladie est grave.

§ IV.

Remedes qu'il faut administrer aux malades attaqués de l'érysipele.

L'ON fait souvent beaucoup de mal dans cette Maladie, par les *remedes*, & sur-tout par ceux qui sont appliqués à l'extérieur. Aussi-tôt qu'on apperçoit une *inflammation* sur quelque partie, on court aux applications externes. Sans doute qu'ils deviennent nécessaires dans les *phlegmons* considérables, comme nous le dirons Tome IV, Chap. LII, § III; mais l'*érysipele* n'a besoin d'aucune de ces applications. L'érysipele ne demande aucune application externe.

Les *onctions*, les *onguents*, les *emplâtres*, presque tous composés de substances grasses, sont plutôt capables d'obstruer les *pores* de la *peau*, & de repousser les humeurs qui cherchent à sortir, que d'ouvrir ces *pores*, pour qu'elles passent au-dehors (2). Dangers des onctions, onguents, emplâtres, &c.:

(2) Toutes les substances grasses sont dangereuses dans les Maladies *éruptives*: il y a plus, les *fomentations émollientes* y sont même souvent nuisibles. J'ai vu une *érysipele à la face*, quoique légere, venir à *suppuration*, par l'usage d'une *infusion* de fleurs de *sureau*: *remede* bannal, que tout le monde emploie dans ce cas, même de son propre mouvement. Cette *suppuration* fut très-opiniâtre, & ne céda qu'aux *purgatifs* réitérés. Des fomentations, même émollientes. Pourquoi?

Précautions qu'exige le traitement de l'érysipele.

Dans les commencements de cette Maladie, il est également dangereux, soit d'exciter la *suppuration*, soit de faire rentrer les humeurs. L'*érysipele* ressemble, à quelques égards, à la *goutte*, & doit être traitée avec les plus grandes précautions.

Seules applications qu'on doive se permettre.

Les seules applications que l'on puisse se permettre, & qui soient les plus sûres, sont un morceau de laine fine, ou de flanelle douce, dont on couvrira la partie affectée, en la défendant des impressions de l'*air* extérieur. Elles exciteront une douce *transpiration*, objet de la plus grande importance dans cette Maladie. En Ecosse, la classe inférieure du peuple applique, sur la partie malade, un linge couvert de farine; ce qui paroît très-convenable (3).

On ne peut saigner dans cette Maladie qu'avec réserve.

On est dans l'usage de saigner dans l'*érysipele*; mais cette opération demande des précautions. Quoiqu'il soit certain que la *saignée* est indiquée si la *fievre* est violente, si le *pouls* est *dur* & *fort*, si le malade est vigoureux; cependant il faut que

(3) Que l'on tienne la partie chaudement, soit avec des flanelles, soit avec de la laine, voilà les seuls *remedes* externes que cette Maladie demande. On sera dans un instant persuadé de cette vérité, quand on verra ci-après, page 284 de ce Volume, que l'Auteur ne conseille les *fomentations* & les *cataplasmes maturatifs* que pour exciter la *suppuration*, lorsque les circonstances l'exigent.

Un autre danger qui suit l'application des *remedes* externes dans cette Maladie, est la rentrée de l'*éruption*. L'*érysipele*, dit M. LE ROY, est une Maladie qui est des plus sujettes aux *répercussions*, aux *métastases*. Il faut donc prendre garde de ne pas causer cette rentrée, par un mauvais traitement : il faut, lorsque l'*érysipele* se manifeste, ne rien mettre dessus, l'abandonner à la Nature, & ne travailler qu'à corriger la masse des humeurs. *Leçons publiques sur les Aphorismes d'*HIPPOCRATE.

la quantité de *ſang* ſoit réglée ſur les circonſtances; & les *ſymptômes* doivent ſeuls décider s'il faut la répéter, ou s'en tenir à la premiere.

Toutes les fois que le malade eſt habitué aux *liqueurs fortes*, & que le ſiége de la Maladie eſt à la tête, la *ſaignée* eſt abſolument néceſſaire.

Cas où la ſaignée eſt néceſſaire.

Les *bains* de pieds & de jambes, ſouvent répétés dans l'eau chaude, ſont d'un grand effet, quand l'*éryſipele* attaque la face, ou le *cerveau :* ils procurent une dérivation des humeurs de la tête, & ſoulagent preſque toujours le malade. Si ces *bains* ne produiſent point l'effet déſiré, on applique, dans la même intention, des *cataplaſmes d'oignons*, ou des *ſinapiſmes* aiguiſés, ſous la plante des pieds.

Circonſtances qui exigent les bains de pieds, les cataplaſmes d'oignons, ou les ſinapiſmes;

Dans le cas où la *ſaignée* eſt néceſſaire, il faut encore lâcher doucement le ventre avec des *lavements émollients*, & de petites doſes de *nitre* & de *rhubarbe*. Il y a des Médecins qui, dans cette circonſtance, ordonnent le *nitre* à très-grandes doſes ; mais ce *ſel* fatigue, en général, l'*eſtomac* quand il eſt pris en trop grande quantité. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un des meilleurs *remedes*.

Les lavements émollients, le nitre & la rhubarbe;

Quand la *fievre* & l'*inflammation* ſont conſidérables, on peut donner au malade trois ou quatre fois par jour, dans ſa boiſſon ordinaire, douze, quinze grains de *nitre*, & cinq ou ſix grains de *rhubarbe*.

Lorſque l'*éryſipele* quitte les *extrémités* pour ſe porter à la tête, de maniere à occaſionner le *délire* ou une *affection comateuſe*, il faut abſolument évacuer. Il faut même employer des *purgatifs* forts, quand les *lavements* & les *purgatifs* doux manquent leurs effets. Il faut encore, dans ce cas, appliquer les *véſicatoires* au cou ou derriere

Les purgatifs, même forts; les véſicatoires.

les oreilles, & des *sinapismes* sous la plante des pieds.

Quand & comment il faut s'y prendre pour exciter la suppuration.

Lorsqu'on ne peut parvenir à faire tomber l'*inflammation*, & qu'on a lieu de craindre que la partie affectée ne vienne à *s'ulcérer*, il faut alors travailler à exciter la *suppuration*. On y parviendra en appliquant sur la partie malade des *cataplasmes maturatifs*, auxquels on ajoutera du *safran*, & en faisant des *fomentations* chaudes & autres *remedes* semblables.

Circonstance où il faut administrer le quinquina.

La couleur noire, livide, bleuâtre, de la partie affectée, qui annonce une disposition à la *gangrene*, indique qu'il faut prescrire l'usage du *quinquina*. Il faudra le joindre aux *acides*, comme nous l'avons conseillé dans la *petite vérole*, pag. 215 de ce Vol.

Son importance dans ce cas. Dose.

On le prescrira sous la forme la plus agréable au malade; mais il ne faut jamais se dispenser de le donner, parce que la vie du malade en dépend. Si les *symptômes* sont menaçants, on lui en donnera un gros toutes les deux heures.

On l'applique même à l'extérieur, en cataplasmes, ou en fomentation.

On appliquera, en outre, sur la partie malade, des compresses trempées dans de l'*esprit-de-vin camphré*, ou dans de la *teinture de myrrhe & d'aloès*; on renouvellera ces compresses souvent dans la journée. On peut encore, dans ces cas, appliquer sur la partie affectée des *cataplasmes de quinquina*, ou fomenter cette partie avec une forte *décoction* de cette même écorce.

Comment il faut se conduire dans l'érysipele scorbutique.

Dans l'espece d'*érysipele* appellée *érysipele scorbutique*, Maladie qui dure pendant un temps considérable, il suffira de purger doucement, & de donner des *remedes* qui purifient le *sang* & favorisent la *transpiration*. Ainsi, après avoir calmé l'*inflammation* par les *remedes rafraîchissants* & *relâchants*, on donnera au malade pour boisson,

une *décoction des bois ſúdorifiques*. Après un certain temps de l'uſage de cette *décoction*, il faudra adminiſtrer les *amers*.

§ V.

Moyens de ſe préſerver de l'Eryſipele.

Régime.

CEUX qui ſont ſujets aux retours fréquents de l'*éryſipele*, doivent ſe tenir ſinguliérement en garde contre les *paſſions* violentes. Ils doivent s'abſtenir de *liqueurs fortes*, de ſubſtances ſalées, *viſqueuſes* & très-nourriſſantes. Ils doivent faire un *exercice* ſuffiſant, éviter les chaleurs exceſſives & les froids extrêmes.

Aliments & boiſſon.

Leur nourriture principale doit conſiſter en *lait*, en fruits, en plantes & en racines de nature *rafraîchiſſante*. Leur boiſſon ſera de la *petite biere*, du *petit-lait*, du *lait de beurre*, &c.

Il faut éviter la conſtipation.

Les *conſtipations* prolongées ſont très-nuiſibles à ces perſonnes. Si elles ne peuvent y remédier par le *régime* ſeul, il faudra qu'elles prennent ſouvent quelques doſes de *rhubarbe*, de *crême de tartre*, d'*électuaire lénitif*, ou de quelque autre *purgatif* doux, (tel que l'*électuaire* appellé *marmelade de Tronchin*, dont on trouvera la recette à la *Table générale*, Tom. V, au mot *Marmelade de Tronchin.*)



CHAPITRE XVII.

De la Frénésie, ou de l'Inflammation du cerveau.

Cette Maladie est plus souvent symptomatique qu'essentielle.

CETTE Maladie est quelquefois la Maladie primitive ou *essentielle*; mais plus souvent elle n'est qu'un *symptôme* d'une autre Maladie, comme d'une *fievre inflammatoire*, d'une *fievre éruptive* ou *pourprée*, &c. (1)

Pays où elle est commune, & personnes qui y sont sujettes.

Cependant il n'est pas rare de la voir Maladie *essentielle* dans les climats chauds, où elle attaque principalement les personnes qui sont dans la vigueur de l'âge. Les personnes vives & passionnées, les gens de Lettres, ceux qui ont le *genre nerveux* irritable, y sont le plus sujets.

Combien cette Maladie est dangereuse lorsqu'elle est essentielle.

(1) La vraie *frénésie*, c'est-à-dire, cette Maladie qui, d'après BOERRHAAVE, n'est qu'un *délire* furieux & continuel, dépendant uniquement de l'affection du *cerveau*, & accompagné d'une *fievre continue-aiguë*, est heureusement très-rare dans nos climats. Cette Maladie cruelle enleve souvent les malades dès le troisieme ou quatrieme jour, & elle ne va jamais au-delà du septieme. Mais la *frénésie symptomatique*, assez commune dans les Maladies *aiguës*, sur-tout dans celles que vient de nommer M. BUCHAN, est moins meurtriere & de plus longue durée, parce que, dans ces cas, l'effort de la Maladie s'est déja porté sur d'autres parties du corps, avant que d'attaquer le *cerveau*.

On observera que, quoiqu'il ne s'agisse ici que de la *frénésie essentielle*, cependant les conseils prescrits dans ce Chapitre, relativement aux *remedes* & au *régime*, doivent être suivis dans la *frénésie symptomatique*, concurremment avec ceux qu'indique la Maladie dont elle dépend & qu'elle accompagne.

§ I.

Causes de la Frénésie, ou de l'inflammation du cerveau.

La *frénésie* est souvent occasionnée par les veilles, sur-tout lorsque ces veilles sont employées à des études opiniâtres. Elle peut encore être occasionnée par les boissons excessives, par la *colere*, le *chagrin*, la *douleur*. La *suppression* d'*évacuations accoutumées* y donne souvent lieu : telles que celles des *hémorrhoïdes* chez les hommes, des *regles* chez les femmes, &c.

Ceux qui s'exposent imprudemment à l'ardeur du soleil, sur-tout s'ils dorment en plein air, dans une saison chaude, la tête découverte, sont souvent attaqués tout-à-coup d'une telle *inflammation du cerveau*, qu'ils ont du *délire* à leur réveil, comme nous le ferons voir Tom. IV, Ch. LVIII.

Si l'on a l'imprudence d'employer les *répercussifs* dans les *érysipeles*, il en résulte souvent l'*inflammation du cerveau*. La *frénésie* peut encore être la suite d'accidents extérieurs, comme de coups, de *contusions* à la tête, &c.

§ II.

Symptômes de l'Inflammation du cerveau.

Symptômes précurseurs.

Les *symptômes* qui ont coutume de précéder la véritable *inflammation du cerveau*, sont une douleur à la tête, une rougeur dans les yeux, un feu sur le visage, un sommeil interrompu ou totalement perdu, une grande sécheresse à la *peau*, la *constipation* & la *rétention d'urine*, un petit écoulement de *sang* par le nez, un bourdonnement

dans les oreilles, & une senſibilité extrême dans le *ſyſtéme nerveux.*

Symptômes qui manifeſtent l'inflammation du cerveau.

Lorſque l'*inflammation du cerveau* eſt formée, les *ſymptômes* ſont, en général, les mêmes que ceux de la *fievre inflammatoire*, expoſés ci-devant, Chap. IV, § II de ce Vol. Il eſt vrai que dans la *frénéſie*, le *pouls* eſt ſouvent *foible*, *irrégulier*, *tremblotant*; mais quelquefois il eſt *dur* & *ſerré*. Lorſqu'il n'y a que le *cerveau* d'enflammé, le *pouls* eſt toujours *mou* & *petit*; mais lorſque l'*inflammation* attaque encore les *membranes* du *cerveau*, comme la *pie-mere*, la *dure-mere*, alors le *pouls* eſt *dur*.

Symptômes caractériſtiques.

Un *ſymptôme* caractériſtique & ordinaire de cette Maladie, eſt la délicateſſe de l'*ouïe*, qui fait que le malade entend avec une ſubtilité ſinguliere; mais ce *ſymptôme* n'eſt pas de longue durée. Un autre *ſymptôme* également commun, eſt le battement ou la *pulſation* des *arteres du cou* & des *tempes*.

La langue eſt ſouvent noire & ſeche : cependant le malade ſe plaint rarement de la ſoif, & même refuſe de boire. Son eſprit n'eſt occupé que des objets qui l'avoient frappé avant ſa Maladie. Quelquefois plongé dans le plus profond ſilence, il s'éveille tout-à-coup, & paroît furieux.

(Le malade eſt dans un *délire* continuel; l'homme le plus doux devient le plus emporté. Il ſe jette ſouvent hors du lit. Tantôt il crie, tantôt il pleure, tantôt il chante. Ses queſtions ſont ſans ſuite, ainſi que ſes réponſes. Ses yeux jouiſſent d'une mobilité ſinguliere. Ses mains tremblent : il chaſſe aux mouches : il épluche ſes couvertures. Les *urines*, quand elles ne ſont pas ſupprimées, ſont claires, blanches, & ſont, dans cet état, d'un très-mauvais préſage.)

Le tremblement continuel, les *soubresauts des tendons*, la *suppression des urines*, l'*insomnie* opiniâtre, le crachottement général, le grincement de *dents*, qui doit être considéré comme une espece de *convulsion*, sont tous des *symptômes* dangereux. Symptômes dangereux.

Lorsque la *frénésie* vient à la suite de l'*inflammation des poumons*, ou des *intestins*, ou de la *gorge*, &c., elle est, en général, funeste, parce qu'alors elle est causée par la *métastase*, ou le transport des humeurs de ces parties au *cerveau*. Delà la nécessité d'évacuer dans toutes les Maladies *inflammatoires*, & le danger de faire rentrer les *humeurs*.

Les *symptômes* favorables sont, une *transpiration* ou une *sueur* libre & abondante, une *hémorrhagie* copieuse du nez, le *flux hémorrhoïdal*, des *urines* en grande quantité & qui déposent beaucoup de *sédiment*. Quelquefois cette Maladie se termine par un *cours de ventre*, & chez les femmes par une *perte* plus ou moins considérable. Symptômes favorables.

Comme cette Maladie devient souvent mortelle en peu de jours, elle requiert la plus grande diligence dans l'application des *remedes*. Lorsqu'elle est prolongée ou qu'elle est mal traitée, elle se change souvent en *folie*, ou en une espece de *stupidité* qui dure toute la vie. Cette Maladie exige de prompts secours. Pourquoi?

(Lisez, avant que d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

§ III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de l'inflammation du cerveau.

Le traitement de la *frénésie* présente deux *indications* qui méritent principalement notre atten- Quelles sont les indications qu'elle présente.

tion; ſavoir, de diminuer la quantité du *ſang* qui eſt dans le *cerveau*, & de ralentir le cours de ce fluide dans les *vaiſſeaux* de la tête.

Eloigner du malade ce qui eſt capable de l'affecter; qu'il n'aît ni trop chaud, ni trop froid.

Il faut que le malade ſoit dans la plus grande tranquillité. La compagnie, le bruit, tout ce qui peut affecter les ſens ou troubler l'imagination, aggrave cette Maladie, même la trop grande lumiere lui devient nuiſible : en conſéquence, la chambre du malade doit être un peu obſcure, & elle ne doit être ni trop chaude, ni trop froide.

L'égayer; que ſa chambre ne ſoit ni trop éclairée, ni trop obſcure:

Cependant il ne faut pas aller juſqu'à priver le malade de la compagnie d'un ami agréable, qui ſeroit capable de le récréer & de lui tranquilliſer l'eſprit. Il ne faut pas non plus qu'il ſoit dans une obſcurité trop profonde, de peur qu'elle ne le jette dans une *mélancolie* noire, qui eſt trop ſouvent la ſuite de cette Maladie.

Ne point le contrarier, & même lui promettre ce qui ſembleroit devoir lui être nuiſible:

Il faut, autant qu'il eſt poſſible, qu'on égaie le malade; qu'on lui complaiſe dans toutes les occaſions : la contradiction aigriroit ſon ame & aggraveroit la Maladie. Même dans le cas où il demanderoit des choſes qu'on ſeroit dans l'impoſſibilité de lui accorder, ou qui lui deviendroient nuiſibles, il ne faut pas les lui refuſer poſitivement : il faut, au contraire, lui promettre de les lui donner auſſitôt qu'on les aura, ou employer d'autre excuſe. On fera moins de tort au malade en lui accordant un peu de ce qu'il deſire, quelque contraire que cela paroiſſe devoir être, qu'en les lui refuſant abſolument.

Enfin, mettre en uſage tout ce qui étoit capable de le récréer, lorſqu'il étoit en ſanté.

En un mot, il faut mettre en uſage tout ce qui étoit capable de le récréer, lorſqu'il étoit en ſanté. Il faut lui conter des hiſtoires amuſantes, faire de la muſique, employer tout ce qui peut flatter ſes paſſions & ſatisfaire ſon ame. BOERRHAAVE propoſe de tenter, à cette occaſion, pluſieurs ex-

périences, comme d'exécuter un petit bruit, en laissant tomber, goutte à goutte, de l'eau dans un bassin, & d'engager le malade à compter le nombre des battements que font les gouttes, &c. Un son uniforme, s'il est doux & continuel, peut appeller le sommeil, & par conséquent devenir utile.

Quels doivent être les aliments ;

Les *aliments* doivent être légers, & composés principalement de substances farineuses. La *panade*, le *gruau édulcoré* avec de la *gelée de groseilles*, ou du *suc de citron*, les fruits cuits devant le feu ou en compote, les *gelées*, les *confitures*, &c., conviennent.

La boisson.

La boisson sera foible, *délayante* & *rafraîchissante* ; comme du *petit-lait*, de l'eau d'*orge*, ou une décoction d'*orge* & de *tamarins*. Les *tamarins* non-seulement rendent cette boisson plus agréable, mais encore plus utile, parce qu'ils sont *relâchants*.

§ IV.

Remedes qu'on doit administrer aux malades attaqués de l'Inflammation du cerveau.

Avantages du saignement de nez.

RIEN ne soulage certainement davantage le malade, dans la *frénésie*, qu'une *hémorrhagie* du nez. Quand elle a lieu d'elle-même, bien loin de vouloir l'arrêter, il faut, au contraire, chercher à l'exciter, en appliquant sur le nez des linges trempés dans de l'eau chaude.

Moyens de le provoquer.

Lorsque cette *hémorrhagie* n'arrive pas naturellement, il faut la provoquer, en introduisant dans les narines une paille, ou tout autre corps irritant.

Saignée des veines jugulaires.

La *saignée* des *arteres temporales* soulage singuliérement la tête : mais comme les circonstances ne

permettent pas toujours de faire cette opération, nous recommandons celle des *veines jugulaires*.

(Ces *saignées*, absolument nécessaires dans ces cas, ne peuvent être faites que par des mains exercées. Nous conseillons, même à ceux qui sont dans l'habitude de saigner, de ne jamais les entreprendre, & d'appeller un Chirurgien expérimenté.)

Circonstances qui exigent des sang-sues aux tempes.

Lorsque le *pouls* & les forces du malade sont tellement déprimés, qu'il n'est plus en état de supporter une *saignée* avec la lancette, il faut appliquer les *sangsues* aux *tempes* : non-seulement elles tirent le *sang* dans une proportion plus graduée qu'une lancette ; mais encore étant appliquées très-près de la partie affectée, elles soulagent, en général, plus promptement le malade.

Importance du flux hémorrhoïdal.

Le *flux hémorrhoïdal* est encore d'un grand avantage : il faut employer tous les moyens possibles pour l'exciter. Si le malade a été sujet aux *hémorrhoïdes*, & que cette *évacuation* soit supprimée, il faut tout mettre en usage pour la rappeller.

Moyens de l'exciter : Sang-sues, lavements irritants, suppositoires.

En conséquence, on appliquera des *sang-sues* à l'*anus* ; on fera asseoir le malade sur la vapeur d'eau chaude ; on lui donnera des *lavements irritants*, & on emploiera des *suppositoires* composés de *miel*, d'*aloès* & de *sel gemme* (2).

Maniere de préparer les suppositoires.

(2) Pour faire les *suppositoires* dont il est ici question, on prend un morceau de linge, ou une quantité convenable de coton, ou un *poireau* gros comme le petit doigt, ou une côte de choux, &c. On a d'un autre côté, du *miel* que l'on a chargé d'*aloès* & de *sel gemme*. On trempe à plusieurs reprises l'un ou l'autre de ces corps dans cette préparation. Quand le linge ou le coton sont un peu séchés, & qu'ils ont acquis une certaine consistance, on les roule en forme de cône : pour les côtes

Dans les cas où cette Maladie seroit occasionnée par la *suppression* de quelque *évacuation*, soit naturelle, soit artificielle, comme celle des *regles*, des *cauteres*, des *sétons*, &c., il faut rappeller ces *évacuations* le plus promptement possible, ou en substituer d'autres à leur place.

Il faut rappeller les évacuations supprimées, ou en substituer d'autres à leur place.

Il faut tenir le ventre lâche par des *lavements* aiguisés, ou par des *purgatifs* forts. Il faut administrer le *nitre* à petites doses souvent répétées; on le donnera dissous dans la boisson du malade. On peut aller jusqu'à deux gros, & même davantage, en vingt-quatre heures, si le cas est pressant.

Tenir le ventre lâche avec des lavements, des purgatifs, &c.;

On rasera la tête du malade : on la frottera souvent dans la journée, avec une *mixture* chaude de *vinaigre* & d'*eau rose*. On lui appliquera sur les *tempes* des linges trempés dans cette même *mixture*.

Raser la tête du malade, & l'arroser avec du vinaigre, &c.;

On lui fera tremper les pieds dans de l'eau chaude, & on les lui enveloppera dans des *cataplasmes* de *mie de pain* & de *lait*. (Les *bains de pieds* seront plus actifs, si on ajoute une certaine quantité de *vinaigre* dans l'eau; comme nous l'avons conseillé, Chap. IV, § III, pag. 70 de ce Vol. On observera de mettre l'eau dans un vase profond, de maniere que le malade en ait jus-

Faire mettre les pieds dans l'eau aiguisée de vinaigre, & prescrire les bains entiers.

---

de choux, de poirée, les poireaux, &c., ils ont la forme prescrite.

On enfonce les *suppositoires*, de la longueur de deux pouces, dans l'*anus*. Une attention qu'il faut avoir, est d'attacher un fil, en plusieurs doubles, à la base des *suppositoires*. On laisse passer ce fil au-dehors, afin de pouvoir les fixer & les retirer, dans le cas où les mouvements *antipéristaltiques* des *intestins* viendroient à les attirer en-dedans, comme on dit que cela est arrivé plusieurs fois.

Attention qu'il faut avoir en les appliquant.

qu'aux genoux, s'il est possible. Il faut même mettre le malade dans un *bain* entier; & lorsque la *frénésie* est produite par la raréfaction du *sang* & sa trop grande affluence vers les *vaisseaux* de la tête, il faut que l'eau soit plus froide que chaude. Le *bain froid* convient sur-tout dans les *frénésies mélancoliques*. C'est dans ces mêmes cas que de grands Praticiens appliquent de la glace sur la tête des *frénétiques*, après avoir fait précéder la *saignée* du pied).

Circonstances qui indiquent les vésicatoires.

Si la Maladie devient opiniâtre, & qu'elle ne cede point à ces *remedes*, il faudra couvrir toute la tête de *vésicatoires*.

(L'application des *vésicatoires* demande beaucoup de prudence. Comme il faut s'interdire, dans le traitement de la *frénésie*, tout *remede* âcre & irritant, il seroit à craindre que l'*inflammation* du *cerveau*, ou de ses *membranes*, étant trop forte, les *cantharides* ne donnassent plus d'intensité au *spasme* des *fibres*, n'augmentassent le *délire*, & ne causassent des *convulsions* : c'est le sentiment d'HOFFMANN & de BAGLIVI. Ce dernier assure qu'étant à Rome, il a vu plus d'hommes tués que guéris par l'application des *vésicatoires*; mais qu'ils étoient plus salutaires & moins dangereux aux femmes.

Nous croyons donc que les *vésicatoires* doivent être réservés pour les *frénésies* où l'*inflammation* des *membranes* du *cerveau* n'est pas considérable, & qui dépendent d'une stase d'humeurs grossieres dans les *vaisseaux* de ce *viscere*. Ils conviennent encore lorsqu'il faut rappeller à l'extérieur une *éruption* rentrée).

CHAPITRE XVIII.

Des diverses especes d'Inflammations des yeux, ou de l'Ophthalmie.

(L'OPHTHALMIE peut être *essentielle*, c'est-à-dire, attaquer une personne qui n'a aucune autre maladie; d'autres fois elle est *symptomatique*, ou *symptôme* d'une maladie quelconque, telle que la *maladie vénérienne*, les *écrouelles*, &c. : ce qui divise ce Chapitre en deux paragraphes. Nous allons commencer par l'*ophthalmie essentielle.*)

§ I.

De l'Ophthalmie, ou de l'Inflammation des yeux, essentielle.

(DANS cette Maladie, il n'y a que les *membranes* de l'œil, & principalement l'*albuginée*, qui soient attaquées d'*inflammation*; de sorte qu'elle n'est, pour ainsi dire, qu'une Maladie externe de l'œil, n'altérant pas essentiellement cet *organe*, comme la *goutte-sereine*, la *cataracte*, &c., qui sont de vraies Maladies de l'*organe de la vue*, dont nous traiterons Tom. III, Chap. XLVI, § I. Ce n'est pas que l'*ophthalmie* ne soit souvent dangereuse : elle va quelquefois jusqu'à altérer l'*organe*, & même jusqu'à conduire à la *cécité*, comme on va le voir ci-après). Siege de cette Maladie.



ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Ophthalmie, ou de l'Inflammation des yeux, essentielle.

L'*INFLAMMATION des yeux* peut être occasionnée par des causes externes, comme par des coups, par des ordures entrées dans les yeux, &c. Elle est souvent causée par la *suppression* de quelque *évacuation accoutumée*, par la guérison imprudente de quelques vieux *ulceres*, par la cessation de l'écoulement d'un *cautere*, ou la *suppression* de la *sueur* légere du matin, de la *sueur* des pieds, &c.

Rester long-temps exposé au *serein*, sur-tout quand il regne un vent froid du Nord, éprouver quelque *suppression* subite de la *transpiration*, surtout après avoir eu très-chaud, sont encore des causes très-propres à faire naître l'*inflammation des yeux*.

Les fixer long-temps sur la neige ou sur d'autres corps d'une grande blancheur, regarder fixement le soleil, un feu clair, ou tout autre objet éblouissant, passer subitement d'une profonde obscurité à une lumiere éclatante, peuvent également occasionner cette Maladie.

Mais il n'est certainement rien de plus capable de causer l'*inflammation des yeux*, que de veiller, sur-tout de lire ou d'écrire à la clarté des bougies ou des chandelles.

Les *liqueurs spiritueuses*, les excès dans les plaisirs de l'amour, conduisent encore à l'*inflammation des yeux*. La fumée âcre qu'exhalent les *métaux*, certaine espece de chauffage, & les vapeurs *méphitiques* des fosses d'aisance, que les Vuidangers appellent *Mitte*, les affectent également.

Quelquefois l'*inflammation des yeux* tient à un vice *vénérien*, souvent à un vice *scrophuleux*, ou à la *goutte*. Elle peut encore être causée par les *cils* ou les poils des paupieres qui rentrent en-dedans, & irritent par-là les yeux.

Dans d'autres occasions, c'est une Maladie *épidémique*, qui regne sur-tout après une saison pluvieuse. J'ai souvent observé qu'elle devenoit même *contagieuse*, particuliérement pour ceux qui vivent dans la même maison que le malade. Elle est quelquefois épidémique & contagieuse.

On la voit encore attaquer ceux qui habitent des maisons basses & humides, ou qui respirent un *air* humide, sur-tout quand ils ne sont pas accoutumés à de pareilles demeures. Cette *inflammation* saisit pareillement les enfants dont on a fait dessécher imprudemment la *teigne* ou des *gales* à la tête, des écoulements aux oreilles, ou toute autre *suppuration* de ce genre. Enfin, l'*inflammation des yeux* succede souvent à la *petite vérole* ou à la *rougeole*, particuliérement dans les enfants qui ont une disposition aux *écrouelles*. Qui sont ceux qui y sont exposés.

ARTICLE II.

Symptômes de l'Ophthalmie, ou de l'Inflammation des yeux, essentielle.

L'*INFLAMMATION des yeux* est accompagnée d'une douleur aiguë, de chaleur, de rougeur & de gonflement dans ces *organes*. Le malade ne peut plus supporter la lumiere. Tantôt il ressent une *douleur pongitive*, telle que ses yeux lui semblent piqués par une épine; tantôt ils lui paroissent pleins de petits points noirs, ou il croit voir des mouches voler devant lui. Ses yeux sont humectés d'une humeur brûlante, qui coule abondamment, toutes les fois qu'il veut regarder en haut.

Le *pouls* eſt en général *vîte* & *dur* : il y a un certain degré de *fievre*. Lorſque la Maladie eſt violente, les parties voiſines ſe gonflent, & l'on ſent un battement marqué dans les *arteres temporales*, &c.

Lorſque l'*inflammation des yeux* eſt légere, elle eſt facile à guérir, ſur-tout quand elle reconnoît une cauſe externe.

Suites de l'ophthalmie, quand elle eſt grave.

Mais lorſqu'elle eſt forte, & qu'elle dure depuis long-temps, elle laiſſe ſouvent ſur les yeux des tâches ; elle obſcurcit la vue, & quelquefois conduit à la perdre entiérement, ou à une véritable *cécité*.

Symptômes favorables.

Lorſque le malade a un *cours de ventre*, c'eſt un bon ſigne ; & quand l'*inflammation* paſſe d'un œil à l'autre, comme par *contagion*, c'eſt encore un ſigne qui n'eſt pas défavorable.

Symptômes fâcheux.

Mais lorſque la Maladie eſt accompagnée de douleur violente à la tête, & qu'elle eſt opiniâtre, le malade eſt en danger de perdre la vue.

(Liſez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Volume).

ARTICLE III.

Régime qu'il faut preſcrire à ceux qui ſont attaqués de l'Inflammation des yeux, eſſentielle.

LA *diete*, à moins que ce ne ſoit dans le cas d'un vice *ſcrophuleux*, ne ſauroit être trop ſévere, ſur-tout dans les commencements. Le malade doit s'abſtenir de tout ce qui eſt de qualité *échauffante*.

Quels doivent être les aliments ;

Des *végétaux* doux, des bouillons légers, des potages au *gruau*, ſont les ſeuls *aliments* qui conviennent.

La boiſſon ſera de l'eau d'*orge*, ou une *infuſion* de *menthe*, du *petit-lait ordinaire*, &c. La boiſſon.

La chambre du malade doit être ſombre, ou ſes yeux doivent être couverts d'un voile, de maniere à intercepter la lumiere, mais ſans être appliqué ſur les yeux. Il doit éviter de regarder la lumiere d'une bougie ou d'une chandelle, le feu, ou tout autre objet éclatant. Il faut pareillement qu'il ſe mette à l'abri de toute eſpece de fumées, comme de celle de tabac, ainſi que de tout ce qui peut le faire touſſer, éternuer ou vomir. Il faut que les yeux du malade ſoient à l'abri de tout objet lumineux, de toute fumée, &c.

On doit le tenir très-tranquille, & faire tous ſes efforts pour qu'il n'éprouve aucun mouvement violent, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit. Enfin il faut chercher, autant qu'il eſt poſſible, à ne pas s'oppoſer au ſommeil. Il doit être très-tranquille de corps & d'eſprit.

ARTICLE IV.

Remedes qu'on doit adminiſtrer à ceux qui ſont attaqués de l'Inflammation des yeux, eſſentielle.

CETTE Maladie eſt une de celles dans leſquelles les *médicaments* externes ſont ſouvent très-nuiſibles. Preſque tout le monde ſe croit en poſſeſſion de *remedes* pour la guériſon des Maladies des yeux : *remedes* qui ne ſont, en général, que des *collyres*, des *liniments* & autres applications externes, qui nuiſent vingt fois, ſur une ſeule qu'ils réuſſiſſent. On doit donc être bien en garde contre toutes ces applications, parce que tout ce qu'on met immédiatement ſur les yeux, ne contribue ſouvent qu'à augmenter le mal. Les remedes externes ſont plus ſouvent nuiſibles qu'utiles dans cette Maladie.

La *ſaignée* eſt toujours néceſſaire dans une La ſaignée.

y est nécessaire : où il faut la faire.

violente *inflammation des yeux*. Il faut qu'elle soit faite le plus près qu'il est possible de la partie malade. On peut tirer à un adulte dix ou douze onces de *sang* de la *veine jugulaire*, & répéter cette *saignée*, selon l'urgence des *symptômes*. Si l'on trouve qu'il y a de l'inconvénient à saigner à la gorge, il faudra tirer la même quantité de *sang* du bras ou de toute autre partie du corps.

Utilité des sang-sues appliquées aux tempes ou aux paupieres.

On applique souvent les *sang-sues*, avec beaucoup de succès, aux *tempes* ou aux paupieres inférieures. Il faut laisser couler le *sang* des petites *plaies* pendant quelques heures; & s'il s'arrête trop tôt, on en excite l'écoulement en appliquant dessus ces *plaies* des compresses trempées dans l'eau chaude. Si l'*inflammation* est opiniâtre, on répétera cette opération plusieurs fois (1).

Importance des délayants & des laxatifs.

Les *remedes délayants* & *laxatifs* ne doivent pas être négligés dans cette Maladie, par toutes sortes de raisons.

Laxatifs qui conviennent.

Le malade prendra donc, tous les deux ou trois jours, une petite dose de *sel de Glauber* & de *créme de tartre*, ou une *décoction* de *tamarins* & de *séné*. S'il trouve ces *remedes* désagréables, une petite quantité de *rhubarbe* & de

---

Moyen facile de tirer la quantité de sang nécessaire avec les sang-sues.

(1) Quelquefois les *sang-sues* ne tirent plus de *sang*, parce qu'elles sont gorgées, & dans cet état elles quittent bientôt prise. Si on a besoin de faire la *saignée* plus copieuse, il est un moyen bien simple; c'est de leur couper le bout de la queue avec des ciseaux. Le *sang*, dont elles sont pleines, s'échappe par cette ouverture; & à mesure qu'elles se sentent débarrassées, elles se remplissent, en suçant de nouveau les parties sur lesquelles elles sont appliquées.

nitre, un peu d'*électuaire lénitif*, ou tout autre *purgatif* doux, rempliront la même *indication*.

Le malade prendra en même-temps abondamment de l'*eau de gruau*, du *thé*, du *petit-lait*, ou de toute autre boisson *délayante* foible. Il prendra tous les soirs, en se mettant au lit, un grand verre de *petit-lait au vin* léger, pour exciter la *transpiration*. Boissons délayantes qu'il faut préférer.

On lui trempera souvent, dans la journée, les pieds & les jambes dans l'eau chaude. Bains de jambes.

On lui rasera la tête deux ou trois fois par semaine, & on la lui lavera aussi-tôt avec de l'eau froide. Nous avons vu ce *remede* produire souvent de bons effets, & d'une maniere remarquable. Il faut raser la tête du malade & la lui laver à l'eau froide.

Si l'*inflammation* ne cede point à ces *évacuations*, on appliquera les *vésicatoires* aux *tempes*, ou derriere les oreilles, ou derriere le cou, & on entretiendra l'écoulement pendant quelque temps, au moyen de l'*onguent vésicatoire adouci* (2). Quand & où il faut appliquer les vésicatoires.

Je ne les ai jamais vus, quand on les a laissé couler pendant un temps suffisant, ne pas triompher de l'*inflammation des yeux* la plus opiniâtre; mais il est souvent nécessaire, pour y parvenir, d'entretenir cet écoulement pendant plusieurs semaines. Ils réussissent généralement, quand on les entretient pendant quelque temps.

Lorsque la Maladie subsiste depuis long-temps, on obtient des effets vraiment extraordinaires du *séton* fait au cou, entre les deux épaules, surtout à cette derniere place. Importance du séton dans cette Maladie.

---

(2) C'est-à-dire, l'*onguent* dans lequel il y a moins de *mouches cantharides*. On peut y suppléer par l'*onguent basilicum*, qu'on aiguise avec de la poudre de ces mêmes *mouches*, & dont on met plus ou moins, selon le degré d'activité qu'on veut donner à cet *onguent*.

Maniere de le faire & de le panser.

On l'ouvre de haut en bas, où dans la direction de l'*épine du dos*, entre les deux *omoplates*. On le panse deux fois par jour, avec de l'*onguent basilicum jaune*. J'ai vu des malades, aveugles depuis long-temps, recouvrer la vue par le moyen d'un *séton* placé comme je viens de le proposer.

Quand le *séton* est en travers du cou, il se referme trop promptement, & il est beaucoup plus douloureux & plus incommode que lorsqu'il est placé entre les deux épaules : d'ailleurs il laisse une cicatrice désagréable, & ne rend pas aussi abondamment.

Ce qu'il faut faire lorsque la chaleur & la douleur des yeux sont très-considérables.

Dans le cas où la chaleur & la douleur des yeux sont très-considérables, il faut appliquer sur ces *organes* un *cataplasme* de *mie de pain* & de *lait*, adouci avec de très-bonne huile ou du beurre frais : on l'appliquera au moins la nuit ; & le matin on les baignera avec une *mixture* tiede d'eau & de *lait*.

Circonstances qui indiquent les narcotiques.

Si le malade ne peut dormir, comme il arrive souvent, on pourra lui donner le soir quinze ou vingt gouttes de *laudanum* (3), ou

---

Avec quelles précautions il faut les administrer.

(3) La dose que M. BUCHAN prescrit ici, est une des plus fortes qu'on puisse donner à la fois de ce *médicament*. Nous avons déja fait voir avec quelles précautions il falloit administrer les *antispasmodiques*, ces précautions regardent sur-tout les *narcotiques* ou *remedes* dans lesquels entre l'*opium*, & il est la base de celui-ci. » Il » est certain, dit M. LIEUTAUD, que tous les *narcotiques*, » dont plusieurs Médecins abusent, sont toujours dan- » gereux, lorsqu'on en use sans réserve & trop long- » temps. Ils procurent, à la vérité, un calme passager » qui est quelquefois très-précieux ; mais ils peuvent jet- » ter un voile sur la Maladie, &, en la masquant, la » rendre souvent plus terrible. Les bons Praticiens ont » observé, que bien des Maladies qui se seroient termi-

deux cuillerées de *sirop diacode*, plus ou moins, selon l'âge du malade & la violence des *symptômes*.

Moyens de fortifier les yeux, après que l'inflammation est dissipée.

Après que l'*inflammation* est dissipée, si les yeux sont foibles, & si la vue est tendre, on les lavera soir & matin avec un peu d'eau fraîche & d'*eau-de-vie*, en mettant une partie d'*eau-de-vie* sur six parties d'eau. Il faut s'arranger pour baigner l'œil en entier dans cette *mixture*, & l'y maintenir pendant quelque temps. Je n'ai, en général, rien trouvé qui fortifiât les yeux comme ce *remede*, ou comme l'eau & le *vinaigre*, & on peut les regarder comme aussi propres à fortifier les yeux, que les *collyres* les plus vantés.

Attention qu'il faut avoir dans toute inflammation des yeux.

On fera bien de regarder fréquemment les yeux du malade, pour voir si quelques *cils* ne sont pas recourbés en dedans, & s'ils ne les blessent point ; dans ce cas, il faut les couper sans délai.

Traitement de l'ophthalmie causée par un coup reçu dans les yeux.

(Lorsque l'*ophthalmie* est simplement occasionnée par un coup reçu dans l'œil, il suffit de faire saigner le malade une ou deux fois, selon la force de l'*inflammation*, & d'appliquer sur les yeux des *cataplasmes résolutifs*.

Quand l'*inflammation* est passée, on bassine les yeux avec des compresses imbibées dans du *vin* chaud, dans lequel on met quelques gouttes de *baume du Commandeur*, & on laisse ensuite ces compresses appliquées dessus).

» nées sans accidents, sont devenues, par l'abus qu'on
» a fait de ces *remedes*, très-orageuses, & même mor-
» telles. »

§ II.

De l'Ophthalmie, ou de l'Inflammation des yeux, symptomatique.

Elle est opiniâtre quand elle dépend des écrouelles.

LORSQUE l'*inflammation des yeux* a pour cause un vice *scrophuleux* ou les *écrouelles*, elle est ordinairement opiniâtre (4).

Diete & boisson dans ce cas.

Dans ce cas, la *diete* du malade doit être moins sévere : on peut lui permettre de boire un peu de *petit négus*, ou, de temps en temps, un peu de *vin*, mêlé de deux tiers d'eau.

Le quinquina est le remede le plus approprié.

Le *remede* le plus approprié est le *quinquina*, que l'on peut prendre en substance, ou préparé de la maniere suivante.

Maniere de l'administrer.

Prenez du meilleur *quinquina*, une once ;
de l'*écorce de winter*, ou *canelle blanche*, deux gros.

Mettez le tout en poudre ; faites bouillir dans une pinte d'eau jusqu'à réduction de chopine.

Ajoutez de *réglisse* coupée menu demi-once. Laissez *infuser* une demi-heure ; passez.

Doses.

On en donnera trois, quatre fois par jour,

Ce qu'on dit ici de l'ophthalmie qui dépend des écrouelles, doit s'entendre de toutes les autres inflammations des yeux symptomatiques.

(4) M. BUCHAN prend ici pour exemple d'*inflammation des yeux symptomatique*, celle qui a pour cause les *écrouelles*, parce qu'elle est plus fréquemment *symptôme* de cette derniere Maladie que de toute autre. Mais ce qu'il dit doit également s'entendre de celle qui est un *symptôme* de *goutte*, de *vérole*, &c.

En général, on ne pourra jamais parvenir à guérir cette espece d'*ophthalmie*, qu'on n'ait guéri la Maladie dont elle est un *symptôme*. En conséquence ce n'est qu'après avoir prescrit les *remedes* de la Maladie principale, qu'on en viendra à ceux prescrits ici. Quant à l'*ophthalmie* qui survient dans la *petite vérole*, nous en avons parlé ci-devant, pages 227 & 228 de ce Vol.

deux, trois ou quatre cuillerées, plus ou moins, selon l'âge du malade.

Il est impossible de dire combien de temps il faut continuer ce *remede*, parce que la guérison de cette Maladie peut être plus prompte chez un sujet, plus longue chez un autre : mais, en général, il faut qu'il soit long-temps continué, pour qu'il produise un effet durable.

Il faut le continuer pendant long-temps.

Le Docteur CHEYNE dit, que l'*æthiops minéral* manque rarement de guérir les *inflammations des yeux* les plus opiniâtres, même celles qui ont pour causes les *écrouelles*, si on le donne à une dose & pendant un temps convenable. Il n'est pas douteux que ce remede & les autres préparations de *mercure*, ne puissent être d'une singuliere utilité dans les *ophthalmies* opiniâtres ; mais ils ne doivent jamais être administrés qu'avec les plus grandes précautions, ou par des Médecins.

Æthiops minéral. Précautions avec lesquelles il doit être administré, ainsi que toutes les autres préparations mercurielles.

§ III.

Moyens de se préserver de l'Inflammation des yeux.

LES personnes sujettes aux fréquents retours de cette Maladie, doivent avoir constamment un *cautere* à l'un des deux bras.

Cautere.

Elles se feront en outre faire une *saignée*, & prendront une *purgation* au printemps & en automne.

Saignée & purgation, le printemps & l'automne.

Elles doivent observer le plus grand *régime*; éviter les *liqueurs fortes* & tout ce qui peut échauffer: elles doivent sur-tout éviter le *serein* & les études prolongées dans la nuit (*a*).

Régime sévere.

(*a*) Comme parmi le peuple on est dans l'usage de ne jamais traiter cette Maladie, & les autres Maladies des

CHAPITRE XIX.

De l'Inflammation de la gorge, ou de l'Esquinancie inflammatoire; des Maux de gorge gangréneux, ou de l'Esquinancie maligne; des Maux de gorge simples, ou de la fausse Esquinancie.

Ce qui caractérise une esquinancie.

(ON donne le nom d'*esquinancie* à toute Maladie des diverses parties de la gorge, qui gêne ou empêche, soit la *respiration*, soit la *déglutition*, soit l'une & l'autre de ces *fonctions* à la fois; de maniere cependant que le siege du mal soit hors de l'*estomac* & des *poumons*, & au-dessus de ces *visceres*.

Les Médecins nomment communément cette Maladie, angine.

Cette Maladie est décrite par les Auteurs sous un grand nombre de noms différents; mais, dit M. LIEUTAUD, ces noms barbares sont plutôt le langage des Ecoles que celui des Praticiens. Il suffit de savoir que le nom le plus familier aux Médecins est celui d'*Angine.*)

§ I.

De l'Inflammation de la gorge, ou de l'Esquinancie inflammatoire.

Dans quelle saison elle est fréquente, &

CETTE Maladie est très-commune en Angleterre, & très-souvent accompagnée de danger.

---

yeux, sans employer de *collyres*, nous avons décrit à la *Table générale*, Tome V, au mot *Collyre*, ceux de ces *remedes* qui sont le plus approuvés.

Elle est fréquente en hiver & au printemps ; & les personnes auxquelles elle est le plus funeste, sont les jeunes gens d'un *tempérament sanguin.*

qui sont ceux qui y sont sujets.

(Le siege de l'*esquinancie* peut être chacune des parties qui concourent à former ce qu'on appelle la gorge ou le gosier; telles que le *voile du palais*, la *luette*, les *amygdales*, la *glotte*, l'*épiglotte*, le *larynx*, la *trachée-artere*, la base de la langue, le *pharynx*, &c. Quelquefois elle n'attaque qu'une seule partie ; mais plus souvent elle en attaque plusieurs à la fois : de-là les différentes especes d'*esquinancies inflammatoires*, tant multipliées chez les Auteurs, & qui ne sont que des variétés de la même Maladie, toujours dangereuse & souvent mortelle ; mais qui l'est plus ou moins, relativement à la partie & au nombre des parties qui sont affectées.

Siege de l'esquinancie inflammatoire.

Le siege de cette Maladie ne se découvre pas toujours, en faisant seulement ouvrir la bouche du malade. Il faut porter l'attention plus loin ; il faut abaisser la base de la langue, à l'aide du manche d'une cuiller, &, avec une bougie, regarder & examiner le plus profondément qu'il est possible. Souvent même cette inspection faite avec le plus grand soin, ne présente rien à la vue ; ce qui a donné lieu à la grande division de l'*esquinancie*, en celle dans laquelle la *tumeur* est visible, & en celle dans laquelle elle ne l'est pas ; & cette derniere est réputée mortelle par tous les Praticiens, depuis HIPPOCRATE.)

Maniere dont il faut s'y prendre pour découvrir le siege de cette Maladie.

Souvent l'inspection ne présente rien à la vue.

ARTICLE PREMIER.

Division de l'Esquinancie inflammatoire.

(Nous croyons donc pouvoir réduire toutes ces divisions aux especes qui suivent, caractérisées chacune par des *symptômes* qui lui sont particuliers.

Caracteres de la premiere espece, qui occupe la trachée artere.

1°. Lorsque l'*inflammation* attaque la *membrane musculeuse* de la *trachée-artere*, la chaleur, la douleur & la *fievre* sont très-considérables ; & si l'*inflammation* ne gagne point les parties voisines, il est impossible d'appercevoir la *tumeur*, de quelque maniere qu'on s'y prenne. Mais on doit la soupçonner à la violence des *symptômes* que nous venons de spécifier : de plus, la voix est aiguë, & l'on entend une espece de sifflement quand le malade veut parler ; l'*inspiration* est douloureuse, fréquente & difficile ; le *pouls* est petit & tremblotant, &c. ; enfin la mort est plus ou moins prompte, selon que l'*inflammation* attaque de plus près la *glotte* ou l'*épiglotte*.

Caracteres de la seconde espece dont le siege est au larynx.

2°. Quand l'*inflammation* est au *larynx* & aux *muscles* de la *glotte*, le malade est dans le plus grand danger d'être suffoqué. Les *symptômes* sont à peu près les mêmes que ceux du n°. 1 : ce qui la caractérise cependant, est une douleur violente, quand le malade veut parler ou avaler. La voix est très-aiguë & tremblotante, &c. Il est également impossible ici de découvrir la *tumeur*. Aussi ce cas est-il le plus dangereux de tous.

La troisieme espece occupe les muscles de l'os hyoïde &

3°. Lorsque l'*inflammation* attaque les *muscles* de l'*os hyoïde*, & ceux qui servent à élever le *larynx*, la *respiration* est assez libre ; mais la

déglutition est douloureuse, sur-tout à la premiere bouchée ou à la premiere gorgée. Ce cas est beaucoup plus fréquent que les deux précédents. Si l'*inflammation* n'attaque que les parties dont nous venons de parler, on ne peut point appercevoir la *tumeur* : aussi est-elle dangereuse, & par la difficulté d'avaler, & parce que souvent elle est suivie du transport de l'humeur dans les *poumons*. du larynx. Ses caracteres.

4°. Si le *pharynx* est seul enflammé, on apperçoit la *tumeur* par les moyens que nous venons d'indiquer. La *respiration* est assez aisée, la *déglutition* difficile, & bientôt impossible. Les *aliments* reviennent par les narines, tombent quelquefois dans la *trachée-artere*, & occasionnent une *toux* violente. Le malade ne peut, ni boire, ni manger : delà l'épuisement de toutes les humeurs du corps. Cependant quand le malade est secouru à temps, ce cas est moins dangereux que les précédents.

Caracteres de l'esquinancie du pharynx, qui est la quatrieme espece.

5°. Enfin, lorsque l'*inflammation* attaque la *luette*, les *amygdales*, le *voile du palais* ou ses *muscles*, la *tumeur* peut être apperçue. La *respiration* est difficile : le malade ne peut respirer par les narines : il ne peut avaler sans de grandes douleurs : il crache perpétuellement : il a une douleur aiguë dans l'intérieur de l'oreille, & il devient quelquefois sourd. Lorsqu'il n'y a point de *fievre*, ou qu'il n'y en a que très-peu, ce cas n'est point dangereux ; mais il est très à craindre quand il est *symptôme* de la *vérole*.

Esquinancie de la luette, des amygdales, du voile du palais, &c. qui est la cinquieme espece. Ses caracteres.

On connoît deux autres especes d'*esquinancies*. On appelle la premiere *convulsive-paralytique*, parce qu'elle est due à la *paralysie* des *organes* qui servent à la *déglutition* & à la *res-*

piration ; mais elle peut encore être occaſionnée par la *luxation* d'une ou pluſieurs *vertebres du cou*.

Caracteres de l'eſquinancie convulſive, ſixieme eſpece.

6°. Lorſqu'elle eſt due à la premiere cauſe, la *reſpiration* reſte libre, parce qu'un grand nombre des *muſcles* qui ſervent à cette opération de la Nature, ſont ſitués plus bas que le ſiege de la Maladie ; mais la *déglutition* eſt très-difficile, quand elle n'eſt pas impoſſible. Les *hémiplégiques* y ſont expoſés. On a vu des malades périr par l'impoſſibilité de rien avaler. TULPII *Obſervat. med.* Lib. I, Cap. XIII, pag. 79. VAN-SWIETEN rapporte l'obſervation d'une femme de 45 ans, qui ſe trouva un jour, étant à table, & jouiſſant de la meilleure ſanté, dans une impoſſibilité ſubite de rien avaler. Elle n'éprouvoit nulle douleur, & on n'appercevoit aucune *tumeur*. On lui donna beaucoup de *remedes* qui ne la guérirent point entiérement. Il lui reſtoit encore, au bout de neuf mois, une difficulté d'avaler ſur-tout le liquide, à moins qu'elle n'en avalât à la fois cinq ou ſix onces & avec avidité. S'il y en avoit moins, & qu'elle bût lentement, elle ne pouvoit abſolument l'avaler.

L'*angine convulſive*, qui eſt occaſionnée par la *paralyſie* des *organes* de la *reſpiration* & de la *déglutition*, demande les *remedes* de la *paralyſie*, que nous expoſerons Tome III, Chap. XLV, § III, Art. II.

L'autre, qui eſt due à la *luxation* d'une ou pluſieurs *vertebres du cou*, eſt heureuſement très-rare, parce qu'elle eſt preſque toujours mortelle. Les *convulſions* peuvent l'occaſionner chez les enfants, & les *accès* violents d'*épilepſie*, chez les adultes. Dès que la difficulté de reſ-

pirer & d'avaler indique cette Maladie, il faut avoir recours aux Maîtres de l'art les plus expérimentés.

7° La seconde espece d'*angine* dont il est ici question, s'appelle *convulsive suffoquante* ; elle n'est cependant pas mortelle par elle-même. Elle est un *symptôme* très-fréquent des *affections hystériques* & *hypocondriaques*, & les *remedes* sont ceux qui conviennent à ces Maladies, dont nous traiterons Tom. III, Chap. XLV, § XII & XIII. Nous traiterons aussi, Tom. IV, Chap. LI, § X, d'une maladie appellée *Croup* : on trouvera dans le Supplément à ce même § X une observation intéressante sur cette maladie de la gorge, particuliere à l'enfance.) — Caracteres de l'esquinance convulsive suffoquante, septieme & derniere espece.

ARTICLE II.

Causes de l'Esquinancie inflammatoire.

ELLE procede, pour l'ordinaire, des mêmes causes que les autres Maladies *inflammatoires*. Aussi est-elle la suite de la suppression de la *transpiration*, & de tout ce qui peut échauffer & enflammer le *sang*.

L'*inflammation de la gorge* vient souvent d'avoir oublié de se couvrir le cou, si l'on est dans cette habitude ; d'avoir bu des liqueurs froides, quand on avoit chaud ; d'avoir été à cheval, ou à pied, contre un vent froid du nord : enfin de tout ce qui peut réfroidir trop fortement la gorge & les parties voisines.

Elle peut encore venir d'une *saignée*, d'une *purgation*, ou de toute autre *évacuation* accoutumée, qu'on a négligée.

Chanter ou parler haut pendant long-temps, & tout ce qui peut forcer les *muscles* de la gorge,

peuvent également occasionner une *esquinancie.* J'ai souvent vu cette Maladie devenir funeste à des *gens de plaisir*, qui, ayant resté long-temps renfermés dans une chambre chaude, occupés à boire des liqueurs enivrantes, & à chanter de toutes leurs forces, s'exposoient ensuite imprudemment au *serein.*

Rester avec les pieds mouillés, porter des habits humides, se tenir long-temps dans un lieu humide, ou auprès d'une fenêtre ouverte, coucher dans des lits humides, habiter des appartements nouvellement bâtis, sont encore autant de causes qui peuvent y donner lieu, ainsi qu'on l'a déja fait observer. Tom. I, Chap. XII, § III & les Articles qui en dépendent. Je connois des personnes qui ne manquent jamais d'avoir mal à la gorge, pour peu qu'elles restent dans un appartement qui vient d'être lavé.

Les *aliments âcres* & *irritants*, peuvent de même enflammer la gorge, & occasionner une *esquinancie.* Cette Maladie peut également être causée par des os, des arêtes, ou d'autres corps pointus, restés dans le gosier; par les vapeurs *caustiques* des *métaux*, ou des *minéraux* que l'on respire, comme celles de l'*arsenic*, de l'*antimoine*, &c. Enfin cette Maladie est souvent *épidémique* & *contagieuse.*

Elle est contagieuse.

Article III.

Symptômes de l'Esquinancie inflammatoire.

Symptômes précurseurs.

On reconnoît l'*inflammation de la gorge* par l'inspection. Les parties sont rouges & gonflées. De plus, le malade se plaint d'avoir de la peine à avaler. Son *pouls* est *vîte* & *dur*, accompa-

gné de tous les autres *symptômes* de la *fievre*, décrits ci-devant page 64 de ce Volume.

Le *sang* tiré de la *veine* est, pour l'ordinaire, couvert d'une *couenne* blanchâtre, & les *crachats* du malade sont *glaireux*, ou *visqueux*. Caracteres du sang & des crachats.

A mesure que l'*inflammation* & le gonflement sont des progrès, la difficulté de *respirer* & d'avaler angmente. La douleur gagne les oreilles, les yeux paroissent rouges, & le visage enfle. Le malade est souvent obligé d'être sur son séant, étant en danger de suffoquer. Il éprouve continuellement des *nausées*, ou des envies de vomir; & quand il boit, la liqueur revient souvent par le nez, au lieu de passer dans l'*estomac*. Enfin le malade meurt quelquefois de faim, par la seule impossibilité d'avaler aucune espece d'*aliment*, comme on l'a dit ci-dessus, pag. 309 & suiv. de ce Volume. Symptômes de l'esquinancie confirmée.

Quoique la douleur en avalant soit fort considérable, si la *respiration* est encore libre, il n'y a pas tant à craindre. C'est un *symptôme* favorable quand le gonflement paroît à l'extérieur. Symptômes favorables.

La *respiration* laborieuse, accompagnée de douleurs dans la *poitrine*, annonce un grand danger. Symptômes dangereux.

(Rien de si dangereux que l'*angine*, dit HIPPOCRATE, dans laquelle il ne paroît au dehors aucun produit d'un effet salutaire. *Coac.* n° 372. Lors donc qu'il se manifeste une *érysipele* ou une *tumeur* au haut du cou & de la poitrine, ces *symptômes* annoncent que la Maladie passe de l'intérieur à l'extérieur.

Mais si cette *tumeur*, cette *érysipele* disparoissent subitement, & que la Maladie se porte sur la *poitrine*, on doit alors tout craindre pour le

malade, sur-tout s'il n'y a pas eu de crachats *Coac.* n° 363.

Quand l'*esquinancie* est la suite d'une autre Maladie, qui a déja affoibli le malade, son état est très-critique.

Les malades attaqués de l'*angine*, & qui ont la gorge seche & lisse, avec des crachats peu fournis, sont en danger. Il faut tout craindre pour les malades qui, étant attaqués de l'*angine*, ne crachent pas promptement des matieres cuites. *Coac.* n° 369 & 371.

Symptômes mortels.

L'écume à la bouche, la langue épaisse, le visage pâle & défiguré, sont des *symptômes* mortels.

Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Volume.)

ARTICLE IV.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de l'Esquinancie inflammatoire.

LE *régime*, dans cette Maladie, est, à tous égards, le même que dans la *pleurésie* & dans la *péripneumonie*, décrit ci-devant Chap. V, §. I, Art. III de ce Volume.

Quels doivent être les aliments & la boisson.

Les *aliments* doivent être légers, & donnés en petite quantité. La boisson doit être abondante, foible, *délayante*, aiguisée avec des *acides*.

Le malade doit être tenu tranquille, & ne parler qu'à voix basse.

Il est de la plus grande importance de tenir le malade à son aise & tranquille. Les fortes affections de l'ame & les mouvements violents du corps deviendroient dangereux. Il faut qu'il ne parle qu'à voix basse, & le tenir dans un degré de chaleur capable d'exciter une *sueur* modérée.

Sa tête doit être élevée.

Quand le malade est au lit, il faut que sa tête soit sensiblement plus élevée qu'à l'ordinaire.

Ce qu'il

Il est sur-tout nécessaire que le cou soit tenu

chaudement. En conséquence, on lui mettra autour du cou un morceau de flanelle, plié en plusieurs doubles. Ce seul moyen, quand il a été employé à temps, a souvent dissipé de légers *maux de gorge*. Nous ne pouvons nous dispenser de parler d'un usage fort commun chez les paysans de ce Royaume. Quand ils ont mal à la gorge, ils s'entortillent le cou avec un bas, qu'ils conservent toute la nuit. Ce *remede* est si salutaire, qu'on le regarde comme un charme en plusieurs endroits, & qu'on applique ce bas avec des cérémonies particulieres.

faut mettre autour du cou pour le tenir chaudement.

Moyen dont on se sert en Ecosse, à cet effet.

Quoi qu'il en soit, il faut convenir que cet usage est bon, & qu'on ne doit jamais le négliger. Lorsqu'on a eu le cou ainsi entortillé toute la nuit, il ne faut pas le laisser découvert pendant le jour, mais l'envelopper avec un mouchoir, ou un morceau de flanelle, jusqu'à ce que l'*inflammation* soit entiérement dissipée.

La *gelée de groseilles noires*, appellées vulgairement *cassis*, est regardée comme un bon *remede* dans les *maux de gorge*, & mérite en effet cette réputation. Il faut, pour bien faire, que le malade en ait constamment dans la bouche, & qu'il ne l'avale que peu à peu. On peut encore la délayer dans la boisson, ou la faire prendre de toute autre maniere. Si l'on ne peut avoir de cette *gelée*, on emploiera à sa place de la *gelée de groseilles rouges*, ou de *mûres*.

Bons effets de la gelée de groseilles noires, ou à son défaut, de la gelée de groseilles rouges, ou de mûres.

Les *gargarismes* sont encore très-avantageux dans cette Maladie. On les prépare avec un peu de *vinaigre* & de *miel* dans de l'eau, ou en ajoutant, sur un demi-setier de la *décoction pectorale*, deux ou trois cuillerées de *miel*, & autant de *gelée de groseilles noires*. On s'en gargarise trois ou quatre fois par jour.

Avantages que l'on retire des gargarismes. Maniere de les employer.

Si le malade eſt tourmenté par des *phlegmes viſqueux*, il faut aiguiſer ce *gargariſme* avec une cuillerée à café d'*eſprit de ſel ammoniac*.

On recommande quelquefois, dans ces cas, des *gargariſmes* faits avec une *décoction* de feuilles ou d'écorces de *ronces ;* mais quand on peut ſe procurer de l'une des *gelées* que nous venons de nommer, ces derniers deviennent inutiles.

Excellents effets des bains de pieds & de jambes.

Il n'y a gueres de Maladies, dans leſquelles les *bains de pieds* & de *jambes* ſoient d'un effet plus marqué que dans celle-ci. On ne doit donc jamais négliger de les employer.

Moyens d'empêcher que cette Maladie ne devienne dangereuſe.

Si dès les commencements de la Maladie, on tient le malade chaudement : ſi on lui met autour du cou un morceau de flanelle : s'il ſe baigne les pieds & les jambes dans l'eau chaude : ſi la *diete* eſt légere, ſi les boiſſons ſont *délayantes*, cette Maladie fera rarement de grands progrès, ou deviendra peu ſouvent dangereuſe.

Mais ſi on néglige tous ces moyens, les *ſymptômes* acquerront de la violence, & il faudra en venir à des *remedes* plus actifs (1).

Importance des remedes externes dans cette Maladie.

(1) On obſervera que, dans cette Maladie, les ſecours externes ſont de la plus grande importance ; l'*inflammation*, pour peu qu'elle ſoit conſidérable, mettant le malade dans l'impoſſibilité d'avaler, ou rendant la *déglutition* très-difficile. On ne négligera donc, dans le début, aucun des moyens que propoſe l'Auteur : on emploiera la flanelle ou le *bas*, également en uſage parmi le peuple de nos pays, & dont j'ai éprouvé d'excellents effets : on fera uſage de *gargariſmes* & de *bains de pieds*, que l'on prendra trois, quatre fois par jour, pendant une demi-heure, trois quarts-d'heure, même une heure, comme nous l'avons preſcrit ci-devant, page 70 de ce Volume.

ARTICLE V.

Remedes qu'on doit administrer à ceux qui sont attaqués de l'angine inflammatoire.

L'*INFLAMMATION de la gorge* étant une Maladie très-*aiguë*, très-dangereuse, & qui emporte quelquefois le malade subitement, il faut, dès qu'on en apperçoit les *symptômes*, saigner du bras, ou plutôt de la *veine jugulaire*, & répéter l'opération autant que les circonstances le demandent (2). Quand & où il faut saigner.

---

(2) Quelqu importante que soit la *saignée* dans cette Maladie, il faut cependant bien se garder de la répéter inconsidérément. AETIUS observe expressément qu'ARCHIGENE n'aimoit pas des *saignées* si promptes & si copieuses dans l'*angine*, de peur que, par cette manœuvre, la matiere ne tombât sur le *poumon*. FERNEL, & avant lui TRALLIEN, avoient fait usage de cette réflexion. » Elle » cadre très-bien, dit le célebre DE BORDEU, avec l'Apho» risme d'HIPPOCRATE, rapporté ci-devant n°. 3 page » 308 de ce Vol. concernant la *chute* de l'*angine* sur le » *poumon* Je puis assurer, ajoute-t-il, que j'ai vu les *saignées* » faire disparoître le *mal de gorge* & supprimer les crachats; » mais le *poumon* s'embarrassoit ensuite. Réflexions sur les saignées copieuses & les purgatifs forts.

» J'en dis autant & pire encore des *purgatifs violents*: » peut-être pourrois-je excepter l'*émétique*.

» En un mot, l'*angine* la plus éminemment *inflamma*» *toire* n'est souvent qu'un mouvement violent de la » Nature, qui fait effort pour trouver, dans la gorge, » une issue qui dégage les *poumons* & les environs. L'orage » le plus violent amene quelquefois un calme fort heureux. Idée qu'on doit avoir de l'esquinancie.

» Elle est appuyée, cette *inflammation*, sur un engorge» ment *muqueux*, *catarreux*, &, pour ainsi dire, *cellulaire*. » Le lieu de cet engorgement peut tomber dans un af» faissement mortel par les violentes *évacuations*: s'opi» niâtrer, en brusquant l'aventure, à faire disparoître le » *mal de gorge* par des *saignées* abondantes & des *pur*» *gatifs* très-forts, c'est tomber dans l'écueil annoncé par » HIPPOCRATE, sur la chute de l'*angine*; c'est perdre

Laxatifs doux.

Il faut également lâcher doucement le ventre. Pour cet effet, on donnera au malade pour

---

» de vue les Aphorismes sur la nécessité des crachats. » Ces fautes ne peuvent manquer d'arriver, quand on » saigne & qu'on ressaigne jusqu'à l'affaissement des *vais-* » *seaux*, & qu'on purge à toute outrance, sans savoir » quand, ni comment, ni pourquoi. » *Recherches sur le tissu muqueux*, page 147 & suiv.

L'émétique donné à propos peut être salutaire.

Nous venons de voir que M. DE BORDEU, en condamnant les *évacuants* forts & répétés, excepte l'*émétique*. Voici les faits sur lesquels il se fonde. » L'*émétique* » donné à propos, c'est-à-dire, dans les commencements, » après la premiere *saignée*, peut enlever les obstacles » à la marche naturelle de la Maladie, & favoriser la » maturation. C'est un fait dont je crois que tous les Mé- » decins François auroient des preuves à donner : chacun » doit se contenter de dire ce qu'il a observé.

» Je me souviens que, dans ma jeunesse, mon pere » porta, à plusieurs reprises, le calme, & ramena les » espérances dans des cantons & des villages entiers, où des » *maux de gorge épidémiques* faisoient les plus cruels » ravages. L'*émétique* étoit un de ses principaux secours. » Ce *remede* me paroît être, dans cette Maladie, suivant » le vœu de la Nature, plus que la *saignée* & les *pur-* » *gatifs*. Il ouvre les voies de la *pituite*, des crachats » & des *sérosités* qui inondent la bouche & la gorge, » lorsque la Maladie se termine heureusement.

» En 1744 & 1745, dans le Béarn, ma patrie, il y » eut beaucoup de *maux de gorge*, dont plusieurs malades » moururent, sur-tout parmi les enfants : j'en conservai » par l'*émétique*, & quelquefois de ceux qui paroissoient » à l'extrémité. En 1745 & 1746, à Montpellier, on » vit une *épidémie de maux de gorge*, dans laquelle j'ai » vu donner très-hardiment l'*émétique*, à des malades de » tout âge & de tout sexe, dans les *angines* les plus » *inflammatoires*. Mêmes observations à Paris en 1747 » & 1749, & notamment en 1758, 1759 & 1762, où » j'ai expressément noté un *mal de gorge*, d'abord léger, » augmentant sans cesse jusqu'au quatrieme jour qui » amena la mort, après sept *saignées*. Bon effet de l'*é-* » *métique* dans un Couvent, où je fus appellé, avec

boisson ordinaire, ou une *décoction de figues* & de *tamarins*, ou de petites doses de *rhubarbe* & de *nitre*, comme nous l'avons recommandé dans l'*érysipelle*, page 283 de ce Volume. On augmentera ces doses, relativement à l'âge du malade, & on les répétera jusqu'à ce qu'elles aient procuré les effets désirés.

J'ai souvent vu de très-bons effets du *sel de prunele*, ou du *crystal minéral*, ou du *nitre purifié*, que le malade tient dans sa bouche, & qu'il n'avale qu'à mesure qu'il se fond. Il excite l'évacuation de la *salive*, & tient lieu par-là de *gargarisme*; tandis qu'il contribue en même temps à diminuer la *fievre*, en facilitant la *sécrétion* des *urines*. Bons effets du crystal minéral, ou du nitre purifié. Maniere de s'en servir;

Il faut encore frotter la gorge du malade, deux ou trois fois par jour, avec un peu de *liniment volatil* : ce qui ne manque presque jamais de produire un bon effet (3). Du liniment volatil.

» d'autres Médecins, qui consentirent aux *vomitifs*, auxquels le Médecin ordinaire n'avoit pas pensé, &c.

» S'il étoit enfin permis de ne pas abandonner (dans les *maux de gorge*, comme en tant d'autres Maladies) les trois quarts de la besogne à la Nature, il me semble qu'il y auroit moins d'inconvénients à insister sur les *vomitifs*, que sur les *saignées* & les *purgatifs*, surtout les *purgatifs* forts. » Ibid., page 149 & suiv. Voyez aussi les *Observations sur les Maladies épidémiques*, par M. LEPECQ DE LA CLOTURE, année 1770, p. 13 & suiv.

(3) Voici une espece de *baume tranquille*, qui, au rapport de plusieurs personnes, fait des miracles dans l'*esquinancie inflammatoire*. On en doit la *recette* à M. CHOMEL, qui, dans son *Traité des plantes usuelles*, Tome III, page 33 & suiv. s'exprime ainsi. Recette d'une espece de baume tranquille, publié par M. Chomel.

Cette espece de *baume* m'a été communiqué par un de mes amis, comme un secret de famille. J'en ai vu

Nécessité de bien couvrir le cou.

On tiendra en même temps le cou bien couvert avec de la laine ou de la flanelle, pour empêcher que le froid ne pénetre à travers la *peau*, qui s'attendrit singuliérement par ces applications.

Remedes vantés, mais qui ne méritent aucune préférence sur les cataplasmes de mie de pain & de lait.

Il y a beaucoup d'autres *remedes* externes recommandés contre cette Maladie : tels sont les *nids d'hirondelle* ; les *cataplasmes* faits avec la substance fongueuse qui croît à la racine du *roseau*, & qu'on appelle *Jews ears*, *oreille de Ju-*

---

des effets surprenants dans l'*esquinancie* & dans les *maux de gorge*. Voici la maniere de le préparer.

Prenez de feuilles vertes de *jusquiame*,
de *langue de chien*,
de *nicotiane*,
} de chaque une livre.

Faites bouillir dans trois pintes de *vin*, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que deux, ou environ ; passez & exprimez fortement ; joignez à ce *suc* autant de bonne *huile d'olive* ; faites bouillir le tout sur un feu doux, jusqu'à ce qu'il soit réduit à la moitié, prenant garde que l'*huile* ne brûle & ne noircisse ; versez ensuite doucement ce *baume* dans une terrine. On grattera ce qu'on pourra de ce qui reste au fond de la poële, & on le mêlera au *baume* de la terrine. On laissera refroidir : on versera le *baume* doucement & à clair dans des bouteilles.

Maniere de l'employer.

On en graisse avec une plume fine, les *glandes* de la gorge, après une ou deux *saignées*, si elles sont nécessaires. Cette *onction* réitérée de deux heures en deux heures, avance la *suppuration*, qui n'arrive souvent que le neuvieme jour, & guérit en trois jours une Maladie des plus dangereuses.

On ne jette point le marc qui reste, après qu'on a tiré le *baume* à clair, comme on l'a dit ci-dessus : on en fait une *emplâtre*, avec partie égale de *cire jaune*, qu'on fait fondre sur le feu, & qu'on mêle exactement avec ce marc. Cette *emplâtre* est fort *résolutive*.

Mais l'*huile* ou *baume* dont on vient de donner la *recette*, n'est pas seulement *résolutive* & très-*anodyne*, elle est aussi *vulnéraire* & très-utile dans les *plaies* & dans les *ulceres* : j'en ai même vu de bons effets pour le *rhumatisme* & les douleurs de *sciatique*.

das ;

das ; avec l'*album græcum*, &c. Mais comme ils ne méritent, en aucune façon, la préférence sur les *cataplasmes* ordinaires de mie de pain & de *lait*, nous n'en dirons rien davantage.

Il y en a qui recommandent la *gomme de gaïac* comme un *spécifique*, dans cette Maladie. On en prépare un *électuaire* de la maniere suivante.

Gomme de gaïac, en électuaire. Maniere de l'administrer.

Prenez de *gomme de gaïac*, en poudre, demi-gros. Mêlez, avec quantité suffisante de *rob de sureau*, ou de *gelée de groseilles*, pour envelopper cette poudre.

On donne cette dose en une fois, & on la répete selon les occasions. Le Dr. HOME.

Dans les *inflammations de gorge* très-considérables, on tirera de grands avantages d'un *vésicatoire* appliqué derriere le cou, ou derriere les oreilles : & quand le mal sera encore plus violent, il faudra que le *vésicatoire* soit assez grand pour couvrir tout le derriere du cou, depuis une oreille jusqu'à l'autre.

Dans les angines considérables, il faut appliquer un vésicatoire sur le cou.

Après qu'on aura levé le *vésicatoire*, il faudra entretenir l'écoulement de la partie sur laquelle il aura été posé, en appliquant un *onguent aiguisé*, décrit ci-dessus Chap. XVIII, note 2 de ce Volume, jusqu'à ce que l'*inflammation* soit entiérement dissipée : car si on laissoit sécher la *plaie*, le malade seroit en danger d'une rechute.

Combien de temps il faut entretenir l'écoulement de la plaie.

Lorsque l'*angine* a été traitée comme nous venons de le conseiller, il est rare que l'*inflammation* vienne à *suppuration*. Cependant cela arrive quelquefois, malgré tout ce qu'on fait pour la prévenir.

Ainsi quand l'*inflammation* & le gonflement persistent, de façon qu'on voie évidemment qu'il s'ensuivra une *suppuration*, il faut travailler à l'avancer, en faisant recevoir dans la gorge, a

Ce qu'il faut faire lorsque l'inflamma-...

moyen de l'*inspiratoire* ou d'un entonnoir, de la vapeur d'eau chaude; en appliquant extérieurement des *cataplasmes adoucissans*, & en ordonnant au malade de tenir constamment dans la bouche une *figue grasse*.

(Il y a des personnes qui se plaignent que cette *figue* les brûle & augmente leurs douleurs. Elles prendront à sa place du *lait* chaud, ou de l'eau chaude, ou une *mixture* chaude de *lait* & d'eau, qu'elles garderont dans la bouche le plus long-temps possible. Quelquefois le malade ne peut ouvrir la bouche; alors il faut lui injecter de ces liquides par les narines.)

Comment il faut nourrir le malade lorsque le gonflement est si considérable, qu'il empêche d'avaler.

Il arrive quelquefois que l'ouverture de l'*abcès* est précédée d'un gonflement si considérable, qu'il intercepte le passage, au point que le malade ne peut absolument rien avaler. Dans ce cas, il périroit infailliblement, si on ne cherchoit à le soutenir d'une autre maniere. Le seul moyen est de lui donner des *lavements* nourrissants, composés de bouillons, ou de *gruau* & de *lait*, &c. On a vu des malades nourris ainsi, pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'enfin l'*abcès* eût crevé; ils recouvroient ensuite la santé (4).

Ce qu'il faut faire lorsque la tumeur empêche d'avaler & de respirer.

Non-seulement cette *tumeur* intérieure peut empêcher d'avaler, mais encore de *respirer*: dans ce cas, rien ne peut sauver le malade que l'ou-

---

Quand & comment il faut percer la tumeur.

(4) Lorsque la *tumeur* empêche seulement d'avaler, il faut s'assurer de l'endroit qu'elle occupe. Souvent elle est peu considérable, quoiqu'elle paroisse beaucoup incommoder le malade. En cherchant avec le doigt, on la trouve facilement; & quand elle est mûre, la moindre pression l'ouvre. Si elle ne cede point à la pression légere du doigt, un Chirurgien intelligent la percera avec une lancette, assujétie à un petit bâton, & enveloppée d'un linge doux dans toute son étendue, excepté la pointe.

verture de la *trachée-artere*, ou du conduit par lequel l'*air* passe dans les *poumons*. Et comme cette opération, appellée *bronchotomie*, a souvent réussi, il n'est personne qui, dans des circonstances aussi désespérées, doive hésiter un seul instant à y avoir recours. Mais comme il n'y a qu'un Chirurgien qui puisse la faire, il est inutile de la décrire ici.

§ II.

Des maux de gorge gangréneux & avec ulceres; ou de l'Esquinancie maligne.

Personnes qui y sont sujettes, & saisons où on l'observe le plus souvent.

CETTE espece d'*esquinancie* est peu connue dans le Nord de la Grande-Bretagne, quoiqu'elle ait fait, il y a quelques années, de grands ravages dans les Provinces Méridionales de ce Royaume. Les enfants y sont plus sujets que les adultes; les femmes plus que les hommes; & les personnes délicates, plus que celles qui sont fortes & robustes. On l'observe particuliérement en automne, ou après des temps humides & très-chauds.

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Esquinancie maligne, ou des Maux de gorge gangréneux & avec ulceres.

La contagion.

CETTE Maladie est évidemment *contagieuse*, & se gagne ordinairement par communication. Une seule personne l'a souvent donnée à toute une famille, & même à des villages entiers. Il faut donc bien se garder de rester auprès d'une personne attaquée de cette Maladie; puisque, par cette imprudence, on risqueroit non-seule-

ment sa vie, mais encore celle de ses amis & de ses connoissances.

Toutes les causes des fievres malignes.

Tout ce qui peut occasionner les *fievres putrides* & *malignes*, peut également causer les *maux de gorge gangréneux*, comme l'*air* mal-sain, les provisions gâtées, la mal-propreté, &c. ainsi qu'on l'a fait voir Chap. IX, § I de ce Volume.

ARTICLE II.

Symptômes des Maux de gorge gangréneux & avec ulceres, ou de l'Esquinancie maligne.

Symptômes précurseurs.

CETTE Maladie commence par des alternatives de froid & de chaud. *Le pouls* est *fréquent*, mais *concentré* & *inégal*, & il reste ordinairement le même pendant tout le cours de la Maladie.

Le malade se plaint de beaucoup de foiblesse & d'*oppression de poitrine*. Il est abattu & prêt à tomber en foiblesse, quand on le met sur son séant.

Symptômes ordinaires aux enfants.

Il a des *nausées*, accompagnées souvent de *vomissement*, ou de *diarrhée*; mais ces deux derniers *symptômes* sont plus ordinaires aux enfants. Les yeux sont rouges & humides comme dans la *rougeole*; le visage est gonflé.

L'*urine* est d'abord pâle & *crue*; mais elle prend une couleur plus jaune, à mesure que la Maladie avance. La langue est blanche, & en général humide; *symptôme* qui distingue cette Maladie de celle qui est purement *inflammatoire*.

Symptômes de l'intérieur de la gorge.

Si l'on regarde dans la gorge, on la trouve gonflée & d'un rouge vif. Cependant on apperçoit des taches pâles, livides, de couleur de cendre, interposées çà & là; quelquefois on ne voit qu'une tache large comme une mouche, de

figure irréguliere, d'un blanc pâle, entourée d'un rouge vif. Ces taches blanchâtres, livides, couvrent autant d'*ulceres*.

Symptômes particuliers à cette Maladie.

Un *symptôme* particulier à cette Maladie, est une efflorescence, ou une espece d'*éruption*, qui se manifeste, vers le second ou troisieme jour, sur le cou, sur les bras, sur les doigts, sur la *poitrine*, &c.; mais alors l'*évacuation* par haut & par bas cesse pour l'ordinaire.

Le malade a souvent un peu de *délire*. Le visage paroît très-souvent vergeté, & l'intérieur des narines rouge & enflammé. Il se plaint d'avoir dans la bouche un goût de pourri rebutant, & son haleine est infecte.

Symptôme caractéristique.

(La voix est rauque & sombre, non pas comme dans les *rhumes*, mais comme chez les personnes qui ont des *ulceres vénériens* dans la gorge; de sorte qu'à cette seule affection de la voix, des Médecins ont reconnu cette Maladie, dit le Dr. FOTHERGILL, *an account of the sore throat attended with ulceres*. The fourth edition, p. 14.)

Symptômes qui distinguent cette esquinancie de celle qui est inflammatoire.

Les *maux de gorge gangréneux* se distinguent de l'*esquinancie inflammatoire*, par le *vomissement* & le *cours de ventre*, qui accompagnent quelquefois leurs commencements; par la nature des *ulceres*, couverts de croûtes blanchâtres, ou livides; par l'excessive foiblesse du malade; par tous les autres *symptômes* de la *fievre maligne*, exposés ci-devant pag. 162 de ce Vol.

Symptô fâcheux;

Les *symptômes* fâcheux sont un *cours de ventre* opiniâtre, une foiblesse extrême, la vue trouble, la couleur livide ou noire des taches, de fréquents *frissons* ou tremblements, avec un *pouls petit* & *tremblotant*.

Lorsque l'*éruption* de la *peau* disparoît subitement, ou devient d'une couleur livide, & qu'elle

est accompagnée d'une *hémorrhagie* par le nez & par la bouche, le danger est très-grand.

Favorables. Mais si, vers le troisieme ou le quatrieme jour, une *sueur* modérée se manifeste sur le cou & continue, avec un *pouls égal*, *assuré*, quoique *petit*; si les croûtes des *ulceres* se déclarent d'une maniere favorable; si les taches paroissent dessous belles & d'un rouge animé; si la *respiration* devient plus facile; si les yeux se raniment, on a tout lieu d'espérer une *crise* favorable.

Symptômes qui persistent souvent après la guérison. (Les malades se ressentent souvent des suites de cette Maladie long-temps après qu'elle a disparu; ils restent foibles & languissants pendant plusieurs mois, & ils conservent un changement dans la voix, ou une difficulté d'avaler, quelquefois plusieurs années après.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués de l'Esquinancie maligne, &c.

Le malade doit être tenu au lit. IL faut tenir le malade tranquille, &, la plus grande partie du temps, couché, parce qu'étant debout, il est sujet à de fréquentes foiblesses.

Quels doivent être les aliments & la boisson. Les *aliments* seront *restaurants* & nourrissants. On lui donnera du *gruau* de *sagou* avec du *vin rouge*, des *gelées à la viande*, des bouillons forts, &c. La boisson sera de même nature & de qualité *antiseptique*, comme du *négus au vin rouge*, du *petit-lait au vin blanc*, &c. déja prescrit Chap. IX, § III de ce Volume.

ARTICLE IV.

Remedes qu'on doit administrer à ceux qui sont attaqués du Mal de gorge gangréneux, &c.

Combien le traitement de cette espece d'esquinancie differe de celle qui est inflammatoire.

LE traitement, dans cette espece d'*esquinancie*, est entiérement différent de celui qui convient à l'*inflammation de la gorge*. Toute *évacuation*, comme les *saignées*, les *purgations*, qui ne tendroient qu'à affoiblir le malade, doit être interdite. Les *remedes rafraîchissants*, comme le *nitre*, la *créme de tartre*, sont également nuisibles.

Qualité que doivent avoir les remedes.

Il n'y a que les *cordiaux fortifiants* dont on puisse faire usage avec sûreté, & on ne doit jamais négliger de les employer.

Ce qu'il faut prescrire dans les commencements, s'il y a de fortes envies de vomir.

Si le malade éprouve, dans le commencement, de fortes envies de vomir, on lui donnera, pour lui nettoyer l'*estomac*, une *infusion* de *thé verd*, de *fleurs* de *camomille* ou de *chardon béni*. Si ces *infusions*, prises abondamment, ne débarrassent point l'*estomac*, on donnera au malade quinze à dix-huit grains d'*ipécacuanha* en poudre, ou tout autre *vomitif* doux.

Gargarisme, lorsque la Maladie n'est pas dangereuse;

Lorsque la Maladie n'est pas dangereuse, on fait gargariser le malade avec une *infusion* de feuilles de *sauge* & de *rose*, dans chaque demi-setier de laquelle on ajoute une ou deux cuillerées de *miel*, & du *vinaigre* autant qu'il est nécessaire pour lui donner une *acidité* agréable.

Lorsque les symptômes sont violents.

Mais lorsque les *symptômes* sont violents, que les croûtes sont larges & épaisses, & que l'haleine a une très-mauvaise odeur, il faut prescrire le *gargarisme* suivant.

Prenez de racine de *contraierva*, demi-once; faites bouillir, pendant quelque temps, dans six onces de la *décoction pectorale*; passez.

Ajoutez de *vinaigre de vin blanc*, deux onces;
de *miel* de Narbonne, } de chaque
de *teinture de myrrhe*, } une once.

Maniere de l'employer.

Non-seulement on en donne au malade pour se gargariser, mais on doit encore lui en injecter fréquemment de petites quantités dans la bouche, pour bien la nettoyer, avant qu'il prenne quelque chose, soit en boisson, soit en *aliments*. Ce moyen doit sur-tout être employé pour les enfants qui ne savent pas encore se gargariser eux-mêmes.

Vapeurs qu'il faut faire recevoir dans la bouche.

Un *remede* très-salutaire, dans ce cas, est de faire recevoir fort souvent dans la bouche du malade, au moyen de l'*inspiratoire*, ou d'un entonnoir renversé, les vapeurs chaudes d'une *mixture* composée de *vinaigre*, de *myrrhe* & de *miel*.

Ce qu'il faut prescrire, lorsque la malignité est à un très-haut degré: Quinquina. Maniere de l'administrer.

Mais quand les *symptômes* de *malignité* sont à un très-haut degré, & que la Maladie annonce du danger, le seul *remede* dont on doive alors espérer du succès, est le *quinquina*.

On peut le donner en substance, c'est-à-dire, en poudre, si l'*estomac* du malade peut le supporter; ou s'il ne le peut pas, de la maniere suivante.

Prenez du meilleur *quinquina*, une once;
de *serpentaire de Virginie*, deux gros.

Concassez le tout; faites bouillir dans trois demi-setiers d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que chopine.

Ajoutez une cuillerée à café d'*élixir de vitriol*.

On en donnera au malade la valeur d'une petite tasse à café, toutes les trois ou quatre heures.

Vésicatoires: où il faut les appliquer.

Les *vésicatoires* sont très-utiles dans cette Maladie, sur-tout quand le *pouls* & les forces du malade sont déprimés. On les applique sur la gorge, derriere les oreilles, ou derriere le cou.

Lorsque le malade est fatigué par un *vomissement* opiniâtre, il faut lui donner toutes les heures deux cuillerées de *julep salin*. L'*infusion* de *menthe* & d'une petite quantité de *canelle*, convient beaucoup dans ce cas, pour boisson ordinaire, sur-tout si on y ajoute autant de *vin* rouge.

Ce qu'il faut faire lorsque le malade est fatigué par le vomissement;

Lorsque le *cours de ventre* est considérable (5), on fait prendre au malade, deux ou trois fois par jour, ou plus souvent, s'il est nécessaire, gros comme une noix muscade de *diascordium*, ou de *confection du Japon*.

Par le cours de ventre;

S'il survient un *saignement de nez*, on exposera souvent cette partie à la vapeur du *vinaigre* chaud, & on aiguisera la boisson du malade avec l'*esprit de vitriol*, ou la *teinture de roses*.

Lorsqu'il survient un saignement de nez,

Dans les cas où il surviendroit une *strangurie*, c'est-à-dire, une *difficulté d'uriner*, il faudra *fomenter* le ventre avec de l'eau chaude, & donner, trois ou quatre fois par jour, des *lavements émollients*.

Une strangurie.

Lorsque la Maladie aura perdu de sa violence, on lâchera le ventre avec de doux *purgatifs*, comme la *manne*, le *séné*, la *rhubarbe*, &c.

Temps de purger.

Si, après la Maladie, il reste une grande foiblesse, un *abattement* considérable, des *fievres* nocturnes & tous les autres *symptômes* de la *pulmonie*, il faudra que le malade continue l'usage du *quin-*

Ce qu'il faut faire lorsque la Maladie étant guérie, il reste de la foiblesse, de

---

(5) Il faut, dit le Docteur FOTHERGILL, ibid, page 56, être très-attentif au *cours de ventre*; pour l'ordinaire il cesse dans les deux premieres heures de l'attaque avec le *vomissement*. Mais s'il continue plus long-temps, surtout chez les adultes, il faut travailler à l'arrêter; autrement il a les suites les plus dangereuses. Il faut donc, dans ce cas, chaque fois que le malade va à la garde-robe, donner l'un ou l'autre des *remedes* que M. BUCHAN prescrit ici.

l'abattement, &c. *quina*, auquel on joindra l'*élixir de vitriol*, comme il est prescrit, pag. 328 de ce vol., & qu'il prenne souvent un verre de bon *vin*. Ces *remedes*, le *lait* pour toute nourriture, & l'*exercice du cheval*, sont les moyens les plus convenables pour faire recouvrer les forces.

§ III.

Des Maux de gorge simples, ou de la fausse Esquinancie.

Caracteres & siege des maux de gorge simples. (IL s'agit ici de l'engorgement des différentes parties qui avoisinent la gorge, telles que la *luette*, les *amygdales*, les *parotides*, les *maxillaires*, enfin toutes les *glandes* qui fournissent la *salive* : engorgement qu'on appelle *esquinancie fausse*, parce qu'elle n'est point accompagnée des *symptômes* d'*inflammation*, décrits Art. II du § I de ce Chap.

Les *causes* de cette espece d'*esquinancie* sont les mêmes que celles qui sont exposées Art. I du même § I de ce Chap. XIX).

ARTICLE PREMIER.

Symptômes des maux de gorge simples.

Symptômes précurseurs. (CETTE Maladie, la plus fréquente de toutes celles qui attaquent la gorge, commence ordinairement par une des *amygdales*, qui devient grosse, rouge, douloureuse ; & ne permet d'avaler qu'avec une grande peine. Quelquefois le mal se borne à un seul côté ; mais plus ordinairement il passe à la *luette*, & delà à l'autre *amygdale*. Si le mal n'est pas grave, la premiere est ordinairement mieux, quand la seconde est attaquée.

Symptômes Lorsqu'elles le sont toutes deux ensemble, la

douleur & le mal-aiſe ſont très-conſidérables : le malade ne peut avaler qu'avec la plus grande peine, & la ſenſibilité eſt ſi grande, que ſouvent les perſonnes irritables ont des *convulſions*, toutes les fois qu'elles font des efforts pour avaler leur *ſalive*, ou quelqu'autre liquide. L'on eſt même quelquefois pluſieurs heures ſans pouvoir rien prendre. Le fond du *palais* & la baſe de la langue, ſont légérement rouges.

des maux de gorge ſimples confirmés.

Pluſieurs malades avalent les liquides plus difficilement que les ſolides, parce que le liquide a beſoin de plus d'action de la part des *muſcles* pour être dirigé. La *ſalive* s'avale encore plus difficilement que les autres liquides, parce qu'étant un peu *viſqueuſe*, elle coule moins aiſément. Cette difficulté d'avaler, jointe à la quantité de *ſalive* qui ſe forme, produit ce crachement preſque continuel, qui incommode d'autant plus quelques malades, que l'intérieur des joues, toute la langue & les levres, s'écorchent ſouvent.

Symptômes caractériſtiques.

Cela les empêche auſſi de dormir ; mais ce n'eſt pas un mal : le ſommeil eſt peu utile dans les Maladies *fiévreuſes* ; & j'ai vu ſouvent, dit M. TISSOT, que ceux qui avoient cru leur gorge preſqu'entiérement guérie le ſoir, y avoient très-mal après quelques heures de ſommeil.

La *fievre*, dans cette eſpece, eſt quelquefois très-forte, & le *friſſon* dure ſouvent pluſieurs heures : il eſt ſuivi d'une chaleur conſidérable & d'un violent mal de tête, accompagné quelquefois d'aſſoupiſſement. Il y a ordinairement aſſez de *fievre* le ſoir, mais quelquefois très-peu & même point le matin.

Un léger commencement de *mal de gorge* précede ſouvent le *friſſon* ; mais plus ordinairement

il ne se manifeste qu'après, en même temps que la chaleur.

Le cou est quelquefois un peu enflé, & plusieurs malades se plaignent d'une douleur assez vive dans l'oreille du côté le plus malade; on en a rarement dans les deux.)

ARTICLE II.

Traitement des Maux de gorge simples.

Circonstances qui indiquent la saignée.

(On est souvent obligé de faire une *saignée*, dans cette espece de *mal de gorge*; & il ne faut jamais l'omettre, quand le *pouls* est *dur* & *plein*. Il est très-important de la faire d'abord. Il est rare qu'il faille la réitérer; mais il ne faut jamais aller jusqu'à trois.

Ce qu'il faudroit faire pour se passer de la saignée.

Le *mal de gorge simple* se guérit le plus souvent sans *saignée*, & cela arriveroit presque toujours, si, dès que les malades en ressentent les premiers *symptômes*, ils se couvroient le cou de maniere à le tenir très-chaudement; s'ils mettoient les pieds & les jambes dans l'eau tiede; s'ils prenoient quelques *lavements*, & s'ils buvoient abondamment de l'une des boissons prescrites ci-devant Ch. V, § I, Art. III de ce Vol.

Négligence qu'on apporte dans les commencements de cette Maladie & de toutes les autres.

Mais on n'est pas plus attentif aux commencements de cette Maladie, que de toute autre. On attend que le mal soit parvenu à un degré qui empêche de vaquer à ses affaires; & alors il est presqu'impossible de se passer d'une *saignée*, qui, à la vérité, emporte souvent le mal, si le malade boit beaucoup, & s'il tient la partie très-chaudement, comme on l'a prescrit ci-dessus, p. 314 & 315 de ce Vol.

Ce qu'il faut faire lorsque la douleur

Lorsque la difficulté d'avaler n'est pas accompagnée de douleur *aiguë*, comme elle ne tient alors

qu'à un engorgement des *glandes* de la gorge, elle demande seulement que la partie soit tenue chaudement. Le malade se gargarisera souvent avec quelques *remedes* qui irritent légérement les *glandes*, comme une *décoction* de *figues* avec du *vinaigre* & du *miel*; on peut y ajouter quelquefois un peu de *moutarde*, ou quelques gouttes de *liqueurs spiritueuses*. n'est pas violente.

Mais il faut bien se garder d'employer ce dernier *gargarisme*, dès qu'il y a quelques signes d'*inflammation*: car alors il faut se comporter comme nous avons dit ci-dessus, Article V du § I de ce Chapitre.) Lorsqu'il y a quelques signes d'inflammation.

Cette espece de *mal de gorge* a différents noms, parmi le peuple; & pour le guérir, il est dans l'usage d'enlever le malade par les cheveux, & d'enfoncer les doigts sous ses mâchoires. Ces moyens & plusieurs autres, sont souvent dangereux, & tout au moins inutiles (6).

---

(6) L'Auteur dit que le peuple appelle ce *mal de gorge*, *Pap of throat, the falling down of the almonds of the ears*, &c. Nous n'avons pas trouvé de mots françois qui pussent rendre ces expressions. Mais par le traitement qu'il dit qu'on emploie, il est évident qu'il s'agit du gonflement de la *luette*. Il n'est personne qui n'ait vu des gens du peuple tirer des poignées de cheveux à ceux dont la *luette* est gonflée ou relâchée, de maniere à empêcher d'avaler. Cette pratique absurde & douloureuse, est sur-tout en usage parmi les Soldats. Pratique pernicieuse du peuple, contre le gonflement de la luette.

Mais il y a d'autres especes de *maux de gorge* qu'on appelle *oreillons*, & dans quelques endroits *ourles*. C'est un engorgement des *glandes* qui servent à fournir la *salive*, sur-tout des deux grosses, nommées *parotides*; & des deux qui sont dessous la mâchoire, appellées *maxillaires*. Ces *glandes*, dans ces Maladies, se gonflent considérablement, & empêchent non-seulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche, parce qu'alors les mouvements en sont très-douloureux: les enfants y sont De plusieurs autres maux de gorge appelles oreillons, ou ourles.

§ IV.

Moyens de se préserver des diverses especes d'Esquinancies & des Maux de gorge.

Régime sévere,

LES personnes sujettes aux *inflammations de la gorge*, doivent, pour s'en préserver, vivre avec beaucoup de tempérance.

Ou purgations souvent répétées.

Ceux qui ne veulent point se soumettre à ses loix, doivent avoir souvent recours aux *purgations* ou à d'autres *évacuations*, afin de chasser le superflu des humeurs.

Il faut encore qu'ils évitent de prendre du froid, & qu'ils s'abstiennent d'*aliments* & de *remedes astringents* ou *irritants*.

L'*exercice* violent, en augmentant le mouvement & la force du *sang*, dispose singuliérement à l'*inflammation de la gorge*, sur-tout si l'on boit immédiatement après des liqueurs froides, ou si l'on s'expose subitement au froid. Ceux qui voudront se garantir de cette Maladie, doivent donc, après avoir parlé haut, chanté, couru, bu des liqueurs chaudes, ou fait toute autre chose qui peut échauffer la gorge, ou donner de la célérité à la *circulation du sang* dans cette partie, avoir l'attention de ne se rafraîchir que graduellement, de se tenir le cou plus couvert qu'à l'ordinaire, &c.

Importance de se tenir chaudement le cou & les pieds.

J'ai souvent vu des personnes sujettes aux *maux de gorge*, s'en délivrer entiérement, en portant constamment, ou un morceau de flanelle autour du cou, en guise de cravate, ou des souliers plus épais, ou une camisole de flanelle, &c. Ces moyens

beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de *fievre*, les seuls moyens que propose M. BUCHAN, suffisent.

peuvent paroître minutieux ; mais ils produisent d'excellents effets. Il est vrai qu'il y a du danger à les quitter, quand une fois on s'y est accoutumé ; mais les inconvénients qu'il peut y avoir à s'en servir toute la vie, ne sont certainement pas à comparer aux dangers qui en résultent, quand on les néglige.

Ce qu'il faut faire lorsqu'après que l'inflammation de la gorge est dissipée, les glandes restent gonflées.

Quelquefois, après que l'*inflammation de la gorge* est dissipée, les *glandes* restent gonflées, & deviennent dures & *calleuses*. Il n'est pas facile d'y remédier, & souvent on augmente le danger, en réitérant l'application de *remedes stimulants*. Tout ce qu'il y a à faire en cette occasion, est de tenir chaudement la partie, & d'ordonner au malade de se gargariser deux fois le jour avec une *décoction de figues*, *acidulée* avec quelques gouttes d'*élixir*, ou d'*esprit de vitriol* (7).

(7) Ces *symptômes* persistent, sur-tout lorsque la Maladie a été mal traitée. Il n'est jamais arrivé, au moins je l'ignore, dit M. Tissot, que l'*esquinancie inflammatoire*, bien conduite, se terminât par la *gangrene*, ou par le durcissement des *glandes* ; mais j'ai été témoin que l'un ou l'autre arrive, quand on veut forcer les *sueurs* dans les commencements, par des *remedes échauffants*.



CHAPITRE XX.

Du Rhume, des diverſes eſpeces de Toux, & de la Coqueluche.

§ I.

Du Rhume.

NOUS avons déja fait obſerver Tom. I, Chap. XII, § III & les Articles qui en dépendent, que le *rhume* eſt occaſionné par la *ſuppreſſion* de la *tranſpiration*. Nous avons tâché d'en indiquer les cauſes ; nous ne les rappellerons pas ici. Nous ne nous amuſerons pas non plus à rapporter tous les différents *ſymptômes* qui le caractériſent, parce qu'ils ſont généralement connus.

Idée qu'il faut ſe faire des rhumes.

Mais nous croyons devoir faire obſerver qu'il faut regarder preſque tous les *rhumes* comme des eſpeces de *fievres*, qui ne different de quelques-unes que nous venons de traiter, ſur-tout de la *pleuréſie*, de la *fluxion de poitrine* & de l'*eſquinancie*, que par leur peu d'intenſité (1).

(1) Il n'eſt queſtion ici que de ce qu'on appelle vulgairement & fauſſement *rhume de cerveau*. Car le ſiege de cette Maladie n'eſt point dans le *cerveau*, mais dans l'intérieur des narines, & des *ſinus frontaux* & *maxillaires*. C'eſt un engorgement, ſouvent légérement *inflammatoire*, des *membranes* qui tapiſſent ces cavités, leſquelles correſpondent toutes entr'elles. Cet engorgement occaſionné par la ſuppreſſion de la *tranſpiration*, eſt appellé par le peuple, comme nous venons de le dire, *rhume de cerveau*, ou enchifrenement ; & il ne lui donne le nom ſeul de *rhume*, que lorſqu'il y a de la *toux* : mais la *toux*

Perſonne

Personne n'est à l'abri du *rhume :* il ne respecte ni l'âge, ni le sexe, ni la *constitution*. Les *remedes*, ni le *régime*, ne peuvent le prévenir. On s'*enrhume* dans tous les climats ; & malgré les plus grandes précautions, il est impossible de s'en garantir dans tous les temps. A la vérité, un homme qui se tiendroit constamment dans la même température, pourroit parvenir à ne jamais s'*enrhumer*. Mais comme personne ne peut, ne doit s'assujétir à cette uniformité, la *transpiration* se trouve exposée à toutes les révolutions qu'occasionnent dans les corps les variations de la chaleur. Cependant il faut convenir que quand ces variations sont peu considérables, elles ne sont point susceptibles de déranger la santé. Pour qu'elles produisent ces effets, il faut qu'elles soient marquées.

Personne n'est à l'abri du rhume, & on s'enrhume dans tous les climats.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes du Rhume.

L'*OPPRESSION de poitrine*, une lassitude à laquelle on n'est point accoutumé, la douleur de tête, la pesanteur de toutes les parties qui avoisinent le nez, l'engorgement des narines, &c., donnent lieu de croire que la *transpiration* a été supprimée, ou plutôt que l'on s'est *enrhumé*. (Bientôt le malade ne peut plus se moucher ; mais il distille des narines une humeur claire & *âcre*, qui s'épaissit peu à peu, à mesure que l'engorgement se dissipe ; il perd l'odorat, le goût & l'appétit, &c.)

---

est une autre Maladie qui, le plus souvent, n'est due qu'au *rhume négligé*, & dont nous traiterons § II de ce Chap.

ARTICLE II.

Régime qu'il faut suivre quand on est attaqué de Rhume.

Aliments.

LE malade doit aussi-tôt se mettre à la *diete*, ou au moins diminuer la quantité des *aliments* solides, & s'abstenir de toute *liqueur forte*. Au lieu de viande, de poisson, d'œufs, de *lait*, ou de tout autre *aliment* nourrissant, il ne prendra que des soupes légeres, des bouillons de veau & de poulet, des *panades*, du *gruau*, &c. Il boira de

Boisson.

l'*eau d'orge*, *édulcorée* avec du *miel*, ou une *infusion* de *menthe*, ou de *graine de lin*, *acidulée* avec le suc d'*orange* ou de *citron* ; une *décoction d'orge* & de *réglisse*, avec des *tamarins*, ou d'autres boissons *rafraichissantes*, *délayantes*, *acides*.

En quoi doit consister le souper.

Le souper, sur-tout, doit être léger : le malade ne prendra à ce repas qu'un peu de *posset*, ou du *gruau* à l'eau, *édulcoré* avec un peu de *miel* : on peut y ajouter un peu de pain rôti. Si le *miel* répugne à l'*estomac*, on *édulcorera* ce *gruau* avec de la *cassonade* ou un peu de *mélasse*, & on *acidulera* le tout avec de la *gelée de groseille*. Les personnes accoutumées aux *liqueurs fermentées* boiront, au lieu de *gruau*, du *petit-lait au vin*, qu'on *édulcorera* avec les substances ci-dessus.

Le malade doit se tenir au lit & chaudement.

Le malade doit se tenir au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire, & il tâchera de se procurer une *sueur* douce : ce qui est facile, vers le matin, en prenant du *thé*, ou quelqu'autre boisson *délayante* chaude. J'ai souvent vu ce moyen guérir en un seul jour un *rhume*, qui, s'il eût été négligé, auroit, très-probablement, coûté la vie au malade, ou l'auroit au moins tenu au lit pendant quelques mois.

(Un autre moyen très-salutaire & très-prompt de se délivrer d'un *rhume*, est de respirer la vapeur d'eau chaude, ou de quelqu'*infusion* de *plantes émollientes* ou *aromatiques*, telles que celle de fleurs de *sureau* ou de *camomille*, de feuilles d'*hyssope*, &c. On en remplit une écuelle, au-dessus de laquelle on présente la tête, couverte d'une serviette pliée en deux, de maniere que toute la vapeur soit forcée de ne se porter que sur le visage ; ou bien l'on introduit dans la narine le bec de l'*inspiratoire*.) Importance de la vapeur d'eau chaude; maniere de l'employer.

Si, dès que les premiers *symptômes* du *rhume* se manifestent, on vouloit sacrifier quelque temps à se reposer, à se tenir chaudement, & à faire un peu de *diete*, il n'est pas douteux qu'on préviendroit une partie des effets qui résultent de la *suppression* de la *transpiration*. Moyens certains de prévenir les effets du rhume, si on les mettoit en usage.

Mais si on laisse le mal se fortifier par des délais, les tentatives que l'on fait ensuite pour le guérir deviennent souvent infructueuses. La *pleurésie*, la *péripneumonie*, une *pulmonie mortelle*, sont les effets ordinaires des *rhumes* que l'on a absolument négligés, ou que l'on a mal traités. A quoi on s'expose, quand on les néglige.

Nombre de gens tentent de se guérir d'un *rhume* en s'enivrant ; mais cette expérience est téméraire, pour ne rien dire de plus, & ne peut être que celle d'un fou. Il est vrai qu'elle peut quelquefois réussir, en rétablissant subitement la *transpiration ;* mais s'il y a quelque degré d'*inflammation*, ce qui arrive souvent, les *liqueurs fortes*, au lieu de diminuer le mal, ne font que l'augmenter. C'est ainsi qu'un *rhume* simple peut être changé en une *fievre inflammatoire*. Témérité de ceux qui veulent guérir le rhume avec les liqueurs fortes;

(D'autres personnes prennent de la *thériaque*, des *confections*, des *ratafias*, &c. Ces moyens sont également pernicieux, par les mêmes raisons. Avec la thériaque.

La *thériaque* peut convenir dans les *rhumes*, même dans la *toux*; mais c'eſt à la fin: plus tôt, elle peut procurer une *inflammation*, ſoit de *poitrine*, ſoit de la *gorge*; & quand on la prend à la fin d'un *rhume*, il faut qu'on ait peu ſoupé, & que le ſoupé ſoit digéré.)

Suites fâcheuſes qu'ont les rhumes chez les ouvriers, qui ne veulent pas ſacrifier quelques jours au repos.

Quand ceux qui ne vivent que du travail de la journée ont le malheur de gagner un *rhume*, il leur eſt difficile, & preſque toujours impoſſible de conſacrer un jour ou deux à ſe tenir chaudement, & à faire quelques *remedes*: delà cette indiſpoſition, faiſant ſouvent des progrès rapides, ces malheureux ſe trouvent bientôt obligés de garder la maiſon pendant un temps conſidérable; & même ils deviennent, pour jamais, incapables de ſoutenir des travaux fatigants.

Ou qui dédaignent de le faire, regardant les rhumes comme une Maladie trop légere.

Il y a plus: ceux de ces journaliers qui auroient le moyen de prendre ces ſoins, quand ils ſont *enrhumés*, dédaignent ſouvent de le faire. Ils affectent de mépriſer les *rhumes*; & tant qu'ils peuvent ſe traîner, ils ne veulent pas reſter chez eux, pour ce qu'ils appellent un *ſimple rhume*: d'où il arrive qu'un ſi grand nombre de perſonnes de cette claſſe périſſent, par les ſuites de cette indiſpoſition; parce que tel qu'un ennemi mépriſé, le *rhume* gagne de la force par les délais, juſqu'à ce qu'à la fin il devient invincible (2).

Ils ont les mêmes ſuites chez les voya-

Cette vérité ſe vérifie tous les jours chez les voyageurs, qui, dans la crainte de perdre un ſeul

---

Les rhumes tuent plus de monde que la peſte.

(2) L'on ne meurt effectivement pas d'un *rhume*, dit M. TISSOT, tant qu'il n'eſt que *rhume*; mais quand on le néglige, il jette dans des Maladies de *poitrine* qui tuent. *Les rhumes tuent plus de gens que la peſte*, répondit un très-habile Médecin à un de ſes amis, qui lui diſoit: *Je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.*

jour, exposent leur vie en poursuivant leur route, quoiqu'attaqués de cette Maladie, même dans la saison la plus rigoureuse.

geurs, par les mêmes raisons.

Il faut cependant convenir qu'on peut aussi quelquefois trop s'écouter dans les *rhumes*. Une personne qui, pour un *rhume* léger, se renferme dans une chambre chaude, & boit abondamment des liqueurs chaudes, donne lieu par-là à un tel relâchement dans les *solides*, qu'il est ensuite fort difficile de leur rendre le *ton* qu'ils avoient auparavant.

Dangers de trop s'écouter pour un rhume.

(Il ne faut pas, dans cette Maladie, s'exposer sans nécessité à un grand froid; mais il faut également se préserver de trop de chaleur: ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes, ne guérissent point; & comment y guérir? Ces chambres, indépendamment du danger qu'on court en les quittant, enrhument, comme les *liqueurs fortes*, en produisant une légere *inflammation de poitrine.*)

Ce qu'il convient donc de faire, quand la Maladie & la saison le permettent, est de joindre au *régime* prescrit ci-dessus, pag. 338 & suiv. de ce Vol., un *exercice* modéré; comme de se promener, de monter à cheval, d'aller en voiture, &c. Souvent un *rhume* opiniâtre, qui a résisté à tous les *remedes*, cede à un *régime* & à un *exercice* convenable, quand on les continue pendant le temps nécessaire.

Il faut joindre un exercice modéré au régime.

Un moyen sûr de rétablir la *transpiration*, est de se baigner les pieds & les jambes tous les soirs dans de l'eau chaude. Mais il ne faut pas qu'elle le soit trop, car alors elle nuiroit. Il ne faut jamais que l'eau ait plus de chaleur que celle du *lait* nouvellement trait, & il faut que le malade se mette au lit immédiatement après cette espece de *bain*.

Utilité des bains de pieds. Degré de chaleur que doit avoir l'eau de ces bains.

Résumé de ce qu'il faut faire pour un rhume simple.

Mettre les pieds dans l'eau tiede, se tenir au lit; boire de l'eau de *gruau*, ou tout autre liquide léger tiede, détruira plus promptement le *spasme*, & rétablira plus sûrement la *transpiration*, que tous les *sudorifiques échauffants* des Apothicaires. Voilà tout ce qu'il convient de faire pour un *rhume* simple; & si on s'y prend de bonne heure, on manquera rarement de le guérir.

ARTICLE III.

Remedes qu'il faut administrer à ceux qui sont attaqués d'un Rhume qui ne cede point au régime.

Maladies qui résultent d'un rhume opiniâtre.

MAIS lorsque les *symptômes* ne cedent point à la *diete*, au *régime*, aux boissons chaudes & *délayantes*, on a tout lieu de craindre qu'il ne survienne quelqu'autre Maladie, comme une *fluxion de poitrine*, une *fievre inflammatoire*, &c.

Circonstances qui indiquent la saignée.

Si donc le *pouls* est *dur* & *fréquent*, si la *peau* est brûlante & seche, si le malade sent des douleurs à la tête ou à la *poitrine*, il faudra le *saigner*, & lui donner de la *poudre relâchante* & *rafraîchissante*, recommandée dans la *fievre scarlatine*, Chap. XIV de ce Vol. Il en prendra toutes les trois ou quatre heures, jusqu'à ce qu'elle ait évacué.

Un vésicatoire.

Il faudra encore appliquer un *vésicatoire* sur le cou, & donner au malade deux cuillerées de la *mixture saline* toutes les deux heures: en un mot, le traiter absolument comme d'une *fievre* légere. J'ai souvent vu ces moyens, employés dans les commencements, emporter la Maladie en deux ou trois jours, même dans les cas où il y avoit tous les *symptômes* avant-coureurs d'une *fievre inflammatoire*, ou d'une *fluxion de poitrine* (3).

Préjugés du peuple sur la

(3) Nous prions le Lecteur de peser attentivement les conseils que vient de donner M. BUCHAN. Il ne se trou-

ARTICLE IV.

Moyens certains de se préserver du Rhume.

LE grand secret pour se garantir des *rhumes*, est d'éviter, le plus qu'il est possible, les extrêmes du chaud & du froid; & lorsqu'on a chaud, de ne se rafraîchir que graduellement.

(Ce n'est pas ce que font les personnes qui sont sujettes au *rhume*. Elles croient ne pouvoir rien faire de mieux que de se tenir très-chaudement; c'est une erreur qui acheve de ruiner leur santé. Cette disposition aux *rhumes* vient de ce que la *transpiration* se dérange aisément; & alors, plus on se tient chaudement, plus on se fait *suer*, & plus

Erreur de ceux qui se tiennent trop chaudement, pour prévenir les rhumes.

---

vera pas ici d'accord avec les Commeres, les Gardes, & cette foule dangereuse de désœuvrés, qui fatiguent sans cesse les malades de leur présence & de leurs avis. Les *bains de pieds* & la *saignée* ne sont pas, selon eux, des *remedes* qui conviennent dans un *rhume*. Ils commencent par avancer que les *bains de pieds* font tomber le *rhume* sur la *poitrine*, sans considérer qu'ils sont un des grands moyens de rétablir la *transpiration*, & que le retour de cette *évacuation* suffit seul pour guérir le *rhume* dans ses commencements.

maniere de traiter les rhumes.

Quant à la *saignée*, ils disent positivement qu'elle tue. Ne pouvant juger des divers degrés dont cette Maladie est susceptible, le *rhume* ne leur paroît jamais qu'une Maladie légere, malgré ce que nous en disons note précédente: & fondés sur je ne sais quel raisonnement, ils prétendent que la *saignée* y est absolument contraire.

Mais les gens sensés & raisonnables, & qui se conduisent d'après des principes certains, savent qu'il n'est pas de *remede* exclusif à telle ou telle Maladie; que les *symptômes* de la Maladie sont les vrais indicateurs des *remedes*, & que dans quelque Maladie que ce soit, dès que les *symptômes d'inflammation* se manifestent, la *saignée* est le *remede* le plus capable de s'opposer aux désordres qu'ils causent.

Il n'est pas de remedes exclusifs à telle ou telle Maladie: les symptômes sont les indicateurs des remedes.

cette disposition doit augmenter. L'*air* qu'on respire, étant continuellement tiede, relâche & amollit la *peau*, qui, sans cesse baignée d'une petite *sueur*, ne peut plus faire ses *fonctions*; & la plus légere cause pouvant arrêter cette *transpiration* forcée, même cette *sueur*, on se trouve retomber sans cesse dans le *rhume* qu'on veut éviter.

Il n'est donc point d'autres moyens de se garantir des *rhumes*, que de se familiariser avec l'*air*; de fuir les chambres chaudes, de diminuer peu à peu ses vêtements; de faire un *exercice* modéré, comme nous l'avons déja fait observer Tom. I, Chap. XII, § III, Articles I, II, III, IV, V, VI & VII, où l'on traite de tous ces objets importants de maniere à se dispenser de les répéter ici).

§ II.

Des diverses especes de Toux.

ARTICLE PREMIER.

De la Toux de poitrine.

LA *toux* est, pour l'ordinaire, l'effet d'un *rhume*, qui a été, ou mal traité, ou entiérement négligé, comme on l'a dit ci-dessus, note 1 de ce Chap. Quand elle devient opiniâtre, il y a toujours lieu d'en craindre des suites fâcheuses, parce qu'elle annonce la foiblesse des *poumons*, & qu'elle est souvent l'avant-coureur de la *pulmonie*.

Symptômes de la Toux de poitrine.

(La *toux de poitrine*, pour peu qu'elle soit forte, ne va gueres sans *fievre*, qui quelquefois dure plusieurs jours. Cette *toux* est d'abord seche; & tandis

qu'elle eſt dans cet état, le malade reſſent ſouvent de légers *points de côté* paſſagers, de l'*oppreſſion*, & un peu de *mal de gorge*; mais peu à peu il vient des *crachats* qui diminuent la *toux* & l'*oppreſſion*; & c'eſt alors qu'on dit que le *rhume* eſt mûr.

Combien dure la toux de poitrine.

La *toux de poitrine* eſt une Maladie plus longue que le *rhume*, qui ne paſſe gueres deux ou trois jours, quand il n'eſt pas négligé, & traité comme on vient de le preſcrire § précédent, tandis que la *toux de poitrine* dure au moins cinq ou ſix jours.

Quelles en ſont les ſuites fâcheuſes, lorſqu'elle eſt opiniâtre.

Si elle continue plus long-temps, elle peut avoir les ſuites les plus fâcheuſes, parce que la *toux* porte ſans ceſſe le *ſang* à la tête; parce qu'elle prive du ſommeil, ôte l'appétit, & trouble les *digeſtions*; parce que les ſecouſſes continuelles que reçoit le *poumon*, affoibliſſent ce *viſcere*, qui devenant la partie la plus foible, ſert, pour ainſi dire, de réſervoir à toutes les humeurs: delà la *reſpiration* devient courte & gênée; l'*oppreſſion de poitrine* ſe déclare, & la *fievre lente* ſe manifeſte. Le corps ne ſe nourrit plus: le malade tombe dans la foibleſſe, le dépériſſement, l'*inſomnie*, &c., & meurt ſouvent aſſez promptement.

On voit combien il eſt important de ne pas traiter de bagatelle, comme on fait tous les jours, la *toux de poitrine*, puiſqu'elle peut avoir les ſuites les plus funeſtes. Il n'eſt perſonne qui ne puiſſe fournir un exemple de quelqu'un mort d'un *rhume* ou d'une *toux de poitrine* négligée, ou mal traitée, ainſi qu'on l'a prouvé ci-devant, note 2 de ce Chapitre.)

Traitement de la Toux de poitrine acçompagnée de fievre.

Symptômes qui indiquent la ſaignée;

Si la *toux* eſt violente, ſi le malade eſt jeune & fort, ſi le *pouls* eſt *dur* & *vîte*, ſi le *mal de*

tête eſt conſidérable, la *ſaignée* eſt néceſſaire.

Qui la contr'indiquent. Mais ſi le malade eſt foible & d'une *conſtitution* relâchée, la *ſaignée* prolongeroit la Maladie. Lorſque le malade crache librement, elle eſt inutile, & quelquefois même nuiſible, ſon effet tendant, en général, à diminuer cette *évacuation*, comme on l'a prouvé ci-devant Chap. VI, § I, note 2, pag. 105 de ce Vol.

Régime. (Le malade ſuivra, dans tous ſes points, le *régime* preſcrit ci-devant pour le *rhume*, Art. II du § I de ce Chap. Il ne prendra donc que des *aliments* & des boiſſons *adouciſſantes*. Il mettra tous les ſoirs, en ſe couchant, les jambes dans l'eau tide; il reſpirera la vapeur d'eau tiede par la voie de l'*inſpiratoire*, &c.; &, malgré l'ancien préjugé, dit M. TISSOT, qui faiſoit regarder les bains de pieds comme très-dangereux dans cette Maladie, ils ſont un très-grand bien aux malades, en diminuant la *fievre*, le *mal de tête* & la *toux*. Les *lavements* ſont auſſi très-utiles, ſi le malade eſt conſtipé.

Bains de pieds.

Lavements.

Enfin ſi, la *ſaignée* étant bien indiquée, d'après les *ſymptômes* décrits, dernier alinéa de la page précéd. on tire deux ou trois palettes de *ſang*; & ſi, dans les cas contraires, c'eſt-à-dire, dans ceux ſpécifiés dans le premier alinéa de cette page, on ſuit ſimplement & ſcrupuleuſement le *régime* que nous preſcrivons, cette *toux* ſe guérira très-promptement.)

Traitement de la Toux de poitrine ſans fievre, mais accompagnée de crachats épais & viſqueux.

LORSQUE la *toux* n'eſt accompagnée d'aucune eſpece de *fievre*, & que les *crachats* ſont épais & *viſqueux*, on ordonne des *remedes pectoraux inciſifs* : telles ſont les préparations de *ſcille*, de *gomme ammoniac*, &c.

La *dissolution de gomme ammoniac* se fera comme nous l'avons recommandé, pag. 94 de ce Vol., & on en donnera deux cuillerées, trois ou quatre fois par jour, plus ou moins, selon l'âge & le *tempérament* du malade. Dissolution de gomme ammoniac.

Les préparations de *scille* peuvent être données sous plusieurs formes différentes, telles que les suivantes. Remedes scillitiques.

Prenez de *vinaigre scillitique*, ou d'*oxymel scillitique*, ou de *sirop scillitique*, } de chaque
& d'*eau de canelle simple*, } deux onces;
d'*eau commune*, } de chaque
& de *sirop balsamique*, } une once.

Mêlez. On donne deux cuillerées de cette *mixture* deux ou trois fois par jour.

Un *sirop* fait avec parties égales de *suc de citron*, de *sucre candi* & de *miel*, est encore très-convenable dans cette espece de *toux*. Le malade en prendra une cuillerée à volonté. Sirop pectoral incisif.

Traitement de la Toux de poitrine sans fievre, mais accompagnée de crachats clairs & limpides.

MAIS quand les *crachats* sont clairs & limpides, ces *remedes* nuiroient, bien loin d'être utiles. Dans ce cas, les *opiats adoucissants*, les *remedes huileux* & *mucilagineux*, sont plus convenables. Remedes adoucissants & huileux.

Il faut que le malade boive souvent un verre d'une *infusion* faite avec les fleurs de *coquelicot* & de *racine de guimauve*, ou de fleurs de *tussilage*. Tisane.

On peut encore lui donner, deux fois par jour, une cuillerée à café d'*élixir parégorique*, dans un verre de sa *tisane*. Elixir parégorique.

L'*infusion de suc d'Espagne de Fuller* convient aussi dans ce cas : on peut en donner Infusion de suc d'Espagne.

une tasse, trois ou quatre fois par jour (4).

Traitement de la Toux de poitrine sans fievre, mais accompagnée d'une humeur âcre.

Jus de réglisse, sucre d'orge, tablettes balsamiques, suc d'Espagne, &c.

LORSQUE la *toux* est occasionnée par une humeur *âcre* qui irrite la gorge & le gosier, le malade tiendra perpétuellement dans sa bouche quelques *tablettes pectorales* douces, comme du *jus de réglisse*, du *sucre d'orge*, quelques *tablettes balsamiques communes*, du *suc d'Espagne*, &c. En émoussant l'*acrimonie* des humeurs, en enveloppant leurs

---

Seul cas qui indique les remedes huileux & mucilagineux. Fautes que l'on commet tous les jours dans l'emploi de ces remedes,

(4) On observera que M. BUCHAN ne prescrit les *remedes huileux* & *mucilagineux* que dans ce cas-ci, c'est-à-dire, lorsque la *toux de poitrine* est accompagnée de *crachats* clairs & limpides. Dans les autres cas, sur-tout lorsque les *crachats* sont épais & *visqueux*, ils seroient très-nuisibles, puisqu'ils ajouteroient à l'empâtement qu'il s'agit de détruire : c'est cependant ce qu'on fait tous les jours. Il n'est personne qui ne prescrive l'*huile d'amandes douces* & le *sirop de guimauve*, dès qu'il y a de la *toux*, sans s'embarrasser des caracteres qu'elle présente. La prédilection que l'on a pour ces *remedes*, & qui n'est que trop fomentée par ceux qui se mêlent de guérir, est une des causes principales, qui fait que les *toux* sont si souvent prolongées & deviennent quelquefois incurables, comme nous le ferons voir ci-après, note 5 de ce Chapitre.

Et des pâtes de guimauve, de sucre d'orge, &c.

Ce que nous venons de dire des *remedes huileux*, doit également s'entendre des *pâtes de guimauve*, du *sucre d'orge*, du *jus de réglisse*, des *tablettes pectorales*, dont il y a un si grand nombre d'especes : toutes ces *drogues* ne conviennent que dans le cas suivant; dans tout autre, elles sont inutiles & souvent nuisibles.

Nous osons espérer, que pour peu qu'on fasse attention aux caracteres qui distinguent les *crachats*, dans la *toux de poitrine*, on ne tombera plus dans ces fautes; & que si, méprisant les préjugés dont nous avons fait mention § I de ce Chapitre, on suit scrupuleusement le traitement prescrit, on se guerira facilement & promptement du *rhume* & de la *toux*, de quelque espece qu'ils soient.

principes *irritants*, ces *médicaments* appaisent la *toux* (*a*).

Traitement de la Toux de poitrine sans fievre, mais entretenue par des humeurs qui se jettent sur le poumon.

DANS la *toux* causée par des humeurs qui se jettent sur le *poumon*, & qui la rendent opiniâtre, il sera souvent nécessaire, outre les *remedes expectorants* que nous venons de conseiller ci-dessus, pag. 346 de ce Vol., contre les *crachats* épais & *visqueux*, de faire un *cautere*, ou d'exciter d'autres *évacuations*. Remedes expectorants & cautere.

Dans ces mêmes cas, j'ai souvent observé les plus heureux effets de l'*emplâtre de poix de Bourgogne*, appliqué entre les deux épaules. Emplâtre de poix de Bourgogne,

J'ai ordonné ce *remede* simple contre les *toux* les plus opiniâtres, dans un grand nombre de cas, & pour des *tempéraments* très-différents, sans l'avoir jamais vu manquer son effet, à moins qu'il n'y eût des signes évidents d'un *ulcere* dans le *poumon*. Utile dans toutes les toux, excepté quand il y a ulcere dans le poumon.

Pour faire cet *emplâtre*, on prend gros comme une muscade de *poix de Bourgogne*; on en étend une couche mince sur un morceau de peau douce, Maniere de le préparer, de l'appliquer & de le panser.

(*a*) Dans la précédente édition de cet Ouvrage, j'ai recommandé, contre ces *toux* irritantes opiniâtres, une *émulsion huileuse*, avec addition d'*élixir parégorique* de la *Pharmacopée d'Edimbourg*, au lieu d'*esprit alkalin commun*; & plusieurs Praticiens m'ont dit depuis que cette *émulsion*, préparée de cette maniere, étoit un excellent *remede* dans ce cas, possédant au plus haut degré toutes les propriétés que je lui avois assignées. Lorsqu'on ne peut se procurer de cet *élixir*, on y supplée, en ajoutant à l'*émulsion huileuse commune*, une quantité proportionnée de *teinture thébaïque*, ou de *laudanum liquide*. Emulsion huileuse, avec addition d'élixir parégorique, ou de teinture thébaïque, ou de laudanum.

de la grandeur de la main, & on l'applique entre les deux *omoplates*. On leve cet *emplâtre* tous les trois ou quatre jours ; on l'essuie, & on le rapplique de nouveau ; mais il faut le renouveller tous les quinze jours, ou toutes les trois semaines.

Il faut le porter longtemps, pour qu'il réussisse.

Comme ce *remede* est simple & à vil prix, on verra en conséquence bien des gens disposés à le mépriser : cependant je ne crains pas d'affirmer que de tous ceux que nous fournit la *Matiere médicale*, il n'en est pas dont l'usage soit plus efficace, dans presque toutes les especes de *toux*. Il est vrai qu'il ne fait pas toujours son effet sur-le-champ ; mais si on le garde pendant quelque temps, il réussira, tandis que la plupart des autres *remedes* échoueront.

Comment on remédie à la démangeaison qu'il excite.

Le seul inconvénient de cet *emplâtre*, est la *démangeaison* qu'il occasionne ; mais on passera par là-dessus, quand on considérera les avantages que le malade peut en retirer. D'ailleurs, si la *démangeaison* devient incommode, on leve l'*emplâtre*, on frotte la partie avec un linge sec, ou on l'humecte avec de l'eau tiede & du *lait*.

Précautions dont il faut user quand on en abandonne l'usage.

Il est vrai qu'il faut prendre quelque précaution quand on veut en discontinuer l'usage. Cependant on n'en aura rien à craindre, lorsqu'on diminuera la grandeur de l'*emplâtre* peu à peu, & qu'on ne le quittera entiérement que dans un temps chaud, ou dans la belle saison (*b*).

Ce qu'il faut ajouter à la poix, pour qu'elle n'adhere pas trop fortement à la peau, & que cependant elle y reste attachée.

(*b*) On voit des personnes qui se plaignent que l'*emplâtre de poix* adhere trop fortement à la *peau*, & d'avoir beaucoup de peine à l'ôter, tandis que d'autres se plaignent d'avoir de la difficulté à le faire tenir. Cela vient des diverses especes de *poix*, & de la maniere dont on l'étend sur le morceau de peau. En général, j'ai observé que l'on réussissoit mieux quand on y joignoit un peu de cire, & qu'on l'étendoit le plus froid possible.

ARTICLE II.

De la Toux d'estomac.

LA *toux* peut être occasionnée par d'autres causes que par le reflux des humeurs sur les *poumons*. Dans ces derniers cas, les *remedes pectoraux* ne conviennent plus. Ainsi, dans une *toux* qui a pour cause, ou une foiblesse d'*estomac*, ou des matieres corrompues amassées dans ce *viscere*, les *sirops*, les *huiles*, les *mucilages*, tous les *remedes balsamiques* sont contraires.

Symptômes de la Toux d'estomac.

Ce qui distingue la toux d'estomac de celle de poitrine.

La *toux d'estomac* se distingue de celle qui vient du vice des *poumons*, en ce que, dans cette derniere, le malade *tousse* dans l'*inspiration*, ou dans le temps que l'*air* entre dans la *poitrine*, & que cela n'arrive pas dans la premiere, ou dans la *toux d'estomac*.

(La *toux d'estomac* est plus claire, plus aigre & plus breve que la *toux de poitrine*. Il semble que le malade ne fasse que rejetter l'*air*; bien différente en cela de la *toux de poitrine*, dans laquelle, comme on vient de l'observer, le malade tousse en inspirant l'*air*.

La *toux d'estomac* est ordinairement accompagnée de sensation plus ou moins douloureuse dans ce *viscere* & dans le dos. Quand elle est violente, elle

---

La meilleure *poix* est celle qui est *dure*, *blanche* & *transparente*, comme nous le dirons à la *Table générale*, Tome V, au mot *Poix de Bourgogne*.

occasionne quelquefois le *vomissement*, sur-tout lorsqu'elle est causée par des matieres corrompues amassées dans l'*estomac*. Quand elle tient à la foiblesse de ce *viscere*, elle est seche ; ou l'on ne fait que crachoter une matiere limpide & en petite quantité.

Elle est commune sur-tout aux femmes délicates, &c. Ses causes.

La *toux d'estomac* est beaucoup plus commune qu'on ne le croit ordinairement : c'est sur-tout chez les femmes délicates qu'on la rencontre souvent : dans ces personnes, elle est, en général, la suite de mauvaises *digestions*, ou de quelque Maladie dans laquelle on a employé beaucoup de *délayants* qui ont affecté l'*estomac*.)

Traitement de la Toux d'estomac, causée par des matieres amassées dans ce viscere.

Indication.

LE traitement de cette *toux* consiste à nettoyer l'*estomac* de la *saburre* dont il est surchargé, & à le fortifier, après qu'elle a été expulsée.

Doux vomitif & purgatifs amers.

En conséquence, on commencera par donner quelques *doux vomitifs*, comme douze ou quinze grains d'*ipécacuanha*, en poudre, ainsi qu'il est prescrit Chap. III note 4 de ce Vol., & ensuite quelques *purgatifs amers*. Ainsi, après avoir fait vomir une ou deux fois, on pourra donner le

Teinture sacrée.

remede appellé *teinture sacrée*, à la dose d'une ou deux cuillerées, deux fois par jour, ou toutes les fois qu'il sera nécessaire de tenir le ventre libre. Le malade en continuera l'usage pendant un temps assez considérable.

Maniere de la préparer.

On peut faire soi-même cette *teinture* de la maniere suivante.

Prenez de la poudre d'*hiera-picra*, une once. Laissez infuser dans une chopine de *vin* blanc pendant

dant quelques jours ; passez, & conservez pour l'usage (5).

---

(5) Au mois de Mai 1777, je fus appellé pour une Demoiselle, âgée d'environ quarante ans, très délicate & nerveuse : elle étoit attaquée d'une *toux* opiniâtre depuis le Carême précédent. Elle avoit demandé du secours, dès les premiers signes de cette Maladie. Mais, comme on ne lui avoit prescrit que de l'*eau de veau*, des *potions huileuses*, des *tablettes pectorales*, &c., la *toux* devint de plus en plus *stomacale* ; de sorte qu'au bout de deux mois & demi, que je la vis pour la premiere fois, elle vomissoit tous les *aliments*, & même une partie des boissons qu'elle prenoit. Elle étoit maigrie extrêmement : elle ne dormoit plus, & sa foiblesse étoit telle, qu'elle pouvoit à peine soutenir d'être levée quelques heures de suite. Elle éprouvoit un déchirement dans l'*estomac* & dans le dos, toutes les fois qu'elle toussoit, & elle toussoit presque sans discontinuer. Cette *toux* étoit courte & seche : son *pouls* étoit *petit*, *serré*, sans être *vif*. Elle avoit toujours froid, & elle disoit être dans un *frisson* continuel. Observation.

Je commençai par lui prescrire du *petit-lait au vin*, dont je lui recommandai de boire le plus qu'elle pourroit, à très-petits coups, souvent répétés. Elle n'en vomit que quelques gorgées, qu'elle avoit prises trop précipitamment, parce que, trouvant cette boisson agréable, elle ne décessoit d'en boire. Le lendemain elle s'imaginoit être mieux : je lui fis continuer cette boisson, & encore le troisieme jour. Le quatrieme, la malade étoit sensiblement plus forte, & la *toux* paroissoit moins fréquente ; mais il y avoit toujours un dégoût extrême pour les *aliments*, & la bouche étoit pâteuse. Toutes ces raisons me firent prendre le parti de lui donner douze grains d'*ipécacuanha* en poudre, dans un verre d'*infusion de camomille*, & cette même *infusion*, pour boisson, pendant l'effet du *vomitif*.

Elle vomit trois fois ; & quoiqu'elle eût fait peu d'efforts, les secousses la fatiguerent beaucoup. On lui donna un bouillon deux heures après, & il passa bien. Le reste de la journée elle reprit de son *petit-lait au vin*, qu'elle continua le sixieme & le septieme jour. Je lui prescrivis le huitieme un gros de *rhubarbe*, infusé dans un verre de son *petit-lait*.

Elle fut très-bien purgée : je lui fis donner dans l'après-

Traitement de la Toux d'estomac, causée par la foiblesse de ce viscere.

Quinquina. DANS la *toux* causée par la foiblesse d'*estomac*, le *quinquina* est d'une grande efficacité. Le malade en mâchera, le prendra en poudre, ou en fera une *teinture*, avec les autres *amers stomachiques*.

Poudre stomachique. (On peut prescrire, dans ce cas, le *quinquina*, de la maniere suivante.

Prenez de *sel essentiel de quinquina*, un gros ;
de *rhubarbe*, en poudre, demi-gros.

Mêlez ; partagez en neuf prises égales. On en prend une prise tous les jours, dans la premiere cuillerée de soupe. On proportionne les doses relativement aux circonstances.

J'ai souvent employé ce *remede*, & je puis dire n'en avoir gueres trouvé de meilleur contre la foiblesse d'*estomac*, & contre les Maladies lentes & opiniâtres qui en sont les suites ; mais il faut qu'il soit continué pendant plusieurs mois, sans interruption, comme on peut le voir dans l'observation insérée note précédente. La *toux* d'*estomac*, dont il y est question, peut être regardée comme tenant aux deux causes ci-dessus mentionnées, c'est-à-dire, à des humeurs amassées dans l'*estomac*, & à la foiblesse de ce *viscere*; parce que, n'ayant pas

---

midi, à deux reprises différentes, un petit verre de bon *vin de Malaga*, dans lequel elle trempa une petite croûte de pain à café en guise de biscuit de Savoie; ce qui lui parut très-bon. Le lendemain, elle prit une dose de la *poudre stomachique*, dont je donne la *recette* au haut de cette page : elle la continua avec son *petit-lait*, pendant tout le mois.

La *toux*, les douleurs d'*estomac* & du dos, & la foiblesse disparurent peu à peu ; les forces revintent insensiblement, & l'appétit fut, bien avant la cessation de ces *remedes*, tel qu'il étoit avant la Maladie.

travaillé à détruire la premiere cause dans les commencements, on avoit fait naître la seconde, en noyant la malade de boisson foible & aqueuse.)

ARTICLE III.

De la Toux nerveuse.

(LA *toux nerveuse* est une Maladie plus souvent *symptomatique* qu'*essentielle*. On ne la rencontre gueres que chez les personnes *vaporeuses* & chez les enfants. Mais comme ces derniers y sont assez exposés, & qu'on ne peut pas raisonnablement les mettre dans la classe des gens attaqués de *Maladies de nerfs*, on a dû distinguer cette *toux* de celle qui fait le sujet de l'Article suivant.

Qui sont ceux qui sont sujets à la toux nerveuse.

La *toux nerveuse* est seche comme la *toux d'estomac*: mais elle est précipitée; & au lieu d'être claire & aigre, comme la premiere, elle a un son obscur, qui semble venir de loin. D'ailleurs, elle prend par *accès*, qui reviennent souvent dans des périodes régulieres, comme tant d'heures avant ou après les repas, après être couché, après être levé, &c.

En quoi elle differe de toux d'estomac;

Chez les enfants, on pourroit la confondre avec la *coqueluche*, dont il sera question ci-après, § III de ce Chapitre, si cette derniere *toux* n'étoit point assez caractérisée par les *quintes*, qu'on n'observe pas dans la *toux nerveuse*.)

Et chez les enfants, de la coqueluche.

Traitement de la Toux nerveuse chez les adultes & chez les enfants.

LES *remedes* dont il a été question dans les Articles précédents, seroient absolument contraires dans celui-ci. Le grand *remede* est l'*opium*. Mais il faut commencer par ordonner au malade de

Régime.

changer d'*air* & d'aller à la campagne, s'il demeure à la Ville. Ce précepte est aussi important dans la *toux nerveuse* que dans la *coqueluche*, comme nous le ferons voir ci-après, pag. 359 de ce Vol. Il faut de plus qu'il fasse autant d'*exercice* que ses forces le lui permettront. Si c'est un enfant, on ordonnera de le promener tous les jours au grand *air*. On fera prendre aux uns & aux autres des *bains* chauds de pieds & de mains. Ils contribueront singuliérement à calmer cette espece de *toux*.

Bains de pieds & de mains.

Calmants.

Cependant on administrera les *calmants*; mais au lieu de *pilules savonneuses*, d'*élixir parégorique*, &c., qui ne sont autre chose que l'*opium déguisé*, on donnera dix, quinze, vingt, vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide*, plus ou moins, selon les circonstances. Le malade en prendra quand il sera au lit, ou quand la *toux* l'incommodera, ainsi qu'il est prescrit, Chap. XVIII, note 3 de ce Volume.

Laudanum.

ARTICLE IV.

De la Toux symptomatique.

QUAND la *toux* n'est que le *symptôme* d'une autre Maladie, c'est en vain qu'on tenteroit de la guérir, sans avoir guéri auparavant la Maladie dont elle est l'effet.

De la Toux, symptôme de la pousse des dents.

Il faut lâcher le ventre & scarifier les gencives.

AINSI, quand la *toux* est occasionnée par la *dentition* difficile, ou par la pousse des *dents*, il faut lâcher doucement le ventre, *scarifier les gencives* (6), faire enfin tout ce qu'il convient pour

---

Ce que c'est que ces scari-

(6) C'est-à-dire, donner des coups de lancette sur la *gencive*, ouvrir la *peau* de cette partie, & faire un pas-

que les *dents* percent facilement ; c'est le seul moyen d'appaiser la *toux*, comme nous le dirons plus amplement Tom. IV, Chap. LI, § XI, qui traite de la *Dentition difficile*.

De la Toux, symptôme de vers.

De même quand elle est produite par des *vers*, les seuls *remedes* qui puissent alors la guérir, sont les *vermifuges*, les *amers*, les *lavements huileux*, &c., que nous prescrirons Tom. III, Ch. XXX, qui traite des *Vers*.

De la Toux, symptôme de la grossesse.

Les femmes sont fort sujettes à la *toux*, dans les

---

sage à la *dent* : par ce moyen on débride la *peau* ; on ôte cette *tension*, si douloureuse, qu'éprouve la *gencive*, & par communication, toutes les parties voisines, & qui est la seule cause du grand nombre d'accidents qui accompagnent la *dentition*. Cette opération est donc très-importante, puisqu'elle prévient & guérit la *toux* dont parle l'Auteur, & sur-tout les *convulsions*, qui tuent un si grand nombre d'enfants.

Saignées & scarifications. Leur importance.

Mais, pour réussir, il ne faut la faire que quand la *dent* est près de sortir, & quand la *peau* de la *gencive*, qui la recouvre, est assez amincie pour qu'on puisse sentir parfaitement la *dent* à travers : car si on la faisoit plus tôt, il y auroit à craindre que la petite *plaie* faite par la lancette, ne fût *cicatrisée* avant que la *dent* n'eût franchi le passage, & alors les accidents reparoîtroient avec plus de violence, parce que la *cicatrice* rend la *peau* plus dure.

Moment où il faut les faire.

En attendant que la *peau* soit assez amincie, & même pour l'aider à parvenir à ce degré de minceur, on peut toucher souvent, dans la journée, la *gencive* avec une éponge trempée dans une *mixture* tiede d'eau, de *lait* & de *miel* : on peut même y ajouter quelques gouttes de *laudanum liquide*. On fera conserver à l'enfant une gorgée de cette *mixture* dans la bouche, le plus long-temps qu'il sera possible. On lui donnera à mâcher un bâton de *réglisse*, &c.

purgatifs doux.

derniers mois de leur grossesse. Cette *toux* se guérit ordinairement par les *saignées* & par quelques *purgatifs* doux. De plus, elles doivent éviter les *aliments venteux*, & ne porter que des habits aisés, qu'elles ne tiendront point serrés. Au reste, nous renvoyons au Tom. IV, Chap. L, § III, qui traite de la *Grossesse*.

De la Toux, symptôme avant-coureur de la goutte.

LA *toux* est non-seulement le *symptôme* d'une autre Maladie, mais encore souvent elle en est le *symptôme* avant-coureur. C'est ainsi que la *goutte* s'annonce fréquemment par une *toux* très-incommode, qui tourmente le malade plusieurs jours, avant que le premier *accès* se soit manifesté.

Le moyen de la guérir, est d'exciter l'accès de goutte.

Comme cette *toux* disparoît ordinairement au premier *accès*, il est important de l'exciter. Pour cet effet, on tiendra les *extrémités* chaudement; on donnera des boissons chaudes, & on baignera les pieds & les mains dans l'eau chaude, impregnée de *savon* & de *sel*, comme nous le dirons plus amplement Tom. III, Chap. XXXIII, § I. Quant à la *toux* causée par foiblesse, à la suite des Maladies, nous renvoyons à la note 5 du présent Chap. XX.

§ III.

De la Coqueluche.

Enfan's les plus exposés à la coqueluche.

ON voit rarement la *coqueluche* attaquer les adultes; mais elle est souvent funeste aux enfants. Ceux qui sont nourris d'*aliments aqueux* & sans consistance, qui respirent un *air* mal-sain, qui ne font pas assez d'*exercice*, sont très-sujets à cette Maladie, & en sont généralement les plus incommodés.

Cette Maladie est si bien connue, même des nourrices, qu'il est inutile de la décrire. Tout ce qui peut troubler la *digestion*, arrêter la *transpiration*, relâcher les *solides*, dispose à la *coqueluche*. Causes.

ARTICLE PREMIER.

Régime qu'il faut prescrire dans la Coqueluche.

En conséquence, pour la guérir, il faut nettoyer l'*estomac*, le fortifier, renforcer les *solides*, & en même-temps favoriser la *transpiration*, & exciter les autres *sécrétions*. But qu'on doit se proposer dans le traitement.

Les *aliments* doivent être légers & de facile *digestion*. Du bon pain bouilli dans de l'eau, ou préparé en soupe, du bouillon de poulet, & tous les autres mets qu'on mange à la cuiller, conviennent, dans ce cas, aux enfants. Aliments pour les petits enfants;

Mais pour ceux qui sont plus âgés, on leur donnera du *gruau de sagou*; & s'il n'y a que très-peu de *fievre*, un peu de poulet bouilli, ou de toute autre viande blanche. Pour ceux qui sont plus âgés.

Pour boisson, on leur donnera une *infusion d'hysope*, ou de *pouliot*, *édulcorée* avec le *miel* & le *sucre candi*, ou un peu de *petit-lait* au *vin*. Si le malade est foible, on peut, de temps en temps, lui donner un peu de *petit négus*. Boisson.

Un des meilleurs *remedes* dans la *coqueluche*, est le changement d'*air* : souvent cela seul guérit la Maladie, même quand on passe d'un *air* plus pur dans un *air* moins pur. Ce qui peut, sans doute, dépendre de ce que le malade quitte le lieu de la *contagion*; car la plupart des maladies des enfants sont *contagieuses*. Le changement d'air est un remede dans la coqueluche.

Il n'est pas rare de voir régner cette Maladie dans une Ville ou un Village; tandis que dans un autre, qui n'en est qu'à une très-petite distance, Elle est contagieuse.

personne n'en est attaqué. Mais quelle qu'en soit la cause, c'est un fait dont nous sommes certains. Il ne faut donc point perdre de temps; & dès qu'un enfant, ou un adulte, a gagné cette Maladie, le transporter à quelque distance du lieu où elle regne, & choisir, s'il est possible, un *air* plus pur & plus chaud (*c*).

ARTICLE II.

Remedes qu'il faut administrer dans la Coqueluche.

Quand & combien de fois il faut saigner.

QUAND la Maladie devient violente, & que le malade est en danger de suffoquer, il faut le saigner, sur-tout s'il a de la *fievre*, & si le *pouls* est *dur* & *plein* : mais comme en saignant, le premier objet est de prévenir la rupture des *vaisseaux sanguins* des *poumons* & de les préparer à l'action des *vomitifs*, rarement a-t-on besoin de répéter cette opération. Cependant si la Maladie est accompagnée des *symptômes d'inflammation de poitrine*, une seconde & même une troisieme *saignée* peuvent être nécessaires, comme nous l'avons fait voir, note 3 de ce Chap.

Les vomitifs y sont utiles. Pourquoi?

On regarde, pour l'ordinaire, comme un *symptôme* favorable, quand le malade vomit dans une des *quintes*, parce qu'alors l'*estomac* étant débarrassé, la *toux* en est fort diminuée. Il est donc important de solliciter le *vomissement*, en faisant boire

(*c*) Quelques personnes s'imaginent qu'il ne faut pas que le malade change d'*air*, avant que la Maladie soit sur son déclin : mais cette opinion paroît mal fondée, puisqu'on a vu des malades tirer un grand avantage du changement d'*air*, dans toutes les périodes de la Maladie. Il ne suffit pas de faire sortir le malade le jour en voiture : ce moyen est rarement salutaire, & souvent même expose le malade à s'*enrhumer*.

une *infusion* de *camomille* ou de l'eau tiede ; & lorsque ces moyens ne réussissent point, en donnant de petites doses d'*ipécacuanha* : on en fera prendre cinq à six grains à un enfant de trois ou quatre ans, & plus ou moins aux autres, proportionnément à l'âge & aux forces ; ou l'on fera prendre du *julep vomitif*, dont on trouvera la *recette* à la *Table générale*, Tome V.

Maniere de faire prendre l'ipécacuanha aux enfants.

Il est très-difficile de faire boire les enfants, après leur avoir fait prendre un *vomitif*. J'ai vu souvent qu'on pouvoit les tromper heureusement, en faisant *infuser* un scrupule ou un demi-gros d'*ipécacuanha* en poudre, dans une chopine d'eau bouillante. Si on déguise cette *infusion* avec un peu de *lait* & de *sucre*, ils prennent cette boisson pour du *thé*, & ils la boivent avec avidité. On leur en donne tous les quarts-d'heure, ou plutôt, toutes les dix minutes une petite tasse, & l'on continue jusqu'à ce que le *remede* ait opéré. Dès qu'il a commencé à faire effet, il n'est pas nécessaire de les faire boire davantage, parce qu'ils ont assez d'eau dans l'*estomac*.

Autres avantages des vomitifs dans cette Maladie.

Non-seulement les *vomitifs* nettoient l'*estomac*, qui, dans cette Maladie, est surchargé de *phlegmes visqueux*, mais encore ils excitent la *transpiration* & les autres *sécrétions* : ils doivent donc être répétés selon l'intensité des *symptômes*, & l'opiniâtreté de la Maladie.

Il faut qu'ils soient doux.

Il ne faut cependant pas qu'ils soient trop forts : les *vomitifs* doux, souvent répétés, sont, & moins dangereux, & plus efficaces que ceux qui seroient plus actifs.

Sirop ou teinture de rhubarbe :

Comme le malade est, pour l'ordinaire, constipé, il est nécessaire de lui lâcher doucement le ventre. Les meilleurs *laxatifs*, dans ces cas, sont

la *rhubarbe* & ses préparations, comme le *sirop* ou la *teinture de rhubarbe*.

Doses pour les petits enfants.

On en donne, aux petits enfants, une ou deux cuillers à café, deux ou trois fois par jour, selon les occasions.

Pour ceux qui sont plus âgés.

Quand ils sont plus avancés en âge, on augmente la dose en proportion, & on la répete jusqu'à ce qu'on en ait obtenu l'effet désiré.

Autre maniere de lâcher le ventre de ceux qui sont difficiles à prendre les remedes.

Pour ceux auxquels on ne peut pas parvenir à faire prendre cette *teinture amere*, on leur donne une *infusion* de *séné* & de *pruneaux*, que l'on adoucit avec la *manne*, la *cassonade* ou du *miel*; ou bien quelques grains de *rhubarbe* en poudre, enveloppés dans une ou deux cuillers à café de *sirop* ou de *gelée de groseilles*, pour leur en déguiser le goût. Le plus grand nombre des enfants sont friands de *sirop*, de *confitures*, &c., & refusent rarement de prendre les *remedes*, quelque désagréables qu'ils soient, déguisés de la sorte (7).

Utilité du kermès minéral dans cette Maladie.

(7) Il est étonnant que l'Auteur ait passé sous silence le *kermès minéral*, qui, dans cette Maladie, a le double avantage de faire vomir & de purger par bas, sur-tout les enfants, quoique donné à très-petite dose, comme à un quart de grain pour un enfant d'un an, à un demi-grain pour celui de deux, &c., réitérés une ou deux fois dans la journée. J'ai vu souvent la *coqueluche* céder à la premiere prise.

Comment il faut le donner.

On leur donne ce *remede* avec une quantité plus ou moins grande de *sucre* en poudre, dans une cuillerée d'eau. Il a en outre la propriété d'augmenter les forces, d'exciter une *transpiration* plus abondante, de favoriser l'*expectoration*, & de provoquer l'écoulement des *urines*.

Circonstance où il ne convient pas.

Il faut avouer cependant qu'il ne convient pas, dans les cas où les *fibres* du malade auroient beaucoup de roideur.

On croit presque généralement que les *remedes huileux*, *pectoraux* & *balsamiques*, possedent des vertus merveilleuses pour guérir la *coqueluche* : en conséquence on les donne en abondance aux malades de tout âge & de toute *constitution*; sans considérer que toutes les substances qui possedent ces qualités, empâtent & surchargent l'*estomac*, nuisent à la *digestion*, & , par une suite nécessairé, aggravent la Maladie, comme nous l'avons fait voir note 4 de ce Chap.

Les Remedes huileux, pectoraux, &c., sont contraires dans la coqueluche. Pourquoi ?

Les *mille-pieds* ou les *cloportes* sont fortement recommandés dans cette Maladie. Ceux qui préféreront d'employer ces insectes, les prendront de la maniere suivante :

Cloportes. Maniere de les administrer.

Prenez de *cloportes* vivants & lavés, deux onces. Pilez dans un mortier; mettez dans une chopine de petit *vin* blanc, & laissez infuser toute la nuit; passez à travers un linge, & vous en donnerez une cuiller à bouche, trois ou quatre fois par jour.

Quelquefois les *calmants* sont nécessaires pour appaiser la violence de la *toux*. Dans ce cas, on donne un peu de *sirop* de *pavot*, ou *diacode*; cinq, six, ou sept gouttes de *laudanum liquide*, selon l'âge & le *tempérament* du malade. On fait prendre ces *calmants* dans une tasse d'*infusion* d'*hysope* ou de *pouliot*, & on les répete, s'il est nécessaire (1).

Quand il faut donner des calmants.

Le *liniment* d'*ail* est un *remede* très-connu en

Liniment

(*d*) Il y a des Praticiens qui recommandent l'*extrait de ciguë*, comme un *remede* merveilleux dans la *coqueluche*; mais, autant que j'ai été à portée de l'observer, il n'est pas supérieur à l'*opium*, qui, bien administré, calme souvent pour toujours les *symptômes* les plus alarmants de cette Maladie.

L'extrait de ciguë n'est pas supérieur à l'opium.

d'ail, dont on frotte la plante des pieds, & qu'on applique en emplâtre.

Ecosse contre la *coqueluche*. On le prépare en pilant de l'*ail* dans un mortier, avec partie égale de sain-doux : on en frotte la plante des pieds deux ou trois fois par jour. Mais la meilleure maniere de l'employer, est de l'étendre sur un linge, & de l'employer en forme d'*emplâtre*. On le renouvelle soir & matin, parce que l'*ail* perd promptement sa vertu. C'est un excellent *remede* contre la *coqueluche*, & contre la plupart des autres *toux* opiniâtres.

Circonstances qui le contre-indiquent.

Cependant il faut prendre garde de l'employer quand le malade est échauffé, ou qu'il a de la disposition à la *fievre*, parce qu'il augmenteroit ces *symptômes*.

Bains de jambes, & emplâtre de poix de Bourgogne.

Il faut faire mettre les pieds dans l'eau chaude ; une fois tous les deux ou trois jours, & appliquer l'*emplâtre de poix de Bourgogne* entre les deux épaules, comme nous l'avons prescrit ci-dessus p. 349 de ce Volume. On gardera cet emplâtre pendant toute la Maladie.

Vésicatoire.

Mais si la *coqueluche* acquiert de la violence ; au lieu de cet *emplâtre*, il faut appliquer un *vésicatoire*, & entretenir la *suppuration* pendant quelque temps avec un *onguent suppuratif*.

Temps de donner le quinquina & les amers.

Lorsque la Maladie devient opiniâtre, & que le malade n'a pas de *fievre*, le *quinquina* & les autres *amers* sont les *remedes* les plus convenables. On donnera le *quinquina* en substance, c'est-à-dire, en poudre ; ou en *décoction*, en *infusion*, &c. au goût du malade.

Dose pour un enfant ;

Lorsqu'on le donne en poudre, la dose pour un enfant est de dix, quinze, vingt grains, selon son âge, trois ou quatre fois par jour, enveloppée dans un peu de *sirop*, ou entre deux soupes de pain.

Pour un adulte.

La dose pour un adulte, est depuis un demi-

gros jusqu'à quarante-huit grains, répétés le même nombre de fois.

Si on le fait prendre en *décoction*, on fera bouillir deux gros de *quinquina*, dans un demi-setier d'eau, pendant quatre ou cinq minutes; on passera, & l'enfant boira cette quantité deux fois dans la journée. On doublera la dose pour un adulte.

Remede qui ne peut être administré que par un Médecin.

Il y a des personnes qui conseillent, dans ce cas, l'*extrait de quinquina* avec la poudre de *cantharides*; mais il n'y a qu'un Médecin qui puisse diriger ce *remede*, parce qu'il demande beaucoup de connoissances & d'attention.

Castoreum joint au quinquina. Dose pour les enfants.

Il est plus sûr de donner quelques grains de *castoreum*, joints au *quinquina*. La dose, pour un enfant de six à sept ans, est de sept à huit grains de *castoreum* & quinze grains de *quinquina* en poudre. On fait de ces deux substances une *mixture*, avec deux ou trois onces d'*eau de canelle simple* & un peu de *sirop d'œillet*, & on en donne trois ou quatre fois par jour.

Récapitulation du traitement de la coqueluche.

(La *coqueluche* est, en général, une Maladie rebelle. Il n'est point rare de la voir durer plusieurs mois; sur-tout lorsqu'on n'a pas commencé par faire changer d'*air* au malade, comme on l'a prescrit, pag. 359 de ce Volume, ou qu'on l'a traitée par des *remedes* contraires, ou par les *remedes* prescrits, mais administrés sans ordre. Il est donc de la plus grande importance de suivre scrupuleusement celui dans lequel sont indiqués les *remedes* de cet Article.

Ainsi on commencera par saigner, si les *symptômes* qui indiquent cette *évacuation* sont instants; on fera vomir avec l'*ipécacuanha*, & on purgera. Si les *quintes* ne perdent point d'intensité, on donnera des *calmants*, avec les précautions que ces *remedes* exigent. Si leurs effets ne sont que peu

ou point marqués, on en viendra au *liniment* d'*ail*, à l'*emplâtre de poix de Bourgogne*, enfin au *vésicatoire*; & on réservera le *quinquina* & le *castoreum* pour les cas opiniâtres, qui auroient résisté à la méthode que nous venons d'exposer.)

CHAPITRE XXI.

De l'Inflammation de l'estomac, & des autres visceres du bas-ventre.

Ces Maladies sont dangereuses, & demandent les secours les plus prompts. Pourquoi?

TOUTE *inflammation* des *premieres voies* est dangereuse, & demande les secours les plus actifs & les plus prompts, parce qu'elle se termine souvent par la *suppuration*, & quelquefois par la *gangrene*, qui cause une mort assurée.

§ I.

De l'Inflammation de l'estomac.

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Inflammation de l'estomac.

Causes générales.

L'*INFLAMMATION de l'estomac* peut être produite par toutes les causes qui occasionnent la *fievre inflammatoire*, comme les boissons de liqueurs froides quand on a chaud, la *suppression* de la *transpiration*, la rentrée subite d'une *éruption*, &c.

Causes particulieres.

Elle peut être encore causée par l'*acrimonie* de la *bile*, ou par des substances *âcres* & *irritantes* séjournant dans l'*estomac*; par des *vomitifs* & des *purgatifs* trop forts; par des poisons *corrosifs*, &c. La *goutte remontée*, soit pour avoir pris du froid, soit pour avoir employé des *remedes* contraires,

occasionne souvent aussi l'*inflammation de l'estomac.* Les substances dures ou *indigestes*, arrêtées dans ce *viscere*, comme les *os*, les noyaux de fruits, &c., peuvent encore produire la même Maladie.

ARTICLE II.

Symptômes de l'Inflammation de l'estomac.

L'*INFLAMMATION de l'estomac* est accompagnée d'une douleur fixe & d'une chaleur brûlante dans la *région de ce viscere*, d'*insomnie* & d'*anxiétés*. Le *pouls* est *petit*, *fréquent* & *dur*.

Le malade *vomit*, ou au moins éprouve des *nausées* & des maux de cœur : il a une soif excessive ; ses *extrémités* sont froides, & il *respire* difficilement : il a des *sueurs froides colliquatives* ; quelquefois des *convulsions* & des foiblesses. L'*estomac* est gonflé, & souvent paroît dur au toucher.

Un des *symptômes* de cette Maladie est un sentiment douloureux que le malade éprouve toutes les fois qu'il prend quelque chose, soit solide, soit liquide, sur-tout si la boisson, ou les *aliments*, sont trop chauds ou trop froids. Symptômes caractéristiques.

(L'*estomac* est encore sujet à une douleur *aiguë*, tranchante, à laquelle on a donné le nom de *colique d'estomac* : elle dépend le plus souvent de *vents*, & d'une affection *spasmodique*. Elle se reconnoît à des gonflements assez sensibles & à des rots très-fréquents. Cette Maladie, quand elle n'est pas accompagnée de *fievre*, se traite par les *remedes échauffants* & *antispasmodiques* que l'Auteur va prescrire, Art. I du § III de ce Chapitre. Mais quand elle est accompagnée de *fievre*, elle doit faire craindre l'*inflammation* dont il s'agit ici.) La colique d'estomac est souvent un symptôme précurseur.

Lorsque le malade vomit tout ce qu'il prend, en boisson ou en *aliments*, que l'*insomnie* est Symptômes dangereux.

opiniâtre, qu'il a le *hoquet*; enfin, lorsque le *pouls* est *intermittent*, & que les accès de foiblesse sont fréquents, il est dans le plus grand danger.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire dans l'Inflammation de l'estomac.

Dangers des cordiaux dans cette Maladie.

IL faut éviter, avec le plus grand soin, les boissons & les *aliments échauffants*, *âcres* & *irritants*. La foiblesse du malade peut en imposer à ceux qui sont auprès de lui, & les engager à lui donner du *vin*, des *liqueurs spiritueuses*, ou d'autres *cordiaux*; mais ces *remedes* ne manquent jamais d'aggraver la Maladie, & causent souvent une mort subite.

Cause ordinaire du peu de succès dans le traitement de l'inflammation de l'estomac.

(La cause la plus ordinaire des mauvais succès dans cette Maladie, est la fausse opinion dans laquelle on est universellement, que les douleurs violentes d'*estomac* ou des *intestins* sont toujours occasionnées par des *vents*. Aussi-tôt que quelqu'un se plaint de ces douleurs, on voit ceux qui l'approchent courir à l'*eau d'anis*, au *scubac*, à l'*eau-de-vie*, au *kirchwaser*, au *brou de noix*, &c. Le malade en reçoit quelquefois du soulagement, mais il n'est pas de longue durée; & chez tous, la maladie acquiert d'autant plus d'intensité, qu'ils ont pris davantage de ces *liqueurs spiritueuses*. Il est donc de la plus grande importance de faire une attention scrupuleuse aux *symptômes caractéristiques*, décrits page précédente, & de les comparer avec ceux qui caractérisent la *colique venteuse*, que nous décrirons ci-après, § III, Art. I de ce Chap. pag. 383 & suiv. de ce Vol.)

Les

Les envies de vomir peuvent encore tromper les Gardes & ceux qui soignent le malade, & les porter en conséquence à regarder les *vomitifs* comme nécessaires; mais ils tuent avec non moins de célérité. Dangers des vomitifs.

Les *aliments* doivent être liquides, légers, *rafraîchissants* & de facile *digestion*. Il faut les donner en petite quantité: il faut qu'ils ne soient ni trop chauds, ni trop froids. Le *gruau* léger, fait d'*orge* ou d'*avoine*, du pain léger, rôti, trempé & dissous dans de l'eau bouillante, ou du bouillon de poulet très-foible, sont les nourritures les plus convenables. Quels doivent être les aliments;

Pour boisson, on donnera du *petit-lait clarifié*, de l'*eau d'orge*, de l'*eau panée*, ou dans laquelle on aura fait bouillir une croûte de pain grillée, ou des *infusions*, des *décoctions* de plantes *émollientes*, telles que la *réglisse*, la racine de *guimauve*, de *salsepareille*, &c. Les boissons;

ARTICLE IV.

Remedes qu'il faut administrer dans l'Inflammation de l'estomac.

La *saignée*, dans cette Maladie, est absolument nécessaire; elle est presque le seul *remede* dont puisse dépendre le succès. Si l'*inflammation de l'estomac* résiste à la premiere *saignée*, il sera souvent nécessaire de la répéter plusieurs fois, & il ne faut pas que la petitesse du *pouls* empêche de la réitérer. Le *pouls* s'éleve, pour l'ordinaire, après les *saignées*; & tant qu'on s'apperçoit de cette élévation du *pouls*, on peut saigner en toute sûreté (1). Importance de la saignée.

(1) On pourra être étonné de nous voir insister si fortement ici sur les *saignées*, après les avoir prescrites Pourquoi?

Des fomentations.

Les *fomentations* fréquentes avec de l'eau tiede, ou avec la *décoction* de *plantes émollientes*, sont également avantageuses : on y trempe des flanelles, que l'on applique sur la *région de l'estomac*, & qu'on renouvelle quand elles commencent à se refroidir.

Il faut qu'elles ne soient, ni trop chaudes, ni trop froides.

Il ne faut pas qu'elles soient appliquées trop chaudes, ni attendre pour les changer qu'elles soient devenues tout-à-fait froides, parce que le trop grand froid & le trop grand chaud sont également contraires dans cette Maladie.

Frictions sur le creux de l'estomac.

(Un *remede* qui nous a beaucoup servi dans ces cas, ce sont des *frictions* sur le creux de l'*estomac* avec la main seche, ou trempée dans une *décoction émolliente*, &c. On fait ces *frictions* toutes les fois qu'on applique, on qu'on renouvelle les *fomentations*.)

Bains de jambes. Briques chaudes, ou cataplasmes aux pieds.

On baignera souvent les pieds & les jambes dans l'eau tiede. On appliquera sous la plante des pieds, des briques chaudes ou des *cataplasmes*.

---

avec tant de réserve dans la plupart des Maladies précédentes. C'est que l'*inflammation de l'estomac* est particuliérement caractérisée par une *constriction* extrême dans tout le *systême vasculaire* : ce qui vient, sans doute, de la quantité prodigieuse de *nerfs* qui entrent dans la structure de l'*estomac*, siege de cette *inflammation*. Or, les grands *remedes* contre cette *constriction*, sont les *relâchants*, parmi lesquels la *saignée* tient un des premiers rangs; & les signes évidents de cette *constriction* sont la dureté & la petitesse du *pouls*, jointes à la vivacité.

Si donc après la premiere *saignée*, & après quelques heures de l'usage des *fomentations* & du *bain de pieds*, dont on va parler, le *pouls* ne se détend pas, il faut en venir à une seconde, & même à une troisieme, si ces mêmes moyens réitérés, car il faut les employer tous à la fois, ne font pas plus d'effets.

Le *bain* chaud, si l'on est dans le cas de pouvoir s'en servir, sera d'une grande utilité. Bain chaud.

Un des meilleurs *remedes* que je connoisse contre cette Maladie, & contre toutes les autres *inflammations* des *premieres voies*, est un *emplâtre épispastique*, ou *vésicatoire*, appliqué sur la partie affectée. Je l'ai souvent employé, & je n'ai jamais vu qu'il n'eut pas soulagé le malade. Importance du vésicatoire sur la partie douloureuse.

Les seuls *remedes* internes que nous puissions conseiller dans cette Maladie, sont des *lavements adoucissants*. On les composera simplement d'eau tiede, ou de *décoction* légere de *gruau*; & si le malade est constipé, on y ajoutera un peu d'*huile d'amandes douces*, de *miel* ou de *manne*. Lavements adoucissants;

Les *lavements* tiennent lieu de *fomentations internes*, lâchent doucement le ventre, & nourrissent en même-temps le malade, qui souvent dans cette Maladie, ne peut garder aucun *aliment* dans l'*estomac*. Ainsi il ne faut jamais les négliger, puisque la vie du malade peut en dépendre. Combien ils sont utiles dans cette Maladie.

(Il ne faut pas trop se hâter de cesser les *remedes* dans cette Maladie; il faut que les douleurs aient disparu, au moins depuis deux ou trois jours. On a vu des malades abandonner les *remedes* dès qu'ils n'ont plus senti de douleurs; mais, comme si elles n'étoient qu'assoupies, elles ont reparu avec plus de violence qu'auparavant, & toujours avec danger pour le malade; il faut même qu'il observe le *régime* prescrit, au moins une huitaine de jours, après que la Maladie est guérie. Il ne faut pas cesser trop tôt les remedes dans cette Maladie, & continuer le régime plusieurs jours après qu'elle est guérie.

Lorsque la Maladie est passée, & que le malade est entré en *convalescence*, on le traitera comme il est prescrit Chap. II, § III de ce Vol.

Les autres Maladies dont l'*estomac* est susceptible sont, les *douleurs de ce viscere*, la *perte de l'appétit*, l'*indigestion*, la *cardialgie*, & le *soda* ou

le *fer-chaud*, dont on traitera Tome III, Chap. XXIX, XLIII & XLIV.)

§ II.

De l'Inflammation des intestins, ou du bas-ventre.

Maladie très-douloureuse & très-dangereuse.

CETTE Maladie est une des plus douloureuses & des plus dangereuses auxquelles les hommes soient sujets.

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Inflammation du bas-ventre.

ELLE est, en général, produite par les mêmes causes que l'*inflammation de l'estomac*. La *constipation*, les *vers*, les fruits qui ne sont pas mûrs, les noix mangées en grande quantité, la *biere* venteuse, comme de l'ancienne *aile*, ou de la vieille *biere* gardée en bouteille, le *vin* verd & le *cidre aigre*, peuvent produire cette Maladie. Elle peut encore être occasionnée par une *descente*, par des *tumeurs squirreuses* dans les *intestins*, ou par l'adhésion de leurs parois les unes aux autres, par une *pierre* qui se forme dans le *canal intestinal*, &c.

Noms différents que porte cette Maladie. Tels que, Passion iliaque, Entéritis, Colique inflammatoire, de miséréré, volvulus, &c.

On a donné différents noms à l'*inflammation des intestins* : on l'a appellée *Passion iliaque*, *Entéritis*, &c., selon la partie du bas-ventre qui en est affectée : on l'appelle encore quelquefois *Colique inflammatoire*, *Volvulus*, *Colique de miséréré*, &c. Cependant, comme le traitement est presque le même, en quelque partie du *canal intestinal* que la Maladie soit située, nous croyons devoir omettre toutes ces divisions, crainte d'embarrasser le Lecteur.

ARTICLE II.

Symptômes de l'Inflammation du bas-ventre.

LES *ſymptômes* de l'*inflammation des inteſtins* ſont à peu près les mêmes que ceux de la Maladie précédente.

La ſeule différence eſt, que la douleur eſt plus aiguë, & qu'elle eſt ſituée plus bas, autour du nombril. Le ventre eſt ſerré comme par une eſpece de corde, la *conſtipation* eſt conſtante, le *pouls* eſt *fréquent*, *petit*, *enfoncé*, *perdu*, la ſoif exceſſive, & la chaleur très-grande. Le *vomiſſement* eſt auſſi plus violent : le malade vomit d'abondante matiere glaireuſe, enſuite mouſſeuſe & d'une ſaveur déſagréable : à cette matiere ſuccede une *bile âcre* qui corrode le goſier : enfin, il rend *quelquefois* par la bouche les *excréments*, les *lavements*, les *ſuppoſitoires*, &c. (2) Il rend continuellement Symptômes particuliers.

(2) M. BUCHAN dit, *quelquefois ;* car le *vomiſſement* des *excréments* n'eſt pas eſſentiel à cette Maladie, quoique la plupart des Auteurs avancent le contraire. On a vu des *paſſions iliaques* dans leſquelles ce *ſymptôme* a manqué, & on a vu d'autres Maladies dans leſquelles il s'eſt manifeſté. D'ailleurs, il n'a lieu que quand les *ſelles* ſont totalement ſupprimées.

Je n'ignore pas, dit M. LE ROY, que tous les Auteurs avancent que c'eſt le *vomiſſement ſtercoral* qui caractériſe la *paſſion iliaque ;* mais il eſt certain que les malades en périſſent ſouvent ſans avoir rendu de pareilles matieres, & que le marc que dépoſent les matieres *bilieuſes*, rendues par le *vomiſſement*, en eſt un ſigne beaucoup plus conſtant, & qui a lieu au commencement de la Maladie. Ces matieres *bilieuſes* ſont, dans ces cas, épaiſſes, gluantes, ſouvent d'une couleur verte foncée, & dépoſent une eſpece de marc ou de ſédiment de même couleur. *Mélange de Phyſique & de Méd.* Tom. I, p. 304. Symptôme caractériſtique.

des vents par en-haut, & éprouve ſouvent une *ſuppreſſion d'urine.*

Symptômes favorables. Lorſque les douleurs changent de place, que les *vomiſſements* n'ont lieu que par intervalles, & que les *lavements* ſont rendus par en-bas, on doit bien augurer de la Maladie.

Symptômes dangereux. Mais ſi le malade vomit les *lavements* & les matieres fécales, s'il eſt exceſſivement foible, s'il a un *pouls petit* & *tremblottant*, s'il eſt pâle, affaiſſé, ſi ſon haleine a une odeur déſagréable & puante, on eſt fondé à craindre que la Maladie n'ait une fin malheureuſe.

Symptômes mortels. Les *ſueurs viſqueuſes*, les *déjections* noires & fétides, accompagnées d'un *pouls intermittent* & d'une ceſſation totale de douleur, ſont des ſignes de *gangrene* déja commencée, & d'une mort prochaine.

(Liſez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut preſcrire à ceux qui ſont attaqués d'une Inflammation de bas-ventre.

Le même que celui de l'inflammation de l'eſtomac. LE *régime*, pour cette Maladie, eſt le même que celui que nous avons preſcrit pour l'*inflammation de l'eſtomac*, Art. II du § I de ce Chap., pag. 368 & ſuiv. de ce Vol. Il faut tenir le malade tranquille, empêcher qu'il n'ait froid, & écarter de lui tout ce qui peut exciter les *paſſions* de l'ame. Les *aliments* ſeront très-légers & donnés en petite quantité. La boiſſon ſera *délayante*, telle que du *petit-lait clarifié*, de l'*eau d'orge*, &c.



ARTICLE IV.

Remedes qu'on doit administrer dans l'Inflammation du bas-ventre.

Importance de la saignée;

LA *saignée*, ainsi que dans l'*inflammation de l'estomac*, est ici de la derniere importance. Elle doit être faite aussi-tôt que les *symptômes* se manifestent, & répétée selon la force du malade & la violence des douleurs, ainsi qu'on l'a prescrit, note 1 de ce Chap.

Du vésicatoire appliqué sur l'endroit de la douleur;

Il faut en même temps appliquer un *vésicatoire* sur l'endroit où la douleur est le plus sensible; non-seulement il appaise la douleur des *intestins*, mais encore il produit un si heureux effet, que les *lavements* & les *purgatifs*, qui n'agissoient pas auparavant, operent dès que le *vésicatoire* commence à agir.

Des fomentations, des lavements laxatifs, des bains de jambes, &c.

Les *fomentations* & les *lavements laxatifs* sont de la même importance. On baignera souvent les pieds & les mains du malade dans l'eau tiede. On appliquera, sur le ventre, des linges trempés dans l'eau chaude; sur le *nombril*, des vessies pleines d'eau chaude, & sous la plante des pieds des briques chaudes, ou des bouteilles pleines d'eau chaude.

Comment doivent être composés les lavements.

Les *lavements* seront composés d'eau d'*orge*, ou de *gruau*, avec du *sel*, & adoucis avec de l'*huile* d'*amandes douces*, ou du *beurre frais*. On en donnera un toutes les deux ou trois heures, & plus souvent, si la *constipation* est opiniâtre.

(Plus les douleurs sont violentes, plus l'*inflammation* est considérable, & plus les *remedes* doivent être adoucissants. Les *lavements* avec le *sel* ne doivent donc être donnés qu'avec circonspec-

tion, & il faut qu'ils ſoient toujours adoucis avec de l'*huile d'amandes douces*.

Nous croyons même que, dans ces cas, les *lavements* compoſés de *décoctions émollientes*, ou d'*infuſions mucilagineuſes* adouciſſantes, conviendroient encore mieux que ceux preſcrits avec des huiles & des graiſſes. En conſéquence, on en prépareroit avec les fleurs & racines de *guimauve*, avec la *graine de lin*, &c., qu'on rendroit *laxatifs*, s'il eſt néceſſaire, avec la *caſſe* ou la *manne*. On pourroit ajouter ſur chaque *lavement* une demi-tête de *pavot* ou une tête entiere, ſelon l'intenſité des douleurs.)

Lorſque la Maladie ne cede pas aux remedes précédents, il faut donner des purgatifs, accompagnés de calmants.

Si la Maladie ne cede ni aux *lavements*, ni aux *fomentations*, il faut avoir recours aux *purgatifs* d'une certaine force. Mais, comme en irritant les *inteſtins*, ils augmentent ſouvent la contraction de ces parties, & ne répondent pas, par-là, à l'intention dans laquelle on les preſcrit, il faut les accompagner de quelques *calmants*, qui en aſſoupiſſant les douleurs, & en appaiſant les *contractions ſpaſmodiques* du *bas-ventre*, favoriſent ſinguliérement, dans ces cas, l'opération des *purgatifs* (3).

Avant que d'en venir à ces purgatifs, il faut adminiſtrer des frictions huileuſes.

(3) Avant que d'en venir à ces *purgatifs*, qui, comme l'obſerve très-bien l'Auteur, peuvent, en irritant les *inteſtins*, aggraver la Maladie, nous voudrions qu'on employât les *frictions huileuſes* ſur le *bas-ventre*, dont M. LE ROY tire un ſi grand avantage, & dont nous avons fait uſage avec beaucoup de ſuccès. Voici comment on adminiſtre ces *frictions*.

Maniere de les donner.

On a de l'*huile d'amandes douces*, ou de l'*huile d'olive*, que l'on fait chauffer dans un vaiſſeau convenable. Quand elle eſt chaude à un certain degré, on y trempe la main, & on en frotte le ventre du malade en tous ſens. Quand l'*huile* de la main eſt abſorbée, on la trempe de nouveau, & l'on refrotte. On continue cette opération pen-

Un *remede* qui réussit à lâcher le ventre, est une *dissolution* de *sels amers purgatifs*, qu'on prépare de la maniere suivante. Purgation composée de sels amers.

Prenez de *sel cathartique*, ou de *sel d'Epsom*, deux onces. Recette.

Faites dissoudre dans une chopine d'eau chaude, ou de *gruau* léger.

On donnera une petite tasse de cette *dissolution*, toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'elle opere. Dose.

On donne en même-temps quinze, vingt, vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide*, dans un verre d'*eau de menthe*, ou de *canelle simple*, pour empêcher l'irritation & prévenir le *vomissement*. Dose du calmant qu'il faut donner en même temps.

Les *acides* ont souvent arrêté les *vomissements* & calmé les autres *symptômes* de cette Maladie. Il faudra donc *aciduler* la boisson du malade avec de la *crême de tartre*, du *suc de citron*, ou, si l'on ne peut s'en procurer, du *vinaigre*. Ce qu'il faut faire pour arrêter le vomissement.

Mais il arrive souvent que le malade ne peut Lorsque le

---

dant un quart-d'heure ou une demi-heure. J'ai vu le ventre se lâcher à la premiere tentative; mais souvent il faut réitérer cette opération trois ou quatre fois, à une heure de distance l'une de l'autre.

Si, contre toute apparence, ces *frictions* répétées convenablement, ne réussissent point, nous croyons qu'on doit encore en venir aux *bains*, que l'Auteur conseille plus bas, avant que de prescrire les *purgatifs* forts. Les *bains* m'ont singuliérement réussi chez une jeune femme, qu'un Chirurgien avoit abandonnée, regardant comme impossible qu'on pût jamais la faire évacuer. Je la fis mettre dans un *bain* d'une chaleur très-modérée. Elle ne put y rester, à ce qu'on me dit, qu'un quart-d'heure. Cependant la malade, remise dans son lit, éprouva un calme, qui lui fit demander un second *bain*. On le lui accorda au bout de deux heures du premier; elle y resta plus d'une demi-heure, & elle n'en sortit que pour rendre une *selle* copieuse. Il faut même prescrire les bains entiers. Observation.

malade ne peut rien garder dans l'estomac. rien garder de liquide dans l'*estomac;* alors il faut le purger avec des *pilules*. J'ai éprouvé, en général, que celles-ci réussissoient très-bien.

Purgation en pilules.

Prenez de *jalap*, de *tartre vitriolé*, } de chaque 30 grains;
d'*opium*, un grain;
de *savon d'Alicante*, quantité suffisante.

Réduisez le *jalap* en poudre, ainsi que l'*opium*; mêlez toutes ces substances; faites-en une pâte avec le *savon d'Alicante*, & partagez en *pilules* plus ou moins grosses.

Dose.

Le malade les prendra, en une seule dose, toutes à la fois, ou l'une après l'autre; & si, quelques heures après, elles n'ont pas opéré, il en reprendra la même dose.

Bain entier d'eau chaude.

Si, malgré tous ces moyens, on ne peut parvenir à lâcher le ventre, on plongera le malade dans un *bain* chaud, de maniere qu'il ait de l'eau jusqu'à la *poitrine*, comme il est prescrit ci-devant note 3 de ce Chap., pag. 377 de ce Vol. J'ai vu ce moyen réussir, lorsque tous les autres *remedes* avoient été employés sans succès. Le malade restera dans l'eau autant de temps que ses forces le lui permettront; & si le premier *bain* n'a pas l'effet désiré, il en prendra un second aussi-tôt que ses forces seront réparées. Il est plus avantageux & plus sûr de prendre plusieurs *bains*, que de rester trop long-temps dans le même; & souvent il faut y revenir plusieurs fois, avant qu'il produise son effet.

Moyen à tenter quand on désespere d'évacuer le malade.

On a vu quelquefois, qu'après avoir en vain essayé toutes sortes de *remedes* pour évacuer, on y réussissoit en plongeant les *extrémités* inférieures du malade dans de l'eau froide, ou en le faisant marcher pieds nuds sur le carreau humide, ou en jettant de l'eau froide sur ses jambes & sur

ses cuisses ; & quand tous les autres moyens ont échoué, celui-ci mérite au moins d'être tenté. A la vérité il n'est pas sans danger ; mais il vaut mieux, dans ce cas désespéré, employer un *remede* incertain, que de ne point en employer du tout.

On a coutume, dans les cas désespérés, d'administrer le *mercure* crud. On le donne à plusieurs onces, même à une livre ; mais il ne faut jamais aller au-delà (*a*). Mercure crud :

Lorsqu'il y a lieu de soupçonner la *gangrene* dans le ventre, il ne faut pas tenter ce *remede*. Incapable alors de guérir le malade, il ne feroit que hâter sa mort : mais quand la connexion ou le collement des *intestins* est de nature à pouvoir être guéri par la force, le *mercure* est alors non-seulement un *remede* convenable, mais encore le meilleur que l'on puisse administrer, parce qu'il est de toutes les substances que nous connoissons, la plus propre à se faire un passage à travers le *canal intestinal*. Avantageux lorsqu'on n'a pas lieu de craindre la gangrene.

Si la Maladie est causée par une *descente*, il faut tâcher de faire rentrer l'*intestin*. Pour cet effet, on pose le malade de maniere qu'il ait la tête très-basse, & on presse légérement, avec les doigts & la main, l'*intestin* sorti. Si ce moyen, les *lavements* & les *fomentations* ne réussissent pas, il faut avoir recours à l'opération chirurgicale, qui Ce qu'il faut faire lorsque l'inflammation du bas-ventre est occasionnée par une descente.

(*a*) Quand on donne le *mercure* à trop grande dose, il manque son effet, parce que faisant baisser, par sa pesanteur, le fond de l'*estomac*, ce *minéral* ne peut plus passer par le *pylore*, ou par l'ouverture de l'*estomac* qui conduit aux *intestins*, ainsi que nous l'avons fait voir, Tom. I, Chap. II, note 3. Dans ce cas, on est obligé de suspendre le malade par les talons, afin qu'il puisse rendre le *mercure* par la bouche.

peut ſeule ſoulager le malade. (Mais il n'y a qu'un Chirurgien expérimenté qui puiſſe la faire.

Combien il eſt important de commencer par examiner ſi le malade n'a pas de deſcente, & avec quelle attention il faut faire cet examen.

La premiere attention qu'il faut avoir chez une perſonne attaquée de cette Maladie, eſt de voir ſi elle n'a pas une *deſcente.* Il faut faire cet examen avec beaucoup de ſoin, parce qu'elle n'eſt pas toujours apparente, ſur-tout aux femmes. Il ne faut pas ſe contenter de palper les aines & les bourſes, il faut palper encore les parties du ventre, parce qu'il peut y avoir des *deſcentes* dans toutes les parties de cette cavité, comme on le verra Tome IV, Chap. LIV, § III. Auſſi-tôt qu'on a reconnu qu'il y a une *deſcente*, il faut la réduire, ou faire rentrer le boyau, comme on vient de le dire. C'eſt le ſeul *remede* qu'il y ait alors à faire, & ſouvent on n'a plus beſoin d'aucun autre.)

ARTICLE V.

Moyens de ſe préſerver de l'inflammation du bas-ventre.

Eviter la conſtipation; pourquoi?

QUICONQUE voudra éviter cette Maladie cruelle & dangereuſe, ne doit jamais reſter trop long-temps ſans aller à la garde-robe; car on a trouvé dans les *inteſtins* de ceux qui étoient morts de cette Maladie, pluſieurs livres de *matiere fécale* durcie & deſſéchée.

Les fruits verds, les liqueurs venteuſes;

Il ne mangera point de fruits verds; il ne boira point de liqueurs paſſées, *venteuſes*, &c. J'ai vu une trop grande quantité de fruits cuits au four, cauſer cette Maladie, parce que ce ne ſont gueres les bons fruits que l'on mange de cette maniere.

Le froid humide.

Le froid que l'on prend par des habits mouillés, & ſur-tout par l'humidité des pieds, la donne

encore, comme nous l'avons fait observer ci-devant, pag. 366 de ce Vol.

§ III.

Des diverses especes de Coliques.

Caracteres & traitement des coliques en général.

LES *coliques* ont un grand rapport avec les deux Maladies précédentes, soit pour les *symptômes*, soit pour le *traitement.* Elles sont, en général, accompagnées de *constipation* & de douleurs aiguës dans les *intestins*; & elles demandent un *régime délayant*, des *évacuations*, des *fomentations*, &c.

Division des coliques relativement à leurs causes.

Les *coliques* ont des noms différents, suivant les causes dont elles dépendent. Telles sont la *colique venteuse*, la *colique bilieuse*, la *colique hystérique*, la *colique nerveuse*, &c. Comme chacune des *coliques* que nous venons de nommer, demande une méthode particuliere de *traitement*, nous allons en décrire les *symptômes* les plus généraux, ainsi que les moyens de les guérir (4).

Définition du mot colique. Ce qu'on doit entendre par ce mot.

(4) On donne le nom de *colique* à toute douleur, plus ou moins *aiguë*, qui se fait sentir dans le *bas-ventre*, sur-tout dans le trajet que fait l'*intestin colon*, d'où vient le mot *colique*. On a distingué plusieurs especes de *coliques*, à raison du siege de la douleur, & à raison des causes qui les font naître. M. BUCHAN n'admet que cette derniere division, & c'est avec grande raison. Car les Maladies appellées *colique néphrétique*, *colique hépatique* & *colique d'estomac*, ne sont pas, dans la vraie signification du terme, des *coliques*. Les deux premieres ne sont autre chose que les Maladies connues sous le nom d'*inflammation des reins* & du *foie*, dont elles ne peuvent être distinguées, ainsi que nous le ferons voir ci-après, § IV & VI de ce Chapitre; & la derniere est la *cardialgie*, dont nous traiterons Tom. III, Chap. XLIV.

ARTICLE PREMIER.

De la Colique flatueuse, ou venteuse.

Caracteres de la colique venteuse.

(LA *colique venteuse* est causée par des *vents*, ou des *flatuosités* qui distendent & gonflent les *intestins* : elle est très-souvent compliquée avec la *colique spasmodique* ou *nerveuse*, dont nous traiterons ci-après, Art. IV de ce §. Elle doit son existence à des matieres *visqueuses* & tenaces qui renferment beaucoup d'*air*, que la chaleur dégage.)

Causes de la Colique venteuse.

LA *colique venteuse*, ou la *colique de vents*, est occasionnée par un usage immodéré de fruits verds, d'*aliments* de difficile *digestion*, de *végétaux venteux*, de liqueurs encore en *fermentation*, &c. Elle peut encore être l'effet de la *transpiration* arrêtée, ou du froid.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Les personnes délicates, dont les facultés *digestives* sont très-foibles, y sont le plus sujettes.

Symptômes de la Colique venteuse.

LA *colique venteuse* a son siége dans l'*estomac*, ou dans les *intestins*. Elle est accompagnée d'une tension douloureuse dans la partie affectée. Le malade sent des *borborygmes*, ou des grouillements dans le ventre.

(L'*air* qui se dilate de plus en plus, gonfle les *intestins*, distend leurs parois au-delà de leur *ton* ordinaire, & les jette dans l'*atonie*. Cette *flatulence* est sensible, sur-tout à l'*hypocondre* gauche : on sent, lorsqu'on y fait attention, l'*intestin colon* boursouflé : le ventre est enflé, dur, & résonne comme un tambour. Quelquefois son volume s'ac-

croît à un point que l'on croiroit qu'il ne pourra réſiſter à la diſtention : c'eſt ce qui occaſionne la difficulté de reſpirer qui accompagne ſouvent cette eſpece de *colique.*)

Le malade ſe trouve ordinairement ſoulagé, après avoir rendu des *vents*, ſoit par haut, ſoit par bas. La douleur eſt rarement fixe. Les *vents* courent d'un *inteſtin* dans un autre, juſqu'à ce qu'enfin ils ſortent. (Quand on preſſe le ventre, il n'eſt point douloureux comme dans l'*inflammation* du *bas-ventre.* Symptômes caractériſtiques.

Cette Maladie eſt encore accompagnée de *bâillements*, de *nauſées*, de *cardialgie* & de *conſtipation.* La diſtenſion des *vaiſſeaux* eſt quelquefois ſi conſidérable, que le nombril en eſt forcé, & qu'il s'y forme une *hernie* ou une *deſcente.* Quand les douleurs ſont dans les *inteſtins grêles* ou dans les *petits inteſtins*, & qu'elles affectent le *duodénum* & le *colon*, il eſt difficile de diſtinguer cette *colique* de la *cardialgie*, dont nous traiterons Tome III, Chap. XLIV.

Liſez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

Traitement de la Colique venteuſe.

QUAND cette Maladie eſt occaſionnée par des liqueurs *venteuſes*, par des fruits verds, par des *végétaux aigres*, &c., le meilleur *remede*, aux premieres apparences des *ſymptômes*, eſt de boire un peu d'*eau-de-vie*, ou de toute autre *liqueur ſpiritueuſe* de bonne qualité. Cauſée par des liqueurs venteuſes, des fruits verds, &c., elle demande de l'eau-de-vie;

Le malade doit encore ſe tenir les pieds chauds, au moyen de chaufferette, ou de brique chauffée, & on lui appliquera des linges chauds ſur l'*eſtomac* & ſur le ventre. De tenir les pieds, l'eſtomac & le ventre chaudement;

(On lui fera des *frictions* ſeches ſur la *région de* De faire des

Frictions seches sur ces parties.

l'estomac & sur le ventre, avec la main chauffée, ou avec des linges doux, également chauds. Ces *frictions* font ordinairement rendre des *vents :* on les réitérera donc jusqu'à ce que le malade soit sensiblement soulagé.)

Mais l'eau-de-vie & les remedes échauffants ne conviennent que lorsque la colique dépend de ces causes; encore faut-il ne les donner que dans les commencemens.

Cette espece de *colique* est la seule dans laquelle on puisse hazarder d'employer les *esprits ardents*, les *aromates* & les autres *remedes échauffants :* encore ne faut-il le faire qu'au commencement, & avant qu'aucun *symptôme* d'*inflammation* se soit manifesté. En effet, nous avons lieu de croire que les *coliques* occasionnées par des *aliments venteux*, peuvent toujours se guérir par les *esprits ardents* & par les liqueurs *échauffantes*, si on les emploie immédiatement après les premiers signes de *vents.*

Elle seroit pernicieuse s'il y avoit le moindre symptôme d'inflammation. Comment il faut alors traiter le malade.

Mais lorsque les douleurs existent depuis un temps considérable, & qu'on a lieu de craindre qu'il n'y ait déja un commencement d'*inflammation* dans les *intestins*, il faut s'abstenir de tous les *remedes échauffants*, comme d'autant de *poisons.* Il faut alors traiter le malade comme s'il avoit une véritable *inflammation* d'*intestins*, ou du *bas-ventre*, dont on a parlé ci-devant, Art. III & IV du § II de ce Chap., pag. 374 & suiv. de ce Vol.

Lorsqu'elle est causée par des aliments qui ne sont pas venteux de leur nature, il faut donner les délayants.

Il y a des *tempéraments* à qui plusieurs especes d'*aliments*, qui ne sont point venteux de leur nature, comme le *miel*, les *œufs*, &c., donnent des *coliques venteuses.* J'ai reconnu, en général, que la meilleure maniere de les guérir, étoit de leur faire boire abondamment des liqueurs légeres *délayantes*, comme de l'eau de *gruau*, du *posset* léger, de l'*eau panée*, &c.

Lorsqu'elle est due à des excès & des indigestions.

La *colique venteuse*, qui vient d'excès & d'*indigestions*, se guérit ordinairement d'elle-même, par le *vomissement*, ou par les *selles*; raison pour bien

bien se garder d'arrêter ces *évacuations :* il faut, au contraire, les favoriser, en faisant boire abondamment de l'eau chaude, ou du *posset* léger; & quand la violence des *symptômes* est passée, le malade peut prendre une dose de *rhubarbe*, ou tout autre *purgatif doux*, pour emporter les restes de l'*indigestion*. On entretient les évacuations, &c. on finit par donner de la rhubarbe.

Les *coliques venteuses*, qui sont occasionnées par l'humidité des pieds ou par le froid, se guérissent, en général, dans le commencement, en se baignant les pieds & les jambes dans l'eau chaude, & en prenant des boissons *délayantes* chaudes, capables de rétablir la *transpiration*, comme du *petit-lait au vin*, ou de l'*eau de gruau*, à laquelle on ajoute une petite quantité de *liqueur spiritueuse*. Lorsqu'elle est occasionnée par l'humidité des pieds, par le froid, &c., on donne des boissons délayantes chaudes, &c.

Moyens de se préserver de la Colique venteuse.

LES gens de la campagne, si sujets aux *coliques venteuses*, s'en garantiroient facilement, en ayant soin de changer d'habits aussi-tôt qu'ils sont mouillés. Ils devroient de même boire un peu d'*eau-de-vie*, ou de toute autre *liqueur spiritueuse*, après avoir mangé des fruits verds. Eau-de-vie ou liqueurs spiritueuses.

En ordonnant ainsi l'*eau-de-vie*, nous ne prétendons, en aucune façon, en recommander l'usage : mais, dans ce cas, les *esprits ardents* sont de vrais *remedes*, & nous ne craignons pas d'avancer, que ce sont même les meilleurs que l'on puisse administrer (5). Pourquoi ?

(5) On ne doit jamais perdre de vue que M. BUCHAN ne recommande les *liqueurs spiritueuses* que dans les *coliques* purement *venteuses*, & dans le commencement de ces *coliques*. Dans toute autre *colique*, & même dans les *coliques venteuses* avancées, ou qui donnent lieu de crain-

Eau de menthe poivrée.

Un verre de bonne *eau de menthe poivrée* produira à peu près le même effet qu'un verre d'*eau-de-vie*, & doit même être préféré dans certains cas; par exemple, chez les personnes *nerveuses*, d'ailleurs assez sujettes à cette espece de *colique*; l'*eau de menthe poivrée* étant un *calmant fortifiant*.

ARTICLE II.

De la Colique bilieuse.

Quel est le siege de cette colique.

(CETTE *colique* est excitée par une *bile âcre* qui irrite & corrode les *membranes* des *intestins*. Elle a son siége dans les *intestins grêles*, mais sur-tout dans le *duodénum*.

Qui sont ceux qui y sont sujets.

Elle est fréquente parmi les jeunes gens d'une *constitution* vigoureuse & seche, qui boivent beaucoup de *vin* ou de *liqueurs spiritueuses*, qui sont coleres, emportés, &c.

Causes.

Quelquefois la *colique bilieuse* vient tout-à-coup après que l'on a bu de l'eau froide pendant l'été, ou lorsque la *transpiration* est supprimée par quelqu'autre cause.)

Symptômes de la Colique bilieuse.

Symptômes précurseurs.

CETTE *colique* est accompagnée d'une douleur très-aiguë vers la *région ombilicale*, ou vers le *nombril*. Le malade éprouve une soif ardente; il est ordinairement constipé, (cependant beaucoup moins que dans l'*inflammation du bas-ventre*. Le *pouls* est *fréquent*, le plus souvent petit, sans être *dur* ou tendu; le malade a des étourdissements; il a la voix rauque.)

---

dre l'*inflammation*, ces liqueurs seroient des *poisons*, comme il le dit très-bien, pag. 384 de ce Volume. Nous traiterons des *Vents*, Tom. III, Chap. XLV, § X.

Il vomit de la *bile* jaune, brûlante, amere. Après ce *vomissement*, le malade semble soulagé ; mais bientôt les douleurs reviennent avec la même violence qu'auparavant. Symptômes caractéristiques.

A mesure que la Maladie fait des progrès, la disposition à vomir augmente, & quelquefois au point que le *vomissement* devient presque continuel, & que le mouvement des *intestins* est tellement changé, qu'on reconnoît presque tous les *symptômes* d'une *passion iliaque* commençante, décrite ci-devant, § II, Art. II de ce Chap., p. 373 de ce Vol.

(Cette Maladie se manifeste encore par l'amertume de la bouche, par la chaleur brûlante des *entrailles*. Les douleurs sont tantôt fixes, tantôt vagues. Elles répondent tantôt au *nombril*, tantôt au dos, & tantôt à l'*estomac*, selon la partie des *intestins* qui est affectée. La plupart des malades se plaignent d'une douleur semblable à celle que pourroit exciter une corde qui les serreroit. Les *urines* sont épaisses, rougeâtres, & sortent en petite quantité : quelquefois à ces *symptômes* succédent la *jaunisse*, &c.

Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

Traitement de la Colique bilieuse.

Si le malade est jeune & fort, si son *pouls* est *plein* & *fréquent*, il faut le saigner, & ensuite lui donner des *lavements*. Saignée & lavements.

Il boira abondamment du *petit-lait clarifié*, ou de l'*eau de gruau*, *acidulés* l'un & l'autre avec le *suc de citron* ou la *crême de tartre*. On lui donnera de l'eau légere de poulet, dans laquelle on dissoudra un peu de *manne*, ou on lui fera une *décoction* Boisson acidulée. Tisane laxative.

de *tamarins*, ou toute autre *tisane* légere, *acide* & *laxative*.

Comment doivent être composés les lavements.

(On lui donnera des *lavements* adoucissants, composés avec la *décoction* des *plantes émollientes*, ou avec une *infusion* de graine de *lin*, à laquelle on ajoutera de l'*huile d'olive*.)

Fomentations & demi-bains chauds.

Outre les *saignées* & les *délayants*, il est nécessaire de *fomenter* le ventre du malade avec des linges trempés dans de l'eau chaude; & quand ces moyens ne réussissent pas, il faut plonger le malade dans un bain chaud, jusqu'à la poitrine.

Frictions huileuses.

(Les *frictions*, dont nous avons parlé note 3 de ce Chap., conviennent également dans cette Maladie.)

Ce qu'il faut faire lorsque le vomissement est opiniâtre.

Dans toute *colique*, le *vomissement* est souvent très-difficile à arrêter : alors il faut donner au malade de l'*eau panée*, ou une *infusion* de *menthe des jardins* dans de l'eau. Si ces *remedes* ne réussissent point, on administrera la *potion saline*, à laquelle on ajoutera quelques gouttes de *laudanum*, & on la répétera selon l'urgence des cas.

Thériaque sur le creux de l'estomac & en lavement.

On pourra appliquer sur le *creux de l'estomac* un *emplâtre* de *thériaque*, & donner fréquemment des *lavements*, avec suffisante quantité de *thériaque* ou de *laudanum* (6).

Il est important d'attaquer cette Maladie dès qu'elle se présente. Pourquoi?

(6) Lorsqu'on ne s'oppose pas de bonne heure au progrès que peut faire la *colique bilieuse*, le mal empire souvent à un tel point que les secours de l'art deviennent inutiles. La *bile* s'altere, se décompose & se corrompt de plus en plus, les *intestins* s'enflent prodigieusement : ils sont bientôt corrodés, *gangrénés*, & le malade meurt au milieu des secours qu'on lui donne.

Observation.

On trouve une observation, à l'appui de ce qu'on avance ici, dans les *Ephémérides d'Allemagne*. Un homme d'une *constitution* chaude & seche, sujet depuis long-temps à une *colique bilieuse*, eut des douleurs atroces, rendit par les

(Lisez le § III du Chap. II de ce Vol., qui traite de la *convalescence.*)

Moyens de se préserver de la Colique bilieuse.

Ceux qui sont sujets à des retours fréquents de la *colique bilieuse*, mangeront très-peu de viande, & se nourriront de *végétaux* légers. Ils prendront en outre, de temps en temps, une dose de *crême de tartre* & de *tamarins*, ou tout autre *laxatif acide* & *rafraîchissant.* Végétaux légers. Laxatifs acides & rafraîchissants.

(Nous ne pouvons rien recommander de plus avantageux dans ces cas, que les fruits à grande dose, ou le *laxatif* doux, connu sous le nom de *marmelade de Tronchin*). Marmelade de Tronchin.

ARTICLE III.

De la Colique hystérique.

(La *colique hystérique* est, comme on le sent assez, une Maladie particuliere aux femmes. Elle revient par intervalle & sans aucune cause évidente. Maladie particuliere aux femmes.

Les femmes qui ont une *constitution* lâche & molle, un *tempérament phlegmatique* & *pituiteux*, sont le plus sujettes à cette Maladie. Celles qui ont déja essuyé des *accès* de *vapeurs*, & qui ont été affoiblies par des *accouchements laborieux*, ne manquent gueres d'éprouver tôt ou tard cette Maladie, qui leur est souvent funeste.) Qui sont celles qui y sont sujettes.

---

selles des matieres verdâtres, & par le *vomissement* des matieres noires. Il mourut bientôt après, sans qu'on eût pu calmer la violence de son mal. Immédiatement après sa mort, son ventre enfla considérablement; on l'ouvrit. La plupart des *visceres* furent trouvés corrompus ou *ulcérés*, & la puanteur qui s'en exhaloit étoit horrible.

Symptômes de la Colique hystérique.

LA *colique hystérique* a beaucoup de ressemblance avec la *colique bilieuse*. Elle est accompagnée de douleurs *aiguës* vers la *région de l'estomac*, de *vomissements*, &c.; mais ce que la malade vomit dans cette Maladie, est ordinairement de couleur verdâtre.

Symptômes caractéristiques.

La malade est dans un grand *abattement*, & dans un découragement marqué : elle respire très-difficilement. Elle rend des *selles* verdâtres : les douleurs ne sont pas fixes, mais tantôt dans une partie du ventre, tantôt dans une autre. Quelquefois ces douleurs cessent pendant quinze jours ou trois semaines, & reviennent ensuite avec plus de fureur que jamais. Tels sont les *symptômes* qui caractérisent particuliérement cette Maladie, qui quelquefois est accompagnée de *jaunisse*; mais, en général, cette *jaunisse* disparoît d'elle-même en peu de jours.

(La moindre *passion*, un *exercice* immodéré, le moindre excès, sont capables de faire renaître cette espece de *colique*, lorsqu'elle a disparu).

Traitement de la Colique hystérique.

Toute espece d'évacuations est contraire dans cette colique.

DANS cette espece de *colique*, toutes les *évacuations*, comme celles qui résultent des *saignées*, des *vomitifs*, des *purgatifs*, sont nuisibles, & il faut éviter tout ce qui tend à affoiblir & à abattre la malade.

Ce qu'il faut faire lorsque le vomissement est considérable.

Cependant si le *vomissement* devient considérable, on lui donnera de l'eau tiede, ou du *posset* léger, pour nettoyer l'*estomac*. On lui fera prendre après quinze, vingt, vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide*, dans un verre d'*eau de canelle*; ce qu'on répétera toutes les dix ou douze heures,

jusqu'à ce que les *symptômes* soient calmés.

On peut faire prendre à la malade, toutes les six heures, quatre ou cinq *pilules fétides*, & par-dessus un verre d'*infusion* de *pouliot*. Si l'*assa fétida* lui paroît trop désagréable, comme il arrive quelquefois, on lui donnera une cuillerée à bouche de *teinture de castoreum* dans un verre d'*infusion de pouliot*; ou trènte, quarante gouttes de *baume du Pérou*, versées sur un morceau de *sucre*. On peut encore faire usage de l'*emplâtre antihystérique*, qui souvent produit de bons effets.

Pilules fétides.

Teinture de castoreum.

Baume du Pérou.

Emplâtre antihystériq.

(Les hommes *hypocondriaques* sont souvent sujets à des douleurs qui ont beaucoup de ressemblance avec celles de la *colique hystérique* : aussi tout ce qu'on vient de dire dans cet article convient-il à la *colique* qu'on peut appeller *hypocondriaque*. Au reste, chez les hommes & les femmes, cette *colique* quelquefois n'est qu'un *symptôme* des *affections hypocondriaques* & *hystériques*, dont nous traiterons Tom. III, Chap. XLV, § XII & XIII.)

Les hommes hypocondriaques sont sujets à une colique à peu près semblable.

ARTICLE IV.

De la Colique nerveuse.

Les *Mineurs*, les *Fondeurs*, les faiseurs de *blanc de plomb*, &c. ainsi que nous l'avons dit Tom. I, Chap. II, sont fort sujets à cette *colique*. Elle est très-commune dans les Provinces d'Angleterre & de France, où l'on boit du *cidre* ; & on croit qu'elle est occasionnée par les vaisseaux de *plomb* qu'on y emploie pour préparer cette liqueur. Elle est encore fréquente dans les Indes occidentales, où elle est appellée *colique seche* (7).

Qui sont ceux qui sont sujets à cette Maladie, & dans quel pays on l'apperçoit fréquemment.

---

(7) Tous ceux qui boivent du *vin* adouci par la *li-*

Symptômes de la Colique nerveuse.

Symptômes avant-coureurs.

(ELLE s'annonce par des douleurs vagues du ventre, par des inquiétudes & des tressaillements *convulsifs*. La *constipation*, les douleurs d'*estomac*, les *vomissements*, la pâleur du visage, accompagnent aussi cette période. Les malades ont la tête lourde & souffrante, les yeux égarés : ils perdent quelquefois l'usage de la raison.

Symptômes caractéristiques.

Bientôt la douleur du ventre augmente, & se fixe vers le *nombril*, qui est retiré & enfoncé. Souvent cette douleur est si vive, que les malades se roulent sur leurs lits, en jettant les hauts cris. Il

---

tharge, comme nous l'avons fait voir Tom. I, Chap. III, note 9; les *Peintres*, qui usent de plusieurs préparations de *plomb*; les *Potiers*, qui le font entrer dans leur vernis; les *Fondeurs en caracteres*; les *Lapidaires*; ceux qui boivent de l'eau qui a passé dans des tuyaux ou des vaisseaux de *plomb*, qui mangent du *beurre* dans lequel on a mêlé de la *céruse*, pour le rendre plus pesant, ceux qui boivent des *vins* verds & *aigres*, &c., y sont très-exposés. Voilà pourquoi on nomme encore cette Maladie, *colique* des *Plombiers* ou de *plomb*, des *Peintres*, des *Potiers*, de *Poitou*, *végétale*, *métallique*, *spasmodique*, *convulsive*, &c. Car il n'est pas douteux que M. BUCHAN ne confonde avec la *colique nerveuse*, toutes celles que nous venons de nommer.

Noms différents que porte cette espece de colique.

Nous savons que ce sentiment n'est pas celui de tous les Médecins. Mais il est d'autant plus fondé, que les différentes descriptions que nous avons de ces Maladies, faites par les Médecins de l'un & l'autre parti, présentent toujours les mêmes caracteres essentiels. Il s'en faut de beaucoup qu'on soit autant d'accord sur le traitement. Les méthodes qu'on suit sont diamétralement opposées. La premiere, que prescrit l'Auteur, s'appelle *antiphlogistique*, ou *catholique*; l'autre se nomme *méthode forte*. Comme cette derniere paroît avoir beaucoup de faits en sa faveur, nous en donnerons l'exposé à la suite de celle de M. BUCHAN.

semble alors qu'une compression violente diminue leurs maux. A cette époque les *urines* & les excréments sont retenus : l'*anus* semble remonté & fermé *spasmodiquement*. Il survient aussi des *convulsions*, la perte de la vue & de la voix; quelquefois même des *accès épileptiques*.

Pendant ce temps, le *pouls* est *ondulant* & presque *naturel*. Si les malades ne sont promptement secourus, les *extrémités* supérieures se paralysent, les doigts deviennent crochus, & ces accidents secondaires semblent être la *crise* de la Maladie : d'autres fois, lorsque le mal empire, les malades meurent dans des douleurs effroyables.)

Cette *colique* cause des douleurs plus violentes que toutes les autres Maladies des *intestins*, & elle dure souvent long-temps. Je l'ai vue continuer pendant des huit ou dix jours, accompagnée d'une *constipation* durant tout ce temps-là, qui résistoit à tous les secours de la Médecine, & cependant céder à la fin, & le malade en revenir (*b*). Mais cette Maladie laisse, en général, le malade foible, & elle se termine souvent par la *paralysie*.

Cette espece est la plus douloureuse de toutes les coliques.

Traitement de la Colique nerveuse.

Le traitement général de cette Maladie approche de si près de celui de la *passion iliaque*, ou

Methode antiphlogistique, ou catholique.

(*b*) Comme la *fumée de tabac*, introduite dans les *intestins*, par le fondement, réussit souvent à lâcher le ventre, tandis que tous les autres *remedes* échouent, il faut que tous les Chirurgiens se procurent l'instrument inventé à cet effet, & décrit parmi ceux de la *Boîte-Entrepôt*, dont nous parlons Tom. IV, Chap. LV, § II, & à la *Table générale*, Tom. V, au mot *Boîte-Entrepôt*. On peut l'avoir à peu de frais, & il servira dans plusieurs autres occasions, comme pour rappeller à la vie les personnes noyées, &c.

de l'*inflammation du bas-ventre*, que nous ne croyons pas devoir y insister davantage. Il faut lâcher le ventre par des *purgatifs* doux, donnés à petites doses, & souvent répétés : il faut aider l'action de ces *purgatifs* par des *lavements huileux*, des *fomentations*, &c. L'*huile de castor* passe pour un *remede* singuliérement approprié dans cette Maladie. On la donne par cuillerées, jusqu'à deux & trois onces, & en *lavements*, à la dose de cinq ou six onces.

Purgatifs doux, lavements huileux & fomentations.

Huile de castor.

Dose.

Le *goudron des Barbades* est encore regardé comme un *remede* efficace dans la *colique nerveuse*. On peut le donner à la dose de deux gros, trois fois par jour, ou plus souvent, si l'*estomac* peut le supporter.

Goudron intérieurement.

Dose.

Ce *goudron* mêlé à une égale quantité de *rum* fort, convient encore, pour frotter l'épine du dos, dans les cas de picottement, ou de quelqu'autre *symptôme* de *paralysie*. Si l'on ne peut se procurer de ce *goudron*, on frottera le dos avec des *esprits forts*, ou avec un peu d'*huile de noix muscade*, ou de *romarin* (8).

Extérieurement en frictions.

---

(8) Nous ne donnerons point les raisons pour lesquelles la méthode que nous allons décrire, differe aussi essentiellement de celle qu'on vient de lire. Ces détails ne pourroient intéresser que les Médecins, & il n'y en a pas un seul qui ne les connoisse. Nous dirons seulement que toutes les *chaux métalliques*, & sur-tout celles de *plomb*, étant des *dessicatifs* très-puissants, il est plus que probable que les premiers *symptômes* de la *colique nerveuse* ne sont produits que par la dessication des liqueurs destinées à lubréfier les *intestins*. Ce qui paroît prouvé par les *Peintres*, les *Doreurs*, &c. qui sentent d'abord une grande sécheresse dans les narines, dans la gorge, au *palais*, & de la douleur aux *amygdales*, &c.

Cela posé, la Maladie n'est donc pas essentiellement *inflammatoire*. Il est même très possible, comme quelqu'un

Si le malade se trouve foible & languissant après que la Maladie est guérie, il faut qu'il prenne

Ce qu'il faut faire si le malade est foible.

---

l'a avancé, qu'elle ne le soit jamais que par l'effet du temps, lorsqu'on a temporisé par la *méthode Catholique*, & que la Maladie s'est accrue au point de devenir *inflammatoire*.

Méthode forte, ou de la Charité de Paris.

Or, voici la méthode qu'il faut suivre pour prévenir ces accidents. Cette méthode est celle de feu M. Dubois, Médecin de la Charité : on la suit encore aujourd'hui dans cet Hôpital, & elle est suivie par le plus grand nombre des Médecins de la Capitale & de la France.

Lavement de gros vin & d'huile de noix.

Lorsque la Maladie est récente, & il est de la plus grande importance de l'attaquer dès les commencements avec cette méthode, par les raisons que nous venons d'exposer, on commence par donner au malade un *lavement* avec quantité suffisante de gros *vin* & d'*huile de noix*, battus ensemble. Une ou deux heures après, on en donne un autre composé ainsi :

Lavement purgatif fort.

Prenez de *séné* mondé, deux gros ;
d'*électuaire diaphœnix*, une once ;
de *bénédicte laxative*, demi-once ;
de *miel mercurial*, deux onces ;
& la pulpe d'une *coloquinte*.

Faites bouillir toutes ces substances dans une chopine d'eau, passez.

Emétique, thériaque & laudanum.

Après l'effet de ce *lavement*, on répete celui d'*huile* & de *gros vin*. Le jour suivant, on fera vomir le malade avec trois ou quatre grains d'*émétique* en lavage ; & aussitôt après l'action du *vomitif*, on fait prendre un gros de *thériaque*, avec un grain de *laudanum*.

Purgatif en plusieurs verres.

Au troisieme jour de la Maladie, on redonne des *lavements*, & l'on fait encore vomir. Le quatrieme jour on purge avec la médecine suivante.

Prenez de *séné* mondé,
de *tamarins*,
de *sel d'Epsom*, } de chaque une once ;
de *sel de tartre*, deux onces.
Faites bouillir le tout dans
d'*eau commune*, deux livres.
Passez, & dissolvez dans la colature
d'*électuaire diaphœnix*, quatre gros ;
de *sirop de noirprun*, demi-once.

après que la colique est guérie ; l'*exercice du cheval*, ou qu'il fasse usage de *quinquina*, *infusé* dans du *vin*. Si la Maladie se termine

---

On donnera cette potion purgative en plusieurs verres à trois quarts-d'heure de distance l'un de l'autre, dans la matinée.

Calmants & tisane sudorifique. On soutiendra les *remedes*, que nous venons d'indiquer, par le demi-gros de *thériaque* & le grain de *laudanum*, donnés tous les soirs, & par la *tisane sudorifique* suivante.

Prenez du bois de *gaïac* & de *sassafras*, une once ;
de racine de *squine*,
de *salsepareille*,
de *bardane*, } coupées, de chaque trois onces.

On fera macérer le tout, pendant douze heures, dans un vase de terre vernissé & dans trois chopines d'eau, qu'on fera bouillir & réduire à deux.

Le malade en boira plusieurs verres par jour.

Potion cordiale. On donnera aussi, lorsque les forces du malade seront trop abattues, la *potion cordiale*, dont voici la formule.

Prenez d'*eau de mélisse simple*,
d'*eau de chardon-béni*, } de chaque une once ;
d'*eau des trois noix*, deux onces ;
de *confection d'hyacinthe*, trois gros ;
de *sirop d'œillet*, une once.

Mêlez.

Dose. La dose de cette *potion* est une cuillerée ordinaire par heure.

Lorsqu'on a attaqué la Maladie dans les premiers jours de son existence, on en obtient le plus souvent la guérison au bout d'une semaine. Si les douleurs ne sont pas alors totalement calmées, il faut continuer la marche que nous venons d'indiquer, & placer les *purgatifs* aussi près les uns des autres que les forces du malade le permettront.

Bols purgatifs. Dans les jours d'intervalle des purgations, on pourra donner les *bols* suivants.

Prenez d'*aloès succotrin*,
d'*extrait de rhubarbe*, } de chaque dix grains ;
d'*extrait d'ellébore*,
de *diagredè*,
de *jalap*, } de chaque quatorze grains ;
de sirop de *noirprun*, quantité suffisante pour

par une *paralysie*, alors les *eaux* de *Bath* conviennent singuliérement (9). Lorsqu'elle se termine par la paralysie.

Moyens de se préserver de la Colique nerveuse.

POUR prévenir cette *colique*, il ne faut jamais manger de fruits verds, ne jamais boire de liqueurs *acides*, *austeres*, &c.

Ceux qui travaillent le *plomb*, ne doivent jamais aller à l'ouvrage à jeun; leurs *aliments* doivent être *huileux*, ou *gras*. Ils prendront un verre d'*huile d'olive*, avec un peu d'*eau-de-vie*, ou du *rum*, tous les matins; mais ils ne prendront jamais ces *liqueurs spiritueuses* seules. Aliments gras & huileux;

Les *aliments* liquides sont ceux qui leur convien- Liquides.

---

faire cinq à six *bols*, que le malade prendra la veille du *purgatif*.

On ne doit se permettre les *saignées* dans cette *colique*, que quand les *symptômes* sont au plus haut degré d'intensité, ou que la Maladie est invétérée & accompagnée de *fievre*. C'est alors que la *méthode antiphlogistique* de M. BUCHAN, convient; dans tout autre temps de cette Maladie, la saignée seroit inutile : souvent même elle pourroit avoir des suites dangereuses. Quand il faut saigner.

(9) Ces eaux tirent leur nom d'une ville d'Angleterre, située dans le Duché de Somerset. Elles sont chaudes; elles peuvent être suppléées par nos *eaux thermales*, telles que celles de *Vichi*, de *Bourbonne*, du *Mont-d'or*, de *Plombieres*, de *Barege*, de *Bagnere*, &c., sur-tout par celles de *Balaruc*, qui passent pour *spécifiques* contre la *paralysie*. Cette espece de *paralysie* paroît être celle sur laquelle l'*électricité* a le plus de pouvoir. *Conjectures sur l'Électricité Médicinale*, par M. GARDANE. Electricité.

Mais cet Auteur croit que, pour rendre les électrisations plus salutaires, on devroit préparer les malades avec des *eaux minérales*, telles que celles que nous venons de nommer, & combiner l'action des *remedes* internes & externes avec celle de l'*électricité*, comme nous le dirons Tom. III, Chap. XLV, § III, note 4.

nent le plus, comme les bouillons gras, &c.; mais il faut que ces *aliments* ſoient nourriſſants.

Sortir à l'air, & éviter la conſtipation.

Ils ſortiront ſouvent, & pour peu de temps, de leurs laboratoires, où l'*air* eſt corrompu. Ils éviteront ſur-tout la *conſtipation*, par les moyens preſcrits Tome III, Chap. XLI.

Comment on s'en garantit dans les Indes occidentales.

Dans les *Indes occidentales* & ſur la *Côte de Guinée*, on a retiré un grand avantage, pour prévenir cette *colique*, de porter un morceau de flanelle autour de la ceinture, & de prendre pour boiſſon une *infuſion* de *gingembre* en guiſe de *thé*.

ARTICLE V.

Réflexions ſur le traitement des Coliques, en général.

NOUS pourrions faire mention de beaucoup d'autres eſpeces de *coliques*; mais tant de diviſions ne ſerviroient qu'à fatiguer le Lecteur. Nous avons parlé des plus eſſentielles, & l'on doit y faire attention, parce que leur traitement eſt très-différent.

Secours également utiles dans toutes les eſpeces de coliques.

Cependant, quand même tout le monde ne ſeroit pas en état de ſaiſir ces diſtinctions, on peut encore, en attendant le Médecin, être d'une aſſez grande utilité au malade, en obſervant les préceptes ſuivants. Par exemple, dans toute eſpece de *coliques*, de baigner les pieds & les jambes dans de l'eau chaude, d'appliquer, ſur le ventre & ſur l'*eſtomac*, des linges ou des flanelles trempées dans de l'eau chaude, de faire prendre au malade beaucoup de boiſſons *délayantes*, *mucilagineuſes*; enfin, de lui donner des *lavements émollients* toutes les deux ou trois heures.

§ IV.

De l'Inflammation des reins, ou de la Néphréſie; & de la Colique néphrétique.

(Les Auteurs diſtinguent deux eſpeces de *néphréſies :* la *vraie*, qui eſt l'*inflammation des reins*, proprement dite ; & la *calculeuſe*, qui eſt la *colique néphrétique.* Mais le traitement de ces deux Maladies étant le même, nous les ferons marcher enſemble, nous réſervant de donner les caracteres particuliers à chacune d'elles, en décrivant les *ſymptômes.*) Il y a deux eſpeces de néphréſies, la vraie & la calculeuſe.

Article premier.

Cauſes de l'Inflammation des reins & de la Colique néphrétique.

Cette Maladie peut être occaſionnée par toutes les cauſes qui produiſent une *fievre inflammatoire.* Elle peut venir encore de coups ou de contuſions aux *reins*, d'une *pierre* ou de *graviers* arrêtés dans ces *viſceres*, de *remedes diurétiques forts*, comme l'*eſprit de térébenthine*, la *teinture de cantharides*, &c.

Les mouvements violents, comme une promenade forcée, ou à pied & à cheval, ſur-tout dans un temps chaud, ou tout ce qui peut porter le *ſang* avec trop d'abondance dans les *reins*, peut occaſionner cette Maladie. Elle peut également provenir d'être couché trop mollement, de ſe tenir trop long-temps ſur le dos. Les efforts involontaires, les *ſpaſmes* dans les *vaiſſeaux urinaires*, &c. peuvent encore y donner lieu.

(Cette Maladie eſt ſouvent héréditaire. Les gens de Lettres & ceux qui menent une vie ſédentaire, Qui ſont ceux qui y ſont expoſés.

y font fujets. Elle eft encore plus familiere parmi les buveurs & les libertins. Les *mélancoliques*, & principalement les *goutteux*, y font très-expofés. Ceux enfin qui en ont fouffert une ou plufieurs attaques, doivent s'attendre au retour, s'ils ne fuivent le *régime* prefcrit à la fin de ce Paragraghe.)

ARTICLE II.

Symptômes de l'Inflammation des reins & de la Colique néphrétique.

Symptômes communs aux deux efpeces de néphréfies & à la colique néphrétique.

(Le malade fent une douleur *aiguë* dans le dos & dans la *région* des *reins*. Il a de la *fievre* : il fent un engourdiffement, ou une douleur fourde dans la cuiffe, du côté affecté.

L'*urine* eft d'abord claire, enfuite elle devient rouge ; mais dans le plus fort de la Maladie, elle eft ordinairement pâle, fort avec difficulté, avec ardeur, & on n'en rend ordinairement que peu à la fois.

Le malade fouffre beaucoup, quand il veut marcher ou fe tenir droit. Il fe couche plus aifément fur le côté affecté que fur l'autre. Il a des envies de vomir ; il vomit même à peu près comme dans la *colique bilieufe*.

Caracteres qui les diftinguent de la colique bilieufe.

Cependant ces Maladies different de cette *colique*, en ce que la douleur a fon fiége plus en arriere, & qu'on urine difficilement ; *fymptômes* conftants dans l'*inflammation des reins*, & qui font rares dans la *colique bilieufe*.

(Voici les *fymptômes* caractériftiques de l'*inflammation des reins*, proprement dite, & de la *colique néphrétique*.

Symptômes particuliers à l'inflammation des reins,

La *néphréfie vraie*, ou l'*inflammation des reins*, commence par la *fievre* ; & cette *fievre* n'eft point l'effet de la douleur que caufe une *pierre*, comme dans

dans la *colique néphrétique*. Elle n'est point accompagnée d'engourdissement dans les jambes, & de rétraction des *testicules*, *symptômes* de la *colique néphrétique*. Du reste, la *fievre* est tantôt forte & ardente, tantôt médiocre, avec un peu de dureté dans le *pouls*. Le malade sent dans un des *reins*, ou dans tous les deux à la fois, une douleur gravative, qui répond à la troisieme côte en commençant à compter par en bas, & à trois travers de doigt de l'*épine du dos*. A ces *symptômes* se joignent les *anxiétés*, l'*insomnie*, les *nausées* & le *vomissement*. Il rejette d'abord ce qui est contenu dans l'*estomac*, ensuite de la *bile* : le ventre est resserré, l'*urine* est d'un rouge enflammé, & quelquefois sanglante ; quelquefois elle cesse de couler, dans la vigueur de la Maladie. ou néphrésie vraie.

La *néphrésie calculeuse*, ou la *colique néphrétique*, se distingue de la *néphrésie vraie*, ou de l'*inflammation des reins*, 1°. par une douleur plus *aiguë* causée par une *pierre* qui aura été mise en mouvement, par un *exercice* violent, par le cahotement d'une voiture, &c. : cette douleur est *gravative* par intervalle, & revient plus opiniâtrément : 2°. par la couleur de l'*urine*, qui est sanglante, muqueuse & quelquefois graveleuse : 3°. par l'engourdissement de la jambe du même côté : 4°. par la rétraction du *testicule*, & par une douleur qui suit le trajet de l'*uretere* : 5°. par le vomissement qui revient à chaque attaque. Cette attaque dure plusieurs heures; quelquefois un, deux jours de suite: la fin est annoncée par un écoulement d'*urine ;* ou par la sortie de *graviers*, ou d'une *pierre*. Symptômes particuliers à la néphrésie calculeuse, ou colique néphrétique.

Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire dans l'Inflammation des reins & dans la Colique néphrétique.

Aliments. IL faut éviter tout ce qui est de nature *échauffante* & *irritante*. En conséquence, les *aliments* seront légers : le malade prendra de la *panade*, du bouillon foible, des *végétaux* doux, &c.

Boissons. Il prendra en abondance des boissons *émollientes*, foibles, comme du *petit-lait*, une *infusion* de *menthe*, *édulcorée* avec le *miel*, une *décoction* de *racine de guimauve*, d'*orge* & de *régliffe*, &c.

Avantages des délayants pris en grande quantité, mais peu à la fois. Il faut que, malgré le *vomissement*, le malade boive constamment de simples gorgées, ou à très-petits coups, souvent répétés, de ces liqueurs, ou de toute autre également *délayante*. Rien n'est meilleur, ne calme plus l'*inflammation*, & ne détruit plus efficacement la cause *obstruante*, que les *délayants*, pris ainsi en grande quantité, mais peu à la fois.

On tiendra le malade tranquille & à son aise. On le garantira du froid, tant que les *symptômes* d'*inflammation* subsisteront.

ARTICLE IV.

Remedes qu'il faut administrer dans l'Inflammation des reins & dans la Colique néphrétique.

Saignées dans les commencements : où il faut les faire. LA *saignée* est ordinairement nécessaire dans cette Maladie, sur-tout dans les commencements. On peut tirer dix ou douze onces de *sang* du bras ou du pied ; & si les douleurs & l'*inflammation* persistent, il faudra réitérer la *saignée* dans les vingt-quatre heures, principalement si le malade est d'un *tempérament pléthorique*.

On peut encore appliquer les *sang-sues* aux *veines hémorrhoïdales*; car cette *évacuation* soulage singuliérement le malade. Sang-sues.

On appliquera, sur la partie affectée, des linges trempés dans l'eau chaude, ou des vessies pleines d'eau chaude, & on les renouvellera à mesure qu'ils se refroidiront. On rendra ces vessies plus efficaces, en les remplissant d'une *décoction* de *fleurs* de *mauve* & de *camomille*, auxquelles on ajoutera un peu de *safran*, mêlé avec environ un tiers de *lait* frais. Fomentations.

Les *lavements émollients* doivent être répétés souvent; & s'ils ne lâchent pas le ventre, on y ajoutera du *sel*, comme nous l'avons prescrit page 375 de ce Vol., du *miel*, ou un peu de *manne*. Lavements émollients, ou laxatifs.

On employera les mêmes *remedes*, s'il y a des *graviers* ou une *pierre* dans les *reins*. Mais si les *graviers* ou la *pierre* quittent les *reins*, & viennent se loger dans l'un des *ureteres* (*c*), outre les *fomentations*, il faudra frotter le côté malade avec de l'*huile d'amandes douces*, & donner quelques *diurétiques* doux, comme de l'*eau de genievre*, *édulcorée* avec un peu de *sirop de guimauve*, ou une cuillerée à café d'*esprit de nitre dulcifié*, avec quelques gouttes de *laudanum liquide*, dans un verre de la boisson ordinaire du malade. Frictions dans le cas de graviers ou de pierre; diurétiques doux.

Il faut encore qu'il prenne de l'*exercice*, soit à cheval, soit en carrosse, s'il est en état de le supporter. Exercice.

(*c*) Les *ureteres* sont deux canaux longs & étroits, un de chaque côté, par lesquels l'*urine* coule du bassinet des *reins* dans la *vessie*. Ils sont quelquefois engorgés par de petites *pierres*, ou par des *graviers*, qui, en sortant des *reins*, s'y engagent. Ce que c'est que les ureteres.

Suites de la Maladie, lorsqu'elle ne se termine pas dans les huit premiers jours.

Lorsque la Maladie se prolonge jusqu'au septieme ou huitieme jour, que le malade se plaint d'engourdissement, de pesanteur dans les *reins*, & qu'il a de fréquents *accès de frisson* & de mouvements fébriles irréguliers, &c., il y a tout lieu de soupçonner qu'il s'amasse de la matiere dans ce *viscere*, & qu'il s'y forme un *abcès*.

Signes qui indiquent la formation d'un abcès;

(On est averti de la formation de cet *abcès*, par la rémission de la douleur, par les *frissons* plus ou moins rapprochés les uns des autres, par le sentiment de pesanteur & d'engourdissement dans la partie. On est sûr qu'il est déja formé, lorsque ces accidents ayant précédé, il y a *abattement*, ardeur, tension dans le même lieu, & lorsque les *urines* sont *purulentes* & fétides.

Qui indiquent qu'il est formé;

Qui indiquent la gangrene;

Cette *inflammation* est quelquefois suivie de la *gangrene*, qui est annoncée par la cessation subite des douleurs, par un *pouls intermittent*, la *sueur* froide, le *hoquet*, & la *suppression* totale des *urines;* ou l'*urine* est d'une couleur livide, noirâtre; elle est puante, &c.

Un squirre.

Lorsque l'*inflammation du rein* se termine par un *squirre*, la cuisse du même côté devient paralytique, ou le malade boite; & ce mal est sans *remede :* ce qui produit souvent une *consomption* lente ou l'*hydropisie*, &c.)

Aliments qu'il faut prescrire lorsque l'abcès est formé.

Quand les *urines* annoncent que l'*abcès* est déja formé dans cette partie, il faut que le malade s'abstienne de tout *aliment* âcre, crud & salé : il faut qu'il se nourrisse de *végétaux* doux & *mucilagineux;* de fruits, de bouillons de jeunes animaux, faits avec de l'*orge* & des plantes potageres communes, &c.

Boisson, dans le même cas.

On lui donnera pour boisson du *petit-lait*, du *lait de beurre*, qui ne soit point *aigri*. Le *lait de*

Lait de

beurre passe pour un *spécifique* dans l'*ulcere des*

reins. Mais pour qu'il agisse en conséquence, il faut qu'on en continue l'usage pendant un temps considérable. beurre, comme spécifique.

On regarde encore les *eaux ferrées*, ou *martiales*, comme souveraines dans ces cas. Il est facile de se procurer ce *remede*, puisqu'on en trouve dans toutes les parties de l'Angleterre (10). Il faut également qu'elles soient prises pendant long-temps, si l'on veut en retirer de bons effets. Eaux minérales ferrugineuses.

(Si l'*abcès* fait saillie au-dehors, ce qui arrive quelquefois, quoique rarement, & qu'on sente la *fluctuation* à travers les *téguments*, il faut alors appeller un Chirurgien habile, qui fera l'opération appellée *néphrotomie;* après l'opération on continuera le *régime* & les *remedes* prescrits pendant l'*abcès*.

Si la Maladie annonce vouloir se terminer par un *squirre*, on consultera Tome III, le Ch. XLVII, § II; & si elle menace de la *gangrene*, on lira Tome IV, l'Art. III du § II du Chap. LII.)

ARTICLE V.

Moyens de se préserver de l'Inflammation des reins & de la Colique néphrétique.

CEUX qui sont sujets aux retours fréquents de l'*inflammation des reins*, ou des engorgements de ces *viscères*, s'abstiendront de *vin*, sur-tout de celui qui abonde en *tartre*. Leurs *aliments* seront légers & de facile *digestion*. Ils feront un *exercice* Ce dont on doit s'abstenir. Aliments. Exercice.

(10) Les *eaux ferrées*, *ferrugineuses* ou *martiales*, ne sont pas moins communes en France. Celles dont on se sert le plus communément, sont celles de *Passy*, près Paris; de *Cransac*, dans le Rouergue; de *Vals*, dans le Vivarais; de *Forges*, en Normandie; de *Provins*, en Champagne; de *Boulogne*, en Picardie, &c.

modéré. Ils ne doivent, ni trop se couvrir dans leurs lits, ni rester trop long-temps sur le dos. (Ils doivent renoncer à coucher sur la plume & sur la laine, & se contenter de coucher sur le crin).

Comment doivent être composés Les lits.

§ V.

De l'Inflammation de la vessie.

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Inflammation de la vessie.

L'*INFLAMMATION de la vessie* a, en général, les mêmes causes que celle des *reins*: (la trop grande abondance d'*urine* peut encore l'occasionner. Elle peut également être due aux *cantharides*, aux *emplâtres vésicatoires*, à une *plaie*, &c.)

ARTICLE II.

Symptômes de l'Inflammation de la vessie.

ELLE se manifeste par une douleur aiguë à la partie inférieure du *bas-ventre*; par une *difficulté d'uriner*, accompagnée d'un peu de *fievre*, d'envies continuelles d'aller à la *selle* & de rendre les *urines*.

Symptômes caractéristiques.

(Cette Maladie est caractérisée par une *tumeur* ovale dans le *bassin*. Cette *tumeur* est douloureuse, & la douleur augmente quand on palpe le ventre: survient bientôt la *dysurie*, l'*ischurie* & une *fievre* continuelle, qui sont suivies d'*insomnie*, de soif & de *délire*. Les *extrémités* sont froides; le malade est opiniâtrément *constipé*; la *tumeur* est plus dure quand l'*urine* croupit dans la *vessie*.

Lisez, avant d'aller plus loin, les Chapitres I & II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Traitement de l'Inflammation de la vessie.

POUR guérir cette Maladie, il faut suivre le même traitement que celui que nous avons conseillé pour la Maladie précédente, Art. III & IV du § IV de ce Chap. Il faut que la *diete* soit légere & peu nourrissante ; que la boisson soit *rafraîchissante* & *délayante*. Diete légere. Boisson délayante & rafraîchissante.

La *saignée* est très-nécessaire dans le commencement de cette Maladie ; & chez les personnes robustes, il est souvent utile de la répéter. On appliquera des *fomentations* réitérées sur le *bas-ventre*, avec de l'eau chaude, ou une *décoction de plantes émollientes*. On donnera trois ou quatre *lavements émollients* par jour, &c. Le malade prendra un ou deux *bains* d'eau tiede dans les vingt-quatre heures. Il s'abstiendra de toute substance *échauffante*, *âcre* & *irritante* ; il vivra absolument de bouillons légers, de *gruau*, & d'autres *végétaux* doux. Saignée. Fomentations. Lavements émollients. Bains.

La *suppression d'urine* peut dépendre, non-seulement de l'*inflammation de la vessie*, mais encore de plusieurs autres causes, comme d'un gonflement des veines *hémorrhoïdales*, de *matieres fécales* endurcies & arrêtées dans le *rectum*, d'une *pierre* dans la *vessie*, de *carnosités* dans le *canal de l'uretre*, d'une *paralysie* de la *vessie*, des *affections hystériques*, &c. Chacune de ces causes demande un traitement particulier, que nous exposerons ci-après, Chap. XXIII, § III de ce Vol. La suppression d'urine, suite ordinaire de l'inflammation de la vessie, peut dépendre de beaucoup d'autres causes.

Nous observerons seulement, que dans chacune d'elles, les *remedes* les plus doux sont toujours les plus sûrs ; car les *diurétiques forts*, & les autres *remedes* d'une nature *irritante*, augmentent ordi- Idée du traitement que ces causes exigent.

Imprudence de certaines personnes dans la suppression d'urine.

nairement la Maladie, ou le danger. J'ai vu des personnes qui se sont tuées, pour avoir introduit une *sonde* dans le *canal de l'uretre*, afin de détruire, à ce qu'elles disoient, l'obstacle qui s'opposoit à l'écoulement des *urines*; & d'autres se donner une violente *inflammation de la vessie*, en prenant, dans la même intention, de forts *diurétiques*, comme de l'*huile de térébenthine*, &c.

§ VI.

De l'Inflammation du foie, ou de la Colique hépatique.

Elle est très-difficile à guérir. Comment elle se termine le plus souvent.

LE *foie* est moins sujet à l'*inflammation* que la plupart des autres *viscères*, parce que la *circulation* y est très-lente; mais aussi, quand une fois l'*inflammation* y est formée, il est très-difficile de la guérir, & souvent elle se termine par la *suppuration*, ou par le *squirre*.

ARTICLE PREMIER.

Causes de l'Inflammation du foie.

OUTRE les causes communes à toutes les *inflammations*, celle du *foie* peut encore venir d'un embonpoint excessif, d'un *squirre* dans la substance même du *foie*; d'efforts violents, causés par des *vomissements*, dans le temps où le *foie* est déja vicié; d'un *sang* très-échauffé, *atrabilaire*; de tout ce qui peut refroidir subitement le *foie*, après qu'il a été fortement échauffé; de *pierres* qui s'opposent au cours de la *bile*; d'excès de *vins* forts & de *liqueurs spiritueuses*; de l'usage d'*aliments épicés*, *échauffants*; d'*affections hypocondriaques* opiniâtres, &c.

ARTICLE II.

Symptômes de l'Inflammation du foie.

CETTE Maladie se manifeste par une tension douloureuse au côté droit, sous les *fausses côtes*, accompagnée d'un peu de *fievre*, d'un sentiment de pesanteur ou de plénitude dans cette partie, d'une *difficulté de respirer*, de dégoût pour les *aliments*, d'une soif ardente, avec une teinte pâle ou jaunâtre à la *peau* & dans les yeux.

Les *symptômes* varient dans cette Maladie, selon le degré de l'*inflammation*, & même selon la partie du *foie* qui est enflammée. Quelquefois la douleur est si légere, qu'on ne soupçonne même pas qu'il y ait *inflammation*.

Symptômes de l'inflammation de la partie convexe du foie.

Mais quand il arrive que la partie supérieure ou convexe du *foie* en est attaquée, la douleur est alors plus *aiguë*, le *pouls* est plus *vite*, & le malade est souvent tourmenté par une *toux* seche & par le *hoquet*; la douleur s'étend jusqu'à l'épaule. Le malade éprouve de la difficulté à se tenir couché sur le côté gauche, &c.

Ce qui distingue cette Maladie de la pleurésie;

Cette Maladie differe de la *pleurésie*, en ce que la douleur en est moins vive, qu'elle est située sous les *fausses côtes*, que le *pouls* n'est pas si *dur*, & que le malade éprouve de la difficulté à se coucher sur le côté opposé à celui qui est le siége de l'*inflammation*, c'est-à-dire, sur le côté gauche.

Des affections hystériques & hypocondriaques.

On la distingue des *affections hystériques & hypocondriaques*, par le degré de *fievre* dont elle est toujours accompagnée.

Symptômes caractéristiques.

(On la distingue sur-tout par la couleur pâle & verdâtre des malades qui en sont attaqués; couleur qu'on n'observe pas dans les autres Ma-

ladies dont on vient de parler : c'en eſt preſque le ſeul caractere diſtinctif. C'eſt à cette marque, dit M. LIEUTAUD, qu'on diſtingue principalement l'*inflammation du foie*, de celle de la *plevre* & des *muſcles* de l'*abdomen* ; Maladies qui, à en juger par le lieu où l'on rapporte la douleur, ſe reſſemblent beaucoup. Il arrive encore que la douleur du *foie* ſe communique aux autres parties du *bas-ventre* ; ce qui préſente, comme on le penſe bien, des difficultés qu'on ne peut ſurmonter que par une longue expérience & beaucoup de ſagacité.)

Traitée convenablement, cette Maladie eſt rarement mortelle.

Symptômes dangereux.

Les *ſymptômes* dangereux ſont, en général, un *hoquet* continuel, une *fievre* exceſſive, une ſoif ardente, le *vomiſſement* d'une matiere noire, le *délire*, les défaillances, les *ſueurs froides*, &c.

Le malade eſt expoſé au plus grand danger, quand la Maladie ſe termine par la *ſuppuration*, & que la matiere ne peut pas ſe faire jour au-dehors.

Symptômes qui annoncent la gangrene.

(Mais rien n'eſt tant à redouter que la ceſſation ſubite des douleurs, les autres *ſymptômes* ſubſiſtant, parce qu'alors le malade eſt menacé de *gangrene*.)

Suites de cette maladie, lorſqu'elle dégénere en ſquirrhe.

Quand elle dégénere en *ſquirrhe*, le malade peut vivre nombre d'années ſans beaucoup ſouffrir, pourvu qu'il obſerve un *régime* convenable ; mais s'il ſe livre trop aux *liqueurs ſpiritueuſes* & à une nourriture trop forte, ou de ſubſtances animales ; s'il prend des *remedes âcres* & *irritants*, le *ſquirrhe* ſe convertira en *cancer*, dont les ſuites ſont toujours funeſtes.

Manieres dont ſe termine l'inflam-

(L'*inflammation du foie* eſt, en général, une Maladie très à craindre. L'événement dépend de

la partie du *foie* qui est attaquée. Elle se termine quelquefois par la *résolution*, mais plus souvent de l'une ou l'autre des manieres dont on vient de parler. Lorsqu'elle se termine par la *résolution*, elle ne passe gueres le troisieme ou le quatrieme jour. Lorqu'elle passe le septieme, on doit s'attendre à la *suppuration*, ou à l'*engorgement squirrheux*. Il y a peu de ressource contre l'*abcès* au *foie*, quoiqu'il y ait quelques exemples de l'*évacuation* du *pus*, par le *vomissement*, par les *selles*, par les *urines*, &c. mation du foie.

Lisez avant d'aller plus loin, les Chapitres I & II de ce Volume.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire dans l'Inflammation du foie.

On doit observer, dans cette Maladie, le même *régime* que dans les autres Maladies *inflammatoires*, & que nous avons exposé ci-devant Articles III & IV des § I & II de ce Chapitre.

Boisson. Il faut éviter tout ce qui échauffe, & boire abondamment des *tisanes rafraîchissantes*, *délayantes*, &c., comme du *petit-lait*, de l'*eau d'orge*, &c.

Aliments. Les *aliments* seront légers & peu nourrissants, & il faut que le malade soit tranquille de corps & d'esprit.

ARTICLE IV.

Remedes qu'on doit administrer dans l'Inflammation du foie.

Saignées dans les quatre premiers jours. La *saignée* convient dans le début de cette Maladie, & il est souvent nécessaire de la répéter, même dans le cas où le *pouls* ne paroît point *dur*. Mais on ne doit pas les multiplier sans la plus

grande néceſſité, au-delà du quatrieme jour.

Laxatifs. Il faut s'abſtenir de tous *purgatifs* violents ; cependant il faut tenir le ventre libre. Pour cet effet, on donnera une *décoction* de *tamarins* avec un peu de *miel*, ou de *manne*.

Fomentations. On fera ſur le côté affecté de fréquentes *fomentations* avec de l'eau chaude, de la maniere que nous l'avons conſeillé dans les Maladies précédentes, page 403 de ce Volume.

Lavements laxatifs & véſicatoire. On donnera ſouvent des *lavements* légérement *laxatifs* ; & ſi la douleur perſiſte dans ſa violence, on appliquera un *véſicatoire* ſur le côté droit.

Diurétiques. Les *remedes* qui excitent la *ſécrétion* de l'*urine*, ſont ici d'un grand ſecours. En conſéquence, on donnera au malade, dans un verre de ſa *tiſane*, quatre grains de *nitre purifié*, ou ſix gouttes d'*eſprit de nitre dulcifié* : on répétera ce *remede* trois ou quatre fois par jour.

Maniere de favoriſer la ſueur, lorſqu'elle ſe préſente naturellement. Si le malade a de la diſpoſition à *ſuer*, il faut exciter cette *excrétion*, mais jamais par les *ſudorifiques* chauds. Tout ce qu'on peut ſe permettre dans ce cas, eſt de faire boire abondamment des *tiſanes délayantes*, chaudes au degré de la chaleur du *ſang*, c'eſt-à-dire, à trente-trois degrés ou environ du *thermometre de M. de Réaumur*. Car, dans ce cas, & dans toutes les autres *inflammations* locales, le malade ne doit rien boire qui ſoit plus froid que la chaleur du *ſang*.

Degré de chaleur que doivent avoir les boiſſons dans toute inflammation locale.

Ce qu'il faut faire ſi le ventre eſt relâché. Si le ventre eſt relâché ; ſi même les matieres ſont *ſanguinolentes*, il ne faut rien donner pour arrêter cette *évacuation*, à moins qu'elle n'affoibliſſe trop le malade : ce *cours-de-ventre* eſt ſouvent *critique*, & emporte alors la Maladie.

Comment il faut ſe conduire, lorſque l'inflamma- Lorſque l'*inflammation du foie* ſe convertit en *abcès*, il faut employer tous les moyens connus, pour qu'il s'ouvre & qu'il s'évacue extérieurement :

ces moyens ſont, les *fomentations*, la *bouillie*, les *cataplaſmes maturatifs*, &c. Il eſt vrai qu'il arrive quelquefois que la matiere de l'*abcès*, ou le *pus* s'évacue par les *urines*, ou par les *ſelles*; mais ce ſont des efforts de la Nature qu'il eſt impoſſible de déterminer.

tion du foie ſe convertit en abcès;

Lorſque l'*abcès* s'ouvre dans l'*abdomen*, & que la matiere ſe répand en grande quantité dans le *bas-ventre*, il cauſe la mort. Le ſort du malade n'eſt pas plus heureux, lorſqu'on l'ouvre à l'extérieur, par le moyen d'une *inciſion*, à moins que, dans ce cas, le *foie* ne ſoit adhérent au *péritoine*, de maniere à former un ſac ou une poche qui contienne la matiere, & l'empêche de ſe répandre dans la capacité du *bas-ventre*. En effet, ſi, dans cette circonſtance, on ouvre l'*abcès* par une large *inciſion*, il eſt probable qu'on ſauvera le malade (11).

En ſquirrhe. Régime que le malade doit ſuivre dans ce cas.

Si, malgré tous ces ſecours, la Maladie ſe convertit en *ſquirrhe*, il faut que le malade dirige ſa *diete*, &c. de maniere à ne pas aggraver la Maladie. Il ne doit ſe permettre, ni trop de viande, ni trop de poiſſon, ni *liqueurs fortes*, ni rien de trop ſalé ou de trop aſſaiſonné. Il faut qu'il ſe nourriſſe, en grande partie, de *végétaux*, comme de fruits, de racines; qu'il faſſe un *exercice* modéré; qu'il boive du *petit-lait*, de l'*eau* d'*orge*, du *lait de beurre*, &c. S'il veut qu'on lui paſſe quelque boiſſon plus forte, ce ne peut être que de l'*aile* ou de la *biere douce*, laquelle eſt moins échauffante que le *vin* & les autres *liqueurs ſpiritueuſes*.

---

(11) On ſent bien que le cas qu'expoſe ici l'Auteur eſt très delicat, & qu'il n'y a que les gens de l'Art qui puiſſent le traiter. Auſſi, dès qu'on s'appercevra que l'*inflammation* ne cede pas aux *remedes* propoſés, il faut appeller un Médecin expérimenté, & s'en rapporter abſolument à ſes avis.

Réflexions sur l'inflammation des autres viscères du bas-ventre.

N. B. Nous ne parlerons point de l'*inflammation* des autres *viſceres* du *bas-ventre*. Elle doit, en général, ſe traiter d'après les principes que nous venons d'expoſer. (En effet, il n'y a pas de *remedes* particuliers pour l'*inflammation* de la *rate*, l'*inflammation* de l'*omentum*, l'*inflammation* des *muſcles* du *bas-ventre*, &c.) La premiere regle à ſuivre, relativement à chacune d'elles, eſt d'éviter tout ce qui eſt de difficile *digeſtion* & de nature *échauffante*; d'appliquer des *fomentations* chaudes ſur la partie affectée, & de faire boire au malade une quantité ſuffiſante de *tiſane* chaude, *délayante*, &c.

CHAPITRE XXII.

Du Cholera Morbus, ou *du Trouſſe-Galant*; *du Dévoiement*; *du Cours de ventre*, ou *de la Diarrhée*; *& du Vomiſſement.*

§ I.

Du Cholera Morbus, ou *du Trouſſe-Galant.*

Caractères de cette Maladie.

LE *cholera morbus* eſt une *évacuation* exceſſive par haut & par bas, accompagnée de *tranchées*, d'*anxiétés*, & d'envies perpétuelles d'aller à la *garde-robe*. Cette Maladie prend ſubitement : elle eſt plus commune en automne que dans les autres ſaiſons de l'année; (ſur-tout s'il a fait de grandes chaleurs, & s'il n'y a pas eu des fruits d'été, dont l'uſage tempere l'*âcreté putreſcente* de la *bile*.) Elle eſt très-aiguë : il n'eſt gueres de Maladies qui emportent plus promptement le malade que celle-ci, quand on n'emploie pas à temps

les *remedes* convenables. (Les gens les plus robustes y succombent quelquefois dans les vingt-quatre heures, ou en deux ou trois jours.

Combien il y en a d'especes.

HIPPOCRATE distingue deux especes de *cholera morbus* : l'un *humide*, & l'autre *sec*, c'est-à-dire, l'un avec *évacuation*, & l'autre sans *évacuation*.)

ARTICLE PREMIER.

Causes du Cholera Morbus.

LE *cholera morbus* est occasionné par la surabondance & l'*acrimonie putride* de la *bile*; par les *aliments* qui tournent facilement à l'*aigre* & à la *rancidité* dans l'*estomac*, comme le *beurre*, la graisse de porc, (*a*) les *confitures*, les *concombres*, les *melons*, les *cerises*, & autres fruits d'une nature froide. Il vient quelquefois de *purgatifs*, ou de *vomitifs âcres* & violents; de substances *vénéneuses*, *arsénicales*, *mercurielles*, *antimoniales*, ou *vitrioliques*, reçues dans l'estomac; du réfroidissement du corps, des douleurs de la *dentition*, &c. : aussi les enfans y sont-ils sujets. Enfin il peut encore provenir de *passions* violentes & de fortes impressions de l'ame, comme de la *peur*, de la *colere*, &c. (1)

(*a*) J'ai été deux fois aux portes de la mort par cette Maladie, & toutes les deux fois, elle a été occasionnée pour avoir mangé du *lard* rance.

Saisons dans lesquelles on l'observe le plus fréquemment.

(1) C'est d'après la premiere de ces causes, que M. LE ROY appelle le *cholera morbus* une *fievre bilieuse très-aiguë*, qui fait *crise* par le *vomissement* & le *cours de ventre*. Mais il faut observer que quand elle reconnoît cette cause, elle n'attaque gueres que dans les grandes chaleurs d'été, tandis qu'elle peut avoir lieu dans tout autre temps, lorsqu'elle est occasionnée par quelque chose de pernicieux, introduit dans l'*estomac*; par les *passions* violentes, &c. On observera encore que le *cholera morbus*, qui est dû à une

ARTICLE II.

Symptômes du Cholera Morbus.

Symptômes précurseurs; LE *cholera morbus* eſt ordinairement précédé d'une *cardialgie*, ou d'une chaleur brûlante à la région de l'*eſtomac* & dans les *entrailles*, de rapports *aigres*, de *vents*, de douleurs d'*eſtomac* & des *inteſtins*.

Caractéristiques. Ces *ſymptômes* ſont ſuivis de *vomiſſements* exceſſifs, & d'une *évacuation* abondante, par bas, de *bile* verte, jaune, noirâtre, accompagnée d'une diſtenſion dans l'*eſtomac*, & de violentes *tranchées* dans le ventre.

(On a vu des malades rendre cent *ſelles* en quelques heures. Ils maigriſſent à vue d'œil; & au bout de trois ou quatre heures, ſi ces *évacuations* continuent avec la même violence, ils ſont méconnoiſſables).

Le malade éprouve auſſi une ſoif ardente; ſon *pouls* eſt très-*vite*, très-*petit*, *concentré*, *inégal*; ſouvent il reſſent une douleur très-aiguë vers le *nombril*.

Symptômes A meſure que la Maladie fait des progrès;

ſurabondance de *bile âcre* & *putréfiée*, n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi dangereux que celui qui tient aux autres cauſes; ce n'eſt guere alors qu'une *diarrhée bilieuſe* exceſſive. Car, malgré les *ſymptômes* formidables qui l'accompagnent, il eſt rare que les malades en meurent. Beaucoup de gens, dit M. TISSOT, en guériſſent. Ceux qui ſe trouvent au début de cette Maladie, ne doivent donc pas perdre courage; & ſi leur ſenſibilité les force de céder à la douleur, à la crainte, à la frayeur, &c., il faut qu'ils appellent d'autres perſonnes, qui ſoient capables de poſſéder toute leur tête dans ce moment critique, & de rendre au malade les ſoins qu'il exige.

le

le *pouls* baisse, & souvent au point de devenir presque imperceptible. Les *extrémités* deviennent froides, ou le malade y ressent des *crampes*, & souvent elles sont couvertes d'une *sueur* froide. L'*urine* est supprimée, & il éprouve des *palpitations de cœur*. Mais le *hoquet* violent, les foiblesses, les *convulsions*, sont des signes d'une mort prochaine.

de la Maladie avancée ;

Mortels.

(Cette énumération de *symptômes* appartient spécialement au *cholera morbus humide*, qui, parvenu au dernier degré, présente encore les suivants : les doigts se courbent, les ongles deviennent livides, le visage est plombé, le malade a des *vertiges* : la voix s'éteint ; le battement des *arteres* est à peine sensible : les *convulsions* & les étouffements se succedent avec rapidité. Le malade fait enfin des efforts inutiles pour vomir, & la mort vient mettre fin à tous ces accidents.

Symptômes particuliers au cholera morbus humide.

Quant au *cholera morbus sec*, il est si rare dans nos climats, qu'il est presqu'inutile de le décrire. SYDENHAM dit ne l'avoir rencontré qu'une ou deux fois. Au reste, voici les *symptômes* principaux. Le ventre est dur, resserré, & fait du bruit comme un tambour quand on le frappe. Le malade rend beaucoup de *vents*, par haut & par bas ; il ne vomit, ni ne va à la *selle* ; il se plaint de douleurs cuisantes dans la *poitrine* & dans le côté. Mais le malade, aux *évacuations* près, éprouve tous les *symptômes* du *cholera morbus huimde*.

Symptômes particuliers au cholera morbus sec.

Quoique le *cholera morbus humide* ait beaucoup de ressemblance avec la *diarrhée bilieuse* & la *dysenterie*, il en differe cependant en ce que, 1°. il attaque presque tout-à-coup le malade, que ses progrès sont très-rapides, & qu'il finit en sept ou huit jours au plus ; 2°. en ce que

Ce qui distingue le cholera morbus humide de la diarrhée bilieuse & de la dysenterie.

les *déjections* ne sont *sanguinolentes* dans le *cholera morbus*, que lorsque la Maladie est dans sa plus grande force, tandis que dans la *dysenterie*, les *selles* sont souvent teintes de *sang*, même dès le commencement de la Maladie; 3°. le *tenesme*, ou envies infructueuses d'aller à la garde-robe, n'est pas aussi opiniâtre dans le *cholera morbus*; 4°. le *vomissement* n'est qu'accidentel dans la *dysenterie*, il n'est pas de l'essence de la Maladie, tandis qu'il accompagne toujours le *cholera morbus*; 5°. la *dysenterie* est *contagieuse*, & le *cholera morbus* ne l'est pas. Enfin, le *cholera morbus* differe de la *diarrhée bilieuse*, en ce que cette derniere n'est produite que par une *saburre bilieuse* déterminée vers le *rectum* par la contraction *péristaltique* des *intestins*, tandis que dans le *cholera morbus*, ce mouvement est en sens contraire; ce qui occasionne les *vomissements*, qui sont un de ses principaux caracteres, comme nous l'avons fait voir note 1 de ce Chapitre.

Il n'est pas contagieux.

Lisez, avant d'aller plus loin, les Chapitres I & II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Traitement qu'il faut employer dans le Cholera Morbus.

Indication.

LES efforts que la Nature fait, dans les commencements de cette Maladie, pour se débarrasser de la matiere *morbifique*, doivent être secondés, en entretenant le *vomissement* & les *selles*.

Eau de poulet ou de veau à grands verres, & répétée souvent;

En conséquence, il faut que le malade prenne, coup sur coup, de grands verres de boissons *délayantes*, comme de *petit-lait*, de *lait*

de beurre, d'une *infusion* légere de *gruau*, ou, ce qui est préférable à toutes ces boissons, de l'eau de poulet, ou de l'eau de veau très-légere. Il faut non-seulement que le malade en boive abondamment, pour favoriser le *vomissement*, mais encore qu'on lui en donne en *lavement* toutes les heures pour exciter les *selles*.

Et en lavement toutes les heures.

Après que ces *évacuations* auront été continuées pendant quelque temps, on fera boire au malade une *eau panée*, faite avec du pain d'*avoine* rôti, afin de modérer & d'arrêter peu à peu le *vomissement*. Ce pain doit être grillé jusqu'à ce qu'il ait pris une couleur brune. On le fait ensuite bouillir dans de l'eau de fontaine. Si l'on ne peut avoir de cette espece de pain, on lui substituera du pain de froment, ou de la farine d'*avoine*, qu'on aura soin de bien faire rôtir.

Moyens d'arrêter les vomissemens. Eau panée : comment elle se prépare.

Si cette boisson n'arrête point le *vomissement*, on donnera toutes les heures, jusqu'à ce qu'il cesse, deux cuillerées de *julep-salin*, auquel on ajoutera dix gouttes de *laudanum liquide*.

Julep-salin & laudanum liquide.

Cependant il faut bien se garder d'arrêter le *vomissement* & le *cours de ventre* trop tôt ; il faut, au contraire, les entretenir, même les exciter, tant que ces *évacuations* n'affoiblissent point le malade. Mais dès qu'elles produisent cet effet, & que ses forces diminuent, ce qu'on reconnoît facilement en tâtant le *pouls*, &c., il faut aussi-tôt recourir au *calmant* que nous venons de recommander, c'est-à-dire, au *laudanum liquide*, à la dose de dix gouttes dans deux cuillerées de *julep-salin*, auquel on peut ajouter du bon *vin*, de l'*eau de canelle spiritueuse*, ou tout autre *cordial*. Le *négus* chaud, ou le *petit-lait au vin* fort, est encore nécessaire

Il ne faut pas tenter d'arrêter les évacuations, à moins qu'elles n'affoiblissent le malade.

Dose du laudanum & du julep-salin.

Petit lait au vin fort.

pour soutenir les forces du malade, & exciter la *transpiration.*

Bains de jambes. Frictions sur les jambes, qu'il faut tenir chaudement. Fomentations spiritueuses sur l'estomac.

Il faut lui baigner les jambes dans de l'eau chaude, ensuite les lui frotter avec des flanelles, ou les envelopper dans des couvertures chaudes, & lui appliquer des briques chaudes sous la plante des pieds. On lui appliquera, en outre, sur la *région de l'estomac*, des flanelles trempées dans des *liqueurs spiritueuses* chaudes (2).

ARTICLE IV.

Traitement du Cholera Morbus, lorsque la violence de la Maladie est passée.

Il faut continuer l'usage du laudanum dans le vin.

QUAND la violence de la Maladie est passée, il est nécessaire, pour en prévenir le retour, de continuer, pendant quelque temps, l'usage du *laudanum* à petite dose. On en donnera dix à douze gouttes dans un verre de *vin*, deux fois dans les vingt-quatre heures, pendant huit ou dix jours.

Aliments & exercice.

Les *aliments* du malade seront nourrissants; mais on les donnera en petite quantité, & le *convalescent* fera un *exercice* modéré.

Infusion de quinquina, ou de tout autre amer dans le vin acidulé.

Comme l'*estomac* & les *intestins* sont très-affoiblis à la suite de cette Maladie, le malade prendra, pendant quelque temps, une *infusion*

Bains entier & décoction de tamarins.

(2) M. TISSOT conseille, dans ce cas, le *bain* tiede. Il dit qu'il faut y tenir le malade long-temps, & profiter de ce temps pour lui faire prendre sept ou huit verres d'une *décoction* faite avec trois onces de *tamarins*, sur une chopine d'eau. Il observe qu'ayant prescrit ces deux *remedes* à un malade, les *vomissements* s'arrêterent, & qu'au sortir du *bain*, il eut plusieurs *selles* prodigieuses, qui diminuerent considérablement la force du mal.

de *quinquina*, ou de tout autre *amer*, dans du *vin* léger, *acidulé* avec de l'*élixir de vitriol*, ainſi qu'il eſt preſcrit ci-devant Chap. II, § III, & note 9 de ce Volume.

Quoique les Médecins ſoient rarement appellés à temps dans cette Maladie, ils ne doivent cependant pas déſeſpérer de ſoulager le malade, même dans les circonſtances les plus alarmantes. Je viens d'en faire, tout récemment, l'expérience chez un vieillard & chez ſon fils, qui furent attaqués enſemble de cette Maladie, vers le milieu de la nuit. Je ne fus appellé que le lendemain au matin. Ils reſſembloient déja plutôt à des cadavres qu'à des hommes. On ne leur ſentoit point de *pouls*. Les *extrémités* étoient froides & roides, leurs forces étoient preſque totalement épuiſées, leur aſpect étoit effrayant. Cependant ils ſe tirerent de cet état déplorable, par le moyen des *calmants* & des *cordiaux* preſcrits ci-deſſus.

Quelque effrayante que ſoit cette Maladie, il ne faut point perdre courage. Obſervation en preuve.

§ II.

Du Dévoiement.

(Le *dévoiement*, c'eſt-à-dire, cette *évacuation* plus copieuſe & plus fréquente qu'à l'ordinaire, de matieres excrémentitielles & d'excréments liquides, que le célebre Riviere appelloit *diarrhée ſtercorale*, eſt moins une Maladie, qu'un moyen ſalutaire qu'emploie ſouvent la nature pour rétablir l'ordre dans les *fonctions* & ramener l'appétit.

Le dévoiement n'eſt pas toujours une Maladie.

Il n'exige donc aucun *remede*, pas même de *régime*, à moins qu'il n'arrive après des excès de table, après avoir mangé des *aliments indigeſtes*, ou parce qu'on n'a pas aſſez mâché les *aliments* qu'on a pris).

Quand il exige du régime.

Traitement du Dévoiement.

Boisson. (DANS ces derniers cas, la *diete* devient nécessaire. Le malade s'abstiendra donc de viande & de bouillon. Il boira du *thé*, ou d'une *infusion* de fleurs de *camomille*, ou de toute autre *infusion*, ou de *décoction délayante* & légérement *stimulante*. Il prendra quelques *lavements* à l'eau simple, & il vivra de *riz*, ou d'autres substances farineuses & légumineuses, jusqu'à ce que son *estomac* fatigué ait réparé ses forces, & que l'appétit soit parfaitement rétabli.

Lavements. Aliments.

Combien dure le dévoiement. Quand il prend le nom de diarrhée.

Le *dévoiement* est rarement de longue durée. C'est, en général, l'affaire d'un jour, ou tout au plus de deux. Quand il passe ce terme, alors il tient à quelque cause morbifique, & il prend le nom de *diarrhée*, dont nous allons nous occuper dans le § qui suit.)

§ III.

De la Diarrhée, ou du Cours de Ventre, ou du Flux de ventre.

La diarrhée se divise en séreuse, bilieuse, colliquative, essentielle, symptomatique & critique.

(LA *diarrhée* est une *évacuation* par les *selles*; de matieres liquides & de différente nature. Aussi est-elle divisée en raison des matieres qu'elle entraîne : elle est tantôt *séreuse*, tantôt *bilieuse*, & tantôt *colliquative*. On la divise encore en *essentielle*, en *critique* & en *symptomatique*.

La *diarrhée séreuse* est rarement *essentielle*, très-souvent *symptomatique*, & jamais *critique*. La *bilieuse*, au contraire, est souvent *essentielle*, très-souvent *critique*, rarement *symptomatique*. Enfin, la *diarrhée colliquative* n'est jamais que

symptomatique, & toujours d'un mauvais présage, comme on a pu le voir dans les *fievres lentes*, *nerveuses*, *putrides*, *malignes*, &c.

Il ne sera question ici que des *diarrhées* qui peuvent être *essentielles*, & qui le sont souvent, telles que la *séreuse* & sur-tout la *bilieuse*, qui est aussi la plus fréquente.) On ne traitera dans ce paragraphe, que des diarrhées qui peuvent être essentielles.

Symptômes de la Diarrhée.

(La *diarrhée* est, pour l'ordinaire, accompagnée de dégoût, de grouillements ou de *borborygmes* dans les *intestins*, de douleurs légeres d'entrailles, d'envies fréquentes d'aller à la garde-robe, quelquefois de *tenesme*, d'enflure du ventre, de *tranchées*, de *crampes* dans les jambes quand la Maladie est prolongée, de foiblesses, &c. : les *urines* sont foncées, rouges & en petite quantité. Enfin, quand elle est négligée ou mal traitée, elle prend tous les caracteres de la *dysenterie* dont elle ne peut plus être distinguée, & dont nous traiterons Tom. III, Chap. XXV, § VII.

Mais quand la *diarrhée* est spontanée, & qu'elle n'est point contrariée par les *remedes*), elle n'est pas plus dangereuse que le *dévoiement*, & doit être regardée dans la plûpart des circonstances, plutôt comme une *évacuation* salutaire, que comme une Maladie : on ne doit donc jamais l'arrêter, à moins qu'elle ne continue trop long-temps, & qu'elle n'affoiblisse évidemment le malade. Cependant, comme il se trouve quelquefois des malades dans ce dernier cas, nous allons décrire les causes les plus communes de cette espece de *cours de ventre*, & le traitement qu'il convient à chacune d'elles. La diarrhé spontanée n'est pas plus dangereuse que le dévoiement.

ARTICLE PREMIER.

Traitement de la Diarrhée, ou du Cours de ventre occasionné par le froid, ou par la suppression de la transpiration.

Se tenir chaudement. Tisane délayante. Bains de pieds & de mains. Flanelle sur la peau, &c.

LORSQUE le *cours de ventre* est occasionné par le froid, ou par la *suppression* de la *transpiration*, il faut que le malade se tienne chaudement, qu'il boive abondamment d'une *tisane délayante*, qu'il se baigne les pieds & les mains dans l'eau chaude, qu'il porte de la flanelle sur la *peau*, qu'il emploie enfin tous les moyens connus pour rétablir la *transpiration*, & que nous avons exposés Tom. I, Chap. XII, § III, & les articles qui en dépendent.

ARTICLE II.

Traitement de la Diarrhée occasionnée par une surabondance d'humeurs.

Importance des vomitifs dans ce cas.

DANS les *diarrhées* qui sont dues à une surabondance d'humeurs, un *vomitif* est le *remede* le plus convenable. Non-seulement les *vomitifs* nettoient l'*estomac*, mais encore ils favorisent les autres *excrétions*, ce qui les rend d'une grande importance pour chasser les restes des *indigestions*, & le superflu des débauches. Quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha* en poudre rempliront très-bien cette *indication*.

Ipécacuanha.

Rhubarbe.

Un jour ou deux après le *vomitif*, on donnera un demi-gros de *rhubarbe*, & on la répétéra deux ou trois fois, si le *cours de ventre* continue.

Aliments & boisson.

Le malade, pendant ce traitement, doit vi-

vre de *végétaux* légers & de facile *digeſtion.* Il boira du *petit-lait*, du *gruau* léger, ou de l'*eau d'orge*, comme nous le dirons Tom. III, Chap. XLIII, qui traite de l'*Indigeſtion.*

ARTICLE III.

Traitement de la Diarrhée, ou du Cours de ventre occaſionné par la ſuppreſſion d'une évacuation accoutumée.

LORSQUE la *diarrhée* eſt occaſionnée par la *ſuppreſſion* d'une *évacuation accoutumée*, comme celle des *hémorrhoïdes*, d'un *ſaignement de nez*, des *regles*, &c., il faut, en général, avoir recours à la *ſaignée.* Si elle ne réuſſit pas, il faut ſuppléer par d'autres *évacuations* à celles qui ſont arrêtées, & en même temps employer tous les moyens capables de faciliter les *évacuations* ordinaires ; car non-ſeulement la guériſon de la Maladie, mais encore la vie du malade en dépendent (3).

Saignée ; & lorſqu'elle ne ſuffit pas, évacuations analogues à celles qui ſont ſupprimées.

(3) Il eſt évident, d'après ce que M. BUCHAN dit ici, que la *ſaignée* ne convient dans la *diarrhée* que lorſqu'elle eſt cauſée par la *ſuppreſſion* d'une *évacuation ſanguine*, telle que celles que nous avons ſpécifiées ; & on ne doit la tenter que dans ces cas ſeuls. Il ſeroit de la derniere imprudence de ſaigner, ſi cette ſuppreſſion étoit celle d'un *cautere*, d'un *ulcere*, d'une *plaie*, &c. dans quelque partie du corps que ce fût. Les ſeuls moyens à employer dans ces derniers cas, ſont de rétablir l'*évacuation* ſupprimée, dans le lieu même qui en étoit le ſiege, ſi cela eſt poſſible, par un *cautere* qui puiſſe la ſuppléer.

ARTICLE IV.

Traitement des Cours de ventre, ou des Diarrhées périodiques.

Cette espece de cours de ventre ne doit jamais être arrêtée.

LES *cours de ventre périodiques* ne doivent jamais être arrêtés. Ils sont toujours des efforts de la Nature pour expulser la *matiere morbifique*, qui auroit des effets funestes, si elle restoit dans le corps.

Pourquoi?

(Il y a en effet des personnes qui ont une *diarrhée* spontanée dans certains temps fixes de l'année, comme au printemps, & sur-tout en automne. C'est un tribut qu'elles paient à la Nature, pour ensuite jouir d'une santé constante. On sent assez combien il seroit dangereux de ne pas respecter cette *évacuation*, puisque c'est d'elle que dépend la santé future de celui qui l'éprouve.

Observation.

J'ai vu une Dame qui, à l'âge de trente-huit ans, observa que ses *regles* étoient constamment suivies d'une *diarrhée* qui duroit autant de temps que les *regles*, c'est-à-dire de quatre à cinq jours. Elle fut d'abord inquiete; mais, ayant consulté un habile Médecin, elle fut facilement tranquillisée: depuis cet âge jusqu'à celui de quarante-cinq ans, ses *regles* se perdirent insensiblement; mais la *diarrhée* se prolongea dans la même proportion; de sorte que, les *regles* étant absolument cessées, il lui resta la *diarrhée*, qui duroit toujours de sept à huit jours, après lesquels elle cessoit d'elle-même. Au reste, elle ne lui occasionnoit ni dégoût, ni douleurs dans le ventre, ni foiblesse. Cette Dame se contentoit de s'abstenir de viande tant qu'elle duroit; & de prendre un lavement tous les matins.)

Les enfants sont très-sujets à cette espece de *cours de ventre*, sur-tout pendant la *pousse des dents*; mais il est si peu capable de nuire aux enfants, que quand il a lieu, la plupart font leurs *dents* sans être malades.

Le cours de ventre périodique est avantageux aux enfants pendant la dentition.

Si cependant ce *cours de ventre* causoit des *tranchées*, on pourroit donner à l'enfant une cuiller à café de *magnésie blanche*, avec quatre ou cinq grains de *rhubarbe*, dans un peu de *panade*, ou dans tout autre *aliment*. Si on répete ce *remede* trois ou quatre fois, il ne manquera pas d'absorber l'*acidité* des humeurs, de calmer les *tranchées* & d'arrêter le *cours de ventre*, comme nous le dirons plus amplement Tom. IV, Chap. LI, § VIII.

Il ne demande des remedes que quand il leur cause des tranchées.

ARTICLE V.

Traitemement de la Diarrhée occasionnée par les passions ou affections de l'ame.

LES *diarrhées* qui sont dues à de violentes *passions*, ou à de fortes affections de l'ame, doivent être traitées avec beaucoup de précautions. Dans ces cas, les *vomitifs* ne conviennent pas. Les *purgatifs* ne sont pas plus sûrs, à moins qu'ils ne soient très-doux & donnés en petite quantité.

Cette espece exige beaucoup de précautions, & ne demande ni vomitifs, ni purgatifs.

Les *calmants* & les autres *antispasmodiques* sont les *remedes* qui conviennent le mieux. On donnera donc dix ou douze gouttes de *laudanum liquide* dans un verre d'*infusion* de *valériane* ou de *pouliot*, toutes les huit ou dix heures, jusqu'à ce que les *symptômes* soient cessés.

Les calmants & les antispasmodiques sont les remedes qui conviennent.

La gaieté & la tranquillité de l'ame sont, dans ce cas, de la plus grande importance.

Importance de la gaieté.

ARTICLE VI.

Traitement de la Diarrhée occasionnée par des substances vénéneuses prises intérieurement.

Il faut exciter le vomissement & les selles : par quels moyens.

LORSQUE le *cours de ventre* est dû à des substances *âcres* ou *vénéneuses* introduites dans *l'estomac*, il faut que le malade prenne une grande quantité de boissons *délayantes*, auxquelles on ajoute de l'*huile d'amandes douces*, ou du bouillon gras, afin d'exciter le *vomissement* & les *selles*. Ensuite, s'il y a lieu de soupçonner que les *intestins* soient enflammés, il sera nécessaire de saigner. On pourra donner de petites doses de *laudanum*, pour calmer l'irritation des *intestins*. Nous exposerons plus au long la conduite qu'il faut tenir dans ce cas, Tom. III, Chap. XLVIII.

Cas où il faut saigner.

Calmants.

ARTICLE VII.

Traitement de la Diarrhée causée par la Goutte remontée.

Rhubarbe & purgatifs doux.

SI la *goutte répercutée* occasionne un *cours de ventre*, il faut l'entretenir par de petites doses de *rhubarbe* ou d'autres *purgatifs doux*. Il faut encore travailler à rappeller la *goutte* aux *extrémités*, par des *fomentations*, des *cataplasmes*, &c. On excitera en même temps la *transpiration* par des boissons *délayantes* chaudes, comme du *petit-lait*, auquel on ajoute de l'*esprit de corne de cerf*, ou quelques gouttes de *laudanum liquide*, ainsi que nous le ferons voir Tom. III, Chap. XXXIII, § II, qui traite de la *goutte*, & des moyens qu'elle exige lorsqu'elle est fixée sur les *viscères* du *bas-ventre*.

Fomentations & cataplasmes pour rappeller la goutte.

ARTICLE VIII.

Traitement du Cours de ventre occasionné & entretenu par des vers.

LORSQUE le *cours de ventre* est occasionné par les *vers*, ce qu'on reconnoît à ce que les *selles* sont *visqueuses*, gluantes & mêlées de parties de *vers* morts, &c., il demande l'usage des *remedes* qui tuent & chassent les *vers* : telle est la *poudre d'étain*, ou l'*huile de palma christi*, & les *purgatifs* composés de *rhubarbe* & de *calomelas*. Poudre d'étain, huile de palma christi, rhubarbe & calomelas.

On donnera ensuite de l'*eau de chaux*, ou seule, ou dans laquelle on aura fait *infuser* un peu de *rhubarbe*, pour fortifier les *intestins* & prévenir la régénération des *vers* : nous donnerons, Tom. III, Chap. XXX, la dose de ces *remedes*. Eau de chaux.

ARTICLE IX.

Traitement de la Diarrhée due à certaines especes d'eaux.

SOUVENT les eaux corrompues causent des *cours de ventre*. Dans ce cas, la Maladie est ordinairement générale ou *épidémique*. Quand on a lieu de croire que cette Maladie, ou toute autre, est due à l'usage d'une eau mal-saine, il faut aussi-tôt en avoir d'autre ; ou si l'on n'est point dans la possibilité de le faire, il faut en corriger les mauvaises qualités par la *chaux* vive, la *craie* & autres substances semblables, comme on l'a déja dit Tom. I, Chap. III. S'interdire l'usage de ces eaux, ou les corriger par le moyen de la chaux vive, de la craie, &c.

ARTICLE X.

Traitement du Cours de ventre occasionné par la délicatesse de l'estomac.

LES personnes qui ont l'*estomac* délicat, sont sujettes au *cours de ventre*, dès qu'elles ont fait un violent *exercice* immédiatement après avoir mangé. Quoique, dans ce cas, tout le monde puisse prévoir ce qu'il y a à faire, cependant, outre qu'il faut que ces personnes se privent de tout *exercice* violent, il faut encore qu'elles fassent usage de *remedes* qui tendent à fortifier l'*estomac*, comme les *infusions* de *quinquina*, & autres plantes *ameres* & *astringentes*, dans du *vin* blanc. Elles prendront encore de temps en temps un verre ou deux de vieux *vin* de Porto, ou de bon *vin de Bordeaux*.

Se priver d'exercice violent, après avoir mangé.

Infusion de quinquina.

Vin.

ARTICLE XI.

Préceptes généraux sur les manieres de traiter un Cours de ventre quelconque, lorsque les circonstances exigent qu'on l'arrête.

Régime.

DE quelque cause que procede un *cours de ventre*, dès que les circonstances exigent qu'on l'arrête, il faut mettre le malade à un *régime*, composé de *riz* bouilli dans du *lait*, & aromatisé avec la *canelle*, ou de *crême de riz*, de *sagou* au *vin* rouge, & très-peu de viande rôtie. Il prendra pour boisson du *gruau* léger, de l'*eau de riz*, ou du bouillon léger. Le bouillon le plus convenable dans ce cas, est celui de veau maigre, ou de tête de mouton, comme étant plus *gélatineux* que celui de la chair de mouton, de bœuf, ou de poulet. Nous en donne-

Aliments.

Boisson.

Bouillon de tête de mouton.

rons la recette Tom. III, Chap. XXV, § VII, art. I.

(D'après tout ce qui vient d'être dit dans ce § & dans le précédent, il résulte qu'il ne faut jamais entreprendre de guérir un *dévoiement*, une *diarrhée* ou un *cours de ventre*, qu'on n'ait auparavant cherché à en reconnoître la cause; que la cause une fois connue, le *régime* est le premier objet auquel il faille faire attention; qu'il n'en faut jamais venir aux *remedes* que dans le cas où, par leur continuité, ils affoibliroient le malade; que lorsqu'on est obligé de faire des *remedes*, il faut toujours commencer par les *adoucissants*, les *délayants* & les *laxatifs*; qu'ensuite on doit passer aux *stomachiques*, dont le *quinquina*, l'*absynthe*, la *petite centaurée*, la *canelle*, l'*extrait de genievre*, le *diascordium*, le bon *vin*, sont les plus puissants & ceux qu'on doit toujours préférer; qu'enfin il n'en faut venir que très-rarement, & avec les plus grandes réserves, aux *astringents*; *remedes* que les Commeres ne manquent jamais de conseiller, dès les premiers indices d'un *cours de ventre*, & par lesquels souvent elles donnent lieu à des *inflammations*, ou à des *obstructions* beaucoup plus fâcheuses que la Maladie qu'elles veulent guérir.) Résumé de l'ordre qu'il faut suivre dans le traitement du dévoiement, & de la diarrhée ou du cours de ventre.

ARTICLE XII.

Moyens de se préserver de la Diarrhée ou du Cours de ventre.

CEUX qui, par une foiblesse particuliere de l'*estomac*, ou par une trop grande irritabilité des *intestins*, sont sujets à de fréquents retours de cette Maladie, doivent vivre de *régime*; éviter les fruits cruds, les *aliments* mal-sains & Eviter les aliments de difficile digestion, le froid, l'humidité, les passions violentes, &c.

de difficile *digestion*. Ils doivent encore se garantir du froid, de l'humidité, de tout ce qui peut arrêter la *transpiration*, & ils doivent porter une flanelle sur la *peau*. Il faut qu'ils soient également en garde contre toutes les *passions* violentes, comme la *peur*, la *colere*, &c.

§ IV.

Du Vomissement.

Le vomissement n'est pas toujours une Maladie.

(Le *vomissement*, dans beaucoup de circonstances, est plutôt un *remede* qu'une Maladie: c'est, dans ces cas, un effort que fait la Nature pour se débarrasser d'une surcharge de matiere qui deviendroit infailliblement cause de Maladie. On sent qu'alors, bien loin de l'arrêter, il faut l'entretenir, & même l'exciter, lorsque le malade ne fait que des efforts lents ou inutiles, comme nous le dirons Article II de ce §.

Mais le *vomissement* n'est pas toujours un effort aussi salutaire; & nous allons voir, par les causes qui l'occasionnent, les secours qu'il exige.)

ARTICLE PREMIER.

Causes générales du Vomissement.

Excès de table.

Matieres amassées dans l'estomac.

Le *vomissement* peut dépendre de bien des causes différentes. Il peut être occasionné par des excès dans le boire & le manger; par des matieres corrompues amassées dans l'*estomac*; par l'*acrimonie* des *aliments*; par le transport, dans l'*estomac*, de la matiere morbifique d'un *ulcere*, de la *goutte*, d'un *érysipele*, ou de toute

autre

autre Maladie. Le *vomissement* peut encore être dû à un *cours de ventre*, arrêté trop subitement, à la suppression de quelque *évacuation accoutumée*, comme des *hémorrhoïdes*, des *regles*, &c. Cours de ventre arrêté trop subitement. Suppression d'une évacuation accoutumée.

La foiblesse de l'*estomac*, la *colique*, la *passion iliaque*, une *descente*, la *gravelle*, la *pierre*, des *vers*, ou quelque *poison* qui a pénétré dans l'*estomac*, peuvent y donner lieu. Le *vomissement* est encore un *symptôme* de *blessures* & d'*inflammation* du *diaphragme*, des *intestins*, de la *rate*, du *foie*, des *reins*, &c. Diverses especes de Maladies. Blessures & inflammation des visceres du bas-ventre.

Le *vomissement* peut être occasionné par des mouvements auxquels on n'est pas accoutumé : tels sont ceux d'un vaisseau ; ceux qu'on éprouve en allant à reculons dans une charette, dans un carrosse, &c. Il peut encore l'être par les *passions* violentes, ou par l'idée d'objets dégoûtants, sur-tout de ceux qui font ordinairement vomir. Mouvements extraordinaires. Passions violentes, objets dégoûtants.

Quelquefois il est dû à un reflux de la *bile* dans l'*estomac*. Dans ce cas, la matiere que le malade vomit est, ponr l'ordinaire, jaune, verte & *amere*. Ceux qui sont en proie aux *Maladies nerveuses*, sont sujets à des *vomissements* violents, qui leur prennent subitement. Bile dans l'estomac. Maladies nerveuses.

Enfin le *vomissement* est un *symptôme* ordinaire de la *grossesse*. Dans ce cas, il commence, en général, vers la deuxieme semaine après la *suppression des regles*, & continue pendant les trois ou quatre premiers mois. Grossesse.



ARTICLE II.

Maniere de traiter le Vomissement occasionné par l'indigestion, ou par des substances vénéneuses introduites dans l'estomac.

Comme, dans ce cas, il est plutôt remede que Maladie, il faut l'entretenir.

LORSQUE le *vomissement* est dû à la plénitude de l'*estomac*, à une *indigestion*, ou à des substances *vénéneuses* entrées dans ce *viscere*, il ne faut pas le considérer comme une Maladie, mais plutôt comme le *remede* de la Maladie. Il faut donc l'entretenir avec de l'eau chaude, ou de l'*eau de gruau* légere. Si le malade fait toujours des efforts, on lui donnera une dose d'*ipecacuanha*, dont on aidera l'opération avec une foible *infusion* de *fleurs de camomille*, comme on le dira ci-après, Tom. III, Chap. XLIII & XLVIII.

Ipécacuanha.

ARTICLE III.

Traitement du Vomissement occasionné par la goutte remontée, & par la suppression d'une évacuation accoutumée.

LORSQUE la *goutte remontée*, ou la *suppression* d'une *évacuation accoutumée*, causent le *vomissement*, il faut tout mettre en usage pour rétablir le cours de la Nature; c'est-à-dire, employer les *fomentations* & les *cataplasmes*, pour rappeller la *goutte* aux *extrémités*, lorsque c'est la *goutte répercutée* qui occasionne le *vomissement*, comme nous le dirons ci-après, Tom. III, Chap. XXXIII. Et dans le cas de *suppression* d'une *évacuation accoutumée*, employer la *saignée*, si cette *évacuation* étoit *sanguine*, & le *véficatoire* ou le *cautere*, si cette *évacuation*

Fomentations, cataplasmes, &c.

Saignée, véficatoire ou cautere.

étoit celle d'une *plaie*, ou d'un *ulcere*, ou même d'un *cautere*, ainsi qu'on l'a déja dit ci-dessus, Art. III du § précédent.

Si, malgré tous ces moyens, l'on ne peut parvenir à rappeller la Nature au rétablissement d'une *évacuation* habituelle & nécessaire à la conservation de la santé, il faut y suppléer par la *saignée*, les *purgations*, les *bains* chauds de pieds & de mains, qu'on réitere de temps en temps, ou par le *cautere*, le *séton*, le *vésicatoire*, &c., qu'on entretiendra jusqu'à ce que le *vomissement* soit entierement disparu, & que la santé soit parfaitement rétablie. Saignées, purgations, bains de pieds & de mains, cautere, séton, vésicatoire, &c.

Article IV.

Maniere de traiter le Vomissement occasionné par la grossesse.

Le *vomissement* occasionné par la *grossesse*, est ordinairement appaisé par la *saignée* & par quelques *laxatifs*; cependant il ne faut tirer que très-peu de *sang* à la fois, & les *laxatifs* doivent être très-doux, tels sont les *figues*, les *pruneaux*, la *manne*, le *séné*, &c. Petites saignées & laxatifs doux.

Les femmes enceintes vomissent plus ordinairement le matin, immédiatement après être sorties du lit; ce qui est dû, en partie, au changement de position, mais plus encore à ce que l'*estomac* se trouve vuide: on le prévient, pour l'ordinaire, en leur faisant prendre une tasse de *thé*, ou un léger déjeûner dans le lit. (4) Thé; déjeûner dans le lit.

(4) Le *café* a singuliérement cette propriété d'arrêter le *vomissement*. On a vu des personnes, tourmentées par un *vomissement* que rien ne pouvoit calmer, s'en délivrer par le seul usage du *café*; & ces personnes sont Avantage du café.

Tranquillité de corps & d'esprit : alimens répétés souvent ; eau froide, ou avec un peu d'eau-de-vie, d'eau de canelle, &c.

Les femmes grosses qui sont sujettes à vomir doivent être tenues tranquilles de corps & d'esprit. Il ne faut pas que leur *estomac* reste absolument vuide de nourriture, ni qu'elles en prennent trop à la fois. L'eau froide est une boisson convenable dans ce cas; & lorsque l'*estomac* est foible, on peut y ajouter un peu d'*eau-de-vie*. Si la malade est abattue, si elle est sujette à tomber en foiblesse, on lui donnera une cuillerée d'*eau de canelle*, avec un peu de *confiture de coing* ou d'*orange*. Nous traiterons particulierement de cette affection chez les femmes grosses, Tom. IV, Chap. L, § III.

---

sur-tout les femmes grosses. J'en ai vu une, qui vomissoit absolument tous les aliments qu'elle prenoit, excepté son *café* qu'elle prenoit au *lait*. Elle prit le parti d'en prendre deux fois par jour, & elle vécut de cette maniere pendant près de trois mois. Je ne me suis pas apperçu qu'il ait beaucoup nui à sa *grossesse*, qui a été d'ailleurs très-orageuse par deux chutes qu'elle a faites, & une fatigue excessive, mais forcée.

Des huîtres. Observation.

Je vois actuellement une Dame qui, du troisieme au quatrieme mois de sa *grossesse*, éprouvoit, sur-tout après le dîner, un gonflement d'*estomac* très-douloureux qui la faisoit tomber en foiblesse, & qui étoit généralement suivi d'une grande quantité de *vents* qu'elle rendoit par en haut, & souvent de *vomissement*. Il lui prit un jour fantaisie de manger des *huîtres*; elle n'en mangea qu'une douzaine, dans la crainte d'augmenter & d'aggraver ses accidents. Elle passa très-bien cette journée; elle n'eut ni gonflement, ni foiblesse, ni *vomissement*; mais elle rendit toujours des *vents*, auxquels elle est d'ailleurs très-sujette, étant excessivement *nerveuse*. Elle continua les *huitres*, dont elle mangea jusqu'à deux & trois douzaines, avec le même succès.

ARTICLE V.

Traitement du Vomissement occasionné par la foiblesse de l'estomac.

LE *vomissement* causé par la foiblesse d'*estomac*, demande les *amers*. Le *quinquina infusé* dans du *vin* ou de l'*eau-de-vie*, auquel on ajoute autant de *rhubarbe* qu'il est nécessaire pour lâcher le ventre, est un excellent *remede*. (La *poudre stomachique*, prescrite ci-devant page 354 de ce Volume, est un *remede* qui ne manque presque jamais de réussir, si on la prend pendant un temps convenable.) L'*élixir de vitriol* est également un bon *remede* dans ces cas. On le donne à la dose de quinze ou vingt gouttes, deux ou trois fois par jour, dans un verre d'eau ou de *vin*.

Quinquina, dans le vin, avec la rhubarbe.

Poudre stomachique.

Elixir de vitriol.

ARTICLE VI.

Traitement du Vomissement occasionné par les aigreurs.

ON guérit le *vomissement*, causé par les *acidités*, en faisant prendre des *purgatifs alkalins*. Le meilleur *remede* de cette classe est la *magnésie blanche*; on en donne une cuiller à café, dans une tasse de *thé*, ou dans un peu de *lait*, trois ou quatre fois par jour, & même plus souvent, s'il est nécessaire, pour lâcher le ventre.

Magnésie blanche.

Dose.

ARTICLE VII.

Traitement du Vomissement causé par les passions violentes.

LORSQUE le *vomissement* est dû à des *passions*

Ni vomitif, ni purgatif.

violentes, ou à de fortes affections de l'ame, il faut se garder de tout *remede* évacuant, sur-tout des *vomitifs*. Ils seroient, dans ces cas, très-dangereux. Il faut alors que le malade se tienne en repos; que son esprit soit tranquille; qu'on l'égaie; qu'il prenne quelques *cordiaux* légers, comme du *négus*, ou un peu d'eau & d'*eau-de-vie*, à laquelle on ajoutera, selon les occasions, quelques gouttes de *laudanum*.

Tranquillité de corps & d'esprit; gaieté. Cordiaux, laudanum.

ARTICLE VIII.

Traitement du Vomissement occasionné par les affections nerveuses.

Antispasmodiques. Musc, castoreum.

SI le *vomissement* est causé par les *affections spasmodiques* de l'*estomac*, il faut faire usage du *musc*, du *castoreum* & des autres *remedes antispasmodiques*. Les *emplâtres aromatiques* sont encore d'un très-bon effet. On peut appliquer, sur le creux de l'*estomac*, l'*emplâtre stomachique* du *Dispensaire* de Londres ou d'Edimbourg, ou un *emplâtre* de *thériaque*, qui remplit très-bien cette *indication*. On les appliquera, l'un ou l'autre, un peu vers le côté gauche, de maniere qu'il couvre une partie des *fausses côtes*.

Emplatre stomachique ou de thériaque sur le creux de l'estomac.

Infusion de canelle, ou de menthe.

On donnera intérieurement des *remedes aromatiques*, comme l'*infusion* de *canelle*, ou de *menthe*, du *vin* dans lequel on aura fait bouillir des *épices*, &c. On frottera la *région* de l'*estomac* avec de l'*éther*, ou, si l'on ne peut s'en procurer, avec de l'*esprit de vin*, ou de la forte *eau-de-vie*, ou d'autres *liqueurs spiritueuses*. On fera des *fomentations* sur le ventre avec de l'eau chaude, ou l'on plongera le malade dans un *bain* chaud, de maniere qu'il ait de l'eau jusqu'à la *poitrine*, comme nous le dirons plus ample-

Frictions sur l'estomac avec l'éther, ou l'eau-de-vie.

Fomentations, demi-bain chaud.

ment Tom. III, Chap. XLV, qui traite des *Maladies de nerfs* (5).

ARTICLE IX.

Moyens certains de guérir le Vomissement, quelle qu'en soit la cause, lorsqu'il est nécessaire de l'arrêter.

J'AI toujours éprouvé que la *potion saline*, prise dans le moment de son *effervescence*, avoit une vertu singuliere pour arrêter le *vomissement*, quelle qu'en soit la cause. On prépare ce *remede* de la maniere suivante. Potion saline.

Prenez de *sel de tartre*, un gros; Maniere de la préparer.
de *suc de citron*, fraîchement exprimé, une once & demie;
d'*eau de menthe poivrée*,
d'*eau de canelle simple*, } une once;
de *sucre*, quantité suffisante.

On mêle toutes ces substances; il se fait une ef-

---

(5) J'ai encore vu les *huîtres* arrêter un *vomissement* de cette espece. Une jeune Dame, sujette à des agacements d'*estomac périodiques*, sur-tout aux équinoxes, & qui lui duroient des mois entiers, ne pouvoit point manger, qu'elle ne vomît une demi-heure ou une heure après. Elle ne rendoit presque point d'*aliments*, & souvent même elle n'en rendoit point du tout. Ce qu'elle rendoit n'étoient que des eaux épaisses & glaireuses. Elle n'avoit point d'appétit, sur-tout pour la viande; de sorte qu'elle ne mangeoit le plus souvent que des *drogues*. Elle s'avisa, au mois de Septembre 1776, de vouloir manger des *huîtres*, dès qu'il en paroîtroit. Elle en mangea, & ne vomit pas; elle en continua l'usage pendant toute la saison de ce coquillage, que l'on fait durer à Paris huit mois, & s'en trouva très-bien; elles lui donnerent de l'appétit: aussi au Printemps suivant se trouva-t-elle très-bien, & elle a toujours été de mieux en mieux depuis ce temps. Huîtres. Observation.

fervescence, c'eſt-à-dire, un mouvement dans la liqueur au moment du mélange, & on donne cette *potion* au malade, avant que cette *effervescence* ſoit ceſſée.

On répétera ce *remede* toutes les deux heures, ou plus ſouvent, ſi le *vomiſſement* eſt violent. (On peut employer à la place de ce *remede*, l'*antiémétique de Riviere*.)

ARTICLE X.

Réflexions ſur les diverſes eſpeces de Vomiſſements, & ſur le traitement qu'ils exigent.

1° On ne doit point adminiſtrer de remedes dans tous les vomiſſements.

(QUOIQU'ON propoſe ici un *remede* pour arrêter le *vomiſſement*, quelle qu'en ſoit la cauſe, il faut bien ſe garder de l'adminiſtrer dans tous les cas. Il eſt des *vomiſſements*, comme on l'a dit, qui, bien loin d'être une Maladie, en ſont eux-mêmes le *remede*.

Qui ſont ceux dans leſquels ils ſeroient très-dangereux.

On tueroit le malade, ſi on vouloit s'oppoſer au *vomiſſement* cauſé par une *indigeſtion*, par quelque *poiſon* entré dans l'*eſtomac*, par le roulis d'un vaiſſeau, par le cahot d'une voiture, par des *paſſions* violentes, par des *bleſſures*, &c. Dans tous ces cas, il faut reſpecter l'intention de la Nature, qui ſe débarraſſe par cette voie, d'une matiere qui, ſi elle n'étoit point expulſée, deviendroit cauſe d'une Maladie. Il faut, au contraire, entretenir ce *vomiſſement*, qui, pour l'ordinaire, eſt de peu de durée, par des boiſſons légeres, mais abondantes, & il n'en faut venir aux *remedes*, que lorſqu'il ſeroit prolongé outre meſure, ou qu'il affoibliroit conſidérablement le malade.

Ils ne conviennent que quand le vomiſſement affoiblit conſidérablement le malade.

Le vomiſſement de la groſſeſſe ceſſe

Quant aux *vomiſſements* cauſés par la groſſeſſe, ils ſont rarement dangereux. Il arrive même que,

malgré tous les *remedes*, ils continuent toujours jusqu'à quatre mois, quatre mois & demi, terme ordinaire où ils cessent d'eux-mêmes. Mais il est toujours prudent de suivre le *régime* qu'on prescrit ici; & s'ils devenoient excessifs, s'ils alloient jusqu'à épuiser la malade, après les petites *évacuations* qu'on propose, on pourroit, sans crainte, administrer la *potion saline*, ou l'*anti-émétique de Riviere*.

ordinairement de lui-même à quatre mois ou quatre mois & demi: il n'a besoin que de régime.

Le *vomissement* occasionné par la foiblesse de l'*estomac*, n'a besoin que des *amers*. Je l'ai vu cesser dès le premier jour de l'usage de ces *remedes*. Mais il n'en est pas de même de celui qui tient aux affections *nerveuses*; il est, pour l'ordinaire, des plus opiniâtres, & ne cede qu'aux *remedes* qui conviennent à ces Maladies; il faut donc, dans ce cas, consulter, Tom. III, le Chapitre XLV, qui traite des *Maladies nerveuses*.)

Le vomissement causé par la foiblesse de l'estomac, ne demande que les amers.

ARTICLE XI.

Moyens de prévenir le retour du Vomissement.

Régime.

COMME le moindre mouvement peut rappeller le *vomissement*, même après qu'il aura été arrêté, il faut que le malade se tienne dans une inaction parfaite; il faut que sa *diete* soit telle, qu'elle ne surcharge point l'*estomac*, & il ne doit rien prendre de difficile *digestion*. Nous ne voulons cependant pas dire qu'il faille que le malade ne vive que d'*aliments* liquides: les *aliments* solides, mais légers, sont souvent, dans ce cas, plus faciles à digérer.

Aliments.

CHAPITRE XXIII.

Du Flux excessif d'urine, ou du Diabetes; de l'Incontinence d'urine; de la Suppression & de la Rétention d'urine.

§ I.

Du Flux excessif d'urine, ou du Diabetes.

Qui sont ceux qui y sont exposés.

LE *diabetes* est une évacuation excessive & fréquente d'*urine*. Cette Maladie est rare chez les jeunes gens; mais elle est familiere aux personnes avancées en âge, à celles sur-tout qui se sont occupées de travaux très-pénibles, ou qui, dans leur jeunesse, ont bu avec excès des *liqueurs fermentées*.

ARTICLE PREMIER.

Causes du Flux excessif d'urine.

LE *diabetes* succede souvent à des Maladies *aiguës*, à des *fievres*, à de grandes *évacuations*, &c. Il peut être occasionné par une grande fatigue, par un long voyage, sur un cheval dont le trot est dur, par le transport de fardeaux trop pesants, par des courses forcées, &c. Les boissons excessives, l'usage des *diurétiques* forts & *irritants*, comme la *teinture de cantharides*, l'*esprit de térébenthine*, &c., peuvent y donner lieu.

Les eaux minérales l'occasionnent souvent. Pourquoi?

Il est souvent l'effet d'un usage trop prolongé des *eaux minérales*. Il y en a qui s'imaginent que ces *eaux* ne peuvent être salutaires, à moins qu'on

ne les prenne en très-grande quantité. De cette erreur il arrive souvent qu'elles occasionnent des Maladies, pires que celles qu'on vouloit qu'elles guérissent.

Enfin, le *diabetes* peut être dû à un très-grand relâchement des *organes sécrétoires* de l'*urine*, ou à une âcreté qui irrite trop fortement les *reins*, ou à la dissolution du *sang*, qui, par ce moyen, passe en trop grande abondance par les *voies urinaires*.

ARTICLE II.

Symptômes du Flux excessif d'urine.

DANS cette Maladie, la quantité des *urines* excede, pour l'ordinaire, toutes les substances liquides que prend le malade. Elles sont claires, pâles, d'un goût douceâtre, d'une odeur plus ou moins agréable. Le malade a une soif continuelle, & de la *fievre* à un certain degré. Il a la bouche seche, & il rend sans cesse des *crachats* écumeux. Les forces tombent, l'appétit se perd totalement, l'embonpoint disparoît, de sorte que le malade n'a bientôt plus que la *peau* & les *os*. Il éprouve de la chaleur dans les *intestins*, & très-souvent les *lombes*, les *bourses* & les pieds sont enflés. (Symptômes que présentent les urines; Le malade.)

(Dans le premier temps de la Maladie, on n'éprouve presqu'aucune incommodité, ou du moins cette incommodité est fort légere; mais ce calme ne dure pas : le malade perd bientôt l'appétit, une petite *fievre* le consume insensiblement; son ventre se resserre, &c.) (Symptômes précurseurs.)

Cette Maladie est susceptible de guérison dans les commencements; mais si elle existe depuis quelque temps, la cure devient très-difficile. Il ne faut pas espérer de guérir parfaitement les (Quand & chez qui cette Maladie est susceptible de guérison.)

grands buveurs, les vieillards, &c., attaqués de cette Maladie.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

ARTICLE III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont attaqués du Flux excessif d'urine.

L'ATTENTION qu'on doit sur-tout avoir dans cette Maladie, est d'éviter tout ce qui peut irriter les *organes de l'urine*, ou relâcher le *tempérament*. Le malade doit donc vivre d'*aliments* solides. On lui étanchera la soif avec des *acides*, comme celui d'*oseille*, de *citron*, du *vinaigre*, &c. Les *végétaux mucilagineux*, comme le *riz*, le *sagou*, le *salep au lait*, sont des *aliments* très-convenables. Parmi toutes les substances animales, on doit préférer les *poissons à écailles*, tels que les *huîtres*, les *crabes*, &c.

Boisson. Aliments. Huîtres.

Eau de Bristol. On lui donnera pour boisson, les *eaux de Bristol* (1). Si l'on ne peut s'en procurer, on lui fera

(1) Il est difficile de nommer une *eau minérale* de France, qu'on puisse suppléer à celle de *Bristol*. Car, d'après les analyses des eaux de la *Seine*, de l'*Yvette*, d'*Arcueil*, de *Ville-d'Avray*, de *Sainte-Reine* & de *Bristol*, sous le titre de *Compte rendu à la Faculté de Médecine de Paris, par les Commissaires nommés pour l'examen de l'eau de la riviere d'Yvette, de l'Imprimerie Royale*, 1767, il est démontré que les eaux de *Bristol* ne sont point *sulphureuses*, qu'elles ne contiennent point de *sel d'Epsom*, comme on l'a prétendu en Angleterre, & qu'elles ne sont *minérales* que dans une proportion très-petite, relativement à celles à qui on donne communément ce nom.

Si donc, par quelque circonstance que ce soit, on étoit forcé, après avoir usé de l'*eau de chaux*, comme l'Auteur

boire de l'*eau de chaux*, dans laquelle on aura fait *macérer* une quantité suffisante d'*écorce de chêne*. La *décoction blanche*, dans laquelle on aura fait dissoudre de la *colle de poisson* ou l'*ichthyocole*, est encore une boisson convenable.

Eau de chaux avec l'écorce de chêne. Décoction blanche avec la colle de poisson.

Le malade doit, tous les jours, faire de l'*exercice*; mais il faut que cet *exercice* soit si modéré, qu'il ne le fatigue pas.

Eercice modéré.

Il faut qu'il soit couché sur un lit dur, ou simplement sur un matelas. Rien de plus contraire aux *reins*, que les lits mollets.

Le lit du malade doit être dur.

L'*air* sec & chaud, l'usage des *brosses pour la peau*, ainsi que de tout ce qui peut favoriser la *transpiration*, convient dans cette Maladie. Il faut en conséquence que le malade porte une flanelle sur la *peau* : on lui appliquera un large *emplâtre fortifiant* sur le dos, ou, ce qui remplit la même intention, on lui serrera les *lombes* avec une large ceinture.

Air sec & chaud; brosses pour la peau. Flanelle, emplâtre fortifiant sur le dos. Ceinture serrée autour des lombes.

ARTICLE IV.

Remedes contre le Flux excessif d'urine.

LES *purgatifs doux*, si le malade n'est pas trop affoibli par les suites de la Maladie, seront d'un bon effet. On composera ces *purgatifs* avec de la *rhubarbe* & des graines de *cardamome*, ou toute autre *épice*, *infusées* dans du *vin*. On en donnera jusqu'à ce que le ventre soit relâché.

Purgatif doux, composé de rhubarbe & de graine de cardamome.

Immédiatement après, le malade prendra des *remedes astringents* & *fortifiants*. On donnera donc

Astringents & fortifiants.

---

je conseille plus bas, d'administrer une *eau minérale*, dans ces cas, il faudroit appeller un Médecin, qui prescrira, ou les *eaux de Bristol* elles-mêmes, ou celles que l'expérience lui aura démontrées convenables dans ce cas.

quatre fois par jour, ou plus souvent, si l'*estomac* peut le supporter, demi-gros de la poudre suivante, (connue ici sous le nom de *poudre d'Helvétius*).

Poudre d'Helvétius.

Prenez d'*alun*, de *cachou*, } de chaque partie égale.

Faites fondre l'*alun* dans un creuset, broyez ensuite les deux substances ensemble.

On peut donner chaque dose de cette poudre dans une tasse de *teinture de roses*.

Petit-lait d'alun;

Si l'*estomac* ne peut suppporter l'*alun* en substance, il faut en faire un *petit-lait*, dont on donnera trois ou quatre onces, trois fois par jour.

Le *petit-lait d'alun* se prépare de la maniere suivante.

Maniere de le préparer.

Prenez du *lait* frais, deux pintes, ou quatre livres; d'*alun*, trois gros.

Mettez le *lait* sur un feu doux; faites bouillir; jettez-y l'*alun*; quand le *lait* est caillé, passez.

Calmants. Leur importance dans cette Maladie.

Les *calmants* sont utiles dans cette Maladie, même lorsque le malade dort bien. Ils calment le *spasme* & l'*irritation*, en même-temps qu'ils rétablissent le mouvement de la *circulation*. On peut donner dix ou douze gouttes de *laudanum liquide* dans un verre de la boisson ordinaire, deux ou trois fois par jour.

Laudanum. Dose.

Fortifiants. Quinquina dans le vin, avec l'élixir de vitriol.

Les meilleurs *fortifiants* connus sont le *quinquina* & le *vin*. On peut donner un gros de *quinquina* en poudre dans un verre de *vin* de Porto, ou de Bordeaux, trois fois par jour: on rend ce *remede* plus actif & plus agréable, en y ajoutant, à chaque dose, quinze ou vingt gouttes d'*élixir de vitriol*. Ceux qui ne pourront supporter le *quinquina* en substance, le prendront en *décoction*, dans la même quantité de *vin* rouge, & *acidulé* comme ci-dessus.

§ II.

De l'Incontinence d'urine.

Il est une Maladie à laquelle les gens de peine & de fatigue sont assez sujets sur le déclin de l'âge : cette Maladie s'appelle *incontinence d'urine*. Mais elle differe entiérement du *diabetes*, en ce que les *urines*, dans l'*incontinence d'urine*, coulent involontairement & goutte à goutte, & qu'elles n'excedent point la quantité qu'en rendoit ordinairement le malade en état de santé. Cette Maladie est plutôt incommode que dangereuse. En quoi l'incontinence d'urine differe du diabetes.

(Les personnes qui sont le plus sujettes à cette incommodité, sont, comme on vient de l'observer, les gens qui s'occupent de travaux pénibles, dont on a parlé Tome I, Chap. II, § I ; ensuite les enfants & les vieillards ; les femmes, pendant la *grossesse*, & qui ont éprouvé des *accouchements laborieux* ; les débauchés, & ceux qui sont adonnés à la malheureuse habitude de la *masturbation*.) Qui sont ceux qui y sont le plus sujets.

Article premier.

Causes de l'Incontinence d'urine.

Elle est due à un relâchement du *sphincter* de la *vessie*, & souvent à une *paralysie* de ce *viscere*. Elle peut quelquefois être occasionnée par des chocs, des coups, des *contusions*, des accouchements laborieux, & autres accidents. Tantôt elle est l'effet de la *fievre*, & tantôt elle est produite par un long usage de *diurétiques* forts, ou de *remedes irritants* injectés dans la *vessie*, &c.

(Elle est encore occasionnée par la seule foiblesse des *organes*, comme chez les enfants, les

vieillards, les débauchés & les *masturbateurs;* par une lésion faite au *sphincter* de la *vessie*, comme il arrive assez souvent dans l'opération de la *taille* & dans les *accouchements laborieux;* par des matieres fécales retenues dans l'*intestin rectum*, & qui compriment la *vessie;* par la présence d'un *calcul*, ou d'une *pierre* dans la *vessie;* par une *tumeur* quelconque dans les parties qui l'avoisinent; quelquefois par le trop grand usage de l'eau, ou des boissons aqueuses; ou enfin par l'abus de l'acte *vénérien.*)

ARTICLE II.

Traitement de l'Incontinence d'urine.

Chez les vieillards, on ne peut que la pallier. Fortifiants.

(L'INCONTINENCE *d'urine* est incurable chez les personnes décrépites: on ne peut que la pallier par l'appplication *d'emplâtre fortifiant* sur la *région de la vessie*, par une ceinture serrée autour des *reins*, par le *vin* & des *aliments* succulents, par un *exercice* modéré, enfin par tout ce qui est capable de fortifier.

Chez les enfants, cette Maladie se guérit toute seule avec le temps.

Chez les enfants, cette Maladie, qui ne tient qu'à la foiblesse, se dissipe avec l'âge & à mesure qu'ils se fortifient. La poudre de souris, ou des souris rôties, grillées, qu'on leur donne, & tant d'autres *remedes* de cette espece, n'ont de la réputation que parce qu'en effet l'*incontinence d'urine* se guérit chez les enfants toute seule.

Lorsqu'elle est opiniâtre, aliments secs, vin, bains froids. menaces de correction.

Au reste, quand elle se prolonge trop, il faut les priver de boisson & d'*aliments* aqueux; les nourrir de viande rôtie, de *pain* bien cuit; leur accorder un peu de *vin;* leur faire prendre des *bains froids*, & sur-tout les menacer de quelque correction; car on ne peut douter qu'il n'y ait très-souvent de la mauvaise volonté, sur-tout

parmi ceux qui ne pissent qu'au lit, & qui le jour sont ce qu'on appelle nets.

L'incontinence d'urine, occasionnée par une *pierre* dans la *vessie*, ou par l'opération de la *taille*, se guérit, comme nous le dirons Chapitre suivant. Chez ceux qui ont la pierre.

Celle qui accompagne la *grossesse*, trouve ordinairement sa guérison dans l'*accouchement*. Si l'*incontinence d'urine* persiste, on emploie les moyens qu'elle exige, lorsqu'elle succede à un *accouchement pénible & laborieux*; telles sont les applications sur la *région de la vessie*, de *remedes astringents & fortifiants*, comme *l'emplâtre fortifiant*, dont il est parlé page 445 de ce Vol.; des *fomentations* avec le *vin* & les *roses de Provins*, la *menthe*, le *romarin*, &c.; des *demi-bains* & des *lavements*, composés avec l'*infusion* de ces mêmes plantes: elles prendront intérieurement les *eaux de Bristol*, ou des *eaux ferrugineuses*, telles que celles de *Provins*, de *Passy*, de *Forges*; & si leur *estomac* est capable de les supporter, la *poudre* ou le *petit-lait d'alun*, proposés page 446 de ce Volume. Chez les femmes grosses, elle se guérit en général par l'accouchement. Lorsqu'elle persiste, emplâtre, fomentations, demi-bains & lavements fortifiants. Eaux ferrugineuses. Poudre ou petit-lait d'alun.

Il est très-rare qu'on guérisse de l'*incontinence d'urine* produite par la débauche des femmes & la *masturbation*, sur-tout quand elle est invétérée: on ne peut espérer que dans les commencements, & les *remedes* sont les mêmes que ceux que nous venons d'exposer, excepté qu'il faut commencer par renoncer absolument à ces habitudes vicieuses. Il est rare que les débauchés & les masturbateurs, en guérissent.

L'incontinence d'urine qui dépend de la *paralysie* de la *vessie*, demande les *remedes* de la *paralysie*, qu'on exposera Tome III, Chap. XLV, § III, Art. II. Cependant quand cette *paralysie* est occasionnée par une *humeur rhumatismale* ou *goutteuse*, fixée sur l'extrémité de la *moëlle alongée* ou de l'*épine du dos*, & sur les *nerfs* voisins, *paralysie* qui est ordinairement accompagnée de celle Chez ceux dont la vessie est paralysée. Circonstances qui indiquent un vésicatoire sur les vertebres des lombes.

des *extrémités*, le *remede* eſt un *véſicatoire* appliqué ſur les *vertebres* des *lombes*, & entretenu pendant quelques ſemaines, juſqu'à ce que la *paralyſie* ſoit preſque diſſipée. Alors on peut ſubſtituer au *véſicatoire* un *liniment ſpiritueux*, tel que celui-ci.

Liniment ſpiritueux.

Prenez d'*huile de rue*, une once;
d'*onguent nervin*, deux gros;
d'*huile eſſentielle de térébenthine*, trente gouttes.

On en frotte ſouvent, dans la journée, la partie ſur laquelle a été appliqué le *véſicatoire*, & même les parties voiſines.

L'incontinence d'urine ſymptomatique, ſe guérit avec la Maladie dont elle eſt ſymptôme.

L'*incontinence d'urine*, qui eſt *ſymptôme* des Maladies *aiguës* portées à leur plus haut degré, & qui accompagne communément la *diarrhée* ou le *cours de ventre*, ſe guérit avec ces Maladies. Elle n'exige aucun *remede* particulier.

Il faut cependant convenir que cette Maladie réſiſte, le plus ſouvent, aux *remedes* que nous venons de propoſer, quelqu'attention qu'on apporte à leur adminiſtration. Dans ces cas, on conſeille aux femmes d'introduire un *peſſaire*, ou un anneau dans le vagin, comme dans les *deſcentes de matrice*; ce qui, en comprimant l'*uretre* fortement, empêche l'*urine* de s'écouler involontairement, & rend maître de l'évacuer quand on veut. On a auſſi imaginé pour les hommes des inſtrumens, qui, en comprimant la *verge* & l'*uretre*, obligent l'urine à reſter dans la *veſſie*, de ſorte qu'on peut la décharger quand on veut, en ouvrant & fermant l'inſtrument. Mais, ni les hommes, ni les femmes ne veulent gueres s'aſſujétir à l'incommodité de ces inſtruments. On a encore imaginé des vaſes de cuir, de verre ou d'argent, propres à recevoir l'*urine*: on les porte pour ſe garantir de la

Ce qu'il faut faire lorſque l'incontinence d'urine réſiſte à tous les remedes, chez les femmes;

Chez les hommes.

mauvaise odeur & de la mal-propreté à laquelle cette Maladie expose.)

§ III.

De la Suppression d'urine, ou de l'Ischurie, & de la Rétention d'urine.

(La *suppression d'urine* est appellée *ischurie* par les Médecins, qui la divisent en *rénale* & en *vésicale*. La *rénale* retient le nom d'*ischurie* ou de *suppression d'urine*, & la *vésicale* s'appelle plus communément *rétention d'urine.*) Division de la suppression d'urine.

Article premier.

Symptômes de la Suppression & de la Rétention d'urine.

(L'*ischurie rénale* est caractérisée par une douleur sourde, avec un sentiment de pésanteur aux *reins* & aux *lombes*; par la *cardialgie*, les *nausées* & le *vomissement*; par le goût d'*urine* à la bouche, & une puanteur d'*urine* que répand le malade; par la suffocation & l'assoupissement. Le malade ne se sent point d'envie d'uriner, & ne fait point d'effort pour uriner : il n'a pas de gonflement dans l'*hypogastre*, ni dans les parties adjacentes; on ne fait point sortir d'*urine* en introduisant la sonde, &c. Symptômes de l'ischurie rénale, ou suppression d'urine. Symptômes caractéristiques.

Les *symptômes* de l'*ischurie vésicale*, appellée communément *rétention d'urine*, sont un sentiment de pesanteur dans l'*hypogastre*, au *pubis* & au périnée; des envies d'uriner, accompagnées d'efforts inutiles; une *tumeur* fort élevée au-dessus de l'*os pubis*, douloureuse lorsqu'on la touche, & qui présente la même figure que la *vessie* : on sent de la fluctuation dans cette *tumeur*, à moins que la Symptômes de l'ischurie vésicale, ou rétention d'urine.

Symptômes caractéristiques.

vessie ne soit excessivement distendue; enfin cette *tumeur* s'affaisse, ou diminue, lorsque l'*urine* est évacuée, soit naturellement, soit par le moyen de la *sonde*.

L'*ischurie vésicale* est ordinairement sans *fievre*; mais quand elle dépend de l'*inflammation*, ou de la *suppuration* de la *vessie*, de la *prostate*, &c., suites assez ordinaires des *gonorrhées vénériennes* arrêtées, elle est accompagnée de *fievre*, & souvent de *délire*; la douleur & les ardeurs sont très-vives, & les malades sont dans le plus grand accablement.

Symptômes qui distinguent ces deux Maladies.

Il est aisé de distinguer l'*ischurie vésicale*, à la tension & à l'élévation de la partie inférieure du ventre; à un sentiment de pesanteur au *périnée*, & sur-tout à l'envie d'uriner, qu'on n'éprouve presque jamais dans l'*ischurie rénale*.

Comment elles se terminent.

Mais l'une & l'autre se terminent souvent par la *cachexie*, la bouffissure de tout le corps, l'*hydropisie*, des affections soporeuses, la difficulté de respirer, le *délire*, des mouvements *convulsifs*, & la mort.)

ARTICLE II.

Causes de la Suppression & de la Rétention d'urine.

NOUS avons déja fait observer ci-devant, Chap. XXI, § IV & V de ce Vol., que la *rétention* & la *suppression d'urine* peuvent dépendre d'un grand nombre de causes, comme de l'*inflammation des reins* & de la *vessie*; de petites *pierres* ou des *graviers* arrêtés dans les *voies urinaires*; des matieres fécales durcies, & amassées dans le *rectum*: le *spasme* ou la *crispation* du col de la *vessie*; la *grossesse*; des caillots de *sang* retenus dans la *vessie*; le gonflement des *vaisseaux hémorrhoïdaux*; la *crispation spasmodique* de tous les

viſceres du *bas-ventre*, qui a ſouvent lieu dans les *Maladies aiguës*, & dans les *affections hypocondriaques* & *hyſtériques* ; l'*inflammation* & le gonflement de la *proſtate*, &c., peuvent encore l'occaſionner.

(Ceux qui gardent trop long-temps leurs *urines*, s'expoſent à cette Maladie : les excès auprès des femmes peuvent auſſi la faire naître. Les femmes elles-mêmes peuvent en être attaquées après l'acte *vénérien*. Enfin, tous les vices, toutes les Maladies de la *veſſie* & du *canal de l'uretre*, qui tendent à les racornir, à rétrécir leur capacité, comme les excroiſſances, les caroncules, &c., peuvent être autant de cauſes de la *rétention* & de la *ſuppreſſion d'urine*.)

ARTICLE III.

Traitement de la Suppreſſion & de la Rétention d'urine.

(D'APRÈS le tableau des cauſes que nous venons d'expoſer, on ſent combien il ſeroit long & difficile d'entrer dans le détail du traitement dont chacune d'elles eſt ſuſceptible. Ce travail ſeroit même ſuperflu, puiſque la plupart de ces cauſes, ſur-tout celles qui ſont *inflammatoires*, ſont elles-mêmes des Maladies dont il a déja été parlé, ou dont nous parlerons dans la ſuite, & leur traitement ſe trouve aux Articles qui les concernent.

Ainſi l'*iſchurie* qui dépend de l'*inflammation* des *reins*, de celle de la *veſſie*, de celle de l'*eſtomac* & des autres *viſceres du bas-ventre*, de celle des *ureteres*, à l'occaſion de quelque *pierre* ou de *graviers* engagés dans ces canaux ; de celle du col de la *veſſie*, de la *proſtate* & du *canal de l'urètre*, Lorſque ces cauſes ſont inflammatoires.

à la suite de la *gonorrhée vénérienne* mal traitée, &c., exige le traitement même de ces Maladies, dont elle n'est, à proprement parler, qu'un *symptôme*; & on le cherchera Chap. XXI & XXIV de ce Vol.; & Tome IV, Chap. XLIX, § I, III & VI, Articles II & III.

Cependant, dans tous ces cas, lorsque l'*ischurie* paroît être le *symptôme* urgent, il faut chercher à le pallier par les *remedes* suivants.)

Evacuations, fomentations & bains.

Nous croyons en conséquence devoir recommander, contre toute *rétention* ou *suppression d'urine* qui tient à une cause *inflammatoire*, les *évacuations*, les *fomentations* & les *bains*.

Saignée : ses avantages dans ces cas.

La *saignée*, dès que les forces du malade peuvent la permettre, est nécessaire, sur-tout s'il y a quelque *symptôme* d'*inflammation* locale. La *saignée*, dans ce cas, non-seulement calme la *fievre*, en ralentissant le mouvement de la *circulation*, mais encore, en relâchant les *solides*, elle détruit le *spasme* & la *constriction* des *vaisseaux*, qui occasionnent la *suppression d'urine* (2).

Fomentations émollientes.

Après la *saignée*, il faut employer les *fomentations*. Elles se font avec de l'eau chaude seulement, ou avec une *décoction* de plantes *adoucissantes*, comme de fleurs de *mauve*, de *camomille*, &c. On trempe des linges dans ces liqueurs, & on les applique sur la partie affectée; ou bien on y tiendra constamment une vessie pleine de ces *décoctions*. Quelques personnes se servent des plantes elles-mêmes, après qu'elles ont été bouillies;

Plantes émollientes appliquées sur le bas-ventre.

Sang-sues à l'anus.

(2) Mais si la foiblesse du malade persiste trop long-temps, de maniere à empêcher de placer ou de réitérer la *saignée*, comme cette évacuation est de la plus grande utilité dans ce cas, il faut appliquer les *sang-sues* à l'*anus*, sur-tout si le malade est sujet aux *hémorrhoïdes*.

elles les mettent entre deux flanelles, & les appliquent sur le *bas-ventre*. Il s'en faut de beaucoup que ce soit une mauvaise méthode. Ces plantes s'entretiennent plus long-temps chaudes que les linges trempés, & tiennent en même temps la partie plus également humectée (3).

Demi-bains tiedes.

(On mettra le malade dans un *demi-bain* d'eau tiede, il y restera autant que ses forces le lui permettront; &, selon que les circonstances le demanderont, on le réitérera plus ou moins de fois.

Traitement lorsque la rétention d'urine est causée pour avoir gardé trop long-temps ses urines, ou par des excès avec les femmes;

Le même traitement convient contre l'*ischurie* occasionnée parce qu'on a gardé trop long-temps ses *urines*, ou qui succede à l'acte vénérien & à des excès commis avec les femmes. Car, ou cette espece d'*ischurie* est accompagnée d'*inflammation*, ou elle la produit: quelquefois aussi elle n'est due qu'au *spasme* de la *vessie* & des parties voisines. Dans tous ces cas, elle n'est pas très-dangereuse, si on ne lui laisse point faire de progrès; car on ne manque pas d'exemples, qui prouvent que cette espece d'*ischurie* négligée est devenue mortelle.

Par les affections hystériques & hypocondriaques.

L'*ischurie* occasionnée par les *affections hystériques* & *hypocondriaques*, demande une partie des *remedes* exposés plus haut, conjointement avec ceux qu'exigent ces Maladies, dont nous traiterons ci-après Tome III, Chap. XLV, § XII & XIII.

Attention qu'il faut avoir quand on applique les plantes émollientes.

(3) Il n'est personne qui ne sente cette vérité. Mais lorsqu'on emploie les plantes elles-mêmes, il faut avoir soin de dépouiller toutes les feuilles de leurs cotons, qui, par leur dureté, blessent la *peau* du ventre, très-sensible dans ce cas & dans les Maladies *inflammatoires* du *bas-ventre*, dont il a été traité ci-devant, Chapitre XXI de ce Volume.

Causes qui, au lieu de relâchants, demandent des stimulants, des liniments spiritueux, des véficatoires, des douches, &c; des diurétiques chauds, &c.

Mais dans l'*ischurie* produite par des humeurs épaisses qui engorgent les *voies urinaires*, par les *glaires*, les *suppurations*, les *ulceres* ou les *carnosités* de ces parties, par le relâchement ou la stupeur des *reins* ou de la *vessie*, & par la *paralysie* de ces *organes*, il ne faut plus de *relâchants*; il faut des *stimulants*, soit en *fomentations*, soit en *cataplasmes*; des *liniments* chauds & spiritueux, des *véficatoires*, comme on l'a conseillé ci-dessus, page 449 de ce Vol.; des *douches*, des *bains* d'*eau thermale*; l'*exercice du cheval*, ou le mouvement des voitures; & intérieurement, des *diurétiques chauds* & *salins*, des *aliments* aiguisés, des *purgatifs*, des *eaux thermales*, &c.

Causes qui demandent les eaux de Contrexeville

Lorsque l'*ischurie* est due à des *glaires*, des *suppurations*, des *ulceres* dans les *reins*, les *ureteres* & la *vessie*, ou à des carnosités dans le *canal de l'urètre*, nous conseillons l'usage des *eaux de Contrexeville*, dont il est parlé dans le Chapitre suivant, note 3; &, d'après des expériences réitérées, nous croyons qu'on doit les préférer à toutes les autres *eaux minérales*, regardées comme des *remedes* dans ces cas.

Traitement de la rétention d'urine causée par la grossesse;

Quand l'*ischurie* est occasionnée par la *grossesse*, elle n'exige, le plus souvent, aucun *remede*; il suffit d'ordonner à la malade de chercher, étant dans son lit, une position qui éloigne le fardeau qu'elle porte, des parties inférieures du *bassin*; & elle la trouve facilement, en se mettant sur l'un ou l'autre côté. D'ailleurs l'*accouchement* la met à l'abri des récidives.

Par des matieres amassées dans le rectum.

L'*ischurie* qui est due à des matieres fécales amassées & durcies dans le *rectum*, cede aux *lavements purgatifs*, plus ou moins répétés.

Sonde,

Plusieurs des causes de l'*ischurie* exigent qu'on fasse usage de la *sonde* pour détruire l'obstacle qui

bouche le paſſage des *urines*, & les faire couler: mais comme cet inſtrument ne peut être manié que par les Chirurgiens, nous n'en dirons pas davantage. Une *bougie* introduite avec précaution & dextérité dans le *canal de l'urétre*, réuſſit ſouvent mieux que la *ſonde* (4). Ou bougie.

ARTICLE IV.

Moyens généraux dont on doit uſer contre la Suppreſſion & la Rétention d'urine, quelle qu'en ſoit la cauſe.

QUELLE que ſoit la cauſe de la *ſuppreſſion d'urine*, il faut tenir le ventre libre. Ce n'eſt pas qu'il faille employer de forts *purgatifs* : des *lavements émollients*, ou de légeres *infuſions* de *ſéné* & de *manne*, ſuffiſent. Les *lavements*, dans ces cas, lâchent le ventre, & ſervent de *fomentations* internes. Ils ſervent encore ſinguliérement à calmer le *ſpaſme* de la *veſſie* & des parties voiſines. Purgatifs doux. Lavements émollients.

Les *aliments* doivent être légers & pris en petite quantité. On donnera pour boiſſon, du bouillon léger, ou des *décoctions*, des *infuſions* de plantes *mucilagineuſes*, comme de racine de *guimauve*, de fleurs de *tilleul*, &c. On ajoutera de temps en temps, à ces boiſſons, cinq à ſix gouttes d'*eſprit de nitre dulcifié*, ou un gros de *ſavon d'Alicante*. S'il n'y a pas d'*inflammation*, le malade peut boire un peu de *punch* léger ſans *acide* (5). Aliments & boiſſon. Eſprit de nitre dulcifié, ou ſavon d'Alicante.

---

(4) On ſent que la *ſonde* ou la *bougie* ne peut procurer l'écoulement de l'*urine*, que dans l'*iſchurie véſicale*, comme nous le ferons voir ci-après, note 2 du Chapitre ſuivant.

(5) On obſervera que les *diurétiques* que l'Auteur preſcrit ici, ne conviennent que dans l'*iſchurie rénale*.

ARTICLE V.

Moyens de se préserver de la Rétention & de la Suppression d'urine.

Aliments légers, boisson délayante.

LES personnes sujettes à la *suppression d'urine*, doivent vivre selon les loix de la tempérance. Il faut que leurs *aliments* soient légers, & que la boisson soit *délayante*. Elles ne prendront, ni *acides*, ni *vins austeres*. Elles feront un *exercice* modéré. Elles se coucheront dans des lits durs. Elles fuiront l'étude & les occupations sédentaires (6).

Point d'acide, ni de vin austere; exercice, lits durs, dissipation, &c.

Ils seroient pernicieux dans la *vésicale* : celle-ci ne doit être attaquée, toujours cependant relativement aux causes qui l'ont occasionnée, que par les *bains*, les *demi-bains*, les *fomentations*, les *cataplasmes*, la *sonde* ou la *bougie*, &c.

Il faut convenir que la multiplicité des causes de cette Maladie, & le danger auquel elle expose, en général, en rendent le traitement très-délicat, & qu'il exige de la sagacité & de l'expérience dans ceux qui veulent l'entreprendre. Nous croyons donc devoir conseiller d'appeller les gens de l'Art, toutes les fois qu'on est à portée de le faire.

(6) Ce seroit ici le lieu de parler de deux autres Maladies, connues sous le nom générique de *difficultés d'uriner*, & que les Médecins appellent *dysurie* & *strangurie*; mais comme elles sont *symptômes* ordinaires de *Maladie vénérienne*, M. BUCHAN les a placées au rang des *symptômes* de cette derniere Maladie. On les trouvera Tom. IV, Chap. XLIX, § VII, Art. II & III.



CHAPITRE XXIV.

De la Gravelle & de la Pierre.

Définition de la gravelle;

LORSQUE du *gravier* ou de petites *pierres* séjournent dans les *reins*, ou sont entraînées par les *ureteres* avec les *urines*, on dit que le malade a la *gravelle*.

De la pierre.

S'il arrive qu'une de ces petites *pierres* se fixe dans la *vessie*, qu'elle y reste pendant quelque temps, qu'elle augmente de volume par l'addition des matieres *pierreuses* de l'*urine*, qui s'attachent autour, de sorte qu'à la fin elle devienne trop grosse pour sortir de la *vessie* par le *canal de l'urètre* avec les *urines*, dans ce cas, on dit que le malade a la *pierre* (1).

§ I.

Causes de la Gravelle & de la Pierre.

LA *gravelle* & la *pierre* peuvent être occasionnées par les *aliments* de trop haut goût, par l'usage de *vins* forts & *astringents*, & par la vie sédentaire. Avoir trop chaud dans son lit, (de maniere à forcer constamment la *transpiration* & la *sueur*, l'abus des substances relâchantes, au point d'exciter un *cours de ventre* habituel); coucher dans des lits trop mollets, rester trop long-temps couché sur le dos, peuvent encore occasionner l'une ou l'autre de ces Maladies, qui peuvent également reconnoître pour cause l'usage constant d'une

(1) Il faut lire à la table générale, Tom. V, l'article URINE.

eau chargée de particules *terreuſes* ou *pierreuſes*, & d'*aliments* de nature *aſtringente* & *venteuſe*, &c. Elles peuvent encore être dues à un vice héréditaire.

Qui ſont ceux qui y ſont ſujets.

Les perſonnes âgées, ou celles qui ont été attaquées de *goutte*, ou de *rhumatiſme*, y ſont le plus ſujettes.

§ II.

Symptômes de la Gravelle & de la Pierre.

Symptômes particuliers à la gravelle.

La *gravelle*, ou les petites *pierres* dans les *reins*, occaſionnent des douleurs dans les *lombes*, des maux de cœur, le *vomiſſement*, & quelquefois le *piſſement de ſang*. Lorſque les petites *pierres* deſcendent dans l'*uretere*, & qu'elles ſont trop volumineuſes pour paſſer facilement par ce canal, tous ces *ſymptômes* augmentent d'intenſité. La douleur gagne les parties voiſines de la *veſſie*, la jambe & la cuiſſe du côté affecté ſont engourdies, les *teſticules* remontent, & les *urines* ſont ſupprimées.

Symptômes particuliers à la pierre.

La *pierre* dans la *veſſie*, ſe reconnnoît aux douleurs que l'on éprouve en urinant, auſſi-bien qu'avant & après avoir uriné; à l'écoulement de l'*urine*, qui ſe fait goutte à goutte, ou à une *ſuſpenſion* ſubite, dans l'inſtant qu'elle ſort à plein canal; à une douleur aiguë dans le col de la *veſſie* après le mouvement, ſur-tout après celui du cheval, ou celui du carroſſe, ſur un chemin raboteux; au *ſédiment* des *urines*, qui eſt blanc, épais, abondant, de mauvaiſe odeur & *muqueux*; à un chatouillement aux parties génitales, (qui oblige les malades de l'un & de l'autre ſexe à y porter ſans ceſſe la main); à des envies d'aller à la *ſelle* dans le même inſtant qu'on urine; à la facilité plus grande d'uriner étant couché que debout; à une eſpece de mouvement *convulſif*, occaſionné

par une douleur aiguë, en rendant les dernieres gouttes d'*urine*; enfin en touchant la *pierre*, au moyen du *cathétèr* ou de la *sonde* (2).

Symptômes caractéristique.

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

§ III.

Régime que doivent suivre ceux qui sont attaqués de la Gravelle, ou de la Pierre.

Aliments dont ils doivent se priver;

LES personnes attaquées de la *gravelle*, ou de la *pierre*, doivent éviter les *aliments* de nature *venteuse* ou *échauffante*, comme les mets salés, les fruits verds, &c. Tout ce qu'elles prennent doit tendre à exciter la *sécrétion* de l'*urine*, & à lâcher le ventre. Elles feront usage d'*artichauts*, d'*asperges*, d'*épinards*, de *laitue*, de *persil*, de *chicorée*, de *pourpier*, de *navets*, de *pommes de terre*, de *carottes*, de *radis*, de *raves*, &c. Les *oignons*, les *poireaux*, le *céleri*, sont, dans ces cas, regardés comme des *remedes*.

Dont ils doivent faire usage.

Boissons.

Les boissons les plus convenables sont, le *petit-*

Il n'y a que la sonde qui puisse assurer l'existence de la pierre.

Dextérité qu'exige l'introduction de la sonde dans la vessie.

(2) Il n'y a que le *cathétèr* ou la sonde qui puisse assurer l'existence de la *pierre* dans la *vessie*. Tous les signes que l'Auteur vient d'exposer sont équivoques, & trompent tous les jours. Il faut donc, aussi-tôt qu'on éprouve quelques-uns des *symptômes* décrits ci-dessus, appeller un Chirurgien expérimenté, & se faire sonder. Je dis un Chirurgien expérimenté; car cette opération, quelque simple qu'elle paroisse, exige une dextérité, dont il s'en faut de beaucoup que tous les Chirurgiens soient capables. On a vu les accidents les plus funestes venir à la suite de cette opération, par la mal-adresse ou l'ignorance de celui qui l'avoit faite. Lorsque l'opérateur a reconnu qu'il existe véritablement une *pierre*, il faut s'en rapporter absolument à ses avis, ou à ceux du Médecin en qui l'on a mis sa confiance.

lait, le *lait de beurre*, le *lait* & l'eau mêlés ensemble, l'eau d'*orge*, les *décoctions* de racine de *guimauve*, de *persil*, de *réglisse*, ou de toute autre *substance mucilagineuse* douce, comme la *graine de lin*, &c. Si le malade est accoutumé aux *liqueurs spiritueuses*, il pourra boire du *punch* léger, sans *acides*.

Exercice modéré.

Un doux *exercice* convient ; mais s'il étoit violent, il pourroit occasionner le *pissement de sang* ; il faut donc que l'*exercice* soit modéré. Les personnes attaquées de *gravelle*, rendent souvent un grand nombre de petites *pierres*, après avoir été à cheval, ou en voiture. Mais ceux qui ont une *pierre* dans la *vessie*, sont rarement en état de soutenir cette espece d'*exercice*.

Régime que doivent suivre ceux qui ont lieu de craindre cette Maladie, parce que leur pere ou leur mere l'ont eue.

Ceux qui ont lieu de craindre d'avoir un jour cette Maladie, parce que leur pere ou leur mere l'ont eue, doivent fuir la vie sédentaire. Si, dès les premiers *symptômes* de *gravelle*, on observe une *diete* convenable, si l'on fait un *exercice* suffisant, on détruira la cause de la Maladie, ou au moins on empêchera qu'elle n'augmente. Mais si l'on suit le même *régime* que celui qui a occasionné la Maladie, il ne peut manquer de l'aggraver.

Il ne faut pas que ce régime soit trop relâchant. Pourquoi ?

(Un *régime* trop relâchant paroît devoir être favorable à la production de la *gravelle*, & à la formation de la *pierre*. Nous l'avons déja dit, & nous n'hésitons pas de le répéter : toutes les *excrétions* du corps humain ont une telle affinité entr'elles, que l'une ne peut point être forcée que les autres ne soient diminuées dans la même proportion. Nous l'avons prouvé Chap. VI, § I, Art. III, note 2 de ce Vol., par l'effet de la *saignée* dans la *fluxion de poitrine*, lorsque le malade crache aisément & abondamment ; & cette vérité est encore plus évidente dans les *excrétions* du ventre.

Nous avons vu Chap. XXII, § III de ce Vol., qu'un des *ſymptômes* du *cours de ventre* eſt la diminution des *urines*, qui prennent une teinte foncée en proportion de leur petite quantité; & qu'au contraire le ventre eſt reſſerré, lorſque le cours des *urines* eſt très-abondant, comme dans le *diabetes*, ou le *flux exceſſif d'urine*, dont nous venons de parler § I du Chap. précédent.

Il faut que l'urine ſoit abondante, ſans que le ventre ſoit trop relâché:

Dès l'inſtant que quelqu'un eſt dans le cas de craindre cette Maladie, il paroît donc important qu'il évite tout ce qui eſt capable de relâcher trop le ventre : il ne faut pas qu'il ſoit non plus trop reſſerré; mais il faut que l'*excrétion* de l'*urine* ſoit chez lui la plus abondante.

Moyens dont il faut uſer à cet effet.

Ainſi l'*exercice* habituel en plein *air*, de quelqu'eſpece qu'il ſoit, pourvu qu'il n'aille point juſqu'à forcer la *ſueur*; l'uſage conſtant des *aliments* ſpécifiés dans ce Paragraphe, & mariés à des ſubſtances *animales*; le *vin* blanc, trempé de partie égale d'*eau* pour boiſſon, & l'attention à éviter toutes les cauſes expoſées § I de ce Chapitre, en ſont les *ſpécifiques* les plus certains & les plus aſſurés.)

§ IV.

Remedes qu'on doit preſcrire à ceux qui ſont attaqués de la Gravelle ou de la Pierre.

Comment il faut traiter le malade dans un accès de gravelle.

DANS ce qu'on appelle un *accès de gravelle*, ordinairement occaſionné par de petites *pierres* arrêtées dans l'*uretere*, ou dans quelques-unes des *voies urinaires*, il faut ſaigner le malade, appliquer des *fomentations* chaudes ſur les *lombes* & le *bas-ventre*, donner des *lavements émollients*, faire prendre des *bains*, faire boire des *tiſanes délayantes*, *mucilagineuſes*, &c. Nous avons expoſé le traitement qui convient dans ce cas, en parlant de l'*inflam-*

mation des reins & de la *vessie* ; nous renvoyons donc le Lecteur au Chap. XXI, § IV & V de ce Vol.

Eau de chaux, faite avec les écailles d'huîtres ou de pétoncles.

Le Docteur WHYTT conseille à ceux qui sont sujets à de fréquents *accès* de *gravelle* dans les *reins*, mais qui n'ont pas de *pierre* dans la *vessie*, de boire tous les matins, deux ou trois heures avant le déjeûner, une chopine d'*eau de chaux*, faite avec des écailles d'*huîtres* ou de *pétoncles*. Il observe, avec beaucoup de raison, que quoique cette dose soit trop petite pour dissoudre sensiblement une *pierre* qui seroit déja depuis quelque temps dans la *vessie*, il est cependant probable qu'elle s'opposera à sa formation ou à son accroissement, lorsqu'elle ne sera que d'y arriver (3).

Eaux de Contrexeville.

(3) On a éprouvé d'excellents effets, dans ces mêmes cas, de la boisson abondante des *eaux minérales de Contrexeville* en Lorraine, dont M. THOUVENEL, mon ami, a donné une savante Analyse, dans un Mémoire publié en 1774 à Paris, chez Valade, Libraire, sur les principes & les vertus de ces eaux. Elles ont même fait rendre des *pierres* d'une moyenne grosseur.

Il rapporte, à ce sujet, le témoignage d'un Médecin très-exprimenté, qui s'exprime ainsi : « Les *eaux minérales de Contrexeville* sont souveraines dans les Maladies des *reins*, des *ureteres*, de la *vessie* & de l'*urètre* ; telles que la *pierre*, la *gravelle*, les *glaires*, les *suppurations*, les *ulceres* de ces parties, & les *carnosités* de l'*uretre*. Nous osons avancer, ajoute-t-il, sur des témoignages non suspects, que les *eaux de Contrexeville* sont souverainement efficaces contre la *pierre*, qu'elles détachent & font sortir de la *vessie*, quand elle n'est que d'une grosseur médiocre ; qu'elles ont la propriété de briser en fragments, celles qui sont plus grosses, & d'une nature *graveleuse* & *plâtreuse*, même celles qui sont en partie *plâtreuses* & en partie *murales* ».

Eaux Bonnes, de Bare-

M. DE BORDEU donne le même éloge aux *eaux Bonnes*, ou de *Bareges* & de *Cauterets*, d'après des expé-

Lorsque

Lorsque la *pierre* est formée dans la *vessie*, le Docteur WHYTT recommande le *savon d'Alicante* & l'*eau de chaux*, faite d'écailles d'*huîtres* ou de *pétoncles*, qu'il ordonne de prendre de la maniere suivante. Traitement lorsque la pierre est formée dans la vessie.

Le malade prendra tous les jours, sous la forme qui lui paroîtra la moins désagréable, une once de *savon d'Alicante*, & boira trois chopines, ou deux pintes d'*eau de chaux*, faite avec les écailles d'*huîtres* ou de *pétoncles*; mais il divisera le *savon* en trois parties inégales. Il prendra la plus forte de grand matin à jeun, la seconde à midi, & la troisieme à sept heures du soir, ayant soin de boire, par-dessus chaque dose, un grand verre d'*eau de chaux*. Le reste de cette *eau de chaux* sera bu entre le dîner & le souper, au lieu de toute autre boisson. Savon d'Alicante & eau de chaux.

Cependant il faut commencer par une dose de *savon* & d'*eau de chaux*, moindre que celle que prescrit ici le Docteur WHYTT. Le malade ne doit prendre d'abord qu'une chopine d'*eau de chaux*, & que trois gros de *savon* par jour. Il augmentera cette quantité par degré, jusqu'à la dose prescrite. Mais il faut qu'il continue l'usage de ces *remedes* pendant plusieurs mois, sur-tout s'il s'apperçoit de quelque soulagement; & pen- Dose. Pendant combien de temps il faut continuer ces remedes.

---

riences faites sur des *calculs*, qui ont disparu au bout de quelques jours dans l'une de ces *eaux*, & dont il n'est resté qu'un grain, qui auroit facilement passé par toutes les *voies urinaires*. Il ajoute qu'il n'est pas d'*eau minérale* en France, où l'on ne conserve la mémoire de quelques guérisons de *colique néphrétique* graveleuse, & où l'on ne montre plus ou moins de *gravier* rendu par la boisson des eaux. *Recherches sur les Maladies chroniques*, Tom. I, pag. 575 & suiv. ges, ou de Cauteres.

dant plusieurs années, si la *pierre* est d'un certain volume.

Eau de chaux seconde, ou troisieme.

Il pourroit même être avantageux pour le malade, s'il souffroit beaucoup, non-seulement de commencer par de petites doses de *savon* & d'*eau de chaux*, mais encore de ne prendre que de l'*eau de chaux seconde*, ou l'*eau de chaux troisieme*, au lieu de la *premiere* (4).

Cependant, après qu'il aura été accoutumé à ces *remedes*, par le temps, il faudra qu'il en vienne à la *premiere eau de chaux*; &, s'il se trouvoit dans le cas de la digérer facilement, il faudroit qu'il la rendît plus forte, en la versant une seconde fois sur des coquilles nouvellement calcinées.

Alkali caustique, ou lessive des Savonniers. Dans quelle boisson il doit être donné.

L'*alkali caustique*, ou la *lessive des Savonniers*, est aujourd'hui le *remede* le plus en vogue contre la *pierre*. Il est d'une nature très-âcre, & ne peut jamais être donné que dans des liqueurs *gélati-*

Ce qu'on entend par ces deux especes d'eaux de chaux.

(4) On appelle *eau de chaux seconde*, de l'eau qu'on a versée sur le marc, après qu'on a décanté ou tiré à clair la premiere *eau de chaux*, dont il faut lire la composition à la Table générale, Tome V, au mot *Eau de chaux*. L'*eau de chaux troisieme*, est celle qu'on a versée sur le marc, après qu'on a tiré à clair la *seconde*, &c.

Importance de ne parvenir à la dose d'eau de chaux, que par gradation.

La précaution que conseille M. BUCHAN, de ne parvenir à la quantité d'*eau de chaux* que prescrit le Docteur WHYTT, que par gradation, est très-sage. Elle servira, en outre, à mettre le malade dans le cas de s'assurer si elle convient à son *tempérament* & à sa *constitution*, avant que, par une trop forte dose, elle lui soit devenue nuisible.

Personnes à qui cette eau est contraire. Pourquoi?

Car nombre de Praticiens ont observé, que l'*eau de chaux* étoit contraire aux personnes qui ont du dégoût, & qui sont sujettes à la *constipation*, à celles qui sont dans l'*atrophie*, dans le *marasme*, qui ont des dispositions à l'état *inflammatoire*, qui sont sujettes aux *hémorrhagies*, &c.; parce que, dit M. LIEUTAUD, on ne peut se dissimuler que ce qui agit dans ce *remede*, ne soit une substance *corrosive*.

neuses ou *mucilagineuses*, telles que le bouillon de veau, le *lait* frais, l'*infusion de graine de lin*, la *dissolution de gomme arabique*, ou la *décoction de racine de guimauve*.

Dose. Le malade commencera par prendre ce *remede* à petite dose, comme à trente ou quarante gouttes, & il l'augmentera par degré, à mesure que son *estomac* s'y accoutumera. Voici comme on prépare l'*alkali caustique*.

Maniere de préparer l'alkali caustique.

Prenez de *chaux vive*, deux onces;
de *cendres gravelées*, ou de *potasse*, une once.

Mêlez ces deux substances, & laissez, jusqu'à ce qu'il en soit résulté une lessive. Il faut que cette liqueur soit filtrée exactement, avant que d'en faire usage. Si ces deux ingrédients ne se dissolvent pas promptement, on peut y ajouter un peu d'eau.

Autres remedes.

Quoique la *lessive des Savonniers*, ou l'*alkali caustique*, & l'*eau de chaux*, soient les *remedes* qui, jusqu'à présent, ont été regardés comme les plus actifs contre la *pierre*, cependant il en existe de beaucoup plus simples, comme nous l'avons dit ci-devant, note 3 de ce Chapitre, qui, dans certains cas, sont très-pressants, & qui, en conséquence, méritent d'être tentés. On a retiré un grand avantage de la *décoction* du *daucus sylvestris*, ou *carotte sauvage*, adoucie avec le *miel*, dans les cas où l'*estomac* se refuse à l'usage des substances *âcres & caustiques*. La *décoction* de *café* sans être brûlé, prise matin & soir, à la dose de huit ou dix onces, aidée de quelques gouttes d'*esprit de nitre dulcifié*, a souvent soulagé le malade, en lui faisant rendre de grandes quantités de flocons de matiere *terreuse* (5).

Carottes sauvages, avec le miel.

Décoction de café sans être brûlé, avec quelques gouttes d'esprit de nitre dulcifié.

(5) *L'alkali caustique*, ou la *lessive des Savonniers*, a

Réflexions

Uva urſi.

Nous ne parlerons plus que d'un autre *remede*; c'eſt de l'*uva urſi*: on l'a ſinguliérement vanté, il

---

Sur les vertus de l'alkali cauſtique.

été préconiſé par M. Blackrie, Médecin Anglois, dans un Ouvrage traduit en François, ſous le nom de *Recherches ſur des remedes capables de diſſoudre la pierre & la gravelle.* Le Traducteur, qui eſt un Médecin de la Faculté de Paris, commence par prévenir qu'il faut du tâtonnement, pour apprendre à quelle doſe il faut adminiſtrer ce *remede*. La vertu *alkaline* de ce *remede* eſt la ſeule, ſelon le Docteur Anglois, qui agiſſe ſur la *pierre*; & le Traducteur dit expreſſément, que la *leſſive des Savonniers neutraliſée*, c'eſt-à-dire, ſaturée d'*acide*, fond auſſi les *pierres*. Il s'en eſt aſſuré, en diſſolvant un fragment de *pierre de la veſſie*, dans le mêlange de quatre cuillerées de bon *vinaigre*, & de deux cuillerées de *leſſive*. Il cite la guériſon parfaite de M. *Narciſſe*; elle fut due au *ſavon* & à la *limonade du Sieur Faſcio*, qui eſt un *ſel neutre*, avec excès d'*acide*.

Voilà, dit à ce ſujet M. de Bordeu, des expériences chymiques, qu'on peut regarder comme contradictoires ſur le même fait, ſur la même Maladie: l'un fond les *pierres*, & il prétend les fondre dans la *veſſie*, guérir ou ſoulager les pierreux, avec une *leſſive alkaline*; l'autre fond les *pierres*, & il prétend les fondre dans la *veſſie*, guérir ou ſoulager les pierreux, avec des *ſels neutres* contenant un excès d'*acide*, avec la *limonade*. A qui faut-il s'en rapporter? dans quelle claſſe ranger l'*acrimonie* qui accompagne la formation de la *pierre*? Si tous les faits qu'on énonce ſont vrais, n'eſt-il pas évident qu'ils ne doivent pas s'expliquer par les vertus *acides* ou *alkalines* des *diſſolvants*, & que ces opérations *chymiques* n'ont pas lieu, ou ne ſont d'aucune conſéquence, d'aucune valeur dans le corps humain?

Remedes plus ſûrs & moins dangereux.

Mais, ajoute-t-il, puiſque nos *eaux* ont fait juſqu'ici rendre plus de *gravier* & ſoulagé plus de *veſſies* que tous les prétendus *ſpécifiques*, pourquoi notre méthode innocente & non dangereuſe, ne trouve-t-elle pas des approbateurs, comme celle qui vient du pays étranger? Y a-t-il tant à préconiſer la *théorie chymique*, après toutes ces obſervations contradictoires? Où eſt ſa certitude, puiſque nos *eaux*, qui ne ſont, ni *acides*, ni *alkalines*, donnent, au ſujet des *calculs*, les mêmes produits que la

y a quelque temps, pour la *pierre* & la *gravelle.* Cependant ce *remede* paroît être, à tous égards, inférieur au *savon* & à l'*eau de chaux*. Mais comme il est moins désagréable, & qu'il a souvent soulagé, sous mes yeux, des malades attaqués de la *gravelle*, on peut le tenter. On prend ordinairement ce *remede* en poudre, à la dose d'un demi-gros jusqu'à un gros, deux ou trois fois par jour. On peut même aller jusqu'à sept ou huit gros par jour, en toute sûreté. Il ne peut procurer que de bons effets.

Maniere de prendre ce remede. Dose.

(D'après tout ce qui vient d'être dit, il faut convenir que les vrais *lithontriptiques*, ou *remedes* propres à dissoudre la *pierre* dans les *reins* & dans la *vessie*, sont rares. Le *savon* & l'*eau de chaux*, l'*alkali caustique* & l'*uva ursi*, ont eu tour-à-tour, comme nous l'avons vu ci-dessus, des panégyristes & des détracteurs. M. DE HAEN, dont tout le monde connoît le savoir & la probité, est un de ceux qui a le plus exalté les vertus de l'*uva ursi*; cependant il finit par avouer que cette plante ne mérite pas le nom de *lithontriptique*. Mais M. PLANCHON, dans un Ouvrage intitulé : *Traité du Naturisme*, a observé que cette plante a guéri l'*incontinence d'urine*, survenue après l'opération de la *taille*. C'est une observation, dit-il, que j'ai faite chez un petit garçon. Depuis qu'il a pris aux environs de dix à douze gros d'*uva ursi*, il retient constamment ses *urines*.

Ce qu'on doit penser des remedes dont on vient de parler. Ils ne sont pas de vrais lithontriptiques.

Propriété de l'uva ursi.

On est donc encore, à l'égard des *lithontriptiques*, aux expériences; & ce n'est qu'en les réitérant, qu'on pourra parvenir à découvrir le vrai

---

lessive des Savonniers? Où est la nécessité & l'utilité de son application aux phénomenes du corps vivant ? *Recherches sur les Maladies Chroniques*, pag. 374 & 378.

remede contre cette Maladie cruelle. Le *savon* & les *alkalis caustiques* paroissent être ceux qui en approchent le plus; aussi entroient-ils dans le *remede de Mlle* STEPHENS, dont nous donnons la composition à la *Table générale*, au mot *Remedes de Mlle STEPHENS*, & dont on paroît faire moins d'usage actuellement en Angleterre, quoiqu'on en ait retiré de grands avantages dans ce pays-là, & même en France. M. LIEUTAUD, entr'autres, rapporte plusieurs faits dont, d'après la véracité qu'on lui connoît, il n'est pas permis de douter (6).

Remede de Mlle Stephens.

Cependant nous croyons pouvoir avancer qu'il n'y a qu'un Médecin qui puisse prescrire l'un ou l'autre de ces *remedes*. En général, dès qu'une personne se trouve attaquée de *symptômes* décrits ci-dessus, il faut qu'elle appelle un Médecin ex-

Il n'y a qu'un Médecin qui puisse diriger l'administration de l'un ou l'autre de ces remedes.

---

(6) Un Chirurgien Anglois, M. PERRY, vient de se déclarer antagoniste de ces *remedes*, dans une brochure intitulée : *Recherches sur le Calcul & la Gravelle*, traduites de l'Anglois, à Paris, chez *Didot* jeune, Libraire. Il propose à la place du *savon*, des *lessives*, &c., un *remede* de son invention, qu'il appelle *dissolvant spécifique*. Il nomme un grand nombre de personnes guéries, en Angleterre, par ce *remede*, & il rapporte plusieurs observations, entr'autres celle de Milord *Georges Germaine*, Secrétaire d'Etat, & Membre du Conseil-Privé de Sa Majesté Britannique.

Dissolvant spécifique de M. Perry.

Dans un Voyage que l'Auteur fit à Paris à la fin de l'année derniere, il tenta quelques expériences, dont le résultat n'a pas été publié; mais j'ai appris, au mois de Mai 1780, que deux Malades qui avoient usé de son *remede*, & dont un avoit été exprès en Angleterre pour le prendre sous les yeux de l'Auteur, furent obligés de se faire opérer. Jusqu'à ce qu'on ait une somme d'expériences suffisante, il est donc permis d'avoir des doutes sur l'efficacité de ce *spécifique* : tout ce qu'on en peut conclure jusqu'à présent, c'est qu'il a procuré du soulagement à plusieurs sujets.

périmenté ; le cas eſt trop grave pour s'en rapporter à l'ignorance ou à l'inexpérience. On voit la plupart des gens ſouffrir pendant des années entieres, n'uſant d'autres ſecours que ceux que leur preſcrivent des Commeres, qui, comme on ſait, ont des *ſpécifiques* pour toutes les Maladies, mais qui, comme on ſait auſſi, ne guériſſent point. Quand ils appellent un Médecin, ou un Chirurgien, ils ſont dans l'état le plus déplorable, & ſouvent trop foibles pour ſupporter l'opération de la *taille*, le ſeul moyen de les ſoulager.

La *taille*, ou l'opération par laquelle on tire la *pierre* de la *veſſie*, paroît auſſi perfectionnée qu'elle peut l'être. L'humanité ſera à jamais redevable aux Chirurgiens François, de l'avoir portée au point où elle eſt aujourd'hui ; & ſi elle ne réuſſit pas toujours, c'eſt qu'il eſt des cas où la Nature ſe refuſe aux ſuccès ; c'eſt que la plupart du temps les malades ne ſe préſentent qu'après avoir trop attendu, qu'après s'être épuiſés par des *remedes* infructueux, qu'après avoir laiſſé échapper le moment de l'opération, qu'un Médecin, ou un Chirurgien, ſont ſeuls capables de fixer.

L'opération de la taille eſt, juſqu'à préſent, le ſeul moyen de guérir.

Pourquoi elle ne réuſſit pas toujours.

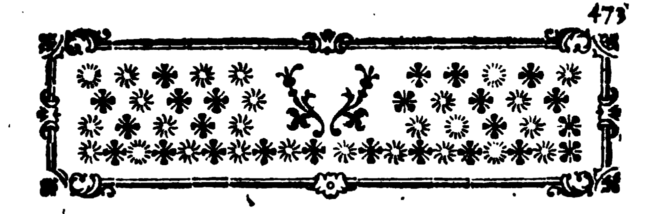
Nous n'entrerons point dans le détail des diverſes méthodes de faire l'opération de la *taille*. Il n'en eſt pas qui n'aient leur avantage, & aucune ne doit être adoptée à l'excluſion des autres. D'ailleurs, les Chirurgiens, qui ſe ſont adonnés à faire l'opération de la *taille*, les connoiſſent toutes, & ſavent choiſir celle que preſcrivent les circonſtances. Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que celle appellée *haut appareil*, paroît être de toutes la moins douloureuſe & la plus facile.

Quant aux moyens de ſe garantir de la *gravelle* & de la *pierre*, nous renvoyons au *régime* que doivent ſuivre ceux qui ont lieu de craindre cette

Moyens de ſe garantir de la gravelle & de la pierre.

Maladie, parce que leur pere ou leur mere l'ont eue, & qui est exposé ci-dessus, fin du § III de ce Chap.)

Fin du Tome deuxieme.



SOMMAIRE
DES CHAPITRES,
DES PARAGRAPHES ET DES ARTICLES
DU TOME SECOND.

SECONDE PARTIE.

Des Maladies.

CHAPITRE PREMIER.



CHAPITRE II.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

Il

CHAPITRE X.



CHAPITRE XI.

De la Fievre rémittente, page 190

CHAPITRE XII.



CHAPITRE XIII.

De la Rougeole, page 259

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

De l'Inflammation de la gorge, ou de l'Esquinancie inflammatoire; des Maux de gorge gangréneux, ou de l'Esquinancie maligne; des Maux de gorge simples, ou de la fausse Esquinancie, page 306

CHAPITRE XX.



CHAPITRE XXI.

De l'Inflammation de l'estomac, & des visceres du bas-ventre, page 366

CHAPITRE XXII.



CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

Fin du Sommaire du Tome second.

DE L'IMPRIMERIE DE J. CH. DESAINT, RUE SAINT-JACQUES.


3 9015 06510 6141